



HAL
open science

Les visages de la République dans l'œuvre d'Emile Zola

Nicolas Gagné

► **To cite this version:**

Nicolas Gagné. Les visages de la République dans l'œuvre d'Emile Zola. Littératures. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III; Université du Québec à Montréal, 2023. Français. NNT : 2023PA030065 . tel-04584799

HAL Id: tel-04584799

<https://theses.hal.science/tel-04584799v1>

Submitted on 23 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE - PARIS 3
ED 120 : LITTÉRATURE FRANÇAISE ET COMPARÉE
CENTRE DE RECHERCHE SUR LES POÉTIQUES DU XIX^E SIÈCLE (CRP19)
LITTÉRATURE ET CIVILISATION FRANÇAISES

NICOLAS GAGNÉ
LES VISAGES DE LA RÉPUBLIQUE DANS L'ŒUVRE D'ÉMILE ZOLA

THÈSE SOUS LA DIRECTION D'OLIVIER LUMBROSO (UNIVERSITÉ SORBONNE
NOUVELLE - PARIS 3) ET VÉRONIQUE CNOCKAERT (UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À
MONTRÉAL)

MEMBRES DU JURY:
JEAN-FRANÇOIS CHASSAY (PRÉSIDENT DU JURY, UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À
MONTRÉAL)
VÉRONIQUE CNOCKAERT (DIRECTRICE DE RECHERCHE UQAM, UNIVERSITÉ DU
QUÉBEC À MONTRÉAL)
ISABELLE DAUNAI (ÉVALUATRICE EXTERNE, UNIVERSITÉ MCGILL)
OLIVIER LUMBROSO (DIRECTEUR DE RECHERCHE, UNIVERSITÉ SORBONNE
NOUVELLE - PARIS 3)
ALAIN PAGÈS (ÉVALUATEUR INTERNE, UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE -
PARIS 3)
CHRISTOPHE REFFAIT (ÉVALUATEUR EXTERNE, UNIVERSITÉ DE PICARDIE
JULES VERNE)

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES VISAGES DE LA RÉPUBLIQUE DANS L'ŒUVRE D'ÉMILE ZOLA

THÈSE

PRÉSENTÉE COMME EXIGENCE PARTIELLE

DOCTORAT EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

NICOLAS GAGNÉ

AVRIL 2023

REMERCIEMENTS

J'aimerais tout d'abord remercier mes directeurs de recherche, Véronique Cnockaert et Olivier Lumbroso, pour leurs corrections, leurs suggestions, leurs critiques, leurs bons mots, leur disponibilité, en un mot pour l'appui précieux qu'ils m'ont fourni ces dernières années. Par leur rigueur et leur exigence, ils m'ont poussé à sans cesse remettre en question mon travail et ainsi atteindre un niveau que je n'estimais pas possible. Par leurs encouragements, ils m'ont aidé à surmonter les inévitables moments de doute et de remise en question.

Je tiens également à remercier le Fonds de recherche du Québec - Société et culture (FRQSC), qui m'a accordé une bourse de quatre ans, de 2018 à 2022. Cet appui financier indispensable m'a permis de me consacrer à temps plein à la rédaction.

Enfin, je dois absolument souligner l'importance de tous ceux et celles qui ont cru en moi. Je ne saurais jamais assez remercier mes parents de m'avoir toujours soutenu dans mes études et de m'avoir fait comprendre l'importance de l'éducation, de la connaissance, de la lecture, de la curiosité intellectuelle et du travail assidu et rigoureux. Je ne serais pas là où j'en suis aujourd'hui sans eux. À Anna, merci d'avoir toujours cru en moi. Merci à tous mes amis qui m'ont encouragé et ont fait l'effort de s'intéresser à ma thèse.

DÉDICACE

À ma mère.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|------|
| REMERCIEMENTS | ii |
| DÉDICACE | iii |
| NORME DE PRÉSENTATION DES RÉFÉRENCES | vii |
| RÉSUMÉ | viii |
| ABSTRACT | ix |
| INTRODUCTION | 1 |
| PARTIE I ZOLA ET LA RÉPUBLIQUE | 35 |
| CHAPITRE I REPÈRES HISTORIQUES | 36 |
| 1.1) Les grands jalons | 36 |
| 1.1.1) La Révolution française, pierre d'assise des <i>Rougon-Macquart</i> | 36 |
| 1.1.2) La révolution de 1848, un échec toujours présent | 44 |
| 1.2) La Troisième République | 50 |
| 1.2.1) Débuts difficiles : la guerre franco-prussienne, la Commune de Paris, les tentatives de restauration monarchique et l'Ordre moral | 50 |
| 1.2.2) La consolidation républicaine : la conquête des campagnes, prudence et modération | 52 |
| 1.2.3) L'œuvre des républicains opportunistes | 57 |
| 1.2.4) Une succession de crises | 59 |
| 1.2.5) Un bilan mitigé | 61 |
| Conclusion | 63 |
| CHAPITRE II ZOLA SOUS L'EMPIRE ET LA RÉPUBLIQUE, REPÈRES BIOGRAPHIQUES | 64 |
| 2.1) François Zola, figure mythique | 64 |
| 2.2) Républicain sous l'Empire | 67 |
| 2.3) La tentation de la carrière politique | 78 |
| 2.4) La Commune de Paris, acte fondateur de la Troisième République | 79 |
| 2.5) Les débuts difficiles de la Troisième République et l'Ordre moral | 85 |
| 2.6) La désillusion républicaine et la retraite du journalisme | 90 |

| | |
|--|-----|
| 2.7) Fin de siècle : retour au journalisme, affaire Dreyfus et ouverture vers l'internationalisme socialiste | 103 |
| Conclusion | 114 |
| PARTIE II LA RÉPUBLIQUE DANS L'ŒUVRE DE ZOLA | 118 |
| CHAPITRE III LE PERSONNAGE RÉPUBLICAIN À L'ŒUVRE | 119 |
| 3.1) Le bonheur de tous | 120 |
| 3.1.1) Réussites concrètes | 121 |
| 3.1.1.1) L'intellectuel au service de l'humanité : le docteur Pascal | 121 |
| 3.1.1.2) La bienfaitrice des petits employés : Denise Baudu | 131 |
| 3.1.2) Les repoussoirs et la recherche du bonheur individuel : Antoine Macquart, Auguste Lantier, Chouteau | 135 |
| 3.1.3) Cas ambigus | 137 |
| 3.1.3.1) Les républicains romantiques : Silvère Mouret, Florent, Étienne Lantier | 138 |
| 3.1.3.2) Les théoriciens de gauche : Souvarine, Sigismond Busch | 151 |
| Bilan de la section 3.1 | 159 |
| 3.2) La recherche de la liberté | 160 |
| 3.2.1) Échapper à la condition ouvrière | 160 |
| 3.2.1.1) La lutte contre l'abrutissement ouvrier : Silvère Mouret, Étienne Lantier | 161 |
| 3.2.1.2) Les paresseux rêvant d'être bourgeois : Antoine Macquart, Auguste Lantier | 168 |
| 3.2.1.3) Condition ouvrière et condition féminine : Denise Baudu | 171 |
| 3.2.2) Insatisfaction amoureuse et politique : Renée Béraud du Châtel | 177 |
| Bilan de la section 3.2 | 181 |
| 3.3) Le déploiement de la puissance créatrice : Octave Mouret, Aristide Saccard | 183 |
| Bilan de la section 3.3 | 195 |
| 3.4) La République quotidienne | 201 |
| 3.4.1) Les bons ouvriers : Gervaise Macquart, Coupeau, Goujet | 201 |
| 3.4.2) La régénération paysanne de la France : Jean Macquart | 217 |
| Bilan de la section 3.4 | 225 |
| 3.5) Allégories républicaines | 226 |

| | |
|---|------------|
| 3.5.1) La représentation visuelle de la République : Miette Chantegreil | 227 |
| 3.5.2) La vengeresse des classes populaires : Nana | 234 |
| Bilan de la section 3.5 | 241 |
| Conclusion | 242 |
| CHAPITRE IV DISCOURS, IDÉOLOGIES, IMAGINAIRES | 254 |
| 4.1) Les discours romanesques sur la République | 255 |
| 4.1.1) Discours décrédibilisés | 255 |
| 4.1.1.1) Les mauvais ouvriers : « une ère d'heureuse fainéantise » | 255 |
| 4.1.1.2) Les républicains romantiques : la réalisation immédiate du bonheur universel | 258 |
| 4.1.1.3) Les défenseurs de l'ordre impérial : anarchie et violence | 260 |
| 4.1.2) Discours ambigus | 265 |
| 4.1.2.1) Les femmes du peuple : la misère populaire | 265 |
| 4.1.2.2) L'inégalité des conditions : ordre naturel des choses ? | 267 |
| 4.1.3) Le(s) discours zolien(s) positif(s) sur la République | 271 |
| 4.2) Tensions idéologiques et poétiques | 275 |
| 4.2.1) L'étonnante permanence du darwinisme social | 275 |
| 4.2.2) Le libéralisme économique et ses contradictions | 284 |
| 4.2.3) Quelle vision de l'histoire et du progrès ? | 287 |
| 4.2.4) Qui fait l'histoire ? La tension entre le collectif et l'individuel | 291 |
| 4.2.5) La démocratie, un projet jamais réalisé ? | 295 |
| 4.2.6) Le rejet du cadre républicain ? | 297 |
| 4.3) Le rapport entre art et société et la fonction de l'art | 302 |
| Conclusion | 308 |
| CONCLUSION | 310 |
| BIBLIOGRAPHIE | 318 |

NORME DE PRÉSENTATION DES RÉFÉRENCES

Lorsque nous citons un passage des *Rougon-Macquart*, nous nous référons à l'édition en cinq tomes (1960-1967) d'Armand Lanoux et Henri Mitterand, parue dans la « Bibliothèque de la Pléiade » de Gallimard. Les références prennent la forme suivante : *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 000.

Lorsque nous citons un passage d'une autre œuvre de Zola, qu'il s'agisse d'un roman, d'un article ou de tout autre type de texte publié, nous nous référons à l'édition des *Œuvres complètes* en 21 tomes (2002-2010) d'Henri Mitterand, parue chez Nouveau Monde. Les références prennent la forme suivante : *Le Roman expérimental*, t. 9, p. 000.

Lorsque nous citons un passage d'une lettre de Zola, nous nous référons à l'édition de la *Correspondance* en 11 tomes (1978-2010) de Bard H. Bakker, parue aux Presses de l'Université de Montréal et aux Éditions du CNRS. Les références prennent la forme suivante : *Correspondance*, t. II, p. 000.

Lorsque nous citons un passage du dossier préparatoire d'un roman des *Rougon-Macquart*, nous nous référons à l'édition en neuf volumes (2003-) des dossiers préparatoires par Colette Becker et Véronique Lavielle, parue chez Honoré Champion sous le titre *La Fabrique des Rougon-Macquart*. Les références prennent la forme suivante : Dossier préparatoire de *Germinal*, vol. V, p. 000-000.

Lorsque nous citons un passage du dossier préparatoire d'un roman des *Quatre Évangiles* ou de *La Débâcle*, dont le dossier n'a pas encore été publié au sein de *La Fabrique des Rougon-Macquart*, nous nous référons au catalogue des Nouvelles acquisitions françaises de la Bibliothèque nationale de France, disponible en ligne sur Gallica. Les références prennent la forme suivante : Dossier préparatoire de *Travail*, NAF 10333, f. 000.

Toute référence à une autre édition des œuvres de Zola sera clairement indiquée.

RÉSUMÉ

Les visages de la République dans l'œuvre d'Émile Zola

La République telle que pensée par Zola est un objet étonnamment difficile à saisir. Étonnamment, car il a beaucoup écrit sur la politique tout au long de sa carrière ; sa défense du capitaine Dreyfus, qu'il voit comme une lutte contre les adversaires de la République telle qu'elle devrait exister, n'est pas un acte isolé. Par exemple, il a souvent et durement critiqué le personnel politique de la Troisième République et décrit la République « naturaliste » ou « scientifique » qu'il aurait voulu vu voir instaurée en France. Pourtant, l'œuvre critique est insuffisante ; la République naturaliste n'est définie que de façon floue, voire tautologique : le républicain scientifique est celui qui traite de façon scientifique les questions politiques, qui applique en politique la méthode littéraire des écrivains naturalistes. L'idée est intéressante, mais elle a peu de suite ; c'est à peine si Zola nomme un homme politique capable d'incarner cet idéal. Il faut creuser plus loin. Nous postulons donc qu'il est nécessaire, pour faire le tour de la question, de chercher la notion de République au sein de l'œuvre romanesque. Zola, après tout, est romancier bien avant d'être philosophe. Ce qui ne signifie pas que cette œuvre ne soit pas intéressante à analyser dans sa dimension politique, au contraire : c'est notamment dans l'imaginaire que se cache un discours républicain. Une lecture croisée des textes fictifs et non fictifs s'avère ainsi nécessaire pour saisir la question dans toute sa complexité. L'objectif principal de cette recherche est donc de comprendre ce que représente la République pour Zola et comment il la représente, ce qui n'est pas forcément la même chose.

Mots clés : Émile Zola, République, littérature, personnages, discours.

ABSTRACT

The Faces of the Republic in the Works of Émile Zola

The Republic as conceived by Zola is a surprisingly difficult object to grasp. Surprisingly, as he wrote extensively on politics throughout his career: his defense of Captain Dreyfus, which he saw as a struggle against the adversaries of the Republic as it should exist, was not an isolated act. For example, he often and harshly criticized the political personnel of the Third Republic and described the “naturalistic” or “scientific” Republic he wanted established in France. However, his critical work is insufficient; the naturalist Republic is defined only in a vague, even tautological way: the scientific republican is the one who treats political questions in a scientific way, who applies in politics the literary method of naturalist writers. The idea is interesting, but it has little follow-up; Zola barely even goes far as to name a politician capable of embodying this ideal. We have to dig deeper. We therefore postulate that it is necessary, to get a full understanding of the question, to look for the Republic within Zola’s novels. He was after all a novelist and not a philosopher. This does not mean these novels are not interesting to analyze in their political dimension, on the contrary: it is in particular in the imaginary that they convey that a republican discourse can be found. A cross-reading of fiction and nonfiction is therefore necessary to grasp the question in all its complexity. The main objective of this research is therefore to understand what the Republic represents for Zola and how he represents it, which is not necessarily the same thing.

Mots-clés en anglais: Émile Zola, Republic, literature, character, discourse.

INTRODUCTION

Nombreux sont les écrivains du XIX^e siècle à s'être exprimés sur la question de la République : Hugo, dans des romans comme *Les Misérables* (1862), *L'Homme qui rit* (1869) et *Quatrevingt-treize* (1874) ; Flaubert, particulièrement dans *L'Éducation sentimentale* (1869) ; les frères Goncourt ; etc. De nombreuses études sur leur point de vue¹. Cette thèse porte sur celui d'un de leurs jeunes confrères, Émile Zola, qui nous semble particulièrement riche et complexe².

« La République sera naturaliste ou elle ne sera pas » (*Le Roman expérimental*, t. 9), écrit Zola dans *La République et la littérature*³ en 1879. Nous disposons de quelques indications permettant d'éclairer cette célèbre formule. Dans l'article « Les trente-six Républiques » (*Le Figaro*, 27 septembre 1880), il écrit : « je voudrais qu'on établît scientifiquement la nation sur la base solide du gouvernement républicain, après avoir déterminé ses besoins, d'après la race, l'histoire et le milieu contemporain. » (*Une campagne*, t. 11, p. 707) Dans un article du même nom publié en mars 1881, il définit la « politique expérimentale » comme « celle qui, s'appuyant sur les faits, tenant compte de la race, du milieu et des circonstances, assure à une nation le développement normal du progrès. » (*Ibid.*, 801) Selon *Le Roman expérimental* (1880), le « républicain naturaliste »

se base surtout sur l'analyse et l'expérience. Il fait en politique la même besogne que nos savants ont faite en chimie et en physique, et que nos écrivains sont en train d'accomplir dans le roman, dans la critique et dans l'histoire. C'est un retour à l'homme et à la nature, à la nature considérée dans son action, à l'homme considéré dans ses besoins et dans ses instincts. Le républicain naturaliste tient compte du milieu et des circonstances ; il ne travaille pas sur une nation comme sur de l'argile, car il sait qu'une nation a une vie propre, une raison d'existence, dont il faut étudier le mécanisme avant de l'utiliser. (t. 9, p. 494)

¹ Richard Bolster, « Autour de *L'Éducation sentimentale* : Flaubert et les événements des 1848 », *Les Amis de Flaubert*, n° 50, mai 1977, p. 22-26 ; Michel Winock, « Victor Hugo, figure olympienne de la République », dans *Les figures de proue de la gauche depuis 1789*, Paris, Tempus, 2022, p. 207-225 ; Pierre Ménard, *Les Infréquentables frères Goncourt*, Paris, Tallandier, 2020 ; etc.

² Cette thèse ne s'attarde pas à l'influence de ces écrivains sur Zola. On connaît sa grande admiration pour Flaubert ; pour ne citer que cet exemple, le républicain au savoir mal digéré est un type flaubertien. Globalement, Zola cherche à se positionner dans un champ littéraire déjà « occupé » par ces modèles qui ont présenté dans leurs romans une certaine façon de parler de la République.

³ Ce texte est d'abord publié dans *Le Messenger de l'Europe* en avril 1879 avant d'être intégré au *Roman expérimental* l'année suivante.

Les références à la méthode scientifique sont constantes ; l'homme politique, comme le physicien, le chimiste ou le romancier, doit être un observateur et un expérimentateur plutôt neutre, gardant un certain recul vis-à-vis ce qu'il étudie ; il doit avoir analysé en profondeur sa nation pour comprendre ses besoins et ainsi mener la politique appropriée. Ceci contribue à expliquer l'élitisme et le mépris de la politique partisane affichés par Zola, particulièrement au moment de l'offensive médiatique qu'il mène autour de 1880⁴. Seules les intelligences supérieures, à l'esprit réellement « scientifique », devraient être appelées au pouvoir ; dans une République, « [u]n homme médiocre [...] est un non-sens, une erreur et un péril » (*Une campagne*, t. 11, p. 705) ; or, à ses yeux, la joute politique n'est encore qu'une série de luttes personnelles entre hommes ambitieux et médiocres uniquement occupés de parvenir :

Ah ! je la hais, cette politique ! je la hais pour le tapage vide dont elle nous assourdit, et pour les petits hommes qu'elle nous impose ! [...] C'est comme une écume d'ignorance et de vanité que le suffrage universel pousse dans Paris. Pantins d'un jour, illustres inconnus retombant dans le néant, plats ambitieux venant faire le jeu du plus fort et se contentant d'un os à ronger, cerveaux malades rêvant de venger leurs continuels échecs, tous les appétits déréglés et toutes les sottises lâchées ! (*Ibid.*, 852)

Cette lutte est le fait des nombreuses « boutiques » républicaines dont aucune n'est « scientifique » ou « naturaliste » (les deux termes étant synonymes pour Zola). Chacune de ces boutiques représente une des tendances politiques de la Troisième République. Sous la plume de Zola, on retrouve notamment les républicains opportunistes, graves, n'ayant pas le droit de rire, faisant « la guerre aux virgules qui ne seraient pas parfaitement orthodoxes » (*Ibid.*, 707) ; les intransigeants, qui jurent « de s'agenouiller chaque matin devant le peuple et de le déclarer très grand, très beau, très bon, la perfection et l'immensité même » (*Ibid.*, 708) ; et les romantiques, « partis à cheval sur des rêves humanitaires, la fraternité universelle des nations, la fin prochaine des conflits et des guerres, l'égalité et la liberté brillant sur le monde », mais qui « se moquent du bon sens, des sciences modernes, de l'analyse exacte, de la méthode

⁴ Suite au grand succès de *L'Assommoir* en 1876-1877, Zola cherche à édifier le naturalisme en doctrine et consolider son rôle dominant dans le champ littéraire. Il fait paraître *La République et la littérature* en 1879 ; *Le Roman expérimental* en 1880 ; *Le naturalisme au théâtre, Nos auteurs dramatiques, Les romanciers naturalistes et Documents littéraires* en 1881. Ces volumes à valeur de manifeste sont des compilations où Zola reprend des articles de critique littéraire et dramatique qu'il a signés dans différents journaux, principalement *Le Messager de l'Europe* à partir de 1875 et *Le Bien public* (et son successeur *Le Voltaire*) à partir de 1876. En 1882, il fait paraître en volume, sous le titre *Une campagne*, la quasi-totalité des textes qu'il a livrés de façon hebdomadaire en 1880-1881 au *Figaro*, journal de droite qu'il a intégré après avoir quitté avec fracas *Le Voltaire*, journal républicain où il sent que sa liberté d'expression est de plus en plus menacée.

expérimentale, de ces outils puissants qui sont en train de refondre les sociétés. » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 493)

C'est ainsi que Zola va jusqu'à se prononcer contre le suffrage universel en août 1881 : « Un peuple n'est pas une addition dont tous les chiffres se valent. Dès lors, en donnant la même valeur à chaque citoyen, on introduit dans le total des causes d'erreur énormes qui vicient l'opération tout entière. » (*Une campagne*, t. 11, p. 849) Empirique mais pas scientifique, ce mode de scrutin permet aux médiocres et aux ambitieux d'arriver au pouvoir. Étonnante déclaration, que ne renierait pas la droite antiparlementaire de l'époque. Cette contradiction apparente donne matière à réflexion.

Malgré ces tendances élitistes, voire antidémocratiques, le républicanisme de Zola est intimement lié à sa conscience sociale, à sa dénonciation de la misère physique et morale du peuple. *L'Assommoir* (1877) présente les ravages de l'alcool et du manque d'éducation sur le peuple ; *Germinal* (1885), la misère du prolétariat ouvrier. Dans les deux cas, le constat de Zola vaut autant pour la Troisième République que pour le Second Empire ; alors que la République devrait entraîner le progrès social, le changement de régime politique en 1870 n'a pas amélioré la réalité quotidienne du peuple, ce qui contribue à expliquer que le romancier ait continué à critiquer les autorités politiques longtemps après la chute de Napoléon III.

La méfiance de Zola envers le gouvernement est effectivement une constante de sa pensée, même s'il revient sur certaines de ses déclarations les plus extrêmes dans son œuvre critique tardive, comme nous le verrons. Nous venons de citer certaines de ces déclarations parues dans ses textes critiques ; il est possible de faire un constat similaire en ce qui concerne l'œuvre romanesque. Zola ne met jamais en scène une intervention gouvernementale qui mène au progrès, même lorsque la diégèse est située sous la République (comme c'est le cas pour *Les Trois Villes* et *Les Quatre Évangiles*, les deux cycles qui suivent celui des *Rougon-Macquart*). L'utopie de *Travail* (1901), soit ce dernier rendu agréable, facile et stimulant par le progrès scientifique et technologique ainsi que l'abandon du salariat au profit du modèle coopératif, est permise par les réalisations impressionnantes de deux hommes de génie, dont l'action entraîne d'ailleurs la disparition de l'appareil étatique.

La République, pour Zola, est également liée à quelques valeurs fondamentales. Comme il le résume dans sa « Lettre au Sénat », parue dans *L'Aurore* le 29 mai 1900, à propos de l'affaire Dreyfus :

C'est ainsi que, peu à peu, deux partis se sont trouvés aux prises : d'un côté, toute la réaction, tous les adversaires de la véritable République que nous devrions avoir, tous les esprits qui, sans qu'ils le sachent peut-être, sont pour l'autorité sous ses diverses formes, religieuse, militaire, politique ; de l'autre, toute la libre action vers l'avenir, tous les cerveaux libérés par la science, tous ceux qui vont à la vérité, à la justice, qui croient au progrès continu, dont les conquêtes finiront par réaliser un jour le plus de bonheur possible. (*La Vérité en marche*, t. 18, p. 474)

La *vérité* et la *justice*, titres respectivement du dernier roman de Zola et de celui qu'il n'eut que le temps d'ébaucher avant son décès, sont donc aux yeux de Zola des éléments constitutifs de la République. C'est au nom de ces valeurs qu'il accepte de courir de grands risques en sortant de sa retraite journalistique pour défendre le capitaine Dreyfus. La République serait donc pour Zola une posture morale dont découlent des manières de faire.

D'autres valeurs correspondent, quoique de façon plus subtile, à l'idéal républicain de Zola. L'article « Femmes honnêtes » (*Le Figaro*, 18 avril 1881), qui n'a *a priori* rien à voir avec la République, fait l'éloge des femmes mariées des classes moyennes, travailleuses, qui, par nécessité, deviennent une force, une volonté au même titre que l'homme. Elles sont vertueuses, intelligentes, dévouées et travaillantes, sans bruit ni étalage. (*Une campagne*, t. 11, p. 777-781) Ces femmes sont mises en scène dans des romans comme *L'Assommoir* (la blanchisseuse Gervaise Macquart avant sa chute) et *Au Bonheur des Dames* (la vendeuse Denise Baudu). Il ne semble pas exagéré d'affirmer que ces traits sont également des valeurs associées pour Zola à l'idéal républicain. Il valorise sans cesse, que ce soit dans son œuvre critique ou romanesque, le travail régulier, constant, discipliné, comme le prouve notamment sa devise personnelle, *Nulla dies sine linea* (« pas de jour sans une seule ligne »). La toute fin de de l'*Œuvre* (1886) est elle aussi éloquente à cet égard :

Sandoz [romancier et double de Zola dans le roman] eut une exclamation de surprise.

« Comment ! déjà onze heures ! »

Il promena sur les sépultures basses, sur le vaste champ fleuri de perles, si régulier et si froid, un long regard de désespoir, encore aveuglé de larmes. Puis, il ajouta :

« Allons travailler. » (Pl., t. IV, p. 363)

C'est le travail qui permettra d'édifier la République naturaliste, semble dire Zola. Il n'y a pas de différence, à cet égard, entre le devoir de l'artiste, de l'écrivain ou de l'homme politique.

Selon Zola, la République, qui à ses yeux reste toujours à réaliser, est donc un mode d'organisation qui, s'appuyant sur la science, la vérité, la justice et le travail, mènerait au progrès. Il vaut la peine de noter que cette idéologie politique évolue graduellement vers la Gauche au fil de sa carrière : « libéral sous l'Empire, républicain en 1870, centre gauche vers 1880, sympathisant radical à la fin du siècle... » (Girard, 1955, p. 506) Dans son roman *Travail*, publié en volume un an avant son décès, il s'inspire notamment du socialisme utopique de Charles Fourier (1772-1837) et de la pensée anarchiste.

Les nombreux liens tissés entre politique et littérature, entre République et naturalisme, voire entre République et roman naturaliste, invitent à réfléchir à cette notion en passant par l'étude de l'œuvre romanesque. Paule Petitier écrit : « Si le roman est devenu le support privilégié des idées et des débats politiques, c'est en raison d'une particulière convenance entre le thème politique et la forme romanesque » (2005, p. 78), notamment sur le plan esthétique⁵. Nelly Wolf, dans son livre *Le Roman de la démocratie* (2003) et son article « Le roman comme démocratie » (2005), développe une réflexion tout à fait pertinente dans le cadre de cette thèse, que nous nous permettons de citer longuement.

Depuis *Le pacte autobiographique* de Philippe Lejeune, l'utilisation du vocabulaire du contrat dans la théorie littéraire n'a cessé de s'étendre. On parle de pacte romanesque, de contrat de fictivité, de pacte de lecture..., etc. Cette multiplication des pactes et contrats soulève en fait la question du lien politique en littérature. Cette activité contractuelle ne recèle-t-elle pas des analogies avec le nouveau contrat social, celui qui fonde la démocratie moderne, qu'on trouve explicité dans le *Contrat social* de Rousseau, dans la déclaration des droits de l'homme et du citoyen ou dans le préambule de la constitution américaine ? La principale analogie réside [...] dans le fait que le contrat romanesque, comme le contrat social, convoque

⁵ Petitier précise : « Au moment où le roman choisit de préférence de peindre le monde moderne et recherche les caractéristiques de cette modernité, la politique s'impose à lui comme ce qui définit le mieux la société contemporaine. » (2005, p. 78-79) « La politique convient à l'esthétique totalisante du roman, à laquelle elle fournit une caution dans le réel. La politique innerve toutes les ramifications de la vie moderne ; elle se développe dans les lieux les plus inattendus ; elle dépend des rapports de cause à effet, des interférences les plus inattendues ; ses conséquences sont les plus variées, les plus imprévues. La politique est ce grand réseau qui relie toutes les activités humaines, intellectuelles ou concrètes, et qui donne au romancier le modèle même d'une intrigue polymorphe. » (*Ibid.*, 79) « La politique propose au roman un principe de composition totalisante qui permet à ce genre de réunir un projet réaliste, une action tragique, une dimension épique. [...] Réalisme, tragique et épique se combinent dans le roman pour en faire une forme souple particulièrement adaptée à la critique. » (*Ibid.*)

des partenaires juridiques abstraits. La narratologie a suffisamment insisté sur l'abstraction du narrataire et du narrateur pour autoriser la comparaison avec les partenaires juridiques du contrat social.

La double disparition des personnes réelles dans le pacte de lecture coïncide avec la transformation des partenaires en personnalités juridiques dans le contrat social. « À l'instant, écrit Rousseau, au lieu de la personne particulière de chaque contractant, cet acte d'association produit un corps moral et collectif, composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix, lequel reçoit de ce même acte son unité, son *moi* commun, sa vie et sa volonté. » Ainsi chaque lecteur particulier qui passe alliance, non avec l'auteur mais avec l'autorité abstraite du texte, se convertit dans cette alliance en partenaire abstrait du texte. Ce faisant, il imite le rituel fondateur de la modernité politique en vertu duquel l'autorité juridique émanant du contrat ne s'adresse qu'aux sujets de droit que ce même contrat vient « à l'instant » de désigner et de faire advenir.

On peut aussi évoquer le fait que le pacte romanesque est un acte créateur d'une société fictive auquel le lecteur adhère et s'agrège par sa décision de lire. Le roman réaliste propose un analogon du corps social et le lecteur fait son entrée dans la société du livre. Il y a là une mimésis de l'acte de socialisation volontaire requis par le contrat social⁶. (2005, p. 350-351 ; souligné dans le texte)

En somme, « [l]e roman apparaît [...] comme une véritable analogie de la démocratie en ce qu'il fournit, dans ses fictions, ses modes narratifs et sa langue, un équivalent des expériences fondatrices de celle-ci. » (2003, p. 6) Jérôme Thélot, lui, écrit « Un élément conduit aisément la réflexion vers l'horizon commun à la littérature et à la démocratie, un élément qui révèle pourtant l'abîme qui les sépare, c'est celui de la *représentation*⁷ » (2005, p. 314 ; souligné dans le texte), car, Car, en démocratie, le peuple « se choisit des *représentants* qui gouverneront pour

⁶ Gisèle Sapiro résume : « La "démocratie interne" du roman s'observe à trois niveaux : celui de la fiction, à travers le questionnement du contrat social dont la mise en œuvre se heurte aux hiérarchies sociales et aux mécanismes d'exclusions ; celui de la diction, à travers le rapprochement de la langue littéraire et de la langue du quotidien, mais aussi la représentation de l'écart entre la langue légitime et l'hétérogénéité linguistique des dialectes et parlers populaires, introduits par les réalistes et les naturalistes [...] ; celui du discours, à travers l'expérimentation fictive du débat d'idées par le questionnement et la confrontation de différents systèmes de valeurs [...] » (2018, p. 241)

⁷ La différence majeure entre les deux, ici, n'empêche pas de tisser des liens entre elles : « La démocratie comme régime représentatif est l'invention d'une abstraction laissant les individus réels hors de leurs suffrages, eux-mêmes réduits à leur quantification. La littérature comme art est l'invention d'une entremise linguistique garantissant aux individus dans les mots, eux-mêmes mobilisés pour leur pouvoir affectif. La voix électorale dans la démocratie est un bulletin sans voix vivante, sans autre épaisseur que l'unité arithmétique qu'elle formera dans l'addition des votants ; la voix subjective dans la littérature est l'expressivité des formes linguistiques par lesquelles un écrivain singulier demeure singulier, c'est-à-dire vivant. Mais au fond de cette opposition se laisse apercevoir, cependant, la condition de sa possibilité, et cette condition est partagée. Aussi étrangères qu'elles soient l'une à l'autre, la démocratie et la représentation littéraire sont, l'une comme l'autre, des *représentations*. » (*Ibid.*, 315 ; souligné dans le texte)

lui et en son nom⁸. » (*Ibid.* ; souligné dans le texte) Dans une veine similaire, Béatrice Laville écrit que la fiction

joue le rôle d'une sorte d'espace de transition qui à la fois met à distance l'histoire, et tient en respect une surabondance émotionnelle d'un Je qui se remémore, et qui au final déplace son engagement du réel vers l'écriture de la fiction, le met en scène, et retrouve ainsi le moyen de gérer son rapport à une forme d'idéal, autrement dit de procéder à une reconfiguration axiologique de l'événement réel. (2012, p. 101)

Gisèle Sapiro, pour sa part, pense qu'il faut réserver le terme d'idéologie aux discours de ces spécialistes de la production idéologique et employer les concepts de « vision du monde » et de « schèmes de perception et d'évaluation » à propos des œuvres qui ne relèvent pas directement du champ de production idéologique, mais d'une activité spécifique autonomisée. Pris au sens large, le politique dans les œuvres littéraires ne se réduit pas à l'idéologie, car il réside non seulement dans le message ou dans les représentations, mais dans le cadrage même de la perception, c'est-à-dire dans les aspects formels ainsi que dans le style. (2018, p. 206-207)

En somme, la littérature serait ainsi un espace politique qui peut être pénétré par le lecteur. Il nous apparaît donc tout à fait justifié d'étudier l'œuvre romanesque de Zola pour saisir son imaginaire de la République.

Si, comme Zola l'affirme dans l'article « La démocratie » (*Le Figaro*, 5 septembre 1881), la littérature en démocratie consiste à « parler de tous et parler à tous, donner droit de cité dans les lettres à toutes les classes et s'adresser ainsi à tous les citoyens » (*Une campagne.*, t. 11, p. 866), peut-on dès lors envisager que s'y loge un modèle républicain ?

La République de Zola, en effet, n'est pas politique, elle ne s'incarne pas dans un programme politique ou dans une philosophie ; elle semble avant tout littéraire, répondant en effet aux mêmes exigences théoriques et narratives que le roman naturaliste. Notre travail veut

⁸ « Le peuple, la nation, l'égalité, la justice, la vérité n'ont d'existence que par la vertu de la parole, censée en émaner et, simultanément, qui les nomme. En ce sens, le pouvoir appartient à celui ou à ceux qui sont capables d'être des porte-parole, ou plutôt de se faire entendre comme tels, de parler au nom du peuple et de lui donner son nom. [...] [L]e pouvoir émigre d'un lieu à la fois fixe, déterminé et occulte, qui était le sien sous la Monarchie, dans un lieu paradoxalement instable, indéterminé, qui ne s'indique que dans l'ouvrage incessant de son énonciation ; il se détache du corps du roi dans lequel se trouvaient logés les organes dirigeants de la société, pour rejoindre l'élément impalpable, universel et essentiellement public de la parole. » (Lefort, 1986, p. 134)

comprendre comment une notion telle que la République peut répondre à des critères identiques à ceux de la fiction romanesque. Pourtant, pour Zola, la République doit aussi répondre à des exigences qui ne sont pas nécessairement celles de la fiction. Ainsi, comme nous l'avons vu, elle doit notamment se fonder sur la vérité et sur la justice.

La République naturaliste est donc un objet complexe, difficile à circonscrire. Sa proximité avec le roman nous incite à la saisir justement au sein même de l'œuvre fictionnelle, où la République naturaliste du Zola chroniqueur est mise en scène de différentes manières, comme thème, motif, allégorie, représentée parfois au travers d'incarnations contradictoires ou inattendues.

Parmi cette œuvre romanesque, le cycle des *Rougon-Macquart* sera notre principal objet d'étude, même si nous ferons certainement appel aux autres romans et à l'œuvre critique lorsque nécessaire. C'est en régime romanesque que la République zolienne s'incarne pleinement, parfois au sens propre ; c'est là que se trouve la plus grande densité de représentations, le plus de complexités, le plus de tensions, voire de contradictions. La longue durée de la rédaction, qui va de la naissance de la Troisième République⁹ au début des années 1890, offre un terrain d'étude privilégié, puisque c'est durant cette période que les bases de la République française telles qu'on la connaît sont posées et consolidées.

À première vue, ce choix peut sembler curieux ; après tout, ce cycle n'est-il pas l'« Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire » ? La réponse à ce paradoxe apparent se situe dans les nombreux anachronismes qui s'y retrouvent. De nombreux romans n'auraient carrément pu exister (au sein des *Rougon-Macquart*, du moins) si le romancier s'en était toujours strictement tenu au cadre temporel qu'il s'était fixé. Par exemple, pour *Germinal* (1885), alors que la diégèse se passe en 1866-1867, il s'est inspiré de la fusillade du Brûlé du 16 juin 1869 (considérée comme un événement fondateur du mouvement ouvrier en France) et de la fusillade d'Aubin du 8 octobre 1869, mais sa source principale est la grande grève des mineurs d'Anzin : en 1884, 40 000 mineurs de la Compagnie des mines d'Anzin, dans le bassin minier du Nord-Pas-de-Calais, font la grève pendant 56 jours, aboutissant à l'autorisation des

⁹ Notons que Zola conçoit le cycle romanesque à partir de 1868, soit la toute fin du Second Empire ; il commence à rédiger la première version de *La Fortune des Rougon* à l'été 1869.

syndicats par la loi Waldeck-Rousseau, votée le 21 mars de la même année¹⁰. On trouve dans le même roman un personnage nommé Souvarine, anarchiste russe exilé en France après une tentative d'assassinat ratée contre l'empereur ; or, le roman s'ouvre en 1866 alors que ce n'est qu'à partir de la fin des années 1870 que la stratégie de la « propagande par le fait » développée par des militants anarchistes se traduit par une série d'attentats contre des chefs d'État européens : tentatives d'assassinat du roi d'Italie Humbert I^{er} (1878), du roi d'Espagne Alphonse XII (1879) et du président du Conseil des ministres français Jules Ferry (1883) ; assassinat de l'empereur de Russie Alexandre II en 1881, deux ans après une tentative ratée (à laquelle le texte rattache implicitement Souvarine). L'action de *La Terre* (1887) se déroule de 1860 à 1869 sur fond de crise agricole, alors que le Second Empire fut une période prospère pour les paysans ; la crise de l'agriculture française ne commence en réalité qu'en 1880. *L'Argent* (1891) couvre la période 1864-1867 ; pourtant, Zola s'inspire directement des scandales financiers de son époque, et particulièrement la spectaculaire faillite de l'Union générale en 1882. De plus, Zola y fait concorder l'apogée de l'Empire (l'Exposition universelle de 1867) et celui de la Banque Universelle, passant sous silence que 1866 fut en réalité une année de crise financière. On peut citer plusieurs autres exemples plus anecdotiques ou banals. Dans *Une page d'amour* (1879), roman censé se dérouler en 1853, Hélène contemple l'Opéra et l'église Saint-Augustin, qui ne furent construits que de 1861 à 1875 et de 1860 à 1871, respectivement. Lazare, personnage central de *La Joie de vivre* (1884), dont l'action couvre approximativement la période 1860-1875, lit avec enthousiasme Schopenhauer, qui ne devient populaire en France que dans les années 1880, et dont aucune œuvre entière n'a été traduite en français avant 1877¹¹. Finalement, pour clore cette suite d'exemples, le premier roman de la série, *La Fortune des Rougon*, montre bien que, dès les prémises du cycle, Empire et République se juxtaposent. Au cours de ses différentes réécritures, Zola ajoute en effet des éléments issus de l'actualité la plus brûlante, soit la Commune de Paris, qui commence le 18 mars 1871, et les mêle au coup d'État de 1851. Ce qui fait dire à David Charles (« *La Fortune des Rougon*, roman de la Commune » [2006] ; « *La Fortune des Rougon* et l'insurrection de la Commune de Paris » [2015] ; *Émile Zola et la Commune de Paris. Aux origines des Rougon-*

¹⁰ Zola s'est d'ailleurs rendu à Anzin du 23 février au 2 mars 1884 afin de se documenter pour son roman.

¹¹ René-Pierre Colin écrit : « Bien plus, dans certains cas, c'est l'évolution même des esprits qu'il observe dans les années 1880 qu'il situe, sans nul scrupule, dans le cadre chronologique du Second Empire : le jeune Lazare Chanteau qui doute du positivisme et cultive le schopenhauerisme est en fait l'exact contemporain de Des Esseintes et ne témoigne en rien d'une mutation qui aurait pu se faire jour sous Napoléon III. » (1988, p. 108) Ainsi, Zola parvient, dans un roman couvrant officiellement une période nettement antérieure, à rendre compte du contexte intellectuel de la France des années 1880 et à y réagir et y participer.

Macquart [2017]) que *La Fortune des Rougon* est un roman de la Commune : du feuilleton (publié du 28 juin au 10 août 1870, puis du 18 au 21 mars 1871) au volume (édition Lacroix, octobre 1871), le romancier ajoute plusieurs allusions à cet événement récent, sur lesquelles nous reviendrons ; l'actualité vient donc empiéter sur tout l'espace romanesque de cette œuvre se voulant historique. Tous ces éléments factuels appellent une étude poussée de leur poétique et de leurs enjeux.

L'omniprésence, dans une série censée raconter le Second Empire, d'éléments associés à la République prouve que celle-ci demeure pour Zola une préoccupation constante au sujet de laquelle il ne peut s'empêcher de prendre position et de s'exprimer. À cet égard, l'écriture journalistique ne semble pas constituer un exutoire suffisant. Il est d'ailleurs possible de formuler l'hypothèse selon laquelle sa retraite du journalisme (auquel il ne reviendra par la suite que de façon ponctuelle) en 1881 contribue à faire parler Zola davantage du présent et de l'avenir dans ses romans, qui sont désormais son unique moyen d'expression ; c'est à partir de la même époque que *Les Rougon-Macquart* commencent à se tourner de plus en plus vers l'avenir : *Au Bonheur des Dames*, qui inaugure cette tendance, est rédigé en 1882-1883.

René-Pierre Colin écrit avec raison, en parlant des *Rougon-Macquart* : « Cette singulière dérive, cette collision du passé et du présent manifestent parfaitement le désir d'éclairer tout autant une époque révolue que l'actualité la plus récente. Zola est à l'écoute de son temps. » (1988, p 108) Il note de plus que le romancier « a toujours jonglé avec les dates en fonction de ses besoins romanesques » et « se soucie plus des conséquences des événements historiques sur la vie quotidienne que des événements eux-mêmes ». (*Ibid.*, 107) En somme, il est possible d'être d'accord avec Jacques Rancière, qui rejette le concept d'anachronie, entendu comme une erreur :

Il n'y a pas d'anachronisme. Mais il y a des modes de connexion que nous pouvons appeler positivement des anachronies : des événements, des notions, des significations qui prennent le temps à rebours, qui font circuler du sens d'une manière qui échappe à toute contemporanéité, à toute identité du temps avec « lui-même ». Une anachronie, c'est un mot, un événement, une séquence signifiante sortis de « leur » temps, doués du même coup de la capacité de définir des aiguillages temporels inédits, d'assurer le saut ou la connexion d'une ligne de temporalité à une autre. (1996, p. 67-68)

S'il est probable que le romancier se soit réellement trompé ici et là, les glissements temporels, par leur abondance, relèvent donc certainement bien moins d'erreurs que d'un choix stratégique sur le double plan narratif et idéologique¹². Narratif, car Zola, en s'inspirant d'événements contemporains à l'écriture ou en retravaillant son texte pour y insérer des termes renvoyant à l'actualité, invente un régime temporel syncrétique où l'époque de la rédaction se superpose à l'époque de la narration, dans lequel Empire et République se côtoient via différentes modalités, principalement la translation (certains événements, on l'a vu, sont tout simplement déplacés dans le temps, que ce soit pour inclure un élément qui ne devrait pas avoir sa place dans une fresque de l'Empire ou pour des raisons symboliques) et la compression : *Les Rougon-Macquart* décrivent certains phénomènes qui, tout en commençant sous Napoléon III, ne connaîtront leur plein développement que sous la Troisième République ; il devient nécessaire, pour raconter totalement leur histoire, de faire tenir en peu de temps une évolution historique qui en réalité s'accomplit bien moins rapidement ; on le remarque particulièrement, remarquons-le, dans le cas du Bonheur des Dames du roman éponyme, qui égale en cinq ans le développement que ses modèles, Le Bon Marché et Le Louvre, mirent en réalité trente ans à atteindre. (Cnockaert, 2007, p. 21-22) Notons également que Zola donne peu de références temporelles précises dans ses romans : il est très rare que le lecteur sache en quelle année l'action se déroule¹³, moyen efficace de rendre l'anachronisme moins évident. Idéologique, car la prise de distance avec le temps officiel de l'intrigue a une charge importante à cet égard : elle permet au chef de file du naturalisme de ne pas critiquer uniquement l'Empire désormais révolu, mais également la Troisième République. Nous postulons donc que c'est en grande partie dans ce dialogue entre Empire et République que se loge et se déploie ce que Zola entend par la République dite naturaliste ou scientifique dont il parle abondamment dans son œuvre critique. S'il écrit *a priori* sur une période révolue, Zola crée dans la diégèse de ces romans un temps présent constant et diffus, englobant deux époques différentes, et dont on n'entrevoit pas la fin. Le lecteur se demande en effet si les constats tirés dans des romans comme *Son Excellence Eugène Rougon* (roman de 1876 montrant les basses intrigues menées par les hommes politiques pour obtenir le pouvoir et le conserver), *L'Assommoir* et *Germinal*, entre autres, ont

¹² Comme nous le verrons sous peu, le romancier revendique d'ailleurs le droit de prendre des libertés avec la réalité historique à des fins artistiques. Il s'agit d'une des raisons pour lesquelles il ne faut pas prendre au pied de la lettre le réalisme et le naturalisme que Zola a érigés en système.

¹³ Il est souvent nécessaire, pour l'établir avec certitude, de consulter le dossier préparatoire ; généralement, le plan donne le mois et l'année pour chaque chapitre. Sinon, le lecteur doit saisir les allusions historiques présentes dans les romans.

davantage été inspirés au romancier par la réalité du Second Empire ou celle de la Troisième République. Ce choix narratif est lourd de sens sur le plan idéologique ; le chef de file du naturalisme réitère ainsi que le changement de régime politique n'a pas changé grand-chose. De plus, il est évident que le romancier ne veut pas se limiter dans le choix des sujets à traiter. On voit qu'il tient absolument à raconter la République qui s'implante graduellement pendant la rédaction de la première moitié de sa grande fresque. Certes, il s'agit peut-être en partie d'une simple volonté de rendre compte, sans parti pris politique, de tous les mouvements marquants de la société contemporaine, dont certains méritent d'être inclus car ayant commencé sous l'Empire avant de prendre de l'ampleur par la suite (pensons au grand magasin, encore une fois). Mais n'est-ce pas aussi une façon pour lui de proclamer son engagement républicain ?

L'anachronie est également un des moyens que Zola utilise pour reconfigurer le réel comme il l'entend, façonner son propre récit, rendre l'histoire plus lisible. Dans une lettre-préface à *Une page d'amour*, il justifie l'anachronisme évoqué ci-haut :

Lorsque, en avril 1877, je montais sur les hauteurs de Passy pour prendre mes notes à un moment où les échafaudages du futur palais du Trocadéro me gênaient déjà beaucoup, je fus très ennuyé de ne trouver, au nord, aucun repère qui pût m'aider à fixer mes descriptions. Seuls, le nouvel Opéra et Saint-Augustin émergeaient au-dessus de la mer confuse des cheminées. Je luttai d'abord pour l'amour des dates. Mais ces masses étaient trop tentantes, allumées sur le ciel, me facilitant la besogne en personnifiant de leurs hautes découpures tout un coin de Paris, vide d'autres édifices ; et j'ai succombé, et mon œuvre ne vaut certainement rien, si les lecteurs ne peuvent se résoudre à accepter cette erreur volontaire de quelques années dans les âges des deux monuments. (*Correspondance*, t. V, p. 184)

Ici, le glissement temporel ne sert qu'un objectif narratif, artistique : Zola décide de tricher pour enrichir et harmoniser son tableau de Paris. Mais il peut également répondre à des considérations idéologiques. Rappelons que la Banque universelle de Saccard, dans *L'Argent*, atteint son apogée en 1867, ce qui est impossible. Le romancier, ici, a choisi de sacrifier la précision historique au symbole (Bell, 1988, p. 125-126) : il s'agit de faire concorder les sommets politique (le triomphe de l'Exposition universelle) et économique du Second Empire. L'entreprise d'Aristide devient l'incarnation de cet Empire marqué notamment par la folie spéculative à un point tel que les deux semblent indissociables ; la faillite de la première annonce le déclin et la chute inexorables du second.

Le cycle des *Rougon-Macquart* sera donc la partie la plus importante de notre analyse, ce qui ne nous empêchera pas de faire appel aux autres romans lorsque nécessaire. Les *Quatre Évangiles*, par exemple, mettent en scène la République idéale du « troisième Zola »¹⁴ : boom des naissances dans *Fécondité* (1899), fin de l'exploitation des ouvriers dans *Travail* (1901), triomphe de l'éducation laïque dans *Vérité* (1903). Mais ces œuvres occuperont une place plus ténue dans notre corpus parce qu'elles contiennent une densité et une complexité de représentations nettement moins importantes ; surtout, on n'y retrouve pas cette belligérance des temporalités qui rend le cycle des *Rougon-Macquart* si riche de sens et mettent souvent en scène une République vidée de ses paradoxes. Les derniers cycles ont cependant leur utilité en ce qu'ils nous permettront notamment de faire des lectures en miroir, de moduler certains points de vue sur différentes questions liées à la représentation de la République. Comment, par quelle évolution, Zola peut-il glorifier un capitalisme de laissez-faire dans *L'Argent* (1891) après avoir écrit *Germinal* pour en arriver finalement à *Travail* ? Il y a matière à réflexion.

L'objectif principal de notre recherche sera donc de comprendre ce que représente la République pour Zola et comment il la représente, ce qui n'est pas forcément la même chose. C'est à partir d'une étude littéraire, historique et politique que nous chercherons à déterminer comment la République est visible dans ses œuvres, quel discours critique elle entraîne, quelles situations narratives elle crée dans l'économie romanesque, quelles figures la portent ou l'incarnent. Cela nous permettra d'étudier la République selon ses différentes formes : sur le plan littéraire, comme composition et comme personnel du roman ; sur le plan historique, comme « mise en récit » de l'Histoire ; sur le plan politique, comme discours idéologique. Nous tenterons donc d'établir une poétique (politique) de la République.

Nous avons établi la nécessité de mener une lecture croisée de la critique et des romans pour pleinement comprendre ce que Zola entend par République naturaliste. On l'a vu, la proximité entre la République et le roman fait de l'œuvre romanesque zolienne l'objet d'étude privilégié, le lieu où s'incarne, parfois de façon différente et contradictoire, le propos du Zola critique. Le

¹⁴ La critique zolienne divise la carrière de Zola en trois grandes périodes : les œuvres de jeunesse, notamment les romans *La Confession de Claude* (1865), *Thérèse Raquin* (1867) et *Madeleine Férat* (1868) ; la monumentale fresque des *Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, série de 20 romans parus en volume de 1871 à 1893 ; le « troisième Zola », celui des deux derniers cycles, *Les Trois Villes* (romans parus en volume en 1894, 1896 et 1898) et *Les Quatre Évangiles* (romans parus en volume en 1899, 1901 et 1903), marqués par un déplacement vers l'utopie et le roman à thèse.

cycle des *Rougon-Macquart* sera privilégié parce qu'il est particulièrement riche de sens, notamment par son choix de superposer deux époques historiques, mais aussi par le nombre et la complexité des représentations et des modes de représentation qu'on y retrouve. Par exemple, certains personnages portent un message explicitement républicain ; d'autres incarnent la République de façon plus concrète quoique subtile par leur façon de vivre ; d'autres encore incarnent une valeur républicaine à laquelle le romancier accorde beaucoup d'importance, comme la liberté ; enfin, certains personnages, surtout féminins, en sont des allégories ; etc. Plus largement, Henri Mitterand, dans son étude du naturalisme zolien, souligne les interpénétrations mutuelles qui s'y établissent entre

le génie analytique et le génie constructeur, la lucidité ethnographique et l'intuition des mythologies sociales et individuelles, l'amas des expériences passées et les trouvailles instantanées, l'observation du réel et son transfert en images significatives, le talent de l'architecte et celui du scénariste. (2002b, p. 109)

Au sein des *Rougon-Macquart*, nous choisirons évidemment les œuvres contenant la plus grande densité de représentations de la République : personnages, situations, discours, imaginaires, lieux, etc.

La critique zolienne a beaucoup étudié, avec raison, les personnages républicains du cycle des *Rougon-Macquart* : notamment Silvère Mouret dans *La Fortune des Rougon*, Florent dans *Le Ventre de Paris* (1873) et Étienne Lantier dans *Germinal*. Il sera évidemment impossible de faire l'impasse sur ces figures. La nouveauté de notre approche vient du fait que celles-ci seront utilisées pour établir une poétique générale de la République zolienne en les comparant à d'autres figures moins explicitement républicaines, qui n'ont donc pas été étudiées sous cet angle. En effet, le républicanisme de certains personnages s'affiche de manière plus subtile, par la façon de vivre plutôt que par le discours ; pensons notamment au docteur Pascal, dont le roman éponyme clôt la série en 1893. Mais il y a également ceux dont le républicanisme est plus ambigu. Ces personnages tirent leur épingle du jeu sous l'Empire, y sont souvent fortement associés, au point même d'en dépendre, mais se distinguent par leur côté moderne, social et progressiste. On peut y inclure des personnages comme Octave Mouret dans *Au Bonheur des Dames* et Aristide Saccard né Rougon dans *L'Argent*¹⁵. Ce fait renforce l'idée selon laquelle la

¹⁵ Aristide est également le personnage principal de *La Curée*, roman paru 20 ans plus tôt dans lequel il est présenté de façon presque entièrement négative.

République, chez Zola, est une notion ambiguë, paradoxale, mouvante. Le contraste entre ces personnages et les républicains affichés est éclairant. Les Aristide et les Octave sont des réalistes, ils n'ont pas les faiblesses romantiques des Silvère, Florent et Étienne. Ils prennent le monde comme il est, l'étudient et anticipent ainsi le mouvement de l'avenir. Malgré leurs travers, ils œuvrent pour une forme de progrès social, comme nous le verrons. Dès lors, suivant la logique de Zola, un tel personnage peut être considéré, à certains égards, comme républicain ; c'est ce que cette thèse aimerait démontrer. Le romancier n'affirme-t-il pas, dans son œuvre critique, que la République naturaliste est un régime qui se base sur l'observation pour permettre le progrès ?

Des personnages comme Octave et Aristide réussissent parce qu'ils savent comprendre et aiguïser le désir des autres. Zola écrit, dans ses « Notes sur la marche générale de l'œuvre », alors qu'il prépare *Les Rougon-Macquart* : « La caractéristique du mouvement moderne est la bousculade de toutes les ambitions, l'élan démocratique, l'avènement de toutes les classes [...] Mon roman eût été impossible avant [17]89. » (vol. I, p. 28-29) Cette remarque est révélatrice. Ce que le chef de file du naturalisme dit de l'élan démocratique, il l'applique à une œuvre se déroulant sous un régime politique autoritaire. Cela signifie évidemment que cet élan est en marche et qu'aucun gouvernement ne peut l'arrêter. Mais, de façon plus significative, cela prouve qu'à ses yeux la politique importe peu, ou du moins n'est pas le facteur le plus déterminant de l'évolution des sociétés ; la République n'est pas principalement politique, elle se déploie sur un autre front, celui de l'évolution sociale, dont la littérature doit témoigner¹⁶. *Les Rougon-Macquart* mettent en scène des formes de démocratie et de républicanisme existant sous un régime fort peu démocratique politiquement.

D'autres figures peuvent incarner la République, même si elles n'ont pas d'attaches politiques : pensons, entre autres, aux allégories féminines que sont Marie Chantegreil, dite Miette, dans *La Fortune des Rougon* et Renée dans *La Curée* (1871). Cette tendance fréquente à la personnification d'idéaux abstraits (liberté, justice, sagesse, charité, etc.) sous la forme

¹⁶ Béatrice Laville écrit, à propos du roman *Paris* : « Si le Paris de 1892 ressemble tant à celui du Second Empire dans la fiction zolienne, c'est que, fondamentalement, ce n'est pas à un processus politique ou historique que Zola accorde le plus d'importance, mais à une représentation de l'humain où l'effraction des pulsions et des appétits individuels vient se substituer à l'ordre du politique, qui d'une certaine manière reste à la marge. » (2011, p. 96-97) Pour Zola, les acteurs politiques n'incarnent pas la pensée d'une communauté, et leurs mouvements ne peuvent constituer des moteurs de l'histoire. Nous reviendrons sur cette question.

féminine dans l'art public a été décrite et analysée par Marina Warner dans *Monuments and Maidens. The Allegory of the Female Form* (1985), dont les travaux fournissent une grille d'analyse permettant de saisir l'allégorie féminine ici située dans une œuvre littéraire.

Enfin, certains personnages féminins peuvent être républicains à un autre niveau ; pensons notamment à Gervaise Macquart dans *L'Assommoir* avant sa déchéance. C'est une transposition littéraire de l'idéal de la « femme honnête » des classes moyennes et travaillantes que Zola présente dans un article que nous avons cité ci-haut. Avec cet exemple, nous ne sommes pas sur le plan des idées ; Gervaise n'a pas de pensée politique ; elle incarne plutôt des valeurs que Zola associe au républicanisme : travail, discipline, économie, modestie, etc.¹⁷ Il sera intéressant, encore une fois, de comparer et de contraster le discours critique et le discours romanesque.

C'est en effet en croisant systématiquement œuvre romanesque et œuvre critique qu'on pourra le mieux comprendre la pensée de Zola. Les articles permettront notamment de rendre moins ambiguës certaines situations romanesques, les romans du maître de Médan étant, comme nous le verrons, particulièrement polyphoniques, avec une multiplication des discours qui tendent à se neutraliser, ce qui rend leur lecture idéologique complexe. Certains textes théoriques et critiques sont particulièrement importants à cet égard pour notre propos. Dans *La République et la littérature* (1879), le romancier se penche sur les relations difficiles entre le pouvoir politique et le champ littéraire. Selon lui, tout gouvernement soupçonne la littérature, parce qu'elle est une force qui lui échappe. La République n'a d'autre attitude à avoir devant la littérature que de lui donner la liberté en abolissant la censure. Il y procède également à une typologie des mauvais républicains : les doctrinaires, les romantiques, les fanatiques, qu'il oppose au seul vrai républicain, le républicain naturaliste. Il présente une typologie similaire, quoiqu'avec plus d'exemples de mauvaises « boutiques » républicaines (s'ajoutent les intransigeants, les opportunistes et les pédagogiques), dans l'article « Les trente-six Républiques » (*Le Figaro*, 27 septembre 1880). Les articles hebdomadaires écrits par Zola au *Figaro* en 1880-1881, réunis au sein du volume *Une campagne* en 1882, sont particulièrement

¹⁷ Denise Baudu (*Au Bonheur des Dames*) partage ces traits avec Gervaise ; elle s'en distingue cependant par sa pensée politique qualifiée de « socialiste », qui tient compte du collectif. Émue par les mauvaises conditions des travailleurs, qu'elle a connues elle-même, elle convainc Octave de faire du *Bonheur des Dames* un véritable phalanstère, communauté harmonieuse des travailleurs.

intéressants pour cette thèse. Ils ont été rédigés après qu'il a quitté *Le Voltaire*, un journal républicain où il se sent de moins en moins libre d'exprimer sa pensée. Pendant l'année qui suit, il critique sévèrement les hommes politiques et le système en place ; ce faisant, il définit par la négative sa République idéale. Nous avons déjà cité plusieurs des textes les plus importants pour une étude de la République zolienne : « Les trente-six Républiques » ; « Le suffrage universel », critique de ce mode de scrutin qui permet selon lui à des hommes médiocres d'accéder au pouvoir ; « La démocratie », qui postule que celle-ci est inévitable, en politique comme en littérature, où elle consiste à « parler de tous et parler à tous, donner droit de cité dans les lettres à toutes les classes et s'adresser ainsi à tous les citoyens » (*Une campagne*, t. 11, p. 852) ; etc. Enfin, l'œuvre critique tardive de Zola n'est pas à négliger. Dans *Nouvelle campagne* (recueil d'articles parus au *Figaro* en 1895-1896 et réunis en volume en 1897), il revient sur certaines des positions les plus extrêmes qu'il a défendues vers 1880. « L'élite et la politique » (*Le Figaro*, 9 mai 1896) présente une vision nettement plus positive de la politique et remet en question la nécessité des supériorités dans ce domaine. Ainsi, ce recueil est crucial car il donne une idée de l'évolution de la pensée de Zola sur une quinzaine d'années. Il faut, en terminant, citer *La Vérité en marche*, l'ensemble de ses textes sur l'affaire Dreyfus, qu'il fait paraître en volume en 1901. Le romancier lie intimement la survie de la République aux valeurs de vérité et de justice ; les antidreyfusards, qui se font les défenseurs de l'autorité au détriment de la vérité, sont à ce titre les ennemis de la République telle qu'elle devrait être.

De nombreux travaux ont été consacrés aux opinions politiques de Zola au fil de sa carrière et à l'évolution de ses liens avec la République ; ils seront une source indispensable pour contextualiser son propos romanesque. Colette Becker a écrit plusieurs textes sur le jeune Zola et ses opinions politiques, notamment « Républicain sous l'Empire » (1980) et *Les apprentissages de Zola du poète romantique au romancier naturaliste 1840-1867* (1993). Toujours en 1980, Jeanne Gaillard nous a laissé un article précieux consacré à « Zola et l'Ordre moral ». Son attitude complexe envers la Commune, qui a longtemps fait l'objet de vifs débats, a été très étudiée¹⁸. Alain Pagès a beaucoup écrit sur son rôle dans l'affaire Dreyfus¹⁹. D'autres

¹⁸ Henri Mitterand, « Zola devant la Commune » (1958) ; Roger Ripoll, « Zola et les Communards » (1968) ; Pierre Cogny, « Le discours de Zola sur la Commune : étude d'un problème de réception » (1980) ; Rafal Dobek, « La représentation de la Commune de Paris dans la littérature française du 19e et 20e siècle » (2012) ; etc.

¹⁹ Citons notamment *Émile Zola, un intellectuel dans l'affaire Dreyfus* (1991). On peut également noter le texte d'Henri Mitterand, « La parole et l'histoire : *J'Accuse* » (1990).

auteurs se sont intéressés aux dernières années de sa vie, alors qu'il se tourne en politique vers le socialisme et l'internationalisme, et en littérature vers le roman à thèse et l'écriture utopique avec les *Trois Villes*, mais surtout avec les *Quatre Évangiles*²⁰. Plusieurs travaux ont été consacrés à son journalisme politique²¹ ; ils soulignent notamment l'influence mutuelle entre écriture journalistique et écriture fictionnelle²². Le livre de Sophie Guermès, *La Fable documentaire. Zola historien* (2017), livre de précieuses informations sur sa méthode d'enquête sur le terrain et documentaire. Enfin, certains textes présentent un résumé global de ses positions politiques²³. Dans *Zola, renégats et alliés. La République naturaliste* (1988), René-Pierre Colin analyse en détail les liens des écrivains naturalistes français avec leur époque, sous le Second Empire puis la Troisième République. Le numéro de 1980 des *Cahiers naturalistes*, intitulé « Zola et la République », permet de mesurer la complexité du rapport qu'entretient le romancier avec cette notion. Zola, rappelons-le, n'a eu de cesse de critiquer les mauvaises incarnations de la République et de s'attirer les foudres des hommes politiques républicains. Soulignons enfin que nous ferons aussi appel aux nombreuses études consacrées à sa pensée et à son imaginaire économiques²⁴.

²⁰ Henri Mitterand, « Zola et l'internationalisme : un dernier rêve ? » (1996) ; Fabian Scharf, *Émile Zola : de l'utopisme à l'utopie (1898-1903)* (2011) ; etc.

²¹ Henri Mitterand, *Zola journaliste de l'affaire Manet à l'affaire Dreyfus* (1962) ; Roger Ripoll, « Littérature et politique dans les écrits de Zola (1879-1881) » (1980) ; Éléonore Reverzy, « Zola et le journalisme entre "haine" et "banquisme" » (2003) ; Corinne Saminadayar-Perrin, « "Lettres de Bordeaux" : l'Histoire au jour le jour » (2009) et « Zola journaliste : politique, histoire, fiction » (2013) ; Adeline Wrona, « Zola chroniqueur politique, ou les expériences du temps » (2013) ; Éléonore Reverzy et Nicolas Bourguinat, « Zola et la "fiction du parlementarisme" » (2013) ; Claude Sabatier, « Les chroniques parisiennes et politiques de Zola (1865-1872), au confluent de l'histoire, du journalisme et de la littérature » (2014) ; etc.

²² Corinne Saminadayar-Perrin souligne par exemple que les parlementaires que Zola chroniqueur à l'Assemblée nationale au début de la Troisième République n'aime pas, ceux du « parti de l'Ordre », sont associés à des « schémas fictionnels dévalués. » (2013, p. 17) « Aux ahurissants schémas rocambolesques affectionnés par les guignols parlementaires, il oppose sa propre lecture analytique des événements : un scénario d'ensemble solide (intrigue globale subsumant et hiérarchisant le désordre des épisodes ponctuels), fondé sur des structures actanciennes claires (définition et évaluation des forces en présence, stratégie des adversaires), permet de rendre intelligibles les micro-événements de la politique au quotidien (feintes, escarmouches, duels et grandes manœuvres). Cette efficace mise en intrigue a valeur démonstrative et polémique ; la "fiction vraie" de l'actualité dévoile, révèle et explique l'histoire au présent. » (*Ibid.*, 18)

²³ Marcel Girard, « Positions politiques d'Émile Zola jusqu'à l'affaire Dreyfus » (1955) ; Jean-Yves Mollier, « Zola et la politique » (1997) ; Henri Mitterand, « Face aux pouvoirs » (2009) ; etc.

²⁴ Robert J. Niess, « Zola et le capitalisme : le darwinisme social » (1980) ; David F. Bell, *Models of Power. Politics and Economics in Zola's Rougon-Macquart* (1988) ; William Gallois, *Zola : The History of Capitalism* (2000) ; Colette Becker, « Zola et l'argent » (2004) ; Christophe Reffait, « Libéralisme et naturalisme : Remarques sur la pensée économique de Zola à partir de *Germinal* » (2011) ; Véronique Cnockaert, « "L'économie du bonheur" dans *Au Bonheur des Dames* » (2016) ; François-Marie Mourad, « Zola, l'argent et la littérature... » (2018) ; Christophe Reffait, *Les Lois de l'économie selon les romanciers du XIX^e siècle* (2020) ; etc.

Plusieurs études ont été consacrées aux représentations du pouvoir et de la politique dans l'œuvre romanesque de Zola. Robert Lethbridge, dans son article consacré à *Son Excellence Eugène Rougon*, souligne sa fascination pour la force et le pouvoir (1998, p. 291-292) et montre que, sous sa plume, ce pouvoir n'est pas réel et solide, puisque tout est factice dans ses représentations²⁵ (*Ibid.*, 299-301), un point de vue similaire à celui d'Éléonore Reverzy dans son étude du même roman (2010). Celle-ci y évoque les « fictions du parlementarisme »²⁶, expression récurrente du dossier préparatoire qui apparaît, au singulier, à la toute fin du roman.

Dans la mesure où la vie parlementaire, avec sa rhétorique vaine et son bruit, est radicalement improductive, dans la mesure où tous les députés soutiennent l'Empire, et où, du fait du serment à l'empereur tous les députés ont pieds et mains liés, c'est bien un fonctionnement fictif et purement formel qui se donne à voir dans les séances à la Chambre. Il masque les grincements de dents des uns et des autres et les appétits carnassiers de la meute ; il sert de paravent au despotisme absolu d'un seul. La curée aux flambeaux est l'autre côté du tableau, l'envers des séances de la chambre et de l'unanimité qui y règne. (2010, p. 65)

Certes, la critique de Zola s'adresse avant tout au régime impérial, mais elle peut s'appliquer tout autant à la Troisième République²⁷ ; elle est à rapprocher aux propos qu'il exprime vers 1880, comme nous l'avons vu, et qu'il ne cessera jamais totalement de tenir²⁸. Un autre constat fondamental pour cette thèse est que les personnages puissants comme Aristide sont métaphoriquement assimilables au romancier par leur maîtrise des signes et leur capacité à

²⁵ Lethbridge cite en exemple, à propos du sixième *Rougon-Macquart*, la médaille commémorative à l'effigie de l'empereur et de l'impératrice, une gravure représentant Napoléon à Sainte-Hélène, une redingote grise peinte sur une muraille, etc. (1998, p. 300-301) « Car tout, dans ce roman, manque de substance : tout n'est que travestissement qui ne recèle qu'une surface supplémentaire du faux et du factice » (*Ibid.*, 299), note-t-il.

²⁶ « Dans ses centaines de chroniques qui accompagnent au jour le jour les séances de la nouvelle assemblée, l'écrivain hésite entre la satire, souvent virulente, parfois désabusée, et la foi en la République. Le parlementarisme lui semble une "fiction", à laquelle il faut croire *quand même* » (Reverzy et Bourguinat, 2013, p. 148 ; souligné dans le texte)

²⁷ Guillaume McNeil-Arteau ajoute : « L'œuvre zolienne, autant le roman que le journalisme, pose en des termes problématiques la question de la représentation : puisque le pouvoir politique répond, par le clientélisme et le népotisme, à la logique de la bande, cette logique des appétences appliquée au domaine politique entraîne quasi systématiquement l'effacement du peuple par la représentation politique. Loin d'être le propre d'un "système", le grégairisme et l'interdépendance des représentants forment le rouage du pouvoir temporel que Zola observe aussi bien chez les gouvernements dynastiques que chez les républicains. C'est en partie cet effet de médiation qui explique la très grande méfiance de Zola à l'endroit du parlementarisme, méfiance très répandue dans le long XIX^e siècle, voire au-delà. » (2016, p. 137)

²⁸ Même si, comme nous l'avons vu, il modère dans les années 1890 certaines de ses opinions les plus extrêmes sur le sujet, il ne cesse jamais de critiquer le parlementarisme. L'imaginaire politique de *Paris*, roman paru en volume en 1898 et dont l'action est contemporaine de la rédaction, est marqué par les images du « désordre », des « ténèbres » et de la « souillure » (Noiray, 2000).

« régenter le symbolique ». (Hamon, 1983 p. 263) Ces études nous seront utiles pour l'étude sous l'angle républicain de personnages que la critique zolienne n'a pas eu tendance à associer à la République : pensons notamment à Aristide Saccard et Octave Mouret, généralement considérés comme des incarnations du Second Empire, un point de vue évidemment juste, mais qui ne rend pas compte de leur complexité, puisqu'ils sont également des figures œuvrant pour une forme de progrès social, capables d'anticiper le mouvement de l'avenir et de comprendre et aiguïser le désir des autres, alors que pour Zola la caractéristique première de la modernité est justement « la bousculade de toutes les ambitions, l'élan démocratique, l'avènement de toutes les classes ». (*Notes sur la marche générale de l'œuvre*, vol. I, p. 28-29) De tels travaux permettront donc de dégager les caractéristiques positives de ces personnages rarement évoqués dans les études de la question républicaine chez Zola.

Mais, malgré tous ces travaux, aucun ouvrage n'a tenté de circonscrire la notion de République zolienne d'un point de vue à la fois politique, philosophique et poétique en croisant systématiquement critique, discours et représentations, tout en étudiant le dialogue caché entre République et Empire dans *Les Rougon-Macquart*, d'où l'originalité de cette thèse.

Cette originalité se situe donc dans un déplacement méthodologique. La critique zolienne a largement mené une analyse de la République en tant que thème dans l'œuvre de Zola. Elle a envisagé *Les Rougon-Macquart* sous un certain angle compte tenu de son cadre historique, le Second Empire. Quelques critiques ont montré des phénomènes de brouillages temporels dans certains romans, dont les travaux novateurs de David Charles évoqués ci-haut. Ils déconstruisent les critiques d'époque sur les anachronismes de Zola, qui supposent un manque de rigueur de sa part. Or, nous l'avons vu, il ne s'agit pas d'une erreur mais d'un choix, celui de prendre sa documentation en partie dans l'époque contemporaine de l'écriture ; c'est dire que Zola fait le choix d'un « réel fictionnel » au détriment de la réalité historique²⁹ ; il préfère l'imaginaire de la République à l'histoire politique.

Cette thèse s'articulera autour de deux grandes orientations disciplinaires : l'histoire et l'analyse littéraire. Ces deux approches se compléteront mutuellement, puisqu'elles permettront de saisir

²⁹ Comme le souligne Véronique Cnockaert dans son introduction d'*Une page d'amour (Œuvres complètes - Les Rougon-Macquart*, t. VIII, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 33).

le lien entre l'œuvre et son temps (à la fois celui de la narration et celui de la rédaction) ainsi que les interpénétrations entre chronique politique et roman.

Il faudra donc, d'une part, analyser avec un œil d'historien l'œuvre romanesque de Zola, ce qui permettra notamment de saisir l'impact, le reflet sur le texte des événements contemporains à sa rédaction, l'évolution de la perspective romanesque en fonction du contexte historique et des phases successives de la Troisième République. Il sera également nécessaire de lire sous un angle historique et poétique ses chroniques et ses romans en s'intéressant forcément aux liens qui les unissent. Comment, dans *Les Rougon-Macquart*, sont fonctionnalisés et transposés à l'époque de la narration des événements contemporains de l'époque de l'écriture ? Est-ce que la façon de traiter ces événements, les situations, les personnages varie selon le type d'écriture ? Il existe évidemment des écarts et des discordances entre les textes théoriques et les romans, entre le naturalisme de doctrine et le naturalisme de fiction. Nous ne devons pas chercher à déterminer quel type de production exprime les réelles opinions du romancier, à postuler l'existence d'un « vrai » et d'un « faux » Zola qu'on tenterait de circonscrire. Il s'agit plutôt de lire les textes littéraires à l'aune des textes critiques, et vice-versa, d'avoir une lecture globale qui permet de tirer des conclusions générales. Par quelles modalités le contenu des articles, chroniques et autres textes non littéraires (observations sur le terrain, énoncés de doctrines, etc.) est-il fictionnalisé, mis en scène dans l'œuvre littéraire, adapté aux besoins de la fiction ? À quelles fins ? Pour véhiculer quel message ? Quelles sont les principales différences entre ce qu'affirment le journaliste et le romancier ? Existe-il des tensions, voire des contradictions difficiles à résoudre ou même des apories ? Y a-t-il des discours, idées, thèmes, images, situations, etc., qu'on ne retrouve que dans un de ces types d'écriture³⁰ ?

D'autre part, il faudra accorder une place de choix à l'analyse textuelle, sans laquelle cette thèse manquerait les enjeux d'écriture, notamment de style. Quel rôle jouent dans l'économie romanesque les personnages incarnant la République ? Quelles situations narratives sont créées par la République ? Les travaux de Jacques Rancière³¹, comme ceux de Nelly Wolf que nous avons déjà cités, fournissent également un cadre théorique pour penser les liens entre littérature

³⁰ Certains éléments récurrents, voire obsédants, de l'œuvre romanesque ne se retrouvent jamais dans les écrits théoriques et critiques, et relèveraient donc de l'inconscient du texte ; pensons, par exemple, à la difficulté pour les personnages républicains militants (Silvère, Florent, Étienne) d'allier lutte politique et sexualité.

³¹ *Aux bords du politique* (1990) ; *La Chair des mots. Politique de l'écriture* (1998) ; *Le partage du sensible. Esthétique et politique* (2000) ; *Politique de la littérature* (2007) ; etc.

et politique. Rancière, par son étude approfondie des liens entre régimes artistiques et politiques, montre la pertinence de l'étude de l'œuvre d'un romancier pour saisir un objet politique comme la République en montrant qu'esthétiques littéraires et régimes politiques sont intimement liés. Avoir telle occupation en tel type de lieu détermine des compétences ou des incompétences au commun. Cela définit le fait d'être ou non visible dans un espace commun, doué d'une parole commune, etc. Il y a donc, à la base de la politique, une « esthétique », un « partage du sensible » (2000, p. 12) : un découpage des temps et des espaces, du visible et de l'invisible, de la parole et du bruit qui définit à la fois le lieu et l'enjeu de la politique comme forme d'expérience. La politique porte sur ce qu'on voit et ce qu'on peut en dire, sur qui a la compétence pour voir et la qualité pour dire, sur les propriétés des espaces et les possibles du temps. Rancière s'intéresse à la manière dont les pratiques et les lieux de l'art s'inscrivent dans les formes plus larges du découpage de l'expérience politique commune, c'est-à-dire à la question des régimes de l'art. Nous sommes, selon lui, depuis la fin du XVIII^e siècle dans le « régime esthétique ». L'art est déclaré autonome, délié de toute tâche « d'illustration des grandeurs religieuses ou nobiliaires » (Palmieri, 2002, p. 35) ; on lui a assigné « la tâche d'exprimer la vie des peuples ». (*Ibid.*, 36) Il existe donc une analogie profonde entre l'art et la démocratie³²,

cet espace « vide », « abstrait », que découpe la puissance de quelques mots en disponibilité : peuple, égalité, liberté, etc. [...] le mouvement par lequel ces mots en disponibilité saisissent et détournent de la voie tracée des êtres dont ce n'était pas l'affaire que de s'occuper du *logos* et de la communauté. (Rancière, 1998, p. 127)

Rancière rejoint donc la définition zolienne de la démocratie en littérature, que nous nous permettons de citer à nouveau : « parler de tous et parler à tous, donner droit de cité dans les lettres à toutes les classes et s'adresser ainsi à tous les citoyens ». (*Une campagne*, t. 11, p. 852) Zola accomplit un geste démocratique en prenant pour sujet des classes sociales qui, jusque-là, avaient été jugées indignes de mention dans la littérature. Son œuvre est donc un lieu politique où se construit une démocratie, une forme de République. Henri Mitterand note en effet que,

³² Comme l'écrit Emmanuel Guay : « le régime esthétique de l'art repose sur l'égalité comme force de dissociation des manières de voir, de dire, d'entendre, de penser et de faire qui caractérisent un partage particulier du sensible. La mise en équivalence démocratique des éléments picturaux, musicaux, etc., libère l'art de toute règle qui baliserait sa pratique ou l'arrimerait au partage policier des fonctions et des occupations. Elle lui permet ainsi d'affirmer son absolue singularité et de devenir un lieu de rencontre et d'affrontement d'espaces et de temps hétérogènes. La pratique artistique peut ainsi se mouvoir dans les agencements inédits que permet ce principe du "n'importe quoi", versant esthétique du principe politique du "n'importe qui". » (2016, p. 64)

pour le romancier, les « études objectives de la société moderne telle qu'elle était » sont plus à même que les « constructions idéales du socialisme utopique » d'instruire et ainsi de libérer les peuples. (*Notes et variantes - La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 1563) Son écriture est donc un geste politique qui contribue à édifier sa République idéale³³.

Notre analyse littéraire se fera conséquemment dans une perspective sociocritique ; il s'agira de tenter de dégager la « socialité » des textes que nous étudions. Comme l'écrit Claude Duchet, fondateur de cette approche³⁴ :

L'enjeu, c'est ce qui est en *œuvre* dans le texte, soit un rapport au monde. La visée, de montrer que toute création artistique est aussi pratique sociale, et partant, production idéologique, et non *d'abord* parce qu'elle véhicule tel ou tel énoncé préformé, parlé ailleurs par d'autres pratiques ; parce qu'elle représente ou reflète telle ou telle « réalité ». C'est dans la spécificité esthétique même, la dimension *valeur* des textes, que la sociocritique s'efforce de lire cette présence des œuvres au monde qu'elle appelle leur socialité. » (Duchet, 1979, p. 3-4 ; souligné dans le texte)

La sociocritique présume donc l'existence « de l'inconscient du texte, à introduire dans une problématique de l'imaginaire. » (*Ibid.*, 4) Jacques Pelletier précise qu'elle est « un type de discours critique privilégiant la dimension, la teneur sociale des textes, leur poids historique, leur signification culturelle, idéologique, politique ». (Pelletier, Chassay et Robert, 1994, p. 10) Elle s'intéresse

a) à la *représentation de la société* dans les œuvres, à son inscription pour ce qui est du « contenu » ; b) aux *formes*, aux manifestations proprement textuelles qu'emprunte cette représentation : type de narration privilégiée, mode de description, genre littéraire choisi, etc. ; c) aux *rappports* de cette représentation –

³³ Selon Zola, toute littérature réaliste serait ainsi démocrate : « Le réalisme du XIX^e siècle ne peut effectivement être compris qu'au regard des événements historiques qui sont la suite et la postérité de 1789. La mort de Dieu et l'éveil de la conscience historique mettent en place un cadrage mental dont dépendent désormais la littérature et la critique. » (Mourad, 2003, p. 271) Ainsi, Balzac, malgré les opinions réactionnaires qu'il affiche, est selon Zola un « démocrate sans le savoir » (*Livres d'aujourd'hui et de demain*, t. 3, p. 612), puisque son œuvre a accéléré l'agonie de l'ancien monde en donnant à voir et à entendre la montée du peuple et de la bourgeoisie, « ses admirations pour les travailleurs qui montent d'un bond l'échelle sociale, pour ces manants en train de devenir les seigneurs de la terre. » (*Ibid.*, 615) « Aucun homme n'a laissé une peinture plus effroyable de la vieille société qui achève de pourrir ; par les plaies qu'il a montrées, il a demandé une renaissance, il a fait un appel au peuple. » (*Ibid.*, 631) Pour Henri Mitterand, Zola évoque le réalisme critique de Balzac presque vingt ans avant Engels. (1962, p. 113)

³⁴ Il utilise le terme pour la première fois dans l'article « Pour une socio-critique, ou variations sur un incipit ». (*Littérature*, n° 1, février 1971, p. 5-14) Pour un autre texte fondateur, voir Henri Mitterand, *Le discours du roman* (1980).

tant sur le plan du contenu que sur celui de la forme – et de la société connue par ailleurs (au moyen de l’histoire, de l’enquête économique, des recherches sociologiques, etc.) ; d) à la *fonction idéologique* de l’œuvre, à la manière dont l’écart entre la réalité et sa représentation stylisée trouve une signification ; e) aux *groupes sociaux* par conséquent qui, à des degrés divers – par le relais des auteurs individuels –, infléchissent l’œuvre, la structurent, la « produisent ». (*Ibid.* ; souligné dans le texte)

Pierre Popovic souligne un avantage majeur de la sociocritique, soit la grande flexibilité méthodologique qu’elle permet ; on peut la pratiquer par une multitude de moyens aussi valables les uns que les autres, ce qui permet au chercheur de faire preuve d’originalité et d’imagination, d’adapter l’approche qui convient au texte qu’il a à analyser³⁵. Elle n’est pas une discipline ou une théorie, mais une perspective. (2011, p. 16) Il s’agit d’un geste critique en trois étapes :

1. Analyse interne de la mise en texte [...] ; 2. Éversion inductive du texte vers ses altérités langagières constitutives, c’est-à-dire vers les répertoires lexicaux, les langages sociaux, les discours, les représentations, les images éventuelles qu’il mobilise et travaille en « son dedans », autrement dit : vers la *semiosis sociale* environnante prise en partie ou saisie en sa totalité ; 3. Étude de la relation bidirectionnelle (en aller-retour) unissant le texte à la *semiosis sociale* ou à la partie de celle-ci considérée. (*Ibid.*, 15 ; souligné dans le texte)

Terminons sur une autre considération générale : la nécessité, sur le plan méthodologique, de tenir compte des enjeux et difficultés liés à la temporalité. Il n’y a pas un seul Zola, mais plusieurs Zola qui évoluent au fil de sa carrière : le premier Zola, celui du Second Empire, au mysticisme social trempé d’éducation chrétienne et de romantisme hérité ; celui de la Troisième République, où il pose notamment les bases théoriques du naturalisme ; celui d’avant et après l’affaire Dreyfus ; le troisième Zola, qui écrit les cycles des *Trois Villes* et des *Quatre Évangiles*, qui se tourne graduellement vers l’universalisme socialiste et visionnaire en politique et vers

³⁵ « Il se comprend à partir de là que la sociocritique ne soit pas *une* théorie ni *une* méthode ni une science. Non qu’elle ne mobilise pas des ressources théoriques, non qu’elle ne se pose pas des questions méthodologiques, non qu’elle ne soit animée d’un désir de connaître, mais elle vise nécessairement d’abord le particulier et non le général. L’étude de la mise en texte se nourrit des méthodes de description des textes mises au point dans ce qu’il est convenu d’appeler la “théorie littéraire” et c’est la facture même du texte considéré qui appelle le mode de description *ad hoc*. Cela signifie que faire de la sociocritique peut se faire en convoquant la simple analyse de texte, la thématique, la narratologie, la rhétorique, la poétique, l’analyse de discours, la linguistique textuelle, etc. et ce qu’il faudra, y compris, par exemple, la praxématique ou la psychanalyse, mais cette convocation en sera une de moyens, non d’une fin. Il revient au sociocriticien de choisir le mode d’analyse et de description approprié ; il ira aussi vers ses penchants personnels et sera prié d’avoir de l’imagination. » (2011, p. 14-15 ; souligné dans le texte)

l'utopie et le roman à thèse sur le plan littéraire. Il sera donc nécessaire, par exemple, de surveiller la tension potentielle entre la tendance libérale et économiste et la tendance socialiste de progrès social. À quel point ces deux tendances fort différentes ont-elles influencé sa conception de la République ? Existe-t-il dans sa pensée tardive des traces, des permanences de ses croyances de jeunesse ? Un autre enjeu réside dans le fait que le sujet de la République s'inscrit dans la longue durée. Il faut s'attarder à la périodisation de la Troisième République, car plusieurs gouvernements, plusieurs visages de la République se succèdent. Est-il possible de mesurer l'impact de certains événements marquants, de certaines périodes (par exemple les débuts timides de la République marqués par des tentatives de restauration monarchique, l'Ordre moral, la République opportuniste, le boulangisme et scandale de Panama, etc.) sur les représentations de la République en régime zolien ? Plus globalement, quelles sont les connexions Histoire-roman ? Quel(s) rôle(s) joue l'évocation de faits historiques dans l'œuvre romanesque (effet de réel, cadre narratif, sujet, etc.) ? Comment ces faits sont-ils intégrés dans la narration ? Comment le fait historique est-il traité quand il pénètre le texte ? Enfin, une complexité supplémentaire découle du régime temporel des différentes parties de l'œuvre de Zola. Ses trois grands cycles romanesques concernent le passé (*Les Rougon-Macquart*), le présent (*Les Trois Villes*) et le futur (*Les Quatre Évangiles*). Il ne peut donc s'agir du même monde politique et des mêmes relations de la fiction à la réalité. *Les Rougon-Macquart* pointent du doigt la République par l'allusion en superposant le temps de la fiction et le temps de l'écriture ; *Les Trois Villes* se déroulent à l'époque de la rédaction ; *Les Quatre Évangiles* s'ouvrent sur un avenir utopique. L'écriture du politique et de la politique ne peut donc être la même dans tous les romans. Ainsi, le premier de ces cycles comporte une difficulté méthodologique qui lui est propre, puisque nous devons y être attentifs à la double temporalité entre l'époque de la diégèse et celle de la rédaction, entre l'Empire et la République.

Cette thèse propose d'aller du général au particulier en employant dans chaque chapitre une méthodologie qui répond à ses besoins particuliers. Dans la première partie, qui pose les bases permettant une analyse littéraire approfondie, nous nous intéressons aux liens entre Zola et la République. Le chapitre I place des repères historiques importants et, pour ceux qu'il ne peut se rappeler car se déroulant avant sa naissance ou dans sa tendre enfance, la façon dont le romancier les perçoit et en rend compte, que ce soit dans son œuvre fictionnelle ou non fictionnelle : la Révolution française, la révolution de 1848, et enfin les débuts pénibles de la Troisième République, sa consolidation et les crises qu'elle traverse à partir du milieu des

années 1880. Conséquemment, nous y ferons appel à plusieurs travaux d'histoire et d'historiographie : histoire politique³⁶, histoire des idées³⁷, histoire des représentations symboliques de la République³⁸ dans une moindre mesure, historiographie de la Révolution française³⁹.

Le chapitre II passe au niveau biographique. Comment Zola a-t-il vécu la République, à la fois comme idéal sous Napoléon III et comme réalité dès les années 1870 ? C'est ici que nous étudierons les principales positions politiques du romancier ainsi que leurs évolutions. Nous ferons appel aux mots de Zola et aux études sur sa vie ainsi que son parcours politique, intellectuel et artistique⁴⁰.

La deuxième partie aborde la question, capitale, des représentations littéraires de la République. Le troisième chapitre, de loin le plus important en termes de longueur, s'attaque au problème par le biais du personnage. La République de Zola, rappelons-le, est avant tout littéraire, portée et incarnée notamment par des individus fictifs. Sous sa plume, le personnage est lourd de sens, portant en lui des discours, des attitudes, des valeurs, des comportements, des relations, qui livrent un important discours sur la politique et sur la vision qu'en a son créateur. Il peut incarner la République de plusieurs façons différentes. Se situant au croisement de la documentation et de l'imagination, il est souvent le point de cristallisation de choix esthétiques, de concrétions idéologiques et de projections fantasmatiques (de l'auteur ou du lecteur). Il a un

³⁶ *Nouvelle histoire de la France contemporaine*, tomes 9-11 (1973-1975) ; Jean-Marie Mayeur, *La vie politique sous la Troisième République, 1870-1940* (1984) ; Serge Berstein et Michel Winock, *Histoire de la France politique*, tome 3, *L'invention de la démocratie 1789-1914* (2002) ; Arnaud-Dominique Houte, *La France contemporaine. 4. Le triomphe de la République, 1871-1914* (2014).

³⁷ Claude Nicolet, *L'idée républicaine en France (1789-1924)* (1982).

³⁸ Maurice Agulhon, « Un usage de la femme au XIX^e siècle : l'allégorie de la République » (1976), *Marianne au combat. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880* (1979) et *Marianne au pouvoir. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1880 à 1914* (1989) ; Maurice Agulhon et Pierre Bonte, *Marianne. Les visages de la République* (1992) ; Vincent Duclert, *La République imaginée. 1870-1914* (2010).

³⁹ Yvonne Knibiehler, « Une révolution "nécessaire" : Thiers, Mignet et l'école fataliste » (1980) ; Michel Vovelle, « L'Historiographie de la Révolution Française a la veille du bicentenaire » (1987) ; Antonino De Francesco, *La guerre de deux cents ans. Une histoire des histoires de la Révolution française* (2018).

⁴⁰ Alain de Lattre, *Le réalisme selon Zola. Archéologie d'une intelligence* (1975) ; Colette Becker, « Émile Zola : 1862-1867. Élaboration d'une esthétique "moderne" » (1978), et *Les apprentissages de Zola du poète romantique au romancier naturaliste 1840-1867* (1993) ; Éléonore Reverzy, « Zola et le journalisme entre "haine" et "banquisme" (1864-1872) » (2003) ; Henri Mitterand, biographie de Zola en trois tomes (1999-2002) et *Zola, la mort du père* (2021) ; etc.

visage portant donc une vision qui, souvent, n'a rien d'unifiée ni monolithique. Philippe Hamon, dans « Pour un statut sémiologique du personnage » (1972), entend

considérer a priori le personnage comme un *signe*, c'est-à-dire choisir un « point de vue » qui *construit* cet objet en l'intégrant au message défini lui-même comme composé de signes linguistiques (au lieu de l'accepter comme *donné* par une tradition critique et par une culture centrée sur la notion de « personne » humaine) [...] (1972, p. 87 ; souligné dans le texte)

Les études narratologiques constitueront donc une pierre d'assise de notre étude. Hamon fournit dans *Texte et idéologie* (1984) une grille d'analyse précieuse. À ses yeux, l'effet-idéologie passe par la construction et la mise en scène d'appareils normatifs textuels incorporés à l'énoncé. Les notions de norme, de valeur, de relation, sont nécessaires pour construire ces « foyers normatifs » du texte. Il est par exemple nécessaire de surveiller la présence de chansons, d'un livre, d'une bibliothèque, d'une « théorie », d'un nom d'auteur, etc., qui peuvent signaler une « mise en relation » à une valeur et au système normatif qui la sous-tend. L'interprétation peut souvent être complexe. Une combinatoire normative est possible : il peut exister un personnage hétéroclite présentant des traits positifs et négatifs. La présence d'un interprétant ambigu ajoute également à la complexité. Comment, en effet, interpréter une situation où un personnage connoté négativement juge négativement la parole d'un autre personnage connoté négativement ? La pluralité des évaluateurs peut donc faciliter le repérage du foyer normatif du texte, mais aussi rendre problématique l'interprétation de ce carrefour normatif. Les procédés zoliens qui consistent à déléguer l'incarnation des autorités et des normes soit à des entités diluées et délocalisées, soit à des personnages marginalisés ou très secondaires, voire contradictoires avec eux-mêmes, favorisent le dialogisme et la difficulté de localiser la source ultime de l'étalon. Mais Zola ne va évidemment pas jusqu'au relativisme total. Hamon souligne bien l'importance du contexte lorsque l'évaluation idéologique du texte s'avère ardue en raison d'une grande densité de représentations parfois contradictoires, d'où la nécessité, encore une fois, de mener une lecture croisée entre les romans et l'œuvre critique et théorique ainsi que celle de ne jamais perdre de vue le contexte global du roman. Cet ouvrage fournira donc une grille d'analyse pour étudier de façon systématique les personnages qui portent un discours sur la République, qui l'incarnent d'une façon ou d'une autre, mais aussi pour les comparer entre eux. Comme on le verra, une telle approche est rendue nécessaire par la grande complexité des personnages républicains de Zola, qui, généralement, sont connotés de façon compliquée, alliant traits positifs et négatifs. Quelles conclusions peut-on tirer, par exemple, de l'existence,

sous la plume d'un auteur républicain, d'un personnage républicain connoté négativement à plusieurs égards ?

Attardons-nous maintenant aux variables qui sous-tendent ce discours évaluatif. Hamon fournit des indicateurs permettant d'étudier le personnage, qui serviront ici de marqueurs républicains, dont plusieurs sont particulièrement pertinents parce qu'ils établissent une distinction claire entre les républicains romantiques et les réalistes, comme nous le verrons.

1) La description physique. Ce trait, qui n'est pas mentionné dans *Texte et idéologie*, est important en ce qu'il livre, dès la première apparition du personnage, et souvent même avant qu'il ait ouvert la bouche ou posé le moindre geste, un discours sur lui, définit les traits marquants de son être et de sa personnalité, et annonce parfois son destin romanesque. Si la description zolienne du personnage n'atteint généralement pas la démesure du portrait balzacien, qui révèle tout ce qu'il y a à savoir dès le premier coup d'œil⁴¹, elle n'en demeure pas moins une précieuse source de renseignements.

2) Le travail ou savoir-faire. La compétence technologique du personnage, sa capacité à manipuler un outil, permet aisément de le qualifier ou de le disqualifier. Par exemple, l'insistance du texte de *L'Assommoir* sur le statut de mauvais ouvrier et de fainéant d'Auguste Lantier est un moyen de décrédibiliser son discours républicain qui, pris isolément, pourrait paraître légitime.

3) Le rôle actanciel. Le triptyque « vouloir, pouvoir, savoir », qu'on retrouve pour la première fois dans la bouche du vieil antiquaire de *La Peau de chagrin* de Balzac⁴², théorisé par Algirdas

⁴¹ Ainsi, par exemple, le portrait du père dans *Eugénie Grandet* : « Au physique, Grandet était un homme de cinq pieds [...] Son nez, gros par le bout, supportait une loupe veinée que le vulgaire disait, non sans raison, pleine de malice. Cette figure annonçait une finesse dangereuse, une probité sans chaleur, l'égoïsme d'un homme habitué à concentrer ses sentiments dans la jouissance de l'avarice et sur le seul être qui lui fût réellement de quelque chose, sa fille Eugénie, sa seule héritière. Attitude, manières, démarche, tout en lui, d'ailleurs, attestait cette croyance en soi que donne l'habitude d'avoir toujours réussi dans ses entreprises. » (*La Comédie humaine*, t. 2, p. 475-476)

⁴² « L'homme s'épuise par deux actes instinctivement accomplis qui tarissent les sources de son existence. Deux verbes expriment toutes les formes que prennent ces deux causes de mort : VOULOIR ET POUVOIR. Entre ces deux termes de l'action humaine, il est une autre formule dont s'emparent les sages, et je lui dois le bonheur et ma longévité. *Vouloir* nous brûle, et *pouvoir* nous détruit ; mais SAVOIR laisse notre faible organisation dans un perpétuel état de calme. Ainsi le désir ou le vouloir est mort en moi, tué par la pensée ; le mouvement ou le pouvoir s'est résolu par le jeu naturel de mes organes. En deux mots, j'ai placé ma vie, non dans le cœur qui se brise, non

Julien Greimas dans sa *Sémantique structurale* (1966) et appliqué par Hamon aux personnages des *Rougon-Macquart* (*Le Personnel du roman. Le Système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, 1983), est également fondamental. Comme l'a montré Hamon, le savoir du personnage y est le plus important, car il régit les deux autres :

Chez Zola, le savoir surmodalise, régit, domine fonctionnellement les autres modalités, vouloir et pouvoir, pouvoir qui passe souvent, on le voit, par les mises en scène du savoir, qui est issu du savoir et est lié avec l'état de non-savoir ou de sous-savoir des autres personnages. [...] Le savoir permet donc et assure le pouvoir des personnages. Contrôler et maîtriser ses spécialistes (entremetteurs, mouchards, espions), ses centres (la poste dans *La Fortune des Rougon*, le salon de Clorinde), ses stocks (les dossiers de Busch ou de Pascal), c'est contrôler ou maîtriser le destin. (1983, p. 307, 310)

La question se pose donc avec acuité dans le cadre d'une étude de la République zolienne. À l'échelle locale du personnage, le savoir est spécifié comme « éducation », instruction. Le personnage est caractérisé par son acquit de savoir et par son mode d'acquisition de celui-ci. Comme nous le verrons, il fait défaut à plusieurs des républicains mis en scène dans *Les Rougon-Macquart*. Leur savoir « mal digéré », morcelé, trop théorique et livresque s'oppose aux connaissances plus pratiques d'autres personnages. Olivier Lumbroso souligne que la figure de l'autodidacte est un *topos* du roman de formation, selon une valeur négative (Auguste Lantier ou Florent, par exemple) ou positive (les hommes d'action et d'argent comme Octave Mouret et Aristide Saccard, ou encore Pauline Quenu dans *La Joie de vivre*)⁴³. (2013, p. 51) Le manque de savoir ou, plus précisément, l'excès négatif de savoir mal compris et survalorisé qui caractérise souvent le demi-savant autodidacte, vient frapper d'un signe négatif des personnages dont on s'attendrait à ce qu'ils soient mieux traités par leur géniteur républicain⁴⁴

dans les sens, qui s'émeussent, mais dans le cerveau qui ne s'use pas et survit à tout. » (*La Comédie humaine*, t. 6, p. 47)

⁴³ Cependant, si la figure de l'autodidacte est souvent présentée de façon négative chez Zola, le romancier prête également à l'instruction officielle des résultats désastreux sur des personnages de « ratés », tel l'universitaire sceptique Paul de Vallagnosc dans *Au Bonheur des Dames* et le cérébral Maurice Levasseur dans *La Débâcle*. (Lumbroso, 2013, p. 51)

⁴⁴ Certes, il est certain que Zola romancier se fait ici l'écho de Zola chroniqueur, qui n'a de cesse de dénoncer le « républicain romantique », dont l'idéalisme généreux n'a d'égal que l'absence totale de toute connaissance solide. On peut sans doute aussi déceler une critique des insuffisances du système d'éducation qui ne donne pas à l'ouvrier les bases nécessaires pour pouvoir s'instruire. L'œuvre romanesque, en ce point, rejoint les débats contemporains sur la scolarité des jeunes. Mais ces explications suffisent-elles ? N'y a-t-il pas une cause plus profonde ? La question mérite d'être approfondie par une étude systématique du savoir chez les personnages républicains, que nous mènerons au chapitre III.

et s'avère donc particulièrement important à interroger dans le cadre de cette thèse. Chez Zola, l'autodidacte, crédule⁴⁵, a tendance à mettre tout sur le même plan : on assiste à une horizontalité, à une conviction que tout se vaut. Il lui manque l'esprit critique, la hiérarchisation, la coordination des savoirs, ce qui mène à une réelle fragmentation.

Le pouvoir, qui passe souvent par les mises en scène du savoir, sera étudié dans ses manifestations, comme capacité à modifier le réel. En effet, une différence fondamentale entre les puissants (pensons surtout à Aristide Saccard et Octave Mouret) et les impuissants (Silvère Mouret, Florent, Étienne Lantier, etc.) est que les premiers, peu importe leurs échecs ponctuels, sont des innovateurs qui marquent par leur activité un pas vers l'édification de la République idéale. Les raisons de cette différence sont à chercher dans la façon dont ces divers personnages abordent le monde qui les entoure davantage que dans les nécessités de la fiction (les militants républicains ayant peu de chance de réussir dans des romans racontant le Second Empire). Contrairement à ce qu'on observe dans le cas de Balzac, où, souvent, les arcanes du pouvoir sont clairement identifiés ou tout au moins les rouages nettement explicités, chez Zola, le pouvoir est une modalité plutôt diffuse, qui ne s'incarne pas toujours concrètement dans des acteurs différenciés. Il demeure abstrait ; par exemple, dans *Son Excellence Eugène Rougon*, l'auteur reste muet sur les moyens concrets de l'aide qu'Eugène reçoit de sa bande pour arriver au pouvoir : tout au plus sont évoqués des bruits, rumeurs, influences, etc. L'adjuvant est un rôle précaire et épisodique en raison de l'alternance des brouilles et des réconciliations. « Le pouvoir, chez Zola, n'est pas une caractéristique fondamentale et permanente du sujet individuel, mais un trait sémantique migratoire qui peut s'inverser, passer de personnage en personnage [...] » (Hamon, 1983, p. 267) Or, le maximum de puissance d'un personnage coïncide souvent avec une prise de parole, avec sa maîtrise du langage et des moyens de communication. « Être puissant c'est donc [...] régenter le symbolique, s'assimiler métaphoriquement au romancier, au maître du langage, spécialiste ès-signes. » (*Ibid.*, 263)

4) La parole ou savoir-dire. Du savoir acquis découle souvent une parole, une façon de parler qui peut être originale ou empruntée, correcte ou incorrecte, efficace ou inefficace, claire ou

⁴⁵ Clélia Anfray souligne « la foi quasi aveugle du peuple dans la chose écrite. » (2010, p. 71) Elle cite en exemple la scène de *L'Assommoir* où le républicain Lantier montre au bonapartiste un livre sur les adultères de Napoléon III : « Poisson restait saisi, consterné ; et il ne trouvait pas un mot pour défendre l'empereur. C'était dans un livre, il ne pouvait pas dire non. » (Pl., t. II, p. 605)

confuse, etc., et à ce titre contribue au jugement porté sur le texte par le personnage. Car il y a des discours que Zola endosse, et d'autres qu'il critique, dénonce ou ridiculise. Soulignons que celui-ci, lors de son passage comme chroniqueur parlementaire au début des années 1870, se prononce sans cesse sur la qualité de la parole et de la voix des membres de l'Assemblée de Versailles, établissant une opposition binaire :

Apparaît ici le critère zolien qui permettra de tracer la ligne de partage entre la médiocrité et l'intelligence du personnel parlementaire. La parole sage, économe et vraie, associée à l'échange raisonné et sachant imposer le silence à l'opposition, recélant ainsi une certaine *virilité* oratoire, sera plus souvent qu'autrement l'apanage des orateurs républicains. Par là, c'est la capacité de gouvernance que Zola associe à la performance oratoire. À l'opposé, la parole intempestive, semant « l'orage parlementaire » et le désordre de l'Assemblée, marquant en cela une *impuissance* à générer les fruits de la discussion politique, condamnant du même fait la nation à un immobilisme politique néfaste, sera le propre des hommes de la droite qui forment la majorité de l'Assemblée du 8 février 1871. (McNeil Arteau, 2016, p. 132-133 ; souligné dans le texte)

5) Le regard ou savoir-voir, soit la « relation que le personnage a avec les objets et les spectacles du monde » (Hamon, 1997, p. 105), sa façon d'envisager et de percevoir le réel. Cette variable, rappelons-le, est une de celles qui distinguent le plus nettement les républicains romantiques des « réalistes », qui, contrairement aux Silvère, Florent et Étienne, ont une bonne compréhension du réel, prennent et acceptent le monde tel qu'il est, avec tous ses défauts.

6) La morale et le savoir-vivre. « La “morale” certes, n'est pas une chose simple à définir, ni une catégorie sémantique aisément localisable dans un texte de fiction. Elle est, d'abord [...] évaluation de conduites socialisées. » (*Ibid.*, 185) Il faut donc évaluer le savoir-vivre du personnage, se demander comment il se situe face à différentes normes (sociale, sexuelle, politique, etc.), quel jugement moral, en fin de compte, est porté sur lui. On peut donc voir cette variable comme l'étalon ultime :

la morale est, surtout [...] *un système de transcodage idéologique* particulièrement efficace : en effet, tous les autres systèmes d'évaluation [...] peuvent être très aisément retranscrits, réécrits, en termes de morale ; une grève, un sabotage, un ratage technique, par exemple, peuvent être aisément retranscrits en termes de bien, de mal, alors que l'inverse n'est pas aussi évident. La morale, comme système *local* d'évaluation, peut donc jouer, au sein d'un système idéologique *global*, un rôle particulièrement important du fait de cette capacité quasi métaphorique d'être

l'interprétant général de tous les autres systèmes locaux d'évaluation. (*Ibid.*, 186 ; souligné dans le texte)

Hamon souligne la complexité de cette interprétation. Nous avons à analyser des textes et non directement des idéologies. La morale est soumise à des systèmes esthétiques et à des postures d'écriture qui sont également des évaluations ; il en est ainsi du naturalisme, qui prône « l'objectivité » du narrateur. (*Ibid.*) « Toute éthique, toute évaluation morale accentue, met en relief, discrimine, tranche, fait un “palmarès” parmi les personnages, là où le réalisme, en général, tend à proclamer le nivellement, l'égalité et la neutralisation éthique du train quotidien. » (*Ibid.*, 186-187) Et la victoire ou la défaite du personnage est loin de faire foi de tout⁴⁶. « L'axe *victime-victorieux* est un axe plus proprement narratif (celui qui “réussit”, face à celui qui ne “réussit pas”), l'axe *innocent-coupable* est un axe plus proprement normatif, moral. » (*Ibid.*, 190 ; souligné dans le texte) Ainsi, la victime innocente (Silvère et Miette, Gervaise, etc.), si elle voit sa compétence narrative dévalorisée, est marquée d'un signe positif sur le plan moral. Ce n'est que dans l'œuvre utopique tardive de Zola qu'il y a systématiquement une adéquation parfaite entre compétence narrative et compétence morale : les bons triomphent, les mauvais sont écrasés.

Il existe de nombreuses relations et influences mutuelles entre ces marqueurs, qui forment un système complexe parfois changeant. Plusieurs variables, dont le regard et le langage, tirent, en partie du moins, leur origine du mode d'acquisition du savoir. Savoir et langage sont en effet directement corrélés : un personnage détenant un savoir solide aura une parole claire et cohérente ; à l'inverse, chez Zola, les personnages au discours confus sont généralement des « demi-savants », des autodidactes ratés. Un constat similaire peut être établi quant au regard du personnage, sa façon de percevoir le monde qui l'entoure : celui-ci, pour être positif, doit reposer sur une base de connaissances suffisamment forte. Mais, à l'inverse, le savoir et son acquisition peuvent également être influencés par le regard. Par exemple, Pauline Quenu, dans *La Joie de vivre*, lit des livres médicaux arides et arrive à former un véritable système, à bien digérer les connaissances auxquelles elle accède, contrairement à son cousin Lazare à qui les

⁴⁶ « En effet, plus que la victoire ultime qui, elle, est aléatoire et finalement peu significative, ce sont les caractéristiques nettement valorisantes qui désignent ces héros conquérants. Virilité, puissance, hardiesse, imagination passionnée, désintéressement, ascétisme même parfois, telles sont les qualités qui justifient leurs forfaits a posteriori, et font présager que le portrait des arrivistes impériaux transcende le simple reflet du réel, visant à l'élaboration d'une mystique du conquérant. » (Bertrand-Jennings, 1979, p. 44) Cette remarque sur les conquérants zoliens est généralisable à tous les personnages de son œuvre.

livres appartiennent pourtant. Le savoir en question ne change pas ; la différence vient du fait que Pauline est par tempérament une réaliste là où Lazare est, malgré son pessimisme, un rêveur. La corrélation n'est donc pas forcément toujours à sens unique, et deux variables peuvent s'influencer mutuellement. Un marqueur peut toujours être neutralisé, réfuté par un autre. On l'a vu, un personnage connoté négativement dans son travail par la mention de sa paresse, par exemple, est souvent d'emblée disqualifié par le texte zolien, marquant tous ses autres traits d'un signe négatif.

Notre quatrième et dernier chapitre boucle la boucle en dégagant les principales lignes de force de l'œuvre zolienne (discours, idéologies, imaginaires, etc.), ce qui permet d'établir des liens avec ce qui est présenté dans les chapitres précédents. Notre démarche s'apparente à celle de l'analyse du discours, approche pluridisciplinaire englobant des visions très diverses. Pour Jacques Dubois, qui contribue de façon décisive au développement de cette perspective en France avec un numéro spécial de la revue *Langages* (1969), il s'agit d'« une manière d'élargir les travaux de linguistique pour prendre mieux en compte les relations entre langue et société, de renouveler en quelque sorte les méthodes de la philologie. » (Maingueneau, 2021, p. 7) « Dans sa perspective, l'analyse du discours apparaît comme une discipline, où l'on étudie à l'aide d'outils empruntés à la linguistique des textes de tous genres [...] ». (*Ibid.*) Comme le souligne Dominique Maingueneau, pour « la grande majorité des analystes du discours, [...] le vocabulaire, l'organisation textuelle et les stratégies interactionnelles doivent [...] être placés au cœur de l'analyse. » (*Ibid.*, 8) Celui-ci plaide en faveur d'une « “analyse du discours littéraire” de plein droit » (2007, p. 97) :

Une telle démarche [...] ne saurait être une simple application de théories linguistiques à l'étude des textes littéraires. Elle ne s'inscrit donc pas dans le prolongement des études stylistiques classiques, dans lesquelles on utilise un certain nombre de notions grammaticales ou rhétoriques pour interpréter le style de tel ou tel auteur. Il s'agit au contraire d'une démarche qui appréhende le discours littéraire en s'efforçant d'articuler d'emblée fonctionnements textuels et institutionnels, mettant ainsi en cause certaines oppositions immémoriales, comme celle entre texte et contexte ou écrivain et société. (*Ibid.*, 98)

Ce chapitre se veut donc synthétique et récapitulatif, car il fait le bilan des discours que tient Zola à travers ses prises de position et les personnages qu'il choisit de créer et mettre en scène, en cherchant toujours à dégager les liens, les harmonies et les continuités mais aussi les

évolutions, les ruptures, les tensions, les contradictions, voir les apories, sans oublier les mutations partielles et incomplètes, qui donnent l'impression qu'on assiste à un changement total de paradigme, alors qu'en réalité l'ancien résiste tant bien que mal aux assauts du nouveau, ce qui implique une modification graduelle du point de vue en question plus qu'un bouleversement total.

PARTIE I

ZOLA ET LA RÉPUBLIQUE

Cette première partie, préalable nécessaire à l'analyse détaillée de l'œuvre, vise, comme son titre l'indique, à présenter de façon approfondie les liens entre Zola et la République, qu'on évoque des véritables régimes politiques ou l'idée, l'idéal abstrait. Ce travail se fera sur deux plans. Sur le plan historique, comment Zola perçoit-il l'évolution historique de la France depuis 1789 ? Sur le plan biographique, comment a-t-il vécu la République, que ce soit sous la véritable République, la Troisième (qui elle-même présente plusieurs visages différents selon les époques), instaurée graduellement et difficilement à partir de 1870, ou avant, sous le Second Empire, alors que la République n'est encore qu'un idéal abstrait ? Dans les deux cas, il s'agira évidemment d'ouvrir vers l'œuvre, de mesurer l'impact de l'aspect historique et biographique sur la production artistique.

CHAPITRE I

REPÈRES HISTORIQUES

Ce chapitre situe dans son contexte historique l'œuvre de Zola. Dans un premier temps seront évoqués deux jalons importants de l'histoire républicaine française antérieurs à la Troisième République qui demeurent pour lui des références fondamentales : la Révolution française et la révolution de 1848. Il ne s'agit évidemment pas de faire l'historique détaillé de ces événements, mais plutôt d'étudier la relation que Zola entretient avec ceux-ci : les jugements qu'il porte sur eux dans ses textes à valeur de manifeste, particulièrement *Le Roman expérimental* (1880), puis la façon dont il les représente et leur impact sur l'œuvre littéraire et leur place au sein de celle-ci. Par la suite, il faudra se tourner vers la Troisième République que Zola, nous l'avons vu, ne cesse de dépeindre dans *Les Rougon-Macquart*, cycle ayant pourtant comme cadre temporel explicite le Second Empire. Seront évoquées les débuts difficiles, marqués notamment par l'occupation prussienne, la Commune de Paris et des tentatives de restauration monarchique ; la consolidation du gouvernement républicain, permise notamment par une politique très modérée visant à acquérir le soutien des couches paysannes ; une succession de crises et de scandales ; enfin, un bilan mitigé, particulièrement sur le plan social et économique, malgré plusieurs grandes avancées législatives.

1.1) Les grands jalons

1.1.1) La Révolution française, pierre d'assise des *Rougon-Macquart*

Si Zola en parle peu de façon explicite dans son œuvre, 1789 apparaît en filigrane tout au long des *Rougon-Macquart*. Il écrit en effet, alors qu'il prépare son grand cycle romanesque : « La caractéristique du mouvement moderne est la bousculade de toutes les ambitions, l'élan démocratique, l'avènement de toutes les classes [...] Mon roman eût été impossible avant 89. » (*Notes sur la marche générale de l'œuvre*, vol. I, p. 28-29) Il établit le même lien entre histoire politique et littérature une dizaine d'années plus tard, en parlant du naturalisme : « Une évolution aussi considérable dans l'esprit humain ne pouvait aller sans un bouleversement social. La Révolution française fut ce bouleversement, cette tempête qui devait balayer le vieux monde pour laisser la place nette au nouveau. » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 362-363) Plusieurs remarques s'imposent ici. Zola ne s'intéresse pas à l'histoire détaillée, à la chronologie précise de la Révolution, à ses différentes phases (bourgeoise-libérale de 1789 à

1792, radicale de 1792 à 1794, etc.) Il prend l'événement comme un tout auquel il tente de trouver un sens, une portée globale. À ce titre, l'aspect politique est dévalorisé : il ne mentionne pas l'abolition de la monarchie et l'instauration de la Première République, pas plus qu'il n'évoque, sur le plan des idées, le transfert de la souveraineté du roi au peuple. Il retient plutôt les conséquences sociales de 1789 : désormais, les privilèges ayant été abolis, tous peuvent aspirer à la richesse, aux honneurs, ce qui déclenche une lutte sans merci qu'il met en scène dans *Les Rougon-Macquart*.

Cela dit, la Révolution n'est pas aux yeux de Zola une panacée. L'abolition formelle des privilèges ne signifie pas la disparition des inégalités socioéconomiques ; l'égalité politique de tous devant la loi n'entraîne pas l'égalité sociale, une véritable égalité des chances. Le sort de l'ouvrier est pire qu'il ne l'était sous l'Ancien Régime, comme le déclare le romancier dans une entrevue au *Matin*, le 6 mars 1885, quelques jours après la parution en volume de *Germinal* : « la Révolution de 89 n'a rien fait pour l'ouvrier ; le paysan a gagné la terre, l'ouvrier est plus malheureux que jadis, et les royalistes ont raison quand ils disent que les anciennes corporations protégeaient mieux le travailleur que le régime actuel. » (*Correspondance*, t. V, p. 26) Les personnages du roman établissent le même constat :

L'ouvrier ne pouvait pas tenir le coup, la révolution n'avait fait qu'aggraver ses misères, c'étaient les bourgeois qui s'engraissaient depuis 89, si goulûment, qu'ils ne lui laissaient même pas le fond des plats à torcher. Qu'on dise un peu si les travailleurs avaient eu leur part raisonnable, dans l'extraordinaire accroissement de la richesse et du bien-être, depuis cent ans ? On s'était fichu d'eux en les déclarant libres : oui, libres de crever de faim, ce dont ils ne se privaient guère. Ça ne mettait pas du pain dans la huche, de voter pour des gaillards qui se gobergeaient ensuite, sans plus songer aux misérables qu'à leurs vieilles bottes⁴⁷. (Pl., t. III, p. 1256)

Sur le plan social, le travail est incomplet, il faut terminer la tâche entamée par la Révolution, qui n'a été qu'« un premier mouvement d'ébauche balayant les privilèges de la noblesse, amenant au pouvoir la bourgeoisie, mais ne faisant que préparer la venue du peuple travailleur,

⁴⁷ Plus tard, Étienne a la réflexion suivante : « Est-ce que tous les citoyens n'étaient pas égaux depuis la Révolution ? puisqu'on votait ensemble, est-ce que l'ouvrier devait rester l'esclave du patron qui le payait ? Les grandes Compagnies, avec leurs machines, écrasaient tout, et l'on n'avait même plus contre elles les garanties de l'ancien temps, lorsque des gens du même métier, réunis en corps, savaient se défendre. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1277)

du grand mouvement démocratique qui doit réglementer le travail. » (Dossier préparatoire de *Travail*, NAF 10333, f. 436)

Pour Zola, le cours de l'histoire, quoique souvent lent, est irréversible. 1789 a porté ses fruits et, conséquemment, aucun retour en arrière n'est possible, malgré les reculs ponctuels, ressacs contre-révolutionnaires et tentatives de retour à l'Ancien Régime. « Ne pas oublier, écrit Zola commentant une histoire du Second Empire, que la France malgré la Restauration et la monarchie de juillet n'était que la France régénérée par 89 et organisée par Napoléon 1^{er}. » (Dossier préparatoire de *Son Excellence Eugène Rougon*, vol. II, p. 638-639) Sur le plan sociopolitique, le mouvement démocratique est la caractéristique fondamentale de l'époque, aussi inéluctable que le progrès technologique, scientifique et artistique. Encore une fois, l'importance moindre du politique est affirmée : peu importe le régime en place, l'élan démocratique, caractéristique fondamentale de la modernité, est en cours et rien ne l'arrêtera, pour reprendre une célèbre formule zolienne⁴⁸. Plus de vingt ans plus tard, il continue de marteler qu'à ses yeux le progrès moral est peu impacté par le type de gouvernement.

Certes, il faut bien espérer que l'éducation de la liberté se fera, qu'un jour la raison régnera, dans la République de l'avenir ; mais que d'années, que d'années seront nécessaires à cette éducation du peuple, et quelle folie de croire aujourd'hui que tous les maux sociaux cesseront, parce qu'on aura changé l'étiquette gouvernementale ! (*Nouvelle campagne*, t. 17, p. 380)

En revanche, pour Zola, le changement politique se fait bien plus lentement que le changement social. Il affirme qu'il y a deux éléments dans tout problème politique : la formule et l'homme. Si la formule républicaine ne s'est pas imposée malgré 1789, 1830 et 1848, c'est que « l'élément humain en France ne se pliait pas encore au régime républicain » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 491) ; les esprits n'y étaient pas encore prêts, le peuple n'avait pas encore terminé son « étude de la liberté ». (*Ibid.*) L'héritage de l'Ancien Régime continuait de peser lourdement sur les mentalités : « Voyez la France en 89. Elle avait derrière elle des siècles de monarchie ; c'étaient des coutumes, des usages, une façon de penser, une manière d'être, qui déterminaient ce qu'on nomme la société française. » (*Ibid.*, 490-491) La soumission à un homme fort est donc une habitude héréditaire des Français qui ne peut être désapprise du jour au lendemain. C'est donc

⁴⁸ « La République sera naturaliste ou elle ne sera pas. » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 489) Cette formule de Zola semble faire écho à la phrase prononcée par le président de la République Adolphe Thiers en novembre 1872 : « La République sera conservatrice ou elle ne sera pas. » (Bernstein et Winock, 2008, p. 315)

dire que la Révolution a instauré la démocratie comme affaiblissement, voire disparition, de la hiérarchie sociale figée et des barrières infranchissables entre classes (ou états) de l'Ancien Régime bien avant que celle-ci ne s'impose comme forme de gouvernement.

L'importance de 1789 est affirmée de façon subtile dans *Les Rougon-Macquart*, particulièrement dans le premier opus de la série, *La Fortune des Rougon*. Naomi Schor, dans son étude du roman, avance une hypothèse sur l'aire Saint-Mittre, cimetière désaffecté où s'ouvre le roman et qui est donc le point de départ de tout le cycle :

Si nous pouvions rétablir la chronologie brouillée de la transformation du cimetière en aire, nous trouverions que la date du déménagement coïncide avec les dates de la Révolution française, dont une des grandes entreprises fut certainement la désaffectation des lieux saints et dont un des grands moyens d'action furent les tombereaux qui menèrent les victimes à la guillotine. Ce qui se donnerait à lire ici comme en filigrane, serait le grand bouleversement de la Révolution française, mais réduit à l'échelle municipale, mais manifesté uniquement par ses contrecoups différés et apparemment dérisoires. (1978, p. 126-127)

Force est d'admettre, avec Schor, que la Révolution est un grand non-dit du texte, « mentionné explicitement ni dans l'histoire du cimetière, ni dans l'histoire politique de Plassans, ni encore dans l'histoire des amours de tante Dide. » (*Ibid.*, 127) Une autre preuve de son importance cachée dans le texte est à chercher dans la vie de l'ancêtre, Adélaïde Fouque, qui fait signe par métonymie vers 1789 et ses conséquences sociales. Née en 1768, elle est l'unique descendante d'une famille de riches maraîchers, dont le nom s'est éteint avant la Révolution. (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 41) Symboliquement, elle apparaît comme la dernière survivante de l'Ancien Régime ; elle contribue également à la naissance de la société moderne. En effet, elle heurte les conventions en épousant son inférieur social, le jardinier Rougon, « paysan mal dégrossi », « sachant à peine parler français. » (*Ibid.*) Devenue veuve peu de temps après, elle prend un amant situé encore plus bas sur l'échelle sociale : le contrebandier et braconnier Macquart, « un homme mal famé, que l'on désignait d'habitude sous cette locution : “ce gueux de Macquart”. » (*Ibid.*, 42) Fait significatif, c'est en 1789 que naît cette union entre une femme d'une classe aisée et un homme du peuple⁴⁹. Par sa façon « démocratique » d'aimer qui efface

⁴⁹ Naomi Schor écrit : « Le cas de la biographie de tante Dide est particulièrement probant : car, alors qu'un même brouillage des repères temporels affecte le retour en arrière qui nous renseigne sur la vie de tante Dide, que celui qui narre la transformation du cimetière Saint-Mittre, si nous nous reportons à ce supplément précieux qu'est l'Arbre Généalogique (supplément dont les décalages par rapport aux textes romanesques n'ont jamais été relevés et analysés), nous trouvons cette notation précise : “Adélaïde FOUQUE [...] prend un amant Macquart, en 1789.” Le choix de cet amant-là, à cette date-là, relève-t-il d'une simple coïncidence ? Cela me paraît peu probable ; il

les hiérarchies de classe, « abaisse » les classes fortunées et élève les classes inférieures, par son dédain des conventions sociales et des apparences (elle n'essaie même pas de cacher qu'elle a pris un amant peu après la mort de son époux), Adélaïde bouleverse les codes et la hiérarchie de la société d'Ancien Régime⁵⁰. Le personnage incarne et facilite une rupture, une cassure, à la fois sur le plan sociohistorique et familial. Dernière survivante de sa lignée, elle en fonde une nouvelle dont les membres lutteront pour la richesse et les honneurs jusqu'à l'épuisement de leur « race », incarnant parfaitement la modernité postrévolutionnaire telle que conçue par Zola.

Terminons en cherchant à voir comment le romancier s'inscrit dans l'historiographie de la Révolution française⁵¹. Sans surprise, il n'a rien en commun avec le courant contre-révolutionnaire⁵², lui qui prend 1789 comme un fait accompli dont il accepte les conséquences. Il est probable, s'il avait consacré une étude approfondie à la Révolution, qu'il aurait lui aussi rejeté et déploré les excès de la Terreur, comme il le fera pour la phase la plus radicale de la Commune de Paris. Mais cette dénonciation n'est pas seulement le fait des contre-révolutionnaires, loin s'en faut. Fait notable, le romancier désavoue celui qui fut longtemps son maître à penser, Hippolyte Taine, lorsque celui-ci révèle dans ses *Origines de la France*

me semble, au contraire, qu'il faille voir en cet événement "scandaleux" dans la vie érotique de tante Dide encore un autre contrecoup de la Révolution, car rappelons que le braconnier Macquart est un digne représentant du peuple, du moins tel que se le représente la bourgeoisie : "un homme mal famé, que l'on désignait d'habitude sous cette locution ce "gueux de Macquart" » (1978, p. 127)

⁵⁰ Évidemment, l'état mental de celle qui transmet une « tare héréditaire » à toute sa lignée pose problème. En ce sens, on peut se demander si ses choix de vie relèvent d'une volonté politique, de sa « fêlure », ou des deux. Pour une étude approfondie du personnage, voir l'article de Christian Mbarga, « Adélaïde Fouque ou le pouvoir méconnu de tante Dide » (2000).

⁵¹ Nous n'aborderons pas ici les liens entre la pensée de Zola et celle d'Alexis de Tocqueville, penseur difficilement classable dans les courants présentés ici. Nous verrons au chapitre III que, pour Tocqueville, l'envie est un sentiment démocratique, et que celle-ci est mise en scène par Zola dans plusieurs de ses romans, notamment *La Fortune des Rougon*. Les privilèges ayant été abolis par la Révolution, rien ne s'oppose formellement à l'égalité absolue des conditions, à l'élévation sociale de chacun ; mais l'impossibilité de la réalisation effective de cette égalité entre en contradiction avec cette visée et provoque de l'insatisfaction, de l'envie.

⁵² Au XVIII^e siècle, ce courant est notamment représenté par Edmund Burke (*Reflections on the Revolution in France*, 1790), Joseph de Maistre (*Considérations sur la France*, 1796) et Louis de Bonald (*Théorie du pouvoir politique et religieux*, 1796). Pour Burke, « 1789 était le résultat conjoint d'un complot économique et de l'influence des Lumières. Le premier avait précipité la déflagration de l'Ancien Régime pour anéantir le pouvoir de l'Église et de l'aristocratie à travers la création des assignats, alors que la seconde avait procédé à un travail de sape préalable qui avait rongé les fondements de l'absolutisme. » (De Francesco, 2018, p. 36) En revanche, « Maistre lisait les mêmes faits comme preuves de la réalisation d'un destin providentiel qui se déployait dans l'histoire humaine. » (*Ibid.*, 41) « Loin d'être le fruit d'un complot, la fureur qui avait surgi révélait la justice divine en action, qui souhaitait faire expier les péchés collectifs, afin de permettre à la France de reprendre sa place prééminente au sein de la chrétienté. » (*Ibid.*, 42)

contemporaine, publiées à partir de 1875, son conservatisme politique et son hostilité profonde à l'endroit de la Révolution⁵³.

En revanche, Zola a beaucoup en commun avec l'école dite « fataliste ». Dans les années 1820, François Mignet (*Histoire de la Révolution française*, 1824) et Adolphe Thiers (*Histoire de la Révolution française*, 10 tomes, 1823-1827) marquent une rupture historiographique. Ils ont d'abord eu le mérite d'avoir été les premiers à proposer une lecture analytique et non émotive des événements⁵⁴. Les deux historiens adoptent une approche fortement déterministe. Déjà, dans son petit volume *De la féodalité*, Mignet « démontre méthodiquement la causalité en histoire : le déclin des institutions féodales et l'avènement de l'absolutisme échappent, dit-il, au hasard comme à la volonté des hommes ; tous les changements politiques résultent d'un enchaînement inéluctable de causes et d'effets ». (Knibiehler, 1980, p. 280) Ainsi, la Révolution apparaît sous leur plume comme un « fait historique irrésistible, logique et nécessaire ». (De Francesco, 2018, p. 92) 1789 eut des conséquences irrésistibles et fut l'acte fondateur de la France moderne. (*Ibid.*, 85) La première révolution, de 1789 à 1791, fut celle de la « classe moyenne » (c'est-à-dire la bourgeoisie), qui n'acceptait plus d'être écartée du pouvoir : elle était donc nécessaire à leurs yeux « parce qu'elle mettait les institutions de la France en accord avec les intérêts et les besoins nouveaux nés au XVIIIème [*sic.*] siècle. » Pour Mignet, la deuxième, de 1792 à 1794, est défensive : pour protéger sa révolution menacée par les forces contre-révolutionnaires, la classe moyenne doit s'appuyer sur les classes populaires, qui réalise sa propre révolution, violente, despotique et incapable de créer des institutions. (Knibiehler, 1980, p. 284) Cette analyse révèle une méfiance à l'égard des masses populaires, considérées immatures politiquement et ignorantes, ce qui les rend impulsives et versatiles. (Knibiehler, 1980, p. 284 ; De Francesco, 2018, p. 88) Pour cette raison, le pouvoir et le suffrage doivent

⁵³ Taine « affirmait que le gouvernement révolutionnaire était le fruit d'une folie collective nourrie par l'écroulement de toute forme de hiérarchie sociale. Folie comparable au comportement de la foule révolutionnaire, muée en une immonde populace, folie semblable à celle de ses dirigeants politiques, les Jacobins, dont Taine brosse un portrait psychologique en termes pathologiques : sous sa plume, la Révolution devenait par conséquent le projet d'une poignée de déséquilibrés qui n'auraient fait que profiter de la dégénérescence psychotique des multitudes en révolte. » (De Francesco, 2018, p. 197) « Ainsi l'année 1789 avait-elle offert le pouvoir à la souveraineté populaire, faisant des instincts bestiaux du peuple l'instrument du changement. » (*Ibid.*, 199)

⁵⁴ « Mais le succès le plus important des jeunes historiens à [*sic.*] sans doute consisté à démythifier la révolution elle-même. Le caractère surhumain et incoercible du cataclysme révolutionnaire, exalté encore par les écrivains tant libéraux que réactionnaires, avait jusque-là frappé d'épouvante tous les observateurs. Les nouveaux historiens de la révolution : Mignet et Thiers, ont l'habileté de démonter les mécanismes, d'éclairer le phénomène aux lumières de la raison : alors le chaos s'ordonne et Satan se retire. En rendant la révolution intelligible, les historiens ont rassuré leurs lecteurs. » (Knibiehler, 1980, p. 282-283) Comme nous le verrons au chapitre II, Zola attribue le même rôle à la littérature et aux sciences comme la médecine.

être l'apanage des classes les plus responsables, éduquées et aisées⁵⁵. (Knibiehler, 1980, p. 287 ; De Francesco, 2018, p. 88) Le courant fataliste partage donc plusieurs perspectives avec Zola : une approche déterministe de l'histoire, la certitude de l'irréversibilité des conséquences de 1789, une attitude élitiste envers le peuple, la croyance en l'utilité politique de la science⁵⁶.

En revanche, le romancier, malgré ses convictions républicaines, semble avoir moins d'affinités avec le courant républicain qui émerge peu avant la révolution de 1848, représenté notamment par Alphonse de Lamartine (*Histoire des Girondins*, 8 tomes, 1847), Jules Michelet (*Histoire de la Révolution française*, 7 tomes, 1847-1853) et le socialiste Louis Blanc (*Histoire de la Révolution française*, 12 tomes, 1847-1862). Par exemple, il ne partage pas le point de vue optimiste, voire utopiste, adopté par Michelet, qu'il admire par ailleurs⁵⁷, qui prétend que « le peuple français avait montré à l'Europe entière un exemple réussi d'intégration sociale bâtie sur un sentiment national capable de faire table rase de tout ancien esprit de clocher » (De Francesco, 2018, p. 137), que 1789 « avait renversé les vieilles structures, dissous les ordres et les états, mais [...] avait également recomposé l'ensemble dans une communauté d'égaux, où toute disparité était appelée, à terme, à disparaître dans l'idéal d'un monde de petits propriétaires et de producteurs » (*Ibid.*), produisant un « admirable équilibre social et culturel ». (*Ibid.*, 137-138) Au contraire, pour Zola, nous l'avons vu, la Révolution a exacerbé les antagonismes de classe, instaurant une lutte brutale et inégale entre peuple et bourgeoisie, entre ceux qui n'ont que leur force de travail et les détenteurs du capital. Il n'est sans doute pas anodin que le romancier place l'œuvre des deux autres auteurs cités ici dans les mains d'un personnage

⁵⁵ Le projet de Mignet et Thiers n'est donc pas seulement historiographique ; il est également politique. Ils veulent, par leurs écrits et leurs discours, contribuer à l'avènement d'une société libérale. Ainsi, ils luttent contre le ministre Villèle (1821-1828) qui semble vouloir s'attaquer aux acquis révolutionnaires en tentant de faire admettre que toute tentative contre-révolutionnaire est vouée à l'échec. Dans un cours qu'il donne sur les révolutions anglaises en 1823-1824, Mignet s'efforce de prouver « que la réaction monarchique risque d'engendrer, en France comme en Angleterre, une nouvelle révolution. » (Knibiehler, 1980, p. 282)

⁵⁶ « Les réflexions sur cet immense bouleversement engendrent, dans les années 1820, une sorte de révolution culturelle dont l'histoire est à la fois la bénéficiaire et la meilleure expression. Il faut en comprendre toute la portée. L'histoire ne peut plus, comme auparavant, se contenter de divertir par de beaux récits, ni d'édifier par de beaux exemples et de sages leçons. Elle a une mission, une fonction plus haute : elle doit collectionner les faits et établir leurs rapports, en vue de préciser le sens de l'évolution ; ainsi les hommes éclairés pourront collaborer à leur propre destin. D'ailleurs, si les institutions, le gouvernement, les changements politiques procèdent des intérêts et des besoins, l'étude des rapports entre les intérêts et les institutions doit permettre de comprendre le fonctionnement et l'évolution des sociétés humaines. L'histoire est la science sociale, la science politique par excellence. Les historiens doivent éclairer les hommes d'état. » (Knibiehler, 1980, p. 281)

⁵⁷ Il lui consacre par exemple une étude élogieuse dans *Le Figaro* du 30 novembre 1866. (*Marbres et plâtres*, t. 2, p. 594-598) Comme nous le verrons au chapitre II, Michelet influence notamment Zola par ses vues sur la religion et les femmes.

républicain connoté de façon très négative, le chapelier Lantier, mauvais ouvrier, dont la culture livresque superficielle ne sert qu'à impressionner et se donner des airs de savant : « Il possédait l'*Histoire de dix ans*, de Louis Blanc, [...] les *Girondins*, de Lamartine [...] » (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 606) Il ne faudrait cependant pas croire que Zola n'a rien en commun avec ce courant. Comme Michelet, qui croit à « une progressive affirmation de la liberté politique » (De Francesco, 2018, p. 135), il adopte souvent, et particulièrement en fin de carrière, une conception téléologique de l'histoire⁵⁸. Dans ses notes pour *Justice*, roman dont il n'eut pas le temps de commencer la rédaction, il risque cette analyse quelque peu tirée par les cheveux :

Pour moi, au contraire, rechercher si l'âme de la France n'a pas toujours été de liberté, de libre examen, de tendance idéale vers la justice, la vérité. Même sous la chevalerie, idéal lointain, pour le faible. Les chevaliers errants, les croisades, la Réforme, les philosophes, etc. Puis, surtout, les temps changés, l'idéal nouveau avec les Droits de l'Homme, la Révolution. La France chevalière du droit et de la liberté. C'est là son rôle vrai, sa grandeur parmi les peuples, sa mission, sa victoire de demain. Plus d'idéal guerrier devenu impossible ; l'y rappeler, c'est méconnaître sa marche en avant, c'est s'abuser en ne voyant pas sa marche vraie à travers l'histoire vers la générosité de demain. (*Pour Justice*, t. 20, p. 397 ; cité dans Mitterand, 1996, p. 18)

Enfin, Michelet insiste sur la primauté française en Europe et le rôle du pays comme modèle et référence pour le reste du continent. (De Francesco, 2018, p. 135) Or, le troisième Zola se montre partisan de l'expansion coloniale française : dans le roman *Fécondité* (1899), un fils de Mathieu Froment choisit de se rendre en Afrique pour fonder un empire, décision que le texte endosse entièrement. Mais c'est surtout dans les notes pour *Justice* que Zola se fait l'écho de l'historien romantique :

Et dès lors la France démocratique, révolutionnaire, ouvrière de la juste répartition de la richesse, accomplissant toutes les réformes, République idéale, est invincible, est la force invincible de demain. Elle fera couler autour d'elle toutes les monarchies, toutes les Églises, elle conquerra tous les peuples par l'idée [...] [T]ous les trônes tomberont, tous les peuples la suivront. L'éducatrice, la victorieuse de

⁵⁸ Conception que le jeune Zola critique avec virulence, notamment dans sa recension du premier volume de *Histoire de Jules César* par l'empereur Napoléon III : « De la structure même du livre, on pourrait conclure que l'auteur fait aboutir à Jules César toute l'histoire romaine antérieure. Le grand homme est le messie annoncé par les prophètes, le dieu pour la venue duquel se succèdent les événements. La première partie du volume n'est là que pour expliquer la naissance du héros. Rome, pendant plus de quatre cents ans, est un enfantement de César ; le Ciel prépare la terre pour les couches divines, et Rome, au jour prescrit, lorsque la rédemption des peuples est nécessaire, met à la lumière l'enfant céleste. » (*Mes Haines*, t. 1, p. 841)

demain. [...] Si nous la réalisons, nous serons les plus forts, même contre l'Allemagne et l'Angleterre armées. (t. 20, p. 398-399)

Enfin, le courant classique ou jacobin (expression notamment employée par Michel Vovelle), qui apparaît à partir des années 1880, est le dernier à émerger du vivant de Zola. Son pionnier, Alexandre Aulard, qui dirige la revue *La Révolution française* à partir de 1887, cherche à « fonder une narration scientifique de la Révolution qui deviendrait un patrimoine commun de la nouvelle France et qui mettrait une fois pour toutes un terme aux polémiques avec les héritiers de la contre-révolution comme avec les nostalgiques de la Terreur et de la Commune. » (De Francesco, 2018, p. 224) Les membres de ce courant

ont élaboré une lecture sociale de la Révolution Française [*sic.*], introduisant progressivement sur la scène les masses rurales, puis urbaines, proposant le schéma explicatif d'une *Révolution bourgeoise à soutien populaire*, qui constituerait l'originalité de la voie révolutionnaire française, en un modèle où se réunissent les Révolutions – bourgeoise, urbaine et paysanne [...] (Vovelle, 1987, p. 62 ; souligné dans le texte)

On peut postuler, encore une fois, que Zola aurait réfuté ce discours officiel, simpliste et trop optimiste, qui réduit à peu de chose les dissensions entre les différentes couches sociales. En revanche, il n'aurait sans doute pas réfuté « le présupposé d'une mutation nécessaire, fondée [s]ur le changement des structures sociales et des formes de production à la fin du XVIII^{ème} siècle, autant et plus peut-être que sur l'évolution des idées » (*Ibid.*), idée assez vague d'origine marxiste⁵⁹.

1.1.2) La révolution de 1848, un échec toujours présent

Rappelons d'abord certains faits. En février 1848, une partie de la population parisienne se soulève et prend contrôle de la ville. Le roi Louis-Philippe abdique le 24 ; le jour même, la Deuxième République est proclamée. Dans un premier temps, un gouvernement provisoire (en place jusqu'au 4 mai) met en place des mesures sociales comme les ateliers nationaux, organisation étatique donnant du travail aux chômeurs parisiens. (Agulhon, 1973, p. 27-58) Cependant, la République prend rapidement un tournant conservateur. Les ateliers nationaux sont fermés, et la révolte subséquente est durement réprimée lors des journées de Juin (22-26

⁵⁹ Michel Vovelle souligne cependant que le modèle jacobin n'est pas purement marxiste, car ce présupposé est « suffisamment large et convaincant pour retenir l'adhésion d'historiens qui, de Marcel Reinhard à Jacques Godechot, pour ne citer que quelques uns[,] [*sic.*] restent plus jacobins que marxistes. » (1987, p. 62)

juin). Une nouvelle constitution à tendance conservatrice (le droit au travail n'est pas affirmé, par exemple) est adoptée en novembre. Louis-Napoléon Bonaparte, neveu de Napoléon I^{er}, soutenu par le parti de l'Ordre, est élu président de la République en décembre 1848. (*Ibid.*, 59-96) Trois ans plus tard, lors du coup d'État du 2 décembre 1851, il fait arrêter ses adversaires et édicte des décrets lui permettant de conserver le pouvoir alors que la constitution lui interdit de se représenter ; dissolution de l'Assemblée, préparation d'une nouvelle constitution, rétablissement du suffrage universel. (*Ibid.*, 164-166) Un an plus tard, Napoléon III est officiellement couronné empereur des Français. Le Second Empire est né. (*Ibid.*, 222-223)

Maurice Agulhon souligne un legs historique de cette période. À la République quarante-huitarde, idéaliste, progressiste et tendant vers le socialisme, s'oppose la République ayant existé du tournant conservateur de 1848 au coup d'État, qui prouve que la bourgeoisie conservatrice peut gouverner sans monarque et sans pour autant perdre sa propriété ou sa tête ; la République peut permettre aux partisans de monarchies concurrentes de travailler sur ce qui les unit, abstraction faite de ce qui les divise. Ainsi, Adolphe Thiers⁶⁰ acceptera en 1870 une République « forme constitutionnelle pure », « satisfaite d'être sans monarque ni dictateur, juridiquement à peu près sans reproches, mais dépouillée de toute mystique populiste et de toute visée de réforme sociale ; prudente, bien prudente, dans la démocratisation de la vie civique. » (*Ibid.*, 230) La Deuxième République a donc largement contribué à l'acceptation de la forme républicaine par les forces conservatrices et à l'établissement du clivage gauche-droite en France.

Les événements de 1848-1852, contrairement à ceux de 1830, occupent une place considérable dans la pensée et le discours de Zola, qui cherche à expliquer comment cette troisième révolution française a pu, moins de cinq ans après avoir proclamé la République, déboucher sur un nouvel Empire, tout comme la première a mené à Napoléon I^{er} puis à la restauration des Bourbon, et la deuxième à la monarchie de Juillet. Nous avons déjà vu que, pour Zola, si la République n'a pas réussi à s'installer durablement en France avant les années 1870 malgré plusieurs tentatives, c'est que « l'élément humain » ne s'y pliait pas encore, que les esprits demeuraient trop influencés par des siècles de monarchie. Mais il donne une autre raison propre

⁶⁰ Comme le souligne Agulhon : « Ce n'est certes pas par hasard qu'Adolphe Thiers, principal meneur du jeu politique dans la phase conservatrice de la seconde République, est destiné à figurer parmi les fondateurs de la Troisième. Thiers acceptera simplement comme durable après 1870 ce qu'il avait subi comme nécessité temporaire en 1848-1851. » (1973, p. 229)

à la Deuxième République pour expliquer son échec. Selon lui, celle-ci a sombré parce qu'elle n'a pas tenu compte des faits, qu'elle était dirigée par des rêveurs, des idéalistes n'ayant aucune connaissance concrète sur laquelle s'appuyer :

Rappelez-vous cette période de la République de 48. Tous les essais tentés par elle échouaient, parce que pas un ne portait sur le sol ; elle était dévorée par l'humanitarisme, par un socialisme purement spéculatif, la rhétorique romantique et la religiosité des poètes déistes. Jamais elle n'a eu une idée nette de la France qu'elle voulait gouverner. (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 500)

Le nouveau régime a donc exaspéré la France qui, par lassitude, s'est résignée au règne de Louis-Napoléon Bonaparte, acceptant ainsi un moindre mal :

Imaginez des hommes, les mieux intentionnés du monde, très dignes et très bons, qui tombent dans un pays dont ils ignorent tout, dont ils veulent tout ignorer, et qui ont l'étrange idée d'y appliquer un régime gouvernemental, purement théorique. Il arrivera forcément que le pays dérangé dans sa vie quotidienne, finira par refuser l'expérience. La dictature est au bout. C'est ce qu'on a vu au 2-Décembre. La France a accepté un maître, par lassitude d'être ainsi tournée et retournée depuis trois ans, sans qu'on lui trouvât une position tolérable. (*Ibid.*)

Cette révolution demeure donc comme une référence négative pour Zola dans le manifeste qu'est *Le Roman expérimental*. Sans surprise, elle trouve également de nombreux échos dans *Les Rougon-Macquart*. Elle sert de toile de fond au premier roman du cycle, *La Fortune des Rougon*, qui se déroule pendant l'insurrection républicaine contre le coup d'État. La révolution de 1848 et la Deuxième République sont intimement liées à tout le cycle des *Rougon-Macquart*, puisque la famille Rougon fait sa « fortune » en s'alliant aux bonapartistes pour écraser le soulèvement républicain. Elles apparaissent comme un acte fondateur à la fois pour les vingt romans de la série et pour la famille dont ceux-ci racontent l'histoire.

La révolution occupe une place dans d'autres romans de la série, parfois explicitement, parfois en filigrane. La date de 1848 apparaît à cinq reprises dans *Le Ventre de Paris*, qui met en scène une tentative avortée de complot républicain contre l'Empire. Le marchand de vin Lebigre, chez qui se réunissent les conspirateurs, est un mouchard mais leur inspire confiance « parce qu'il avait dit un jour qu'il s'était battu en 48. » (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 706) Les petits bourgeois qui défendent le *statu quo* impérial bénéfique aux affaires agitent le spectre d'un

nouveau 1848, associé au bouleversement du commerce⁶¹. Enfin, le destin du protagoniste du roman, Florent, y est intimement lié. Deux jours après le coup d'État, il est arrêté sur une barricade où il s'est endormi, lui qui a à peine aidé à arracher quelques pavés et qui, malgré son intention, ne s'est pas battu et n'était pas armé, n'ayant même pas un couteau sur lui. Il est envoyé au bagne en Guyane, d'où il parvient à s'enfuir ; on le retrouve moribond aux portes de Paris au début du roman. Quelques heures auparavant son arrestation, il a vu une jeune femme morte de deux balles au-dessus de la gorge, dont le sang s'est retrouvé sur ses mains, provoquant l'ire des sergents de ville contre lui ; ce souvenir ne cesse jamais de le hanter et contribue à expliquer sa grande timidité avec les femmes⁶².

Si 1848 occupe une place importante dans l'économie romanesque du *Ventre de Paris*, en revanche, cette date est presque totalement absente de *L'Assommoir*⁶³, roman sur la condition ouvrière parisienne dont l'action commence pourtant en mai 1850 (Dossier préparatoire de *L'Assommoir*, vol. II, p. 760-761), c'est-à-dire à un moment où la révolution est d'une actualité brûlante : on est alors encore sous la Deuxième République, à un an et demie du coup d'État bonapartiste. Elle apparaît donc comme un des grands non-dits du texte, qui évacue presque complètement toute question politique⁶⁴. Une des seules allusions aux événements politiques

⁶¹ Nous reviendrons au chapitre IV sur ce discours porté notamment par Lisa Quenu.

⁶² « Quand il n'entendit plus rien, il voulut se relever. Il avait sur lui une jeune femme, en chapeau rose, dont le châle glissait, découvrant une guimpe plissée à petits plis. Au-dessus de la gorge, dans la guimpe, deux balles étaient entrées ; et, lorsqu'il repoussa doucement la jeune femme, pour dégager ses jambes, deux filets de sang coulèrent des trous sur ses mains. Alors, il se releva d'un bond, il s'en alla, fou, sans chapeau, les mains humides. Jusqu'au soir, il rôda, la tête perdue, voyant toujours la jeune femme, en travers sur ses jambes, avec sa face toute pâle, ses grands yeux bleus ouverts, ses lèvres souffrantes, son étonnement d'être morte, là, si vite. Il était timide ; à trente ans, il n'osait regarder en face les visages de femme, et il avait celui-là, pour la vie, dans sa mémoire et dans son cœur. » (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 610-611)

⁶³ Il y a cependant une mention explicite de 1848 dans le dossier préparatoire du roman : « Ne pas oublier une photographie d'homme tué sur les barricades en quarante-huit, entretenant la haine révolutionnaire dans la famille. La politique chez le peuple avec les bavardages, les récits de quarante-huit, la misère haineuse de la richesse, les souffrances. » (vol. II, p. 1000-1001)

⁶⁴ Tel que mentionné, on n'y retrouve jamais les termes « 48 » ou « 1848 ». « République » fait trois apparitions : la première fois dans l'évocation des événements de décembre 1851, où Goujet empêche l'arrestation de Coupeau qui s'est presque compromis sur une barricade (« il se fichait pas mal de la République, du Bonaparte et de tout le tremblement ; seulement, il adorait la poudre, les coups de fusil lui semblaient drôles » [*L'Assommoir*, t. II, p. 475]) ; la deuxième, lors d'une partie de cartes où les joueurs utilisent le vocabulaire argotique du piquet (« Et je joue An un de la République, quatre-vingt-treize » [*Ibid.*, 627]) ; la troisième, dans une diatribe politique de Lantier qui parle en l'air (« Ensuite, je ferais une république de tous les petits royaumes allemands... » [*Ibid.*, 735]) Le mot « républicain » apparaît deux fois, « républicains » une fois. On ne retrouve « révolution » que deux fois : la première, lors de la même partie de piquet ; la deuxième, dans un sens tout autre (« Les robes à queue faisaient une révolution dans la maison [...] » [*Ibid.*, 744])

de la période se trouve dans la description de l'ouvrier-modèle, Goujet, qui a refusé de se battre en décembre 1851 :

Lui, s'occupait de politique, était républicain, sagement, au nom de la justice et du bonheur de tous. Cependant, il n'avait pas fait le coup de fusil. Et il donnait ses raisons : le peuple se lassait de payer aux bourgeois les marrons qu'il tirait des cendres, en se brûlant les pattes ; Février et Juin [1848] étaient de fameuses leçons ; aussi, désormais, les faubourgs⁶⁵ laisseraient-ils la ville s'arranger comme elle l'entendrait. (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 475)

Soulignons enfin que la révolution de 1848 a un grand impact sur la représentation du personnage républicain chez Zola. Les « républicains romantiques », « partis à cheval sur des rêves humanitaires, la fraternité universelle des nations, la fin prochaine des conflits et des guerres, l'égalité et la liberté brillant sur le monde ainsi que des soleils », se moquant « du bon sens, des sciences modernes, de ces outils puissants qui sont en train de refondre les sociétés » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 493), que Zola, nous l'avons vu, tient responsable de l'échec de la Deuxième République, sont représentés à plusieurs reprises dans *Les Rougon-Macquart* : Silvère Mouret (*La Fortune des Rougon*), Florent (*Le Ventre de Paris*) et Étienne Lantier (*Germinal*), pour ne citer que les figures de premier plan.

Le discours zolien sur la révolution de 1848 est plus nuancé dans les romans que dans un manifeste comme *Le Roman expérimental*. Certes, les critiques abondent. Comme on le verra au chapitre III, la pensée et le discours politiques des Silvère, Florent et Étienne sont nettement dévalorisés, et leur forme de républicanisme a des effets négatifs sur eux jusque dans leur sexualité. Les insurgés de décembre 1851 font également l'objet d'un discours très critique. Par exemple, le compagnon de chaîne de Silvère, Mourgue, est un paysan quinquagénaire « dont les grands soleils et le dur métier de la terre avaient fait une brute » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 308), et qui a rejoint les insurgés par inconscience : « Il était parti, armé d'une fourche, parce que tout son village partait ; mais il n'aurait jamais pu expliquer ce qui le jetait ainsi sur les grandes routes. Depuis qu'on l'avait fait prisonnier, il comprenait encore moins. » (*Ibid.*) Zola ne se gêne également pas pour souligner l'incompétence du commandement

⁶⁵ Goujet tient ces propos (par discours indirect libre) au chapitre IV, dont l'action se déroule de 1851 à 1854 ; le quartier de la Goutte-d'Or n'est rattaché à Paris qu'en 1860.

républicain, le manque complet d'expérience, d'entraînement, d'équipement, d'organisation et de stratégie.

En revanche, ce jugement dépréciatif est souvent contrecarré et neutralisé dans le texte, que ce soit par un discours positif sur la République de 1848 et ceux qui l'incarnent ou encore par la dévalorisation du discours réactionnaire. Il en est ainsi des propos des défenseurs de l'ordre établi, qui présentent la République comme un règne de terreur, d'anarchie et de violence, discours sur lequel nous reviendrons au chapitre IV ; Zola souligne l'hypocrisie de ces « honnêtes gens » heureux de tolérer toutes les injustices tant qu'on ne s'attaque pas à leur propriété, que les affaires vont bien. Il revient à Claude Lantier, peintre portant dans le roman un regard critique sur son quartier et la société en général qui semble être celui de Zola, de donner le dernier mot du *Ventre de Paris*, sa « morale », en quelque sorte : « Quels gredins que les honnêtes gens ! » (Pl., t. I, p. 895)

Dans *La Fortune des Rougon*, Zola, fidèle à l'effort de réhabilitation mené par différents auteurs à l'époque où il rédige le roman⁶⁶, montre une évidente sympathie pour la bande insurrectionnelle. Il prend la peine de discréditer le discours des bourgeois terrifiés, qui présentent les républicains comme des « buveurs de sang ». (Pl., t. I, p. 156) Au contraire, le texte insiste sur leur marche tranquille et respectueuse, eux qui traitent même leurs otages « avec la plus grande douceur » et leur servent un excellent dîner. (*Ibid.*, 211) Un échange éclairant a lieu au chapitre IV :

- Je vous somme de vous retirer, reprit le maire. Je proteste au nom de la loi. »
- Ces paroles soulevèrent dans la foule des clameurs assourdissantes. Quand le tumulte fut un peu calmé, des interpellations montèrent jusqu'au balcon. Des voix crièrent :
- « C'est au nom de la loi que nous sommes venus.
- Votre devoir, comme fonctionnaire, est de faire respecter la loi fondamentale du pays, la Constitution, qui vient d'être outrageusement violée.
- Vive la Constitution ! vive la République ! » (*Ibid.*, 154)

Un renversement de perspective est opéré ici : les soi-disant insurgés ne sont plus des révolutionnaires mais « les gardiens d'un ordre établi qui accomplissent leur devoir, tandis que

⁶⁶ Un regain d'intérêt pour les événements de décembre 1851 a lieu à la fin des années 1860. Zola, en préparant le premier *Rougon-Macquart*, consulte deux ouvrages favorables aux républicains : la deuxième édition de l'ouvrage d'Eugène Ténot, *La Province en décembre 1851. Étude historique*, parue en 1868, trois ans après la première, et *Histoire de l'insurrection du Var en décembre 1851* (1869) de Noël Blache. (Verret, 1995, p. 271-272)

c'est le parti de l'Ordre qui, malgré l'imposture de son nom, cause des troubles radicaux et trempe dans ce qui s'apparente à une rébellion. » (Verret, 2015, p. 274) Zola insiste aussi sur le courage sans faille des républicains : « Bien que ces hommes n'eussent plus devant eux que l'exil ou la mort, il y eut peu de désertions. Une admirable solidarité unissait ces bandes. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 213) Un souffle épique traverse la description de la bande en marche au début du chapitre V :

La bande insurrectionnelle, dans la campagne froide et claire, reprit sa marche héroïque. C'était comme un large courant d'enthousiasme. Le souffle d'épopée qui emportait Miette et Silvère, ces grands enfants avides d'amour et de liberté, traversait avec une générosité sainte les honteuses comédies des Macquart et des Rougon. La voix haute du peuple, par intervalles, grondait, entre les bavardages du salon jaune et les diatribes de l'oncle Antoine. Et la farce vulgaire, la farce ignoble, tournait au grand drame de l'histoire. (*Ibid.*, 161-162)

Ce passage ne fait pas que vanter les républicains (tout en soulignant leur naïveté « enfantine »), il les compare avantageusement à leurs opposants. L'« épopée de la marche héroïque, suivie de la mort tragique de deux amants » est contrastée avec « la comédie sale, la farce abjecte de la prise de pouvoir des Rougon. » (Baguley, 2002b, p. 55-56) Le texte passe du sublime au grotesque (*Ibid.*, 57), preuve, s'il en faut, que la révolution de 1848 et la Deuxième République sont dépeintes de façon nettement plus nuancée et complexe dans les romans de Zola que dans ses textes plus engagés et polémiques comme *Le Roman expérimental*.

1.2) La Troisième République

1.2.1) Débuts difficiles : la guerre franco-prussienne, la Commune de Paris, les tentatives de restauration monarchique et l'Ordre moral

À l'été 1870, la France entre en guerre contre la Prusse. Les troupes françaises enchaînent les défaites jusqu'à la capitulation à Sedan, le 1^{er} septembre ; Napoléon III est fait prisonnier. Trois jours plus tard, à Paris, les députés républicains Léon Gambetta et Jules Favre proclament la République et annoncent la formation d'un gouvernement de la Défense nationale dirigé par le général Trochu. Cependant, ses rares efforts sont un échec, les armées nouvellement constituées s'avérant incapables de rompre le siège de Paris, commencé en septembre 1870, et il poursuit les efforts en vue d'une paix. L'armistice est signé le 28 janvier 1871. Le 8 février sont tenues les élections de l'Assemblée nationale, le chancelier Otto von Bismarck ayant exigé que la paix soit signée par un pouvoir légal. La population rurale vote pour les défenseurs de l'ordre et les partisans de la paix, souvent royalistes ; ainsi, la première Assemblée de la nouvelle République

prône majoritairement le retour de la monarchie. Adolphe Thiers est nommé chef du pouvoir exécutif de la République française le 17 février. Il lui incombe de négocier la paix avec l'Allemagne⁶⁷. Le traité de Francfort est signé le 10 mai⁶⁸. (Plessis, 1979, p. 223-224)

Entre-temps, cependant, les tensions s'exacerbent entre Paris qui veut continuer la lutte contre l'occupant et l'Assemblée nationale monarchiste et pacifiste que la capitale considère comme une « Assemblée de ruraux », impression renforcée par sa décision, prise le 10 mars, de s'installer à Versailles après un séjour à Bordeaux. L'élément déclencheur est l'ordre donné à la troupe par Thiers de prendre les canons de la Garde nationale sur la butte Montmartre. Le lendemain, 18 mars, commence le soulèvement populaire. La Commune de Paris est née ; les membres de son Conseil sont élus le 26 mars. Elle commence à mettre en œuvre un programme ambitieux, proposant de nombreuses idées nouvelles dont certaines seront adoptées sous la Troisième République : revendication d'une plus grande autonomie pour Paris ; des mesures circonstanciées pour aider les plus démunis, comme un moratoire sur les échéances pour les petits commerçants, l'annulation des quittances encore dues par les locataires et la réquisition des logements vacants, et la restitution gratuite des objets vendus par les plus démunis au Mont-de-piété ; l'abolition de la conscription et de l'armée permanente, remplacée par des milices populaires ; une réforme radicale de l'éducation, avec la mise en place d'une instruction gratuite, obligatoire, et laïque, voire antireligieuse, la création de nombreuses écoles pour filles et écoles professionnelles, ainsi qu'une refonte importante de la pédagogie ; des mesures sociales, dont l'interdiction des amendes et des retenues sur les salaires et la formation de coopératives où les ouvriers gèrent eux-mêmes les ateliers abandonnés par les patrons ayant quitté Paris ; etc. (Plessis, 1979, p. 224-227) Cependant, l'expérience de la Commune ne dure qu'un peu plus de deux mois, jusqu'à son écrasement par les troupes versaillaises lors de la Semaine sanglante, du 21 au 28 mai.

C'est donc dans ces circonstances difficiles que la République tente de s'implanter. Certes, Thiers a proclamé en mars 1871 le « pacte de Bordeaux » : l'Assemblée doit procéder à la réorganisation nationale avant de trancher sur la nature du régime politique à établir. Mais la

⁶⁷ La guerre franco-prussienne permet l'unification allemande ; l'Empire allemand est proclamé au château de Versailles le 18 janvier 1871.

⁶⁸ Par ce traité, la France se voit imposer la cession de l'Alsace-Lorraine et le versement d'une indemnité de cinq milliards de francs-or, garantie par l'occupation du quart Nord-Est du territoire national ; celle-ci prend fin en 1873, suite à un paiement plus rapide que prévu.

majorité travaille vite à la restauration. Un premier échec a lieu lorsque le prétendant Bourbon, Henri d'Artois, comte de Chambord, réitère dans le manifeste du 5 juillet 1871 son refus d'abandonner le drapeau blanc de ses ancêtres ; quatre jours plus tard, la majorité des députés royalistes affirme sa fidélité au drapeau tricolore. (Mayeur, 1973, p. 15-16) Devant l'impossibilité d'une restauration à court terme, la loi Rivet est votée le 31 août pour clarifier la situation : Thiers devient président de la République, responsable devant l'Assemblée ; les institutions demeurent cependant « provisoires » et l'Assemblée proclame son « droit d'user du pouvoir constituant ». (*Ibid.*, 19-20)

Mais les monarchistes n'ont pas encore dit leur dernier mot. Le 24 mai 1873, l'Assemblée, qui reproche à Thiers de désormais considérer la République comme « la seule forme de gouvernement possible » et de trop se rapprocher des républicains, le met en minorité ; il démissionne le jour même. (*Ibid.*, 24-26) Lui succède Patrice de Mac Mahon, qui confie au vice-président du conseil Albert de Broglie (en poste jusqu'en mai 1874) la responsabilité de former un gouvernement d'Ordre moral : défense de la hiérarchie sociale, des classes dirigeantes et de l'Église. Malgré leur division, les droites s'unissent pour combattre le radicalisme et, surtout, instaurer la monarchie. En août 1873, les prétendants légitimiste et orléaniste parviennent à une entente : le comte de Chambord deviendra roi sous le nom d'Henri V, mais, comme il n'a pas de descendance, un Orléans (vraisemblablement le comte de Paris, petit-fils de Louis-Philippe) sera son héritier. Cependant, aucune mention n'est faite des principales pierres d'achoppement : drapeau blanc et régime parlementaire. Suite à une entrevue avec le comte de Chambord de l'avocat Chesnelong, qui ne retient que les déclarations allant dans le sens souhaité, la réunion des groupes monarchistes approuve le projet de restauration et affirme le maintien du drapeau tricolore qui ne peut être changé par l'accord du roi et de l'Assemblée. Le retour de la dynastie Bourbon au pouvoir semble imminent, mais l'obstination du comte de Chambord fait de nouveau dérailler le projet : fin octobre, il publie une lettre refusant les « conditions » et « garanties ». (*Ibid.*, 26-30) La survie de la République est donc redevable en grande partie à la division de ses adversaires et à l'entêtement d'un seul homme.

1.2.2) La consolidation républicaine : la conquête des campagnes, prudence et modération

Malgré des débuts peu prometteurs, la République enchaîne les succès. D'abord, sur le plan électoral, elle ne cesse de faire des gains. Le 2 juillet 1871, des élections partielles sont tenues pour pourvoir les 114 sièges vacants en raison des candidatures multiples et des démissions ;

les différentes tendances républicaines en remportent une centaine, contre seulement 12 pour les monarchistes. (*Ibid.*, 14) De janvier 1872 à la chute de Thiers en mai 1873, des 41 sièges à pourvoir, 31 sont remportés par des républicains, dont 17 radicaux. (Mayeur, 1984, p. 38) Une élection particulièrement médiatisée a lieu à Paris le 27 avril 1873 : le radical Désiré Barodet est élu contre Charles de Rémusat, proche de Thiers, ce qui contribue à la chute de ce dernier, incapable de ralentir le radicalisme. (Mayeur, 1973, p. 25) D'octobre 1873 à février 1875, 16 républicains, six bonapartistes et seulement un monarchiste sont élus⁶⁹. (*Ibid.*, 31)

Conséquence logique des succès républicains et surtout de la division des monarchistes incapables de restaurer la monarchie, les institutions politiques évoluent graduellement vers un réel fonctionnement républicain. La loi du 20 novembre 1873, adoptée peu après l'échec du projet de restauration, prolonge de sept ans le mandat de Mac Mahon. Ainsi, une Assemblée monarchiste fonde le septennat. (*Ibid.*, 30) Le 30 janvier 1875, l'amendement Wallon stipule que le président est élu par le Sénat et la Chambre des députés. La forme du régime est enfin fixée par les lois constitutionnelles de 1875⁷⁰. Le premier point remarquable est l'absence d'un préambule, d'une déclaration des droits ou d'un rappel de principes, puisqu'il n'existait pas de majorité capable de s'entendre sur ces questions. Malgré qu'on parle souvent de la « constitution de 1875 », il ne s'agit pas d'une constitution à proprement parler, mais de lois constitutionnelles très brèves, qui n'abordent en termes juridiques que les aspects essentiels du régime, et dont le vague prête à plusieurs interprétations contradictoires. Trois institutions sont mises en place. D'abord, la présidence de la République. Le président, élu pour sept ans au scrutin indirect par les deux chambres (on craint le suffrage universel, le souvenir de Louis-Napoléon Bonaparte étant encore frais dans les mémoires), est irresponsable devant elles et détient le pouvoir de dissolution ; il a donc les pouvoirs d'un monarque constitutionnel, et une légère révision constitutionnelle suffirait pour permettre une restauration. Un débat dramatique sur le rôle précis du président aurait lieu deux ans plus tard, comme nous le verrons. Ensuite vient la Chambre des députés, élue au suffrage universel masculin pour un mandat de quatre ans. Enfin, la Chambre haute est un Sénat de 300 membres : 225 élus indirectement pour un mandat de neuf ans, renouvelables par tiers tous les trois ans, et 75 « inamovibles », nommés à vie, d'abord par l'Assemblée nationale puis par le Sénat lui-même lorsque des sièges deviennent

⁶⁹ Jean-Marie Mayeur souligne aussi les succès républicains aux élections locales : cantonales d'octobre 1871 et 1874, municipales de novembre 1874. (1984, p. 38)

⁷⁰ Loi du 24 février 1875 relative à l'organisation du Sénat, loi du 25 février 1875 relative à l'organisation des pouvoirs publics et loi du 16 juillet 1875 sur les rapports des pouvoirs publics.

vacants. Cette institution doit être, pour les conservateurs qui y voient la pièce maîtresse du système, le contrepoids de la Chambre des députés, le « plus rude échec qui ait été fait jusqu'ici à l'omnipotence du nombre et à l'action démocratique des villes », selon le journal de Broglie : la France rurale y obtient un poids prépondérant en raison de la répartition des sièges et du mode électoral, sans compter que les 75 premiers sénateurs inamovibles seront nommés par l'Assemblée encore majoritairement monarchiste. Mais Gambetta jusque-là opposé à l'existence d'une Chambre haute convainc les républicains de l'accepter ; il comprend la nécessité des compromis et est convaincu que le Sénat contribuera à enraciner la République dans les campagnes. (Mayeur, 1973, p. 32-35) Ainsi, on assiste en 1875 au paradoxe d'une Assemblée monarchiste établissant des institutions républicaines.

Malgré les compromis qu'ils ont été contraints d'accepter et l'établissement d'institutions pouvant encore théoriquement permettre une restauration, les républicains gagnent rapidement la partie. Les 75 premiers sénateurs à vie sont nommés en décembre 1875 ; grâce à une entente avec la droite légitimiste et les bonapartistes, ils obtiennent 58 sièges. Les premières élections sénatoriales en janvier 1876 donnent une Chambre haute divisée également entre républicains et conservateurs, qui obtiennent vite une courte majorité puisqu'ils parviennent à reprendre plusieurs sièges laissés vacants par des inamovibles morts dans les mois suivant les élections. En revanche, les élections législatives de février-mars 1876 sont un triomphe pour les républicains, qui obtiennent 360 sièges à la Chambre, contre environ 150 (dont 75 bonapartistes) pour les conservateurs. Mac Mahon nomme le républicain modéré Jules Dufaure chef du gouvernement⁷¹. S'inaugure une difficile coexistence entre la Chambre républicaine et le président de la République monarchiste appuyé par le Sénat ; entre ces deux pôles, Dufaure et son successeur Jules Simon (investi en décembre 1876) tentent sans succès un travail d'équilibriste. (Mayeur, 1984, p. 58-63)

Le dernier sursaut des adversaires de la République donne lieu à la crise du 16 mai 1877. Ce jour-là, Mac Mahon envoie une lettre de désaveu à Jules Simon, lui demandant des explications

⁷¹ Notons qu'il est le premier à porter le titre de président du Conseil, fonction qui s'est construite dans la pratique parce qu'elle n'est pas prévue par les lois constitutionnelles de 1875. Ce changement signifie que, depuis l'entrée en vigueur de celles-ci, le président de la République n'est plus membre du cabinet. De février 1871 à février 1876, le gouvernement est dirigé par le vice-président du Conseil, poste que Dufaure est d'ailleurs le premier à exercer, du 19 février 1871 au 24 mai 1873.

pour sa politique jugée trop favorable aux républicains de Gambetta⁷². Le président du Conseil démissionne immédiatement, sans avoir été mis en minorité par une des deux chambres ; le lendemain, Albert de Broglie revient au pouvoir. La Chambre des députés, menée par Gambetta, vote sa non-confiance au nouveau cabinet dès le retour de son ajournement, le 16 juin ; Mac Mahon obtient du Sénat la dissolution. De nouvelles élections sont donc tenues en octobre 1877. Malgré les manœuvres du gouvernement, les républicains conservent une nette majorité, 323 sièges contre 208 pour les conservateurs (dont 104 pour les bonapartistes et une cinquantaine pour les légitimistes). Broglie quitte la présidence du Conseil le 23 novembre et Mac Mahon se soumet en décembre. La question de l'interprétation des lois constitutionnelles est définitivement réglée : le gouvernement n'est responsable que devant la Chambre, et non le président de la République ; l'usage de la dissolution tombe en désuétude. Désormais, le pouvoir ultime est aux Chambres et non au président de la République. Pendant longtemps, le 16 mai restera assimilé, dans la culture politique française, au pouvoir personnel. (Mayeur, 1973, p. 38-41, 46)

Les républicains profitent de ce succès pour s'emparer graduellement de toutes les institutions. 70 élections à la Chambre des députés sont invalidées en raison de pressions administratives ou cléricales ; les invalidés ne sont pour la plupart pas réélus, et les républicains comptent désormais près de 400 sièges. Les élections au Conseil municipal de Paris en janvier 1878 donnent une écrasante majorité républicaine. Lors du premier renouvellement du tiers du Sénat, le 5 janvier 1879, 66 républicains sont élus sur 82 sièges à pourvoir ; le dernier rempart des conservateurs est tombé devant les assauts républicains. Enfin, le président Mac Mahon, ne pouvant plus compter sur aucune des deux chambres et poussé à bout par les demandes de révocation aux hauts emplois (administration, monde judiciaire, armée), démissionne le 30 janvier ; le républicain modéré Jules Grévy est choisi par les Chambres pour lui succéder, devenant ainsi le premier président de la République élu selon les modalités prévues par les lois constitutionnelles de 1875. L'Assemblée nationale revient à Paris à l'automne 1879. (*Ibid.*, 46-47) La page est tournée sur la division entre Paris et Versailles à l'origine de la Commune.

Les raisons de la victoire républicaine sont nombreuses. Le vicomte de Meaux a raison de dire : « Nous étions monarchistes et le pays ne l'était pas. » (*Ibid.*, 48) En février 1871, les campagnes

⁷² Le président a dû accepter un ordre du jour exigeant que le gouvernement réprime « les manifestations ultramontaines » ; le 12 mai, il n'a pas empêché la publicité des séances des clubs municipaux ; le 16, il s'est mollement opposé à l'abrogation des peines pour les délits de presse.

ont voté pour la paix avec l'Allemagne et pas forcément pour le retour de la monarchie, ce qui n'empêche pas que, comme nous l'avons vu, la restauration aurait pu survenir sans les divisions internes du camp royaliste. Il faut aussi chercher du côté de l'action des républicains dirigés par Gambetta. Jean-Marie Mayeur écrit, dans une interprétation qui fait écho aux vues de Zola sur la Révolution française :

Si le 16 mai a une signification sociale, elle est d'opposer, comme en 1789 et en 1830, aux privilégiés attachés à une conception hiérarchique et immobile de la société, le bloc du tiers état, qui accepte la démocratie, définie non certes comme l'égalité des fortunes, mais comme l'égalité des chances. À ce niveau, l'idéologique et le social se retrouvent car les républicains reprochent à l'Église d'interdire à l'humanité les « lumières » qui la libéreraient. Ainsi la défaite des hommes du 16 mai clôt-elle en quelque façon le grand mouvement commencé en 1789. (*Ibid.*, 49-50)

Le « parti républicain » est donc formé par ce bloc du tiers état allant de la grande bourgeoisie aux paysans qui forment, avec les « nouvelles couches » dont Gambetta a annoncé l'avènement dans un discours en septembre 1872 (et qui correspondent assez vaguement à ce qu'on pourrait appeler la moyenne bourgeoisie), « l'infanterie de la République ». Il était donc nécessaire de gagner l'appui des populations rurales opposées à la fois à la réaction et à la révolution, soucieuses de conserver leur propriété et les acquis de 1789 comme l'abolition des droits seigneuriaux. (*Ibid.*, 49-52) En revanche, les hommes politiques de la Troisième République se soucient assez peu des ouvriers, dont ils jugent (non sans raison) le vote déjà acquis. Ainsi, le nouveau régime cherche sans cesse à montrer sa modération, sa capacité à permettre un progrès ne s'accompagnant pas de perturbations. Déjà, la Deuxième République avait prouvé que la République pouvait être conservatrice, et la Commune avait facilité l'émergence et la consolidation de la Troisième République en montrant qu'un gouvernement non monarchique, élu au suffrage universel, était capable de rétablir l'ordre. (Plessis, 1979, p. 229)

Enfin, la République parvient à s'enraciner profondément en s'identifiant clairement à la Nation, avec un territoire, une constitution, un héritage, une langue. *La Marseillaise* est choisie comme hymne national en 1879. La conquête de l'espace public est au cœur de cet effort de consolidation. Le 14 juillet est choisi comme fête nationale en 1880. Il ne s'agit pas d'un choix innocent : la prise de la Bastille est associée à la Révolution libérale ; c'est un événement rassembleur, peu controversé, témoignant de la modération des républicains. La journée du 14 juillet 1880 (à laquelle sont conviés les communards, amnistiés peu auparavant) doit donc

consacrer dans la rue les victoires électorales. La construction de nombreux monuments, les changements de dénomination des rues et autres lieux publics, la prolifération des images de Marianne⁷³, ainsi que les funérailles nationales de Victor Hugo en 1885 et la transformation subséquente du Panthéon en temple républicain voué à la mémoire des « grands hommes », s'inscrivent également dans ce qu'Arnaud-Dominique Houte appelle « la République dans la rue ». (2018, p. 70-74) L'éducation républicaine joue également un rôle fondamental ; les écoles primaires qui se multiplient rapidement ont notamment pour but d'inculquer l'amour de la patrie, du territoire et de la langue, ainsi que d'affirmer une conception unitaire de la communauté nationale. (Mayeur, 1973, p. 113) « Oh, j'aime la France de tout mon cœur ! » lance le petit Julien dans *Le Tour de la France par deux enfants* (1877). *Le Petit Lavis*, manuel lancé en 1884 et qui connaît un grand succès pendant plusieurs décennies, « fabrique avec talent un “roman national” téléologique dans lequel la République, héritière de l'Ancien Régime, doit accomplir les promesses d'une histoire partagée. » (Houte, 2018, p. 117) Le message (il faut aimer son pays) s'adresse à tous les Français et Françaises, au-delà des clivages sociaux et religieux à peu près gommés par son auteur, Ernest Lavis. Dans la même veine, l'emploi exclusif du français est établi comme principe fondamental.

1.2.3) L'œuvre des républicains opportunistes

Il ne suffit pas aux républicains de solidifier le régime par des actes symboliques et la propagande scolaire. Pour prouver sa légitimité, la Troisième République doit également entreprendre les réformes nécessaires, que ce soit sur le plan politique, social, économique ou éducatif. Ce travail revient aux « républicains opportunistes » (aussi appelés « républicains de gouvernement » ou « républicains modérés ») qui dominent la scène politique française jusqu'en 1898. Ceux-ci, divisés au début de la Troisième République entre la gauche républicaine des deux Jules, Ferry et Grévy, et l'Union républicaine de Léon Gambetta⁷⁴, ont

⁷³ Pour une histoire de l'évolution de la symbolique républicaine en France, et le passage de la Marianne révolutionnaire (portant le bonnet phrygien, souvent dans une attitude agressive, les seins nus) à la Marianne modérée (vêtue à l'Antique, dans une pose sereine, portant souvent des attributs végétaux comme un diadème d'épis de blés), voir les travaux de Maurice Agulhon : « Un usage de la femme au XIX^e siècle : l'allégorie de la République » (1976), *Marianne au combat : L'imagerie et la symbolique républicaine de 1789 à 1880* (1979), *Marianne au pouvoir : L'imagerie et la symbolique républicaine de 1880 à 1914* (1989) et *Marianne. Les visages de la République* (avec Pierre Bonte, 1992), notamment.

⁷⁴ Jean-Marie Mayeur suggère qu'une différence légère mais réelle entre les deux tendances, au-delà des conflits personnels et des différences d'origines sociales entre les personnels, est que les gambettistes souhaitent que l'État parle haut aux intérêts financiers et industriels. (1973, p. 100)

le souci commun d'être prudents, de ne réaliser que les réformes possibles au moment opportun, d'où leur nom. (Mayeur, 1973, p. 100)

Les républicains s'attaquent rapidement aux mesures répressives dont ils ont été victimes lors de l'Ordre moral et du 16 mai. De nombreuses lois sur les libertés démocratiques sont votées : loi du 30 juin 1881 sur la liberté de réunion, loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de presse, loi Waldeck-Rousseau (21 mars 1884) légalisant les syndicats professionnels. La loi du 4 mars 1882 rend à tous les conseils municipaux le droit d'élire leurs maires, et la loi du 5 avril 1884 sur l'organisation municipale confirme l'élection des maires et des adjoints ; seule la capitale, dont la province craint le passé révolutionnaire, n'obtient pas ce droit, qu'elle devra d'ailleurs attendre jusqu'aux années 1970. Quelques réformes des institutions politiques ont lieu. En août 1884, une révision constitutionnelle stipule que « [l]a forme républicaine du gouvernement ne peut faire l'objet d'une proposition de révision »⁷⁵. La propagande royaliste est donc désormais anticonstitutionnelle. La même révision améliore la proportionnalité de la représentation au Sénat (sans toutefois mettre fin à la prépondérance de la France rurale) et y supprime l'inamovibilité⁷⁶. (Mayeur, 1973, p. 108-110 ; Houte, 2018, p. 64-67) Mais le legs le plus important des républicains opportunistes est sans contredit à chercher dans le domaine scolaire. La loi sur l'enseignement secondaire des jeunes filles est promulguée le 21 décembre 1880. (*Correspondance*, t. III, p. 429) Les lois Ferry⁷⁷ établissent l'école gratuite (16 juin 1881), puis l'instruction laïque et obligatoire de 6 à 13 ans (28 mars 1882). (Mayeur, 1973, p. 118) Soulignons enfin la mise en place en 1878 du plan Freycinet, un ambitieux programme de travaux publics : chemins de fer, canaux, ports, etc. (*Ibid.*, 119-120)

L'œuvre accomplie est importante. Mais la République de plus en plus conservatrice en déçoit plusieurs, dont Zola. Les réformes deviennent de plus en plus rares. Le krach boursier de 1882 provoque une récession qui se poursuit tout au long de la décennie. Et, à partir du milieu des

⁷⁵ Le même amendement déclare inéligibles à la présidence de la République les membres des familles ayant régné sur la France (Bourbon, Orléans, Bonaparte).

⁷⁶ Les sénateurs inamovibles alors en place peuvent cependant siéger jusqu'à leur décès. Le dernier, Émile de Marcère, meurt en 1918.

⁷⁷ Jules Ferry, président du Conseil des ministres de septembre 1880 à novembre 1881 et de février 1883 à mars 1885. Il est également l'artisan de la politique d'expansion coloniale française de l'époque (Tunisie, Afrique subsaharienne, Indochine).

années 1880, le régime est ébranlé par une série de crises et de scandales auxquels il parvient cependant à survivre.

1.2.4) Une succession de crises

La première menace sérieuse vient du boulangisme. Aux législatives d'octobre 1885, les extrêmes (radicaux et socialistes à gauche, conservateurs à droite) se renforcent et les républicains de gouvernement perdent la majorité. La Chambre formée de trois groupes à peu près égaux est ingouvernable ; seules sont possibles des coalitions instables. En raison notamment des difficultés sociales engendrées par la crise économique, on assiste à une montée du sentiment antiparlementaire ; la tentation de l'appel à un sauveur, à un nouvel homme fort se fait sentir. Le général Georges Boulanger, nommé ministre de la Guerre en janvier 1886, atteint rapidement une grande popularité. Républicain, populaire auprès des troupes dont il a amélioré les conditions, il plaît à la gauche en rayant le duc d'Aumale des cadres de l'armée et en réglant la grève des mines de Decazeville sans faire tirer les soldats. Son mouvement se veut à la fois autoritaire et démocratique :

L'aspiration à un régime fort, qui balaie les compromis et les compromissions de l'opportunisme, est inséparable de la volonté de rendre la parole au peuple, de rétablir la souveraineté populaire, confisquée par le parlementarisme et le régime représentatif institué par la constitution « monarchiste » de 1875. (Mayeur, 1973, p. 173)

Boulanger est également populaire dans les milieux nationalistes, qui voient en lui le « général Revanche » capable de mener le redressement militaire français et de venger la défaite de 1870. Écarté du gouvernement en mai 1887, il reçoit des milliers de suffrages lors de l'élection partielle parisienne le 23 du même mois, alors qu'il ne s'est même pas présenté. Pour l'écarter, le gouvernement le nomme à la tête du 13^e corps d'armée à Clermont-Ferrand. Quelques mois plus tard, en octobre, alors que la ferveur boulangiste semble se dissiper, éclate le scandale des décorations, qui éclabousse le régime jusque dans l'entourage de l'homme d'État qui l'incarne : Daniel Wilson, gendre du président Grévy, a vendu des décorations, dont la Légion d'honneur. Grévy démissionne en décembre. Boulanger, qui s'est entre-temps secrètement allié aux monarchistes et aux bonapartistes, se fait élire dans la Dordogne le 8 avril 1888 et dans le Nord une semaine plus tard ; désireux d'un plébiscite par l'opinion, il démissionne et est élu de nouveau dans le Nord, la Somme et la Charente-Inférieure le 19 août. Il se présente à une élection à Paris le 27 janvier 1889, remportant une victoire triomphale. Cependant, il refuse de

marcher sur l'Élysée et de s'emparer du pouvoir qui semble s'offrir à lui, mettant ses espoirs dans les législatives. Le gouvernement agit rapidement. Menacé d'arrestation pour attentat contre la sécurité de l'État, le général s'enfuit en Belgique le 1^{er} avril, minant gravement sa popularité. Son mouvement s'effondre aux élections de septembre-octobre 1889, ce qui s'explique notamment par le retour au scrutin d'arrondissement, moins favorable que le scrutin de liste aux mouvements populistes, et par la division entre conservateurs et boulangistes. Le général finit par se suicider sur la tombe de sa maîtresse en septembre 1891. Si le boulangisme a montré que le régime n'est pas facile à détruire, il a également révélé l'ampleur de la déception populaire devant la République opportuniste ; il grossira les rangs socialistes. (Mayeur, 1973, p. 165-180 ; Houte, 2018, p. 179-185)

Une crise n'attend pas l'autre. La société créée par Ferdinand de Lesseps pour réunir les fonds nécessaires au creusement du canal de Panama fait faillite en 1889 ; à l'automne 1892, on apprend qu'une partie des fonds levés par sa souscription publique a été utilisée par le financier Jacques de Reinach (qui se suicide de façon suspecte en novembre) pour soudoyer des journalistes et obtenir illégalement le soutien de personnalités politiques. Le scandale de Panama, s'il n'ébranle pas sérieusement la République, contribue à la décrédibiliser davantage. La preuve est faite de la collusion entre monde des affaires, presse et personnel politique ; des hommes politiques justifient même ces collusions par les exigences de la politique même. (Mayeur, 1973, p. 207) L'idéal républicain est fortement remis en question : la République ne repose-t-elle pas sur l'idée qu'elle est intrinsèquement différente des autres formes de gouvernement, qu'elle est la meilleure, la plus honnête ? Pourtant, le passage de l'Empire à la République semble au fond n'avoir rien changé aux mœurs politiques, ce qui est moralement troublant : « élevés dans le mépris de la “fête impériale” et des “comptes fantastiques”⁷⁸ auxquels se livraient les financiers du Second Empire, les républicains sont mal à l'aise devant ces compromissions qui sapent en profondeur les assises du régime. » (Houte, 2018, p. 189)

Enfin, l'affaire Dreyfus est assez connue pour qu'il soit nécessaire de fournir plus qu'un bref rappel de la situation : même après la preuve de son innocence est la découverte du véritable coupable, l'armée appuyée par le pouvoir politique qui veut éviter tout scandale (« Il n'y a pas

⁷⁸ En 1868, Jules Ferry réunit plusieurs articles dénonçant l'Empire dans une brochure intitulée *Les Comptes fantastiques d'Hausmann*, titre humoristique faisant référence au baron Hausmann, responsable des transformations de Paris à titre de préfet de la Seine entre 1853 et 1870, et à la pièce *Les Contes d'Hoffmann*, pièce de 1851 dont Offenbach fera un opéra fantastique créé à titre posthume en 1881.

d'affaire Dreyfus », lance le président du Conseil Jules Méline en décembre 1897) refuse de revenir sur sa condamnation du capitaine Alfred Dreyfus, Alsacien juif, pour trahison. L'affaire, dans laquelle Zola joue un rôle qui a été beaucoup étudié, et sur lequel nous reviendrons au chapitre II, révèle l'importance de l'antisémitisme en France. Elle montre l'opposition qui existe souvent entre la raison d'État, d'une part, et la vérité et la justice, d'autre part. Enfin, elle jette un discrédit sur le pouvoir militaire et civil et déchire véritablement la société française, divisée en deux camps, dreyfusard et antidreyfusard.

1.2.5) Un bilan mitigé

Malgré l'ampleur de la tâche effectuée, les progrès restent souvent limités, entre autres sur le plan socioéconomique. Les opportunistes se font de plus en plus les défenseurs de l'ordre établi. La démocratisation de la constitution (les radicaux souhaitent par exemple l'abolition du Sénat et de la présidence de la République) reste lettre morte ; la révision constitutionnelle de 1884 est la dernière avant longtemps⁷⁹. L'impôt sur le revenu ne sera établi qu'à l'aube de la Première Guerre mondiale. Le bilan en matière de législation sociale demeure extrêmement limité, malgré quelques avancées⁸⁰ ; comme le souligne Jean-Marie Mayeur, la République fondée sur l'alliance du monde rural et de la bourgeoisie se soucie peu des questions ouvrières. (1973, p. 72-73) La France républicaine demeure une société inégalitaire où les cas d'ascension sociale sont très rares⁸¹ (Charle, 2015, p. 130-140), malgré ce qu'en dit le discours officiel ; la société française demeure plus rigide que ne le montrent *Les Rougon-Macquart*, romans du mouvement, du bouleversement des hiérarchies.

⁷⁹ Le mouvement boulangiste, qui réclame une révision des lois de 1875 (son slogan est « dissolution, révision, constituante ») a contribué à discréditer toute tentative de modification constitutionnelle et à conforter la volonté de maintien du *statu quo* chez les républicains de gouvernement.

⁸⁰ La loi du 2 novembre 1892, dont les dispositions sont à l'époque les seules à avoir une portée générale en matière de législation du travail, interdit le travail des enfants de moins de 13 ans (12 s'ils ont le certificat d'études), limite la journée de travail à 10 heures pour les moins de 16 ans et à 11 heures pour les moins de 18 ans et les femmes, et interdit le travail de nuit. La législation en matière de protection du travail et d'assurances sociales demeure longtemps inexistante, et la France est loin derrière l'Allemagne impériale qui, de 1883 à 1889, instaure les assurances maladies, accidents, invalidité et vieillesse. Le livret n'est aboli qu'en 1890 ; ce n'est qu'en 1898 qu'est établi le principe de la responsabilité patronale en cas d'accident du travail. Enfin, notons que les mineurs jouissent d'un statut privilégié au sein de la classe ouvrière : création des délégués à la sécurité en 1890, mise sur pied d'un régime de retraite en 1894. (Mayeur, 1973, p. 72-73)

⁸¹ Pour une réflexion plus poussée sur le sujet, voir notamment l'essai de Chantal Jaquet, *Les transclasses ou la non-reproduction* (2014).

Cependant, Christophe Charle souligne qu'en dépit des faits « l'idéologie républicaine parvient quand même à maintenir dans l'opinion publique l'idée d'une France plus égalitaire que les autres pays. » (*Ibid.*, 334) L'argument est politique :

La République aurait aboli les discontinuités de statut qui sont un obstacle à la mobilité. Sans doute les plus riches sont plus riches qu'il ne l'ont jamais été mais le pouvoir parlementaire démocratique peut faire obstacle à leur pouvoir ; la plupart des Français restent dans la classe de leur naissance mais une noria sociale existe qui donne un sens aux efforts de ceux qui veulent changer de condition ; l'ouverture des fonctions électives à des hommes sans qualité (inexistante ailleurs ou fortement vidée de son contenu dans les régimes monarchiques) en est la plus claire manifestation. Enfin la France, au nom de son idéologie laïque, a ouvert les portes de l'accès aux élites aux minorités religieuses – juifs, protestants – qui ailleurs subissent des discriminations. (*Ibid.*, 334-335)

Ce bilan mitigé s'explique en partie par le fait que les républicains ne forment pas un bloc homogène au fil du XIX^e siècle. On peut relever ce qui les unit : hostilité au pouvoir personnel, à la réaction monarchiste et aux cléricaux ; « souvenirs des proscriptions de l'Empire et de la répression de l'Ordre moral » ; foi dans le progrès ; attachement à la République comme mythe renvoyant à la Révolution française et comme système de valeurs plus que comme ensemble d'institutions ; patriotisme ; volonté de laïciser et séculariser la société. (Mayeur, 1984, p. 88 ; Nicolet, 1994) Serge Bernstein et Michel Winock soulignent que, « [p]lus qu'un système institutionnel, l'esprit républicain est une philosophie, une conception de la vie, une certaine foi dans le progrès – toutes choses qui unissent mais peuvent diviser. » (2008, p. 564) Les divisions, sous la Troisième République, portent notamment « sur la conception du contenu des institutions et sur la politique économique et sociale. » (Mayeur, 1984, p. 88) Par exemple, quelle doit être la portée de l'égalité et de la démocratie ? Tous les républicains s'entendent sur l'égalité politique et l'égalité devant la loi, mais qu'en est-il de l'égalité socioéconomique ? Les républicains de gouvernement entendent la démocratie comme l'égalité des chances et non des fortunes. En revanche les radicaux (qui accèdent au pouvoir au tournant du siècle et évoluent ensuite à leur tour vers le centrisme) revendiquent la « République démocratique et sociale » : démocratisation des institutions politiques et judiciaires, séparation de l'Église et de l'État, un certain interventionnisme de l'État dans l'économie, des réformes sociales limitées. (Mayeur, 1973, p. 97) À partir des années 1880, les radicaux sont à leur tour débordés à gauche par les différents mouvements socialistes, qui souhaitent une refonte en profondeur de l'État et des rapports de production, et dont seulement certains acceptent le cadre républicain. La République libérale reposant sur l'alliance entre bourgeois et paysans est également menacée à droite,

l'épisode boulangiste ayant fait naître un nationalisme antiparlementaire et autoritaire. (*Ibid.*, 179) C'est dire qu'à l'époque de Zola la République demeure, malgré l'existence d'un certain nombre de valeurs communes, une notion complexe que de nombreuses forces cherchent à définir, contester, voire détruire.

Conclusion

Ce chapitre a abordé les principaux événements de l'histoire républicaine française depuis 1789 auxquels Zola accorde de l'importance. Les deux premiers, la Révolution française et la révolution de 1848, relèvent de l'histoire davantage que du vécu pour le romancier, lui qui n'a que douze ans lorsque la Deuxième République est officiellement et définitivement enterrée ; cela n'empêche pas qu'il leur accorde une grande importance. Zola, on le verra au chapitre II, réagit publiquement à l'actualité politique à partir du milieu des années 1860. Il est un témoin privilégié de la fin de l'Empire et de la naissance difficile puis de la victoire graduelle de la République, lui qui assure la chronique politique et parlementaire pour plusieurs journaux jusqu'en 1876. Mais l'actualité a également un fort impact sur son œuvre romanesque, même lorsque celle-ci devrait en principe y être imperméable (*Les Rougon-Macquart* racontent officiellement le Second Empire, et donc, en théorie, uniquement la période 1852-1870). La Commune de Paris, l'Ordre moral et les scandales et crises des années 1880-1890, entre autres, laissent des traces importantes dans ses romans. Nous avons donc posé ici des bases permettant une étude plus approfondie de la pensée de Zola.

CHAPITRE II

ZOLA SOUS L'EMPIRE ET LA RÉPUBLIQUE, REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Maintenant que les principaux repères historiques ont été posés, nous pouvons nous concentrer sur Zola lui-même et sa relation à cette même histoire. Comment a-t-il vécu la République, que ce soit sous le Second Empire ou la Troisième République ? Quels événements ont influencé sa perception ? Quelles sont les principales évolutions dans cette relation ? Quel est l'impact du passage de la République d'idéal abstrait à réalité concrète à partir de 1870 ? Et, évidemment, quelles traces de ce rapport à la République retrouve-t-on dans son œuvre ? Nous commencerons en évoquant un souvenir lointain, celui de son père, mort en 1847, alors qu'il n'a pas encore sept ans ; la figure mythique de François Zola ne cessera d'alimenter son imaginaire romanesque. Puis commence, vers le milieu des années 1860, la vie publique d'Émile Zola. Nous verrons successivement les phases et les moments les plus importants de ses prises de positions politiques : républicain sous l'Empire, alors que la République ne demeure qu'un rêve, un idéal, période pendant laquelle il fait un séjour déterminant (1862-1866) comme employé de la librairie Hachette ; la tentation de la carrière politique au début de la Troisième République, épisode bref et souvent négligé par la critique zolienne ; la Commune de Paris, qu'il considère comme l'acte fondateur de la Troisième République ; l'Ordre moral, où l'Assemblée nationale à majorité monarchiste en vient paradoxalement à édifier et consolider la République ; sa désillusion envers la République (ou, du moins, ceux qui la dirigent), sa « campagne » subséquente au *Figaro* et sa retraite du journalisme, au tournant des années 1880 ; enfin la fin de siècle, marquée notamment par son retour au journalisme, son engagement dans l'affaire Dreyfus et son ouverture vers l'internationalisme socialiste. Au passage, nous serons amenés à évoquer certaines des principales influences intellectuelles ayant contribué à façonner le républicanisme de Zola.

2.1) François Zola, figure mythique

On ne sait à peu près rien des convictions politiques de Zola avant les années 1860. Cependant, une question concernant sa jeunesse est digne de mention : celle de son père. Francesco Zolla naît à Venise en 1796. Membre d'une famille d'officiers de père en fils, il sert dans l'armée du royaume d'Italie, commandée par le prince Eugène de Beauharnais, jusqu'à la chute de

Napoléon I^{er}⁸². Il demeure ensuite dans son régiment, désormais rattaché à l'armée de l'Autriche qui a obtenu la Vénétie de la France ; en 1817-1818, il obtient de l'armée un détachement pendant lequel il étudie la géodésie et le nivellement, obtenant un brevet d'associé correspondant de l'Université de Padoue et un doctorat en mathématiques. De 1820 à 1830 ou 1831, il vit en Autriche, où il joue un rôle dans l'établissement des premières lignes de chemin de fer en Europe⁸³. Francesco s'installe ensuite en France et francise son prénom. Après un séjour de 18 mois dans la Légion étrangère en Algérie en 1831-1832, il vit à Marseille jusqu'en 1838, proposant des projets (éclairage au gaz, agrandissement du port, etc.) qui ne sont pas retenus. Finalement, en 1838, son projet de canal et de barrages⁸⁴ pour l'alimentation en eau de la ville est approuvé par les autorités d'Aix-en-Provence. Début 1839, à Paris, il rencontre sa future épouse, Émilie Aubert, de 23 ans sa cadette ; Émile y naît le 2 avril 1840. François Zola continue de se consacrer à son projet, marqué par de nombreuses tracasseries administratives et les manœuvres des investisseurs qui s'emparent graduellement de sa compagnie. Finalement, les travaux, qui se prolongeront jusqu'en 1854, commencent un mois avant son décès le 27 mars 1847, qui laisse sa jeune famille en difficulté financière⁸⁵. (Mitterand, 2021, p. 13-38)

L'influence de François Zola sur la pensée politique et l'imaginaire romanesque de son fils est considérable. Émile, qui pose plusieurs gestes pour honorer son père et entretenir publiquement sa mémoire⁸⁶, « loue en lui la passion pour son temps, le bouillonnement d'idées grandioses et

⁸² À ses funérailles, son ami déclare que deux de ses oncles sont morts au service de la France, ce qui est faux. Selon Henri Mitterand, « il était convenable, aux yeux et dans la parole du persuasif François Zola (qui a francisé son prénom et son nom), que sa famille se fût illustrée tout à la fois par la gloire militaire – la légende de l'Empire est encore toute proche, surtout depuis le retour des cendres en 1840 –, et par l'allégeance à la France de la Révolution et de Bonaparte. » (1999, p. 21)

⁸³ Il propose notamment la construction d'un chemin de fer Linz-Gmunden, et crée en 1830 la « Société des chemins de fer Zola » (avec, pour la première fois, un seul « I »). Cependant, le projet avorte et Francesco doit céder son privilège. Le chemin de fer est repris et achevé par d'autres en 1836. Ce scénario allait se répéter pour François Zola. (Mitterand, 2021, 15-16)

⁸⁴ Il projette d'abord la construction de trois barrages, dont un seul sera construit. (Mitterand, 2021, p. 28)

⁸⁵ Fin 1846, François a, heureusement pour sa famille, fait prononcer par un tribunal la séparation des biens, ce qui protège Émilie d'éventuelles requêtes des créanciers de son mari. (Mitterand, 1999, p. 62) Elle tentera sans succès, jusqu'en 1859, des recours judiciaires contre la spoliation dont elle a été victime.

⁸⁶ Le premier texte d'Émile publié sous son nom est « Le canal Zola » (*La Provence*, 17 février 1859), poème « dithyrambe » qui fait de François un personnage divin utilisant son pouvoir surnaturel sur les éléments pour le bienfait de l'humanité. (Mitterand, 2021, p. 49-55) En 1867-1868, il mène dans les journaux une campagne en faveur d'une reconnaissance par la municipalité d'Aix des services rendus par son père, demandant que soit récompensée « en lui l'initiative du citoyen qui, sans autre secours que son talent et sa foi, arrive à réaliser une œuvre utile à un pays entier. » (*Correspondance*, t. II, p. 154) Il obtient gain de cause : en novembre 1868, le boulevard Chemin-Neuf devient le boulevard François-Zola (aujourd'hui le boulevard François-et-Émile-Zola). En août 1871, le canal d'Aix est rebaptisé « canal Zola ». (Mitterand, 2021, p. 58-64, 67) Enfin, pendant l'affaire Dreyfus, le journaliste antidreyfusard Ernest Judet affirme dans *Le Petit Journal* que Zola père a puisé des fonds

utiles (c'est un mot qu'il répète), le constructeur, le "poète des affaires", le meneur d'hommes. » (Becker, 1993, p. 8) La construction du barrage allie utilité sociale et lutte héroïque, puisque Zola père, toujours confronté au manque d'argent et à la difficulté de trouver des appuis, faisant fi de l'échec de ses projets précédents, a dû se battre âprement pour donner vie à son barrage, a lutté seul pour « capter l'énergie et [...] distribuer à l'homme ce que la nature lui refuse. » (*Ibid.*) L'idéologie de François est également reprise par son fils en fin de carrière :

Farouche partisan du libéralisme économique, préconisant l'association des « capacités » et du capital qui caractérisera la société idéale imaginée par son fils soixante ans plus tard, dans *Travail*, François Zola est le type même de ces ingénieurs civils de la première moitié du XIX^e siècle, qui, à la suite de Saint-Simon, croient au progrès par le développement du commerce et de l'industrie, mais se heurtent à l'esprit de routine et au manque de capitaux. (*Ibid.*, 5)

Sur le plan symbolique, il n'est peut-être pas anodin de noter que la famille Zolla vient de Venise, une des seules Républiques d'Europe tout au long de son existence plus que millénaire⁸⁷.

Il n'est donc pas surprenant que François Zola ait laissé des traces importantes dans l'imaginaire et l'œuvre romanesque de son fils. Relevons d'abord la multitude, au sein de celle-ci, des scientifiques de génie qui luttent avec plus ou moins de succès contre les éléments pour assurer le bienfait de l'humanité : Hamelin dans *L'Argent*, le docteur Pascal, Guillaume Froment et Bertheroy⁸⁸ dans *Paris*, Jordan dans *Travail*. Plus globalement, tous les personnages de bâtisseurs, de conquérants doivent quelque chose à François. Pensons à Octave Mouret (*Au Bonheur des Dames*), à l'Aristide Saccard de *L'Argent*, aux frères Mathieu (*Fécondité*) et Luc Froment (*Travail*). Ce sont des hommes de génie qui, d'abord seuls, puis épaulés par une

dans la caisse de son régiment en Algérie en 1831. Zola doit donc défendre un homme mort depuis plus d'un demi-siècle. Il publie d'abord, le 28 mai 1898, « Mon père », exposé de ce qu'il connaît de la carrière de François Zola. De retour de son exil britannique en juin 1899, il mène enquête et découvre la preuve du travail de faussaire mené par ses adversaires ainsi qu'une lettre de 1832 montrant que son père a rempli tous ses engagements. Il publie les résultats de son enquête dans *L'Aurore* les 23, 24 et 31 janvier 1900. (*Ibid.*, 98-103, 105-108)

⁸⁷ La République de Venise, vaincue par Napoléon Bonaparte, disparaît en 1797, un an après la naissance de Francesco Zolla.

⁸⁸ Chimiste brillant, Bertheroy déclare à deux reprises que « la science seule est révolutionnaire ». (*Paris*, t. 17, p. 265, 330)

poignée de disciples, triomphent de tous les obstacles, font naître prospérité et bonheur, contribuent à l'avènement de la Cité idéale du romancier⁸⁹.

En revanche, François Zola n'a pas uniquement transmis à son fils l'image de l'énergie triomphante, mais également celles de l'échec (il meurt avant d'avoir mené son projet à bien et d'avoir pu en tirer des bénéfices) et du manque (il laisse sa famille dans le besoin et l'abandonne à son sort ; son jeune fils grandira sans guide masculin). Ainsi, par exemple, l'échec d'Aristide dans *L'Argent* (même si on apprend qu'il a recommencé à brasser des affaires peu après la faillite de sa Banque Universelle) s'oppose au triomphe personnel et professionnel d'Octave. (Becker, 1993, p. 9) Comme nous le verrons au chapitre III, Pascal, quoique connoté de façon presque uniquement positive, alterne entre grands succès et graves échecs. Dans *Les Rougon-Macquart*, nombreux sont les pères absents (à commencer par les deux hommes d'Adélaïde, Rougon et Macquart) et les pères tenus en échec, incapables de satisfaire les besoins de leur famille et porter à bonne fin leurs entreprises. (Mitterand, 2021, p. 166-176)

La vie et l'œuvre de François Zola exercent, on le voit, une influence significative sur l'imaginaire de son fils.

2.2) Républicain sous l'Empire

La carrière de Zola débute dans les années 1860, à la fin du Second Empire. S'il se lie avec des opposants au régime impérial (sans jamais fréquenter les plus radicaux d'entre eux) à partir de 1863 et s'il attaque parfois l'Empire de façon claire⁹⁰, il cherche alors surtout à se tailler une place dans le champ littéraire et assurer sa situation matérielle. Ce n'est qu'en 1868 qu'il entre en campagne contre l'Empire. Cependant, son intérêt pour les questions sociales remonte à loin ; il s'indigne des injustices sociales et à la pauvreté dans certains des *Contes à Ninon* qu'il publie en 1864, particulièrement *Sœur-des-Pauvres*. Pour pallier ces maux, Zola prône la

⁸⁹ Le portrait d'Octave et d'Aristide, contrairement à celui des autres personnages cités ici, n'est pas uniquement positif ; Zola n'est pas encore passé du souci de réalisme des *Rougon-Macquart* à l'écriture lyrique et utopique des deux derniers cycles. En revanche, leur action est jugée globalement positive dans ses effets. Nous y reviendrons dans le prochain chapitre.

⁹⁰ Colette Becker souligne que certaines pages du conte *Les Aventures du grand Sidoine et du petit Médéric*, rédigé en 1863 ou 1864, sont « un véritable pamphlet contre les politiques extérieure et intérieure du Second Empire. » (1980, p. 11) En 1865, critiquant le premier volume de *l'Histoire de Jules César* (qui paraît anonymement mais dont tous savent que l'auteur est Napoléon III), il nie l'utilité des « hommes providentiels », dont il fait « un arrêt dans la marche de l'humanité ». (*Mes Haines*, t. 1, p. 840)

« charité militante »⁹¹, « croit en la force de la bonté, à l'élan de fraternité qui poussera les riches à partager avec les pauvres, à la contamination de l'exemple [...] » (Becker, 1980, p. 9) Il adopte alors, on le voit, un ton lyrique qu'il abandonne rapidement (il dénonce déjà les « utopies humanitaires » dans *La Fortune des Rougon*, roman écrit en 1869) mais qui reviendra en force dans ses deux derniers cycles romanesques et même à partir des derniers *Rougon-Macquart*. Inspiré par George Sand et Michelet, il poursuit le rêve quarante-huitard d'harmonie universelle, qu'il ridiculisera par la suite pour sa naïveté, comme nous l'avons vu au chapitre précédent. (*Ibid.*, 8-12)

Profitant de la libéralisation de la presse⁹² le 11 mai 1868, Zola commence à écrire des articles ouvertement politiques, produisant jusqu'en 1870 des critiques de plus en plus acerbes à l'égard de l'Empire dans un journal républicain modéré, *La Tribune*, et dans des feuilles plus radicales, *Le Rappel* et *La Cloche*⁹³. Ses « causeries » hebdomadaires à *La Tribune* sont souvent des satires à l'ironie grinçante dans lesquelles il dénonce l'illégalité et la violence du coup d'État, les débauches mondaines, la misère populaire, les démolitions de Haussmann qui refoulent les pauvres dans des quartiers insalubres, la politique extérieure belliqueuse, les atteintes à la liberté de presse ou encore le rôle trop important de la religion dans l'éducation et la société. (*Articles 1868-1870*, t. 3, p. 436 ; Mitterand, 2009, p. 157)

⁹¹ Expression qu'il utilise pour parler de George Sand dans une lettre du 2 mai 1860. (*Correspondance*, t. I, p. 156) Zola incarne cette charité dans deux figures féminines des *Contes à Ninon*, Sœur-des-Pauvres et Primevère (*Les Aventures du grand Sidoine et du petit Médéric*), qui sont pour Colette Becker les « premières esquisses d'un type d'héroïne qui réapparaîtra dans plusieurs romans pour panser et contrebalancer les maux causés par le développement économique : Denise Baudu (*Au Bonheur des dames*), Madame Caroline (*L'Argent*), Pauline (*La Joie de vivre*), etc. » (1980, p. 9)

⁹² Au tournant des années 1860, l'« Empire autoritaire » cède graduellement sa place à l'« Empire libéral » : amnistie des condamnés politiques (1859), rétablissement du droit d'adresse du Sénat et du Corps législatif (1860), accroissement des pouvoirs financiers du Corps législatif (1861), suppression du délit de coalition (1864), droit d'adresse du Corps législatif remplacé par le droit d'interpellation et accroissement du pouvoir du Sénat et matière législative (1867), libéralisation de la presse par la suppression de l'autorisation préalable et les avertissements et loi facilitant les réunions (1868). Ces réformes, concédées ponctuellement pour couper l'herbe sous le pied de l'opposition républicaine, demeurent nettement insuffisantes pour satisfaire ses revendications, et sont en effet loin d'établir un véritable régime parlementaire. Un tel régime est cependant mis en place par les sénatus-consultes du 8 septembre 1869 et 20 avril 1870 ; le Corps législatif est libéré de la tutelle impériale, le Sénat perd son pouvoir constituant pour devenir une véritable Chambre haute, et les ministres sont responsables devant les députés et le souverain. (Plessis, 1979, p. 200-201, 214-217, 219-221, 233-236) Il est évidemment difficile de savoir si ce changement aurait été suffisant pour préserver l'Empire s'il n'avait été de la débâcle militaire contre la Prusse.

⁹³ Il écrit dans *La Tribune* du 14 juin 1868 au 9 janvier 1870 avec une interruption pour la campagne électorale, de février à juillet 1869 ; dans le *Rappel*, auquel il ne donne que six textes, du 15 mai 1869 au 13 mai 1870 ; dans *La Cloche*, du 2 février 1870 à décembre 1872, avec deux interruptions lorsque le journal est interdit (d'août 1870 à février 1871 en raison de la guerre, d'avril à juin 1871 en raison de la Commune).

Ses dénonciations de l'Empire deviennent de plus en plus virulentes en 1870. « La fin de l'orgie » (*La Cloche*, 13 février) dénonce la débauche et la dépravation des mœurs, signes de la décadence du régime : pendant que les pauvres ont faim et froid, la haute société festoie, les hommes, ces « petits crevés » (même si Zola n'emploie pas l'expression ici), membres de la « jeunesse dorée » de l'Empire, adoptent des meurs décadentes et dépravées : travestissement et tendances homosexuelles⁹⁴. « Ah ! quelle curée que le Second Empire ! » (*Chroniques*, t. 3, p. 501), écrit-il dans le même article, preuve de l'interpénétration de l'écriture journalistique et romanesque : le roman du même titre est alors en cours de préparation. Publié en pleine guerre contre la Prusse, un article sur l'armée, « Vive la France ! » (*La Cloche*, 5 août 1870), est carrément séditionnel : « La République est là-bas, sur les bords du Rhin ; elle compte cinquante mille héros [...] Au retour, ils nous diront : "C'est fait, la France n'est plus menacée par les Prussiens, délivrons-la maintenant de ses autres ennemis." » (*Ibid.*, 538) Zola est conséquemment appelé à comparaître devant un tribunal parisien pour « excitation à la haine et au mépris du gouvernement et provocation à la désobéissance », mais la défaite empêche l'affaire d'aboutir⁹⁵. (Mitterand, 2009, p. 158) Comme le résume Colette Becker :

Il sut [...] créer un type d'article en prise directe sur la situation politique, dans lequel il donne, non pas un commentaire ou une réaction à tel ou tel événement politique précis, mais, à partir d'un fait divers ou d'un événement, une réaction globale, plus sentimentale qu'analytique, sur le régime et la société qu'il observe avec lucidité. [...] Ce que nous trouvons donc, ce n'est pas une pensée organisée, un programme, une tactique électorale, mais quelques grandes options, une profession de foi, des réticences aussi à l'égard des équipes politiciennes de gauche dans lesquelles il n'entre pas. (1980, p. 12)

Les deux premiers tomes du cycle des *Rougon-Macquart*, qui datent de la même époque⁹⁶, sont, selon l'expression d'Henri Mitterand, des « romans-brûlots » (2009, p. 158) dont la charge anti-impériale est particulièrement virulente. *La Fortune des Rougon* (1871), roman sur le coup d'État du 2 décembre, montre que la prise de pouvoir de Louis-Napoléon Bonaparte (que

⁹⁴ « Le diable m'emporte ! aurait dit un garçon qui assistait à la mascarade, le grand B*** et le petit M*** étaient si jolis, mais si jolis, avec leurs chignons frisés et leurs mentons frottés de poudre de riz, que j'ai manqué d'en devenir amoureux... J'avais envie de les entraîner dans les coins obscurs pour les embrasser. » (*Chroniques*, t. 3, p. 502) Les femmes, pour ne pas être délaissées, commenceront sans doute à porter des vêtements d'hommes, ironise Zola.

⁹⁵ *La Cloche* est cependant suspendue le 17 août en raison d'un autre article provocateur de Zola, « Les nerfs de la France ». (*Chronologie*, t. 3, p. 737)

⁹⁶ Le feuilleton de *La Fortune des Rougon* est rédigé au printemps et à l'été 1869 ; la préparation de *La Curée* commence en novembre 1869 et la rédaction est achevée au plus tard en novembre 1871.

représente de façon métonymique la première conquête de Plassans par Félicité et Pierre Rougon) est illégale et repose sur le mensonge et la violence. *La Curée* (1872) donne à voir les fortunes frauduleusement acquises pendant la spéculation immobilière sous Haussmann et la société impériale s'incarnant en trois « monstruosités sociales » : l'« enrichi impudent » (Aristide Saccard né Rougon), le « petit crevé » (Maxime Saccard) et « la Parisienne affolée » (Renée Saccard née Béraud du Châtel). (*Correspondance*, t. II, p. 304) C'est ce milieu dépravé et décadent qui pousse Renée et Maxime à l'inceste. Le même ton grinçant prévaut dans le roman suivant, *Le Ventre de Paris* (1873), satire de l'appui intéressé des petits bourgeois à l'Empire, prêts à accepter toutes les injustices tant que leur commerce va bien. « Quels gredins que les honnêtes gens ! » (Pl., t. I, p. 895) lance à la fin du roman le porte-parole de Zola, Claude Lantier, qui a vu Lisa Quenu (née Macquart) dénoncer l'ancien bagnard Florent, pourtant le demi-frère, le bienfaiteur et pratiquement le père adoptif de son mari, pour son projet d'insurrection républicaine⁹⁷.

Le républicanisme de ce pourfendeur du régime impérial ne fait pas de doute. Très rapidement, il affirme, comme il le fera toujours⁹⁸, que la République est inévitable, que le mouvement démocratique issu de 1789 est irréversible. Dans un de ses premiers romans, même un personnage d'aristocrate, M. de Girousse, « né en pleine révolution », s'en rend compte : « Son esprit droit, son amour de la logique lui avaient fait accepter la marche fatale des temps, et il offrait volontiers la main au peuple, il s'accommodait aux nouvelles tendances de la société moderne. » (*Les Mystères de Marseille*, t. 2, p. 133) Il n'exagère pas lorsqu'il se présente en 1879 comme « un républicain de la veille » ayant « défendu les idées républicaines dans [s]es livres et dans la presse, lorsque le Second Empire était encore debout. » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 488)

Zola définit d'abord cette République inéluctable par la négative : la République, ce n'est pas la guerre, ce n'est pas l'étalage d'un luxe insolent, la débauche mondaine, les inégalités qui s'accroissent. Surtout, ce n'est pas le pouvoir absolu d'un homme providentiel et l'absence de liberté, liberté qui n'est pas seulement politique ; Zola dénonce aussi l'Église et son contrôle de

⁹⁷ Projet qui n'a aucune chance de succès, le groupe républicain étant infiltré par des mouchards au service de l'Empire ; l'idée de la conspiration vient même d'un de ceux-ci, Logre.

⁹⁸ « Pour moi, écrit-il par exemple dans *Le Voltaire* en 1880, la formule républicaine est la seule scientifique, celle à laquelle doit forcément aboutir toute nation. » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 570) L'année suivante, dans *Le Figaro*, il considère la République comme « le seul gouvernement juste et possible. » « Certes, l'évolution démocratique s'impose, il serait fou de prétendre arrêter l'histoire. » (*Une campagne*, t. 11, p. 872-873)

l'éducation, qui nuit selon lui au développement des hommes et en particulier des femmes. La République est donc liée aux valeurs de paix, de liberté, de justice et de fraternité. Il ne réfléchit cependant jamais au fonctionnement de la cité idéale à laquelle il aspire. Sa pensée concorde avec un article de *La Tribune* du 18 octobre 1868 qui définit la République à la fois comme une *forme*, un mode de gouvernement où le pouvoir n'est pas héréditaire, et une *aspiration* au progrès social, à la liberté, à l'égalité, à la justice. (Becker, 1980, p. 13-14)

Cependant, le romancier est loin de partager entièrement les points de vue des républicains qu'il fréquente. Les questions d'égalité politique et de représentation du peuple et de vérité en littérature divisent les camps. L'élitisme politique et littéraire de Zola, quoiqu'encore un peu feutré, apparaît déjà ; il préfère l'idée de justice à celle d'égalité. En 1865, il critique avec virulence la conception proudhonienne de l'art qui prétend que l'artiste n'importe pas, qu'il doit s'effacer complètement devant l'humanité par qui et pour qui il existe et ne chercher qu'à favoriser le progrès social. L'individu, particulièrement l'artiste, doit pouvoir développer son individualité, son tempérament, gages du génie (*Mes Haines*, t. 1, p. 734) : l'œuvre d'art est « un coin de la création vu à travers un tempérament » (*Ibid.*) ; l'art, « la libre expression d'un cœur et d'une intelligence [...] d'autant plus grand qu'il est plus personnel⁹⁹. » (*Ibid.*) Dans *Les Aventures du grand Sidoine et du petit Médéric*, rédigé en 1863 ou 1864, il raille la tentative, contre nature à ses yeux, de faire de tous les animaux un peuple d'égaux : « Mais quelle rude raillerie aux idées de notre âge qui promettent perfection et fraternité à des créatures différentes d'instincts et d'habitudes, parcelles de boue où un même souffle de vie produit des effets contraires ! Sans philosopher davantage, les lions sont les lions. » (*Contes à Ninon*, t. 1, p. 344) Ce rejet de l'égalité montre que Zola, s'il est clairement un républicain opposé au pouvoir héréditaire, n'est pas forcément démocrate. Dans des œuvres comme *La Fortune des Rougon*,

⁹⁹ Une des critiques de Zola à l'égard de Taine, dont il admire dans sa « Revue dramatique et littéraire » du 27 mai 1879 (reprise sous le titre « La Formule critique appliquée au roman » dans *Le Roman expérimental* l'année suivante) la « théorie des milieux et des circonstances historiques, appliquée au mouvement littéraire des nations » (t. 9, p. 422), est son systématisme excessif qui tend à nier l'individualité de l'auteur, son génie personnel. « Zola éprouvait beaucoup de réticences face au systématisme et à la mécanique intellectuelle bien huilée. » (Mourad, 2007, p. 100) Il reprend la critique de Sainte-Beuve, qui souligne « le point vif que la méthode et le procédé de M. Taine n'atteignent pas, quelle que soit son habileté à s'en servir. Il reste toujours en dehors, jusqu'ici, échappant à toutes les mailles du filet, si bien tissé qu'il soit, cette chose qui s'appelle l'individualité du talent, du génie. » (*Le Constitutionnel*, 30 mai 1864, cité dans Mourad, 2007, p. 95) Une histoire de la littérature française écrite par Taine, écrit Zola dans l'article « Sainte-Beuve » (*Le Messager de l'Europe*, octobre 1879, repris dans *Le Voltaire* du 10 au 14 mars et le 24 août 1880), « sera un édifice complet avec ses fondations, ses premières assises, ses étages successifs ; et le tout sera déduit logiquement, démonté et remonté d'après certaines lois » (*Documents littéraires*, t. 10, p. 777) ; en revanche, « tout cela tout cela sera poussé au système, raidi dans une formule mécanique ». (*Ibid.*, 778) Nous reviendrons dans ce chapitre sur la place de Taine la pensée de Zola.

il met en scène des foules crédules facilement séduites et manipulées par de beaux discours. (Becker, 1980, p. 14) Il écrit en 1865 : « J'aime à constater, avant tout, que les Français sont toujours les Français. Ces braves enfants qui ont fait trois ou quatre révolutions ont le fanatisme de l'autorité [...] » (*Confidences d'une curieuse*, t. 1, p. 665) La République, dans sa conception, est donc un gouvernement *pour* le peuple (« Je le suis sans doute [républicain], si l'on entend par ce mot un homme qui souhaite le bonheur de tout le monde », déclare le docteur Pascal, double de Zola [*La Fortune des Rougon*, t. I, p. 97]) et non forcément *par* le peuple : l'élitisme et l'attitude complexe et parfois condescendante envers ce peuple demeurent des constantes de sa pensée. En politique comme dans les arts, il a déjà la haine des médiocres et prône, sans le dire encore nettement, un gouvernement des capacités. (Becker, 1980, p. 16)

Colette Becker souligne l'originalité et la singularité du point de vue zolien : « Aux grands mots de liberté, d'égalité et de fraternité de la génération de 48, Zola, qui appartient à la nouvelle génération teintée de positivisme, ajoute celui de vérité. Là est l'origine de ses heurts avec les républicains. » (*Ibid.*, 15) Deux conceptions diamétralement opposées de la littérature républicaine s'opposent en effet. Pour la critique de gauche, la littérature doit être édifiante et moralisante, fournir de beaux exemples pour l'homme dont ils affirment unanimement la liberté. Ceci explique l'accueil défavorable qu'elle réserve à *Thérèse Raquin* (1867) et *Madeleine Férat* (1868), deux romans qui mettent en scène des personnages incapables d'échapper à de lourds déterminismes¹⁰⁰ ; pour Zola en revanche, « l'avènement du peuple à la vie politique nécessite une forme nouvelle de littérature qui rejettera le "pathos humanitaire" et moralisant des démocrates, pour se consacrer à l'étude franche du réel *dans sa totalité*. » (*Ibid.*, 16 ; souligné dans le texte) Dès cette époque, « Deux définitions du roman » (essai envoyé au Congrès scientifique de France, qui tenait sa trente-troisième séance à Aix en décembre 1866) « rapproche, plus systématiquement qu'il ne l'a fait jusque-là, la démarche de l'écrivain et celle du savant. » (Suwala, 1980, p. 36) Le rôle du romancier est de chercher à connaître et non de divertir ou de corriger. En tant qu'étude, l'œuvre littéraire « doit s'attacher à apporter une notation quasi scientifique du réel considéré dans toute sa complexité, afin d'atteindre en le dépassant, à la "vérité humaine". » (*Ibid.*) Elle peut ainsi avoir une portée et une fonction sociales : c'est « la moralisation indirecte par l'exposé logique et puissant de la vérité » (*Mes*

¹⁰⁰ Auguste Vacquerie écrit par exemple dans une lettre du 2 janvier 1869 que *Madeleine Férat* anéantit « terriblement la liberté, la conscience, la volonté, l'âme, le bien et le mal, en faisant d'une créature la chose du premier passant qui l'a rencontrée ». (*Correspondance*, t. II, p. 26)

Haines, t. I, p. 806) dont Zola parle ailleurs. Zola emprunte déjà, pour parler du romancier, un langage qu'il reprendra avec plus de force et de fermeté au tournant de 1880 :

Il est, avant tout, un savant, un savant de l'ordre moral. J'aime à me le représenter comme l'anatomiste de l'âme et de la chair. Il dissèque l'homme, étudie le jeu des passions, interroge chaque fibre, fait l'analyse de l'organisme entier. Comme le chirurgien, il n'a ni honte ni répugnance, lorsqu'il fouille les plaies humaines. Il n'a de souci que de vérité [...] Les sciences modernes lui ont donné pour instrument l'analyse et la méthode expérimentale. Il procède comme nos chimistes et nos mathématiciens ; il décompose les actions, en détermine les causes, en explique les résultats ; il opère selon des équations fixes, ramenant les faits à l'étude de l'influence des milieux sur les individualités. Le nom qui lui convient est celui de docteur ès sciences morales¹⁰¹. (*Deux définitions du roman*, t. 2, p. 510)

La table est déjà mise pour la controverse de *L'Assommoir*. Dès 1868, Zola lie donc littérature et politique, démocratie et littérature de vérité, cette dernière devenant une condition nécessaire à l'implantation définitive de la République¹⁰².

C'est donc au nom de la recherche du progrès que Zola romancier livre des discours complexes, voire contradictoires, sur la République et les personnages fictifs qui l'incarnent dans son œuvre, sur le peuple ; que, quelques années plus tard, il ne se gênera pas pour clamer tout haut ses déceptions face à la Troisième République, dénoncer la lenteur des progrès, les querelles stériles de la joute politique et la médiocrité du personnel politique. N'anticipons cependant pas trop. Pour l'instant, comme le souligne Colette Becker, il n'est pas opportun pour les républicains de se diviser sur de telles questions. La priorité est à la lutte contre l'Empire : Zola, comme les autres républicains, se contente de prononcer des mots d'aspirations généreuses mais ambigus ; la mise en application divisera vite¹⁰³. (*Ibid.*)

¹⁰¹ Zola fait vraisemblablement écho ici à Balzac, qu'il découvre justement en 1866, et qui a écrit dans *La Cousine Bette* : « Un docteur ès sciences sociales eût reconnu l'amant à quelques-unes de ces futilités de riche bijouterie qui ne peuvent venir que de ce demi-dieu, toujours absent, toujours présent chez une femme mariée » (*La Comédie humaine*, t. 7, p. 104)

¹⁰² L'inverse est également vrai pour Zola, qui écrit, une dizaine d'années plus tard : « Tout gouvernement définitif et durable a une littérature. Les Républiques de 1789 et 1848 n'en ont pas eu, parce qu'elles ont passé sur la nation comme des crises. Aujourd'hui, notre République paraît fondée, et dès lors elle va avoir son expression littéraire. » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 507)

¹⁰³ Pierre Cogny souligne le flou entourant les conceptions politiques du jeune Zola : « Tout jaillit d'humeurs et d'impressions, sans qu'apparaisse un concept un peu précis, et il serait difficile de se faire une idée nette du régime ou de ses partisans à travers les allusions, tableaux ou phrases dans [qu'on retrouve dans *La Fortune des Rougon*] ». (1972, p. 354) « Au fond, la notion de République pour Zola, en 1869, repose sur une ambiguïté ; il attend beaucoup et ne craint pas moins. Il opte pour les républicains, malgré l'incertitude qu'ils représentent, parce que

On ne peut, lorsqu'on évoque cette période de la vie de Zola, passer sous silence son passage, déterminant, chez l'éditeur Hachette. Il y entre comme commis le 1^{er} mars 1862, passant rapidement du service du matériel à celui de la publicité, dont il devient le chef en 1864 ; il y reste jusqu'au 31 janvier 1866. (Becker, 1993, p. 119) Cette expérience est déterminante à plusieurs égards. Elle lui apprend d'abord à considérer l'œuvre littéraire comme une marchandise ayant pour but d'être vendue le plus possible et assurer la subsistance de son créateur.

Pour le jeune auteur [...], cette démythification de l'œuvre et de son auteur entraîne une nouvelle conception de l'homme de lettres sur laquelle il reviendra plusieurs fois, en particulier dans son [...] article du *Messenger de l'Europe* de mars 1880, « L'Argent dans la littérature » : l'écrivain est « un marchand comme un autre, plaçant ou ne plaçant pas sa marchandise selon la marque de fabrique » [*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 394], un « homme d'affaires ». (Becker, 1993, p. 97)

Zola, tenant compte de l'évolution sociale, défend donc contre la conception aristocratique de la littérature, selon laquelle « il est convenu que l'argent est une chose grossière qui abaisse la dignité des lettres » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 395), une conception plus moderne. Comme il n'a pas de fortune personnelle, les lettres ne sont pas un moyen de divertir son esprit, mais une véritable carrière. (Becker, 1993, p. 97-98) À cet égard, le romancier en devenir ne perd pas son temps chez Hachette, dont il sort pénétré de précieuses leçons pour le lancement et la publicité de ses futurs ouvrages.

Il est probable que Louis Hachette, homme ayant fondé une grande entreprise, comme lui orphelin et sans fortune, exerce, tout comme son père mort depuis longtemps déjà, une influence considérable sur son imaginaire : « il est aussi séduit par certains aspects de son époque d'économie libérale : il est fasciné par une image mythique du bâtisseur, de l'individu d'élite ». (Becker, 1978, p. 123) « “Logique” commerciale, besoin inlassable d'activité, goût du progrès, innovation constructive, tempérament se retrouvent dans plusieurs de ses personnages pour lesquels il ne masque pas sa sympathie, ainsi Octave Mouret, Saccard ou Luc, le maître de l'idéale Crêcherie. » (Becker, 1993, p. 100-101) L'évolution même de la librairie, qui est reconstruite et agrandie en 1862-1864, a aussi pu marquer son esprit.

ce sont les vaincus, ceux qui ont cru en quelque chose, et qui, leur idéal trahi, n'ont plus qu'à mourir [...] » (*Ibid.*, 355)

En une quarantaine d'années, le très modeste fond de Brédif [...] est devenu une maison couvrant 10 000 m². Il y a de quoi frapper le jeune Zola : il voit fonctionner un de ces « monstres » qui caractérisent la deuxième moitié du XIX^e siècle. Comme le fera le « Bonheur des dames », la librairie, en quelques années, étend son influence sur la France entière, ouvre même une succursale en Algérie. Homme d'affaires inventif et audacieux, Louis Hachette [...] multiplie les innovations (emploi de techniques modernes, création de collections ou de journaux) visant à une rentabilisation accrue tout en répondant aux besoins des lecteurs. La galerie de vente qu'il fait construire en 1864 est une de ces vastes constructions de fer et de fonte dans lesquelles le romancier, admiratif, voit un symbole du modernisme. (*Ibid.*, 100)

Enfin, ces presque quatre années de la vie de Zola sont aussi déterminantes sur le plan intellectuel. La librairie Hachette est un important foyer d'opposition républicaine et libérale regroupant plusieurs penseurs positivistes et anticléricaux : Jules Simon, Jules Michelet, Hippolyte Taine, Émile Littré. Le jeune homme ne peut qu'être influencé par son contact avec une « pensée tournée vers la science, le progrès et la foi en l'éducation ». (Laville, 2013, p. 74)

Impressionné par l'exemple de Littré, chercheur infatigable, dont il restera un fervent admirateur [...], Zola a retenu l'idée du rôle prédominant du chercheur et de l'écrivain dans la société contemporaine ; il leur revient de repousser les limites de la connaissance humaine et d'œuvrer à l'entreprise commune de progrès. L'écrivain se fera savant : « le nom qui lui convient est celui de docteur ès sciences morales. » Zola appartient donc à ce mouvement de pensée anticléricale qui refuse l'imposition d'une vérité révélée comme appréhension unique du monde, et désire que la science participe à l'explicitation du monde, accroisse le pouvoir des hommes sur leur propre destinée et contribue par là au progrès, au bonheur *terrestre* de l'humanité. (*Ibid.* ; souligné dans le texte)

C'est donc en grande partie chez Hachette qu'il développe son esthétique romanesque. « Pour Zola, comme pour les positivistes, la soumission à l'objet, le dénombrement et la description (dont on croit qu'elle peut et doit être objective) sont les moyens de comprendre (en extension et en profondeur), de maîtriser l'univers. » (Becker, 1993, p. 108) Cette idée expliquerait le goût du romancier pour les cycles et les immenses descriptions qui « sous-tend les *Rougon-Macquart*, sorte de catalogue de la société contemporaine. » (*Ibid.*) Zola se revendique donc fréquemment de la posture du savant désintéressé, qui se tient au-dessus de la mêlée, demeure objectif et neutre, constate sans juger.

Ma grande affaire est d'être purement naturaliste, purement physiologiste. Au lieu d'avoir des principes (la royauté, le catholicisme) j'aurai des lois (l'hérédité, l'énéité [*sic.*]). Je ne veux pas comme Balzac avoir une décision sur les affaires des hommes, être politique, philosophe, moraliste. Je me contenterai d'être savant, de

dire ce qui est en en cherchant les raisons intimes. Point de conclusion d'ailleurs. Un simple exposé des faits d'une famille, en montrant le mécanisme intérieur qui la fait agir. (*Différences entre Balzac et moi*, vol. I, p. 42-43)

« Je ne suis qu'un greffier qui me défends de conclure. Mais je laisse le soin de réfléchir et de trouver les remèdes » (*Correspondance*, t. II, p. 537), écrit-il encore, près d'une décennie plus tard, dans sa défense de *L'Assommoir* que nous aurons de nouveau l'occasion de citer.

Influencé notamment par Michelet¹⁰⁴, Zola devient un anticlérical convaincu qui ne cessera de combattre l'influence de l'Église. Celle-ci exerce une grande influence sur la société et plus particulièrement sur l'esprit des femmes, dont elle fait les créatures du péché originel, les maintenant dans l'ignorance et les éloignant des hommes. Les représentations négatives de prêtres et autres hommes d'Église abondent sous sa plume¹⁰⁵. Un roman comme *La Conquête de Plassans* (1874) dénonce le pouvoir carrément charnel que ceux-ci détiennent sur les dévotes comme Marthe Rougon. Dans ses œuvres tardives, le romancier, toujours un homme de son temps, réagit à la résurgence du mysticisme antiscientifique fin de siècle. *Lourdes* (1894) montre que les guérisons miraculeuses attribuées aux eaux de la grotte sont une escroquerie utilisée par les prêtres que la venue de milliers de pèlerins enrichit. *Vérité* (1903), roman reprenant l'affaire Dreyfus mais déplacée du monde militaire au monde civil (un prêtre a violé et tué un enfant, crime pour lequel un instituteur juif laïque est condamné), oppose explicitement les forces de la vérité, de la science, de l'éducation et de la laïcité à celles de

¹⁰⁴ L'historien écrit par exemple, dans *Du prêtre, de la femme, de la famille* : « Nos femmes et nos filles sont élevées, gouvernées, *par nos ennemis*[,] [...] [*e*]nnemis de l'esprit moderne, de la liberté et de l'avenir. » (1845, p. 6-7 ; souligné dans le texte) Les prêtres contribuent à empêcher une véritable association entre mari et femme. On ne sait pas si Zola a lu ce texte, mais on remarque que le point de vue sur le mariage est le même. Nous verrons au chapitre III que le romancier célèbre les femmes de commerçants qui secondent loyalement leurs maris. Michelet déplore en effet que ce cette classe soit la seule où les femmes deviennent « non la compagne seulement, mais le compagnon, l'ami, l'associé, l'*alter ego*. » (*Ibid.*, 191) « Voyez dans les quartiers marchands, dans ce sombre magasin de la rue des Lombards ou de la Verrerie, la jeune femme, souvent née fort riche, qui n'en reste pas moins là, dans le petit cabinet vitré, à tenir les livres, qui enregistre ce qui entre et sort, dirige les garçons, les commis. Avec un tel associé, la maison prospérera. Et le ménage y gagne aussi. Le mari et la femme, séparés d'occupations pendant le jour, doivent se réunir d'autant mieux dans une pensée commune. » (*Ibid.*)

¹⁰⁵ Citons notamment : l'abbé Roustan (*Le Ventre de Paris*), qui montre subtilement à Lisa Macquart que tous les moyens sont bons pour se débarrasser de Florent ; l'abbé Faujas (*La Conquête de Plassans*), homme brutal chargé de regagner la ville au bonapartisme, pliant la fragile Marthe Rougon à sa volonté ; le frère Archangias (*La Faute de l'abbé Mouret*), rustre, sale, ignorant, fanatique, brutal, violemment misogyne ; dans le même roman, le protagoniste éponyme, porté au délire mystique et dévirilisé par sa formation de séminariste ; l'abbé Mauduit (*Pot-Bouille*), dont le seul rôle est de préserver les apparences, de couvrir du manteau de la religion la décadence morale de la bourgeoisie ; l'abbé Horteur (*La Joie de vivre*), paysan ignorant ne se souciant pas du salut de ses ouailles, qu'il méprise ; l'abbé Joire (*Germinal*), dont le seul but est de ne fâcher ni les ouvriers ni les maîtres ; son successeur, l'abbé Ranvier, socialiste exalté ; etc. Pour une vue plus approfondie du sujet, voir l'ouvrage de Pierre Ouvrard, *Zola et le prêtre* (1986).

l'Église, de l'obscurantisme, de la vérité révélée, de l'obéissance aveugle au dogme et à l'autorité.

Zola est également influencé, chez Hachette, par la littérature édifiante destinée aux ouvriers. « Sa conception de la morale et de l'éducation populaire, et, par suite, d'une forme de littérature et de son rôle social, s'est formée au contact de cette pensée républicaine issue de 1848. » (Becker, 1993, p. 103) Comme le souligne Colette Becker, Zola fera écho à ce discours dans son œuvre romanesque. Le texte présentant un livre du saint-simonien Charton conclut : « Si misérable que l'on soit au commencement de la vie, on peut toujours arriver à l'aisance et à la considération avec une forte volonté, l'amour de l'instruction, une application constante au travail, et surtout avec l'honnêteté et la régularité des mœurs, qui attirent et commandent la sympathie. » (cité dans *Ibid.*, 103-104) « C'est l'homme qui fait sa destinée bien plus que les circonstances » (1861, p. 119), écrit Jules Simon dans *L'Ouvrière*¹⁰⁶. « L'existence a beau être dure, on s'en tire toujours, lorsqu'on a de l'ordre et de l'économie [...] » (Pl., t. II, p. 683), peut-on lire dans *L'Assommoir*. S'il rejette et ridiculise, dans ce roman et encore plus dans *Germinal* (où la morale sentencieuse adressée à l'ouvrier ne tient plus : quoiqu'ils fassent, il est impossible pour les mineurs d'améliorer leur sort, et même les plus vertueux d'entre eux sont à peine capable de joindre les deux bouts), cette vision bourgeoise, « pétrie de bons sentiments mais plus proche de ce qu'il appellera les "rêvasseries humanitaires de 1848" que d'une vision réaliste de la société et de la condition ouvrière » (Becker, 1993, p. 104), celle-ci n'en a pas moins un impact profond sur lui. La morale de *L'Assommoir* que nous venons de citer n'est jamais contredite malgré la présence dans le texte d'un discours concurrent qui fait des réalités socioéconomiques la principale cause de la misère ouvrière ; la polyphonie du roman, sur laquelle nous reviendrons, entraîne un aplatissement des points de vue, fait en sorte que les

¹⁰⁶ Simon, dans cet ouvrage, ne nie pas totalement le poids des réalités sociales dans les malheurs de la classe ouvrière, déplorant par exemple l'insuffisance des lois encadrant le travail des enfants. (1861, p. 48-52) Mais cette critique demeure extrêmement minime et feutrée, et l'auteur réduit la question à sa dimension morale, martelant que l'ouvrier qui se montre vertueux tirera forcément son épingle du jeu ; un chapitre entier est consacré à l'alcoolisme et au libertinage. (*Ibid.*, 119-145) Il identifie « trois fléaux qui rendent la position de l'ouvrier si précaire » (*Ibid.*, 43) : chômage, maladie, vieillesse. Aucune mention de l'insuffisance des salaires, de l'absence de filet social, du coût trop élevé des loyers, de l'insuffisance de l'éducation offerte, etc. Il écrit que le « retour à la vie de famille » est le seul remède contre « nos misères sociales ». (*Ibid.*, 265) Plus précisément, Simon prône les institutions de prévoyance (associations de secours mutuels, caisses d'épargne), la création de cités ouvrières favorisant l'accès des ouvriers et la propriété et la valorisation de l'instruction. (*Ibid.*, 318-383) Comme on le verra au chapitre III, on peut faire le même reproche à Zola.

différents discours se neutralisent mutuellement, rendant complexe l'interprétation du discours romanesque.

2.3) La tentation de la carrière politique

Zola quitte Paris pour Marseille le 7 septembre 1870, alors que la guerre franco-prussienne fait rage. Il y fonde un journal, *La Marseillaise*, dont le premier numéro paraît le 27¹⁰⁷. Le 29 octobre, devant leurs difficultés financières, Zola et son partenaire en cèdent la propriété à partir du 1^{er} novembre¹⁰⁸. Il contribue également une dizaine d'articles dans la même veine que ceux de *La Marseillaise* à un journal encore plus éphémère, *La Vraie République*, qui ne paraît que du 9 au 25 novembre. Zola, qui a compris que ces deux publications ne feront pas long feu et ne suffisent donc pas pour assurer sa subsistance, tente dès la mi-novembre d'obtenir un poste dans la nouvelle administration républicaine, préférablement la sous-préfecture d'Aix ; c'est pour cette raison qu'il se rend le 11 décembre à Bordeaux, nouveau siège du gouvernement provisoire. Mais toutes ses démarches restent en vain jusqu'au 20 du même mois, date où Alexandre Glais-Bizoin, ministre âgé et peu influent au sein du gouvernement de la Défense nationale, lui offre de devenir son secrétaire. Zola entre en fonction dès le lendemain ; il occupe le poste jusqu'à la démission du gouvernement, le 13 février 1871. Il est ensuite rapidement engagé comme chroniqueur parlementaire par *La Cloche* et *Le Sémaphore de Marseille*¹⁰⁹. Le 14 mars, quatre jours avant le début de la Commune, il rentre à Paris, d'où il se rend quotidiennement suivre les séances parlementaires à Versailles, nouveau siège de l'Assemblée nationale. (Mitterand, 1999, p. 753-796) Marcel Girard écrit que « [l]'aventure se termine donc par une série de replis successifs vers la littérature. » (1955, 513) En effet, Zola, qui a laissé la rédaction de *La Curée* en plan à son départ de Paris en septembre 1870, ne semble pas avoir écrit une seule ligne de roman pendant ses quelque six mois d'exil. Après l'échec de son bref projet d'entrer en politique, il se tourne de nouveau vers le journalisme quotidien, qui lui pèse, mais dont il ne peut se passer financièrement jusqu'au succès commercial de *L'Assommoir* en 1876-1877, et surtout vers la poursuite des *Rougon-Macquart*.

¹⁰⁷ Peu de choses ont survécu de cette publication, mais elle prône, pendant son premier mois d'existence, la résistance acharnée face à l'ennemi et la levée en masse. Par la suite, le journal défend l'apaisement. (Mitterand, 1999, p. 762-763)

¹⁰⁸ Il continue d'y écrire jusqu'au 20 novembre environ. Le dernier numéro paraît le 16 décembre.

¹⁰⁹ Ses *Lettres de Bordeaux* paraissent dans *Le Sémaphore* à partir du 17 février, dans *La Cloche* à partir du 19.

Que retenir de ce court moment, souvent négligé par la critique, où Zola abandonne temporairement la littérature pour lorgner une place dans le monde politique ? S'il est sans doute exagéré d'évoquer un « secret appétit du pouvoir » (*Ibid.*, 512) à propos d'un bref épisode de recherche d'emploi dans l'administration, qui n'est peut-être qu'un expédient temporaire pour se tirer d'un embarras financier¹¹⁰, il n'en demeure pas moins que l'aventure de Zola à Marseille et Bordeaux révèle, en dépit des démentis formels qu'il continuera d'opposer, la constance de son intérêt pour les affaires publiques. Cette expérience contribue aussi à faire naître chez lui une méfiance, un dédain, voire un mépris envers le monde politique dont les représentants médiocres n'ont pas su reconnaître sa valeur, qui récompense non pas les hommes de génie mais les ambitieux, les flatteurs des puissants, les bas intrigants. « J'aurais pu être de la curée, si j'avais eu la moindre ambition politique. Il me suffisait de me baisser pour ramasser les épis, après les avoir fauchés » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 488), écrit-il par exemple en 1879, passant sous silence qu'il a lui-même brièvement fait partie du cercle des ambitieux et qu'il a tenté, sans succès, de se tailler une part de gâteau. Les vicissitudes de la politique qu'il dénoncera fréquemment tout au long de sa vie, il les a personnellement vécues : la ruée vers les places, la lourdeur et la lenteur de la bureaucratie, le poids des coteries et la nécessité des contacts pour parvenir. Celles-ci enrichissent son imaginaire romanesque ; son passage au gouvernement et dans les tribunes de presse lui donne en effet une connaissance privilégiée des rouages du pouvoir et du parlementarisme qu'il mettra à profit dans *Son Excellence Eugène Rougon*, quelques années plus tard. (Mitterand, 1999, p. 796 ; Girard, 1955, p. 513)

2.4) La Commune de Paris, acte fondateur de la Troisième République

Zola est un témoin privilégié de la Commune : ses *Lettres de Versailles*, chroniques parlementaires, paraissent dans *La Cloche* du 22 mars au 18 avril 1871¹¹¹ ; puis viennent les *Lettres de Paris*, anonymes, rédigées à partir du 19 avril et publiées par *Le Séaphore de Marseille*, journal orléaniste récemment converti à la République¹¹².

¹¹⁰ C'est du moins l'opinion d'Henri Mitterand : « À vrai dire, il est peu probable que Zola ait pensé se détourner du journalisme et de la littérature pour entrer dans "la préfectorale". [...] Zola, à trente ans, tient trop à une autonomie qu'il a jusqu'ici payée très cher, pour la sacrifier à une destinée de bureaucrate. Ce ne serait qu'un pis-aller, lui permettant de gagner du temps, et un peu d'argent, jusqu'au retour à Paris. » (1999, p. 767)

¹¹¹ Date de suppression du journal par la Commune ; Zola, par précaution, a cessé de signer ses articles le 10 avril.

¹¹² La collaboration de Zola au *Séaphore* se poursuit jusqu'en mai 1877 ; ses *Lettres de Paris* paraissent jusqu'en mai 1876.

Dans un premier temps, alors qu'il écrit pour *La Cloche*, Zola se montre favorable au mouvement. Le chroniqueur soutient les revendications à l'autonomie municipale et les mesures sociales comme la remise sans contrepartie des trois derniers mois de loyer. (*Lettres de Versailles et de Paris [I] : La Commune [mars-mai 1871]*, t. 4, p. 402) Il célèbre les élections municipales du Conseil de la Commune, le 26 mars ; cette expérience de démocratie directe est peut-être « un système qui doit tirer à jamais la France des empires et des monarchies ». (*Lettres de Versailles [1871]*, t. 4, p. 428) Zola déclare qu'« entre Versailles qui discute misérablement et Paris qui se réconcilie devant les urnes, j'avoue qu'instinctivement je suis pour cette noble et grande ville [...] qui n'a peut-être eu, dans la longue souffrance, un dernier accès de fièvre que pour augmenter nos libertés. » (*Ibid.*, 428-429) Il tient l'Assemblée de Versailles et son attitude jusqu'au-boutiste responsable de l'envenimement de la situation : « On lui demandait une loi de conciliation, une loi qui pacifiât la capitale ; vite elle s'est empressée d'en confectionner une qui organise la guerre civile, et jette un suprême défi à ce malheureux Paris, déjà si fiévreux et si durement éprouvé », écrit-il le 23 mars. (*Ibid.*, 415) Il s'oppose alors à toute attaque contre Paris.

Le discours que tient Zola dans *Le Sémaphore de Marseille* est complètement différent. Il dénonce désormais la Commune dans des articles violents, ce qui s'explique notamment par la radicalisation de celle-ci (tendances dictatoriales, luttes entre différentes factions, atteintes à la liberté de la presse, arrestations de réfractaires, destruction de la colonne Vendôme, etc.) et par les pressions d'un journal plus conservateur. (*Lettres de Versailles et de Paris [I] : La Commune [mars-mai 1871]*, t. 4, p. 403-405) À ses yeux, la Commune est désormais dirigée par des intrigants, des cerveaux égarés et des brutes. Dès sa première *Lettre de Paris*, rédigée le 19 avril, s'il dément certaines rumeurs ayant cours (comme le sang coulant dans les rues), il montre « la grande ville » opprimée par « les misérables fous et les intrigants ». (*Lettres de Paris [1871]*, t. 4, p. 475) « La terreur règne, la liberté individuelle et le respect dû aux propriétés sont violés, le clergé est odieusement poursuivi, les perquisitions et les réquisitions sont employées comme mode de gouvernement [...] » (*Ibid.*) Comme dans ses romans, il dénonce les discours vides des demi-savants, évoquant « ces solennelles niaiseries », « ces songes creux qui détruisent les cervelles les mieux organisées, et qui finissent par faire d'un rêveur inoffensif une bête enragée très dangereuse. » (*Ibid.*, 535) La Commune devient à ses yeux la répétition de la phase radicale de la Révolution française ; par exemple, la création d'un Comité de salut public le 2 mai est « le pastiche étroit et grotesque de 93 ». (*Ibid.*, 512) En conséquence, Zola,

qui a quitté Paris le 10 mai, réclame désormais la répression. « Il faut que l'insurrection soit écrasée dans son berceau » (*Ibid.*, 564), écrit-il le 23 mai, deux jours après le début de la Semaine sanglante. Même les débordements potentiels ne semblent pas l'inquiéter, puisqu'il déclare le lendemain, en évoquant d'hypothétiques atrocités commises par la Commune : « À ce moment de justice suprême les chefs ne seront plus maîtres des soldats. Que l'œuvre de purification s'accomplisse ! » (*Ibid.*, 567) Une semaine plus tard, après l'écrasement de l'insurrection, il y va d'une déclaration étonnante : « Aujourd'hui Paris respire, et notre armée a retrouvé sa gloire militaire. » (*Ibid.*, 585) Il est apparemment glorieux pour une armée professionnelle de battre des troupes affamées, indisciplinées et nettement moins nombreuses. Cependant, le ton de Zola sur la répression change rapidement. Le 27 mai, il écrit : « Non, jamais je n'oublierai l'affreux serrement de cœur que j'ai éprouvé en face de cet amas de chair humaine sanglant, jeté au hasard sur le chemin de halage. »¹¹³ (*Ibid.*, 575) La colère et l'indignation ont cédé la place à la pitié ; Zola demandera par la suite l'amnistie des communards. Soulignons qu'il formule le 30 mai une idée qu'il reprendra et développera vingt ans plus tard dans *La Débâcle* (1892), celle de la Commune et du massacre subséquent comme acte de purification, comme mal nécessaire à la résurrection sociale : « Une grande émotion m'a pris en face de cette résurrection de mon cher Paris. Mais il ne peut périr ! Le bain de sang qu'il vient de prendre était peut-être d'une horrible nécessité, pour calmer certaines de ses fièvres. » (*Ibid.*, 584)

La Commune sert de cadre historique à deux de ses œuvres. La nouvelle *Jacques Damour*, rédigée à l'été 1880, sous l'inspiration de la récente loi d'amnistie, raconte l'histoire d'un ancien communard qui rentre à Paris après de nombreuses péripéties (déclaré mort par erreur après son évasion du bagne, il tente notamment de faire fortune aux États-Unis, sans succès, et profite de l'amnistie pour rentrer en France). À son retour, il constate que les choses ont changé et qu'il a été oublié : presque tous les habitants de sa rue ont déménagé, sa femme s'est remariée et a eu deux nouveaux enfants. (*Naïs Micoulin*, t. 12, p. 665-687) Comme le souligne Olivier Lumbroso, la conclusion est claire : les communards et la Commune ont été balayés par l'histoire. (*Ibid.*, 557) Damour, un colonel Chabert plus chanceux, termine ses jours chez sa fille à la campagne, dans une heureuse paresse, continuant de tenir ses vaines paroles révolutionnaires, vivant dans un oubli qu'il cultive, lui qui ne tente plus de revoir sa femme et

¹¹³ Cette visite de Paris en ruines le 27 n'a pu avoir lieu, car Zola ne revient en ville que le 28 ou le 29. (*Chronologie*, t. 4, p. 641)

refuse de rétablir son état civil. On retrouve également dans la nouvelle deux personnages récurrents dans l'œuvre zolienne au point d'être archétypaux. L'intrigant Berru, qui exalte Damour en le poussant à s'engager dans la Commune, alors qu'il s'est lui-même trouvé un emploi tranquille. Il est coulé dans le même moule que des figures comme Antoine Macquart (*La Fortune des Rougon*), Auguste Lantier (*L'Assommoir*) et Chouteau (*La Débâcle*)¹¹⁴ : statut de mauvais ouvrier et paresse, égoïsme absolu, hypocrisie des convictions politiques affichées, qui ne sont que des moyens de masquer et favoriser les ambitions personnelles ; refus de se compromettre malgré les discours incendiaires. Damour, lui, évoque les républicains romantiques évoqués ci-haut, particulièrement Silvère et Florent : il est facilement manipulable, son idéalisme et sa naïveté étant utilisées pour le pousser à la violence par quelqu'un qui n'a aucune intention de faire de même ; la relation entre Berru et Damour rappelle celle entre Macquart et son neveu Silvère.

La Débâcle s'inscrit largement dans la continuité des chroniques présentées ci-haut et de *Jacques Damour*. Comme dans la nouvelle, on retrouve un exalté (Maurice Levasseur) et un intrigant (Chouteau). La différence ici est l'ajout d'un troisième point de vue : celui du protagoniste, Jean Macquart, plein de bons sens, qui rejette la Commune (demeuré dans l'armée après la défaite, il participe à l'écrasement du soulèvement, pendant lequel il tue accidentellement son ami et ancien camarade Maurice, qui, entre-temps, a rejoint les rangs des insurgés), agissant ainsi comme le porte-parole de Zola dans le roman¹¹⁵. Enfin, le romancier réitère et développe le bilan de la Commune qu'il a formulé une vingtaine d'années auparavant, dans cette réflexion de Maurice qui se rallie au point de vue de Jean en mourant :

C'était la partie la plus saine de la France, la raisonnable, la pondérée, la paysanne, celle qui était restée le plus près de la terre, qui supprimait la partie folle, exaspérée, gâtée par l'empire, détraquée de rêveries et de jouissances ; et il lui avait ainsi fallu couper dans sa chair même, avec un arrachement de tout l'être, sans trop savoir ce qu'elle faisait. Mais le bain de sang était nécessaire, l'abominable holocauste, le sacrifice vivant, au milieu du feu purificateur. (*La Débâcle*, Pl., t. V, p. 907)

Ainsi, la Commune devient un épisode de folie destructrice mais nécessaire car également régénératrice. Le meurtre ou l'exécution de Maurice par Jean (qui, au moment de jouer de la baïonnette, ne sait pas que le communard devant lui est son ami), improbable et fort

¹¹⁴ Berru et Chouteau, d'ailleurs, sont tous deux peintres en bâtiment.

¹¹⁵ Ces personnages seront analysés au chapitre III.

mélodramatique, est donc nécessaire en raison de sa forte charge symbolique ; le destin des deux personnages dépeint par métonymie la vision zolienne de l'histoire de la France à l'époque de la Commune.

Cependant, Zola n'a pas attendu ces deux œuvres pour faire subtilement écho à la Commune dans ses romans. Comme le montre David Charles, l'insurrection de 1871 obsède le texte des trois premiers *Rougon-Macquart*¹¹⁶. Nous nous intéresserons particulièrement ici au premier, *La Fortune des Rougon*. Comme dans les chroniques où sont décrits les différents types de communards, on retrouve dans le roman un « intrigant éhonté » (Antoine Macquart), un « malheureux cerveau égaré » (Silvère Mouret) et une brute (Mourgue)¹¹⁷. Mais, surtout, Zola a modifié son roman (rédigé au printemps et à l'été 1869) pour y intégrer des allusions à cet événement récent : entre autres exemples, du feuilleton (publié du 28 juin au 10 août 1870, puis du 18 au 21 mars 1871) au volume (édition Lacroix, octobre 1871¹¹⁸), la « commission républicaine dont [Macquart] serait le chef » s'est muée en « Commune » ; « [I]es paisibles bourgeois du salon jaune jurèrent de tuer jusqu'au dernier républicain » devient « parlaient de massacrer “les rouges” » ; et les « idées socialistes » empruntées aux journaux par Macquart se muent en « lambeaux d'idées communistes ». (Charles, 2017, p. 49-54 ; *Notes et variantes - La Fortune des Rougon*, t. I, p. 1557, 1560) On voit donc bien que, dès les prémisses du cycle, Empire et République se juxtaposent. Zola ne craint pas l'anachronisme (Charles souligne par exemple que « la résistance au coup d'État ne doit rien au “communisme”, fût-il en lambeaux » [2006, p. 112]), nécessaire pour livrer un discours à la fois sur 1848-1851 et 1871. Entre la révision de *La Fortune des Rougon* et la publication du *Ventre de Paris*, la Commune cesse d'être pour Zola le « décalque » de 1793 qu'elle est dans ses chroniques à *La Cloche* et au

¹¹⁶ La révision de *La Fortune des Rougon* se fait sur « la dimension épique de la résistance républicaine au coup d'État, des repréailles qu'elle subit, du spectre rouge qu'elle incarne pour la bourgeoisie et de l'avenir de la bourgeoisie elle-même. » (Charles, 2017, p. 399) « L'insurrection de la Commune de Paris obsède le texte de *La Curée* [dont seul le premier des sept chapitres a été rédigé avant la Commune], et cette obsession se lit dans la représentation des ouvriers, affairés à une tâche suicidaire [les grands travaux haussmanniens] ; dans la topographie de la carrière de Saccard, tout entière orientée par la prise de Charonne ; dans la généalogie de Renée, qui remonte à la première Commune de Paris [la révolte d'Étienne Marcel dans les années 1350] ; dans l'obsession de Renée elle-même par un innommable “autre chose” qui serait la République si seule la Commune n'était alors l'autre de l'Empire. » (*Ibid.*) Enfin, *Le Ventre de Paris* dit de la Commune « l'inscription de l'insurrection dans le Paris haussmannien, la condamnation de son programme à la procrastination, son personnel, ses contradictions, ses débats sans fin, le conflit entre majorité et minorité, son enfermement dans l'utopie, son opposition à la France des ruraux, sa contre-productivité, son massacre, l'état de décomposition avancée dans laquelle son échec laisse l'idéologie de 1848, son avenir. » (*Ibid.* p. 400-401)

¹¹⁷ Similairement, Pierre Glaudes distingue chez les républicains de *La Fortune des Rougon* trois groupes : les avides, les naïfs et les brutes. (2015, p. 249)

¹¹⁸ L'édition Charpentier, définitive, paraît en décembre 1872.

Sémaphore de Marseille, ou même la « queue » ou la « résultante » du Second Empire, mais devient à la fois une émeute et une insurrection dont l'écrasement est l'acte fondateur de la République : « L'auteur du *Ventre de Paris* montre dans la répression quelque chose comme la nuit du 4 de la République des "honnêtes gens". Voire de la République tout court. » (Charles, 2017, p. 402) Charles note également l'importance de la date de la préface de *La Fortune des Rougon* : « Enfin, [Zola] date l'énonciation du roman et du cycle tout entier du 1^{er} juillet 1871, moment critique où la répression de la Commune n'a pas encore conquis ce qui selon lui doit être sa légitimité, mais le publie alors qu'elle est acquise. » (2006, p. 114)

L'attitude de Zola face à la Commune est, on le voit, fort complexe. Pour Roger Ripoll, ses propos témoignent de son incompréhension. Tout ce qu'il y avait de neuf, de vraiment révolutionnaire dans le programme de la Commune lui échappe ; et il attribue son ignorance aux autres en affirmant que les communards ne savent pas pourquoi ils se battent. C'est pour cette raison qu'il s'oppose à la répression : les fous ne peuvent pas être réellement tenus responsables de leurs actions. Dans *La Débâcle*, le seul ouvrier qu'il représente est Chouteau, l'hypocrite, le profiteur. En face de lui, aucun personnage susceptible d'apporter un équilibre à la représentation qu'il donne des communards, ce qui s'explique par le choix d'un personnage central atypique : le bourgeois Maurice, cerveau détraqué dont la révolte ne découle que de considérations psychologiques et physiologiques ; le caractère social de l'insurrection disparaît, et la masse demeure à l'arrière-plan. (1968, p. 21-25)

D'autres critiques zoliens ont cherché à brosser un portrait plus nuancé de ses prises de position. On souligne sa sympathie pour les ouvriers et sa pitié pour les victimes des représailles, ainsi que le fait qu'il fut un des premiers à réclamer l'amnistie des communards. (Mitterand, 1958, p. 5 ; 2009, p. 159) Pierre Cogny, surtout, relativise le discours selon lequel Zola aurait « fourni des armes aux adversaires de la Commune ». (1980, p. 17) Pour lui, Zola est à la fois Maurice et Jean de *La Débâcle* : Parisien et provincial, intellectuel et attaché à la terre. (*Ibid.*, 23) Il aurait davantage fait, tout au long de sa carrière, un travail d'équilibriste, dénonçant à la fois les communards et les Versaillais. Cogny souligne ce passage de *La Débâcle* :

Alors, Maurice [...] n'avait plus eu que de la haine contre ce prétendu gouvernement d'ordre et de légalité, qui, écrasé à chaque rencontre par les Prussiens, retrouvait seulement du courage pour vaincre Paris. Et les armées allemandes étaient encore là, de Saint-Denis à Charenton, assistant à ce beau spectacle de l'effondrement d'un peuple ! (Pl., t. V, p. 873)

On pourrait remettre en question ce point de vue d'un personnage fortement discrédité par le texte si ce n'était de la lucidité du jugement, en tous points conforme à celui que Zola formule dans *La Cloche* le 8 avril 1871 : « L'histoire jugera d'un mot l'insurrection du 18 mars ; mais elle sera plus dure pour le pouvoir régulier, qui, après avoir abandonné Paris, ne sait y entrer qu'à coups de canon ». (*Lettres de Versailles [1871]*, t. 4, p. 453) Pour Cogny, il est clair que Zola, qui est proche de l'idée communaliste, aurait été franchement avec la Commune si elle ne s'était pas livrée aux excès évoqués ci-haut :

Bourgeois, il est partisan de l'ordre, mais d'un ordre établi sur la justice, républicain, il est fondamentalement attaché à la devise républicaine, mais ce qu'il appelle le bon sens consiste à refuser que la liberté dégénère en anarchie, l'égalité en égalitarisme négateur de la hiérarchie des mérites et des talents, la fraternité en fausse fraternisation éphémère, plus ou moins apparentée au paternalisme. (1980, p. 22)

Enfin, Cogny souligne que Zola ignore l'influence du programme de la Commune sur les mesures adoptées dans les années 1880, et ne fait que reprendre l'opinion communément acquise à l'époque lorsqu'il affirme que la Commune n'a laissé aucune œuvre durable. (*Ibid.*, 22-23)

La Commune occupe donc une place privilégiée dans la pensée et l'imaginaire de Zola, débordant largement sur l'espace romanesque des *Rougon-Macquart* qui, en théorie, ne devraient pas inclure dans leur programme cet événement survenu plus de six mois après la chute de Napoléon III. Elle illustre bien toute la complexité de son républicanisme : le fait qu'il se soit attiré par ses écrits des ennemis à la fois chez les communards et la droite versaillaise en est une preuve éclatante.

2.5) Les débuts difficiles de la Troisième République et l'Ordre moral

Le passage de l'Empire à la République conservatrice semble avoir changé peu de choses. Comme en témoignent les chroniques de Zola, les fêtes mondaines du grand Paris reprennent rapidement après la Commune. La censure demeure : en novembre 1871, la publication en feuilleton de *La Curée* est arrêtée juste avant la première scène des amours quasi-incestueux entre Renée et Maxime. « [J]e m'habitue difficilement à cette idée que c'est un procureur de la République qui m'a averti du danger offert par cette satire de l'Empire » (*Correspondance*, t.

II, p. 305), s'indigne Zola, qui semble oublier que la Troisième République n'est encore qu'une coquille vide et que c'est plutôt la restauration monarchique qui est à l'ordre du jour.

La Commune écrasée, Zola fait de l'Assemblée et ses « dévots du trône et de l'autel » (*Chroniques politiques*, t. 5, p. 580) l'objet de ses attaques. Il s'indigne de l'alliance de l'Église et des forces politiques réactionnaires, antérieure au début officiel de l'Ordre moral en mai 1873¹¹⁹. Il soutient Thiers, à ses yeux le seul leader capable d'affronter la majorité monarchiste¹²⁰. Il est un des premiers et un des seuls à réclamer l'amnistie des communards et dénonce la sévérité des « farouches » qui se sont promis « de faire payer à la République tous les crimes de la Commune ». (Cité dans *Ibid.*, 471) Dans *La Cloche*, le 11 décembre 1871, il rebaptise la « commission des grâces », chargée d'examiner les dossiers des condamnés, « commission des exécutions ». (*Ibid.*, 632) Il va jusqu'à relativiser son jugement sévère sur l'insurrection dans un jugement global sur l'histoire politique française :

J'ai pensé souvent, écrit-il dans *La Cloche* du 23 juillet 1871, que les royalistes avaient tort d'accuser la République de ne se fonder que par la guillotine et l'incendie. La royauté n'a pas poussé sur un lit de roses. Si l'on comptait les étranglements, les empoisonnements, les massacres, toutes les hontes et toutes les misères qui ont servi de fumier à la grasse monarchie, on verrait que les républicains sont des naïfs dans le crime, et que Paris brûlé pèse moins dans la balance de la justice éternelle que la France pillée et assassinée pendant une longue suite de siècles. (*Ibid.*, 529-530)

Zola se montre particulièrement virulent à l'égard de la majorité parlementaire dans « Le lendemain de la crise »¹²¹, article paru dans *Le Corsaire* le 22 décembre 1872. Il y dépeint

¹¹⁹ La formule est lancée par Thiers en juillet 1872 : le président de la République, menacé par la droite, annonce qu'il « combattrait le désordre moral, le désordre dans les idées », qu'il luttera « pour la sécurité de l'ordre moral ». (Mitterand, 2001, p. 84)

¹²⁰ Mais, comme le soulignent Patricia Carles et Béatrice Desgranges, « entre Thiers, qui a acheté la paix au prix fixé par Bismarck, et Gambetta, qui a levé l'armée de la Loire contre l'ennemi, les sympathies profondes de Zola ne font pas de doute [...] ». (*Chroniques politiques*, t. 5, p. 471) Zola, en effet, écrit dans *La Cloche* du 15 juin 1871 : « Si l'œuvre guerrière eût réussi, l'œuvre de participation serait aujourd'hui traitée de pensée lâche et indigne de la France ». (*Œuvres complètes - Chroniques politiques*, t. II, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 290)

¹²¹ Guillaume McNeil Arteau écrit sur ce texte : « La narration contrapuntique que déploie “Le lendemain de la crise” est en elle-même une illustration du point extrême de déréalisation auquel l'Assemblée législative est arrivée. La réalité sociale que dénonce de façon criante la misère de la famille ouvrière mise au chômage par la crise économique est déniée par la “bande” conservatrice de M. de Broglie qui fomentent alors la chute de Thiers – elle se produira en mai 1873 : “M. Batbie hoche la tête ; il trouve qu'on est trop mou ; la crise n'est pas conduite assez rondement, et il y a encore trop de pain chez les boulangers de Paris.” Tout, dans cette chronique-fiction, tend à l'opposition des réalités sociales qui se font contrepoint : d'un côté, l'opulence, le faste des réunions politiques, la satiété, le confort, le sommeil de bombance des futurs ministres dans la certitude d'un avenir

parallèlement une famille réduite à la misère la plus abjecte par le chômage et les monarchistes de l'Assemblée de Versailles, qui mangent des repas luxueux et, faut-il comprendre, sont responsables de la crise, ou du moins ne font rien pour la résorber et cherchent même à en profiter :

Et ils font le même rêve : la crise est finie, la France affamée s'est rendue, ils se partagent les portefeuilles sur le corps de la moribonde. M. de Lorgeril est aux Cultes ; M. Batbie, à l'Instruction publique ; M. de Broglie, aux Affaires étrangères ; M. d'Audiffret-Pasquier, à l'Intérieur. (*Ibid.*, 904)

L'article provoque l'interdiction du *Corsaire*, où le romancier écrit depuis son exclusion de *La Cloche*, qui a récemment changé de mains. Hormis quelques comptes rendus dramatiques dans *L'Avenir national* en 1873, Zola se voit donc exclu de la presse parisienne jusqu'en avril 1876. Il ne conserve que sa chronique anonyme au *Sémaphore de Marseille*, dans laquelle il continue de dénoncer la tentative de restauration monarchique et le cléricalisme triomphant, marqué notamment par le retour aux processions, la multiplication des pèlerinages et le début de la construction du Sacré-Cœur. (*Lettres de Paris*, t. 6, p. 505)

Tout au long de la période, Zola se montre lucide quant à l'avenir politique de la France. Réagissant au manifeste du comte de Chambord en juillet 1871, il affirme qu'en raison de l'attachement de celui-ci au drapeau blanc la fusion des deux tendances monarchistes ne se fera jamais. (*Chroniques politiques*, t. 5, p. 516) Il écrit à propos de la victoire républicaine aux élections cantonales du 8 et du 15 octobre 1871 : « L'expérience est aujourd'hui décisive. Il n'y a plus d'émeutes à craindre, le calme s'est fait, l'étranger s'en va, la France vient de se déclarer franchement républicaine. La République est fondée. » (*Ibid.*, 600) Il réitère cette prédiction en décembre 1871 (*Ibid.*, 631) et mai 1872. (*Ibid.*, 760) Il y a sans doute dans ces déclarations une grande part de fanfaronnade et de provocation, puisqu'il reste de nombreux obstacles à franchir avant la victoire¹²². Zola n'en fait pas moins preuve d'une grande lucidité. « La République est faite » (*Lettres de Paris*, t. 7, p. 489), écrit-il après l'adoption de l'amendement Wallon¹²³ le 30 janvier 1875. Début 1876, il montre que l'Assemblée qui vient d'être dissoute « n'a rien pu

prospère ; de l'autre, l'extrême indigence de la famille ouvrière, sa famine criante, son désespoir, son insomnie devant les incertitudes du lendemain. » (2016, p. 136) La politique a versé dans l'« irréalité ». (*Ibid.*)

¹²² Pensons notamment aux succès électoraux des bonapartistes, dont Zola s'inquiète dans des chroniques de 1872 à 1875. (*La République en marche [1875-1876]*, t. 7, p. 470)

¹²³ Qui, rappelons-le, prévoit l'élection du président de la République par le Sénat et la Chambre des députés.

faire de ce qu'elle rêvait de faire, et elle a fait la seule chose qu'elle ne voulait pas faire, la République. » (*Ibid.*, 527)

Le contexte politique du début des années 1870 n'est pas sans impact sur la production littéraire de Zola. *La Conquête de Plassans* (1874) et *Son Excellence Eugène Rougon* (1876) montrent et critiquent l'alliance du trône et de l'autel ; *La Faute de l'abbé Mouret* (1875) met en scène une lutte entre religion mortifère et nature porteuse de vie. De façon significative, Zola modifie le projet de ces romans pour y rendre compte de l'actualité politique récente, parfois au prix de la vraisemblance historique¹²⁴ :

Pourquoi *La Conquête de Plassans* conçu à l'origine comme l'histoire de l'emprise exercée par un prêtre sur une dévote devient-il, quand Zola se met à l'écrire en 1872-73, l'histoire d'une ville moralement soumise par un ambitieux ? Pourquoi *La Faute de l'abbé Mouret* programmé en 1868 comme l'étude d'une figure de prêtre, devient-il quand Zola se met à y travailler en 1872-73 une épopée brochée sur « la grande lutte de la nature et de la religion » ? (Gaillard, 1980, p. 25)

Un constat similaire peut être établi à propos de *Son Excellence Eugène Rougon* : « le thème de la puissance de l'Église, qui n'est pas nécessaire au projet romanesque initial, constitue une donnée transversale qui donne la mesure du pouvoir de Rougon. » (*Ibid.*, 26) Le ministre se perd dès qu'il s'attaque à l'Église, devant laquelle il s'incline publiquement à la fin du roman, dans « un des sommets du livre, en même temps que sa conclusion. » (*Ibid.*)

Même *L'Assommoir*, pourtant conçu à la fin de l'Empire et publié en feuilleton en 1876-1877, alors que la République est en train de triompher, apparaît à plusieurs égards comme un roman de l'Ordre moral. Pour Robert Lethbridge, il faut penser le non pas comme un texte de 1877, mais de 1875, année qui voit la recherche, l'établissement du dossier préparatoire et la rédaction des trois premiers chapitres. (1993, p. 223) Ce contexte pèse encore une fois sur le contenu de l'œuvre, puisque la censure contribue à la quasi-absence du politique : « Mais ce n'est qu'au moment de *L'Assommoir*, écrit Zola en 1889, que, ne pouvant mettre dans ce livre l'étude du rôle politique et surtout social de l'ouvrier, je pris la résolution de réserver cette matière, pour en faire un autre roman. » (*Correspondance*, t. VI, p. 422-423) Ce qui ne signifie pas que cette

¹²⁴ « Comment le Second Empire, à ses débuts, aurait-il confié à un prêtre franc-comtois, l'abbé Faujas, le soin de gagner à la cause bonapartiste une ville provençale ? en passant, de surcroît, par-dessus toutes les hiérarchies ? La mission de l'abbé Faujas jure avec les conditions historiques du coup d'État qui s'est fait contre les démocrates d'abord, certes, mais aussi sans l'aveu du parti légitimiste et du clergé, l'un et l'autre joués par le prince-président. » (Gaillard, 1980, p. 26)

politique soit totalement évacuée. Zola, comme d'autres avant lui, répond à cette répression de l'écrit par sa stratégie de déplacement vers le domaine de l'historien¹²⁵. Ainsi, par exemple, la préface de *La Fortune des Rougon* rédigée en 1871 rassure que le roman et la série traitent d'un règne mort, même si nous avons vu qu'il s'agit aussi d'une œuvre d'actualité. « *It is exactly in this kind of superimposition of time-frames which effects an allegorization of history that the displacement of political reflection can both assert and deny its interdiction.* » (Lethbridge, 1993, p. 224) *L'Assommoir* peut également être lu comme une critique de la lenteur du progrès social, même en République. Enfin, le choix de son objet de représentation en ces temps d'Ordre moral et de République conservatrice fondée sur l'alliance des bourgeois et des ruraux est significatif :

Le scandale de *L'Assommoir*, ce n'est pas sa morale, acceptable au demeurant par les bourgeois de l'Ordre moral comme pour les autres, c'est d'avoir donné le peuple à *voir* et à *entendre*, c'est d'avoir rompu le charme idéaliste dont usaient les républicains timorés pour rassurer les notables sur le compte de la République ; le scandale, c'est d'avoir déplacé le champ de vision à une époque où l'enjeu essentiel est la conquête des campagnes, d'avoir ramené au premier plan de la scène une réalité ouvrière et urbaine irréductible à la morale rurale – une réalité dont les hommes de l'avenir, si présents à la pensée de Zola[,] devront s'accommoder ; le scandale, enfin, c'est d'avoir marqué au fer rouge une littérature abusive qui laisse la démoralisation ouvrière se faire parce qu'elle n'imagine même pas les ouvriers¹²⁶. (Gaillard, 1980, p. 32)

Zola est donc un observateur lucide des débuts difficiles et de l'installation durable de la Troisième République, pendant lesquels il continue d'en pourfendre les ennemis. La période 1879-1881 sera inévitablement très différente de celle qui la précède : jusque-là, il s'était agi de savoir si la République parviendrait à s'implanter définitivement ; désormais, il faudra voir ce qu'elle fera de sa victoire, comment elle gouvernera, si elle remplira les espoirs fondés en elle.

¹²⁵ « *This is simply because the historian has the prestige of his work enhanced—spuriously or not—by a scientific apparatus which allows the retailing of acceptable revisionist versions of an archival past.* » (Lethbridge, 1993, p. 224)

¹²⁶ Henri Mitterand abonde dans le même sens : Zola perçoit « la présence massive du peuple au cœur des villes » « de manière plus lucide, plus divinatrice qu'aucun de ses contemporains, et selon les clés que lui offre la pensée dominante de sa génération, le positivisme : ne pas idéaliser les "misérables", ne pas les noyer sous des flots de compassion ou de pardon, mais les donner à voir et à entendre, prendre toute la mesure de leur condition et de ses fatalités, violer les tabous d'une société qui ne regarde pas les réalités en face. Le temps est venu de la clinique et du diagnostic, dans les zones du interdites du Paris populaire. » (2001, p. 313-314)

2.6) La désillusion républicaine et la retraite du journalisme

Zola, rapidement, se montre déçu de l'œuvre de la République opportuniste. *Son Excellence Eugène Rougon*, publié avant le triomphe définitif de la République, témoigne déjà d'un scepticisme généralisé à l'endroit de la politique : importance des coteries, médiocrité voire nullité du personnel, insignifiance des débats. Le roman se déroule bien sûr sous l'Empire, mais rien n'indique que le portrait qui y est brossé ne soit plus d'actualité ; « les vertus de la République ne sont pas à ses yeux baignées d'une lumière tellement aveuglante que les hommes du régime précédent puissent être tenus pour des types totalement révolus. » (Mitterand, 2001, p. 267) Les différends latents qui l'opposent aux autres républicains, déjà en germe, nous l'avons vu, dès les dernières années de l'Empire, peuvent éclater ouvertement maintenant que le gouvernement républicain ne paraît plus menacé. Ils portent notamment sur les questions de l'égalité en politique et de la vérité et de la représentation des classes populaires en littérature. Nous avons vu qu'aux républicains qui souhaitent des œuvres édifiantes affirmant la liberté de l'homme, Zola oppose une littérature de vérité. C'est à cette époque qu'il développe sa vision du rôle social du romancier dans ce long passage qui mérite d'être cité intégralement en raison de sa pertinence pour notre propos :

Eh bien ! ce rêve du physiologiste et du médecin expérimentateur [entrer dans un siècle où l'homme tout-puissant aura asservi la nature et utilisera ses lois pour faire régner sur cette terre la plus grande somme de justice et de liberté possible] est aussi celui du romancier qui applique à l'étude naturelle et sociale de l'homme la méthode expérimentale. Notre but est le leur ; nous voulons, nous aussi, être les maîtres des phénomènes des éléments intellectuels et personnels, pour pouvoir les diriger. Nous sommes, en un mot, des moralistes expérimentateurs, montrant par l'expérience de quelle façon se comporte une passion dans un milieu social.

Le jour où nous tiendrons le mécanisme de cette passion, on pourra la traiter et la réduire, ou tout au moins la rendre la plus inoffensive possible. Et voilà où se trouvent l'utilité pratique et la haute morale de nos œuvres naturalistes, qui expérimentent sur l'homme, qui démontent et remontent pièce à pièce la machine humaine, pour la faire fonctionner sous l'influence des milieux. Quand les temps auront marché, quand on possédera les lois, il n'y aura plus qu'à agir sur les individus et sur les milieux, si l'on veut arriver au meilleur état social. C'est ainsi que nous faisons de la sociologie pratique et que notre besogne aide aux sciences politiques et économiques. Je ne sais pas, je le répète, de travail plus noble ni d'une application plus large. Être maître du bien et du mal, régler la vie, régler la société, résoudre à la longue tous les problèmes du socialisme, apporter surtout des bases solides à la justice en résolvant par l'expérience les questions de criminalité, n'est-ce pas là être les ouvriers les plus utiles et les plus moraux du travail humain ? (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 334-335)

Ainsi, il est du devoir des écrivains qui souhaitent favoriser l'avènement de la Cité idéale de montrer sans la moindre complaisance les fléaux sociaux¹²⁷. Lorsque cette étude sera terminée, les dirigeants pourront utiliser la connaissance ainsi acquise pour faire naître le meilleur état social possible. On remarque l'influence du positivisme sur la conception du rôle de la littérature. Cette façon de voir n'est pas nouvelle chez lui ; Zola la défend depuis plusieurs années, comme nous l'avons vu. Il présente plusieurs fois un argument évoquant ce célèbre passage de Stendhal :

Eh, monsieur, un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. Tantôt il reflète à vos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange des borbiers de la route. Et l'homme qui porte le miroir dans sa hotte sera par vous accusé d'être immoral ! Son miroir montre la fange, et vous accusez le miroir ! Accusez bien plutôt le grand chemin où est le borbier, et plus encore l'inspecteur des routes qui laisse l'eau croupir et le borbier se former. (*Le Rouge et le Noir*, 2000, p. 479)

Par exemple, il écrit dans *La Cloche* du 15 septembre 1872 : « Ah ! l'éternelle comédie ! Ce qu'on peut dire ne peut s'écrire. Faites, mais n'écrivez pas... On veut des livres morts qui ne troublent personne, qui soient une récréation paisible comme le crochet ou la tapisserie. La vie est obscène, le talent est ordurier, la vérité mène à l'égout. » (Cité dans Mitterand, 2001 p. 86)

Cette divergence éclate publiquement au moment de la publication en feuilleton de *L'Assommoir* en 1876-1877. Le roman est critiqué, dénoncé et même censuré¹²⁸ par la gauche républicaine qui y voit un portrait trop noir, sinon carrément méprisant, du monde ouvrier. On reproche à Zola « d'avoir créé l'image de l'ouvrier tel que la bourgeoisie se le représente depuis quatre-vingts ans : fainéant, alcoolique, débauché, digne de pitié sans doute, mais incapable de prendre en mains son propre destin. » (Girard, 1955, p. 516) Le républicain en exil Arthur Ranc dénonce son « mépris de bourgeois, doublé d'un mépris d'artiste faisant de l'art pour l'art, d'un mépris néronien. » (*Ibid.*) Le député Charles Floquet voit en *L'Assommoir* une « œuvre

¹²⁷ Il écrit par exemple dans sa défense de *L'Assommoir*, qui prend la forme d'une lettre à Yves Guyot du 10 février 1877, publiée dans son journal, *Le Bien public* : « Aux républicains idéalistes qui m'accusent d'avoir insulté le peuple, je réponds que je crois au contraire avoir fait une bonne action. J'ai dit la vérité, j'ai fourni des documents sur les misères et sur les chutes fatales de la classe ouvrière, je suis venu en aide aux politiques naturalistes qui sentent le besoin d'étudier les hommes avant de les servir. Sans la méthode, sans l'analyse, sans la vérité, il n'y a pas plus de politique que de littérature possible, aujourd'hui. » (*Correspondance*, t. II, p. 539)

¹²⁸ La publication du roman en feuilleton commence dans *Le Bien public* le 13 avril 1876 ; elle est interrompue le 7 juin, sous prétexte d'un retard de livraison de Zola, mais en réalité, semble-t-il, parce que son propos choque la rédaction et les lecteurs, malgré la suppression des passages les plus osés par le journal ; la deuxième partie de l'œuvre paraît dans l'hebdomadaire *La République des lettres* du 9 juillet 1876 au 7 janvier 1877. (*Chronologie*, t. 7, p. 748)

malsaine et ordurière », un « pamphlet ridicule dirigé contre les travailleurs en forgeant ainsi des armes pour la réaction ». (*Ibid.*) Si le peu d'intérêt porté par les ouvriers de *L'Assommoir* aux problèmes politiques est « parfaitement conforme à la réalité historique des sentiments populaires après les journées de juin 1848 » (*Ibid.*, 515-516), ces critiques de la représentation zolienne des couches populaires ne sont pas complètement sans fondement : nous avons vu l'attitude ambiguë de Zola face au peuple, tantôt célébré et glorifié, tantôt regardé avec une pitié condescendante. Et il est vrai que le chef de file du naturalisme ne met jamais en scène dans son œuvre des ouvriers prenant leur destin en mains et réglant leurs problèmes, y compris dans son utopie ouvrière, *Travail*, où le succès est dû à l'action d'un industriel de génie, bourgeois de surcroît. Mais là n'est pas le nœud de la controverse provoquée par *L'Assommoir*. Laissons la parole à Victor Hugo : « Que l'on ne m'objecte pas que tout cela est vrai, que cela se passe ainsi. Je le sais, je suis descendu dans toutes ces misères, mais je ne veux pas qu'on les donne en spectacle. Vous n'en avez pas le droit, vous n'avez pas le *droit de nudité sur le malheur*. » (Alfred Barbou, *Victor Hugo et son temps*, 1881, p. 403 ; souligné dans le texte) On ne pourrait mieux illustrer le contraste entre les deux conceptions de la littérature qui s'opposent. La vérité du propos romanesque est reconnue, mais son auteur est sermonné parce qu'il ne s'est pas censuré, parce qu'il a dit des vérités qui ne sont apparemment pas bonnes à dire. Zola a beau jeu de répondre, dans la préface de l'édition en volume du roman :

J'ai voulu peindre la déchéance fatale d'une famille ouvrière, dans le milieu empesté de nos faubourgs. Au bout de l'ivrognerie et de la fainéantise, il y a le relâchement des liens de la famille, les ordures de la promiscuité, l'oubli progressif des sentiments honnêtes, puis comme dénouement la honte et la mort. C'est de la morale en action, simplement. *L'Assommoir* est à coup sûr le plus chaste de mes livres. [...] C'est une œuvre de vérité, le premier roman sur le peuple, qui ne mente pas et qui ait l'odeur du peuple. Et il ne faut point conclure que le peuple tout entier est mauvais, car mes personnages ne sont pas mauvais, ils ne sont qu'ignorants et gâtés par le milieu de rude besogne et de misère où ils vivent. (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 373-374)

Zola répond donc à la fois à la critique de droite (l'œuvre est immorale et malpropre) et celle de gauche (elle livre un discours méprisant et réactionnaire sur l'ouvrier), ce qui ne suffit pas pour étouffer la querelle. Les différences idéologiques entre le naturaliste Zola et les républicains demeurés romantiques en littérature sont en effet profondes, et portent sur plusieurs questions fondamentales et intimement liées : la représentation du peuple dans la littérature, la question de la « vérité » dans le roman, les liens entre politique et littérature, les moyens de permettre le progrès socioéconomique, etc. À travers leurs débats, et en particulier

celui entourant *L'Assommoir*, un roman qui, bien que reconnu comme étant « vrai » par Hugo notamment, est jugé trop explicite dans sa représentation des misères du monde ouvrier, c'est la conception même de la République qui est discutée.

La rupture se produit à l'été 1880 en raison des propos que Zola tient dans le cadre de sa *Revue dramatique et littéraire* au *Voltaire*, journal lié à l'Union républicaine de Gambetta¹²⁹. Comme on l'a vu, le chef de file du naturalisme diffère de beaucoup de dirigeants républicains, à la pensée idéaliste et édifiante, puritains qui « se refusent à reconnaître la puissance du corps sur l'esprit et des instincts sur l'impératif catégorique. » (Mitterand, 2001, p. 532) Ils ne peuvent qu'être mal à l'aise devant « [l]e déterminisme de Zola, sa lucidité sur l'éros, la souffrance, la déchéance, la mort, les lois inaltérables l'argent et du pouvoir ». (*Ibid.*) On a vu les réactions républicaines à *L'Assommoir*, dont le feuilleton est arrêté par *Le Bien public* qui en a déjà préalablement supprimé les passages les plus choquants ; le directeur du *Voltaire*, Jules Laffitte, exige aussi des coupures dans le feuilleton de *Nana* (octobre 1879-février 1880). Zola, excédé par la censure qu'on lui impose, réagit. Le 20 juillet, il recense ouvrage d'Édouard Portalis, *Deux Républiques*. Après avoir loué la « politique scientifique » prônée par son auteur, il conclut avec une pointe envers le journal dans lequel il écrit :

Ah ! si M. Portalis réalisait enfin l'organe de la méthode scientifique, un journal qui n'ayant que l'ambition de la vérité, jugerait les hommes et les choses, sans obéir à aucun mot d'ordre, aussi sévère au peuple qu'à César ! Mais on me dit qu'un tel journal est impossible. Nous le verrons bien¹³⁰. (*Revue dramatique et littéraire*, t. 9, p. 571)

Zola récuse le parti pris idéologique des organes républicains, qui est à ses yeux un obstacle à l'atteinte de la vérité parce qu'il mène à la censure ; il critique aussi les républicains qui, au lieu d'étudier lucidement et sans complaisance le peuple et ses conditions matérielles et intellectuelles, de reconnaître ses forces et ses faiblesses, jurent « de s'agenouiller chaque matin devant le peuple et de le déclarer très grand, très beau, très bon, la perfection et l'immensité même ». (*Une campagne*, t. 11, p. 708)

¹²⁹ Zola tient depuis avril 1876 cette chronique hebdomadaire au *Bien public*, auquel succède *Le Voltaire* en juillet 1878. Sa *Revue dramatique* devient *Revue dramatique et littéraire* en juin 1877.

¹³⁰ Zola projette à cette époque de fonder un journal naturaliste, *La Comédie humaine*. Le projet ne sera jamais réalisé.

Zola n'en est pas à sa dernière provocation. Sa *Revue dramatique et littéraire* du 17 août¹³¹ proclame de façon provocante la supériorité de la littérature sur la politique. « Il faut que cela soit dit nettement : la littérature est au sommet avec la science ; ensuite vient la politique tout en bas, dans le relatif des choses humaines. » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 483) Comme le souligne Roger Ripoll, le Zola de cette époque présente le monde politique comme « celui des intérêts en compétition ; les hommes qui y vivent n'agissent que sous le coup de leurs désirs, sans être en mesure de voir ou de dire la vérité. » (1980, p. 47) Le vocabulaire qu'il emploie le prouve : « curée », « prurit des honneurs », « ambition », « rut », etc. (*Ibid.*) Le romancier va jusqu'à l'insulte :

Quand on a échoué en tout et partout, quand on a été avocat médiocre, journaliste médiocre, homme médiocre des pieds à la tête, la politique vous prend et fait de vous un ministre aussi bien qu'un autre, régnant en parvenu plus ou moins modeste et aimable sur l'intelligence française. (*Le Romancier expérimental*, t. 9, p. 482)

Dans sa pensée, les politiciens sont inférieurs aux écrivains parce que, malgré leur agitation, ils ne laissent aucune œuvre durable ; de plus, ils dépendent d'eux, car ce sont les hommes de lettres qui ont le pouvoir de les perpétuer dans la mémoire ou, au contraire, de les condamner à jamais à l'oubli¹³².

Enfin Zola, sa dernière *Revue dramatique et littéraire*, parue le 31 août¹³³, dénonce la pudibonderie de la presse. S'il existe indéniablement des « spéculateurs de l'ordure », il existe aussi des « spéculateurs de la vertu », intrigants habiles quoique sans talent qu'on ne dénonce jamais même s'ils battent monnaie avec leur mauvaise littérature, uniquement parce qu'ils affichent de beaux sentiments ; ni les uns ni les autres ne sont de véritables artistes ayant « l'amour de la langue et la passion de la vérité. » (*Ibid.*, 486) La pointe vise clairement les

¹³¹ Reprise sous le titre « La haine de la littérature » dans *Le Roman expérimental* la même année.

¹³² « Comprenez donc qu'une seule page écrite par un grand écrivain est plus importante pour l'humanité que toute une année de votre agitation de fourmière. Vous faites de l'histoire, c'est vrai, mais nous la faisons avec vous et au-dessus de vous ; car c'est par nous qu'elle reste. [...] Et, d'ailleurs, voyez comme vous mourez vite : feuillotez une histoire des dernières années de la Restauration, par exemple, et demandez-vous où sont allées tant de batailles politiques et tant d'éloquence ; une seule chose surnage aujourd'hui, la grande évolution littéraire de l'époque, ce romantisme dont les chefs sont tous restés illustres, lorsque les hommes d'État sont déjà effacés des mémoires. Entendez-vous, petits hommes qui menez si grand bruit, c'est nous qui vivons et donnons l'immortalité. » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 482-483)

¹³³ Reprise sous le titre « La littérature obscène » dans *Le Roman expérimental* la même année.

républicains qui ont attaqué *L'Assommoir*. Ce dernier article est la goutte d'eau qui fait déborder le vase et consomme la rupture avec *Le Voltaire*.

Presque immédiatement après, Zola entre au *Figaro*, journal conservateur de centre droit, dans un geste délibérément provocateur.

J'accepte [de faire une campagne au *Figaro*], écrit-il au rédacteur en chef Francis Magnard le 16 septembre dans une lettre publiée le lendemain, puisqu'il devient impossible, dans les journaux républicains, de juger librement les hommes et les faits de notre République. J'accepte, puisque la littérature, traquée et chassée de toutes les feuilles officieuses, comme encombrante et dangereuse sans doute, n'aura bientôt d'autres refuges que les journaux réactionnaires. (*Correspondance*, t. V, p. 107)

Comme le souligne François-Marie Mourad, Zola, malgré les accusations de trahison envers la République, reste fidèle à lui-même en acceptant l'invitation de Magnard. Qu'importe le journal, il défend ainsi le parti de la littérature, de la modernité et du progrès, une trinité qui tarde à triompher malgré l'avènement définitif de la République, d'où la nécessité d'entrer en résistance et de poursuivre la lutte. (*Une campagne*, t. 11, p. 695) Tel que prévu, il mène donc une « campagne » d'un an, à raison d'un article par semaine ; les lecteurs du journal liront ses « Adieux » au journalisme le 22 septembre 1881. En 1882, il réunit la majorité de ces articles dans le volume *Une campagne*.

Zola, qui a la mémoire longue, profite de sa nouvelle tribune pour procéder à des règlements de comptes personnels. Il éreinte Arthur Ranc, « ce romancier sans talent, cet administrateur et ce député sans histoire » (*Ibid.*, 705), et Charles Floquet, « ce journaliste qui n'a pas marqué, cet avocat et ce député sans grammaire et sans puissance, ce type de la médiocrité satisfaite » (*Ibid.*, 731), deux des pourfendeurs républicains de *L'Assommoir*. Gambetta, qui a laissé craindre des poursuites contre *Nana*, n'est pas laissé pour compte. Le romancier affirme que ses discours, dont le premier volume est à la veille d'être publié, sont d'une médiocrité

absolue¹³⁴, ne devant leur succès qu'à l'éloquence de celui qui les prononce¹³⁵. (*Ibid.*, 742) Plus globalement, Zola continue de proclamer la supériorité de la littérature sur la politique qu'il méprise.

Mais il ne se contente pas de mener des attaques personnelles. C'est en effet à cette époque qu'il définit le plus clairement, dans *Une campagne* et *Le Roman expérimental* notamment, sa conception de la République. Il le fait d'abord, encore une fois, par la négative, en esquissant une typologie des différentes « boutiques » républicaines, des « trente-six Républiques »¹³⁶ qui luttent pour le pouvoir. On retrouve les opportunistes, graves, n'ayant pas le droit de rire, faisant « la guerre aux virgules qui ne seraient pas parfaitement orthodoxes » (*Ibid.*, 707) ; les intransigeants, qui jurent « de s'agenouiller chaque matin devant le peuple et de le déclarer très grand, très beau, très bon, la perfection et l'immensité même » (*Ibid.*, 708) ; les doctrinaires, qui prônent le gris en littérature, réalisent des « miracles d'équilibre » en politique, et ont « la prétention d'y représenter cette excellente bourgeoisie française, qui flotte de la révolution à la réaction, sans savoir exactement ce qu'elle veut, si ce n'est de gagner de l'argent, quand elle n'en a pas, et de le garder, quand elle en a » (*Ibid.*) ; les pédagogiques, « des coupeurs de cheveux en quatre, des hommes très fins, si fins qu'on ne les voit plus à l'œil nu » (*Ibid.*) ; les romantiques, « partis à cheval sur des rêves humanitaires, la fraternité universelle des nations, la fin prochaine des conflits et des guerres, l'égalité et la liberté brillant sur le monde », mais qui « se moquent du bon sens, des sciences modernes, de l'analyse exacte, de la méthode expérimentale, de ces outils puissants qui sont en train de refondre les sociétés » (*Le Roman expérimental.*, t. 9, p. 493) ; les fanatiques, « qui ont passé la redingote de Robespierre ou chaussé les bottes de Marat » et qui « se sont enfermés dans une figure historique et n'en

¹³⁴ « Et voilà aujourd'hui ses discours imprimés. On les lit, on reste stupéfait. Comment ! ce n'est que ça ? C'est avec ces phrases qu'il a épouvanté l'Empire, combattu la Prusse, conquis la toute-puissance ! On les étudie de plus près et on les trouve quelconques, pas plus logiques, pas plus éloquents que celles de deux ou trois cents avocats dont l'ambition a égalé la sienne, sans être si heureuse. Le plus souvent, ce sont les lieux communs des journaux politiques cousus les uns aux autres ; pas la moindre idée nouvelle, pas une de ces poussées originales qui ouvrent brusquement l'avenir. Cela flotte entre la déclamation et la prétention scientifique. » (*Une campagne*, t. 11, p. 742)

¹³⁵ Sur ce point, aucune différence entre lui et le ministre Rougon (inspiré d'un véritable ministre de Napoléon III, Eugène Rouher) : « Sa seule supériorité d'orateur était son haleine, une haleine immense, infatigable, berçant les périodes, coulant magnifiquement pendant des heures, sans se soucier de ce qu'elle charriait. » (*Son Excellence Eugène Rougon*, t. II, p. 364) Dans les deux cas, le succès du tribun n'a rien à voir avec la valeur intrinsèque du discours qu'il livre.

¹³⁶ Titre d'un article publié dans *Le Figaro* le 27 septembre 1880.

peuvent sortir ; crânes singuliers qui veulent tailler l'avenir dans le passé, sans comprendre que chaque évolution vient à son heure et que l'humanité ne se répète pas » (*Ibid.*) ; etc.

Cette typologie, d'ailleurs assez floue et qui évolue d'un texte à l'autre, est surtout intéressante en ce que les types qui y sont présentés servent de repoussoir au véritable républicain tel que défini par Zola, qui a écrit dans « La République et la littérature » que « [l]a République sera naturaliste ou elle ne sera pas ». (*Ibid.*, 489) Le républicain scientifique ou naturaliste, le seul « qui soit le véritable travailleur de l'heure présente »,

se base surtout sur l'analyse et l'expérience. Il fait en politique la même besogne que nos savants ont faite en chimie et en physique, et que nos écrivains sont en train d'accomplir dans le roman, dans la critique et dans l'histoire. C'est un retour à l'homme et à la nature, à la nature considérée dans son action, à l'homme considéré dans ses besoins et dans ses instincts. Le républicain naturaliste tient compte du milieu et des circonstances ; il ne travaille pas sur une nation comme sur de l'argile, car il sait qu'une nation a une vie propre, une raison d'existence, dont il faut étudier le mécanisme avant de l'utiliser. (*Ibid.*, 494)

Dans la même veine, Zola écrit en septembre 1880 : « En un mot, je voudrais qu'on établît scientifiquement la nation sur la base solide du gouvernement républicain, après avoir déterminé ses besoins, d'après la race, l'histoire et le milieu contemporain. » (*Une campagne*, t. 11, p. 707) En mars 1881, il définit la « politique expérimentale » comme « celle qui, s'appuyant sur les faits, tenant compte de la race, du milieu et des circonstances, assure à une nation le développement normal du progrès. » (*Ibid.*, 801) La politique, comme la littérature, doit donc devenir positiviste. « C'est la méthode de Taine, en quelque sorte, pour réaliser les buts de Michelet : la politique positive au service d'une vision de justice et de progrès. » (Girard, 1955, p. 522) Le propos de Zola demeure cependant flou et quasiment tautologique : le républicain scientifique est celui qui traite de façon scientifique les questions politiques. Il ne

donne jamais d'exemple concret de cette « politique expérimentale » à l'œuvre¹³⁷ ; c'est à peine s'il nomme un homme politique capable d'incarner cet idéal¹³⁸.

C'est cependant au nom de cette politique expérimentale que Zola va jusqu'à s'attaquer au suffrage universel en août 1881 :

Ah ! je la hais, cette politique ! je la hais pour le tapage vide dont elle nous assourdit, et pour les petits hommes qu'elle nous impose ! Vous allez voir, quoi qu'il arrive, quelle pauvre Chambre elle nous enverra. C'est comme une écume d'ignorance et de vanité que le suffrage universel pousse dans Paris. Pantins d'un jour, illustres inconnus retombant dans le néant, plats ambitieux venant faire le jeu du plus fort et se contentant d'un os à ronger, cerveaux malades rêvant de venger leurs continuels échecs, tous les appétits dérégés et toutes les sottises lâchées ! (« Le suffrage universel », *Une campagne*, t. 11, p. 852)

Zola justifie ainsi sa critique : « Un peuple n'est pas une addition dont tous les chiffres se valent. Dès lors, en donnant la même valeur à chaque citoyen, on introduit dans le total des causes d'erreur énormes qui vicent l'opération tout entière. » (*Ibid.*, 849) Empirique mais pas scientifique, le suffrage universel devient un outil permettant aux intrigants et aux ambitieux médiocres de « se partager le pays, comme on se sert d'un couteau pour découper un poulet. »

¹³⁷ Selon Guillaume McNeil Arteau : « La notion politique zolienne de la bande trouve ainsi des racines philosophiques dans le saint-simonisme et le comtisme avant de se vérifier dans le creuset de la chronique parlementaire et de sous-tendre le roman de la politique. La *summa divisio* au fondement de la réflexion d'un Saint-Simon ou d'un Comte, qui dissocie irrémédiablement les pouvoirs temporel et spirituel, fait la plus grande place aux savants et aux artistes – aux industriels aussi, mais par anticipation –, ces individualités *indépendantes*, alors qu'elle rabaisse l'homme d'État en limitant son rôle à une saine gestion des affaires civiles, notamment et presque exclusivement les impôts. La chronique parlementaire zolienne montre, entre autres choses, que c'est une gestion saine, économe et efficace que le chroniqueur positiviste attend d'un gouvernement responsable. C'est sans doute en ce sens qu'il faut entendre la proposition somme toute abstraite d'une "politique expérimentale" appuyée sur les faits ou d'un "républicain naturaliste" qui "ne bâtit que lorsqu'il a étudié et sondé le sol". » (2016, p. 138 ; souligné dans le texte) Zola écrit effectivement, dans *La Cloche* du 23 juin 1871 : « La leçon devrait servir ; nos représentants sauveraient la patrie s'ils se décidaient à n'être qu'une réunion de braves gens parlant peu, se disputant moins encore, sortes d'intendants du pays occupés simplement à gérer les affaires de la grande famille française. » (*Euvres complètes*, t. XIII, Paris, Cercle du livre précieux, 1969, p. 907)

¹³⁸ En décembre 1880, il fait de Clemenceau « un esprit scientifique de la plus réelle valeur » « qui représente l'avenir, une politique positive et de progrès. » « Il marche avec le siècle, je le mets, parmi les hommes nouveaux, au premier rang. À la Chambre, il est un de ceux qui parlent la vraie langue de l'orateur moderne, une langue de netteté, de précision et de logique. » (*Une campagne*, t. 11, p. 745) On ne sait pas pourquoi Zola pense ainsi, car il ne fournit aucune précision, pas même un exemple de ce discours si remarquable. On se demande aussi ce qui a provoqué sa volte-face, puisque deux mois plus tôt il semble considérer Clemenceau comme un politicien identique à tous les autres : « Depuis M. Thiers, ils sont comme cela une queue à la porte de la présidence, chacun attendant pour entrer d'avoir usé le rival qui le précède. Nous avons vu le maréchal de Mac-Mahon user M. Thiers, puis M. Grévy user le maréchal ; maintenant, nous voyons M. Gambetta user M. Grévy ; demain, nous verrons M. Clemenceau user M. Gambetta, après quoi pourra venir le tour de M. Félix Pyat ; et cela jusqu'à la fin des siècles. Les présidents ne sont plus que de vieilles paires de bottes qu'on jette au coin d'une borne, quand on les a éculées. » (*Ibid.*, 711)

(*Ibid.*, 850) Zola rappelle que Louis-Napoléon Bonaparte s'en est emparé et servi pour établir son régime autoritaire et l'a tenu « docile sous le fouet » (*Ibid.*) pendant dix-huit ans. L'élitisme politique du romancier, en germe depuis le Second Empire, éclate donc au grand jour. Il proclame son rêve saint-simonien d'un gouvernement des capacités. En septembre 1880, il avait déjà écrit que « dans notre République basée sur le suffrage universel, seuls les hommes supérieurs devraient être appelés aux affaires, comme les plus dignes et les plus intelligents de la nation », qu'« [u]n homme médiocre y est un non-sens, une erreur et un péril. » (*Ibid.*, 705) Son élitisme, quoique quelque peu atténué par la suite, comme nous le verrons, aura longue vie. Le romancier récuse une fois de plus, et pour les mêmes raisons, le suffrage universel dans une entrevue parue au *Gaulois* en avril 1896 ; il le présente comme

l'arme la plus bête, la plus stupide, la plus abominable qu'il soit possible de rêver. Avec cette arme, les gouvernants font ce qu'ils veulent, ils la dirigent au gré de leur désir et de leurs intérêts politiques. Toute voix étant une unité, il se trouve que la voix d'une brute vaut celle d'un homme éclairé. L'épicier, le marchand de charbons sont les égaux, devant le suffrage universel, de M. Renan et du duc de Broglie. (*Articles et entretiens*, t. 14, p. 587-588)

L'influence de Taine, sur ce point, est évidente. Celui-ci récuse le suffrage universel qui conduit à la suprématie de la masse des bavards, des déclassés, des incompetents. (Leroy, 2003, p. 25) Dans *Du suffrage universel et de la manière de voter* (1872), il affirme que la grande majorité des Français n'a pas l'« intelligence politique » requise pour voter. 70 pour cent de la population française est rurale et n'a donc aucune connaissance dans ce domaine :

En effet, outre les cultivateurs, il faut ranger parmi les paysans tous ceux qui en ont les mœurs, les idées, les habitudes, tous ceux dont l'horizon, comme celui du cultivateur, ne s'étend guère au delà [*sic.*] du clocher de la paroisse, c'est-à-dire un nombre énorme d'ouvriers fileurs, carriers, mineurs, dont la manufacture n'est pas dans une ville, un nombre très-considérable de débitants et petits artisans maîtres, charrons, charpentiers, menuisiers, épiciers, marchands de vin qu'on trouve dans chaque village, un nombre presque aussi grand d'ouvriers de campagne, charretiers, manœuvres, sabotiers, forestiers, compagnons, qui, vivant aux champs, ont à peu près le degré de culture de leur voisin qui fauche ou laboure. (1872, p. 15-16)

Taine estime de plus que la moitié des électeurs ruraux sont illettrés, « n'ont pas les premiers rudiments de l'instruction la plus élémentaire. » (*Ibid.*, 16) On ne peut donc obtenir de leur part un vote éclairé, d'autant qu'on leur demande de choisir entre des candidats qu'ils ne connaissent pas. Pour remédier à ce problème, il prône le suffrage indirect : dans chaque commune, cent électeurs du « premier degré » nommeront un électeur du « second degré ». Le jour du scrutin,

ces électeurs du second degré se réuniront, discuteront et intégreront les candidats avant de nommer le député, puis retourneront dans leurs communes pour expliquer leur choix. Désormais, l'électeur du premier degré peut faire un choix éclairé, car il nomme un individu qu'il connaît personnellement depuis longtemps ; le corps électoral restreint est ainsi constitué d'individus plus éclairés et susceptibles de choisir le bon député¹³⁹. (*Ibid.*, 45-54)

Plus largement, Taine fournit à Zola une méthode. Ses analyses littéraires sont profondément influencées par cette affirmation de l'introduction à l'*Histoire de la littérature anglaise*, dont la première édition paraît en 1864 :

On a découvert qu'une œuvre littéraire n'est pas un simple jeu d'imagination, le caprice isolé d'une tête chaude, mais une copie des mœurs environnantes et le signe d'un état d'esprit. On en a conclu qu'on pouvait, d'après les monuments littéraires, retrouver la façon dont les hommes avaient pensé et senti il y a plusieurs siècles. (1866b, t. 1, p. III)

Comme le souligne François-Marie Mourad, Zola puise plusieurs idées dans la préface à la seconde édition des *Essais de critique et d'histoire*. D'abord, « que les choses morales ont, comme les choses physiques, *des dépendances et des conditions*. » (1866a, p. II ; souligné dans le texte) Il retient aussi le principe « de l'expérimentation élargie, pour détruire les croyances et accroître le pouvoir de l'homme. » (Mourad, 2007, p. 96) Le romancier est influencé par sa volonté d'appliquer aux sciences humaines la méthode des sciences pures. « On voit qu'il s'agit ici d'une expérience pareille à celles que les savants font en physiologie ou en chimie¹⁴⁰. » (Taine, 1866a, p. XIV)

¹³⁹ « – Je pense donc que le groupe des électeurs ainsi élus pourra différer du conseil municipal par le nom de quelques membres ; qu'on y verra en moins deux ou trois fermiers et vieux habitants, en plus deux ou trois hommes de la classe cultivée, un juge de paix, un notaire, un médecin ; dans plusieurs villages de Bretagne, le curé ; çà et là le maître d'école, souvent le propriétaire riche, qui réside plusieurs mois, ou quelque capitaine retraité ; dans les villes petites et moyennes, outre les fabricants, les commerçants et les rentiers, un banquier, un ingénieur, un président du tribunal, un publiciste estimé, bref une proportion aussi grande de probité et de bon sens, et une proportion plus grande d'information et d'intelligence. – Conduisons ces élus au chef-lieu d'arrondissement ; ils y retrouvent ceux du chef-lieu lui-même. Non-seulement, tous ensemble, ils sont l'élite du district, et les plus capables de bien choisir, mais encore, n'étant que deux cents, ils peuvent raisonner par groupes, s'éclairer les uns les autres. En outre, ils font une assemblée naturelle. – Dès lors, ce n'est plus par des professions de foi affichées, chefs-d'œuvre d'emphase et de vague, que les candidats doivent s'expliquer ; ils sont tenus de comparaître en personne, de parler eux-mêmes, de quitter les lieux communs, de répondre à des interrogations précises, d'engager d'avance leur opinion sur des mesures prochaines, sur des lois imminentes. » (Taine, 1872, p. 52-53)

¹⁴⁰ Nous l'avons vu, la publication, à partir de 1875, des *Origines de la France contemporaine*, hostiles à la Révolution française et révélant le conservatisme politique de Taine, consacre la rupture intellectuelle entre celui-ci et Zola, qui par la suite désavoue à plusieurs reprises son ancien maître à penser. (Mourad, 2007, p. 96) Pourtant, l'historien et philosophe continue d'y prôner une méthode politique très similaire à celle que défend le romancier.

Revenons à Zola. Dans son article « La démocratie » (5 septembre 1881), il semble vouloir adoucir son propos politique puisqu'il prend la peine d'y démentir l'image d'antidémocrate qu'il s'est donnée dans sa virulente critique du suffrage universel. Il déclare sa « tendresse pour le siècle », sa « foi profonde au grand mouvement démocratique qui nous emporte. » (*Une campagne*, t. 11, p. 862) Il réitère que celui-ci est inéluctable, en politique comme en littérature. Si, fidèle à son habitude, il ne définit pas cette démocratie politique¹⁴¹, il affirme, rappelons-le, que la démocratie en littérature consiste à « parler de tous et parler à tous, donner droit de cité dans les lettres à toutes les classes et s'adresser ainsi à tous les citoyens » (*Ibid.*, 866), définition qui cadre parfaitement avec le programme qu'il s'est fixé pour *Les Rougon-Macquart* ; nous reviendrons sur cette question cruciale.

Une fois sa « campagne » terminée, Zola se tient loin du journalisme pendant une quinzaine d'années, en dehors de quelques interventions ponctuelles qu'il n'est pas inutile d'évoquer. En décembre 1885, il s'indigne dans les pages du *Figaro* de la mort de l'écrivain naturaliste Louis Desprez. Poursuivi et condamné pour son roman *Autour d'un clocher* (1884), qui met en scène une liaison entre un curé et une institutrice laïque, Desprez contracte pendant son bref séjour en prison une bronchite qui l'achève quelques mois plus tard, à 24 ans. Zola, dont les tentatives d'intervention en sa faveur sont restées vaines, déclare que « le pauvre enfant a été assassiné ». (*Articles et entretiens*, t. 12, p. 862) Le défenseur absolu de la liberté qu'il est ne peut que s'indigner qu'un écrivain soit persécuté pour sa plume, signe que, quinze ans après la proclamation de la République, la liberté d'expression n'est toujours pas pleinement acquise. Un mois avant la mort de Desprez, dans *Le Figaro* du 7 novembre 1885, Zola a justement consacré un article à la censure : l'adaptation scénique de *Germinal* vient d'être interdite, et la pièce ne sera jouée que trois ans plus tard, et encore dans une version nettement édulcorée.

En mars 1888, Zola se prête à une entrevue où on lui demande son avis sur le général Boulanger. La réponse est claire : « Boulanger ! C'est un pieu surmonté d'un chapeau, un chapeau galonné et empanaché ! Pas autre chose. » (*Articles et entretiens*, t. 13, p. 817) Le romancier voit en lui l'« idée abstraite du sauveur ». (*Ibid.*, 818) Son succès est en effet facilement explicable : devant

« Taine se prononce pour une politique toute expérimentale et pragmatique, reposant sur les leçons du passé, impliquant par conséquent une connaissance profonde de l'histoire. » (Leroy, 2003, p. 27)

¹⁴¹ « Oui, la science est là, qui réglera la démocratie elle-même. Cette démocratie n'est encore qu'un mot, un monstre terrifiant pour les uns, une vache à lait pour les autres. Je ne cherche pas moi-même à la définir, à savoir ce qu'elle nous apporte de bon ou de mauvais car il me suffit qu'elle arrive par la science et que la science doive un jour la déterminer. » (*Une campagne*, t. 11, 866)

les déboires de la République, « le spectacle d'erreurs de bêtises et d'impuissances que nous ont offertes ces dix-huit dernières années » (*Ibid.*, 817), les Français, dont les esprits sont toujours marqués au fer rouge par la monarchie¹⁴², ressentent la nécessité d'un sauveur, d'un nouvel homme fort. « Et le pire, c'est que ce pieu répond à un besoin mal dissimulé de la nation, au besoin d'une domination quelconque : royauté, empire, dictatorial, gambettisme, ou boulangisme. » (*Ibid.*)

Si Zola a peu commenté le scandale de Panama dans la presse, celui-ci alimente son imaginaire romanesque. En effet, il le met en scène quelques années plus tard dans *Paris* (1898) sous le nom de scandale des Chemins de fer africains. Le scandale contribue au portrait très sombre de la politique dans ce roman à clef, dont l'imaginaire à cet égard est marqué par les images du « désordre », des « ténèbres », de la « souillure » et du « feu purificateur » des anarchistes qui fera table rase de la société pourrie jusqu'à la moelle, même si ce feu n'a jamais lieu et demeure un fantasme pour certains personnages et pour Zola qui se contente d'en imaginer les conséquences. (Noiray, 2000, p. 208-217)

En somme, le tournant de 1880 représente un moment charnière dans le discours politique de Zola. Pour la première fois, il ose attaquer des hommes de son propre camp, parce qu'il sait que la restauration de la monarchie et la dictature ne sont plus des risques. (Mitterand, 2009, p. 163) C'est également à cette époque qu'il développe le plus clairement ses opinions politiques, déjà en germe auparavant et qui évolueront en général peu, malgré certaines nuances ultérieures apportées aux propos les plus extrêmes et provocateurs : son mépris des coteries, de la lutte politique et électorale qu'il présente, de façon évidemment réductrice, comme le moyen pour les médiocres d'assouvir leur ambition et leur soif de pouvoir ; un élitisme politique évident, dont témoignent notamment sa critique du suffrage universel et sa revendication d'un gouvernement des capacités, au point où il paraît parfois être un républicain antidémocrate ; sa croyance en la nécessité de la science et de la politique expérimentale, qui reste vaguement définie, pour assurer le progrès social ; les liens profonds qui unissent politique et littérature, démocratie et littérature de vérité, puisque les romanciers naturalistes, en étudiant

¹⁴² « Quoi que nous en disions, nous n'empêcherons pas que durant dix-huit siècles la France n'ait été un pays résolument monarchique. L'échine de tout Français porte le pli de cette longue sujétion. Les globules de notre sang sont monarchistes. Et nos aspirations vers la République, notre beau rêve d'une nation qui se gouverne elle-même, sont en perpétuel conflit avec ces puissants vestiges d'atavisme. » (*Articles et entretiens*, t. 13, p. 817) Zola rejoint donc des propos qu'il a tenus dans *Le Roman expérimental* au tournant de 1880, et que nous avons évoqués au chapitre I.

objectivement la sociétés et ses défauts, contribuent à son développement et à son progrès ; une sympathie parfois condescendante pour le peuple auquel la littérature doit impérativement accorder le statut de sujet et de destinataire.

2.7) Fin de siècle : retour au journalisme, affaire Dreyfus et ouverture vers l'internationalisme socialiste

Zola, qui continue de s'intéresser aux événements et enjeux d'actualité¹⁴³, retourne au journalisme au milieu des années 1890. Dans sa *Nouvelle campagne* au *Figaro*, qui se compose d'articles publiés entre décembre 1895 et juin 1896 et recueillis en volume en 1897, il modère et relativise certains de ses propos les plus provocants et extrêmes qu'il a tenus quinze ans auparavant. Dans « L'Élite et la Politique » (9 mai 1896), il fait du « mépris extraordinaire pour la politique » qu'il a professé au début de sa carrière « l'opinion simpliste d'un poète exaspéré » ; il affirme que, l'expérience aidant, il a « renoncé à cette puérile conception sociale qui incarne l'humanité tout entière dans le lettré et l'artiste, traitant le reste en vil troupeau, en cohue inférieure, indigne d'intérêt. » (*Nouvelle campagne*, t. 17, p. 423)

Cette politique, elle m'est apparue ce qu'elle est en réalité, le champ passionnant où lutte la vie des nations, où se sème l'histoire des peuples, pour les moissons futures de vérité et de justice¹⁴⁴. J'ai compris que les plus grands esprits pouvaient y évoluer, y faire la meilleure des besognes, celle du bonheur des autres. (*Ibid.*)

Zola confie même que « si je m'étais découvert le moindre talent de parole, je crois bien que j'aurais cédé au besoin de me mettre, moi aussi, à la tâche. » (*Ibid.*) Dans « La vertu de la République » (24 décembre 1895), il tente de montrer qu'on exige trop de celle-ci ; dès sa proclamation, tous s'attendent à vivre dans un monde parfait, oubliant que « [l]e moindre progrès demande des années de gestation douloureuse » (*Ibid.*, 380), que la nature humaine ne peut changer du jour au lendemain, que « l'animal humain reste au fond sous la peau de

¹⁴³ Il évoque cette actualité dans ses chroniques et dans ses romans, ce qu'il peut se permettre plus aisément maintenant qu'il a terminé sa fresque du Second Empire : politique du pape (« L'opportunisme de Léon XIII », 1^{er} décembre 1895 ; *Rome*, 1896) ; scandale de Panama (« La vertu de la République », 24 décembre 1895 ; *Paris*, 1898) ; attentats anarchistes (*Paris* encore) ; déclin de la natalité en France (« Dépopulation », 23 mai 1896 ; *Fécondité*, 1899) ; recrudescence de l'antisémitisme et affaire Dreyfus (« Pour les juifs », 16 mai 1896 ; les textes sur l'affaire Dreyfus, publiés entre novembre 1897 et décembre 1900 et réunis dans un volume intitulé *La Vérité en marche* en 1901 ; *Vérité*, 1903) ; politique anticléricale des gouvernements Waldeck-Rousseau (1899-1902) et Combes (1902-1905) marquée par la loi sur les associations en 1901, la dissolution des congrégations et la fermeture de milliers d'écoles confessionnelles (*Vérité* encore) ; flambée du nationalisme ultra-catholique, militariste et raciste (*Justice*, roman resté à l'état d'ébauche à la mort de Zola en septembre 1902).

¹⁴⁴ On reconnaît ici le ton lyrique du troisième Zola. L'image de la « moisson » est fréquemment utilisée dans le cycle des *Quatre Évangiles*.

l'homme civilisé, prêt à mordre, lorsque l'appétit l'emporte » (*Ibid.*), et que, peu importe le mode de gouvernement, les affaires restent les affaires¹⁴⁵. Zola souligne un double standard : sous le Second Empire, un scandale comme Panama aurait rapidement été escamoté et conséquemment oublié, luxe que ne peut se permettre la République qui a accordé la liberté de presse et sur laquelle pèse une exigence de transparence et de vertu absolues. (*Ibid.*, 370) Enfin, Zola, encore dans « L'élite et la politique », va jusqu'à s'interroger sur l'élitisme qu'il a souvent proclamé, notamment dans sa précédente « campagne » au *Figaro* : « Resterait à faire le procès des supériorités, des hommes providentiels, dont la nécessité pour le bonheur humain est discutable. » (*Ibid.*, 426) Il cite en exemple le nouveau conseil municipal de Paris, qui, bien que formé d'illustres inconnus, lui paraît travailler aussi bien que ne le ferait « un conseil composé de toutes nos gloires parisiennes. » (*Ibid.*)

La position de Zola face au monde politique a donc évolué. Ce n'est sans doute pas un hasard si, à la même époque, ses rapports avec le pouvoir s'améliorent : en juin 1893, le ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, Raymond Poincaré, assiste au banquet commémorant l'achèvement des *Rougon-Macquart* ; le 13 juillet, il promeut Zola officier de la Légion d'honneur¹⁴⁶. « Le Pouvoir n'avait pas trop mal réussi, sinon à capter, du moins à neutraliser cet écrivain que risquait d'entraîner très loin, en dépit de ses attaches bourgeoises, son imagination révolutionnaire. » (Girard, 1955, p. 525) Il est permis de croire que ces relations seraient demeurées à tout le moins cordiales s'il n'avait été de son intervention dans l'affaire Dreyfus¹⁴⁷.

Il serait cependant faux d'affirmer que Zola revient totalement sur ses positions. Nous avons vu que *Paris*, paru en 1898, dresse un portrait extrêmement sombre du parlementarisme et du monde politique en général. Le romancier affirme, encore une fois dans « L'élite et la politique », que, malgré l'évolution de ses vues, il « sent renaître pour la politique le mépris de

¹⁴⁵ « Mais enfin, entre nous, il faut bien convenir que les affaires, en ce bas monde, deviendraient impossibles, si l'on n'avait pour les traiter que les pures abstractions des virginités et des probités de mélodrame. [...] Dans ces énormes entreprises [comme Panama], quand on brasse les millions pour la réalisation de travaux gigantesques, il faut faire la part de la boue humaine, des appétits, des passions dont on remue forcément la vase. » (*Nouvelle campagne*, t. 17, p. 381) La politique elle-même et les affaires d'argent sont intrinsèquement immorales. Zola, ici, rejoint la conclusion à laquelle il en est venue dans *L'Argent* (1891) : « Ah ! dame ! il y a beaucoup de saletés inutiles, mais certainement le monde finirait sans elles » (Pl., t. V, p. 136), déclare Aristide Saccard à propos de la spéculation dans un discours que le texte entérine.

¹⁴⁶ Il en est chevalier depuis juillet 1888.

¹⁴⁷ Qui vaut à Zola d'être suspendu de la Légion, à laquelle il ne sera jamais réintégré, en juillet 1898.

ma jeunesse. » (*Nouvelle campagne*, t. 17, p. 423) Dans une analyse à la Tocqueville, comme le soulignent Jacques Noiray et Jean-Louis Cabanès (*Ibid.*, 370), il constate que « la démocratie victorieuse apporte avec elle un furieux besoin d'égalité, qui se trahit par la méfiance et la haine de toute supériorité trop éclatante. » (*Ibid.*, 426) C'est ainsi que les ambitieux médiocres et interchangeables montent au pouvoir, écartant l'élite cultivée des affaires publiques et y entraînant une baisse du niveau intellectuel¹⁴⁸. Non sans regret, il se résigne cependant à ce qui lui apparaît comme une nécessité de l'histoire et envisage une lente évolution sur plusieurs siècles :

Au lieu d'une exaltation par en haut, j'imagine volontiers une lente montée par en bas, une répartition plus large de l'intelligence commune, le niveau moyen de plus en plus supérieur, grâce à l'instruction et à l'éducation. En un mot, le bonheur naîtrait de l'équilibre, pas d'élite trop géniale, pas de peuple trop ignorant, une société qui fonctionnerait d'autant mieux que les rouages en seraient plus étroitement semblables et liés entre eux. (*Ibid.*)

Il est impossible, lorsqu'on évoque les textes de cette période, de passer sous silence « Pour les juifs », paru le 16 mai 1896. Zola, qui a déjà critiqué l'antisémitisme dans son œuvre romanesque¹⁴⁹, s'insurge contre la « campagne qu'on essaie de faire en France contre les juifs » (*Ibid.*, 427) dans les dernières années. L'article vise notamment Édouard Drumont et son journal *La Libre Parole*. Zola montre que tout ce qu'on reproche aux juifs est attribuable à leurs persécuteurs : « les juifs, tels qu'ils existent aujourd'hui, sont notre œuvre, l'œuvre de nos dix-huit cents ans d'imbécile persécution. » (*Ibid.*, 428) S'ils vivent isolés, c'est qu'« [o]n les a parqués dans des quartiers à part, comme des lépreux » ; s'ils « gardent au cœur, même inconsciemment, l'espoir d'une lointaine revanche, la volonté de résister, de se maintenir et de vaincre », c'est qu'« [o]n les a frappés, injuriés, abreuvés d'injustices et de violences » ; s'ils sont maîtres des capitaux, c'est qu'« on leur a dédaigneusement abandonné le domaine de

¹⁴⁸ Dans le même article, Zola déclare cependant que « nos nouveaux ministres, les jeunes, sont d'une culture très grande. » Il cite notamment Gabriel Hanotaux, ministre des Affaires étrangères de mai 1894 à novembre 1895 et d'avril 1896 à juin 1898 ; Raymond Poincaré, alors exclu du gouvernement mais qui sera notamment président du Conseil à trois reprises (1912-1913, 1922-1924, 1926-1929) et président de la République (1913-1920) ; Léon Bourgeois, qui vient de perdre la présidence du Conseil, le 22 avril 1896 ; et un membre de sa génération, Édouard Lockroy, notamment ministre de la Marine de novembre 1895 à avril 1896 et de juin 1898 à juin 1899.

¹⁴⁹ Le protagoniste Aristide Saccard ressent une haine atavique et parfaitement hypocrite envers les juifs : « Mais le singulier était que lui, Saccard, ce terrible brasseur d'affaires, ce bourreau d'argent aux mains louches, perdait la conscience de lui-même, dès qu'il s'agissait d'un juif, en parlait avec une âpreté, avec des indignations vengeresses d'honnête homme, vivant du travail de ses bras, pur de tout négoce usuraire. » (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 91) Dans le même roman, cependant, Zola véhicule également des stéréotypes sur les juifs comme maîtres du monde financier grâce à leur compréhension instinctive des affaires d'argent, notamment à travers le personnage du banquier Gundermann, inspiré par James de Rothschild, fondateur de la branche parisienne de sa famille.

l'argent, qu'on méprisait ». (*Ibid.*) Comme le résume Zola, « [s]'il y a encore des juifs, c'est de votre faute. Ils auraient disparu, se seraient fondus, si on ne les avait pas forcés de se défendre, de se grouper, de s'entêter dans leur race. »¹⁵⁰ (*Ibid.*, 429) Il n'est donc pas surprenant que Bernard Lazare, un des tous premiers défenseurs du capitaine Dreyfus, se soit tourné vers Zola pour faire campagne en faveur de la victime. Le choix est judicieux : Zola, depuis longtemps, peut compter sur « l'éminence de la place qu'il a désormais acquise dans le champ littéraire, et la puissance de choc de son discours, qui est celui d'un grand *orateur* de l'écrit. » (Mitterrand, 2009, p. 163 ; souligné dans le texte) Maintenant qu'on le sait sensible à la cause des juifs et opposé à l'antisémitisme, celui qui a souvent proclamé publiquement son amour de la vérité et de la justice peut devenir un allié précieux.

Nous ne retracerons pas en détail le rôle de Zola dans l'affaire Dreyfus¹⁵¹, qui a été beaucoup étudié. Contentons-nous d'étudier les raisons de son intervention et les liens de celle-ci avec son républicanisme. À ses yeux, il s'agit d'abord seulement de rétablir une erreur judiciaire dont la victime, de surcroît, est membre d'une minorité opprimée¹⁵². Puis, des considérations encore plus élevées entrent en compte lorsque l'armée et l'État, non seulement refusent d'admettre l'erreur, mais encore persécutent ceux qui la dénoncent, protègent le véritable coupable, Esterhazy, et vont même jusqu'à fabriquer de toutes pièces des documents pour incriminer un innocent. Rapidement, à la lutte pour la reconnaissance de l'innocence de Dreyfus se greffe une lutte pour la vérité et la justice, foulées au pied, comme l'écrit Zola dans

¹⁵⁰ Zola, s'il prêche la tolérance, vise en fin de compte l'assimilation : « Et la tactique [pour qu'il n'y ait plus de juifs] s'indique, absolument opposée. Ouvrir les bras tout grands, réaliser socialement l'égalité reconnue par le Code. Embrasser les juifs, pour les absorber et les confondre en nous. Nous enrichir de leurs qualités, puisqu'ils en ont. Faire cesser la guerre des races en mélangeant les races. Pousser aux mariages, remettre aux enfants le soin de réconcilier les pères. Et là seulement est l'œuvre d'unité, l'œuvre humaine et libératrice. » (*Nouvelle campagne*, t. 17 p. 429)

¹⁵¹ L'affaire a été curieusement anticipée par *La Bête humaine* (1890) : un meurtre est commis ; la justice, pour des considérations politiques qui ne nous importent pas ici, accepte de classer l'affaire au plus vite, condamnant un innocent à la prison à vie. « La bavure judiciaire qui broie des innocents, et annonce l'affaire Dreyfus, est l'un des rouages importants de l'autodestruction : le coupable est désigné d'avance, au nom de l'intime conviction du juge et d'un système de domination qui est une imposture de vérité. Quelle voix s'élèvera pour refuser "la guerre de sauvage, guerre de ruses, de pièges, de tortures morales", à l'égard d'un homme "qui n'avait plus que le droit d'avouer son crime". Encore ici, le "J'Accuse... !" point à l'horizon de *La Bête humaine*, roman visionnaire à plus d'un titre. » (Lumbroso, 2021, p. 214)

¹⁵² Comme Zola le fait remarquer lui-même en présentant son premier texte écrit dans le cadre de l'affaire, « M. Scheurer-Kestner » (*Le Figaro*, 25 novembre 1897), l'histoire de Dreyfus a d'abord séduit le romancier en lui : « Quel drame poignant, et quels personnages superbes ! Devant ces documents, d'une beauté si tragique, que la vie nous apporte, mon cœur de romancier bondit d'une admiration passionnée. Je ne connais rien d'une psychologie plus haute. » (*La Vérité en marche*, t. 18, p. 416) Et, comme le reconnaît Zola en 1901, « la pitié, la foi, la passion de la vérité et de la justice sont venues ensuite. » (*Ibid.*)

« J'Accuse... ! », « sous le prétexte menteur et sacrilège de la raison d'État ». (*La Vérité en marche*, t. 18, p. 443) Il s'agit enfin de lutter contre les dangers qui menacent la République, « le double complot du cléricisme et du militarisme, agissant au nom de toutes les forces réactionnaires du passé. » (*Ibid.*, 482) L'affaire Dreyfus a au moins eu le mérite de permettre une prise de conscience de l'ampleur de ces dangers et de montrer clairement les deux options qui s'offrent à la France. Comme l'écrit le romancier dans sa « Lettre au Sénat » (*L'Aurore*, 29 mai 1900) :

C'est ainsi que, peu à peu, deux partis se sont trouvés aux prises : d'un côté, toute la réaction, tous les adversaires de la véritable République que nous devrions avoir, tous les esprits qui, sans qu'ils le sachent peut-être, sont pour l'autorité sous ses diverses formes, religieuse, militaire, politique ; de l'autre, toute la libre action vers l'avenir, tous les cerveaux libérés par la science, tous ceux qui vont à la vérité, à la justice, qui croient au progrès continu, dont les conquêtes finiront par réaliser un jour le plus de bonheur possible¹⁵³. (*Ibid.*, 474)

Les ennemis de Dreyfus sont les ennemis de la vérité et de la justice, et donc les ennemis de la République et du progrès. En fin de compte, si Zola a risqué sa réputation, sa carrière, la tranquillité de ses vieux jours, et même sa sécurité et sa liberté, c'est au nom de l'idéal républicain qu'il n'a jamais cessé de chérir, malgré le spectacle parfois peu glorieux qu'offre le régime qui s'est graduellement édifié à partir de 1870 et les critiques parfois virulentes qu'il lui a adressées.

Une dernière évolution dans la pensée politique de Zola doit être soulignée, soit celle de son ouverture au socialisme et à l'internationalisme. S'il est manifestement intéressé et attiré de longue date par le socialisme, s'il s'est toujours montré sensible aux questions sociales et au sort des plus démunis, des *Contes à Ninon* (1864) à *Germinal* (1885) en passant par *L'Assommoir* (1877), son programme demeure très vague. Dans *Germinal*, par exemple, il se contente d'avertir les possédants qu'ils seront balayés par la révolution s'ils ne se hâtent pas

¹⁵³ Gisèle Sapirou souligne que l'affaire Dreyfus a cristallisé la division des intellectuels français : « *whereas the "intellectuals" who championed institutionalized their critical function as a social group, giving a universal scope to such professional values as "inquiry", "truth", "free speech" and "justice", their opponents imposed limits on these values in the name of extraintellectual considerations, namely national interest, and condemned what they considered an abuse of this critical function by those whom they stigmatized as "intellectuals."* The two camps embodied different conceptions of the social and political responsibility of the intellectual, one "autonomous", the other "heteronomous"; they would remain in combat until World War II. » (Sapiro, 2007, p. 12) C'est d'ailleurs dans la période entre 1880 et 1900 que Christophe Charle situe ce qu'il appelle la naissance des « intellectuels », expression donnant son titre au livre qu'il consacre à cette question (1990).

d'être justes envers les travailleurs¹⁵⁴. Zola, dans les années 1890, s'affiche de plus en plus ouvertement favorable au socialisme. Dans une entrevue parue au *Figaro* le 4 août 1893, il déclare :

Pour ma part, je le trouve partout ; mes recherches, où que je les dirige, m'ont toujours fait toucher du doigt le problème social. C'est toujours, et quoi qu'on fasse, la lutte du pauvre contre le riche, l'abaissement des natures et des caractères par la misère, l'égoïsme profond de celui qui possède, et, sourdant malgré tout, l'éternel effort de ceux d'en bas pour prendre leur place au soleil et à la vie. (*Articles, discours et entretiens*, t. 15, p. 692-693)

En mai 1896, il se décrit comme « [l]e vieux républicain que je suis et le socialiste que je finirai sans doute par être ». (*Nouvelle campagne*, t. 17, p. 426) On remarque cependant que, s'il multiplie les professions de foi, il s'en tient encore aux grandes déclarations de principes (l'injustice d'un monde où les possédants ne laissent que des miettes aux travailleurs que la misère dégrade et abrute) et se garde bien de préciser sa doctrine. *Travail*, roman paru en 1901, marque à cet égard une évolution importante, car le romancier y présente enfin une vision concrète, complète et cohérente (quoique non exempte de contradictions, comme nous le verrons au chapitre IV) du règlement de la question sociale : Luc Froment, épaulé par quelques personnages dont un inventeur de génie, fonde la Crêcherie, une coopérative industrielle et cité ouvrière où le salariat qui ne laisse que des miettes aux ouvriers est remplacé par la libre association et le partage égal des bénéfices, et où le progrès technologique rend le travail sécuritaire, facile (la journée de travail finit par ne pas dépasser quatre heures), agréable et stimulant.

Fabian Scharf montre que, dans ce roman, « le socialisme utopique de Zola fait l'amalgame entre le fouriérisme, l'anarchisme et le collectivisme »¹⁵⁵. (2011, p. 521) La pensée de Charles Fourier, la seule dont se réclame le narrateur, vient au premier plan. L'intérêt que lui porte Zola n'est pas nouveau : il s'y est d'abord intéressé pour *Au Bonheur des Dames* ; puis, en préparant *Paris*, il a consulté deux articles à son sujet : « Fouriérisme » du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse et « Charles Fourier » d'Émile Faguet, publié dans la *Revue*

¹⁵⁴ « Ce que j'ai voulu, c'est crier aux heureux de ce monde, à ceux qui sont les maîtres : "Prenez garde, regardez sous terre, voyez ces misérables qui travaillent et qui souffrent. Il est peut-être temps encore d'éviter les catastrophes finales. Mais hâtez-vous d'être justes, autrement, voilà le péril : la terre s'ouvrira, et les nations s'engloutiront dans un des plus effroyables bouleversements de l'Histoire." » (*Correspondance*, t. V, p. 347)

¹⁵⁵ Le roman met en scène la rivalité amicale entre le fouriériste Luc Froment, le collectiviste Bonnaire et l'anarchiste Lange.

des Deux Mondes en juillet-août 1896¹⁵⁶. Pour *Travail*, il résume le livre d'Hyppolite Renaud, *Solidarité* (NAF 10334, f. 264-272), qui est une synthèse de la doctrine fouriériste¹⁵⁷ ; dans le roman, c'est la lecture de cet ouvrage qui pousse Luc Froment à l'action. Que retient Zola de Fourier ? Deux idées principales ; d'abord, l'utilisation des passions pour le bien de l'humanité ; ensuite, la réorganisation complète du travail :

Mais il ne s'agissait plus d'un travail brutalement imposé à des vaincus, à des mercenaires avilis, qu'on écrase et qu'on traite en bêtes de somme affamées, il s'agissait d'un travail librement accepté par tous, réparti selon les goûts et les natures, exercé pendant le très petit nombre d'heures indispensable, sans cesse varié au choix des ouvriers volontaires. (*Travail*, t. 19, p. 104)

Cette réorganisation mène à la création graduelle de la Cité idéale, le phalanstère, « une vaste association du capital, du travail et du talent ». (*Ibid.*) « Une ville, une commune, n'était plus qu'une immense ruche, dans laquelle il n'y avait pas un oisif, où chaque citoyen donnait sa part d'effort à l'œuvre d'ensemble, dont la cité avait besoin pour vivre. » (*Ibid.*)

L'anarchisme exerce également une influence importante sur le socialisme utopique du troisième Zola. Pour *Paris*, roman qui, rappelons-le, accorde une place importante à ce courant, il a lu et commenté l'article « Proudhon » du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Pour *Travail*, il résume *La Conquête du pain* (1892) de Pierre Kropotkine (NAF 10334, f. 274-304) ainsi que deux ouvrages de Jean Grave, *La Société future* (1895) (*Ibid.*, 306-330) et *L'Anarchie, son but, ses moyens* (1899). (*Ibid.*, 332-348) L'influence du courant anarchiste dans le roman est à lire dans le progrès de l'art, de la science et de la mécanisation ainsi que dans la disparition totale de l'État et de la religion consécutive au triomphe de la Crêcherie. (Scharf, 2011, p. 521)

Le collectivisme, quoique de façon plus subtile, a également sa place dans *Travail*. À cet égard, la source d'inspiration principale de Zola est le roman utopique d'Edward Bellamy, *Cent ans après ou l'An 2000*¹⁵⁸. (NAF 10334, f. 351-374) Marqué par la critique du socialisme utopique

¹⁵⁶ Il juge alors son programme irréaliste, écrivant dans son résumé de l'article de Faguet : « Tout cela impraticable. » (cité dans Scharf, 2011, p. 548)

¹⁵⁷ Il semble que Zola n'ait jamais lu Fourier, comme c'est le cas pour tous les autres penseurs socialistes qu'il évoque dans ses romans.

¹⁵⁸ Son titre original est *Looking Backward : 2000-1887*. Le roman, publié en 1888, est traduit en français en 1891. Henri Mitterand souligne que Zola est déçu par ce livre d'un auteur qu'il estime à tort comme un porte-parole du collectivisme et où il ne trouve « que la morne description d'une société où toutes les branches de l'industrie et du commerce sont entre les mains de l'État, et où le principe du service militaire universel et obligatoire et appliqué aux professions civiles. » (2002a, p. 702) Le romancier naturaliste rejette ce projet qui fait de la société « [u]ne

auquel il adhère lui-même, Zola insiste sur le caractère scientifique que doit prendre le collectivisme. (Scharf, 2011, p. 523-524) Il procède à un historique de l'avènement de la Cité heureuse. Tout commence avec la Révolution française, « un premier mouvement d'ébauche, balayant les privilèges de la noblesse, amenant au pouvoir la bourgeoisie, mais ne faisant que préparer la venue du peuple travailleur, du grand mouvement démocratique qui doit réglementer le travail. » (Dossier préparatoire de *Travail*, NAF 10333, f. 436) Si l'humanité est passée « de l'esclavage au salariat », il reste la deuxième et dernière étape, « le passage du salariat à l'autre chose ». (*Ibid.*) Ainsi, Zola part du matérialisme historique¹⁵⁹ de Marx et Engels pour établir son utopie, même s'il le fait de façon superficielle. (Scharf, 2011, p. 522) Enfin, l'action de Luc Froment dans *Travail* mène à une nouvelle forme de propriété, à la possession collective des moyens de production, qui est l'objectif des collectivistes dont le programme politique est cependant rejeté. En effet, une idée défendue avec insistance par Zola dans le roman est que tous les courants socialistes ont le même idéal, que seuls diffèrent les moyens employés.

Et Luc fut frappé de retrouver là les séries de Fourier ; car le rêve final était le même, cet appel aux passions créatrices, cette expansion de l'individu libéré dans une société harmonique, où le bien de chaque citoyen nécessitait le bien de tous ; seulement, les routes étaient différentes, l'anarchiste n'était qu'un fouriériste, qu'un collectiviste désabusé, exaspéré, ne croyant plus aux moyens politiques, résolu à conquérir par la force, par l'extermination, le bonheur social, puisque des siècles de lente évolution ne semblaient pas devoir le donner. (*Travail*, t. 19, p. 112)

À la toute fin du roman, Luc Froment déclare : « Oui, au dernier jour, au seuil de la terre promise, les anarchistes, après les collectivistes, devaient rejoindre les disciples de Fourier. Si les chemins étaient différents, le but restait commun. » (*Ibid.*, 353) Le fouriérisme est donc simplement le moyen le plus pacifique et efficace d'arriver au but, comme finissent par le reconnaître le collectiviste Bonnaire et l'anarchiste Lange s'inclinant devant le triomphe de Luc.

vaste caserne ». (Dossier préparatoire de *Travail*, NAF 10334, f. 357), « une société mortellement uniforme, enrégimentée, hiérarchisée ». (*Ibid.*, 358)

¹⁵⁹ Philosophie de l'histoire selon laquelle les événements historiques sont déterminés par des rapports sociaux et plus particulièrement la lutte des classes.

Enfin, il faudrait ajouter à ces trois influences celle Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, économiste et philosophe socialiste du début du XIX^e siècle^{160,161}. Zola en retient l'idée de l'association des « capacités » (savants, artistes et industriels seront la seule aristocratie de la société nouvelle) et du capital. En ceci, Zola, qui a déjà écrit que seuls les hommes supérieurs devraient être appelés à gouverner, reste fidèle à un point de vue qu'il défend depuis longtemps. Il est également probable qu'il ait en tête le souvenir de son père, François Zola, mort depuis plus de cinquante ans, qui lui apparaît comme un bienfaiteur de l'humanité, un Luc Froment peut-être trop avant-gardiste à qui il n'a manqué que le capital et la capacité à triompher de l'esprit de routine.

Justice, pour lequel Zola n'a eu le temps que d'écrire quelques pages de notes, devait être une dénonciation de la guerre et du militarisme. Pour Henri Mitterand, ce roman jamais écrit s'inscrit dans la continuité de l'évolution intellectuelle de Zola, qui se bat depuis dix ans contre le nationalisme ultra-catholique, militaire et raciste alors en plein essor, « J'Accuse... ! » n'étant que le geste le plus spectaculaire de cette lutte. Au tournant du XX^e siècle, les positions se radicalisent autour de trois axes : nationalisme *versus* internationalisme, confessionnalisme *versus* laïcité, conservatisme *versus* socialisme. Le troisième Zola, qui écrit des œuvres d'actualité, est amené à prendre position ; il s'agit, avec *Justice*, « d'affronter globalement le discours nationaliste et de lui opposer, dans la logique des trois *Évangiles* précédents, une autre vision politique de la nation et de l'armée, de la France et de l'Europe, de la guerre et de la paix. » (Mitterand, 1996, p. 16) Une difficulté supplémentaire : ce n'est pas uniquement la droite catholique qui est nationaliste et revancharde, puisque l'école publique mise sur place par Jules Ferry défend également l'idéal d'une armée forte et prête à la revanche contre l'Allemagne. Zola développe plusieurs arguments dans les notes pour le roman. La vitalité d'un

¹⁶⁰ Une figure à laquelle Zola, encore une fois, s'est d'abord intéressé pour *Paris*, dont le dossier préparatoire résume les articles « Saint-Simon » et « Saint-simonien » du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*. (Scharf, 2011, p. 537-538)

¹⁶¹ Notons que les deux principaux penseurs cités par Zola, Fourier et Saint-Simon, sont considérés comme des représentants du socialisme « utopique ». Marx est curieusement absent de la bibliothèque que consiste Luc et qui inclut « [t]ous les philosophes sociaux, tous les précurseurs, tous les apôtres du nouvel évangile [...] Fourier, Saint-Simon, Auguste Comte, Proudhon, Cabet, Pierre Leroux, d'autres encore, la collection complète, jusqu'aux plus obscurs disciples. » (*Travail*, t. 19, p. 103) Ceci étonne chez un romancier qui, dans *Les Rougon-Macquart*, reproche à plusieurs personnages leur utopisme, leurs « rêveries humanitaires », leur connaissance insuffisante de la société qu'ils essaient de transformer. Or, Marx n'est-il pas celui qui a analysé de façon précise et systématique le capitalisme, et qui, en théorie, devrait donc accueillir l'approbation du romancier ayant consacré un quart de siècle à une fresque sociohistorique d'un régime politique honni dans laquelle il étudie, lui aussi, le développement du capitalisme industriel et financier (*La Curée*, *Au Bonheur des Dames*, *Germinal*, *L'Argent*, etc.) ? Nous reviendrons sur cette question dans le chapitre suivant.

peuple n'est pas dans la conquête militaire, mais dans la vérité et la justice puisque « la puissance intellectuelle et économique prend le pas sur la force des armes. » (Mitterand, 2002a, p. 774) Dans une analyse qui évoque les futurs travaux de Lénine (*L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, 1917), il montre que l'appétit de conquête est lié au système capitaliste ; la question militaire et la question sociale sont donc intimement liées, et la disparition du capitalisme est nécessaire à la disparition du nationalisme agressif. Il écrit, sur la puissance militaire britannique, alors dominante à l'échelle mondiale : « Que la croyance au dieu d'égorgeant, de conquête s'écroule, que la répartition du travail et de la richesse se fasse, et toute cette puissance guerrière, brutale, despotique, disparaît [...] » (*Pour Justice*, t. 20, p. 398) Cette analyse de la part d'un écrivain n'ayant jusque-là jamais remis en question le colonialisme étonne. Avant *Justice*, il reste convaincu du bien-fondé de la « mission civilisatrice » de la France ; il présente par exemple de façon entièrement positive la décision d'un descendant de Mathieu Froment d'aller fonder un empire dans les « terres vierges » (t. 18, p. 351) du Soudan français (l'actuel Mali) dans *Fécondité*, roman qui appartient au même cycle¹⁶². Comme dans *L'Argent*, Zola ne s'intéresse pas à l'impact de l'action de ses protagonistes sur les populations locales qui ne paraissent pas dignes de mention. On peut donc se demander comment le romancier aurait résolu cette difficulté logique : comment ne pas contredire *Fécondité* dans *Justice* ? Il est également clair que cette dénonciation du capitalisme comme assise du militarisme va à l'encontre du message livré par des œuvres préalables comme *Au Bonheur des Dames* et *L'Argent*.

Quoi qu'il en soit, continuons de suivre le romancier dans sa réflexion. Le progrès de la science met à mal les dogmes sous toutes leurs formes, amenant toujours plus de liberté de pensée et donc toujours plus de démocratie. « [Pour Zola, l']histoire contemporaine obéit à une double poussée : celle de l'esprit scientifique et celle de la liberté de pensée. Les hommes de demain ne sont plus les rois, les prêtres et les généraux, mais les savants et les penseurs ». (Mitterand, 2002a, p. 19) Reprenant ses propos du tournant de 1880, Zola affirme donc que c'est par la science seule qu'arrive le progrès ; la politique n'y est pour rien. Or la science n'a ni frontières, ni classes ni peuples. Pour cette raison, il s'intéresse même pour *Justice* à l'idée d'une

¹⁶² Pour plus de détails, voir le livre de Jean-Marie Seillan, *Aux sources du roman colonial (1863-1914). L'Afrique à la fin du XIX^e siècle* (2006), qui contient un chapitre intitulé « Colonialisme et natalisme : Zola au Soudan ». Seillan souligne les nombreux problèmes que soulève *Fécondité* à cet égard. Par exemple, il a forcé le trait quant au potentiel économique du futur Mali. « La première question est de savoir si les informations alors disponibles sur le Soudan autorisaient l'optimisme de *Fécondité*. Rien n'est moins certain. Peu de publications [...] croient en l'avenir de la colonie. » (2006, p. 364)

fédération européenne et d'une instance chargée d'arbitrer les conflits internationaux. La critique du nationalisme belliqueux va donc jusqu'à un début de remise en question du principe même de l'État-nation, mais Zola n'a pas le temps de poursuivre davantage sa réflexion. On mesure le chemin qu'il a parcouru depuis *La Débâcle* (1892), où la guerre est présentée comme un mal nécessaire à l'évolution de la société¹⁶³ :

Maurice était pour la guerre, la croyait inévitable, nécessaire à l'existence même des nations. Cela s'imposait à lui, depuis qu'il se donnait aux idées évolutives, à toute cette théorie de l'évolution qui passionnait dès lors la jeunesse lettrée. Est-ce que la vie n'est pas une guerre de chaque seconde ? est-ce que la condition même de la nature n'est pas le combat continu, la victoire du plus digne, la force entretenue et renouvelée par l'action, la vie renaissant toujours jeune de la mort¹⁶⁴? (*La Débâcle*, Pl., t. V, p. 408)

Soulignons cependant, avec Henri Mitterand, que Zola, malgré son discours pacifiste et internationaliste, présente toujours une vision conquérante de la France, qui doit demeurer le guide, l'avant-garde, le phare qui éclaire les autres peuples. Le vocabulaire employé est encore celui de la victoire. Dans *Fécondité*, les nombreux descendants de Mathieu Froment s'immiscent partout, conquièrent tous les horizons, de l'usine des Beauchêne à l'Afrique ; peut-être que cette conquête, pour Zola préparant *Justice*, n'est pas condamnable simplement parce qu'elle se veut entièrement pacifique malgré sa brutalité. En ce sens, les Froment sont bien les héritiers des Mouret, Saccard, etc., mais débarrassés de leurs traits négatifs ; la lutte existentielle se poursuit mais se joue sur un autre plan, l'idée, la science et l'économie remplaçant la force. Zola écrit dans le dossier de *Justice* :

Et dès lors la France démocratique, révolutionnaire, ouvrière de la juste répartition de la richesse, accomplissant toutes les réformes, République idéale, est invincible, est la force invincible de demain. Elle fera crouler autour d'elle toutes les monarchies, toutes les Églises, elle conquerra tous les peuples par l'idée [...] [T]ous les trônes tomberont, tous les peuples la suivront. L'éducatrice, la victorieuse de

¹⁶³ Point de vue qui à son tour détonne avec les propos pacifistes tenus à la fin du Second Empire par Zola dénonçant les aventures guerrières du régime.

¹⁶⁴ Comme le souligne cependant Robert J. Niess, le discours pro-guerre teinté de darwinisme social dans *La Terre* et *La Débâcle* est celui de personnages discrédités par le texte, comme Maurice. (1980, p. 64-65) Cependant, comme nous l'avons vu à propos de la représentation de la Commune dans *La Débâcle*, Zola adhère dans ce roman à l'idée que la guerre et la violence sont des moyens de purification sociale. Dans « Mes souvenirs de guerre » (texte paru dans *Le Messager de l'Europe* de juin 1877 qui est une reprise développée d'un texte antérieur et qui reparaît notamment en 1887 sous le titre « Trois guerres »), il affirme, en réponse aux propos de Victor Hugo selon lesquels seuls les rois veulent la guerre : « La guerre est dans le sang de l'homme. » (*Autres contes et nouvelles*, t. 12, p. 751) Nous reviendrons au chapitre IV sur l'influence exercée par la pensée social-darwiniste sur Zola.

demain. [...] Si nous la réalisons, nous serons les plus forts, même contre l'Allemagne et l'Angleterre armées. (*Pour Justice*, t. 20, p. 398-399)

Zola pour qui il est manifestement difficile de se départir tout à fait de son orgueil national, voire d'un certain chauvinisme français, prône désormais une sorte de « “néo-nationalisme” républicain, socialisant et pacifiste ». (Mitterand, 1996, p. 21) David Baguley résume ainsi les convictions républicaines dont relèvent les *Évangiles* :

un idéal humanitaire et libéral, se réclamant des grands devanciers révolutionnaires ; les principes de la liberté, de la laïcité, de la souveraineté populaire et du patriotisme ; une croyance inébranlable dans les bienfaits de la science ; le souci d'opposer la Raison à la Tradition, la libre conscience et la justice immanente aux impératifs de la foi aveugle et de la raison d'État, l'appareil scolaire à l'appareil religieux. (1980, p. 114)

Conclusion

Il existe de nombreuses constantes dans la pensée politique de Zola. Malgré ses désaccords publics avec les hommes de la Troisième République, son mépris souvent affiché pour la politique et les tendances antidémocratiques qu'il affiche parfois, particulièrement lors de son passage au *Figaro* en 1880-1881, il demeure jusqu'à la fin un républicain convaincu. Comme l'écrit Henri Mitterand,

« J'Accuse... ! » n'est nullement un acte isolé dans la carrière de Zola. Cet acte arrive au terme d'une série d'interventions moins spectaculaires, mais analogues, et qui attestent la continuité, sur plus de trente-cinq années, d'un engagement dans les affaires publiques, et la fidélité à quelques postures simples et fortes : la recherche du vrai et du juste, la confiance dans la puissance de l'écrit, l'indépendance à l'égard de tous les groupes, l'exigence de liberté dans l'expression et la création, le refus de céder aux intimidations et aux censures, la sympathie pour les milieux populaires et l'attention, souvent solidaire, à leurs luttes. (2009, p. 156)

Ajoutons, pour compléter le portrait : une méfiance envers le parlementarisme et le monde politique qui va parfois jusqu'au mépris ; une vision élitiste de la politique ; une croyance en la science comme moteur du progrès social ; l'affirmation de liens étroits entre politique et littérature, démocratie et littérature de vérité ; le refus des dogmes ; le rejet des révolutions au profit d'un progrès graduel¹⁶⁵ ; l'idée que la République doit se fonder sur les valeurs de laïcité,

¹⁶⁵ Zola, nous l'avons vu, aime répéter que le progrès socioéconomique ne peut être que le résultat d'une évolution très graduelle, qu'il n'arrivera que les forces historiques le veulent bien. Même s'il envisage parfois dans son œuvre la possibilité d'un bouleversement violent de la société (révolution ouvrière dans *Germinal* et anarchisme dans *Paris*, notamment), il demeure toujours gradualiste, partisan de l'évolution plus que de la révolution. Dans

de liberté (à l'égard du pouvoir politique qui ne doit donc pas être autoritaire, à l'égard de l'Église, à l'égard de la censure, etc.), de travail, de vérité et de justice.

Mais ces continuités ne doivent pas nous faire négliger les évolutions de la pensée de Zola. Il se détourne rapidement de l'idée romantique de la charité comme moyen d'enrayer la pauvreté, optant plutôt pour la justice. Comme nous l'avons vu, il revient quelque peu sur son mépris de la politique et son élitisme dans sa *Nouvelle campagne* au milieu des années 1890. À la toute fin de sa vie, il s'ouvre vers le socialisme internationaliste, comme le prouvent *Travail* et les notes rédigées pour *Justice*. Enfin, les deux derniers cycles romanesques, marqués par le passage vers l'écriture utopique et le roman à thèse, particulièrement avec *Les Quatre Évangiles*, viennent modifier les rapports entre littérature et politique sous la plume de Zola. Certes, le romancier souligne depuis longtemps l'importance de ces liens. Mais il ne s'agit plus seulement, comme avec les *Rougon-Macquart*, de porter un jugement critique sur la société française ; Zola considère désormais que la littérature doit avoir une utilité sociale directe, montrer la voie à suivre. Par exemple, il s'indigne que l'« école décadente et l'école symbolique » s'opposent à l'idée de procréation et ainsi contribuent au déclin démographique de la France, notamment par leurs fréquentes représentations de « femmes insexuées, minces comme des perches, sans aucun des organes qui font la femme mère et nourrice », de « vierges informulées [qui] flottent dans les limbes crépusculaires » et, chez, les hommes, de « pâles éphèbes qu'on peut prendre pour des filles, et qu'on prend pour des filles¹⁶⁶ ». (*Nouvelle campagne*, t. 17, p. 433) *Fécondité* se veut une lutte en sens inverse : le romancier souhaite encourager son lectorat à avoir de nombreux enfants et ainsi enrayer le déclin démographique du pays.

Les Quatre Évangiles, il rejette définitivement la voie de la violence et même de la lutte prolétarienne ; le progrès se fait de façon pacifique et très graduelle, sur plusieurs décennies. Il écrit dans *L'Écho de Paris* du 13 novembre 1892, en réponse à la journaliste Séverine qui lui reproche ses propos négatifs sur les attentats anarchistes : « Je suis pour la transformation lente de la société ; je veux les réformes sans violence et je crois qu'on ne hâte pas le progrès, qu'on ne résout pas les graves problèmes sociaux avec des obus ni avec des marmites de dynamite. Tous les personnages que j'ai mis à ce jour dans mon œuvre ne signifient pas autre chose [...] » (cité dans Mitterrand, 2001, p. 1110-1111)

¹⁶⁶ Zola oublie ou omet délibérément de mentionner qu'il a souvent mis en scène de tels personnages dans son œuvre. (Mitterrand, 2002a, p. 197-198) Miette (*La Fortune des Rougon*), Désirée (*La Faute de l'abbé Mouret*), Jeanne (*Une page d'amour*), Pauline (*La Joie de vivre*) et Angélique (*Le Rêve*), pour ne citer que celles-là, soit meurent vierges ou ont renoncé pour une raison ou l'autre à l'amour charnel. Maxime, le fils d'Aristide Saccard, est un éphèbe, mais il se reproduit (son fils meurt cependant à l'adolescence) et, surtout, est connoté très négativement dans le texte, ce qui devrait dissuader les lecteurs de le prendre comme modèle.

Il semble avec ces propos, écrit Henri Mitterand, renier ou oublier ce qui a été une des meilleures parts de son œuvre passée : ses batailles contre les dogmes proudhoniens de l'art social et contre les censeurs de l'immoralité littéraire, sa défense de l'indépendance de l'écrivain à l'égard des raisons d'État, sa fierté provocante d'appartenir à l'âge de la « décadence », « où une sorte de sensibilité malade remplace la santé plantureuse des époques classiques » [...] (2002a, p. 197)

L'écart entre la conception de l'art présentée par Zola en 1896 et celle de *Mes Haines*, trente ans auparavant, est donc significatif. Nous reviendrons sur cette question cruciale au chapitre IV.

Zola voit s'édifier, très graduellement et après des débuts pénibles, la Troisième République. Nous avons souligné sa grande lucidité ; il comprend que celle-ci est en train de s'enraciner malgré l'Ordre moral et ses tentatives de restauration monarchique. Il prédit correctement que celle-ci ne se fera pas en raison de l'impossible fusion entre légitimistes et orléanistes. De toute façon, même si les manœuvres des députés royalistes de l'Assemblée avaient fonctionné, l'idée d'un retour à l'Ancien Régime est chimérique. Comme Zola le répète fréquemment, l'élan démocratique, en politique comme en littérature, est irréversible ; le retour d'un roi à la tête du pays ne pourrait que retarder son triomphe, comme le fit le règne de Napoléon III.

Le chef de file du naturalisme, on l'a vu, est vite déçu par la République qui s'enracine à la fin des années 1870. Il est vrai qu'un degré de censure persiste et que le bilan social du nouveau régime demeure extrêmement mince, ce qui s'explique notamment par la stratégie républicaine de conquête des campagnes conservatrices et par l'alliance entre bourgeoisie et monde rural qui est le pilier du nouveau régime. *L'Assommoir*, avec sa représentation très noire de la condition ouvrière, est une œuvre parfaitement d'actualité au moment de sa publication, comme l'est également *Germinal* huit ans plus tard. Le tournant des années 1880 voit donc le chef de file du naturalisme, impatient devant la lenteur du progrès, s'en prendre aux figures marquantes de la République et clamer son mépris de la politique.

Ce qui nous amène à évoquer le principal angle mort du regard zolien, celui de sa négligence et de son manque de connaissance des questions politiques et idéologiques. Il n'est sans doute pas anodin de remarquer que sa « campagne » au *Figaro* coïncide avec plusieurs des grandes avancées législatives de la Troisième République, auxquelles il demeure apparemment insensible puisqu'il n'en glisse pas un mot dans ses textes de l'époque : loi sur l'enseignement

secondaire des jeunes filles (21 décembre 1880), loi du 30 juin 1881 sur la liberté de réunion, loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse, école gratuite (16 juin 1881), instruction primaire obligatoire et laïque de 6 à 13 ans (28 mars 1882)¹⁶⁷. Comme nous l'avons vu, il donne de sa République « scientifique » ou « naturaliste » comme de sa « politique expérimentale » des définitions vagues et presque tautologiques. Un homme politique qui voudrait s'en inspirer serait bien embarrassé de savoir précisément quoi faire une fois au pouvoir ; c'est à peine si Zola nomme des politiciens capables à ses yeux d'incarner et de réaliser cette République naturaliste. Enfin, Jacques Noiray souligne sa méconnaissance des idéologies dont il parle dans ses romans. Il présente notamment les différents socialistes de façon systématiquement très vague et caricaturale. Plus globalement, ses romans sont souvent marqués par la pauvreté de ses idées et sa vision naïve du parlementarisme. (2000, p. 206, 221) Le propos de Noiray porte principalement sur *Paris*, mais il est généralisable à l'ensemble de l'œuvre. Ainsi, il ne faudrait pas chercher dans les écrits de Zola une philosophie ou même un programme politique complet, structuré et cohérent. « Qu'on ne s'attende donc pas à trouver sous sa plume, écrit avec raison Marcel Girard, un système de pensées politiques très cohérentes, ni même très originales : on serait déçu. » (1955, p. 504)

En fin de compte, tout ceci n'est pas surprenant. Zola demeure toujours un romancier et non un penseur politique. Si *Germinal* est à juste titre considéré comme un chef-d'œuvre, ce n'est certainement pas en raison de son analyse pénétrante des courants politiques de gauche et de l'évolution du socialisme, mais pour le pouvoir captivant de son intrigue, la puissance de son imaginaire, la richesse et la prégnance de ses images, en un mot pour sa valeur littéraire. « Même quand il s'est intéressé aux idées, Zola ne l'a jamais fait en intellectuel¹⁶⁸. Il reste, jusqu'au bout, un homme de passion, un rêveur et un visionnaire. » (Noiray, 2000, p. 221) Ceci explique donc que l'étude des articles et textes critiques de Zola ne soit pas suffisante pour comprendre sa vision de la République. Il est maintenant nécessaire de nous tourner vers l'œuvre romanesque pour compléter le portrait.

¹⁶⁷ Henri Mitterand postule cependant que les grandes lois républicaines de 1881 ne peuvent que le satisfaire, ce qui contribue à expliquer, avec l'impression d'avoir touché toutes ses cibles, que sa hargne politique s'estompe dans ses articles du *Figaro* à partir de 1881 et sa « campagne » devienne alors principalement littéraire. (2001, p. 593-594)

¹⁶⁸ Sur cette question, voir l'article de David Baguley, « L'anti-intellectualisme de Zola », *Les Cahiers naturalistes*, n° 42, 1971, p. 119-129.

PARTIE II

LA RÉPUBLIQUE DANS L'ŒUVRE DE ZOLA

Maintenant que le survol de l'évolution des vues exprimées par Zola sur la République dans son œuvre journalistique est terminé, il faut se tourner vers la question des représentations littéraires de la République, sans laquelle cette analyse, nous l'avons vu, serait forcément incomplète. Nous nous pencherons sur les personnages des *Rougon-Macquart* au chapitre III, le plus important en termes de longueur. Enfin, le chapitre IV est consacré aux discours à propos de la République produits par les personnages ainsi qu'aux idéologies et aux imaginaires que ce cycle romanesque donne à voir. Nous serons attentifs aux évolutions dans la pensée du chef de file du naturalisme ainsi qu'aux différences entre les propos du romancier et ceux du chroniqueur, présentés au chapitre II, ce qui permettra d'établir les concordances, les continuités, les évolutions, les ruptures, voire les contradictions dans la pensée républicaine de Zola tout au long de sa vie. C'est donc dans cette partie qu'apparaîtra clairement toute la complexité du sujet.

CHAPITRE III

LE PERSONNAGE RÉPUBLICAIN À L'ŒUVRE

Le personnage est un moyen privilégié d'aborder les représentations de la République chez Zola. Il est en effet, sous sa plume, extrêmement lourd de sens, portant en lui des discours, des attitudes, des valeurs, des comportements, des relations, qui en disent beaucoup sur la politique et sur la vision qu'en a son créateur. Le personnage peut incarner la République de plusieurs façons différentes. Il peut le faire explicitement, par ses croyances et ses prises de position ouvertement affichées, comme Silvère Mouret (*La Fortune des Rougon*), Florent (*Le Ventre de Paris*) ou Étienne Lantier (*Germinal*). Cependant, est-ce que seuls les personnages explicitement « républicains » représentent la République ou le républicanisme dans les *Rougon-Macquart* ? Il pourrait sembler difficile, à première vue, de considérer qu'un paysan, qu'une ouvrière, qu'une prostituée puissent incarner une parole, des valeurs et des attitudes républicaines. Pourtant, nous verrons que de nombreux personnages peuvent le faire implicitement, par leur façon de vivre qui correspond à différents idéaux politiques de Zola (ou, au contraire, va à l'encontre de ceux-ci, ce qui nous permet de les saisir comme des repoussoirs du vrai républicain), comme le docteur Pascal dans le roman éponyme, la commise de magasin Denise Baudu dans *Au Bonheur des Dames*, le paysan-soldat Jean Macquart (dans *La Débâcle* davantage que dans *La Terre*), les ouvriers comme Gervaise Macquart et Goujet dans *L'Assommoir*, ainsi que les capitalistes conquérants que sont Octave Mouret dans *Au Bonheur des Dames* et Aristide Saccard né Rougon dans *L'Argent* ; allégoriquement, tâche qui revient toujours à des personnages féminins, que l'allégorie soit explicite (Marie dite Miette Chantegreil dans *La Fortune des Rougon*) ou implicite (Renée Béraud du Châtel dans *La Curée*, Anna Coupeau dite Nana dans le roman éponyme). Ainsi, le personnage de roman est au croisement de la documentation et de l'imagination, il est souvent le point de cristallisation de choix esthétiques, de concrétions idéologiques et de projections fantasmatiques (de l'auteur ou du lecteur). Son visage porte donc une vision, qui n'est pas forcément unifiée et monolithique. Il y a là une grande complexité extrêmement riche, notamment parce que Zola, pour les personnages principaux, allie systématiquement traits négatifs et positifs. Les personnages *a priori* les plus proches du romancier sur le plan idéologique sont souvent connotés de façon négative à plusieurs égards ; à l'inverse, Zola valorise, voire glorifie, des figures de conquérants et d'arrivistes fortement liées à l'Empire, surtout, il faut le noter, à mesure que le règne de

Napoléon III commence à devenir un souvenir lointain ; l'Aristide Saccard présenté de façon globalement positive dans *L'Argent* en 1891 n'aurait pas pu exister dans *La Curée*, roman paru vingt ans plus tôt. La comparaison des personnages sur plusieurs fronts est également très enrichissante ; elle permet notamment de dégager des points communs, qu'ils soient positifs ou négatifs, entre des personnages qui paraissent à prime abord très différents (le docteur Pascal et les hommes d'affaires Aristide Saccard et Octave Mouret, par exemple), ce qui vient complexifier la typologie des personnages républicains.

Rappelons que nous utiliserons dans ce chapitre plusieurs outils narratologiques proposés par Philippe Hamon pour étudier les personnages zoliens dans une perspective républicaine : le travail ou savoir-vivre, le rôle actanciel (vouloir, pouvoir, savoir), la parole ou savoir-dire, le regard ou savoir-voir, la morale et le savoir-vivre, variables auxquelles nous ajoutons la description physique, que Hamon ne mentionne pas, que ce soit dans *Le Personnel du roman* ou *Texte et idéologie*.

3.1) Le bonheur de tous

« Mes véritables opinions ? répondit-il, je ne sais trop... On m'accuse d'être républicain, dites-vous ? Eh bien ! je ne m'en trouve nullement blessé. Je le suis sans doute, si l'on entend par ce mot un homme qui souhaite le bonheur de tout le monde. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 97)

Lui, s'occupait de politique, était républicain, sagement, au nom de la justice et du bonheur de tous. (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 455)

« [...] Moi, la politique, la République ou l'Empire, je m'en suis toujours fichu ; et, aujourd'hui comme autrefois, lorsque je cultivais mon champ, je n'ai jamais désiré qu'une chose, c'est le bonheur de tous, le bon ordre, les bonnes affaires... [...] » (*La Débâcle*, Pl., t. V, p. 439-440)

Zola donne à lire, dans les conceptions politiques successivement énoncées par le docteur Pascal, le forgeron Goujet et le paysan-soldat Jean Macquart, ce qui se rapproche le plus, dans *Les Rougon-Macquart*, d'une définition positive, claire et précise de la République. Le retour fréquent de cette formule chez trois personnages différents mais tous connotés positivement ne peut en effet être une coïncidence. Être un bon républicain, pour Zola, c'est vouloir le bonheur de tous et, si possible, y contribuer. La République est donc le bonheur de tous, un état de fait, une situation plutôt qu'une forme politique nettement définie. On le voit, le romancier se montre aussi flou que le chroniqueur et journaliste dont nous avons étudié les prises de position au

chapitre II. Il s'agit maintenant d'étudier les personnages républicains de Zola en fonction de leur capacité (ou de leur incapacité) à incarner cet idéal, à contribuer concrètement à l'établissement d'une société meilleure. Nous étudierons même des égoïstes absolus, personnages ne se souciant aucunement du bonheur collectif, parce qu'ils servent de repoussoirs permettant de mieux éclairer cette dimension de l'imaginaire républicain de Zola.

3.1.1) Réussites concrètes

Dans *Les Rougon-Macquart*, deux personnages seulement parviennent à contribuer concrètement et délibérément au bonheur collectif : le docteur Pascal et l'employée de grand magasin Denise Baudu.

3.1.1.1) L'intellectuel au service de l'humanité : le docteur Pascal

Pascal, deuxième fils de Pierre Rougon et Félicité Puech, est un médecin vivant près de Plassans avec sa nièce Clotilde. Protagoniste du roman éponyme sur lequel s'achèvent les *Rougon-Macquart*, il a auparavant joué un rôle secondaire dans *La Fortune des Rougon* et *La Faute de l'abbé Mouret*. Grand savant, très respecté dans la communauté scientifique, il vit retiré, obsédé par ses travaux, ne soignant que ceux qui le réclament, absolument indifférent au monde qui l'entoure. « Le médecin, avec l'égoïsme du savant enfoncé dans ses recherches, s'occupait fort peu de politique. Les empires auraient pu crouler, pendant qu'il faisait une expérience, sans qu'il daignât tourner la tête. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 95)

Il n'est donc pas surprenant qu'il juge sévèrement l'insurrection républicaine et l'engagement de son cousin Silvère :

Pascal l'écoutait en souriant ; il examinait avec curiosité ses gestes, les jeux ardents de sa physionomie, comme s'il eût étudié un sujet, disséqué un enthousiasme, pour voir ce qu'il y a au fond de cette fièvre généreuse.

« Comme tu vas ! comme tu vas ! Ah ! que tu es bien le petit-fils de ta grand-mère ! »

Et il ajouta, à voix basse, du ton d'un chimiste qui prend des notes :

« Hystérie ou enthousiasme, folie honteuse ou folie sublime. Toujours ces diables de nerfs ! »

Puis, concluant tout haut, résumant sa pensée :

« La famille est complète, reprit-il. Elle aura un héros. » (*Ibid.*, 212)

L'héroïsme du jeune homme est donc perçu comme héritage de la fêlure familiale. Le politique est lu à l'aune du clinique, l'engagement étant vu comme le signe d'un détraquement

psychologique. Dès lors, contrairement à ce que nous notions ci-haut, Pascal montre par ses gestes qu'il s'intéresse, malgré ce qu'il en dit, aux questions politiques. Il le fait d'abord par sa pratique médicale. Indifférent quant à l'argent, il s'aliène rapidement la haute société de Plassans dégoûtée par ses études sur les cadavres. Cependant, il garde la cote auprès des couches modestes de la ville et des environs grâce à son aide désintéressée¹⁶⁹. « Comme il avait mis ses visites à un prix très modique, le peuple lui demeurait fidèle. » (*Ibid.*) Dans *La Faute de l'abbé Mouret*, on apprend qu'il « soignait les pauvres gens pour rien¹⁷⁰ ». (Pl., t. I, p. 1246) Impossible pour un personnage de prouver plus clairement et concrètement son amour du peuple et son souci du bonheur de tous. En choisissant de ne s'occuper que d'une clientèle nécessiteuse mais la plupart du temps incapable de payer au lieu de chercher à se tailler un nom dans l'élite de Plassans, il pose un geste politique éloquent et puissant. Pareillement, dans le premier roman de la série, il accompagne la bande républicaine pour en soigner les blessés¹⁷¹. Remarquons qu'il ne justifie jamais sa décision (qui lui permet de s'engager, de prendre position, sans renoncer officiellement à sa posture de savant détaché) par de grands discours, puisque celle-ci parle d'elle-même. « [Aristide] rencontra dans la foule son frère Pascal, muni d'une trousse et d'une petite caisse de secours. Le médecin lui annonça, de sa voix tranquille, qu'il allait suivre les insurgés. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 161)

On voit donc que son apolitisme souvent proclamé doit être modulé ; s'il ne s'intéresse pas à la lutte politique quotidienne, il n'en a pas moins de profondes convictions. Notons que son portrait physique était déjà révélateur à cet égard : il a « une grande barbe » (*La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1246), une « barbe et [d]es cheveux de neige » (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 917) Or la barbe est, à l'époque, un signe quasi-officiel de ralliement républicain¹⁷².

¹⁶⁹ Le désintéressement de Pascal fait contraste avec l'attitude du reste de sa famille. Sa mère lui reproche de ne pas avoir répondu à ses attentes : « Je sais bien que Pascal n'est pas une bête, qu'il a fait des travaux remarquables, que ses envois à l'Académie de médecine lui ont même acquis une réputation parmi les savants... Mais cela peut-il compter, à côté de ce que j'avais rêvé pour lui ? oui ! toute la belle clientèle de la ville, une grosse fortune, la décoration, enfin des honneurs, une position digne de la famille... » (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, 927)

¹⁷⁰ Plusieurs années plus tard, il continue de ne jamais envoyer de note à ses patients. (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 943) Il lui arrive même de faire l'aumône aux plus démunis d'entre eux. « Il le piqua de nouveau, pendant que Clotilde, debout devant la fenêtre, tournait le dos ; et, lorsqu'ils partirent, elle le vit qui laissait vingt francs sur la table. Souvent, cela lui arrivait, de payer ses malades, au lieu d'en être payé. » (*Ibid.*, 956)

¹⁷¹ Le rôle joué par Pascal pendant l'insurrection républicaine de décembre 1851 aurait été inspiré par le médecin Adrien Martel, de la commune de La Garde-Freinet, qui soigna les insurgés tout en professant une absence d'intérêt pour la politique. Zola aurait reçu cette information grâce à un témoignage oral dont le dossier préparatoire ne laisse aucune trace. (Reverzy et Pellegrini, 2015, p. 59)

¹⁷² Cette barbe, quoiqu'abondante, est soigneusement taillée. (Bromberger, 2010, p. 134) Bromberger précise : « On remarque que cette barbe est portée par des politiques de la gauche de l'époque. Ils tiennent à se démarquer

(Bromberger, 2010, p. 134) La pilosité de Pascal était certainement un indice facilement compréhensible pour le lectorat du XIX^e siècle.

Cependant, Pascal entend surtout contribuer au bonheur de l'humanité par ses recherches et expériences scientifiques et médicales. Son modèle, à cet égard, est Claude Bernard, fondateur de la médecine expérimentale, dont Zola admire depuis longtemps la méthode¹⁷³ ; Henri Mitterand souligne que, par ce choix, le romancier cherche à cumuler en son héros deux modèles : d'une part, celui du praticien qui soigne et guérit ; d'autre part, celui du savant, « héros de la "méthode expérimentale et analytique", de la documentation, de la classification et de l'hypothèse ». (*Le Docteur Pascal*, Gallimard, 1993, p. 30) Dans le roman éponyme, Pascal invente un traitement prometteur, une injection hypodermique qui lui redonne « ses jambes de vingt ans[,] [...] une lucidité, une aisance, qu'il avait perdue depuis des années ». (Pl., t. V, p. 949) « Dès lors, quand il eut fait fabriquer à Paris une seringue pouvant contenir cinq grammes, il fut surpris des résultats heureux obtenus sur ses malades, qu'il remettait debout en quelques jours, comme dans un nouveau flot de vie, vibrante, agissante. » (*Ibid.*) Notons que ce traitement à base de piqûres à l'eau s'inspire d'un ouvrage à paraître au moment de la préparation du roman, *Lois générales de l'hypodermie* (1893) du docteur Chéron, dont Zola eut connaissance en parlant avec un élève de l'auteur. (*Étude - Le Docteur Pascal*, t. V, p. 1602) Cet anachronisme (le roman se déroule en 1872-1874) fait de Pascal un docteur littéralement en avance de vingt ans sur la médecine de son temps. Il mène également des recherches sur l'hérédité, utilisant comme objet d'étude sa propre famille dont il établit un arbre généalogique qu'il tient rigoureusement à jour (ce qui le fait apparaître comme un double explicite de Zola), étudiant chacun de ses membres en détail, convaincu que quiconque en découvrirait les secrets serait un grand bienfaiteur de l'humanité :

Et la vie n'avait d'autre instrument que l'hérédité, l'hérédité faisait le monde ; de sorte que, si l'on avait pu la connaître, la capter pour disposer d'elle, on aurait fait le monde à son gré. [...] Ah ! ne plus être malade, ne plus souffrir, mourir le moins possible ! Son rêve aboutissait à cette pensée qu'on pourrait hâter le bonheur

de l'ancien régime. De Napoléon III et de son bouc notamment. » (<https://madame.lefigaro.fr/beaute/siecle-de-barbe-230314-846282> ; page consultée le 24 mars 2023)

¹⁷³ *Le Roman expérimental* (1880) contient un long éloge de cette méthode exposée dans *l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865), dont Zola prône l'application en littérature.

universel, la cité future de perfection et de félicité, en intervenant, en assurant de la santé à tous¹⁷⁴. (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 947-948)

Pascal s'intéresse également à la question du milieu. « C'était, chez lui, une préoccupation constante, une théorie ancienne, qu'il aurait voulu expérimenter en grand : la culture par le milieu, la guérison même, l'être amélioré et sauvé, au physique et au moral. » (*Ibid.*, 1209) Il obtient ainsi des résultats impressionnants en plaçant ses sujets dans un environnement plus sain. Ce faisant, il pratique une forme de médecine préventive, les individus qu'il traite de cette manière n'ayant pas encore de problème, mais étant à ses yeux particulièrement susceptibles de devenir malades. Il envoie ainsi la fille d'un homme mort de phtisie vivre à la campagne ; elle est d'une « santé superbe » (*Ibid.*, 955), alors que son frère demeuré en ville devient à son tour phtisique et meurt au début de la vingtaine. (*Ibid.*, 1082) Il fait de même pour sa nièce Clotilde, fille de l'homme d'affaires Aristide Saccard, qu'il recueille lorsqu'elle perd sa mère, Angèle Sicardot, à sept ans. Il la soustrait du « milieu exécrationnel » (*Ibid.*, 1209) où elle est née par générosité, mais également par curiosité scientifique : « sans doute aussi était-il désireux de tenter sur elle l'expérience de savoir comment elle pousserait dans un milieu autre, tout de vérité et de tendresse ». (*Ibid.*) Le succès de l'opération vient confirmer la justesse de son hypothèse :

Elle lui devait certainement le meilleur de son être, elle devinait la fantasque et la violente qu'elle aurait pu devenir, tandis qu'il ne lui avait donné que de la passion et du courage. [...] Dans ce retour en arrière, elle eut la sensation nette du long travail qui s'était opéré en elle. Pascal corrigeait son hérédité, et elle revivait la lente évolution, la lutte entre la réelle et la chimérique. [...] Depuis, le milieu avait agi, l'évolution s'était précipitée : elle finissait par être la pondérée, la raisonnable, acceptant de vivre l'existence comme il fallait la vivre, avec l'espoir que la somme du travail humain libérerait un jour le monde du mal et de la douleur. (*Ibid.*, 1209)

Le docteur, on le voit, reconnaît l'importance des deux déterminismes fondamentaux pesant sur l'humain tels qu'établis par Zola lors de la préparation des *Rougon-Macquart*, cycle qui porte, rappelons-le, sur l'histoire *naturelle* et *sociale* d'une famille :

Donc deux éléments : 1° l'élément purement humain, l'élément physiologique, l'étude scientifique d'une famille avec les enchaînements et les fatalités de la

¹⁷⁴ Notons que Zola, comme il le fait ailleurs, minimise ici le poids des réalités socioéconomiques dans la condition humaine. Henri Mitterand souligne aussi (*Le Docteur Pascal*, Gallimard, 1993, p. 18) que l'idéal de Pascal est teinté d'eugénisme : « Lorsque tous seraient sains, forts, intelligents, il n'y aurait plus qu'un peuple supérieur, infiniment sage et heureux. » (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 948) Son rêve consiste à « combattre la débilité, la cause unique du mal, guérir l'humanité souffrante, la rendre saine et supérieure, hâter le bonheur, la cité future de perfection et de félicité, en intervenant, en donnant de la santé à tous ». (*Ibid.*, 1083)

descendance ; 2° effet du moment moderne sur cette famille, son détraquement par les fièvres de l'époque, action sociale et physique des milieux[.] (*Notes générales sur la marche de l'œuvre*, vol. I, p. 30-31)

Il semble cependant que Zola, en fin de compte, accorde davantage d'importance au milieu. Les principales réussites médicales de Pascal dans le roman éponyme sont à chercher du côté des sujets qu'il a envoyés vivre dans un environnement différent. Son rêve de se servir de l'hérédité pour donner à tous la santé, la force, l'intelligence et donc le bonheur ne se concrétise jamais, que ce soit dans le roman dont il est le héros ou dans l'œuvre utopique ultérieure de Zola. Luc Froment, protagoniste de *Travail*, ne rend les gens heureux et sains en utilisant les progrès de la médecine et de la génétique¹⁷⁵ pour guérir leurs maux, mais en leur ouvrant les portes de la cité idyllique qu'il a édifiée.

Il semble possible de lire dans cette grande préoccupation pour le milieu une métaphore politique. L'environnement malsain dont les patients doivent être retirés pourrait très bien faire signe vers le Second Empire. Nous l'avons souligné au chapitre II, Zola, que ce soit dans ses articles ou ses romans, affirme que l'Empire a été un ferment de déstabilisation, de détraquement et de décomposition morales, un parasite qui pourrit le pays de l'intérieur.

L'Empire allait faire de Paris le mauvais lieu de l'Europe. Il fallait à cette poignée d'aventuriers qui venaient de voler un trône, un règne d'aventures, d'affaires véreuses, de consciences vendues, de femmes achetées, de soulerie furieuse et universelle. Et, dans la ville où le sang de décembre était à peine lavé, grandissait, timide encore, cette folie de jouissance qui devait jeter la patrie au cabanon des nations pourries et déshonorées. (*La Curée*, Pl., t. I, p. 367)

Ce détraquement se fait également sentir sur le plan individuel. Une des conséquences les plus spectaculaires de la décadence impériale est, selon le romancier, la perte de virilité des hommes de la haute société, qui se traduit par le travestissement et des tendances homosexuelles¹⁷⁶. Dans *La Curée*, Maxime Saccard, fils d'Aristide, est l'« homme-femme » (*Correspondance*, t. II, p.

¹⁷⁵ Il faut cependant noter que Zola ne pouvait avoir accès à beaucoup de connaissances sur le sujet. Les travaux du fondateur de la génétique, Gregor Mendel (1822-1884), trouvèrent relativement peu d'échos de son vivant et ne furent redécouverts qu'au début du XX^e siècle.

¹⁷⁶ « Ils devaient forcément en arriver là. Lorsque les blasés s'ennuient, ils inventent quelque monstruosité pour se distraire. L'Empire leur a jeté au bras tant de filles galantes, tant d'épouses adultères, qu'une femme véritable est sans doute devenue pour eux un maigre régal ; ils bâillent en la regardant, ils ont assez de sa grâce et de sa beauté. Mais une femme qui est un homme, une robe de la bonne faiseuse, dans laquelle est enfermée un grand gaillard barbu, voilà qui jette l'esprit dans des curiosités piquantes, voilà qui est excellent pour secouer l'ennui rassasié et faire reprendre goût à l'existence. » (*Chroniques*, t. 3, p. 503)

304), « créature frêle, chez laquelle le sexe avait dû hésiter » (*La Curée*, Pl.; t. I, p. 425), « hermaphrodite étrange ». (*Ibid.*) Mais les hommes ne sont pas les seuls affectés. Renée, dans le même roman, incarne le type de « la Parisienne affolée, jetée au crime par le luxe et la vie à outrance ». (*Correspondance*, t. II, p. 304) Le contexte sociopolitique est ce qui l'a poussée à l'inceste : « c'est la haute curiosité parisienne, rendue pourrie par le monde. Quand elle est bien lasse de tout, quand [elle] a épuisé toute [*sic.*] les jouissances, elle s'amourache du fils de son mari. » (Dossier préparatoire de *La Curée*, vol. I, p. 452-453)

En revanche, la République idéale de Zola est un lieu sain produisant des individus sains. Dans le roman utopique *Travail*, tous les disciples de Luc ainsi que leurs descendants sont heureux et d'une santé parfaite grâce au contact étroit avec la nature¹⁷⁷ (symbole de pureté physique et morale, de mœurs simples et vertueuses, de rupture avec la corruption et la saleté de la ville) et au travail désormais rendu sécuritaire, facile, agréable et noble par l'abolition du salariat et le progrès technologique.

Enfin, Pascal contribue à l'avènement de la cité idéale par sa victoire contre l'influence de la religion. En effet, sa nièce Clotilde, biologiquement prédisposée au mysticisme¹⁷⁸, est fortement influencée par un prédicateur capucin qui « prêchait sur le néant de la science moderne, dans une envolée mystique extraordinaire, niant la réalité de ce monde, ouvrant l'inconnu, le mystère de l'au-delà. » (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 983) Elle répète ces arguments à Pascal : la science a nié Dieu mais n'a pas su donner toutes les réponses et rendre les gens heureux : « Puisque la science, trop lente, fait faillite, nous préférons nous rejeter en arrière, oui ! dans les croyances d'autrefois, qui, pendant des siècles, ont suffi au bonheur du monde. »¹⁷⁹ (*Ibid.*,

¹⁷⁷ Si elle est une ville industrielle, la Crêcherie est un lieu nettement pastoral. « Par les beaux temps, ses façades blanches riaient au milieu des verdure, sans qu'une fumée ternît la pureté de l'air ; car les cheminées étaient abolies, l'électricité ayant remplacé partout les chauffages au bois et au charbon. Le grand ciel bleu la tendait de sa soie légère, immaculée, sans une poussière de suie. Et elle restait comme neuve, d'une gaieté luisante, sous la brise qui la rafraîchissait ; tandis qu'on entendait monter de partout, des maisons, des édifices, des avenues, des fontaines innombrables, un bruit d'eaux chantantes, le ruissellement cristallin des sources, dont la pureté et la santé l'entretenaient dans une perpétuelle allégresse. » (*Travail*, t. 19, p. 344) L'urbanisme est radicalement changé ; on passe des cloaques urbains où tous se tassent les uns sur les autres au mépris de la salubrité à un « immense jardin » (*Ibid.*, 282, 316) parsemé de maisons bien espacées.

¹⁷⁸ « En outre, ta mère était une grande liseuse de romans, une chimérique qui adorait rester couchée des journées entières, à rêvasser sur un livre ; elle raffolait des histoires de nourrice, se faisait faire les cartes, consultait les somnambules ; et j'ai toujours pensé que ta préoccupation du mystère, ton inquiétude de l'inconnu venaient de là... » (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1020-1021)

¹⁷⁹ L'argument de Clotilde au chapitre IV fait écho aux articles de Ferdinand Brunetière dans *La Revue des Deux Mondes* entre 1886 et 1890. (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1642) Comme le souligne Henri Mitterand, Zola,

991) Le docteur finit par tuer son mysticisme et la regagner à la science en lui montrant en détail l'arbre généalogique des Rougon-Macquart, en lui révélant tous les faits sur leur famille. Si elle ne se rallie pas immédiatement aux vues de son oncle, la victoire de celui-ci est en germe dès qu'il termine sa présentation. « C'était en elle une telle débâcle des croyances anciennes, une évolution telle vers un monde nouveau, qu'elle n'osait s'interroger et conclure. Elle se sentait désormais saisie, emportée dans la toute-puissance de la vérité. » (*Ibid.*, 1024) Plus tard, elle déclare à propos de ce moment décisif : « [...] ce fut le grand choc moral, par la nuit d'orage, lorsque tu me donnas cette terrible leçon de vie, en vidant tes dossiers devant moi. [...] Et, vois-tu, maître, le sourd travail, en moi, est parti de là. » (*Ibid.*, 1062-1063) Pascal a définitivement conquis l'esprit de sa nièce en lui montrant la puissance de la science, sa capacité à révéler la vérité (ou du moins *des* vérités) même s'il lui reste de nombreux mystères à élucider.

La victoire de Pascal dépasse largement le niveau individuel ; il ne s'agit pas que de détourner de la religion une jeune femme influençable. Car, comme l'a montré Chantal Bertrand-Jennings, le « duel avec le principe du mal et sa victoire sur celui-ci » (1979, p. 48) marque le caractère mythique du nouveau type de héros qu'incarne Pascal, qui a vaincu les capucins et « réussi la conversion de la dévote à la science, à la logique et à la vérité. » (*Ibid.*) Cette lutte entre l'homme de science et l'Église pour le contrôle de l'esprit d'une femme sera de nouveau mise en scène dans *Vérité*, où Marc Froment aura un triomphe plus difficilement obtenu et donc plus grandiose auprès de son épouse Geneviève. Si Pascal et Marc sont des rédempteurs de l'humanité, c'est d'abord la femme qu'ils sauvent¹⁸⁰ en la libérant des griffes de l'institution religieuse. (*Ibid.*) Ainsi, la femme apparaît ici symboliquement comme le champ de bataille et l'enjeu de la lutte à finir entre les forces du passé et de l'avenir, comme l'illustration symbolique des défis auxquels la République, incarnée par des conquérants virils, est confrontée, des problèmes sociaux qu'elle doit régler si elle entend édifier la cité idéale : paupérisme engendré par le système capitaliste (Josine dans *Travail*), influence délétère de la religion sur les esprits

fidèle à ses habitudes, ne craint pas l'anachronisme, insérant dans son roman qui se déroule en 1872-1874 un débat intellectuel qui lui est nettement postérieur. (*Le Docteur Pascal*, Gallimard, p. 32-33)

¹⁸⁰ Comme le souligne Bertrand-Jennings (1979, p. 48), le schéma narratif de l'homme se posant en sauveur d'une femme traverse toute l'œuvre de Zola : Claude pour Laurence dans *La Confession de Claude*, Silvère pour Miette dans *La Fortune des Rougon*, Goujet pour Gervaise dans *L'Assommoir*, Luc pour Josine dans *Travail*, etc. Comme l'écrit Anne Belgrand : « La femme n'est pas aimée pour elle-même, et le regard amoureux ne s'arrête pas à la contemplation de l'Autre : il cherche plus loin, au-delà, dans une adoration presque superstitieuse. Déjà dans *La Fortune des Rougon*, l'amour s'inscrit dans un projet. On adule la femme moins pour sa souffrance présente que pour l'avenir qu'elle dessine. » (Belgrand, 1988, p. 56)

(Clotilde et Geneviève). Il va sans dire, pour le romancier, que cette cité ne verra jamais le jour si les esprits sont acquis à la superstition et à l'obéissance aveugle au dogme et à l'autorité¹⁸¹.

En somme, Pascal est, au sein des *Rougon-Macquart*, un des personnages qui contribue le plus à l'avènement du bonheur collectif ainsi que l'incarnation la plus aboutie du républicain naturaliste ou scientifique décrit par Zola dans son œuvre critique. Il préfigure les héros du cycle utopique. On retrouve évidemment beaucoup de lui en Jordan, le scientifique de génie de *Travail* ne s'intéressant qu'à ses travaux et dont les inventions jouent un rôle décisif dans le triomphe de la cité idéale. Comme Marc Froment, il remporte la lutte pour l'esprit de la femme, vainquant le « principe mauvais » (*Ibid.*, 47, 48) en faisant passer celle-ci de la dévotion à l'amour de la vérité, de la science et de la raison. Comme le frère de ce dernier, Luc, il rend les gens sains et heureux et les plaçant dans un meilleur milieu de vie. Comme leur frère Mathieu (*Fécondité*), il préfère la campagne à la ville et accorde une grande importance à la reproduction et à la famille, lui qui se réjouit d'avoir engrossé Clotilde¹⁸².

Pascal a en commun avec toutes ces figures d'être un conquérant particulièrement ambitieux. Comme Jordan, il a pour but de pénétrer tous les secrets de la science, de « tout connaître » (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 936, 993) pour « tout guérir » (*Ibid.*, 993, 1005), « fai[re] le monde à son gré ». (*Ibid.*, 947) Chantal Bertrand-Jennings montre qu'il est, avec « son désir de savoir universel et de pouvoir illimité », plus ambitieux et « impérialiste » que tous les conquérants l'ayant précédé¹⁸³. (1979, p. 46) Car il ne se contente pas d'ambitionner une ville (Plassans par Félicité et Pierre Rougon), une région (l'Orient par Aristide Saccard dans *L'Argent*), un régime (Eugène Rougon), un marché (Saccard et Octave Mouret), etc., mais rêve d'une domination universelle qui est dans le programme du républicain naturaliste de Zola et sera réalisée par la famille Froment, chez qui l'« avidité de puissance » se masque derrière le « paternalisme benoît » (*Ibid.*, 47) :

¹⁸¹ *Lourdes* (1894), premier tome du cycle des *Trois Villes*, montre par exemple que l'Église catholique s'assure de garder en vie le mythe des miraculeux pouvoirs de guérison des eaux de la grotte parce que les pèlerinages sont extrêmement lucratifs pour elle.

¹⁸² Mais il ne vit pas assez longtemps pour connaître son fils, ce qui pose des problèmes sur lesquels nous reviendrons.

¹⁸³ « Il est, en fait, le personnage-charnière qui permet de passer des simples conquérants-arrivistes des Rougon-Macquart [comme Octave Mouret et Aristide Saccard] aux demi-dieux des derniers romans [...] » (Bertrand-Jennings, 1979, p. 46)

Donc tel est le but, telle est la morale, dans la physiologie et dans la médecine expérimentales : se rendre maître de la vie pour la diriger. [...] On entrera dans un siècle où l'homme tout-puissant aura asservi la nature et utilisera ses lois pour faire régner sur cette terre la plus grande somme de justice et de liberté possible. [...] Notre rôle d'être intelligent est là : pénétrer le pourquoi [...] des choses, pour devenir supérieur aux choses et les réduire à l'état de rouages obéissants. Eh bien ! ce rêve du physiologiste et du médecin expérimentateur est aussi celui du romancier qui applique à l'étude naturelle et sociale de l'homme la méthode expérimentale. Notre but est le leur ; nous voulons, nous aussi, être les maîtres des phénomènes des éléments intellectuels et personnels, pour pouvoir les diriger¹⁸⁴. » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 334)

Même si elle fait de Luc « un bon père de famille », cette fascination pour la force et la puissance rend parfois, voire souvent, problématique la notion même de République. Il y a là un paternalisme ambigu dont nous reparlerons plus bas.

Cependant, Zola complexifie la donne en faisant subir à Pascal d'importants échecs, qui viennent établir les limites de son pouvoir, au point où on peut voir en lui, selon la formule de Bertrand-Jennings, un « raté-conquérant »¹⁸⁵. (1979, p. 46) À sa suggestion, le personnage éponyme de *La Faute de l'abbé Mouret*, qu'une fièvre née de son mysticisme excessif a terrassé, est envoyé en convalescence au Paradou, vaste jardin sauvage, dans l'espoir que le contact avec la nature luxuriante et la jeune Albine lui redonne la santé. Les choses ne se passent pas comme le médecin l'avait prévu. Serge y retrouve certes la santé, mais, ayant tout oublié de son passé, il y découvre surtout l'amour ; l'irruption brutale du frère Archangias au Paradou après sa première relation sexuelle avec la jeune femme lui rappelle soudainement sa vie antérieure, et il retourne dans le giron de l'Église, abandonnant sa maîtresse enceinte, qui se suicide¹⁸⁶. Dans le roman éponyme, le traitement hypodermique qu'il a inventé échoue

¹⁸⁴ Le républicain naturaliste de Zola est celui qui applique cette méthode au monde politique, qui « fait en politique la même besogne que nos savants ont faite en chimie et en physique, et que nos écrivains sont en train d'accomplir dans le roman, dans la critique et dans l'histoire. » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 494)

¹⁸⁵ « Pascal semble apparemment vaincu lui aussi. Il a dû abandonner la plupart de ses ambitieux projets scientifiques sur l'hérédité pour s'en tenir à un simple procès-verbal de la réalité, consigné dans son fameux arbre généalogique ; il meurt sans avoir pu achever son œuvre et après que la plus grande partie de ses travaux ont été détruits par sa mère Félicité. Pourtant, Pascal est justement le premier raté-conquérant de la série des romans zoliens ; dans la galerie des arrivistes [*sic.*] impériaux, il figure le savant, l'intellectuel, le conquérant de la science. Sa défaite apparente est en réalité une victoire, la seule vraie victoire. S'il laisse désormais la science, c'est qu'il a compris qu'elle ne lui donnerait jamais l'immortalité qu'il cherche. S'il consent à mourir, c'est qu'il est assuré de sa survie par l'entremise du fils qu'il a conçu. En un mot, le conquérant raté de la science s'est métamorphosé en conquérant vainqueur de la vie. » (Bertrand-Jennings, 1979, p. 46)

¹⁸⁶ Voici sa réaction à la liaison puis à l'abandon d'Albine par Serge : « Ah ! tiens, tu as raison ! cria l'oncle Pascal [...] C'est moi qui suis un vieux fou. [...] Voilà ce que c'est que de vivre au milieu des bouquins. On fait de belles expériences ; mais on se conduit en malhonnête homme... Est-ce que j'allais me douter que tout cela tournerait si mal ? » (*La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1451) « J'avais tout calculé. C'est là le plus fort ! Oh ! l'imbécile !...

lamentablement ; les trois patients qu'on le voit traiter ont une rechute fatale, deux mourant naturellement et un se suicidant en constatant que sa folie est revenue. Henri Mitterand souligne qu'il a tué autant de patients qu'il en a guéri, et que sa croyance en la médecine en est profondément et définitivement ébranlée. (*Le Docteur Pascal*, Gallimard, 1993, p. 38-39) « Avec cet homme disparaissait son dernier orgueil de médecin guérisseur ; et, chaque matin, quand il se remettait au travail, il ne se croyait plus qu'un écolier qui épelle, qui cherche la vérité toujours, à mesure qu'elle recule et qu'elle s'élargit. » (Pl., t. V, p. 1165) Un autre échec de taille est l'autodafé de ses travaux par sa mère, auquel seul échappe, par un hasard total, l'arbre généalogique des Rougon-Macquart. Pascal n'a pas su, en effet, assurer la postérité de son œuvre, la léguer au monde, même s'il est significatif que la destruction ne soit pas totale ; il demeurera au mieux un pionnier oublié dont les travaux ne contribueront pas dans un avenir rapproché au progrès de l'humanité :

La perte demeurait irréparable, c'était une besogne à recommencer, et [le docteur Ramond] se lamentait de n'avoir que des indications, il disait qu'il y aurait là, pour la science, un retard de vingt ans au moins, avant qu'on reprît et qu'on utilisât les idées du pionnier solitaire, dont une catastrophe sauvage et imbécile avait détruit les travaux. (*Ibid.*, 1215)

On comprend la nécessité de ces échecs sur le plan narratif ; Zola a besoin de drame pour éviter que l'intrigue du dernier roman de la série ne soit sans drame et sans rebondissements, car, malgré une nette évolution en ce sens, il n'en est pas encore pleinement à écrire des romans utopiques aux protagonistes omnipotents et infailibles. Le lecteur n'en demeure pas moins surpris par l'importance de ces échecs et de ces doutes dans ce roman se voulant une réfutation du scepticisme et du mysticisme antiscientifique fin de siècle ainsi qu'une réaffirmation de la toute-puissance de la raison et de la science positiviste. Mais peut-on aussi en faire une lecture métaphorique ? Peut-être ces échecs symbolisent-ils les craintes du romancier quant à l'avenir, disent les difficultés qu'aura à ses yeux la République et ceux qui l'incarnent à faire naître la cité idéale, la lenteur inévitable du progrès. Zola, nous l'avons vu au chapitre II, envisage une amélioration du sort de l'humanité sur le très long terme, notamment parce que la nature humaine ne change pas, la bête humaine demeurant toujours au fond de chacun. Il n'est donc pas impossible que le dernier roman des *Rougon-Macquart*, pourtant un des plus optimistes de

Tu restais un mois en convalescence. L'ombre des arbres, le souffle frais de l'enfant, toute cette jeunesse te remettait sur pied. D'un autre côté, l'enfant perdait sa sauvagerie, tu l'humanisais, nous en faisons à nous deux une demoiselle que nous aurions mariée quelque part. C'était parfait... » (*Ibid.*, 1452) Pascal reconnaît donc qu'il a agi en apprenti sorcier.

la série, reflète et rende compte, délibérément ou non, de ces doutes, et de ces interrogations quant à l'avenir.

3.1.1.2) La bienfaitrice des petits employés : Denise Baudu

Au début d'*Au Bonheur des Dames*, Denise, âgée de vingt ans et orpheline, quitte la Normandie avec ses deux frères, qu'elle a à sa charge. Sans le prévenir, elle arrive à Paris pour travailler au magasin de son oncle drapier, qui ne peut l'engager en raison de l'effet dévastateur sur son commerce de la concurrence du Bonheur des Dames, grand magasin en constante expansion (à la fois en termes de superficie et de produits offerts) dirigé par Octave Mouret. Ayant désespérément besoin d'argent, elle y entre comme vendeuse et s'y éreinte pendant neuf mois tout en gagnant à peine assez pour survivre. Congédiée injustement, connaissant une longue période de misère, elle finit par être réengagée par Octave qui s'était indigné qu'on la renvoie sans le consulter. À son retour, elle gagne rapidement en galon, devenant seconde puis première ; à la fin du roman, son mariage avec le patron devenu entre-temps follement amoureux d'elle est annoncé¹⁸⁷, ce qui en fait une des rares héroïnes des *Rougon-Macquart* à connaître une fin heureuse.

À son retour au Bonheur des Dames, Denise contribue de façon importante au bien-être de tous les employés du magasin. Elle profite de son statut de plus en plus privilégié et de ses bons rapports avec le patron pour soulever les lacunes dans le traitement du personnel. Elle s'indigne et dénonce le mauvais sort réservé aux employés, qu'elle connaît parfaitement pour l'avoir vécu. Sa réaction semble à prime abord purement émotive, née de sa profonde empathie : « Ses souffrances du début la poignaient encore, une pitié lui remuait le cœur, à chaque nouvelle venue qu'elle rencontrait dans les rayons, les pieds meurtris, les yeux gros de larmes, traînant sa misère sous sa robe de soie, au milieu de la persécution aigrie des anciennes. » (*Au Bonheur des Dames*, Pl., t. III, p. 727-728) Mais Denise sait aussi se placer sur le plan rationnel, logique, froidement analytique. Elle a rapidement compris que la façon dont le personnel est géré n'est pas dans les meilleurs intérêts du magasin :

¹⁸⁷ Denise correspond à l'idéal de la femme zolienne qu'il décrit dans son œuvre journalistique. (Cnockaert, 2007, p. 105-106) En particulier, elle ressemble à la femme du commerçant telle que présentée dans des articles tels « Types de femmes en France » (*Le Messager de l'Europe*, novembre 1878) et « Femmes honnêtes » (d'abord paru sous le nom « Nos femmes » dans *Le Figaro* du 18 avril 1881, repris dans le volume *Une campagne* en 1882) : active, intelligente, dévouée.

Elle ne pouvait s'occuper d'une chose, voir fonctionner une besogne, sans être travaillée du besoin de mettre de l'ordre, d'améliorer le mécanisme. Ainsi, depuis son entrée au *Bonheur des Dames*, elle était surtout blessée par le sort précaire des commis ; les renvois brusques la soulevaient, elle les trouvait maladroits et iniques, nuisibles à tous, autant à la maison qu'au personnel. (*Ibid.*, 727)

Elle plaide habilement la cause des employés auprès d'Octave, passant complètement sous silence l'aspect émotif de la question (la souffrance qu'elle ressent en voyant celle des autres) et se contentant de lui montrer qu'il gagnerait à mieux traiter son personnel :

Et elle plaidait la cause des rouages de la machine, non par des raisons sentimentales, mais par des arguments tirés de l'intérêt même des patrons. Quand on veut une machine solide, on emploie du bon fer ; si le fer casse ou si on le casse, il y a un arrêt du travail, des frais répétés de mise en train, toute une déperdition de force. (*Ibid.*, 728)

Les efforts de Denise portent fruit. À sa suggestion, Octave abolit la mesure la plus préjudiciable aux employés, remplaçant les renvois en masse qui accompagnent chaque mort-saison par un système de congés ; il crée aussi une caisse de secours mutuels pour les protéger pendant les chômages forcés et leur assurer une retraite. Toute une série de services est également offerte aux commis : une salle de jeu, des cours de soir, une bibliothèque de dix mille volumes, un médecin à demeure, un salon de coiffure, des bains, des buffets. (*Ibid.*, 729) « Toute la vie était là, on avait tout sans sortir, l'étude, la table, le lit, le vêtement. Le *Bonheur des Dames* se suffisait, plaisirs et besoins [...] » (*Ibid.*)

Son projet de faire du magasin « le phalanstère du négoce, où chacun aurait sa part exacte des bénéfices, selon ses mérites, avec la certitude du lendemain, assurée à l'aide d'un contrat » (*Ibid.*, 728) semble donc en voie d'être réalisé un jour. Par son projet utopique, par son objectif d'atteindre l'autarcie, de se couper du monde extérieur (tâche d'autant plus facile qu'au XIX^e siècle l'État français acquis au libéralisme intervient très peu dans le domaine économique), par sa constante expansion¹⁸⁸, le *Bonheur des Dames* apparaît comme un précurseur, une première ébauche de la Crêcherie, cité industrielle de *Travail*. Les deux entités peuvent être considérées comme des Républiques à part entière, avec un dirigeant autoritaire mais bienveillant (comme c'est souvent le cas chez Zola, ce qui est républicain n'est pas forcément démocratique) ; un

¹⁸⁸ Comme le souligne Véronique Cnockaert, on peut rapprocher l'expansion coloniale de l'époque de la rédaction du roman (1882-1883) du colonialisme commercial de Mouret. (2007, p. 88-89) Zola, nous l'avons vu, ne s'oppose pas aux visées colonialistes de la France, bien au contraire.

territoire sans cesse croissant mais bien défini, avec un seuil marquant clairement la frontière entre extérieur et intérieur ; leurs propres lois, valeurs et coutumes ; etc. Le magasin d'Octave est donc le premier lieu utopique édifié dans *Les Rougon-Macquart*, car il est en voie de régler définitivement la question, centrale aux yeux de Zola, du travail, des relations entre patronat et travailleurs, comme le fera plus tard et de façon plus détaillée Luc Froment.

Cela dit, le Bonheur des Dames, dans ses relations avec les employés, demeure un espace complexe et ambigu¹⁸⁹. Notons d'abord que, si les conditions de ceux-ci s'améliorent indéniablement, aucune mention n'est faite d'une hausse de rémunération ou d'une diminution de la journée de travail, qui est de treize heures¹⁹⁰, alors que dans *Travail* elle est ultimement réduite à quatre heures. Plus largement, le paternalisme¹⁹¹ (forme de capitalisme dans laquelle le patron fournit à ses employés des avantages sociaux et services de bien-être) qui s'y instaure graduellement se caractérise dans le monde réel par une volonté de contrôle total sur la vie des ouvriers. (Lamanthe, 2011, p. 81 ; Noiriel¹⁹², 1988, p. 30) Ce contrôle « se manifeste tout d'abord par une prise en charge de l'ensemble des secteurs de l'existence » (Noiriel, 1988, p. 30) : logement, écoles, hôpitaux, etc. Cet autoritarisme répond notamment à des impératifs disciplinaires ; il s'agit d'éviter les conflits de travail et d'empêcher la syndicalisation. (Lamanthe, 2011, p. 31) Enfin, l'apparente générosité des patrons est également un moyen de demeurer maîtres chez eux, de protéger leur chasse gardée. « Cette fourniture d'avantages sociaux vise aussi à limiter le développement d'une législation sociale qui se substituerait au pouvoir discrétionnaire du patron. » (*Ibid.*) Le système mis en pied par Denise et Octave n'est donc pas forcément une panacée pour les travailleurs, contrairement à ce que le roman laisse entendre. Henri Guillemin écrit au sujet de Denise, de façon valide quoique nettement exagérée (car, nous l'avons vu, elle n'oublie pas d'où elle vient et se soucie réellement du bien-être des employés) : « [s]a belle petite âme, éprise de bienfaisance, achèvera de décorer d'un badigeon

¹⁸⁹ Denise est d'ailleurs chargée, dans le roman, de représenter les idées et les sentiments souvent ambivalents du romancier face au développement du grand magasin. (Cnockaert, 2007, p. 97)

¹⁹⁰ Dans les grands magasins, les employés travaillent de longues heures. Leur salaire fixe était souvent très bas, ce qui les rendait dépendants de la commission et donc des caprices de la clientèle ; plusieurs ne parvenaient donc pas à s'élever au-dessus du seuil de précarité. L'encadrement et la surveillance étaient constants. À mesure que l'entreprise grossissait, les chances de promotion devenaient de plus en plus minimes. Michael B. Miller souligne aussi le caractère impersonnel de l'organisation bureaucratique du magasin, qui empêchait les employés d'avoir une relation personnelle avec la maison, comme c'était le cas dans une entreprise plus petite ou dans un petit commerce traditionnel. (Charle, 1991, p. 190-191 ; Miller, 1987, p. 85-91)

¹⁹¹ Aussi appelé, en anglais, « *welfare capitalism* ».

¹⁹² L'étude de Gérard Noiriel citée par Annie Lamanthe porte sur l'industrie métallurgique française, mais plusieurs de ses conclusions sont également valables pour le Bonheur des Dames.

le capitalisme triomphant. » (1964, p. 211) Pour William Gallois, la soi-disant humanisation de la production capitaliste, qui favorise l'identification du travailleur aux intérêts des patrons, renforce un système mécaniste et déshumanisant de façon particulièrement perverse¹⁹³. (2000, p. 108-109) Le paternalisme accepté par les travailleurs apparaît comme une forme de fausse conscience. (*Ibid.*, 112)

D'autres difficultés logiques subsistent. N'y a-t-il pas une tension, une contradiction, voire une incompatibilité fondamentale entre l'idée de phalanstère, modèle d'inspiration fouriériste, et la logique capitaliste de maximisation des profits ? Car si Luc, qui instaure lui aussi un rapport très paternaliste avec les résidents de sa cité idéale, fonde la Crêcherie dans le but de sauver la classe ouvrière des ravages du salariat, sans jamais songer à s'enrichir ou accumuler des profits, Octave demeure malgré l'influence adoucissante de Denise un arriviste pleinement acquis au capitalisme. Enfin, il semble que Zola prône pour le Bonheur des Dames deux modèles économiques difficilement conciliables. Le paternalisme, s'il peut améliorer les conditions de travail, demeure, nous l'avons vu, résolument capitaliste dans sa logique. En revanche, le phalanstère est un projet socialiste reposant sur l'idée de coopération, de libre association des travailleurs et de mise en commun des moyens de production et des produits. De façon logique et cohérente, Zola, dans *Travail*, fait de la coopérative industrielle le moyen de détruire le capitalisme et le salariat.

En somme, Denise, à l'instar de Pascal, apparaît, malgré les ambiguïtés que nous venons de soulever, comme une des plus importantes figures républicaines des *Rougon-Macquart* par sa capacité à agir concrètement en faveur du bonheur collectif. Par rapport à celui-ci, elle paraît nettement plus intuitive. Elle n'est pas arrivée au Bonheur des Dames avec l'intention de devenir la bienfaitrice des employés du magasin ; elle a tout simplement réagi rapidement et spontanément (quoique de façon logique et rationnelle autant qu'émotive, nous l'avons vu) à une situation qui lui paraissait inacceptable. Elle n'a ni le bagage scolaire et intellectuel de Pascal ni sa méthode scientifique. Si Octave « l'accus[e] de socialisme » (*Au Bonheur des Dames*, Pl., t. III, p. 728), elle ne fait jamais référence à des théories ; il est remarquable qu'elle prône la création d'un phalanstère¹⁹⁴ alors qu'elle ne connaît apparemment pas Fourier, dont le

¹⁹³ Gallois affirme que Zola a bien compris ce problème, affirmation qui ne nous convainc pas, car le ton du roman est réellement triomphaliste.

¹⁹⁴ Le mot « phalanstère », notons-le, n'est jamais prononcé par Denise dans le roman, Zola employant le discours indirect libre : « Parfois, elle s'animait, elle voyait l'immense bazar idéal, le phalanstère du négoce, où chacun

nom n'apparaît jamais dans le texte¹⁹⁵. Elle n'a pas en tête un système pleinement défini ; ses rêves d'avenir demeurent pleins de zones d'ombre, et il est clair qu'elle n'a pas réfléchi de façon exhaustive et systématique, qu'elle n'a pas examiné la question sous tous ses angles. Octave, en effet, « l'embarrassait en lui montrant des difficultés d'exécution ; car elle parlait dans la simplicité de son âme, et elle s'en remettait bravement à l'avenir, lorsqu'elle s'apercevait d'un trou dangereux, au bout de sa pratique de cœur tendre. » (*Ibid.*) Il est donc intéressant de noter que Denise, quoique nettement plus intuitive, connaît des succès comparables à ceux de Pascal, personnage réflexif, intellectuel, homme de raison et de science qui thématise un crédo.

Ce constat ne la disqualifie pas, bien au contraire. David Baguley souligne avec raison l'anti-intellectualisme de Zola et montre que celui-ci, qui s'est toujours méfié des rêveurs, des grands théoriciens, et prête à ses personnages intellectuels, même ceux qui, comme le docteur Pascal, sont connotés très positivement, de graves problèmes : caractère obsessionnel de la pensée marquée par des idées fixes ; cantonnement dans un monde privé confus et ténébreux ; adoration d'une idée, d'un néant ; mépris de la vie et de la chaleur humaine, qui se traduit par une inhibition sexuelle, revanche du corps méprisé devant les exigences de l'esprit assimilable à une maîtresse jalouse empêchant l'homme de tête d'écouter les appels de la nature. (1971, p. 122-123) En revanche, les femmes, dans l'œuvre de Zola, ont souvent un rôle plus naturel, c'est-à-dire près des réalités de la nature. Elles ont une vue intuitive de la vie, écoutent une raison plus profonde, font preuve d'un bon sens qui consiste à considérer que la vie a un entendement supérieur auquel il faut s'en remettre et qu'il faut attendre sereinement l'avenir qui ne peut être que logique. (*Ibid.*, 125) Telle est précisément l'attitude de Denise, qui, en effet, « s'en remettait bravement à l'avenir ». (Pl., t. III, p. 728)

3.1.2) Les repoussoirs et la recherche du bonheur individuel : Antoine Macquart, Auguste Lantier, Chouteau

Ces trois personnages secondaires, qui apparaissent respectivement dans *La Fortune des Rougon*, *L'Assommoir* et *La Débâcle*, sont des incarnations littéraires d'un archétype que Zola dénonce dans ses chroniques politiques, notamment dans ses *Lettres de Paris* à propos de la

aurait sa part exacte des bénéfices, selon ses mérites, avec la certitude du lendemain, assurée à l'aide d'un contrat. » (*Au Bonheur des Dames*, Pl., t. III, p. 728) Il se peut donc que le mot ne soit pas d'elle, mais de Zola.

¹⁹⁵ Il n'apparaît pas davantage dans le dossier préparatoire.

Commune, soit l'intrigant, mauvais ouvrier paresseux, jouisseur et égoïste, hypocrite dont le républicanisme bruyamment proclamé n'est qu'un moyen d'atteindre ses désirs égoïstes en les cachant sous un masque généreux¹⁹⁶.

Contrairement à Denise et Pascal, ainsi qu'aux bien intentionnés mais confus et impuissants Silvère, Florent et Étienne, ils occultent totalement le collectif de leur réflexion. Ils ne se soucient pas de justice sociale et économique, d'amélioration de la condition ouvrière ; ils veulent simplement changer leur situation personnelle, vivre grasement et confortablement à ne rien faire, comme les bourgeois qu'ils envient¹⁹⁷. Antoine Macquart a en effet « une façon intéressée de considérer le triomphe de la République, comme une ère d'heureuse fainéantise et de mangeailles sans fin »¹⁹⁸. (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 140) Politiquement, leur attitude est donc totalement conservatrice. Ils n'envisagent aucun changement social, aucune modification du rapport entre dominants et dominés ; ils veulent simplement prendre la place des dominants actuels¹⁹⁹.

Tous trois sont prêts à tous les crimes, toutes les bassesses, toutes les trahisons pour atteindre leur but, et leurs victimes, de façon significative, sont toujours des gens modestes issus des

¹⁹⁶ Notons que le portrait d'Auguste Lantier dans *L'Assommoir*, sans remettre en question la vision préalable de Zola sur le mauvais ouvrier fainéant et intrigant, s'enrichit à la lecture de l'ouvrage de Denis Poulot, *Le Sublime ou Le travailleur comme il est en 1870 et ce qu'il peut être* (1870), et particulièrement de sa première partie, qui classe les ouvriers en huit types différents. Il a en effet de nombreux traits du fils de Dieu et surtout du sublime des sublimes tels que définis par Poulot : il est célibataire et porté au concubinage ; lecteur vorace de livres et de journaux, il a une culture apparemment impressionnante mais en réalité superficielle ; il est un orateur, parlant beaucoup, développant toutes sortes de théories, lançant de grandes phrases, se prenant pour un grand homme politique qui détient la solution à tous les maux sociaux, dénonçant tous ceux qui ne pensent pas comme lui ; etc. Comme le sublime des sublimes, Lantier est « convenable dans sa mise et sa conversation ». (1870, p. 114) Il apparaît également comme un hypocrite. « Le sublime des sublimes ne paiera pas de sa personne [pour réaliser ses buts politiques], à moins qu'il ne soit pris entre sa vanité et sa lâcheté ; c'est bon pour des imbéciles d'aller se faire pincer ou démolir [...] » (*Ibid.*) Son métier est peut-être également dû à Poulot, qui mentionne que plusieurs sublimes des sublimes sont chapeliers. (*Ibid.*, 115)

¹⁹⁷ Notons cependant que de nombreux bourgeois des *Rougon-Macquart* sont de grands travailleurs dont la vie monotone et bien réglée n'a rien à voir avec les mœurs débauchées des figures étudiées ici. Ainsi, par exemple, on retrouve, pendant la Commune, « Chouteau installé au palais de la Légion d'honneur, vivant là en compagnie d'une maîtresse dans une bombance continuelle, s'allongeant avec ses bottes au milieu des grands lits somptueux, cassant les glaces à coups de revolver, pour rire ». (*La Débâcle*, Pl., t. V, p. 881) Nous reviendrons sur les repoussoirs et leur volonté d'ascension sociale.

¹⁹⁸ Comme nous le verrons au chapitre IV, le mendiant Canon développe un idéal similaire dans *La Terre*.

¹⁹⁹ Cette attitude est formulée encore plus clairement par Ragu, dernier représentant de l'archétype de l'ouvrier intrigant, dans *Travail*. Revenant après des décennies d'absence à une ville profondément transformée, il cherche à en minimiser le côté idyllique : « Tout ça, c'est très bien [...] Mais, n'importe ! le vrai plaisir est de ne rien faire, et si vous travaillez encore, vous n'êtes pas des messieurs. » (*Travail*, t. 19, p. 312) « Qu'est-ce que ça me fiche, [...] un luxe et une jouissance dont tout le monde profite ? Ce n'est plus si bon, du moment qu'ils ne sont pas à moi seul. » (*Ibid.*, 316)

classes populaires. Prisonnier pendant la guerre franco-prussienne, Chouteau s'évade de la colonne ; sur le point d'être capturé de nouveau, il fait trébucher son camarade qui est ainsi repris par l'ennemi, ce qui lui laisse le temps de disparaître. (*La Débâcle*, Pl., t. V, p. 781-782) Macquart et Lantier se laissent sans scrupule entretenir par des ouvrières travaillantes ; ce dernier, vivant en parasite dans leurs ménages, en ruine plusieurs. Macquart, qui « accueillit la république comme une ère bienheureuse où il lui serait permis d'emplir ses poches dans la caisse du voisin, et même d'étrangler le voisin, s'il témoignait le moindre mécontentement » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 128), se laisse facilement convaincre de tendre un guet-apens mortel aux insurgés républicains qu'il dirige. S'il ne réussit pas à l'associer à sa vendetta personnelle contre son demi-frère Pierre Rougon²⁰⁰, il pousse également le jeune Silvère à joindre au prix de sa vie l'insurrection : « Toutefois, son oncle eut sur sa destinée une influence décisive ; il irrita ses nerfs par ses continuelles diatribes ; il acheva de lui faire souhaiter âprement la lutte armée, la conquête violente du bonheur universel. »²⁰¹ (*Ibid.*, 148)

En somme, malgré leurs constantes et bruyantes professions de foi, ces trois personnages ne sauraient, selon le critère étudié dans cette section, être considérés comme de véritables républicains. Au contraire, ils apparaissent comme des repoussoirs parfaits qui permettent de définir par la négative la République zolienne comme recherche du bonheur de tous.

3.1.3) Cas ambigus

Ces personnages sont tous bien intentionnés, généreux et sincères dans leurs convictions, souvent capables de se montrer bons et d'aider leur prochain, mais ils ne sauraient, selon Zola, contribuer concrètement au bonheur collectif, que ce soit en raison d'une philosophie politique jugée irréaliste ou trop radicale ou encore d'un savoir incomplet et morcelé exacerbant une prédisposition à l'amour de la chimère et menant ainsi à une perte de contact avec le réel.

²⁰⁰ Nous reviendrons sur cette rivalité familiale.

²⁰¹ Macquart est un habile manipulateur qui sait quoi dire pour obtenir la réaction qu'il souhaite auprès des naïfs. Admirez la rapidité et la facilité avec laquelle il ajuste son message en fonction de la personnalité et des attentes de son auditoire et masque son égoïsme et ses véritables objectifs : « Dès le début, il faillit tout compromettre : il avait une façon intéressée de considérer le triomphe de la République, comme une ère d'heureuse fainéantise et de mangeailles sans fin, qui froissa les aspirations purement morales de son neveu. Il comprit qu'il faisait fausse route, il se jeta dans un pathos étrange, dans une enfilade de mots creux et sonores, que Silvère accepta comme une preuve suffisante de civisme. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 140)

3.1.3.1) Les républicains romantiques : Silvère Mouret, Florent, Étienne Lantier

Ces trois personnages, respectivement protagonistes de *La Fortune des Rougon*, du *Ventre de Paris* et de *Germinal*, sont des révoltés qui s'engagent dans des luttes politiques avec des résultats désastreux ; ils incarnent un archétype qui eut longue vie sous la plume de Zola²⁰². Silvère et son amoureuse, Marie Chantegreil, dite Miette, participent à l'insurrection républicaine de décembre 1851 et sont rapidement tués. Florent, déporté après avoir été arrêté pendant cette même insurrection à laquelle il n'a pratiquement pas participé²⁰³, revient à Paris quelques années plus tard, après s'être échappé du bagne, et s'installe chez son beau-frère, Quenu, et son épouse, Lisa Macquart, qui possèdent une charcuterie dans le quartier des Halles. Fréquentant une société républicaine, il prend la tête d'un complot contre l'Empire qui échoue lamentablement, notamment parce que le groupe comporte des mouchards en son sein. Il est de nouveau condamné à la déportation. Étienne, enfin, est engagé comme mineur au début de *Germinal* ; indigné par le mauvais traitement des ouvriers qu'une baisse de salaire déguisée pousse à bout, il est l'initiateur et le meneur d'une longue grève qui fait souffrir et trembler la Compagnie mais en fin de compte échoue lamentablement, les mineurs étant contraints, après avoir perdu plusieurs des leurs et enduré des mois de privations extrêmes, d'accepter le nouveau mode de rémunération, sans même la mince concession que leur employeur était à un moment prêt à leur accorder.

Ces trois personnages sont sincères dans leurs convictions. Ils souhaitent sans aucun doute la justice pour tous et leur projet de société est tout à fait généreux, comme le démontrent ces passages sur les débuts de leurs engagements politiques respectifs et les processus mentaux qui y ont mené :

Dans un pareil esprit, ardent et contenu, les idées républicaines s'exaltèrent naturellement. [...] Dans le rêve cher aux malheureux du bonheur universel, les mots de liberté, d'égalité, de fraternité, sonnaient à ses oreilles avec ce bruit sonore et sacré des cloches qui fait tomber les fidèles à genoux. Aussi quand il apprit que la

²⁰² Dans *Paris* (1898), par exemple, on retrouve le personnage de Salvat, « demi-savant », « un sentimental, un rêveur la souffrance, sobre, orgueilleux et têtu, voulant refaire le monde selon sa logique de sectaires » (t. 17, p. 248), anarchiste qui finit exécuté après avoir posé une bombe.

²⁰³ Sans arme (« Il n'avait pas même un couteau sur lui »), il a à peine aidé à arracher quelques pavés. Il s'est endormi sur une barricade et a été réveillé par quatre sergents de ville que la vue de ses mains ensanglantées a enragés ; or, ce sang est celui d'une jeune femme morte tombée sur lui pendant une fusillade, quelques heures auparavant, événement qui ne cessera de la hanter. (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 610-611) Le texte insiste donc ici, comme ailleurs, sur l'innocence et la douceur du personnage.

république venait d'être proclamée en France, crut-il que tout le monde allait vivre dans une béatitude céleste. (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 140-141)

Voulant échapper aux tentations de méchanceté, il se jeta en pleine bonté idéale, il se créa un refuge de justice et de vérité absolues. Ce fut alors qu'il devint républicain ; il entra dans la république comme les filles désespérées entrent au couvent. Et ne trouvant pas une république assez tiède, assez silencieuse, pour endormir ses maux, il s'en créa une. [...] Se bercer, s'endormir, rêver qu'il était parfaitement heureux, que le monde allait le devenir, bâtir la cité républicaine où il aurait voulu vivre : telle fut sa récréation, l'œuvre éternellement reprise de ses heures libres. [...] [I]l arrangeait des mesures morales, des projets de loi humanitaires, qui auraient changé cette ville souffrante en une ville de béatitude. (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 644-645)

Ce fut l'époque où Étienne entendit les idées qui bourdonnaient dans son crâne. Jusque-là, il n'avait eu que la révolte de l'instinct, au milieu de la sourde fermentation des camarades. Toutes sortes de questions confuses se posaient à lui : pourquoi la misère des uns ? pourquoi la richesse des autres ? pourquoi ceux-ci sous le talon de ceux-là, sans l'espoir de jamais prendre leur place ? Et sa première étape fut de comprendre son ignorance. Une honte secrète, un chagrin caché le rongèrent dès lors : il ne savait rien, il n'osait causer de ces choses qui le passionnaient, l'égalité de tous les hommes, l'équité qui voulait un partage entre eux des biens de la terre. (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1274)

Dans tous les cas, on a affaire à un républicanisme tout à fait sincère et généreux quoique s'annonçant déjà problématique car accompagné d'un éloignement du monde réel (Florent se créant sa propre république) et d'un repli sur soi (référence au couvent, notamment), témoignant d'un état mental anormal (mention de l'exaltation) et d'une grande naïveté (assimilation des croyances politiques nouvellement acquises au « rêve » et à la foi).

Un autre de leurs traits principaux est leur grande bonté, leur promptitude à aider les autres. Silvère est un des rares membres de sa famille à toujours se montrer bienveillant envers son prochain. Il est par exemple le seul à s'occuper de sa grand-mère Adélaïde, tentant de la reconforter pendant ses nombreuses et longues crises nerveuses. Il n'est sans doute pas anodin que l'unique personnage républicain d'importance dans le roman²⁰⁴ soit, malgré tous ses défauts qui programment et annoncent son échec, un jeune homme au cœur d'or. Florent est particulièrement gentil et doux avec les enfants, se faisant apprécier de la belle Normande, une

²⁰⁴ Son oncle, le docteur Pascal, nous l'avons vu, est sympathique à la cause républicaine, mais affiche une indifférence totale pour la politique et voit ses convictions et sa participation à l'insurrection comme une manifestation en lui de la tare héréditaire ; il est de plus un personnage nettement secondaire. Son amoureux, Miette, ne suit les insurgés que pour rester près de lui. Son oncle Antoine Macquart est un faux républicain.

poissonnière qui le déteste initialement, en prenant soin de son fils ; avant d'être envoyé au bagne, il s'est donné corps et âme pour subvenir aux besoins de son demi-frère, Quenu, qu'il a élevé comme si c'était son enfant. Il se distingue enfin par son désintéressement, versant le tiers, puis en fin de compte la totalité de son salaire d'inspecteur à la marée à son prédécesseur gravement malade, et en refusant sa part d'héritage que lui offre Lisa à son retour à Paris, plus de cinquante mille francs. Étienne, lui, envoie dès qu'il le peut de l'argent à sa mère, la blanchisseuse Gervaise, qui connaît des difficultés financières croissantes, demeure toujours poli et respectueux, et se montre serviable, rédigeant notamment les lettres des femmes du voisinage. Si ces gestes quotidiens peuvent sembler insignifiants et sans valeur politique, ils prouvent que Silvère, Florent et Étienne ont de grandes potentialités, auraient été capables de contribuer au bonheur collectif si différents éléments n'étaient pas venus les détourner du droit chemin.

En effet, ces trois figures ont également d'importants marqueurs négatifs qui les empêchent de pouvoir pleinement incarner cette dimension de l'idéal républicain de Zola. Il n'est pas anodin de remarquer, pour commencer, qu'aucun d'entre eux ne formule la définition du républicain qui est au centre de notre analyse ; ils sont si perdus dans le rêve et les théories fumeuses qu'ils ne sauraient énoncer un principe si simple, clair et concis.

Zola montre d'abord que les trois personnages étudiés ici sont naturellement enclins à croire à des chimères, à s'exalter, à perdre contact avec la réalité. Silvère « se trouvait prédisposé à l'amour de l'utopie par certaines influences héréditaires ; chez lui, les troubles nerveux de sa grand-mère tournaient à l'enthousiasme chronique, à des élans vers tout ce qui était grandiose et impossible. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 186) Pascal, rappelons-le, pose ce diagnostic en apprenant qu'il entend se battre : « Comme tu vas ! comme tu vas ! Ah ! que tu es bien le petit-fils de ta grand-mère ! [...] Hystérie ou enthousiasme, folie honteuse ou folie sublime. Toujours ces diables de nerfs ! » (*Ibid.*, 212) Florent est un « caractère tendre » (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 640) ; il ressent le besoin de se jeter « en pleine bonté idéale » (*Ibid.*, 644) pour ne pas laisser la mort de ses ambitions (il a renoncé à ses études en droit pour consacrer ses modestes ressources financières à élever Quenu) et les frustrations de son emploi de professeur mal rémunéré et humilié par ses élèves l'aigrir ; ce refuge, nous l'avons vu, est la République qu'il s'invente. Enfin, le même constat, quoique de façon quelque peu atténuée,

s'applique à Étienne : « Toute une prédisposition de révolte le jetait à la lutte du travail contre le capital, dans les illusions premières de son ignorance. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1254)

Ce problème initial est sérieusement aggravé, dans le cas de Silvère et d'Étienne, par un apprentissage livresque raté²⁰⁵. Notons d'abord leur formation scolaire rudimentaire. Du premier, Zola écrit : « Il n'apprit qu'un peu d'orthographe et d'arithmétique à l'école des frères, que les nécessités de son apprentissage lui firent quitter à douze ans. Les premiers éléments lui manquèrent toujours. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 137) Étienne devient apprenti vers le même âge. (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 607-608) Ils n'ont donc pas les bases requises pour comprendre les lectures difficiles qu'ils affectionnent. Car Silvère s'intéresse à la géométrie, à l'algèbre, à la politique et à l'économie ; Étienne, lui, lit notamment « des traités d'économie politique d'une aridité incompréhensible ». (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1275) Un problème supplémentaire vient de leur manque total de méthode ; Zola évoque à propos d'Étienne « l'étude du goût sans méthode des ignorants affolés de science ». (*Ibid.*, 1274) « Rien ne détraque autant un esprit qu'une pareille instruction, faite à bâtons rompus, ne reposant sur aucune base solide » (Pl., t. I, p. 138), écrit-il dans *La Fortune des Rougon*. Leur accès au livre se fait de façon aléatoire, et ils se contentent de lire tout ce qui leur tombe sous la main ; ils n'ont pas la chance d'aller dans une véritable bibliothèque ou librairie, d'être aidés par quelqu'un qui pourrait leur suggérer des lectures appropriées pour leur niveau intellectuel et ainsi rendre possible un apprentissage graduel leur permettant à terme de lire et comprendre des textes complexes. Étienne lit aveuglément tout ce que lui envoie son ancien contremaître Pluchart, devenu chef syndical, et tout ce que lui prête l'anarchiste Souvarine. Comme le montre Clélia Anfray, le livre du lecteur populaire, chez Zola, « n'est pas non plus acheté chez un libraire, mais chez un petit marchand où fourmillent des objets disparates ». (2010, p. 75) Silvère trouve ainsi ses livres « chez les brocanteurs du faubourg » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 185) ou « chez le fripier voisin, au milieu de vieilles serrures ». (*Ibid.*, 139) De façon typique, ses livres forment un bric-à-brac et ne sont jamais rangés dans un meuble prévu à cet effet : Silvère ne possède que des « volumes dépareillés » qu'il entresse dans sa chambre à

²⁰⁵ La dynamique est complètement différente pour Florent, personnage instruit. À l'école, il remporte les premiers prix. Il a même commencé des études de droit. Contrairement à Silvère et Étienne, qui ressentent une honte de leur ignorance, manque qu'il ne peut ressentir, et qui sont poussés par leurs lectures à se passionner pour la politique, il ne lit pas en dehors des nécessités de son travail. « Les livres lui déplaisaient ; tout ce papier noirci, au milieu duquel il vivait, lui rappelait la classe puante, les boulettes de papier mâché des gamins, la torture des longues heures stériles. Puis, les livres ne lui parlaient que de révolte, le poussaient à l'orgueil, et c'était d'oubli et de paix dont il se sentait l'impérieux besoin. » (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 644)

l'aide de « tout un système de planches, montant jusqu'au plafond ». (*Ibid.*) En somme, comme le montre Anfray, « [l]e livre demeure indéfectiblement rattaché à la condition sociale de l'ouvrier, depuis son achat chez un artisan de quartier, jusqu'à son rangement dans une armoire ou au fond d'une malle. » (2010, p. 75)

Il ne faut donc pas se surprendre que ces lectures donnent à Silvère et Étienne un savoir incomplet, morcelé, en font des demi-savants. « S'il continuait à s'instruire, dévorant tout, le manque de méthode rendait l'assimilation très lente, une telle confusion se produisait, qu'il finissait par savoir des choses qu'il n'avait pas comprises. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1328) Silvère passe « des semaines à se creuser la tête pour comprendre les choses les plus simples du monde » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 138) et devient « un de ces ouvriers savants qui savent à peine signer leur nom et qui parlent de l'algèbre comme d'une personne de leur connaissance ». (*Ibid.*) Lecture fragmentaire, accumulation de connaissances sans lien, réaction naïve et crédule au savoir délivré par les livres et absence d'esprit critique, de hiérarchisation et de coordination sont donc les caractéristiques fondamentales de leur quête de savoir.

Tous ces éléments contribuent à les détourner du droit chemin, à leur faire perdre graduellement contact avec le réel. Ils se mêlent de politique au lieu de se contenter de travailler, ce que Zola ne peut que condamner ; le seul ouvrier des *Rougon-Macquart* qu'il célèbre sans réserve est Goujet, forgeron de *L'Assommoir*, totalement apolitique malgré ses convictions républicaines. Leur engagement relève et témoigne de cette fuite dans un monde imaginaire. L'insurrection de décembre 1851 oppose une petite bande d'ouvriers et de paysans mal équipés (par exemple, les fusils manquent et certains insurgés n'ont qu'un bâton comme arme [*Ibid.*, 29]), mal entraînés et mal commandés à une armée professionnelle. « Va, nous serons vainqueurs ! Le pays entier est avec nous » (*Ibid.*, 31), déclare naïvement Silvère en regardant défiler les insurgés. Aveuglé par son idéal, il est incapable de comprendre que le rapport de forces est nettement inégal et, de plus, que la République a lassé la France qui est maintenant prête à se laisser diriger par un homme fort pour retrouver « l'ordre ». Ici, les discours romanesque et journalistique se rejoignent parfaitement : Silvère est l'incarnation littéraire du personnel politique de la Deuxième République, de ces « hommes, les mieux intentionnés du monde, très dignes et très bons, qui tombent dans un pays dont ils ignorent tout, dont ils veulent tout ignorer, et qui ont l'étrange idée d'y appliquer un régime gouvernemental, purement théorique ». (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 50) La tentative du groupuscule dont Florent devient

graduellement la figure de proue est encore plus absurde. Le pouvoir impérial est informé depuis longtemps de ses activités par des lettres de dénonciation anonymes et par ses propres agents, car Lebigre, le marchand de vin qui accueille la société républicaine dans son commerce, et Logre, qui suggère le complot (ce qui permet de mesurer le côté illusoire du rôle dirigeant de Florent), sont en effet des mouchards. Conscient de la faiblesse de la menace, ce même pouvoir ne ressent aucune urgence à agir, attendant un moment politiquement opportun pour le démanteler²⁰⁶. Florent, lui aussi, fait preuve d'une naïveté presque sans bornes. Non seulement ne se doute-t-il jamais que Logre est un mouchard²⁰⁷, mais il croit à toutes ses promesses quant au soulèvement planifié, aussi démesurées²⁰⁸ et dépourvues d'information concrète²⁰⁹ soient-elles, et accède immédiatement à toutes ses demandes d'argent. « Il était d'une crédulité d'enfant et d'une confiance de héros. Logre lui aurait conté que le génie de la colonne de Juillet allait descendre pour se mettre à leur tête, sans le surprendre. » (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 845) Enfin, Étienne, enflammé par ses lectures, apparemment inconscient du rapport de forces très inégal entre les mineurs (dont la caisse de prévoyance est toute neuve et donc encore peu garnie) et la Compagnie, est convaincu que la grève non seulement forcera celle-ci à accepter les demandes des mineurs (le retour à l'ancien mode de rémunération et cinq centimes de plus par berline), mais permettra de triompher du capitalisme et de faire des anciens dominés les nouveaux maîtres.

Cet engagement dans des causes perdues dont l'échec est programmé depuis le début a sans surprise des conséquences néfastes, que ce soit sur le plan individuel (Silvère meurt à dix-sept

²⁰⁶ Il utilise en effet le complot contre l'Empire pour obtenir le vote d'« un projet d'impôt très impopulaire, qui faisait gronder les faubourgs ». (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 869) Habilement, il exagère grandement le danger en donnant à la tentative de Florent une ampleur démesurée (« [L]a police lançait des notes de plus en plus inquiétantes ; on finissait par dire que tout le quartier Montmartre était miné » [*Ibid.*, 892]) afin de créer un sentiment de peur qui lui sera profitable. Le projet d'impôt est adopté avec une « majorité écrasante ». (*Ibid.*)

²⁰⁷ Il ne serait pourtant pas difficile de remarquer que celui-ci est un menteur, comme le fait en un seul coup d'œil Mlle Saget, la commère du quartier : « Un soir, comme elle était dans la boutique, elle vit Logre se jeter sur la banquette du cabinet, en parlant de ses courses à travers les faubourgs, en se disant mort de fatigue. Elle lui regarda vivement les pieds. Les souliers de Logre n'avaient pas un grain de poussière. Alors, elle eut un sourire discret, elle emporta son cassis, les lèvres pincées. » (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 856)

²⁰⁸ « À l'entendre, du jour au lendemain, on réunirait cent mille hommes. » (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 844)

²⁰⁹ « D'ailleurs, le bossu paraissait suer sang et eau, sans arriver à des résultats appréciables ; bien qu'il eût juré connaître dans chaque quartier deux ou trois groupes d'hommes solides, pareils au groupe qui se réunissait chez monsieur Lebigre, il n'avait jusque-là fourni aucun renseignement précis, jetant des noms en l'air, racontant des courses sans fin, au milieu de l'enthousiasme du peuple. Ce qu'il rapportait de plus clair, c'était des poignées de main ; un tel, qu'il tutoyait, lui avait serré la main en lui disant "qu'il en serait" ; au Gros-Caillou, un grand diable, qui ferait un chef de section superbe, lui avait démanché le bras ; rue Popincourt, tout un groupe d'ouvriers l'avait embrassé. » (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 844)

ans, Florent est déporté une deuxième fois, Étienne passe près de mourir) ou collectif (dans tous les cas, l'action tentée échoue lamentablement et affaiblit le groupe qui l'a tentée ; on le remarque de façon particulièrement évidente dans *Germinal*).

En somme, Silvère, Florent et Étienne ont la capacité de faire le bien et un sincère désir de justice sociale, mais leur manque de réalisme, leur naïveté, leur prédisposition à l'amour de l'utopie et leur apprentissage aléatoire et incomplet les empêchent de pouvoir pleinement incarner la dimension républicaine que nous étudions dans cette section. Une remarque s'impose ici : à travers ces personnages, Zola se montre dur envers la classe ouvrière. Le bon ouvrier est celui qui, à l'instar de Goujet²¹⁰ dans *L'Assommoir*, ne se mêle pas de politique, sait rester à sa place. Celui qui ne respecte pas cet interdit ne peut être qu'un cerveau honnête mais égaré s'il est sincère dans ses convictions, soit un intrigant éhonté s'il ne l'est pas ; de plus, une telle transgression est potentiellement dangereuse pour le coupable et la collectivité. Ce n'est que dans *Germinal*, à travers la figure d'Étienne, que Zola ouvre timidement la porte à une possible prise en charge future par l'ouvrier de son destin politique ; et, encore là, le romancier fera volte-face, ne poursuivant jamais dans cette voie par la suite. La cité idéale de *Travail* est construite certes *pour* l'ouvrier, mais non *par* lui ; il est complètement exclu du processus décisionnel, guidé par un bourgeois bien intentionné mais autoritaire et paternaliste. Zola, s'il est sensible à son sort et souhaite son bien, ne lui prête pas une grande capacité d'action, semble tout à fait incapable de l'imaginer prenant en main son propre destin, même dans ses romans utopiques.

Cela dit, cette affirmation mérite d'être quelque peu nuancée ; le portrait n'est pas entièrement négatif. Comme le souligne Jacques-David Ebguy à propos de Silvère dans *La Fortune des Rougon*, remarque qui tient aussi pour Étienne dans *Germinal* :

À suivre les analyses de Jacques Rancière, le roman fait fiction de ce qui est au cœur de la démocratie, comme reconfiguration perpétuelle du social : ce « mouvement par lequel ces mots en disponibilité [peuple, égalité, liberté, etc.] saisissent et détournent de la voie tracée des êtres dont ce n'était pas l'affaire que de s'occuper du *logos* et de la communauté. » (2017, p. 65)

²¹⁰ Notons que, s'il est un des trois personnages qui forment la définition au centre de cette section, il est le seul à le faire au discours indirect libre. Est-ce dire qu'aux yeux de Zola l'ouvrier n'est pas capable de s'exprimer de façon suffisamment claire pour être cité *verbatim* ?

Leur prise de parole, leur irruption dans le monde politique, aussi connotée négativement et problématique soit-elle, a donc une portée symbolique importante. En ne se confinant pas à leur travail manuel, ils posent un geste révolutionnaire. Désormais, le peuple ne peut que faire partie intégrante de la République. Comme l'écrit Colette Becker :

Malgré l'apparente victoire de la Compagnie, plus rien ne sera comme avant. Étienne, le semeur, le catalyseur, a brisé le temps immobile de Montsou, a ouvert aux mineurs l'espoir d'une autre vie, leur a fait prendre conscience que quelque chose d'autre était possible. Maheu ose maintenant prendre la parole devant son directeur et Bonnemort parle lors de la réunion du Plan-des-Dames. (*Germinal*, Le Livre de Poche, 2000, p. 25-26)

Dans la même veine, Philippe Dufour souligne que *Germinal* est un « roman démocrate » : « les exclus et leur lutte seront au centre de ce type de récit ... Ils ne seront plus des comparses passifs, des présences résignées. Ils seront des voix qui protestent. Ils seront la voix de la démocratie sociale, contre la démocratie libérale. L'écriture réaliste s'engage. » (2021, p. 211) Enfin, ce long passage d'Ebguy analysant la « saisie du social » proposée dans *La Fortune des Rougon* vaut la peine d'être cité :

certes les jugements du narrateur sont encore négatifs, mais la déviation, le « détournement » – un ouvrier caractérisé par sa sensibilité esthétique, ses aspirations philosophiques et son souci, révolutionnaire, de la justice – sont longuement représentés, alors qu'on ne verra plus Silvère au travail ; ils sont la source d'un romanesque particulier et de frappantes *digressions* : le roman [...] semble s'égarer ou se détourner de son chemin *avec* son personnage. Le narrateur n'adopte-t-il pas le point de vue de Silvère à plusieurs reprises ? L'écrivain Zola ne procède-t-il pas comme lui, lorsque son écriture transforme Miette [...] en représentante de la liberté ? *Ce que les énoncés condamnent nourrit l'énonciation*. Le roman dessine de la sorte une place pour un autre « homme social » et pour une autre « activité sociale ». En termes sociologiques, l'« héroïsation » de Silvère introduit dans le roman d'autres « régimes d'action » : non plus simplement le « régime de justesse » (accord des actions des individus et des situations), ou le « régime de violence » (l'affrontement des forces en présence), mais un régime de justification (une dispute avec recherche d'un accord en référence à un principe de justice) et un régime d'*agapè* (des relations reposant sur une logique du don et non du calcul). La vie moderne est aussi le temps de la perturbation des topologies et d'une possible ouverture du jeu réglé des rôles et des pouvoirs à un au-delà de l'ordonnement social. (2017, p. 66 ; souligné dans le texte)

Si nous avons étudié conjointement ces trois personnages en insistant sur les profondes similitudes qui les unissent, il ne faudrait pas pour autant négliger les différences, les ruptures et les évolutions entre eux. La critique zolienne n'a pas suffisamment remarqué qu'Étienne

marque un tournant limité mais indéniable dans la représentation des ouvriers et des révoltés politiques ; quoiqu'encore problématique à certains égards, il est un personnage connoté plus positivement que Silvère et Florent, et représente un jalon important menant au dernier personnage s'intéressant à la condition ouvrière, Luc Froment (*Travail*). Malgré toutes ses lacunes et son échec final, son action relève d'une meilleure compréhension du réel : la grève, dans *Germinal*, si elle s'inscrit, comme nous l'avons souligné, dans un rapport de forces nettement inégal entre les mineurs et la Compagnie, a le mérite d'utiliser le seul atout dont disposent les ouvriers, soit leur force de travail, et d'attaquer les possédants là où ils sont le plus vulnérables, le portefeuille, en arrêtant du jour au lendemain la production²¹¹. Si, de façon prévisible, elle échoue, elle a au moins fait trembler les capitalistes, qui ont offert certaines concessions aux mineurs que ceux-ci ont refusées, et continuera de les faire trembler ; mais, surtout le texte suggère qu'elle a un avenir, qu'elle pourra fonctionner la prochaine fois²¹², même si Zola ne reprend jamais l'idée du soulèvement ouvrier après ce roman :

Sans doute ils étaient vaincus, ils y avaient laissé de l'argent et des morts ; mais Paris n'oublierait pas les coups de feu du Voreux, le sang de l'empire lui aussi coulerait par cette blessure inguérissable ; et, si la crise industrielle tirait à sa fin, si les usines rouvraient une à une, l'état de guerre n'en restait pas moins déclaré, sans que la paix fût désormais possible. Les charbonniers s'étaient comptés, ils avaient essayé leur force, secoué de leur cri de justice les ouvriers de la France entière. Aussi leur défaite ne rassurait-elle personne, les bourgeois de Montsou [...] comprenaient que la révolution renaîtrait sans cesse, demain peut-être, avec la grève

²¹¹ « La vérité était que, dans la lutte engagée, la mine souffrait plus encore que les mineurs. [...] [T]andis que le travail crevait de faim, le capital se détruisait. Chaque jour de chômage emportait des centaines de mille francs. Toute machine qui s'arrête est une machine morte. L'outillage et le matériel s'altéraient, l'argent immobilisé fondait, comme une eau bue par du sable. Depuis que le faible stock de houille s'épuisait sur le carreau des fosses, la clientèle parlait de s'adresser en Belgique ; et il y avait là, pour l'avenir, une menace. Mais ce qui effrayait surtout la Compagnie, ce qu'elle cachait avec soin, c'étaient les dégâts croissants, dans les galeries et les tailles. Les porions ne suffisaient pas au raccommodage, les bois cassaient de toutes parts, des éboulements se produisaient à chaque heure. Bientôt, les désastres étaient devenus tels, qu'ils devaient nécessiter de longs mois de réparation, avant que l'abattage pût être repris. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1353-1354)

²¹² Il n'est peut-être pas anodin de rappeler ici qu'à partir de la deuxième moitié des *Rougon-Macquart* le regard de Zola se tourne de plus en plus vers l'avenir, en dépit de la commande qu'il s'était donnée pour ce cycle romanesque. On le remarque particulièrement dans *Au Bonheur des Dames*, *Germinal* et *L'Argent*, romans fortement anachroniques (Zola prête par exemple au grand magasin d'Octave un développement et des évolutions qui, en réalité, eurent lieu bien après la fin du Second Empire). Il n'est donc pas étonnant qu'Étienne ait plus d'avenir que Silvère et Florent, cantonnés dans des romans écrits peu de temps après la chute de Napoléon III (la première version de *La Fortune des Rougon* fut même écrite sous l'Empire, rappelons-le) et ainsi tournés de façon plus nette (et virulente) vers son régime, c'est-à-dire le passé. C'est d'ailleurs à partir du début des années 1880 et de sa retraite du journalisme que Zola commence à considérer les crises nécessaires au progrès, que ce soit en littérature ou en politique. « Mise en œuvre dans ses derniers textes polémiques, la solution passera dans l'œuvre romanesque ; c'est sur elle que se fonderont les romans composés après la retraite du journalisme : avec *Au Bonheur des dames*, avec *Germinal*, l'avenir entrera dans le monde des *Rougon-Macquart*. » (Ripoll, 1980, p. 53)

générale, l'entente de tous les travailleurs ayant des caisses de secours, pouvant tenir pendant des mois, en mangeant du pain. (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1589-1590)

Soulignons aussi qu'Étienne est le seul membre du trio vivant et en liberté à la fin de son roman, où il quitte Montsou dans l'espoir de devenir un chef du mouvement ouvrier. Ceci semble indiquer sa force par rapport à celles de Silvère et de Florent. On apprend dans *Le Docteur Pascal* qu'il est marié et a une fille qui paraît bien portante. Ce détail apparemment anodin peut être vu comme une sanction finale et positive apportée au personnage, surtout quand on connaît les vues de l'auteur de *Fécondité* sur le couple et la reproduction²¹³.

Étienne, dont « les cheveux tout blancs » (*Ibid.*, 1580) à la fin du roman peuvent indiquer autant les souffrances endurées que la sagesse acquise, marque une transition vers la figure positive du révolté social qu'est Luc Froment. Notons que la Cité idéale établie dans cette œuvre tardive a déjà été ébauchée dans *Germinal*. Étienne présente ainsi son programme :

attribution des instruments de travail à la collectivité [...], retour à la commune primitive, substitution d'une famille égalitaire et libre à la famille morale et oppressive, égalité absolue, civile, politique et économique, garantie de l'indépendance individuelle grâce à la possession et au produit intégral des outils du travail, enfin instruction professionnelle et gratuite, payée par la collectivité. (*Ibid.*, 1379-1380)

Les différences entre les deux sont considérables : origine sociale (Étienne est ouvrier alors que Luc est bourgeois et issu du patronat, ce qui est lourd de sens sur le plan idéologique), moyens utilisés (grève ou création d'une coopérative industrielle), adjuvants (Luc est épaulé par le scientifique Jordan, personnage quasi omnipotent et sans équivalent dans *Germinal* qui soumet la nature aux besoins de l'humanité, rendant le travail facile et agréable grâce aux progrès du machinisme), résultat de l'action (échec *versus* triomphe). Luc, comme Étienne, est indigné par la condition ouvrière et poussé à l'action par la lecture : ce sera *Solidarité*, ouvrage d'un disciple de Fourier résumant sa doctrine, qu'il lit d'une traite un soir d'insomnie. Mais Zola multiplie les différences subtiles entre leurs modes d'acquisition du savoir. Étienne, au début du roman, n'a aucune connaissance préalable alors que Luc a déjà lu Fourier, Saint-Simon, Proudhon, etc.

²¹³ Zola lie souvent moralité et reproduction. Les Rougon-Macquart s'éteignent pratiquement, punis pour leur mauvais comportement, leur recherche trop avide et impatiente d'honneurs et de jouissances. Des arrière-petits-enfants d'Adélaïde Fouque, seuls Étienne, Octave Mouret et Clotilde Saccard (dont le partenaire est son oncle, le docteur Pascal, principal héros du cycle), trois personnages connotés positivement à plusieurs égards, laissent au moins un descendant en bonne santé. Nous reviendrons sur cette question dans la conclusion de ce chapitre.

La méthode d'accès au texte diffère aussi : Étienne, on l'a vu, lit ce que lui recommandent Pluchart et Souvarine, deux personnages éloignés politiquement, alors que Luc trouve *Solidarité* dans une véritable bibliothèque ; à l'envoi aléatoire de lectures hétéroclites succède la sélection d'un ouvrage au sein d'une bibliothèque organisée et complète ayant appartenu à un savant. Il n'est donc pas surprenant que ce dernier arrive à formuler, aux yeux de Zola, une doctrine cohérente, ce qui n'est pas le cas pour Étienne : « Maintenant, ses idées étaient mûres, il se vantait d'avoir un système. Pourtant, il l'expliquait mal, en phrases dont la confusion gardait un peu de toutes les théories traversées et successivement abandonnées. » (*Ibid.*, 1339-1340)

Cela dit, les deux personnages sont moins dissemblables qu'il n'y paraît de prime abord. Luc est dans un « état d'esprit fiévreux » (*Travail*, t. 19, p. 89) l'empêchant de dormir lorsqu'il lit l'ouvrage qui le pousse à l'action. Le parallèle avec Étienne « exalté » par ses lectures est évident. Il est permis de croire que Luc n'est pas dans les conditions optimales pour une bonne compréhension du texte lorsqu'il aborde celui-ci ; dans *Les Rougon-Macquart*, un lecteur qui procède ainsi voit le narrateur porter sur lui un jugement fortement dépréciatif. Il semble que la seule chose qui le protège des pièges dans lesquels tombe Étienne soit son niveau d'instruction nettement supérieur. On aura également remarqué que Luc convoque dans *Travail* des figures du socialisme dit « utopique », principalement Fourier ; dans cette bibliothèque imaginaire, l'absence de Marx, notamment, est remarquable. Ceci étonne chez un romancier qui reproche à des personnages comme Étienne leur utopisme, leurs « rêveries humanitaires », leur connaissance insuffisante de la société qu'ils essaient de transformer. Or, Marx n'est-il pas celui qui analyse de façon précise et systématique le capitalisme, et qui, en théorie, devrait donc accueillir l'approbation du romancier ayant consacré un quart de siècle à sa fresque sociohistorique d'un régime politique pour laquelle il étudie, lui aussi, le développement du capitalisme industriel et financier (*La Curée*, *Au Bonheur des Dames*, *Germinal*, *L'Argent*, etc.) ?

On remarque aussi que Luc et le narrateur, dont les voix se confondent, adoptent un discours lyrique digne des républicains romantiques que Zola dénonce.

Et telle était la moisson sans cesse renaissante, l'immense moisson de tendresse et de bonté, que Luc, chaque matin, voyait pousser de partout, de tous les sillons qu'il avait si largement ensemencés, de sa ville entière, où, dans les écoles, dans les

ateliers, dans chaque maison, et jusque dans chaque cœur, il jetait la bonne graine, depuis tant d'années, à pleines mains. (*Travail*, t. 19, p. 346)

Zola n'est pas loin de reprendre en tout sérieux le discours des républicains romantiques qu'il critique et ridiculise dans *Les Rougon-Macquart* et ses chroniques du tournant des années 1880, « la République de M. Victor Hugo, le baiser universel des peuples, la fin des guerres, Hernani en pourpoint abricot bénissant le monde, tout le rêve superbe et innocent d'un bon vieillard ». (*Une campagne*, t. 11, p. 706) Il semble que le chef de file du naturalisme soit devenu ce vieillard rêveur et naïf²¹⁴.

Dans une veine similaire, Luc est porté, lui aussi, à l'allégorisation du personnage féminin, à la confusion de la femme réelle et de la femme-symbole :

Et Luc l'adorait toujours, comme au jour lointain où il l'avait secourue, aimant en elle le peuple souffrant, la femme torturée[,] l'ayant choisie la plus misérable, la plus douloureuse, afin de sauver avec elle, s'il la sauvait, tous les déshérités de ce monde, étranglés par la honte et la faim. (*Travail*, t. 19, p. 347)

Silvère ne regarde pas autrement Miette dans *La Fortune des Rougon*²¹⁵ ; on remarque dans les deux cas une juxtaposition, voire une confusion, entre sphères privée et publique, la figure de la République ou de la cité idéale se superposant à celle de la femme dans l'esprit de l'homme qui l'aime. Encore une fois, cependant, ce qui était problématique dans *Les Rougon-Macquart* ne l'est plus dans *Les Quatre Évangiles*²¹⁶. Fleur Bastin-Hélary souligne cependant que

²¹⁴ Évolution par rapport à laquelle Zola est parfaitement lucide : « Tout cela est bien utopique, mais que voulez-vous ? Voici quarante ans que je dissèque, il faut bien permettre à mes vieux jours de rêver un peu » (*Correspondance*, t. X, p. 101), écrit-il à propos de *Fécondité* dans une lettre du 29 novembre 1899.

²¹⁵ « Maintenant, il la confondait avec son autre maîtresse adorée, la République. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 36) Elle devient à ses yeux « nécessaire à l'abolissement du paupérisme et au triomphe définitif de la révolution [...] » (*Ibid.*, 185) et il bâtit des projets de société « où la femme, toujours sous les traits de Miette, était adorée par les nations à genoux. » (*Ibid.*, 186) « [...] [I]l aimait Miette, parce que personne ne l'aimait, parce qu'elle menait une existence rude de paria. [...] Il pensait à Miette en rédempteur. [...] [I]l voulait épouser un jour son amie pour la relever aux yeux du monde ; il se donnait une mission sainte, le rachat, le salut de la fille du forçat. » (*Ibid.*, 204) Zola, dans son œuvre pré-utopique, montre l'échec, voire l'impossibilité des tentatives de salut de la femme victime de la société par l'homme qui l'aime et ridiculise ceux qui sont incapables de distinguer entre la femme réelle et le rôle symbolique qu'ils lui ont assigné. Dans *La Confession de Claude* (1865), par exemple, Laurence, prostituée misérable, ne veut pas être sauvée par le protagoniste éponyme, montrant ce qu'ont de chimérique de tels projets de salut.

²¹⁶ « Cependant, il est tout à fait curieux de suivre, dans l'œuvre de Zola, le cheminement de cette conception de l'amour et du couple : alors que le texte ici condamne sévèrement – quoique avec bienveillance – les rêves de Silvère enfant, dans des passages tout à fait propres à dénoncer les dangers du bovarysme, Zola retrouve dans les *Évangiles* les mêmes utopies et les mêmes rapports de couple. Ce que rêve Silvère, et que la mort l'empêche de réaliser, c'est l'idéal auquel atteindra enfin Luc dans *Travail*, de 1901. Trente ans plus tard, les mêmes images

la principale différence entre les monologues intérieurs de Silvère et ceux de Luc, c'est la disparition presque entière de la figure du narrateur commentateur. Alors que le narrateur très incarné de *La Fortune des Rougon* conclut le monologue de Silvère d'un sous-titre assassin « le jeune homme rêvait tout éveillé la glorification de son amoureuse », celui de *Travail* se contente d'épouser *silencieusement* les réflexions de Luc. (2007, p. 121-122 ; souligné dans le texte)

Cette distanciation narrative peut laisser entendre que le romancier prend ses distances face au personnage, mais insiste aussi sur le caractère utopique et fictionnel des idées énoncées.

Néanmoins, le passage à un nouveau type d'écriture avec les quasi-romans à thèse²¹⁷ et utopies de l'œuvre tardive contribue sans doute en partie à expliquer qu'il réussisse là où ses devanciers ont échoué malgré les profondes similitudes qui les unissent ; les obstacles insurmontables des *Rougon-Macquart* ont tendance à s'estomper, à être gommés sans justification convaincante par le troisième Zola. Une piste de réponse est cependant à chercher dans la constante référence à la science. Cette croyance aux bienfaits du progrès scientifique et technologique présente deux avantages majeurs pour lui. D'une part, elle lui permet de rester fidèle aux principes qu'il affiche depuis longtemps : revendication de la République « scientifique », rejet de la révolution au profit de l'évolution, négation de la politique comme facteur de progrès social. D'autre part, elle semble donner un argument de taille en faveur du succès de l'œuvre de Luc : comment peut-il échouer alors qu'il est épaulé par un scientifique de génie capable d'asservir la nature aux besoins de l'homme, personnage sans équivalent dans *Les Rougon-Macquart* ? L'appel à la science est donc le moyen d'atténuer quelque peu le caractère utopique de l'œuvre ; Zola souhaite montrer que Luc ne réussit pas uniquement grâce à la passion évoquée par Fourier, à « [c]et universel amour qui s'élargira de la famille à la nation, de la nation à l'humanité, sera l'unique loi de l'heureuse Cité future ». (*Travail*, t. 19, p. 131) Cela dit, cette croyance au progrès scientifique est trop optimiste, voire naïve. Car Zola n'est pas loin de faire de ce progrès une panacée ; il suffit de fonder un phalanstère, et la science fera le reste. Il n'est pas nécessaire pour les déshérités de s'emparer des moyens de production, de lutter politiquement. Zola

reviennent, comme le témoignage incontestable d'une aspiration personnelle de l'auteur, d'abord rejetée (par pudeur ? ou par crainte d'un reproche de naïveté ?) puis finalement présentée, dans les dernières analyses de Zola, comme un modèle. Le naturaliste est devenu moraliste, et l'amour se présente comme le support du message. » (Belgrand, 1988, p. 55)

²¹⁷ Susan Rubin Suleiman écrit : « Je définis comme roman à thèse un roman "réaliste" (fondé sur une esthétique du vraisemblable et de la représentation) qui se signale au lecteur principalement comme porteur d'un enseignement, tendant à démontrer la vérité d'une doctrine politique, philosophique, scientifique ou religieuse. » (2018, p. 18-19)

semble croire que les avancées scientifiques profiteront forcément aux laissés-pour-compte. Or, n'est-il pas hautement probable que les possédants s'approprient et monopolisent ces avancées pour leur bénéfice exclusif ? Comment penser, aussi, qu'ils laisseront le capitalisme être supplanté sans offrir la moindre résistance, comme ils le font dans le roman, qu'ils ne feront pas tout en leur pouvoir pour détruire un système comme celui de Luc, qui menace directement leurs intérêts ? Encore une fois, la négligence de l'importance des questions politiques apparaît comme l'angle mort de la pensée républicaine de Zola.

3.1.3.2) Les théoriciens de gauche : Souvarine, Sigismond Busch

Souvarine, personnage secondaire de *Germinal*, est un émigré russe, dernier né d'une famille noble, que sa « passion socialiste » a poussé « à apprendre un métier manuel, celui de mécanicien, pour se mêler au peuple, pour le connaître et l'aider en frère. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1253) Exilé après un attentat manqué contre l'empereur²¹⁸, il était sur le point de mourir de faim avant d'être engagé comme macheneur par la Compagnie de Montsou. Le programme de cet anarchiste disciple de « Bakounine²¹⁹, l'exterminateur » (*Ibid.*, 1342) consiste, dans ses mots, à « [t]out détruire » « [p]ar le feu, par le poison, par le poignard » pour qu'il n'y ait « [p]lus de nations, plus de gouvernements, plus de propriété, plus de Dieu ni de culte » et que naisse « la commune primitive et sans forme, [...] un monde nouveau, [le] recommencement de tout. » (*Ibid.*) La réflexion ne va pas plus loin : « Tous les raisonnements sur l'avenir sont criminels, parce qu'ils empêchent la destruction pure et entravent la marche de la révolution. » (*Ibid.*, 1343) À la fin du roman, il met en pratique sa théorie, posant un acte de sabotage qui mène à l'inondation de la mine du Voreux²²⁰.

Dans *L'Argent*, le collectiviste Sigismond Busch, né à Nancy de parents allemands, vit avec son frère aîné, un acheteur de créances qui, à l'instar de Florent pour Quenu, s'occupe de lui

²¹⁸ Rappelons que cette mention est anachronique dans un roman censé se dérouler en 1866-1867 : la vague de tentatives d'assassinats contre des chefs d'État européens commence à la fin des années 1870.

²¹⁹ Mikhaïl Bakounine, anarchiste russe ayant posé les bases du socialisme libertaire, connu pour des ouvrages comme *Catéchisme révolutionnaire* (1866), *Étatisme et anarchie* (1873) et *Dieu et l'État* (posthume - 1882).

²²⁰ Sa capacité à passer à l'acte est préfigurée par son physique : « Il devait avoir une trentaine d'années, mince, blond, avec une figure fine, encadrée de grands cheveux et d'une barbe légère. Ses dents blanches et pointues, sa bouche et son nez minces, le rose de son teint, lui donnaient un air de fille, un air de douceur entêtée, que le reflet gris de ses yeux d'acier ensauvageait par éclairs. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1252) On retrouve en lui de la dureté, une menace subtile, un potentiel de violence en raison de ses yeux mais aussi de ses dents « pointues ». D'autre part, sa minceur tend, dans l'imaginaire zolien, à le placer d'emblée du côté des insatisfaits, des contestataires de l'ordre établi.

maternellement, mais dont il ignore absolument les activités louches car il ne pense qu'à son « songe souverain de justice ». (Pl., t. V, p. 42) Véritable ermite, il néglige son travail de traducteur et passe ses journées à imaginer sur papier la société socialiste de l'avenir, écrivant d'abondantes notes devant servir à un ouvrage futur dont il n'aura pas le temps d'amorcer la rédaction, terrassé par la phtisie. Disciple de Marx, il planifie, dans ses mots, l'avènement d'une « société où les instruments de la production sont la propriété de tous, où tout le monde travaille selon son intelligence et sa vigueur, et où les produits de cette coopération sociale sont distribués à chacun, au prorata de son effort. » (*Ibid.*, 44)

Souvarine et Sigismond partagent certains traits avec les républicains romantiques que nous venons d'étudier ; citons surtout leur sincérité absolue. Le premier « [a]ime les ouvriers par un esprit de justice, de fraternité presque religieuse, fait le rêve de vivre tous ensemble, en travaillant, en étudiant, en jouissant des arts [...] » (Dossier préparatoire de *Germinal*, vol. V, p. 694-695) Il préfère la justice à la charité²²¹. *Idem* pour Sigismond : « L'idée de charité le blessait, le jetait hors de lui : la charité, c'était l'aumône, l'inégalité consacrée par la bonté ; et il n'admettait que la justice, les droits de chacun reconquis, posés en immuables principes de la nouvelle organisation sociale. » (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 42) Souvarine va jusqu'à railler les ambitieux et les intrigants qui se servent des ouvriers pour faire avancer leur carrière. « Il avait le mépris des beaux parleurs, des gaillards qui entrent dans la politique comme on entre au barreau, pour y gagner des rentes, à coups de phrases. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1524) Il se montre sévère envers l'attitude politique des ouvriers : « Jamais vous ne serez dignes du bonheur, lance-t-il à Étienne, tant que vous aurez quelque chose à vous, et que votre haine des bourgeois viendra uniquement de votre besoin enragé d'être des bourgeois à leur place. » (*Ibid.*, 1482) Sur ces questions, Souvarine se fait le porte-parole de Zola, que nous avons souvent vu formuler les mêmes critiques. Le mépris des beaux parleurs ambitieux fait notamment écho à la campagne menée dans *Le Figaro* en 1880-1881 ; l'ouvrier rêvant d'être bourgeois, personnage fréquemment représenté dans l'œuvre zolienne, apparaît dans ses romans dès *La*

²²¹ Dans le roman, l'inutilité de la charité est illustrée par les Grégoire, couple de rentiers qui se veulent généreux, charitables et bienveillants envers les ouvriers mais sont en réalité aveuglés par leurs préjugés bourgeois. « Les Grégoire chargeaient Cécile de leurs aumônes. Cela rentrait dans leur idée d'une belle éducation. Il fallait être charitable, ils disaient eux-mêmes que leur maison était la maison du bon Dieu. Du reste, ils se flattaient de faire la charité avec intelligence, travaillés de la continuelle crainte d'être trompés et d'encourager le vice. Ainsi, ils ne donnaient jamais d'argent, jamais ! pas dix sous, pas deux sous, car c'était un fait connu, dès qu'un pauvre avait deux sous, il les buvait. Leurs aumônes étaient donc toujours en nature, surtout en vêtements chauds, distribués pendant l'hiver aux enfants indigents. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1210)

Fortune des Rougon en 1870-1871 avec Antoine Macquart, et on le retrouve encore sous les traits de Ragu dans *Travail*, trente ans plus tard.

Souvarine ne se contente pas d'être généreux en théorie ; il sait également passer de la parole aux actes, incarner réellement la philosophie qu'il prétend défendre. On apprend qu'il s'est fait accepter des houilleurs en se montrant fraternel avec eux, « distribuant à la marmaille du coron tous les sous de ses poches ». (*Ibid.*, 1253) Il est ainsi un des rares personnages républicains du cycle dont la façon de vivre est en harmonie avec les principes qu'il affiche et qui, malgré ses ressources limitées, illustre concrètement l'amour qu'il dit porter aux ouvriers. Car si Silvère, Florent et Étienne sont des âmes nobles capables de générosité et de désintéressement, et souhaitent réellement la justice pour les déshérités, leur républicanisme se traduit avant tout par une perte de contact avec le réel, une fuite délirante, voire mortifère, dans le monde imaginaire qu'ils se sont créé. Et il va sans dire que les Lantier, Macquart et Chouteau sont incapables de se montrer réellement bons et solidaires envers les plus démunis, de poser le moindre geste dont ils n'espèrent pas tirer un bénéfice quelconque.

Mais ce qui distingue surtout les deux personnages étudiés ici est un savoir solide, reposant sur une formation scolaire tout aussi solide, voire exceptionnelle. Avant d'apprendre un métier manuel, Souvarine, qui, rappelons-le, est issu d'un milieu social privilégié, étudiait la médecine. (*Ibid.*) Il maîtrise au moins trois langues, puisqu'il possède « des ouvrages allemands et russes » (*Ibid.*, 1257) et parle français « presque sans accent ». (*Ibid.*, 1253) Sigismond a été « élevé dans les universités allemandes ». (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 41) Il parle quatre langues, le français, l'allemand, l'anglais et le russe. (*Ibid.*) Comme le dit le texte, « [c]'était une intelligence ». (*Ibid.*) Ce savoir leur confère au sein de leurs romans une lucidité et une clairvoyance exceptionnelles, leur permet de saisir mieux que quiconque les rouages de la société capitaliste. Ainsi, dans *Germinal*, Souvarine connaît déjà le dernier mot de l'intrigue, anticipant correctement la grève et son échec. « Lui seul avait l'intelligence assez déliée pour analyser la situation. » (Pl., t. III, p. 1284) Il prédit que la Compagnie, durement atteinte par la crise économique, trouvera un prétexte pour diminuer les salaires afin de réduire ses frais et survivre. Il explique également à Étienne qu'elle souhaite « un moyen terme, peut-être une grève, d'où son peuple de mineurs sortirait dompté et moins payé », d'autant que « la nouvelle caisse de prévoyance l'inquiétait, devenait une menace pour l'avenir, tandis qu'une grève l'en débarrasserait, en la vidant, lorsqu'elle était peu garnie encore. » (*Ibid.*) Sigismond se comporte

en véritable savant, patient et rigoureux. Comme il l'affirme à Saccard, il surveille et analyse en détail l'évolution de sa Banque Universelle : « J'ai suivi votre affaire avec passion, oui ! de cette chambre perdue, si tranquille, j'en ai étudié le développement jour par jour, et je la connais aussi bien que vous [...] » (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 283) Sa chambre lui donne une vue privilégiée de la Bourse, qui figure par métonymie la société capitaliste prise globalement ; symboliquement, il est toujours en position de contempler le système dont il faut, selon la pensée marxiste, pénétrer en profondeur les mécanismes pour pouvoir le détruire. Il dispose également, pour l'aider, de l'œuvre de son maître à penser ; il reçoit au chapitre IX le Livre Premier du *Capital*, qui vient d'être publié. (*Ibid.*, 282-283)

Contrairement à Silvère et Étienne, ils sont donc capables d'établir un système qui, quoique rejeté par Zola, a au moins le mérite d'être cohérent et plausible. Dans *Germinal*, par exemple, alors qu'Étienne se « perd » dans de longues et confuses explications, le Russe va toujours droit au but, répondant aux questions celui-ci de manière claire et concise. Le but des anarchistes ? « Tout détruire... Plus de nations, plus de gouvernements, plus de propriété, plus de Dieu ni de culte. » (Pl., t. III, p. 1342) À quoi cela les mène-t-il ? « À la commune primitive et sans forme, à un monde nouveau, au recommencement de tout. » (*Ibid.*) Quels sont les moyens d'exécution ? « – Par le feu, par le poison, par le poignard. » (*Ibid.*, 1343) Dernière précision de Souvarine : « Le brigand est le vrai héros, le vengeur populaire, le révolutionnaire en action, sans phrases puisées dans les livres. Il faut qu'une série d'effroyables attentats épouvantent les puissants et réveillent le peuple. » (*Ibid.*)

Sigismond, lui aussi, construit dans le grand ouvrage qu'il projette un système qui paraît logique et cohérent. Ainsi, fidèle à la tradition marxiste,²²² il tente de démontrer que le capitalisme mènera inévitablement à sa propre perte :

« Oui, oui, vous travaillez pour nous, sans vous en douter... Vous êtes là quelques usurpateurs, qui expropriez la masse du peuple, et quand vous serez gorgés, nous n'aurons qu'à vous exproprier à notre tour... Tout accaparement, toute centralisation conduit au collectivisme. [...] Nous attendons que tout craque, que le

²²² Dans la préface à sa *Critique de l'économie politique* (1859), Marx écrit : « Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions matérielles d'existence de ces rapports ne soient écloses dans le sein même de la vieille société. C'est pourquoi l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre, car, à y regarder de plus près, il se trouvera toujours que le problème lui-même ne surgit que là où les conditions matérielles pour le résoudre existent déjà ou du moins sont en voie de devenir ». (1972, p. 5)

mode de production actuelle ait abouti au malaise intolérable de ses dernières conséquences. [...] » (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 43-44)

Sigismond sait même conserver une certaine lucidité modeste. Il reconnaît que sa cité idéale n'est pas pour demain et que de grandes difficultés demeurent²²³ ; plus encore, il n'hésite pas à admettre ses doutes quant aux faiblesses de son système²²⁴, sans que cela remette en question sa certitude de la victoire finale. C'est apparemment ce mélange d'une foi religieuse et d'une série d'arguments logiques reposant sur une étude sérieuse et approfondie de la société capitaliste qui ébranle profondément Aristide pendant leur première rencontre. « Le malaise de Saccard avait grandi. Si ce rêveur éveillé disait vrai, pourtant ? s'il avait deviné l'avenir ? Il expliquait des choses qui semblaient très claires et sensées. » (*Ibid.*, 45) L'exploit est de taille : le socialiste a réussi par sa parole à faire douter un capitaliste aussi convaincu que Saccard. Une telle réaction au discours anticapitaliste confus d'Étienne, mélange bâtard de plusieurs théories auxquelles il n'a rien compris, aurait évidemment été impossible.

Cependant, ni Souvarine ni Sigismond n'arrivent à incarner pleinement la dimension républicaine étudiée ici ; aucun des deux ne peut être vu comme un véritable républicain capable de contribuer à l'avènement de la cité idéale. Le Russe existe presque uniquement dans le roman²²⁵ pour représenter une option politique, une des tendances du mouvement ouvrier, que Zola rejette dans *Germinal* (comme il le fera plus tard dans *Paris*, de façon très explicite, et dans *Travail*) malgré la fascination qu'elle exerce manifestement sur lui. Étienne écoutant Souvarine écarte « ces abominables visions » (Pl., t. III, p. 1343) de violence, et le texte ne le contredit pas. Nous avons vu au chapitre II que Zola, s'il envisage la possibilité d'une révolution ouvrière au moment de la rédaction de *Germinal*, demeure toujours résolument réformiste,

²²³ « Oh ! je ne me dissimule pas les grandes difficultés immédiates. Tout cet avenir rêvé semble impossible, on n'arrive pas à donner aux gens une idée raisonnable de cette société future, cette société de juste travail, dont les mœurs seront si différentes des nôtres. C'est comme un autre monde dans une autre planète... Et puis, il faut bien le confesser, la réorganisation n'est pas prête, nous cherchons encore. Moi, qui ne dors plus guère, j'y éprouve mes nuits. » (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 46)

²²⁴ « Certainement, l'état social actuel a dû sa prospérité séculaire au principe individualiste, que l'émulation, l'intérêt personnel rend d'une fécondité de production sans cesse renouvelée. Le collectivisme arrivera-t-il jamais à cette fécondité, et par quel moyen activer la fonction productive du travailleur, quand l'idée de gain sera détruite ? Là est, pour moi, le doute, l'angoisse, le terrain faible où il faut que nous nous battions, si nous voulons que la victoire du socialisme s'y décide un jour... » (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 46)

²²⁵ Comme l'écrit le romancier, le personnage traverse le roman sans avoir le moindre impact sur l'intrigue : « Le faire passer avec son idée fixe, sans aucun autre intérêt dans l'action. » (Dossier préparatoire de *Germinal*, vol. V, p. 692-693) Cela n'est pas tout à fait exact, puisque, comme nous l'avons vu, Souvarine détruit le Voreux avant de disparaître ; il n'en demeure pas moins que ce n'est pas principalement pour son rôle actanciel mais bien pour les idées qu'il énonce qu'il est présent dans l'œuvre et digne d'intérêt dans le cadre de cette étude.

rejetant la révolution au profit de l'évolution, de l'édification très graduelle de la République idéale. La voie anarchiste, qui consiste à rapidement détruire la société capitaliste par une vague d'attentats pour permettre un retour à zéro, ne peut que lui déplaire. Rappelons que l'histoire de *Travail*, comme celle des autres *Évangiles*, se déroule sur plusieurs décennies. S'il rejette également l'option collectiviste de Sigismond (expropriation rapide de tous les capitalistes²²⁶), c'est sans doute en grande partie parce que cette expropriation passe par l'État ; or Zola, rappelons-le, se méfie de la classe politique et de la politique en général ; l'État ne joue aucun rôle positif dans le cycle utopique des *Quatre Évangiles*, et disparaît totalement dans *Travail*, ce qui, nous l'avons vu au chapitre II, est d'ailleurs une des traces de l'influence de la pensée anarchiste sur ce roman. Le romancier critique aussi que Sigismond, s'il étudie sérieusement les rouages de la société capitaliste, a largement perdu le contact avec le réel²²⁷ (il n'a jamais remarqué que son frère pratique un capitalisme particulièrement véreux dans la chambre voisine, par exemple), se place sur un plan trop purement théorique, lui qui prétend refaire le monde au complet sans quitter sa chambre, simplement en noircissant des quantités phénoménales de papier. Zola, qui n'a rien du savant enfermé dans sa tour d'ivoire, qui se rend, pour chaque roman, dans le milieu qu'il a à décrire pour prendre d'abondantes notes, croit certes à la puissance de l'écrit, mais pas à ce point ; il valorise ceux qui construisent par des gestes concrets le monde meilleur de demain, comme le font Pascal et Denise. Et notons que le projet

²²⁶ Zola, à la fin de *Travail*, imagine les conséquences d'une révolution marxiste : « Dans une grande République, les collectivistes sont devenus les maîtres du pouvoir. Pendant des années, ils ont mené la plus acharnée des batailles politiques, pour s'emparer des Chambres et du gouvernement. Et, légalement, ils n'ont pu y parvenir, ils ont dû faire un coup d'État, lorsqu'ils se sont sentis en force, certains de trouver un appui solide dans le peuple. Dès le lendemain, ils ont appliqué leur programme entièrement, à coups de lois et de décrets. L'expropriation en masse a commencé, toute la richesse privée est devenue la richesse de la nation, tous les instruments du travail ont fait retour aux travailleurs. Il n'y a plus eu ni propriétaires, ni capitalistes, ni patrons, l'État seul a régné, maître de tout, à la fois propriétaire, capitaliste et patron, régulateur et distributeur de la vie sociale... Mais cette secousse immense, ces modifications brusques et radicales ne purent naturellement se produire sans des troubles terribles. Les classes ne se laissent pas déposséder ainsi, même des biens volés, et d'effroyables émeutes éclatèrent, de toutes parts. Des propriétaires préférèrent se faire tuer, sur le seuil de leur domaine. D'autres détruisirent leurs biens, inondèrent des mines, ravagèrent des voies ferrées, anéantirent des usines et des manufactures, pendant que des capitalistes brûlaient leurs valeurs et jetaient l'or à la mer. Il fallut faire le siège de certaines maisons ; des villes entières durent être prises d'assaut. Pendant des années, l'affreuse guerre civile régna, et les pavés furent rouges de sang, et les fleuves roulèrent des cadavres... [...] Et, m'a-t-on raconté, voilà qu'aujourd'hui cet État collectiviste, bouleversé par tant de catastrophes arrosé de tant de sang, entre dans la paix, aboutit à la fraternelle solidarité des peuples libres et travailleurs. » (t. 19, p. 351-352) Cette voie est donc à rejeter car, si elle mène au même résultat que l'association du capital et du travail, elle implique de devoir passer par une longue période de lutte et de violence. Un constat similaire vaut pour l'anarchisme, dont on apprend qu'il a triomphé dans un « vaste empire voisin ». (*Ibid.*, 352)

²²⁷ Souvarine, lui aussi, s'enferme dans sa tour d'ivoire ; il choisit de n'avoir aucune relation humaine sérieuse afin de ne rien perdre de sa pureté et de sa force révolutionnaires. « Ah ! rien, ni parents, ni femme, ni ami ! rien qui fasse trembler la main, le jour où il faudra prendre la vie des autres ou donner la sienne ! », déclare-t-il. (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1526)

livresque de Sigismond échoue spectaculairement : non seulement meurt-il avant d'avoir pu en commencer la rédaction, mais les notes qu'il a eu le temps de terminer (ce qui vient placer au moins une petite note positive : il a complété quelque chose avant de mourir) sont détruites par son frère que sa mort a bouleversé²²⁸. Tout se passe comme si Zola ressentait le besoin d'insister sur son impuissance²²⁹ ainsi que sur la stérilité et l'inutilité de son entreprise.

Le champ lexical utilisé à propos de ces deux personnages montre également qu'ils entretiennent avec leurs idées révolutionnaires une relation mystique où l'exaltation l'emporte sur la raison²³⁰. Souvarine a « des yeux vagues de mystique²³¹ ». (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1254) Le texte évoque à cinq reprises l'exaltation de Sigismond²³². Il meurt comme le fait tout croyant, certain d'une vie meilleure après la mort : « ses mains s'égarèrent, tâtonnantes, parmi les notes éparses, tandis que ses yeux qui ne voyaient déjà plus, emplis de l'éblouissement de mort, semblaient apercevoir l'infinie perfection, au-delà de la vie, dans un ravissement d'extase dont toute sa face s'éclairait. » (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 394) Souvarine et Sigismond sont donc d'une foi et d'un mysticisme comparables à ceux des personnages mystiques du cycle : Marthe Rougon dans *La Conquête de Plassans*, son fils Serge dans *La Faute de l'abbé Mouret*, Angélique dans *Le Rêve*, etc. Ces romans s'emploient en effet à montrer la facilité avec laquelle le politique et le religieux se confondent. Pour ne citer que cet exemple, les mineurs de

²²⁸ « Et, dans une crise d'enragé désespoir, il ramassa les papiers épars sur le lit, il les déchira, les broya, comme s'il avait voulu anéantir tout ce travail imbécile et jaloué, qui lui avait tué son frère. » (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 395) Ainsi, son projet de confier ses notes à Mme Caroline pour que quelqu'un d'autre rédige le livre qu'il projette depuis longtemps (on pense aux livres 2 et 3 du *Capital*, posthumes, publiés par Engels grâce aux brouillons laissés par Marx) échoue, et il ne laisse rien à la postérité.

²²⁹ Impuissance annoncée par son portrait physique au début du roman. Sigismond est « un garçon de trente-cinq ans, imberbe, aux cheveux châtain, longs et rares », ayant un « vaste front bossu » et une « maigre main ». (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 41) On remarque la fragilité de ce corps, qui est de surcroît déjà envahi par la phtisie. (*Ibid.*, 42) Toute sa force se situe dans son crâne, la seule partie qui est développée, et dont l'abondance, la présence excessive contrastent avec le manque partout ailleurs : absence totale de barbe (due non pas à un rasage régulier mais à un manque de pilosité, car le personnage ne soigne pas du tout son apparence), cheveu encore présent mais rare, peu de chair, faiblesse des poumons qui annonce une mort prochaine.

²³⁰ Dans la même veine, Sébastien Niel écrit, à propos de Silvère : « Le champ lexical de la politique s'entremêle avec celui du religieux [...], au point que l'on ressent la politique comme une autre forme de mystique dans lequel le rêve joue un rôle central. » (2011, p. 228)

²³¹ Ailleurs, on peut lire qu'il a « une flamme mystique » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1343) dans le regard, qu'il « s'ensauvageait dans une rêverie mystique, où passaient des visions sanglantes ». (*Ibid.*, 1481) « En parlant, Souvarine devenait terrible. Une extase le soulevait sur sa chaise, une flamme mystique sortait de ses yeux pâles, et ses mains délicates étreignaient le bord de la table, à la briser. » (*Ibid.*, 1343)

²³² « Un vrai sage, exalté dans l'étude » (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 42) ; « il s'était tellement exalté, qu'un nouvel accès de toux le secoua » (*Ibid.*, 46) ; « il s'exaltait, dans ce rêve des milliards reconquis » (*Ibid.*, 286) ; « [i]l s'exaltait, il montra d'un grand geste les dossiers qui emplissaient la pièce » (*Ibid.*, 289) ; « [i]l s'exaltait, et sa voix devenait douce, lointaine ». (*Ibid.*, 393)

Germinal (roman qui met d'ailleurs en scène un prêtre socialiste) ont une foi explicitement religieuse : « C'était quand même une confiance absolue, une foi religieuse, le don aveugle d'une population de croyants ». (Pl., t. III, p. 1327) Ils demeurent absolument convaincus d'arriver au paradis terrestre en dépit de toute logique, alors que tout annonce au contraire l'échec prochain de la grève (la foi n'est-elle pas une croyance qui ne repose sur aucun fait, qui sort entièrement du champ du rationnel ?) :

C'était quand même une confiance absolue, une foi religieuse, le don aveugle d'une population de croyants. [...] Ils revoyaient là-bas, quand leurs yeux se troublaient de faiblesse, la cité idéale de leur rêve, mais prochaine à cette heure et comme réelle, avec son peuple de frères, son âge d'or de travail et de repas en commun. Rien n'ébranlait la conviction qu'ils avaient d'y entrer enfin. La caisse s'était épuisée, la Compagnie ne céderait pas, chaque jour devait aggraver la situation, et ils gardaient leur espoir, et ils montraient le mépris souriant des faits. Si la terre craquait sous eux, un miracle les sauverait. (*Ibid.*, 1327-1328)

En somme, Souvarine et Sigismond sont les seuls véritables révolutionnaires des *Rougon-Macquart*. Car, si Silvère, Florent et Étienne croient l'être et peuvent le paraître, leur idéalisme naïf et leur savoir morcelé les condamne à n'être que des révoltés. Les deux personnages que nous avons étudiés ici sont, en revanche, de vrais intellectuels qui savent précisément à quoi ressemble leur cité idéale et comment ils estiment que celle-ci doit s'édifier. Souvarine en particulier, pose un geste concret en ce sens et apparaît ainsi comme une menace envers l'ordre établi d'autant plus inquiétante que l'anarchisme est dans l'air du temps au moment de la parution de *Germinal* (1884-1885) avec la « propagande par le fait » qu'elle met en œuvre depuis la fin des années 1870.

Si ces deux figures incarnent des options politiques que Zola rejette, et ne peuvent donc incarner parfaitement l'idéal de la République comme recherche et atteinte du bonheur collectif, ils ont le mérite de défendre de façon intelligente quoique nettement hallucinée des voies politiques tout à fait sérieuses, crédibles et envisageables. Et, comme nous l'avons vu au chapitre II, leur cité idéale n'est pas fondamentalement différente de celle de Zola²³³ ; le socialisme utopique qu'il prône dans *Travail* est un mélange de collectivisme, d'anarchisme et de fouriérisme. Ce n'est que le moyen par lequel Souvarine et Sigismond entendent parvenir à cette cité idéale que

²³³ En particulier, la « cité de justice et de bonheur » dont rêve Sigismond ressemble beaucoup à celle que créera Luc Froment dans *Travail* : union libre, abolition de l'argent, partage des outils et des produits, journée de travail de trois ou quatre heures, éducation des enfants assurée par la communauté, etc. (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 393)

le romancier désapprouve ; l'action violente (Souvarine) et l'expropriation par l'État de tous les secteurs économiques (Sigismond)²³⁴ sont en fin de compte rejetées, Zola optant pour la libre association du capital et du travail réalisée par Luc Froment.

Un jugement nuancé s'impose donc sur ces personnages complexes en dépit des apparences. Ainsi, par exemple, Colette Becker se montre quelque peu réductrice en écrivant que Souvarine

n'est pas seulement, comme Rasseneur, Pluchart ou Étienne, l'incarnation d'une des tendances du mouvement ouvrier. Son rôle, il faut le voir à l'intérieur du système mythique du roman où il personnifie les forces du Mal, de la destruction et de la Mort, face à Étienne, qui incarne celles de la régénération, du progrès, de la Vie et de la germination. (*Germinal*, Le Livre de Poche, 2000, p. 15)

Il est juste de souligner la dimension mythique du personnage qui le rend terrifiant et plus grand que nature. Mais cette analyse passe sous silence la bonté du Russe et le fait que la grève d'Étienne est moins spectaculaire mais tout aussi mortifère et nuisible aux ouvriers que l'attentat perpétré par Souvarine.

Bilan de la section 3.1

Seuls deux personnages arrivent à incarner concrètement l'idéal républicain énoncé par Pascal, Goujet et Jean, même si plusieurs des figures que nous avons étudiées ont, si la capacité leur fait défaut, la volonté de contribuer au bonheur de tous. C'est peut-être dire à quel point les standards de Zola sont élevés, à quel point la République est, à ses yeux, une aspiration difficilement atteignable sur le plan individuel autant que collectif. Tous les personnages étudiés ici sauf Pascal et Denise, en effet, ont au moins un défaut qui les empêche de recevoir sa pleine approbation, qu'il s'agisse de la paresse et de l'égoïsme, d'un regard trop idéaliste, voire d'une fuite du réel à laquelle contribue un mauvais apprentissage livresque, ou d'une orientation politique présentée comme trop radicale ou ne tenant pas assez compte de la réalité ; tous, et pas uniquement les intrigants éhontés que sont Antoine Macquart, Auguste Lantier et Chouteau, sont à certains égards et à un certain degré des repoussoirs du républicain idéal tel qu'il le conçoit.

²³⁴ Zola rejette aussi une troisième voie, l'insurrection ouvrière, option défendue par Étienne dans *Germinal*.

On remarque qu'il existe trois situations, trois rapports différents à la République. Le premier est celui de la République pour soi. Il s'agit, avec plus ou moins de cynisme, de s'en servir pour nourrir ses ambitions personnelles, comme c'est évidemment le cas pour Macquart et Lantier. Un personnage comme Octave Mouret, nous le verrons, s'inscrit dans la même dynamique ; il est lui aussi égoïste, intrigant et opportuniste, mais a au moins le mérite d'être une figure d'avenir et de progrès, un créateur, alors que les repousseurs ne savent que détruire. On est ici dans une logique centripète : ces personnages ramènent la République à eux. Dans le second cas, la République est centrifuge. Les personnages sont ici dans une dynamique sacrificielle de don de soi marquée par l'altruisme et l'universalisme (recherche du bonheur de tous). Silvère, Florent et Étienne incarnent parfaitement ce cas de figure. Enfin, les théoriciens de gauche que nous avons étudiés se pensent individuellement dans une relation à la République. Ils réfléchissent au collectif, s'intéressent à la République comme relation avec les autres.

Les personnages que nous avons étudiés dans cette section livrent déjà de précieuses informations sur la République zolienne. Il s'agit maintenant de passer aux autres dimensions de celles-ci, tout aussi cruciales quoique ne renvoyant pas, comme la première, à une définition quelque peu positive, claire et précise, ce qui permettra d'introduire de nouveaux personnages pouvant incarner cette République et d'envisager des visages déjà analysés sous un nouvel angle.

3.2) La recherche de la liberté

Nous l'avons vu au chapitre II, la liberté est pour Zola un principe fondamental, une valeur à laquelle il accorde une énorme importance. C'est pour cette raison, notamment, qu'il dénonce toute forme de censure artistique et littéraire et s'oppose au Second Empire et autres tendances autoritaires (restauration monarchique, boulangisme, etc.) Il est donc nécessaire de voir quelles formes cette célébration de la liberté prend dans l'œuvre romanesque, quels personnages rêvent de s'affranchir de quelque chose, quels moyens ceux-ci emploient pour y parvenir, et comment cette dynamique est mise en scène.

3.2.1) Échapper à la condition ouvrière

Un déterminisme auquel plusieurs figures tentent de se soustraire est celui de la classe sociale ; de nombreux personnages, qu'ils soient positivement ou négativement connotés, ressentent un manque, une insatisfaction du fait de leur statut d'ouvriers. Cependant, ces tentatives

d'affranchissement sont loin d'être toujours couronnées de succès. Parfois, comme dans le cas de Denise Baudu, un autre déterminisme peut se superposer à celui de la classe : le genre.

3.2.1.1) La lutte contre l'abrutissement ouvrier : Silvère Mouret, Étienne Lantier

Ces deux personnages, nous l'avons vu, sont intéressants en ce qu'ils souhaitent atteindre la République idéale où tous vivent heureux mais n'ont pas la capacité de contribuer concrètement à son édification. Mais ils ne veulent pas seulement aller vers un idéal collectif ; sur le plan personnel, ils espèrent se libérer du carcan qu'est à leurs yeux la condition ouvrière. Encore une fois, différents obstacles internes et externes viendront les empêcher de pleinement réussir.

Silvère et Étienne ont en commun d'être des ouvriers d'une grande habileté. Le premier, dès son jeune âge, se divertit en passant ses journées chez un charron, démontrant son intérêt et son aptitude pour le travail manuel :

Il montait sur les roues des carrioles en réparation, il s'amusait à traîner les lourds outils que ses petites mains pouvaient à peine soulever ; une de ses grandes joies était alors d'aider les ouvriers, en maintenant quelque pièce de bois ou en leur apportant les ferrures dont ils avaient besoin. (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 137)

Logiquement, il y entre en apprentissage, obtenant un succès immédiat : « En peu de temps, il devint un excellent ouvrier. » (*Ibid.*, 138) Dans *L'Assommoir*, Étienne, âgé de douze ans, est engagé dans la fabrique de boulons de Goujet, où il se distingue par « bonne conduite » (Pl., t. II, p. 518) ; au début de *Germinal*, il est embauché à la mine du Voreux et étonne ses camarades par la vitesse à laquelle il acquiert de l'adresse : « Au bout de trois semaines, on le citait parmi les bons herscheurs de la fosse : pas un ne roulait sa berline jusqu'au plan incliné, d'un train plus vif, ni ne l'emballait ensuite, avec autant de correction²³⁵. » (Pl., t. III, p. 1249) Le jugement est corroboré par le directeur de la mine qui le décrit comme « un de nos ouvriers les plus habiles ». (*Ibid.*, 1322) Il parvient de plus à éviter les écueils qui happent souvent l'ouvrier

²³⁵ La force d'Étienne fait contraste avec son apparence physique plutôt délicate. « Les flammes l'éclairaient, il devait avoir vingt et un ans, très brun, joli homme, l'air fort malgré ses membres menus. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1135) « Sa petite taille lui permettait de se glisser partout, et ses bras avaient beau être fins et blancs comme ceux d'une femme, ils paraissaient en fer sous la peau délicate, tellement ils menaient rudement la besogne. » (*Ibid.*, 1249)

zolien. Par exemple, contrairement à plusieurs personnages de *L'Assommoir*, dont sa mère Gervaise dans ses dernières années, il ne boit pas.

En revanche, leur travail ne les satisfait pas, ce qui se comprend d'ailleurs aisément. Répéter sans cesse les mêmes gestes ne peut être stimulant intellectuellement ; le travail dans la mine est particulièrement abrutissant, épuisant et dangereux, en plus d'être mal rémunéré, et Silvère de son côté ressent bien vite un manque. « Mais il se sentait des ambitions plus hautes » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 138), écrit Zola immédiatement après avoir affirmé que le jeune homme est devenu un excellent ouvrier. Son premier idéal est une calèche qu'il a aperçue et qu'il rêve de construire, ce qui le pousse à fréquenter l'école de dessin et devenir un lecteur vorace ; rapidement, il oublie la calèche et passe aux lectures économiques et politiques. Tout ceci n'a comme conséquence que de détraquer son esprit déjà prédisposé à l'amour de l'utopie, de le pousser à s'insurger, geste qui lui coûte la vie. On comprend aisément que Silvère aspire à un statut qu'il juge plus élevé que celui d'ouvrier : après s'être rapidement vu comme un artisan, il se rend compte qu'il veut devenir un intellectuel. Comme nous l'avons vu plus tôt, ce jeune homme ayant à peine fréquenté l'école s'y prend de la mauvaise façon, sans méthode, tentant de lire des ouvrages nettement hors de sa portée. De façon intéressante, son portrait physique annonce dès les premières pages du roman l'inévitable échec de cette quête d'élévation :

Sa face, maigre et allongée, semblait creusée par le coup de pouce d'un sculpteur puissant ; le front montueux, les arcades sourcilières proéminentes, le nez en bec d'aigle, le menton fait d'un large méplat, les joues accusant les pommettes et coupées de plans fuyants, donnaient à la tête un relief d'une vigueur singulière. Avec l'âge, cette tête devait prendre un caractère osseux trop prononcé, une maigreur de chevalier errant. Mais, à cette heure de puberté, [...] elle était corrigée dans sa rudesse par certaines mollesses charmantes, par certains coins de la physionomie restés vagues et enfantins. Les yeux, d'un noir tendre, encore noyés d'adolescence, mettaient aussi de la douceur dans ce masque énergique. [...]

[...] Il était de taille moyenne, légèrement trapu. [...] Par les attaches et les extrémités, par l'attitude alourdie des membres, il était peuple ; mais il y avait en lui, dans le redressement du cou et dans les lueurs pensantes des yeux, comme une révolte sourde contre l'abrutissement du métier manuel qui commençait à le courber vers la terre. Ce devait être une nature intelligente noyée au fond de la pesanteur de sa race et de sa classe, un de ces esprits tendres et exquis logés en pleine chair, et qui souffrent de ne pouvoir sortir rayonnants de leur épaisse enveloppe. Aussi, dans sa force, paraissait-il timide et inquiet, ayant honte à son insu de se sentir incomplet et de ne savoir comment se compléter. (*Ibid.*, 11-12)

Le visage de Silvère, dont la description, on le voit, est pratiquement balzacienne dans sa richesse descriptive et prédictive, est marqué par deux forces allant dans des directions opposées : la première, verticale, va vers le haut, et montre le désir d'élévation « vers les hautes sphères de la pensée et de l'intellection » ; la seconde, courbe, tend vers le bas et « figure le poids du travail manuel et l'avilissement de l'état d'ouvrier ». (Cnockaert, 2015b, p. 108) On remarque également à quel point son portrait annonce déjà son destin : la quête ratée d'accession à un statut plus élevé que celui de l'ouvrier, impossible parce qu'elle entre en contradiction avec le déterminisme biologique qui pèse sur lui. Car son physique annonce déjà qu'il ne peut être au mieux qu'un demi-savant. Dès le début de son histoire, il est clair qu'il tentera sans succès de se détourner de la voie qui est la sienne selon les lois de l'hérédité : une vie de travail et d'obéissance passive.

Zola semble révéler ici ses préjugés de classe en insinuant, sans le dire nettement, que la condition ouvrière est un déterminisme biologique insurmontable pour un individu, que le bourgeois est naturellement supérieur au paysan et à l'ouvrier. Et ce n'est pas la seule fois où il semble adopter un tel discours. Par exemple, l'aïeule des Rougon-Macquart, Adélaïde Fouque, épouse « un garçon jardinier, un nommé Rougon, paysan mal dégrossi [...] pauvre diable, épais, lourd, commun, sachant à peine parler français ». (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 41) L'hérédité supérieure d'Adélaïde (elle vient d'une famille de riches maraîchers) corrige l'hérédité paysanne de Rougon, permet le passage de l'intelligence pauvre du père à l'intelligence limitée mais réelle du fils : Pierre n'est « toujours qu'un paysan, mais un paysan à la peau moins rude, au masque moins épais, à l'intelligence plus large et plus souple. » (*Ibid.*, 48) « Sa mère avait en lui dégrossi son père. » (*Ibid.*) Le mariage de Pierre à une fille de commerçants petit-bourgeois, Félicité Puech, produit une nouvelle amélioration du niveau intellectuel des hommes Rougon : leurs trois fils seront ministre, médecin et homme d'affaires. En réalité, cependant, le milieu est pour Zola un déterminisme social plus important que l'hérédité. Si Eugène, Pascal et Aristide atteignent des sommets inatteignables pour leurs ancêtres (et pour les membres de la branche illégitime et ouvrière des Macquart, issue de la liaison entre Adélaïde et le contrebandier Macquart), c'est qu'ils ont grandi dans un milieu bourgeois et ambitieux ; leur mère, frustrée de ne pas avoir fait fortune, reporte ses espoirs déçus sur eux, et insiste pour les envoyer au collège même si cela implique un sacrifice financier de taille pour son ménage. (*Ibid.*, 59-60) Silvère et Étienne, en revanche, grandissent dans un environnement ouvrier où l'éducation est moins valorisée, les enfants n'étant généralement vus

que comme des bouches à nourrir, et où, surtout, il est nécessaire de commencer à travailler (et donc de quitter l'école) dès un jeune âge peu importe l'importance que la famille accorde à celle-ci. L'incapacité écrite sur le corps de Silvère d'accéder à un statut jugé supérieur apparaît donc comme une conséquence de l'influence décisive du milieu, et on peut aisément déceler ici une critique de l'éducation offerte aux couches populaires en France. Zola revient à cette question, cruciale pour lui, dans ses romans utopiques *Travail* et *Vérité*, qui présentent son idéal en la matière²³⁶.

La dynamique est quelque peu différente pour Étienne. Comme nous l'avons vu, instinctivement révolté contre le traitement des mineurs, il commence à lire pour mieux comprendre la situation qu'il vit. « Et sa première étape fut de comprendre son ignorance. Une honte secrète, un chagrin caché le rongèrent dès lors : il ne savait rien, il n'osait causer de ces choses qui le passionnaient, l'égalité de tous les hommes, l'équité qui voulait un partage entre eux des biens de la terre. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1274) Aussi problématique soit-elle, cette acquisition de connaissances, conjointement avec sa popularité croissante à laquelle elle contribue, fait naître en lui un nouveau désir. « La honte de son ignorance s'en allait, il lui venait un orgueil, depuis qu'il se sentait penser. » (*Ibid.*, 1275) Désormais, il ressent le besoin de se distinguer des autres ouvriers, de montrer qu'il leur est supérieur. Plusieurs éléments lui permettent d'être accepté comme chef des mineurs. D'abord, son statut de bon ouvrier. « Maheu surtout se prenait d'amitié pour Étienne, car il avait le respect de l'ouvrage bien fait. » (*Ibid.*, 1250) Le fait qu'il soit étranger à Montsou joue également en sa faveur. « Étienne, l'homme venu d'ailleurs, qui n'est donc pas, comme les autres mineurs, écrasé, depuis sa naissance, par la "fatalité sociale" de la mine, qui est plus évolué parce qu'il est mécanicien, se révolte, dès les premières heures qu'il passe au fond. » (Becker, 1984, p. 120) Sa compétence verbale, sa maîtrise de l'oral et de l'écrit, contribue de façon décisive à son prestige. La Maheude vante son instruction au point que ses voisines lui font écrire leurs lettres, signe d'une grande confiance. « Il était une sorte d'homme d'affaires, chargé des correspondances, consulté par les ménages sur les cas délicats. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1280) Étienne atteint le sommet de son

²³⁶ Ainsi, dans *Travail*, les futurs travailleurs reçoivent une éducation de niveau primaire et font un apprentissage ; cette éducation est gratuite car à la charge de la société. « Et c'était comme une ville de l'enfance et de la jeunesse, depuis les tout-petits au berceau, jusqu'aux grands garçons et aux grandes filles qui sortaient d'apprentissage, après avoir passé par les cinq classes, où une instruction et une éducation intégrales leur étaient données. » (t. 19, p. 286) Zola présente son école idéale : classes mixtes, des fréquentes récréations à l'extérieur, un enseignement nettement moins autoritaire et plus souple qui vise l'épanouissement personnel, le libre choix des spécialisations et le développement de la curiosité intellectuelle. (*Ibid.*, 288-289)

autorité sur autrui (qui, de façon prévisible, décroît lorsque la grève commence à battre sérieusement de l'aile) grâce au discours qu'il prononce dans la forêt et qui fait de lui le chef²³⁷ : « La clameur recommença. Étienne goûtait l'ivresse de sa popularité. C'était son pouvoir qu'il tenait, comme matérialisé, dans ces trois mille poitrines dont il faisait d'un mot battre les cœurs. » (*Ibid.* 1381) Car, chez Zola, prise de parole²³⁸ et prise de pouvoir vont souvent de pair.

Aussi, le maximum de puissance du personnage coïncide-t-il souvent avec les moments de « fusion », de collusion et de communion euphorique personnage-bande, moments, très souvent, qui coïncident également avec une « prise de parole » du personnage, avec sa maîtrise du langage et des moyens de communication. (Hamon, 1983, p. 262)

Enfin, Étienne cherche à se distinguer visuellement, à faire de son apparence physique le reflet de son nouveau statut. « Des instincts de coquetterie et de bien-être, endormis dans sa pauvreté, se révélèrent, lui firent acheter des vêtements de drap. Il se paya une paire de bottes fines, et du coup il passa chef, tout le coron se groupa autour de lui. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1281)

À la fin du roman, la rupture semble entièrement consommée. Le jeune homme rêve de ne plus être un ouvrier, de ne plus jamais devoir travailler de ses mains, de devenir un de ces « gaillards qui entrent dans la politique comme on entre au barreau, pour y gagner des rentes, à coups de

²³⁷ Pour Christelle Reggiani, l'efficacité de sa parole est cependant due à tout sauf ce qu'il dit : gestuelle, lumière lunaire, etc. (2008, p. 97-98) En effet, son éloquence n'a rien à voir avec la valeur intrinsèque de son propos ; il apparaît à cet égard similaire au ministre Eugène Rougon, dont la seule qualité d'orateur est son « haleine immense » (*Son Excellence Eugène Rougon*, Pl., t. II, p. 364) qui lui permet de parler sans pause pendant des heures. Zacharie et Mouquet sont effectivement « étonnés que le camarade en pût dire si long, sans boire un coup. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1381) « Les mots lui manquaient souvent, il devait torturer sa phrase, il en sortait par un effort qu'il appuyait d'un coup d'épaule. Seulement, à ces heurts continuels, il rencontrait des images d'une énergie familière, qui empoignaient son auditoire ; tandis que ses gestes d'ouvrier au chantier, ses coudes rentrés, puis détendus et lançant les poings en avant, sa mâchoire brusquement avancée, comme pour mordre, avaient eux aussi une action extraordinaire sur les camarades. Tous le disaient, il n'était pas grand, mais il se faisait écouter. » (*Ibid.*, 1378-1379) Ses succès d'orateur sont donc dus à sa force physique, à ses gestes, sans oublier des effets pathétiques dus au hasard : « À ce moment, la lune, qui montait de l'horizon, glissant des hautes branches, l'éclaira. Lorsque la foule, encore dans l'ombre, l'aperçut ainsi, blanc de lumière, distribuant la fortune de ses mains ouvertes, elle applaudit de nouveau, d'un battement prolongé. – Oui, oui, il a raison, bravo ! » (*Ibid.*, 1379)

²³⁸ Claude Duchet souligne cependant l'ambiguïté de sa parole : « la parole d'Étienne se corrompt et déserte en quelque sorte ; elle perd son efficace et sa vertu native à mesure qu'il sait (mieux) parler et que “tout son être” commence sa “montée lente... vers une classe supérieure” (p. 434), le lieu rêvé de la parole. Est-ce le triomphe de la “voix de la raison” sur la “voix enrouée” (p. 351), celle de la parole ouvrière ? Cette voix de raison s'étonne, questionne, s'effare devant “les brutes démuselées” par l'autre voix, celle qui vient à Étienne lors de la nuit de la Parole (l'enrouement est noté p. 292) et qui est celle de Maheu. Ou plutôt la parole ouvrière serait-elle non le point de départ de la quête de la parole, mais une parole bourgeoise inversée, dont elle serait le négatif, non la voix du prolétariat, encore inouïe, qui en créant se créerait, mais une parole du peuple, qui se détruit en cri de bête, quand elle gueule, ou se dénature en se disant ? » (1976, p. 37)

phrases » (*Ibid.*, 1524) décrits avec mépris par Souvarine. C'est précisément pour cette raison qu'il quitte Montsou pour Paris à la fin du roman.

Ses longues songeries avaient fixé son ambition : en attendant mieux, il aurait voulu être Pluchart, lâcher le travail, travailler uniquement à la politique, mais seul, dans une chambre propre, sous le prétexte que les travaux de tête absorbent la vie entière et demandent beaucoup de calme. (*Ibid.*, 1460)

Plus encore, malgré son désir de les représenter politiquement, de défendre leurs intérêts en devenant un chef syndical, Étienne s'est complètement désolidarisé de ses anciens compagnons d'infortune, qui ne lui inspirent plus maintenant que des sentiments négatifs :

Mais il se sentait à bout de courage, il n'était même plus de cœur avec les camarades, il avait peur d'eux, de cette masse énorme, aveugle et irrésistible du peuple, passant comme une force de la nature, balayant tout, en dehors des règles et des théories. Une répugnance l'en avait détaché peu à peu, le malaise de ses goûts affinés, la montée lente de tout son être vers une classe supérieure. (*Ibid.*, 1521)

Son projet politique à la fin du roman apparaît donc pour le moins paradoxal :

Il méditait d'élargir son programme, l'affinement bourgeois qui l'avait haussé au-dessus de sa classe le jetait à une haine plus grande de la bourgeoisie. [...] Ces ouvriers dont l'odeur de misère le gênait maintenant, il éprouvait le besoin de les mettre dans une gloire, il les montrerait comme les seuls grands, les seuls impeccables, comme l'unique noblesse et l'unique force où l'humanité pût se retremper. (*Ibid.*, 1588-1589)

Étienne a apparemment réussi à dépasser sa condition d'ouvrier. À la fin de *Germinal*, plus rien ne semble s'opposer à son ambition, puisqu'il a désormais les contacts, la confiance en lui et la capacité de prononcer de grands discours²³⁹. On apprend cependant dans *Le Docteur Pascal* qu'il a été déporté en Nouvelle-Calédonie pour son rôle dans la Commune, ce qui est une façon pour Zola, dont on a vu le point de vue sur cet événement, de le marquer d'un nouveau signe négatif. Sa réussite demeure donc au mieux ambiguë, n'est certainement pas totale ; il est littéralement expulsé du corps social français, devient, pour un temps du moins (car les anciens communards reviendront en France auréolés d'un grand prestige après l'amnistie de 1880), un véritable paria.

²³⁹ Rappelons ce que Zola dit des discours de Gambetta : la médiocrité des discours et de la pensée qu'elle véhicule n'est pas un frein au succès politique ; Étienne peut réussir même s'il sait à peine de quoi il parle.

En somme, Silvère et Étienne possèdent une indéniable ambition ; ils voient la condition ouvrière comme un état insatisfaisant et commencent à s'intéresser à la politique parce qu'ils ressentent un vide, parce que leur travail ne peut combler leurs désirs de réalisation personnelle. Étienne, apparemment satisfait de lui-même bien qu'il ne soit qu'un demi savant, rêve, à la fin du roman, de devenir un chef syndical, position qui lui permettra de se distancer du métier d'ouvrier tout en gagnant un prestige symbolique. Silvère va moins loin, lui qui ne souhaite apparemment que devenir un ouvrier intellectuel, mais il faut souligner qu'il meurt avant d'avoir eu la chance de formuler d'autres désirs ; peut-être aurait-il fini par se montrer aussi ambitieux qu'Étienne s'il avait vécu. On peut donc déceler chez eux un certain degré d'égoïsme, car ils entrent en politique autant pour satisfaire leurs désirs personnels que par réaction à la situation politique, sociale et économique de la France.

Il s'opère chez Étienne, en particulier, un divorce entre théorie et pratique, voire une réelle aliénation. En effet, pourquoi travailler pour une classe ouvrière à laquelle il ne veut plus appartenir, qui ne lui inspire désormais que peur et malaise ? Pourquoi dénoncer plus que jamais la bourgeoisie vers laquelle tous ses désirs le portent ? Son attitude à la fin du roman est si équivoque et paradoxale qu'on peut douter de sa sincérité. Est-il désormais un hypocrite qui ne fait que chanter les louanges de la classe ouvrière par opportunisme, pour faire avancer sa propre carrière ? Souhaite-t-il encore sincèrement le triomphe d'un peuple dans lequel, pourtant, il ne se reconnaît plus et avec lequel il n'a plus rien en commun ?

En dernière analyse, Silvère et Étienne demeurent sincères dans leurs convictions ; s'ils veulent indéniablement devenir plus que de simples ouvriers, ce que le texte semble critiquer, ils demeurent clairement bien davantage que de simples égoïstes ; malgré leur ambition indiscutable, ils n'ont rien de l'intrigant. Contrairement aux Antoine Macquart (oncle de Silvère) et Auguste Lantier (père d'Étienne), ils ne se révoltent pas contre la condition ouvrière par haine du travail, par désir de vivre richement à ne rien faire, mais pour des raisons beaucoup plus légitimes : notamment parce qu'elle ne permet pas le développement par l'ouvrier de ses capacités intellectuelles. Comme nous l'avons vu, Silvère et Étienne se distinguent également des repoussoirs en s'impliquant à fond dans la lutte, souvent au péril de leur vie ou leur liberté ; ils s'inscrivent dans une dynamique sacrificielle de don de soi. Pour ne citer qu'un exemple, alors qu'Étienne est déporté pour son rôle dans la Commune, Chouteau profite de la même insurrection pour mener une vie de débauche ; une fois la répression commencée, il se fond

dans la masse, habillé en honnête ouvrier. (*La Débâcle*, Pl., t. V, p. 905) Enfin, ils ont en commun un désir de justice sociale, une révolte tout à fait sincère face aux injustices dont leur classe est victime. Ils n'évacuent donc pas le collectif de leur réflexion, bien au contraire. Étienne prône par exemple le droit et la liberté pour tous les ouvriers de réfléchir et ainsi d'accéder au statut qu'il revendique pour lui-même : « Du coup, Étienne s'animait. Comment ! la réflexion serait défendue à l'ouvrier ! Eh ! justement, les choses changeraient bientôt, parce que l'ouvrier réfléchissait à cette heure. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1276)

3.2.1.2) Les paresseux rêvant d'être bourgeois : Antoine Macquart, Auguste Lantier

Macquart et Lantier partagent certains traits avec un personnage comme Étienne Lantier, dont la volonté de devenir un des bourgeois qu'ils dénoncent avec violence. Cependant, la dynamique est largement différente. Ce que les repousseurs reprochent à la condition ouvrière, c'est simplement qu'elle implique de devoir travailler. Sous la plume de l'auteur qui fait du *Travail* un de ses quatre évangiles républicains et dont la devise personnelle est *Nulla dies sine linea* (« pas de jour sans une seule ligne »), ce trait de caractère suffit pratiquement à lui seul pour les disqualifier. Les motifs de leur quête d'ascension sociale sont donc beaucoup moins nobles que ceux des idéalistes étudiés précédemment. Ils considèrent en effet qu'ils sont personnellement victimes d'une injustice : ils devraient être bourgeois au lieu d'être ouvriers, pouvoir vivre confortablement à ne rien faire²⁴⁰. Ils ont déjà une cause de satisfaction, eux qui parviennent, la plupart du temps, à mener une existence fainéante, ne travaillant qu'en cas d'extrême urgence, dans leurs moments de dénuement absolu. Mais ce n'est pas assez pour eux. « Sa paresse [à Antoine] ne se serait pas contentée de pain et d'eau, comme celle de certains fainéants qui consentent à rester sur leur faim, pourvu qu'ils puissent se croiser les bras. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 121) Il leur faut, d'une part, une certaine aisance, suffisamment d'argent pour se payer « de bons repas » (*Ibid.*), pour pouvoir flâner et faire la noce. Mais ils ressentent également un besoin de distinction. Il ne leur suffit pas de vivre comme des bourgeois, ils souhaitent ardemment être reconnus comme tels. Macquart aime « jou[er] au Monsieur ». (*Ibid.*, 126) Lantier se donne des airs parce qu'il a brièvement dirigé une entreprise ayant échoué : « Mais son ancien titre de patron restait sur toute sa personne comme une noblesse à laquelle il ne pouvait plus déroger. » (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 598) « Cependant,

²⁴⁰ Ils oublient, rappelons-le, que de nombreux bourgeois sont des travailleurs infatigables, réalité dont rendent compte plusieurs romans des *Rougon-Macquart*.

Lantier défendait les patrons ; ils avaient parfois joliment du mal, il en savait quelque chose, lui qui sortait des affaires. » (*Ibid.*, 620) Il va jusqu'à dénoncer les ouvriers dans une diatribe particulièrement hypocrite : « De la jolie fripouille, les ouvriers ! toujours en noce, se fichant de l'ouvrage, vous lâchant au beau milieu d'une commande, reparaisant quand leur monnaie est nettoyée. » (*Ibid.*) Cette distinction passe notamment par l'apparence physique et les signes extérieurs, comme c'est aussi le cas chez Étienne. Antoine Macquart s'achète « des gilets de satin noir chez un des bons tailleurs de Plassans ». (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 126) Lantier soigne beaucoup « ses minces moustaches » (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 597) ; lorsque Gervaise le revoit pour la première fois depuis qu'il l'a abandonnée, il porte « un pantalon gris et un paletot gros bleu comme un monsieur, avec un chapeau rond ; même il avait une montre et une chaîne d'argent [...] » (*Ibid.*) Elle passe aussi par la façon de parler et de se comporter. Le chapelier « causait poliment, avec les manières d'un homme qui aurait reçu de l'instruction » (*Ibid.*, 598) ; plus loin, on apprend que « le quartier restait conquis par les bonnes manières de Lantier ». (*Ibid.*, 611)

Cependant, cette reconnaissance, aussi importante soit-elle, peut s'avérer insuffisante. Même lorsqu'il vit très confortablement et est traité en bourgeois, « “monsieur” Macquart » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 126) conserve une rancune envers son demi-frère Pierre Rougon, dont il envie l'existence bourgeoise qui n'a pourtant rien de glorieux avant sa « fortune » :

Ce qui fit surtout de lui un républicain féroce, ce fut l'espérance de se venger enfin des Rougon, qui se rangeaient franchement du côté de la réaction. [...] Bien que ces derniers eussent fait d'assez mauvaises affaires, ils étaient devenus des bourgeois, et lui, Macquart, était resté ouvrier. Cela l'exaspérait. Chose plus mortifiante peut-être, ils avaient un de leurs fils avocat, un autre médecin, le troisième employé, tandis que son Jean travaillait chez un menuisier, et sa Gervaise, chez une blanchisseuse. Quand il comparait les Macquart aux Rougon, il éprouvait encore une grande honte à voir sa femme vendre des châtaignes à la halle et rempailler le soir les vieilles chaises graisseuses du quartier. Cependant, Pierre était son frère, il n'avait pas plus droit que lui à vivre grassement de ses rentes. (*Ibid.*, 129)

L'envie, « passion démocratique par excellence » (Wilhelm, 2013, p. 16) selon Tocqueville, apparaît donc comme la motivation principale d'Antoine Macquart. « La relation entre l'envie et l'égalité doit être envisagée de deux façons. D'une part en tant que *moteur passionnel de l'égalisation* des conditions, telle qu'elle se manifeste dans l'histoire de la France ; d'autre part en tant que *sentiment démocratique* de l'envie. » (*Ibid.*, 137 ; souligné dans le texte) Il y a en

France, même si celle-ci n'est pas encore une démocratie à l'époque où Tocqueville écrit, une contradiction entre la visée démocratique d'égalité (puisque les institutions permettent théoriquement à chacun de s'élever pour être égal aux autres) et l'impossibilité de sa réalisation effective. (Wilhelm, 2013, p. 141 ; Tocqueville, 1986, p. 197-198) « Les institutions démocratiques réveillent et flattent sans cesse la passion de l'égalité sans pouvoir jamais la satisfaire entièrement. » (Tocqueville, 1986, p. 197) Dans la dialectique tocquevillienne de l'égalité, ce sont les inégalités résiduelles dans un monde déjà doublement égalisé – autant par le début d'égalisation socio-économique que par le développement de l'instruction et par l'évolution des idées – qui suscitent l'envie. Chez Zola, celle-ci est au centre des *Rougon-Macquart* ; elle est « la caractéristique profonde commune à tous les membres de la famille. » (Wilhelm, 2013, p. 344) « Au fond, tous les membres de cette famille avaient la même rage d'appétits brutaux. Félicité [...] comprenait que les opinions exaltées de Macquart n'étaient que des colères rentrées et des jalousies tournées à l'aigre [...] » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 130) La rivalité entre Pierre Rougon et Antoine Macquart

apparaît comme le principe de l'envie sociale, non seulement de l'antagonisme des classes populaire et bourgeoise tel qu'on le rencontre dans *La Fortune des Rougon* ou dans *Germinal*, mais de la métamorphose de l'envie fraternelle en envie sociale dans toutes les classes du fait même de la mobilité économique, de la concurrence généralisée et de la frustration de ceux qui ne sont pas encore parvenus. (Wilhelm, 2013, p. 345)

C'est donc dire que même un personnage comme Antoine Macquart, figure repoussoir connotée négativement sur tous les points, est plus complexe sur le plan politique qu'il ne le paraît de prime abord, s'inscrivant dans une dynamique historique et socioéconomique qui le dépasse de beaucoup. Malgré tous ses défauts, il apparaît comme une importante représentation du peuple et de ses revendications légitimes. D'abord, il n'est certainement pas anodin que Zola le fasse naître en 1789. En effet, le destin du personnage fait signe vers celui des deux branches des Rougon-Macquart et plus largement vers l'histoire socioéconomique de la France depuis la Révolution. Pendant son absence due à son service militaire (qui le marque comme homme du peuple, car les nantis échappent à cette corvée en payant un remplaçant), Antoine est spolié par son demi-frère, Pierre Rougon, qui s'accapare toute la fortune de leur mère. Ainsi, celui qui a réussi à devenir un bourgeois s'empare des derniers vestiges de l'Ancien Régime chancelant (la fortune des Fouque dont la détraquée Adélaïde est la dernière survivante) au détriment des branches bâtardes et populaires de sa famille, dans un geste qui aura des conséquences durables.

Ce vol raconte donc par métonymie l'histoire de la France depuis la Révolution française telle que perçue par Zola : les paysans ont pris la terre et les bourgeois se sont emparés du capital et du pouvoir, ne laissant rien aux ouvriers, qui sont les grands perdants, se trouvant en pire posture encore que sous l'Ancien Régime : non seulement n'ont-ils rien gagné, mais encore ils ont perdu leur unique protection avec la fin des corporations voulue et obtenue par les tenants du libéralisme économique. À une moins grande échelle, le vol de Pierre consolide et pérennise l'inégalité entre sa lignée, bourgeoise et satisfaite, et celle des enfants illégitimes d'Adélaïde, plus populaire, plus « peuple », davantage laissée-pour-compte :

Dans les romans qui suivront, la descendance de Tante Dide se séparera en deux branches, les enfants de Pierre Goiraud et les enfants d'Antoine Bergasse. Les uns se lanceront dans les fortunes rapides et peu scrupules [*sic.*] du second empire ; ils contenteront leurs appétits, grâce au luxe effréné du temps, à l'étalage des jouissances, et finiront par le rachitisme du cerveau et du cœur ; les autres, gardant leur misère, souffriront du mal de l'époque [...] (Dossier préparatoire de *La Fortune des Rougon*, vol. I, p. 302-303)

Pierre, en effet, utilise l'argent acquis par son vol pour s'associer à un commerçant d'huile dont il épouse la fille, consacrant son entrée dans la petite bourgeoisie. Félicité insiste pour que le couple se sacrifie financièrement afin de donner une éducation de qualité à ses fils, qui finissent tous par connaître de grands succès : ils deviennent homme d'État, médecin et homme d'affaires. En revanche, Antoine a comme enfants la charcutière Lisa ; la blanchisseuse Gervaise, dont deux des fils, Étienne, machineur puis herscheur, et Jacques, mécanicien, sont ouvriers comme elle ; et Jean, soldat puis paysan mais d'abord formé comme menuisier. Aussi répugnant et hypocrite soit-il, il a raison de dire qu'il a été injustement volé par son demi-frère, même s'il est certain qu'il aurait fait la même chose s'il y avait pensé et s'il en avait eu l'occasion. Zola qui lui prête et donne à lire en lui un légitime sentiment d'injustice sociale quant à la répartition des richesses, en fait une représentation métonymique des classes populaires dupées et spoliées par la bourgeoisie sous la Révolution française.

3.2.1.3) Condition ouvrière et condition féminine : Denise Baudu

Dans *Au Bonheur des Dames*, Denise ne fait pas que contribuer de façon décisive à l'amélioration des conditions de travail au magasin. Elle lutte également contre le double déterminisme qui pèse sur elle : son statut de rouage insignifiant dans la machine capitaliste et sa condition de femme dans une société patriarcale. Elle réussit à s'en libérer grâce à ses qualités exceptionnelles, vengeant à la fois sa classe et son genre.

Denise n'est pas à strictement parler ouvrière ; Zola dit des vendeuses de magasin qu'elles sont « d'une classe vague, flottant entre l'ouvrière et la bourgeoise ». (*Au Bonheur des Dames*, Pl., t. III, p. 536) Leurs « allures de dame » (*Ibid.*) et leur raffinement superficiel (« [p]resque toutes les vendeuses, dans leur frottement quotidien avec la clientèle riche, prenaient des grâces » [*Ibid.*]) ne peuvent faire oublier leurs origines modestes qui affleurent toujours : « sous leur art de s'habiller, sous les manières et les phrases apprises, il n'y avait souvent qu'une instruction fautive, la lecture des petits journaux, des tirades de drame, toutes les sottises courantes du pavé de Paris. » (*Ibid.*, 536-537) Surtout, leur travail est assimilable à un métier ouvrier : précaire, mal rémunéré, physiquement épuisant²⁴¹. Elles sont si mal payées (Denise, comme d'autres avant elle, commence au pair, c'est-à-dire sans appointements fixes, ne recevant, en dehors du logement et de la nourriture, qu'un pourcentage de ses ventes) qu'elles finissent systématiquement par prendre un amant pour être capables de joindre les deux bouts. Son amie Pauline, qui lui a recommandé de faire comme toutes les autres à cet égard, lui suggère aussi de céder aux avances du patron. Car il est avantageux de devenir l'amante d'Octave, même si celui-ci se lasse rapidement de ses conquêtes. Clara Prunaire, par exemple, profite de sa courte liaison avec lui pour « lâcher la besogne » (*Ibid.*, 652) ; elle n'en regrette pas la fin car elle en a retiré « le bénéfice d'être tolérée à ne rien faire ». (*Ibid.*) Rejeté par Denise, Octave se tourne de nouveau vers elle, « la comblant de cadeaux » (*Ibid.*, 679), sans doute dans l'intention de rendre jalouse celle qui se refuse à lui. Pour cette raison, Pauline s'étonne du refus de son amie : « Ma chère, si vous voulez que je sois franche, je croyais que c'était fait... Ne vous révoltez donc pas, je vous assure que tout le magasin doit le croire comme moi. Dame ! il vous a nommée seconde si vite, puis il est toujours après vous, ça crève les yeux ! » (*Ibid.*, 649) Coucher avec le patron est donc le moyen le plus sûr d'obtenir des faveurs et de faire avancer sa carrière. En somme, aux maux habituels affectant les classes populaires (pauvreté, précarité, travail épuisant, abrutissant et mal rémunéré) s'ajoutent pour les vendeuses un problème supplémentaire propre à leur genre, celui de la dépendance matérielle à l'égard des hommes. Si les employés masculins ne roulent pas sur l'or, leurs conditions apparaissent nettement

²⁴¹ « D'abord, elle eut à surmonter les terribles fatigues du rayon. Les paquets de vêtements lui cassaient les bras, au point que, pendant les six premières semaines, elle criait la nuit en se retournant, courbaturée, les épaules meurtries. [...] Toujours debout, piétinant du matin au soir, grondée si on la voyait s'appuyer une minute contre la boiserie, elle avait les pieds enflés, des petits pieds de fillette qui semblaient broyés dans des brodequins de torture ; les talons battaient de fièvre, la plante s'était couverte d'ampoules, dont la peau arrachée se collait à ses bas. Puis, elle éprouvait un délabrement du corps entier, les membres et les organes tirés par cette lassitude des jambes, de brusques troubles dans son sexe de femme, que trahissaient les pâles couleurs de sa chair. [...] [B]eaucoup de vendeuses devaient quitter les nouveautés, atteintes de maladies spéciales. [...] [E]lle défaillait, à bout de forces, épuisée par un travail auquel des hommes auraient succombé. » (Pl., t. III, p. 504)

meilleures, bien que le texte n'insiste pas sur ce point ; par exemple, l'amant puis mari de Pauline, quoique lui aussi un simple vendeur dans un grand magasin, a les moyens de subvenir à ses propres besoins et d'aider financièrement sa compagne. Toutes les vendeuses, sauf l'exceptionnelle et héroïque Denise, doivent se soumettre et accepter leur situation ; aucun jugement moral n'est porté sur celles qui font ainsi, tant qu'elles n'exagèrent pas. Ainsi, Pauline a cédé à la nécessité tout en conservant sa vertu ; certes, elle a un amant, qui n'est pas son premier, mais elle pense qu'il ne faut en avoir qu'un à la fois et juge sévèrement « ces filles qui se donnent au premier venu ». (*Ibid.*, 512) Si elle suggère à Denise de « prendre quelqu'un » puis, plus tard, d'accepter l'invitation d'Octave, ce n'est pas dans l'intention de la débaucher, mais uniquement pour l'aider, « par bonté de cœur, car elle éprouvait un véritable chagrin de voir si malheureuse une camarade. » (*Ibid.*, 513) Pauline incarne la voix du réalisme, tandis que la vertu de Denise, « critiquée comme un simple manque de réalisme (au sens moral), la fait passer d'un genre littéraire à un autre ; elle devient un personnage de conte égaré dans le Paris réel. » (Jullien, 1993, p. 102)

Denise aspire à plus sur le plan romantique. Elle refuse de faire comme tant d'autres avant elle en devenant une amante passagère dont le patron se lassera rapidement. À ses yeux, le mariage est la seule option valable. Or, l'homme qu'elle aime, Octave, est complètement inatteignable pour elle. Cette conversation résume parfaitement ses vues sur le sujet :

- Vous voyez bien, déclara Denise. Quand un homme vous aime, il vous épouse... Baugé vous épouse.
- Pauline eut un bon rire.
- Mais, ma chérie, ce n'est pas la même chose. Baugé m'épouse, parce que c'est Baugé. Il est mon égal, ça va tout seul... Tandis que M. Mouret ! Est-ce que M. Mouret peut épouser ses vendeuses ?
- Oh ! non, oh ! non, cria la jeune fille révoltée par l'absurdité de la question, et c'est pourquoi il n'aurait pas dû m'écrire. (*Au Bonheur des Dames*, Pl., t. III, p. 650)

Denise, on le voit, est réfractaire à toute idée de compromis. Si elle ne peut avoir Octave à ses conditions, elle préfère ne pas l'avoir du tout. Comme, à ses yeux, le mariage doit se faire par amour, et non pour des raisons d'argent, elle ne peut s'imaginer épouser quelqu'un d'autre que lui, même si ce serait dans son intérêt financier, nouvelle preuve qu'elle reste dans la logique du conte de fées. Elle refuse catégoriquement de modifier son opinion, de plier devant les considérations économiques qui pèsent sur une femme de sa classe. Pour cette raison, elle rejette toute liaison avec un homme jusqu'à la dernière page du roman, où elle devient la fiancée

d'Octave ; en conséquence, elle a souffert le martyre pendant son premier passage au Bonheur des Dames, ne survivant à sa misère que grâce à ses qualités extraordinaires, sa « force de volonté douce et inexorable » (*Ibid.*, 657)

Denise, par sa réussite, venge doublement sa classe et son genre. D'abord, elle réalise l'impensable en atteignant un niveau qui, aux yeux de tous, incluant les siens, lui était inaccessible, en brisant en quelque sorte le plafond de verre. Puis, comme nous l'avons vu, avant même de marier le patron, elle profite de son statut de plus en plus privilégié pour améliorer les conditions de tous les employés du magasin, prouvant qu'elle n'a pas oublié ses origines. « En voilà une, au moins, qui mettait le pied sur la gorge du patron, et qui les vengeait tous, et qui savait tirer de lui autre chose que des promesses ! Elle était donc venue, celle qui faisait respecter un peu les pauvres diables ! » (*Ibid.*, 729) Octave est puni pour avoir été trop loin dans son mauvais traitement des femmes (il se montre détaché et volage avec ses maîtresses, et tout son commerce repose sur l'exploitation et la manipulation de la femme) et de l'ensemble de son personnel. Un nouvel équilibre a été créé. Il demeure certes le patron autoritaire, mais les relations de son magasin avec ses employés ont été profondément et durablement transformées ; certes, il a vu que ces changements étant dans son meilleur intérêt, mais il n'en demeure pas moins qu'il a instauré à l'initiative d'une simple employée des réformes bénéfiques au personnel et auxquelles il était initialement hostile. Surtout, il a maintenant à ses côtés une femme toute puissante qu'il a connue pauvre et misérable²⁴², reconnaît comme son égale, voire sa supérieure, une représentante du sexe qu'il a passé sa carrière à dominer et écraser.

Fait crucial, si on peut déceler de l'ambition non avouée chez Denise, le texte souligne que ce n'est pas l'ambition qui l'anime et qu'elle n'est en aucun cas une arriviste ou une intrigante. Zola s'efforce de montrer, d'une part, que toutes les bonnes choses qui lui arrivent sont uniquement dues à ses mérites ; d'autre part, qu'elle ne cesse jamais de penser aux autres. Si elle obtient indéniablement ce qu'elle veut par une grande habileté (en se refusant sans cesse à Octave, elle le frustré et exacerbe son désir, qui se serait rapidement atténué si elle avait cédé dès la première invitation, ce qui le pousse à lui faire des offres d'argent de plus en plus

²⁴² Le texte souligne cette évolution étonnante. « Toujours il la revoyait arrivant au *Bonheur*, avec ses gros souliers, sa mince robe noire, son air sauvage. Elle bégayait, tous se moquaient d'elle, lui-même l'avait trouvée laide d'abord. Laide ! et, maintenant, elle l'aurait fait mettre à genoux d'un regard, il ne l'apercevait plus que dans un rayonnement ! » (*Au Bonheur des Dames*, Pl., t. III, p. 705)

extravagantes, puis à se résigner au mariage ; en somme, elle réussit à transformer un désir passager en un amour durable), elle n'a que le souci de demeurer honnête ; comme nous l'avons vu, elle refuse de devenir la maîtresse de qui que ce soit, et ne songe même pas à épouser le patron, qu'elle aime, tant cette idée lui semble absurde vu le gouffre social qui les sépare. Elle agit à cet égard de façon très stratégique mais sans arrière-pensée, comme le répète sans cesse Zola²⁴³. Selon celui-ci, si elle obtient de l'avancement au magasin, c'est uniquement en raison de ses qualités comme employée. Si elle convainc Octave d'améliorer le sort des employés, prouvant par le fait même son altruisme, c'est uniquement par la force de ses arguments.

Cependant, la réalité est plus complexe. C'est aussi grâce à sa puissance de séduction que Denise réussit, qu'elle finit par atteindre un statut et une puissance considérables. Comme le souligne Véronique Cnockaert, bien qu'elle s'habille toujours modestement, cachant son corps, celui-ci « s'épanouit au grand jour dans la floraison d'une chevelure scandaleuse ». (2007, p. 103) Elle est principalement engagée au Bonheur des Dames parce qu'Octave a remarqué qu'elle est jolie quand elle sourit. (Pl., t. III, p. 441) Celui-ci s'indigne de son renvoi (alors que le texte souligne qu'il ne se soucie généralement pas des questions de personnel) et la réembauche par la suite parce qu'entre-temps il a commencé à la désirer. Selon la rumeur qui court dans le magasin, que le texte ne contredit pas, « il fut acquis qu'elle n'avait pas cédé [à ses avances], que sa toute-puissance résultait de ses refus ». (*Ibid.*, 729) Toute son œuvre repose donc sur son charme physique autant que sur sa force de caractère et ses arguments. Denise, en dernière analyse, exploite sa beauté, sa puissance sexuelle, pour parvenir, pour obtenir ce qu'elle veut, même si elle le fait de façon tout à fait inconsciente selon le texte. En ce sens, elle

²⁴³ « Longtemps, il la pressa de questions, avec une anxiété croissante ; et la dignité muette de cette vierge semblait une fois encore le calcul savant d'une femme rompue à la tactique de la passion. Elle n'aurait pu jouer un jeu qui le jetât à ses pieds, plus déchiré de doute, plus désireux d'être convaincu. » (*Au Bonheur des Dames*, Pl., t. III, p. 722) « Cependant, elle n'avait pas voulu ces choses, elle s'était simplement présentée, sans calcul, avec l'unique charme de la douceur. » (*Ibid.*, 730) « – Lui m'épouser ! oh ! non, oh ! je vous jure que je n'ai jamais voulu une pareille chose !... Non, jamais un tel calcul n'est entré dans ma tête, et vous savez que j'ai horreur du mensonge ! – Dame ! ma chère, reprit doucement Pauline, vous auriez l'idée de vous faire épouser, que vous ne vous y prendriez pas autrement... [...] Et elle dut consoler Denise, [...] répétant qu'elle finirait par s'en aller, puisqu'on lui prêtait sans cesse toutes sortes d'histoires, qui ne pouvaient seulement lui entrer dans le crâne. [...] [E]lle ne demandait rien, elle ne calculait rien, elle suppliait seulement qu'on la laissât vivre tranquille, avec ses chagrins et ses joies, comme tout le monde. » (*Ibid.*, 732) « Elle n'avait jamais eu ni une exigence ni un calcul. Et la situation qui la décidait au départ, était justement résultée des jugements qu'on portait sur sa conduite, à sa continuelle surprise. Est-ce qu'elle avait voulu tout cela ? est-ce qu'elle se montrait rusée, coquette, ambitieuse ? Elle était venue simplement, elle s'étonnait la première qu'on pût l'aimer ainsi. Aujourd'hui encore, pourquoi voyait-on une habileté dans sa résolution de quitter le *Bonheur* ? C'était si naturel pourtant ! » (*Ibid.*, 772) Cette idée est présentée de façon si insistante qu'elle finit par paraître suspecte et donner l'impression au lecteur que Denise est effectivement une excellente manipulatrice qui agit par calcul.

est à rapprocher d'autres femmes du cycle, comme les sulfureuses Nana et Clorinde Balbi (*Son Excellence Eugène Rougon*).

L'étude de Denise, héroïne du conte de fées moderne qu'est *Au Bonheur des Dames*, en révèle donc beaucoup sur la condition féminine au XIX^e siècle ; peu importe leurs qualités, les femmes ne peuvent parvenir par elles-mêmes et doivent s'accrocher à un homme, que ce soit par leur force de caractère, par la puissance de leurs arguments ou par leur pouvoir de séduction. Le mieux qu'une Denise puisse faire, c'est de trouver son prince charmant. Et, notons-le, Octave est bien imparfait dans ce rôle, lui qui demeure malgré toutes ses qualités, sur lesquelles nous reviendrons, un arriviste, un exploiteur et un conquérant sans scrupules. Dans le dernier tome de la série, Zola sous-entend même qu'il la trompera, à moins qu'il ne l'ait déjà fait : « Octave Mouret [...] avait eu, vers la fin de l'hiver, un deuxième enfant de sa femme Denise Baudu, qu'il adorait, bien qu'il recommençât à se déranger un peu. » (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1016) Le romancier se montre plus explicite dans l'avant-texte du roman : « Très heureux en ménage, quoique resté volage. » (Dossier préparatoire du *Docteur Pascal*, vol. VIII, p. 158-159) Quelques années seulement après leur mariage, l'emprise qu'elle exerce sur lui n'est clairement déjà plus la même.

En somme, Denise réussit dans sa quête d'émancipation, parvient à surmonter le double déterminisme pesant sur elle, ce qui en fait un personnage pratiquement unique au sein des *Rougon-Macquart*, tout comme le fait qu'elle tire son épingle du jeu en ignorant la voix du réalisme, incarnée par son amie Pauline. Elle se distingue aussi par l'équilibre qu'elle sait atteindre, par la justesse de son regard et de son action. Si elle veut échapper aux écueils qui menacent la classe laborieuse, qu'elle diagnostique de façon lucide quoiqu'émotive, elle ne s'en désolidarise jamais, contrairement à Étienne Lantier, par exemple. Au contraire, elle profite du statut supérieur qu'elle atteint pour l'aider concrètement. Chez elle, aucune aliénation, aucune incohérence entre théorie et pratique. C'est dire les qualités extraordinaires du personnage : honnêteté et volonté inébranlables, désintéressement, lucidité.

Dans le conte de fées moderne qu'est *Au Bonheur des Dames*, elle joue le rôle de Cendrillon²⁴⁴ : résistant à un traitement cruel, cette jeune femme innocente passe du statut de paria à celui de

²⁴⁴ Voir l'article déjà cité de Dominique Jullien, « Cendrillon au grand magasin. *Au Bonheur des Dames* et *Le Rêve* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 67, 1993, p. 97-105. Jullien montre que la double intrigue du roman (intrigue commerciale, intrigue amoureuse) « permet à Zola d'entrelacer réalisme et conte ». (97)

reine et épouse le prince charmant. Mais elle apparaît surtout comme une version nettement plus puissante et intelligente du personnage de conte, avec des dimensions nouvelles. Elle n'attend l'aide de personne et n'a pas de fée marraine pour l'appuyer. Son ascension commence bien avant son mariage et est dû à ses qualités personnelles autant qu'au fait que le patron la désire puis devient amoureux d'elle. Mais, surtout, elle est une femme qui observe le monde qui l'entoure et qui réfléchit. Nous avons vu qu'elle se passionne vite pour les améliorations que doit adopter selon elle le Bonheur des Dames. Le personnage a donc une dimension collective et politique indéniable, ce qui est rare chez une femme dans l'œuvre de Zola. À cet égard, soulignons que le modèle de Denise est Marguerite Boucicaut, qui fonde avec son mari Aristide le magasin Au Bon Marché en 1838. Après la mort de son époux (1877) et de son fils (1879), elle dirige seule l'entreprise. Elle fut une grande philanthrope soucieuse du bonheur de son personnel et une véritable femme d'affaires qui contribua de façon importante au succès du magasin²⁴⁵.

3.2.2) Insatisfaction amoureuse et politique : Renée Béraud du Châtel

Renée, personnage central de *La Curée*, est la deuxième épouse de l'homme d'affaires Aristide Saccard, né Aristide Rougon. Nous l'avons vu, elle incarne dans le roman « la Parisienne affolée, jetée au crime par le luxe et la vie à outrance ». (*Correspondance*, t. II, p. 304) Même si elle est une des reines de la haute société parisienne sous le Second Empire, menant une existence de consommation effrénée, où aucun plaisir ne lui est refusé, où elle peut prendre les amants qu'elle veut sans devoir se cacher (ce qui montre qu'elle jouit à cet égard d'une liberté rarement accordée aux femmes de son époque, et jamais aux paysannes, ouvrières ou petites et moyennes bourgeoises), elle est insatisfaite de sa vie, notamment amoureuse, et s'ennuie ferme. Lassée, elle cherche « autre chose » (*La Curée*, Pl., t. I, p. 325, 326, 327) qu'elle n'arrive pas à définir. « Je le disais bien, il faudrait autre chose ; tu comprends, moi, je ne devine pas ; mais autre chose, quelque chose qui n'arrivât à personne, qu'on ne rencontrât pas tous les jours, qui fût une jouissance rare, inconnue... » (*Ibid.*, 327) Son crime, sa jouissance rare et inconnue, sera l'inceste qu'elle commet avec Maxime, fils du premier lit d'Aristide.

²⁴⁵ Voir à son sujet l'ouvrage de Michael B. Miller, *The Bon Marche. Bourgeois Culture and the Department Store, 1869-1920*, Princeton, Princeton University Press, 1981, et plus particulièrement les pages 75 à 129 pour une étude de l'action du couple. Notons cependant qu'on ne retrouve pas de portrait de Mme Boucicaut dans le dossier préparatoire du roman.

La jeune femme peut cependant être vue comme une incarnation de la République à plusieurs égards. Ceci ne va pas de soi, car Renée, de prime abord, est une figure uniquement liée au Second Empire. Ses « belles épaules » sont « les fermes colonnes de l'Empire²⁴⁶ ». (*Ibid.*, 475) « On ne pouvait voter contre un pouvoir qui faisait pousser [...] une fleur comme cette Renée, une si étrange fleur de volupté, à la chair de soie, aux nudités de statue, vivante jouissance qui laissait derrière elle une odeur de plaisir tiède. » (*Ibid.*) Cependant, ses origines sont républicaines, même si le texte présente l'Empire comme le terreau qui l'a fait pousser, le milieu qui lui a donné la vie. Son père est « un de ces républicains de Sparte, rêvant un gouvernement d'entière justice et de sage liberté » (*Ibid.*, 379) ; il a démissionné de son rôle dans la magistrature en décembre 1851 pour protester contre le coup d'État. La famille de Renée, quoique bourgeoise, a un héritage révolutionnaire. Un de ses ancêtres fut compagnon d'Étienne Marcel au XIV^e siècle ; son grand-père paternel est mort guillotiné en 1793 « après avoir salué la République de tous ses enthousiasmes de bourgeois de Paris, dans les veines duquel coulait le sang révolutionnaire de la cité ». (*Ibid.*) La jeune femme est également associée à la République par sa biographie, et plus particulièrement par une action importante qu'elle subit. Enceinte d'un viol qui est une métaphore du coup d'État, elle est contrainte, pour sauver sa réputation d'« honnête femme », d'épouser le bonapartiste Aristide Saccard (né Rougon), dont la sœur Sidonie a flairé la bonne occasion pour lui d'entrer par alliance dans une famille riche mais momentanément embarrassée. Son passage à l'Empire ne fait que terminer l'œuvre de dégradation morale, d'oubli des vertus républicaines héritées de son père :

Jetée dans le monde du Second Empire, abandonnée à ses imaginations, entretenue d'argent, encouragée dans ses excentricités les plus tapageuses, elle se livra, le regretta, puis réussit enfin à tuer son honnêteté expirante, toujours fouettée, toujours poussée en avant par son insatiable besoin de savoir et de sentir. (*Ibid.*, 422)

L'histoire de Renée raconte donc par métonymie l'histoire de la Deuxième République et la prise du pouvoir par un « sauveur », Saccard reprenant, à plus petite échelle, le rôle de Louis-

²⁴⁶ Dans l'article « Les épaules de la marquise » (*La Cloche*, 21 février 1870), on peut lire que celles-ci « portent l'empire depuis dix-huit ans. » (*Chroniques*, t. 3, p. 507) « Ainsi, la robe dessine-t-elle tout en les unifiant, prodigalité de l'Empire et fertilité féminine, les femmes devenant une allégorie vivante du régime en place ; ce que Zola dans de nombreuses chroniques ne cessera de souligner et de fustiger, mais loin d'y voir un signe d'opulence, pour lui le décolleté est le symbole d'un règne de perversions, de mensonges et de stérilité au sens d'improductivité [...] » (Cnockaert, 2015a, p. 393) Véronique Cnockaert souligne que le décolleté et la crinoline contraignent la femme à un rôle passif, puisqu'un tel vêtement rend difficiles les mouvements. « Les épaules libres, mais néanmoins contrainte dans ses mouvements, la femme, magnifiée par l'immense tour et les riches tissus qui la ceignaient, se transforme en un splendide trophée qui “témoign[e] de l'enviable statut du mari” ». (*Ibid.*)

Napoléon Bonaparte. La jeune femme apparaît comme une allégorie de la France républicaine se laissant conquérir et corrompre par l'Empire.

L'insatisfaction qu'elle ressent peut être lue de façon politique. Véronique Cnockaert analyse longuement la scène où, pendant le bal, la jeune femme s'observe seule devant son miroir, se voyant « vieille » puis « morte »²⁴⁷.

Étant donné les liens symboliquement étroits qui unissent Renée à l'Empire, il semble possible de voir dans la métamorphose de la reine de carnaval, qu'elle incarnait jusque-là, en figure de carême, la défiguration de l'Empire en République. Derrière le visage souffrant de Renée et à travers ses souvenirs d'enfance dans la maison paternelle et républicaine, c'est le visage d'une République avortée et spectrale qui apparaît dans le miroir. (2011, p. 84)

La République apparaît donc comme le refoulé de l'Empire, qui fait dans le miroir sa seule apparition, suffisante pour ébranler Renée mais pas pour la faire changer de voie. (*Ibid.*) « "L'autre chose" que recherche Renée, c'est "l'autre" de l'Empire. [...] L'autre de l'Empire, "la terre du rêve" [...], c'est la République. » (Charles, 2017, p. 101) La jeune femme retourne au bal vêtue d'une pelisse de fourrure associée symboliquement à sa relation incestueuse avec Maxime. (Cnockaert, 2011, p. 84) Au lieu de revenir à la pureté républicaine, elle s'enfonce plus profondément dans la décadence et la transgression impériales ; elle a choisi, pour combler le manque qu'elle ressent, le moyen qui mènera à sa perte, comme l'Empire courra lui aussi à sa perte quelques années après elle. La République, ici, apparaît comme un non-dit ; Renée n'est jamais capable de l'envisager comme option. Au contraire, elle ne peut imaginer qu'une jouissance exceptionnelle, unique, jamais vue ; elle choisira l'inceste, transgression ultime. Sans doute est-ce parce qu'elle est déjà trop corrompue par l'Empire et aliénée de ses origines symbolisées par la maison de son père sur l'île Saint-Louis : « Lorsqu'elle arriva, la cour de

²⁴⁷ « Elle s'approcha, [...] toute préoccupée par l'étrange femme qu'elle avait devant elle. [...] La ride de son front se creusait si profondément, qu'elle mettait une barre sombre au-dessus des yeux, la meurtrissure mince et bleuâtre d'un coup de fouet. Qui donc l'avait marquée ainsi ? [...] Et ses lèvres l'étonnaient par leur pâleur, ses yeux de myope lui semblaient morts. Comme elle était vieille ! Elle pencha le front, et quand elle se vit dans son maillot, dans sa légère blouse de gaze, elle se contempla, les cils baissés, avec des rougeurs subites. Qui l'avait mise nue ? Que faisait-elle dans ce débraillé de fille qui se découvre jusqu'au ventre ? Elle ne savait plus. [...] [E]t elle avait honte d'elle, et un mépris de sa chair l'emplissait de colère sourde contre ceux qui la laissaient ainsi, avec de simples cercles d'or aux chevilles et aux poignets pour lui cacher la peau. » (*La Curée*, Pl., t. I, p. 572) « Sa nudité l'irritait. [...] Alors elle vit le luxe du cabinet. Elle leva les yeux sur la tente rose [...] La pièce était nue comme elle ; la baignoire rose, la peau rose des tentures, les marbres roses des deux tables s'animaient, s'étiraient, se pelotonnaient, l'entouraient d'une telle débauche de voluptés vivantes, qu'elle ferma les yeux, baissant le front [...] Quand elle rouvrit les yeux, elle s'approcha de la glace, se regarda encore, s'examina de près. Elle était finie. Elle se vit morte. [...] Alors, elle jeta sur ses épaules une pelisse de fourrure, pour ne pas traverser le bal toute nue. Elle descendit. » (*Ibid.*, 575-577)

l'hôtel Béraud la glaça, de son humidité morne de cloître, et ce fut avec des envies de se sauver, qu'elle monta le large escalier de pierre, où ses petites bottes à hauts talons sonnaient terriblement. » (*La Curée*, Pl., t. I, p. 500) On aura remarqué l'incongruence entre le lieu austère et monacal et les talons hauts élégants de la haute société ; Renée semble être devenue une étrangère dans ce lieu républicain. Retournant chez son père à la fin du roman, elle se replonge dans ses souvenirs d'enfance en visitant sa chambre :

Que la chambre des enfants était triste ! Elle eut un serrement de cœur à la retrouver si vide, si grise, si muette. Elle referma la porte de la volière laissée ouverte, avec la vague idée que ce devait être par cette porte que s'étaient envolées les joies de son enfance. Devant les jardinières, [...] elle s'arrêta, elle cassa de ses doigts une tige de rhododendron ; ce squelette de plante, maigre et blanc de poussière, était tout ce qu'il restait de leurs vivantes corbeilles de verdure. [...] Dans un coin, au milieu de ce désespoir muet, de cet abandon dont le silence pleurait, elle retrouva une de ses anciennes poupées ; tout le son avait coulé par un trou, et la tête de porcelaine continuait à sourire de ses lèvres d'émail, au-dessus de ce corps mou, que des folies de poupée semblaient avoir épuisé.

Renée étouffait, au milieu de cet air gâté de son premier âge. [...] Elle se souvenait de leurs tendresses pour la rivière, de leur amour de sa coulée colossale, de ce frisson de l'eau grondante, s'étalant en nappe à leurs pieds, s'ouvrant autour d'elles, derrière elles, en deux bras qu'elles ne voyaient plus, et dont elles sentaient encore la grande et pure caresse. [...]

[...] Puis, quand elle baissa la tête, qu'elle revit d'un regard le paisible horizon de son enfance, ce coin de cité bourgeoise et ouvrière où elle rêvait une vie de paix, une amertume dernière lui vint aux lèvres. Les mains jointes, elle sanglota dans la nuit tombante. (*Ibid.*, 598-599)

Ces souvenirs révèlent une forme de nostalgie et surtout une incompréhension face à ce qu'elle est devenue. Elle semble se demander comment elle a pu se laisser pourrir et corrompre jusqu'à ne plus se reconnaître. Chantal Pierre-Gnassounou souligne l'aspect utilitaire, dans le roman zolien, du souvenir d'enfance, qui n'est jamais convoqué en vain. « Pour le romancier, l'écriture de la mémoire semble bien être [...] une question de tiroirs que l'on ouvre au moment opportun. Les récits d'enfance sont dispensés en temps voulu et demeurent précisément encadrés [...] » (2008, p. 108) Ainsi, Renée se rappelle que sa tante lui a offert une « robe de Pierrot » qu'elle aime jusqu'à ce que ses camarades de classe n'en rient. « À la récréation, pour qu'on ne se moquât plus d'elle, elle avait retroussé les manches et rentré le tour de cou du corsage. Et le collier et le bracelet de corail lui semblaient plus jolis sur la peau de son cou et de son bras. Était-ce ce jour-là qu'elle avait commencé à se mettre nue ? » (*La Curée*, Pl., t. I, p. 573) Comme l'écrit avec justesse Pierre-Gnassounou, Renée

se souvient avec exactitude des moments *intéressants* (et pas des autres) qui ont immédiatement un sens par rapport à sa vie actuelle (ils situent clairement l'origine de sa déchéance). Le souvenir présente dans ce cas une valeur métonymique : le fragment (le souvenir de la robe) désigne le tout (l'ensemble de son existence, vécue comme une succession de déshabillages). (2008, p. 110 ; souligné dans le texte)

En somme, malgré qu'elle semble, au premier coup d'œil, ne pouvoir être rattachée qu'au Second Empire, Renée fait constamment signe vers la République, et plus précisément vers la République éphémère proclamée en 1848. Son parcours donne à lire une allégorie de la France républicaine conquise et graduellement corrompue par l'Empire. Son insatisfaction personnelle malgré qu'elle soit privilégiée à plusieurs égards, menant une vie qui n'est qu'une succession ininterrompue de plaisirs et de jouissances, sa recherche d'« autre chose » qu'elle n'arrive pas à définir, peuvent être lues politiquement, comme une quête de liberté (et pas simplement la liberté de s'afficher ouvertement avec ses amants), comme une aspiration inavouée et qui arrive trop peu trop tard, Renée étant incapable d'opter pour autre chose qu'un enfoncement encore plus profond dans la débauche impériale avec ses amours interdites.

Bilan de la section 3.2

La République, ici, est indissociable d'une lutte *contre* quelque chose, d'une recherche de liberté, d'une tentative de libération d'une situation jugée indésirable, voire intenable. Cette lutte, même quand elle est le fait de personnages connotés très négativement, n'est jamais entièrement condamnée par le texte. Même le paresseux et intrigant éhonté Antoine Macquart, nous l'avons vu, ressent un légitime sentiment d'injustice sociale face à la répartition inégale des richesses, dénonce avec raison le vol dont il a été victime aux mains de son demi-frère, qui fait signe vers l'histoire socioéconomique de la France depuis la Révolution française telle que perçue par Zola : l'ouvrier berné et spolié par la bourgeoisie qui s'est emparé de l'argent et du pouvoir en plus d'abolir l'unique protection dont il bénéficiait.

Ce combat est encore plus complexe à mener pour les personnages féminins, qui doivent surmonter des déterminismes propres à leur genre. Toutes les vendeuses du Bonheur des Dames sont contraintes de prendre un amant pour subvenir à leurs besoins matériels et d'accepter les éventuelles avances du patron, dont les amantes passagères reçoivent privilèges et faveurs ; seule Denise échappe à cette loi d'airain grâce à sa volonté et à son courage exceptionnels. Mais, comme nous l'avons montré, même une héroïne hors du commun ne réussit pas uniquement grâce à ses qualités intrinsèques ; son succès est aussi dû au pouvoir de séduction

durable qu'elle utilise inconsciemment pour faire ployer Octave. Renée, si elle est privilégiée sur le plan socioéconomique, appartenant par son mariage à la haute société parisienne, ayant accès à de nombreux luxes et plaisirs ainsi, est également contrainte par son genre. Son « autre chose » sera finalement une liaison. Que peut-elle imaginer d'autre ? Pour une femme de son milieu, le champ des possibles ne dépasse pas la relation amoureuse et la consommation ostentatoire. La liberté apparemment infinie dont elle dispose (elle peut, rappelons-le, prendre l'amant qui lui plaît et s'afficher ouvertement avec lui sans conséquence) est en réalité très limitée et superficielle, voire factice.

Très souvent, c'est à sa condition ouvrière que le personnage tente d'échapper. Toutefois, les raisons de cette volonté d'émancipation varient ; tous ne reprochent pas principalement la même chose à cette condition. Pour Denise, c'est qu'elle est synonyme de pauvreté et de précarité pour une classe entière. Il y a ici une grande part d'altruisme : empathique, la jeune femme ne veut pas que d'autres aient à vivre ses débuts cruels au Bonheur des Dames. Pour Antoine Macquart et Auguste Lantier, c'est tout simplement qu'elle implique de devoir travailler ; seule leur paresse est en cause ici. Pour Silvère Mouret et Étienne Lantier, c'est en grande partie qu'elle est abrutissante, empêchant l'ouvrier de réfléchir, de développer ses capacités intellectuelles. Le travail manuel est épuisant ; l'ouvrier rentre éreinté et doit se coucher tôt pour recommencer le lendemain de bonne heure. Il n'a donc ni le temps ni l'énergie de penser, et devient rapidement une bête de somme.

Non, sûrement, la vie n'était pas drôle. On travaillait en vraies brutes à un travail qui était la punition des galériens autrefois, on y laissait la peau plus souvent qu'à son tour, tout ça pour ne pas même avoir de la viande sur sa table, le soir. Sans doute on avait sa pâtée quand même, on mangeait, mais si peu, juste de quoi souffrir sans crever, écrasé de dettes, poursuivi comme si l'on volait son pain. Quand arrivait le dimanche, on dormait de fatigue. Les seuls plaisirs, c'était de se souler ou de faire un enfant à sa femme ; encore la bière vous engraisait trop le ventre, et l'enfant, plus tard, se foutait de vous. Non, non, ça n'avait rien de drôle. (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1276)

On peut donc lire toute l'action des deux personnages à l'aune de cette insatisfaction, comme une tentative de changer cet état de fait. On le voit particulièrement dans *Germinal* à travers certaines déclarations du protagoniste. « Du coup, Étienne s'animait. Comment ! la réflexion serait défendue à l'ouvrier ! Eh ! justement, les choses changeraient bientôt, parce que l'ouvrier réfléchissait à cette heure. » (*Ibid.*) La République naturaliste s'inscrit donc dans un mode de livraison de la parole. Le philosophe Jacques Rancière insiste dans ses travaux sur les liens

entre politique et littérature. L'expression « politique de la littérature » « suppose qu'il y a un lien essentiel entre la politique comme forme spécifique de la pratique collective et la littérature comme pratique définie de l'art d'écrire. » (2007, p. 11) Le partage du sensible est une distribution et redistribution des temps, des espaces, du visible et de l'invisible. La politique « commence précisément quand cet interdit est remis en cause, quand ceux qui n'ont pas le temps de faire autre chose que leur travail prennent ce temps qu'ils n'ont pas pour prouver qu'ils sont bien des êtres parlants, participant à un monde commun, et non des animaux furieux ou souffrants. » (*Ibid.*, 12 ; souligné dans le texte) L'expression « politique de la littérature » implique que la littérature intervient dans ce découpage des espaces et des temps, du visible et de l'invisible, de la parole et du bruit. La démocratie est donc « la rupture symbolique d'un ordre déterminé de relations entre les corps et les mots, entre des manières de parler, des manières de faire et des manières d'être. » (*Ibid.*, 20) L'action et le vouloir des personnages populaires étudiés ici s'inscrivent donc dans ce « partage du sensible ». Étienne revendique explicitement un rôle nouveau pour l'ouvrier, comme le fait Silvère de façon uniquement implicite, par sa quête d'instruction semblable à celle du protagoniste de *Germinal*. Denise atteint un niveau social jugé inaccessible pour une femme de sa classe. Même les repoussoirs que sont Macquart et Lantier se mêlent de politique et refusent de rester à leur place, bien qu'ils ne le fassent uniquement que pour des raisons purement égoïstes.

3.3) Le déploiement de la puissance créatrice : Octave Mouret, Aristide Saccard

Il s'agit maintenant de nous placer à un autre niveau. La République de Zola est également portée par des figures moins évidemment républicaines, mais qui ont leur place dans cette étude parce que leur action, leur capacité créatrice, amène le progrès et la modernité que Zola associe à la République.

Le romancier s'intéresse dans « La République et la littérature »²⁴⁸ au lien entre création artistique et politique publique. À ses yeux, le gouvernement n'a tout simplement qu'à accorder la liberté entière aux écrivains et aux artistes :

je trouve qu'il serait logique de voir fonder les libertés littéraires par la République. Elle, dont la formule est scientifique et que les faits imposent aujourd'hui, devrait comprendre quelle attitude il lui faut tenir devant la littérature actuelle, l'attitude

²⁴⁸ Article publié dans *Le Messenger de l'Europe* en avril 1879, puis repris dans le recueil *Le Roman expérimental* l'année suivante.

d'un pouvoir qui repousse toute littérature d'État, qui ne se prononce pour aucune école, qui veille simplement à ce que le libre développement de ses idées soit assuré à chaque citoyen. Qu'elle n'ait ni la prétention de diriger, ni d'encourager, ni de récompenser, qu'elle laisse simplement les forces géniales et créatrices du siècle faire leur besogne. (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 504)

L'année suivante, le chef de file du naturalisme réitère dans « L'argent dans la littérature »²⁴⁹ que « tout ce que le gouvernement peut faire pour nous, c'est de nous donner une liberté absolue. » (*Ibid.*, 406-407) Ceci semble d'autant plus logique que les républicains réclament toutes les libertés, se prononcent avec enthousiasme, lorsqu'ils sont dans l'opposition, pour la liberté de presse et l'abolition de toute forme de censure. Or, Zola constate que ceux-ci, arrivés au pouvoir, sont lents à passer de la parole aux actes. « N'est-il pas honteux que la presse ne soit pas entièrement libre, qu'il existe encore une commission de colportage, que la censure théâtrale reste toujours debout ? » (*Ibid.*, 503) Cette situation dénoncée en 1879 n'est pas près de se régler. En 1885, nous l'avons vu, Louis Desprez meurt à 24 ans d'une maladie contractée pendant le séjour en prison que lui a valu son roman *Autour d'un clocher*. La même année, l'adaptation théâtrale de *Germinal* est censurée ; elle ne sera jouée que trois ans plus tard, et encore dans une version très édulcorée.

S'il ne s'est jamais penché sur la question dans ses écrits critiques, il semble que Zola adopte le même point de vue concernant les autres sphères de l'activité humaine, notamment le commerce et l'économie. Plusieurs de ses romans, particulièrement *Au Bonheur des Dames* et *L'Argent*, célèbrent les hommes d'affaires partis de rien qui réussissent, à force d'intelligence, de travail et d'énergie, à établir de grandes entreprises, à réaliser de grands projets. L'État est totalement absent de ces œuvres ; il semble que, comme pour la littérature et les arts, celui-ci ait le devoir de laisser les créateurs de génie travailler à leur guise. Dans *L'Argent*, Aristide Saccard invoque un argument similaire pour expliquer qu'il ne respecte pas le Code : « – Ah ! [...] si vous croyez que nous allons nous conformer aux chinoiserries du Code ! Mais nous ne pourrions faire deux pas, nous serions arrêtés par des entraves, à chaque enjambée, tandis que les autres, nos rivaux, nous devanceraient, à toutes jambes !... » (Pl., t. V, p. 113) La loi, au lieu d'être un moyen de protéger la société de certains abus, devient simplement ici un frein au génie créatif. Et, de façon significative, le texte semble endosser son point de vue ; en tout cas, il ne le contredit jamais. Il n'est pas clair si c'est Aristide ou Zola qui qualifie de « vains scrupules »

²⁴⁹ Article publié dans *Le Messager de l'Europe* en mars 1880, repris dans *Le Voltaire* les 23, 24, 25, 26, 28, 29 et 30 juillet de la même année, et enfin intégré au *Roman expérimental*.

(*Ibid.*) les objections de Mme Caroline qui souligne l'illégalité des actions posées par la Banque Universelle. Au sein des *Rougon-Macquart*, ce n'est que dans *Germinal* que Zola expose les limites du laissez-faire, montre que la toute-puissance de la grande entreprise, résultat de l'absence totale de réglementation et d'encadrement, peut nuire au bonheur collectif ; et encore, il n'y envisage pas la moindre intervention étatique, se contentant d'avertir les possédants qu'il est dans leur intérêt de partager davantage leur richesse : « Ce que j'ai voulu, c'est crier aux heureux de ce monde, à ceux qui sont les maîtres : “[...] hâtez-vous d'être justes, autrement, voilà le péril : la terre s'ouvrira, et les nations s'engloutiront dans un des plus effroyables bouleversements de l'Histoire.” » (*Correspondance*, t. V, p. 347)

Il semble donc que la République, ou du moins sa République idéale, respectueuse de toutes les libertés, soit pour Zola le régime le plus à même de favoriser la création dans tous les domaines, même s'il est à ses yeux certain qu'aucun système politique ne peut arrêter le mouvement démocratique en cours et que le Second Empire n'a pas empêché de nombreux *self-made men* d'édifier en peu de temps des entreprises énormes : on n'a qu'à penser au Bon Marché (modèle du Bonheur des Dames) ainsi qu'à plusieurs financiers ayant servi de modèle pour Aristide et sa Banque Universelle dans *L'Argent*²⁵⁰. La République, néanmoins, apparaît comme le système idéal ; pour Zola, elle est (ou du moins, elle devrait être) le régime de la liberté, de l'absence d'arbitraire ; elle ne devrait pas se prononcer, favoriser comme bon lui plaît une entreprise au détriment d'une autre.

Les liens ne s'arrêtent pas là. Chez le chef de file du naturalisme, la République est intimement liée à la puissance créatrice en ce qu'elle est une volonté de conquête, d'expansion constante. Pour lui, le créateur doit être un conquérant. Ayant atteint son objectif premier de se tailler une place inexpugnable dans le champ littéraire français et ainsi vivre de sa plume, Zola essaie, au tournant de 1880 particulièrement, de faire de l'école naturaliste la force dominante dans la

²⁵⁰ Comme Jules-Isaac Mirès, fondateur en 1850 de la Caisse des actions réunies (devenue la Caisse Générale des Chemins de fer en 1854), Aristide achète de nombreux journaux chargés de promouvoir ses entreprises, finance plusieurs grands projets d'infrastructure, achète massivement ses propres actions pour influencer sur leur cours, atteint des sommets élevés avant d'être arrêté après la chute spectaculaire de son entreprise en 1860. Comme les frères Émile et Isaac Péreire, fondateurs du Crédit mobilier (1852), il sollicite le grand public, fonde des sociétés jusqu'au Proche-Orient, et est ultimement vaincu par la banque juive. Mais Zola s'inspire aussi d'entreprises fondées sous la Troisième République. L'histoire de la Banque Universelle est calquée sur celle de l'Union Générale d'Eugène Bontoux, fondée en 1878 et subissant un spectaculaire krach en 1882. En plus de traits déjà signalés (contrôle de journaux, multiplication des entreprises), la Banque Universelle doit aussi à l'Union Générale son identité de banque catholique et l'idée d'offrir Jérusalem au pape ; les deux entreprises échoueront en raison de l'imprudence financière de leur dirigeant. (*Étude - L'Argent*, t. V, p. 1237-1242)

littérature. Refusant de se cantonner au seul roman, il entend notamment conquérir aussi le théâtre, comme le prouvent ses nombreuses incursions dans ce domaine : ses pièces originales, *Les Héritiers Rabourdin* (1874), *Le Bouton de rose* (1878) et *Madeleine*²⁵¹ (1889) ; les adaptations de ses romans : *Thérèse Raquin* (1873), *L'Assommoir* (1879), *Nana* (1881), *Pot-Bouille* (1883), *Le Ventre de Paris* (1887), *Renée*²⁵² (1887), *Germinal* (1888) ; enfin, ses manifestes *Le naturalisme au théâtre* et *Nos auteurs dramatiques*, deux compilations parues en 1881 dans lesquelles il reprend ses articles de critique dramatique des années précédentes.

Son œuvre romanesque met en scène de nombreux conquérants, dont chacun a bien compris que « toute possession d'espace traduit un espace de pouvoir ». (Cnockaert, 2007, p. 144) Dans *La Fortune des Rougon*, Félicité rêve d'habiter la maison du receveur particulier et obtient satisfaction lorsque celui-ci est tué par une balle égarée. Ce logement prend une valeur fortement symbolique : « l'idée du triomphe se confondait en elle avec l'envie de ce bel appartement dont elle usait les meubles du regard, depuis si longtemps. » (Pl., t. I, p. 48) Dans *La Conquête de Plassans*, l'ambitieux abbé bonapartiste Faujas et sa famille s'approprient graduellement toute la maison de François Mouret, qui finit par en être expulsé après avoir été à tort déclaré fou. Similairement, Auguste Lantier, qui « paraissait vouloir faire la conquête de la maison, du quartier entier » (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 599), devient graduellement le maître chez Gervaise et Coupeau : en plus d'être logé, nourri (il a même imposé un menu conforme à ses goûts) et blanchi gratuitement, il donne des ordres, se pose en arbitre entre Gervaise et sa belle-mère, se charge de l'éducation de la jeune Nana, etc. ; il a aussi réussi à s'attirer la sympathie des habitants du quartier, ce qui fait notamment que c'est Gervaise qui reçoit tout l'opprobre de leur liaison scandaleuse. On pourrait citer bien d'autres exemples.

Nous n'avons évoqué que des personnages connotés négativement. Mais les héros républicains de l'œuvre zolienne tardive sont eux aussi des conquérants. Dans *Fécondité*, les nombreux descendants de Mathieu s'immiscent partout, de l'usine des Beauchêne au Soudan français. Dans *Travail*, la cité industrielle de Luc semble vouée à croître jusqu'à ce qu'elle recouvre toute la surface du globe. La lutte de l'instituteur laïc Marc contre l'Église catholique mise en scène dans *Vérité* est certes plus théorique et abstraite, puisque son enjeu est le contrôle des cerveaux

²⁵¹ Ce drame est écrit en 1865 mais reste non joué pendant près de 25 ans. Il sert de base au roman *Madeleine Férat* (1868).

²⁵² Il s'agit d'une adaptation considérablement remaniée de *La Curée*.

et des esprits, mais elle se joue sur un terrain de bataille tout à fait concret, la salle de classe. Deux choses seulement distinguent la volonté de conquête des arrivistes et des parasites des *Rougon-Macquart* et les héros du cycle utopique. La première différence, nous l'avons vu, en est une d'échelle. La famille Froment ne se satisfait pas d'une maison, d'un quartier, d'une ville, d'une région, un marché, etc. ; elle rêve d'une domination universelle. Même les plus ambitieux des arrivistes qui les ont précédés ne leur arrivent donc pas à la cheville. Mais, surtout, les motifs de cette conquête ont changé, sont devenus entièrement nobles. Il ne s'agit plus de triompher pour soi, mais pour assurer le bien de l'humanité ; victoire individuelle et victoire collective, désormais, vont main dans la main. Au conquérant-parasite (Lantier, Macquart, etc.) et au conquérant-arriviste (Pierre et Félicité Rougon, Faujas, Octave, Aristide, etc.) succède le héros mythique.

En somme, il ne semble pas exagéré de postuler qu'il existe, chez Zola, une profonde homologie entre la République et la puissance créatrice de personnages comme Octave Mouret et Aristide Saccard. Ces bases posées, nous pouvons maintenant commencer leur étude.

Octave est le fils des cousins François Mouret et Marthe Rougon. Cancre ayant échoué à plusieurs reprises le baccalauréat²⁵³, il flâne à Plassans lorsque son père décide de l'envoyer à Marseille pour apprendre le commerce. Il y vit une existence dissipée avant de quitter pour la capitale où il espère faire fortune ; on le retrouve au début de *Pot-Bouille* arrivant à Paris. Après plusieurs échecs, il finit par obtenir l'objet de son vouloir en épousant Caroline Hédouin, veuve depuis peu. Ce n'est pas son physique pourtant avantageux qui intéresse principalement notre héros : elle est surtout la copropriétaire du Bonheur des Dames, un magasin de nouveautés établi selon l'ancien modèle, modeste dans ses dimensions²⁵⁴. Ils mettent rapidement à exécution leurs projets d'agrandissement, « créant un rayon spécial de soierie ». (*Pot-Bouille*, Pl., t. III, p. 375) Au début d'*Au Bonheur des Dames*, Octave est désormais le seul propriétaire du magasin : l'oncle de Mme Hédouin est mort sans enfant trois mois après leur mariage, et

²⁵³ Zola, qui lui-même échoue le baccalauréat à deux reprises en 1859, se montre inconstant sur ce détail. Dans *La Conquête de Plassans*, Octave est envoyé à Marseille après son troisième et dernier échec. (Pl., t. I, p. 1010-1011) En revanche, on peut lire dans *Au Bonheur des Dames* qu'il a réussi l'épreuve à sa troisième tentative. (Pl., t. III, p. 449)

²⁵⁴ « [Octave] le trouva mal éclairé, petit, encombré de marchandises, qui débordaient du sous-sol, s'entassaient dans les coins, ne laissaient que des passages étranglés entre des murailles hautes de ballots. » (*Pot-Bouille*, Pl., t. III, p. 16) Notons la pénétration du regard : dès le premier coup d'œil, le jeune homme détecte les problèmes du magasin.

celle-ci a perdu la vie en tombant dans les fondations alors qu'elle visitait les travaux d'agrandissement. Il poursuit le processus entamé dans le roman précédent, agrandissant sans cesse son commerce avec l'objectif ultime d'occuper tout son p  t   de maisons. Le seul obstacle qui se dresse devant lui, nous l'avons vu, est Denise Baudu, qui entre comme employée pauvre et méprisée de tous mais finit par le dompter et se faire épouser par lui.

Au début de *L'Argent*, dont l'action commence quelques mois après la fin de celle de *La Curée*, Aristide Saccard est au tapis ; les spéculations immobilières qui lui ont procuré une richesse éclatante mais instable ont mal tourné, et il a dû l  quider sa situation. D'un optimisme inébranlable, il rêve non seulement de brasser à nouveau de grosses affaires, mais encore d'atteindre le milliard, c'est-à-dire une position inexpugnable dans le monde financier :

Et une fièvre le prenait de tout recommencer pour tout reconquérir, de monter plus haut qu'il n'était jamais monté, de poser enfin le pied sur la cité conquise. Non plus la richesse menteuse de la façade, mais l'édifice solide de la fortune, la vraie royauté de l'or trônant sur des sacs pleins ! (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 16)

Ayant rencontré l'ingénieur Georges Hamelin et sa sœur Caroline, dite Mme Caroline, il fonde la Banque Universelle, dont la mission explicite est de financer de nombreux projets d'infrastructure au Proche-Orient²⁵⁵, région où ses deux nouvelles connaissances ont vécu pendant longtemps et dont le développement les passionne : paquebots, chemins de fer, mines, etc.

Saccard, que ce soit dans *La Curée*, où il est dépeint de façon presque entièrement négative, ou dans *L'Argent*, est avant tout un sp  culateur²⁵⁶ ; on le voit surtout, dans le roman de 1891, faire tout en son possible pour que la valeur boursière de l'action de la Banque Universelle augmente

²⁵⁵ L'autre objectif de l'antisémite violent qu'est Aristide est, grâce à la Banque Universelle, d'«   craser, [...] balayer du globe la banque juive » (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 259) incarnée par Gundermann.

²⁵⁶ Il explique d'ailleurs avec éloquence la nécessité de la spéculation : « Eh bien ! sans la spéculation, on ne ferait pas d'affaires, ma chère amie... Pourquoi diable voulez-vous que je sorte mon argent, que je risque ma fortune, si vous ne me promettez pas une jouissance extraordinaire, un brusque bonheur qui m'ouvre le ciel ?... Avec la rémunération légitime et médiocre du travail, le sage équilibre des transactions quotidiennes, c'est un désert d'une platitudo extrême que l'existence, un marais où toutes les forces dorment et croupissent ; tandis que, violemment, faites flamber un rêve à l'horizon, promettez qu'avec un sou on en gagnera cent, offrez à tous ces endormis de se mettre à la chasse de l'impossible, des millions conquis en deux heures, au milieu des plus effroyables casse-cou ; et la course commence, les énergies sont décuplées, la bousculade est telle, que, tout en suant uniquement pour leur plaisir, les gens arrivent parfois à faire des enfants, je veux dire des choses vivantes, grandes et belles... Ah ! dame ! il y a beaucoup de saletés inutiles, mais certainement le monde finirait sans elles. » (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 136)

constamment et atteint un niveau jusque-là jugé impossible. Mais il a également une autre dimension. Il est qualifié de « poète de l'argent » (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 243) par le narrateur et de « poète du million » (*Ibid.*, 219), peut-être avec une pointe d'ironie, par son fils Maxime. Son côté artiste réside surtout dans sa maîtrise du langage parlé et écrit. Il est un excellent producteur de fiction, capable de construire un ensemble cohérent, de créer avec son savoir une intrigue convaincante aux yeux de ses destinataires et donc efficace sur le plan narratif. À travers sa Banque, il vend des rêves d'Orient susceptibles de capter l'imagination des romantiques. Dans sa bouche, ce qui n'est au premier abord qu'une entreprise purement mercantile devient une histoire romanesque qui captive totalement son auditoire ; en un mot, il a une « parole ardente » capable de « transform[er] une affaire d'argent en un conte de poète ». (*Ibid.*, 101) Sa construction la plus frappante est l'idée d'Hamelin, qu'il reprend éloquemment à son compte, d'une reconstitution du royaume de Palestine, avec le pape à sa tête, émouvante pour les catholiques :

cédant à cette faculté qu'il avait de se griser de son propre enthousiasme, d'arriver à la foi par son désir brûlant de réussir, il lâcha le rêve fou de la papauté à Jérusalem, il parla du triomphe définitif du catholicisme, le pape trônant aux lieux saints, dominant le monde, assuré d'un budget royal, grâce à la création du Trésor du Saint-Sépulcre. La princesse, d'une ardente dévotion, ne fut guère frappée que de ce projet suprême, ce couronnement de l'édifice, dont la grandeur chimérique flattait en elle l'imagination dérégulée qui lui faisait jeter ses millions en bonnes œuvres d'un luxe colossal et inutile. (*Ibid.*, 110)

Comme le note Corinne Saminadayar-Perrin : « À partir de schémas narratifs et de motifs traditionnels à l'efficacité éprouvée, Saccard réussit à machiner une fiction originale qui superpose les séductions exotiques des Mille et une Nuits, et un légendaire chrétien du meilleur aloi pour célébrer l'or et la chair [...] » (2004, p. 53)

Saccard, résume Philippe Hamon dans sa préface au roman, est une sorte d'écrivain qui ressemblerait [à Zola] en tant qu'écrivain, mais un écrivain naturaliste dévoyé : Saccard vit en effet de fiction, fabrique de la fiction, crée et lance des « actions », crée des personnages qui sont ses prête-noms, des « hommes de paille », fait circuler des signes, des signatures, fait des jeux d'écriture, imprime du papier, fabrique de la croyance (Sadowa), joue de la réclame, manipule ses lecteurs, toutes activités parfaitement homologables à celles d'un écrivain [...] (*L'Argent*, Le Livre de Poche, 1998, p. 15-16)

En somme, pour citer encore Hamon, Aristide tire sa puissance de sa capacité à « régenter le symbolique, s'assimiler métaphoriquement au romancier, au maître du langage, spécialiste ès-

signes. » (1983, p. 263) Comme le montre Chantal Pierre-Gnassounou, les personnages de Zola, qu'ils soient des enfants jouant, des révolutionnaires, des spéculateurs²⁵⁷, etc., sont « des spécialistes de l'intrigue, de l'interprétation et de la rhétorique, toutes compétences génératrices de fictions [...] » (1999, p. 28) La créativité de Saccard qui lui permet, malgré l'échec ultime de sa Banque, d'être un producteur de fiction d'une puissance et d'une efficacité redoutables, trait qu'il partage avec Octave²⁵⁸, peut signifier que la République naturaliste ne s'édifiera pas uniquement par la rigueur de la méthode scientifique, qu'il faut également une bonne dose d'imagination, d'inventivité, de passion ; la société nouvelle sera bâtie non seulement par la science, mais aussi par les arts, la littérature, le commerce.

Ces qualités sont encore plus présentes chez Octave, qui est décrit de la même façon qu'Aristide. « Mouret se jetait en poète dans la spéculation [...] » (*Au Bonheur des Dames*, Pl., t. III, p. 420) ; « vous êtes un poète dans votre genre » (*Ibid.*, 688), lui lance le baron Hartmann. Lui aussi a une parole très convaincante, qui fait croire ses interlocuteurs en son magasin et en sa capacité à incarner l'avenir. Elle lui permet par exemple de venir à bout assez facilement de la réticence initiale du directeur du Crédit immobilier et de le convaincre de permettre l'agrandissement du magasin :

– J'ai la femme, je me fiche du reste ! dit-il dans un aveu brutal, que la passion lui arracha.

À ce cri, le baron Hartmann parut ébranlé. Son sourire perdait sa pointe ironique, il regardait le jeune homme, gagné peu à peu par sa foi, pris pour lui d'un commencement de tendresse. (*Au Bonheur des Dames*, Pl., t. III, p. 460)

Mais Octave se montre également poète et artiste dans sa gestion et son organisation du magasin. D'abord par l'« emploi vigoureux et hardi des couleurs » (Cnockaert, 2007, p. 83) dans ses étalages : il est « un étalagiste révolutionnaire [...] qui avait fondé l'école du brutal et

²⁵⁷ David F. Bell souligne l'homologie entre la tentative par Saccard d'acheter toutes les actions de sa Banque et le projet romanesque zolien. « *The passionate quest by Saccard to acquire all signifiers, to master the field, is not without resonances in the context of Zola's own project: to represent the Second Empire in its entirety, to saturate it, to assemble exhaustively the signifiers meant to denote it. Zola's vast undertaking—the twenty volumes of the Rougon-Macquart, the attempt to outdo Balzac writing on Restoration Society—strangely parallels Saccard's all-englobing ambition.* » (1988, p. 163)

²⁵⁸ Ce talent n'est pas possédé par les républicains romantiques comme Étienne, qui ne parvient pas à intégrer dans un ensemble cohérent le bric-à-brac de principes et de sources hétérogènes auquel il a eu accès, à trouver « l'intrigue qui lui permettra de configurer efficacement ces bribes de lectures mal digérées. » (Pierre-Gnassounou, 1999, p. 38) Son processus, bien qu'infructueux, est d'ailleurs profondément analogue à celui de son créateur : « En ce sens, l'idéologie socialiste que se bricole Étienne ne se distingue pas du roman zolien, dont un des soucis consiste à organiser *par l'intrigue* les documents les plus hétéroclites. » (*Ibid.*, souligné dans le texte)

du colossal dans la science de l'étalage. Il voulait des écroulements, comme tombés au hasard des casiers éventrés, et il les voulait flambants des couleurs les plus ardentes, s'avivant l'un par l'autre. » (*Au Bonheur des Dames*, Pl., t. III, p. 434) Le commis Hutin, « qui au contraire, était de l'école classique de la symétrie et de la mélodie cherchées dans les nuances », le regarde travailler « les lèvres pincées par une moue d'artiste dont une telle débauche blessait les convictions. » (*Ibid.*) Véronique Cnockaert souligne que cette rupture brutale par rapport aux canons esthétiques de l'époque le rapproche du peintre avant-gardiste Claude Lantier et de sa « terrible peinture, rugueuse, éclatante » (*L'Œuvre*, Pl., t. IV, p. 23), à la différence que les tableaux de celui-ci font fuir ou rire les visiteurs alors qu'Octave réussit à attirer les acheteuses. (2007, p. 82-83) Ce trait le rapproche aussi de Zola lui-même, « dont la poétique romanesque allie art et science et dont les romans ne craignent pas de brusquer le lecteur. » (*Ibid.*, 83) Comme tout bon artiste visuel, Octave possède aussi une maîtrise, une compréhension intuitive de l'espace. « Mais où Mouret se révélait comme un maître sans rival, c'était dans l'aménagement intérieur des magasins. » (*Au Bonheur des Dames*, Pl., t. III, p. 613) Ainsi, il choisit d'installer dans son commerce un désordre apparent, démenageant fréquemment ses différentes composantes, ce qui a notamment l'avantage d'obliger les clientes perdues et dépaysées à traverser des rayons par lesquels elles ne seraient pas normalement passées, augmentant les chances qu'elles succombent à de nouvelles tentations. Il dissimule les rayons moins fréquentés en les entourant de rayons vivants ou en les plaçant au deuxième étage. Enfin, il place près de l'entrée « les soldes, des casiers et des corbeilles débordant d'articles à vil prix ; si bien que le menu peuple s'amassait, barrait le seuil, faisait penser que les magasins craquaient de monde, lorsque souvent ils n'étaient qu'à demi pleins²⁵⁹. » (*Ibid.*, 613-614) Octave ne ménage aucun effort pour « vaincre la femme », objectif qui constitue son « unique passion ». (*Ibid.*, 612) Comme le souligne Fleur Bastin-Hélary, c'est l'excellence du discours qui justifie la fréquente convocation de la métaphore ou de la comparaison. Le poète partage de plus avec

²⁵⁹ Zola, ici, n'invente rien. Tout ceci est tiré directement des notes qu'il a prises en visitant le Bon Marché : « Le principe du magasin est de ne laisser aucun coin désert, mort, sans affaire [*sic.*] - Au 2^{me} [*sic.*] étage seulement, aux tapis, aux meubles et à la literie, on tolère que la foule ne s'écrase pas. Mais, en bas, aux portes surtout, dans le 1^{er} [*sic.*] hall, on s'arrange pour mettre des soldes, des rubans à bon marché, toutes sortes d'articles qui tente [*sic.*] la foule et qui la font s'écraser à la porte - On ne peut plus entrer, il y a là constamment un flot de monde qui fait dire : Que de monde toujours dans ce bon [*sic.*] marché [*sic.*] - De même, marchandise [*sic.*] pour rien à la porte, les pendus, les paniers pleins, etc. [...] Dans les magasins, quand un article ne se vend pas, par exemple l'indienne en hiver, on réduit le rayon, on le détruit même, on l'entoure de rayon [*sic.*] faisant du vacarme. Il faudra en un mot que Octave [*sic.*] ne tolère pas un coin languissant ; il fera plutôt tout bouleverser. Il faut que le magasin ait toujours l'air plein. » (Dossier préparatoire d'*Au Bonheur des Dames*, vol. IV, p. 424-425)

la figure projetée de l'auteur son goût pour les projets qui satisfont la tentation d'embrasser la totalité (2007, p. 338-339)

Le Bonheur des Dames est un lieu intéressant à analyser en ce qui concerne le rapport qu'il instaure avec la clientèle. Le grand magasin peut être vu comme une métaphore de la démocratie²⁶⁰. L'expérience de la clientèle ressemble beaucoup au suffrage universel que Zola critique dans les pages du *Figaro* moins d'un an avant d'entamer la rédaction du roman. Dans les deux cas, il y a apparemment un grand nombre d'options et une absolue liberté de choix. Le magasin semble un espace transparent et pleinement lisible, avec toute l'information facilement accessible : l'entrée est libre, la clientèle peut circuler dans les rayons à sa guise, les produits sont étalés à la vue de tous avec leur prix clairement indiqué ; ce sont là les grandes nouveautés amenées par des établissements comme Le Bon Marché. Mais cette impression est trompeuse. Comme nous venons de le voir en soulignant la maîtrise de l'espace d'Octave, la clientèle est en réalité constamment manipulée, désorientée par toutes sortes de ruses et tromperies, poussée à acheter des objets dont elle n'a pas besoin. Véronique Cnockaert a donc tout à fait raison lorsqu'elle décrit le Bonheur des Dames comme un « piège insidieusement démocratique ». (2016, p. 164) Le choix de l'acheteuse typique ne sera donc vraisemblablement pas plus éclairé que celui de l'électeur moyen. Parmi les clientes du magasin représentées dans le roman, une seule, Mme Bourdelais, « d'un flair de bourgeoise sage et pratique, allant droit aux occasions, usant des grands magasins avec une telle adresse de bonne ménagère, exempte de fièvre, qu'elle y réalisait de fortes économies » (*Au Bonheur des Dames*, Pl., t. III, p. 464), est capable de résister à la tentation, de ne pas céder aux pièges qui lui sont constamment tendus, de ne pas se laisser pousser à des dépenses ruineuses et superflues ; et même elle n'est pas invulnérable.²⁶¹

²⁶⁰ Dans son étude du Bon Marché, Michael B. Miller souligne un autre lien entre le grand magasin et la société républicaine : « *In one respect the Bon Marche came to serve essentially the same role as the Republican school system, at least for those of middle-class means or middle-class aspirations. It became a bourgeois instrument of social homogenization, a means for disseminating the values and life style of the Parisian upper middle-class to French middle-class society as a whole. It did this by so lowering prices that the former's possessions became mass-consumer items. But it also did this by becoming a kind of cultural primer. The Bon Marche showed people how they should dress, how they should furnish their home, and how they should spend their leisure time. It defined the ideals and goals for French society. It illustrated how successful people or people who wished to be successful or people on their way to becoming successful lived their lives. All this it did in ways that fit the upper-middle-class mold. In its pictures and in its displays the Bon Marche became a medium for the creation of a national middle-class culture.* » (1981, p. 183)

²⁶¹ Octave a compris que chaque cliente a une faiblesse qu'il peut exploiter. « Mais son idée la plus profonde était, chez la femme sans coquetterie, de conquérir la mère par l'enfant ; il ne perdait aucune force, spéculait sur tous les sentiments, créait des rayons pour petits garçons et fillettes, arrêtaient les mamans au passage, en offrant aux bébés des images et des ballons. » (*Au Bonheur des Dames*, Pl., t. III, p. 612) Le calcul s'avère juste : « près du salon de lecture, elles retrouvèrent Mme Bourdelais et ses trois enfants. Les petits étaient chargés de paquets [...] – Toi aussi ! dit en riant Mme Desforges [...] – Ne m'en parle pas ! s'écria Mme Bourdelais. Je suis furieuse... Ils

On peut lire ici une métaphore de l'élitisme politique de Zola : seuls quelques rares électeurs, dotés de compétences exceptionnelles, ont la capacité de faire un choix pleinement éclairé.

Un trait commun chez ces deux figures est que leur puissance s'appuie sur un savoir solide malgré leur parcours scolaire relativement limité (qui demeure cependant bien supérieur à celui des personnages ouvriers) et leur absence de savoir livresque. Aristide a reçu une « éducation hâtive » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 64) ; Octave, au collège, « pourrissait parmi les cancre » (*Au Bonheur des Dames*, Pl., t. III, p. 449) et il a connu, rappelons-le, des échecs répétés au baccalauréat. Ni un ni l'autre n'est, à aucun moment, représenté en train de lire. Pourtant, ils savent ce qu'ils ont besoin de savoir ; ils possèdent une sorte de savoir instinctif qui leur permet de comprendre les affaires, les femmes, leur époque « qui est un siècle d'action et de conquête, d'efforts dans tous les sens ». (Dossier préparatoire d'*Au Bonheur des Dames*, vol. IV, p. 48-49) Nous l'avons vu, Octave a également une compréhension intuitive de l'espace. On le voit, Zola réaffirme la supériorité du savoir concret sur le savoir livresque. Le premier permet de bien saisir et comprendre le réel et donc de tirer son épingle du jeu dans la société moderne, alors que, nous l'avons souligné, l'apprentissage livresque trop poussé peut mener à une perte de contact avec le réel, surtout chez des personnages qui n'ont pas le bagage intellectuel et scolaire pour le mener correctement.

Comme toutes les autres figures républicaines que Zola célèbre, Octave et Aristide sont d'infatigables travailleurs. Contrairement à ceux de Silvère, Florent et Étienne, leur travail les passionne et les comble, leur permet de se réaliser pleinement, de déployer toute leur imagination et leur créativité. Dès la première apparition d'Octave dans *Pot-Bouille*, on apprend que « [l]e commerce le passionnait, le commerce du luxe de la femme, où il entre une séduction, une possession lente par des paroles dorées et des regards adulateurs. » (Pl., t. III, p. 13) À cet égard, ils paraissent même supérieurs au docteur Pascal qui, quoique connoté positivement à pratiquement tous les égards et passionné par ses travaux, regrette que ceux-ci l'aient poussé à s'enfermer dans une tour d'ivoire²⁶² ; de façon significative, il abandonne pratiquement ses

vous prennent par ces petits êtres maintenant ! Tu sais si je fais des folies pour moi ! Mais comment veux-tu résister à des bébés qui ont envie de tout ? J'étais venue les promener, et voilà que je dévalise les magasins ! » (*Ibid.*, 639) Elle tente de se refaire en prenant ce qui est offert gratuitement : « Mme Bourdelais, désireuse de rattraper ses dépenses, avait de nouveau conduit ses trois enfants au buffet ». (*Ibid.*, 642)

²⁶² « Ah ! que n'avait-il vécu ! Certaines nuits, il arrivait à maudire la science, qu'il accusait de lui avoir pris le meilleur de sa virilité. Il s'était laissé dévorer par le travail, qui lui avait mangé le cerveau, mangé le cœur, mangé les muscles. De toute cette passion solitaire, il n'était né que des livres, du papier noirci que le vent emporterait sans doute, dont les feuilles froides lui glaçaient les mains, lorsqu'il les ouvrait. Et pas de vivante poitrine de

recherches lorsque commence son idylle avec sa nièce Clotilde. Au contraire, l'emploi d'Aristide et Silvère les met sans cesse en contact des femmes et fait appel à leurs sens, à leurs passions et à leurs instincts plus qu'à leur intellect.

Mais ce travail est surtout important dans ses effets. Malgré ses résultats délétères, l'œuvre de ces deux hommes est célébrée par Zola parce qu'elle provoque, sur le plan symbolique, une rupture brutale avec le passé, une entrée subite dans la modernité entrevue avec enthousiasme par Zola. Dans *L'Argent*, la Banque Universelle de Saccard révolutionne littéralement le Proche-Orient, qui en quelques années d'ignorant, endormi et arriéré devient dynamique, plein de vie et d'activité, prospère, pleinement connecté à l'économie européenne. À la fin du roman, malgré le krach de la Banque, le « rêve [...] d'un Orient débarbouillé de sa crasse, tiré de son ignorance, jouissant du sol fertile, du ciel charmant, avec tous les raffinements de la science » (Pl., t. V, p. 77) semble en voie de réalisation :

et, de ces ruines chaudes encore, [Mme Caroline] sentait déjà germer, s'épanouir au soleil toute une floraison. [...] Elle revoyait la côte enchantée de Beyrouth, où s'élevaient, au milieu d'immenses magasins, les bâtiments de l'administration, dont elle était en train d'épousseter le plan [...] Et cette gorge du Carmel, [...] tout un peuple y avait poussé [...] Le village de cinq cents habitants [...] était à présent une ville, plusieurs milliers d'âmes, toute une civilisation, des routes, des usines, des écoles, fécondant ce coin mort et sauvage. Puis, c'étaient les tracés, les nivellements et les profils, pour la ligne ferrée de Brousse à Beyrouth par Angora et Alep [...] [M]ais déjà la vie affluait de partout, le sol de l'antique berceau venait d'être ensemencé d'une nouvelle moisson d'hommes, le progrès de demain y grandirait [...] N'y avait-il pas là le réveil d'un monde, l'humanité élargie et plus heureuse ? (*Ibid.*, 397-398)

Zola, on le voit, défend avec enthousiasme et sans la moindre réserve la mission civilisatrice de la France : sous sa plume, le Proche-Orient apparaît comme un vaste territoire vierge, sans culture, sans civilisation, sans avenir, ne demandant donc qu'à être conquis, exploité et amené à un stade supérieur de développement, et dont les habitants sont des entités tout à fait négligeables, à peine dignes de mention.

femme à serrer contre la sienne, pas de tièdes cheveux d'enfant à baiser ! Il avait vécu seul dans sa couche glacée de savant égoïste, il y mourrait seul. Vraiment, allait-il donc mourir ainsi ? ne goûterait-il pas au bonheur des simples portefaix, des charretiers dont les fouets claquaient sous ses fenêtres ? Il s'enflammerait à l'idée qu'il devait se hâter, car bientôt il ne serait plus le temps. Toute sa jeunesse inemployée, tous ses désirs refoulés et amassés lui remontaient alors dans les veines, en un flot tumultueux. » (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1047)

L'œuvre d'Octave est elle aussi révolutionnaire, changeant le cours de l'histoire. Le Bonheur des Dames inaugure de façon spectaculaire l'ère du grand magasin. La critique a d'ailleurs noté que le romancier force délibérément le trait : le petit commerce n'a pas été aussi dévasté que le roman ne le suggère, et le Bonheur des Dames égale en cinq ans le développement que ses modèles, Le Bon Marché et Le Louvre, ont mis en réalité trente ans à atteindre. (Cnockaert, 2007, p. 21-22) Ceci dans le but d'accentuer la portée symbolique prêtée par le texte à l'œuvre d'Octave. Évidemment, le grand magasin est une innovation avec plusieurs effets négatifs. Ses premières victimes, dans la vraie vie et encore plus dans le roman, sont les représentants du vieux commerce. Zola minimise en tenant ces victimes responsables de leur infortune²⁶³ : « Je prendrai [...] un mercier, une lingère, un bonnetier, et je les montrerai ruinés, conduits à la faillite. Mais je ne pleurerai pas sur eux, au contraire : car je veux montrer le triomphe de l'activité moderne ; ils ne sont plus de leur temps, tant pis ! ils sont écrasés par le colosse » (Dossier préparatoire d'*Au Bonheur des Dames*, vol. IV, p. 54-57 ; souligné dans le texte), note-t-il dans l'ébauche. En fin de compte, leur ruine est présentée comme un mal nécessaire au triomphe du commerce moderne avec ses grands magasins lumineux, organisés rationnellement, réduisant les prix et réunissant sous un même toit les marchandises auparavant éparpillées entre plusieurs petites boutiques vétustes et peu accueillantes.

Bilan de la section 3.3

Les personnages étudiés ici ont en commun, comme le docteur Pascal, d'être des travailleurs infatigables, condition *sine qua non* de la réussite, des grandes réalisations. Pour Zola, comme nous l'avons vu au chapitre II, la République doit s'édifier graduellement, sans révolution, comme l'œuvre littéraire, grâce à un travail quotidien. Ils sortent également du lot par leur *regard* à la fois réaliste et optimiste, qui les distingue des Silvère, Florent et Étienne, romantiques et naïfs, ainsi que des Macquart, Lantier et Chouteau, plus réalistes mais cyniques. La force de ces personnages leur vient aussi d'un savoir pratique qui n'est pas acquis mais inné, instinctif : Octave et son sens de la femme ainsi que sa maîtrise de l'espace, par exemple. Le

²⁶³ À cet égard, certains critiques de l'époque soulignent que Zola a noirci le tableau du petit commerce, le montrant plus arriéré qu'il ne l'est en réalité au moment de la diégèse (1864-1869). Ainsi, le romancier Louis Desprez lui écrit, le 4 mars 1883 : « Quant au Vieil Elbœuf [*sic.*], je le trouve trop 1820, trop moisi, trop vieillot, trop lugubre. Le petit commerce de nos jours a obéi dans une certaine mesure à l'impulsion du grand, il est très loin de la cambuse de Balzac. » (*Lettres inédites de Louis Desprez à Émile Zola*, p. 63) La remarque est juste. Ce que Desprez relève n'est pas le résultat d'une erreur, mais d'un choix délibéré de Zola : « Ils gardent un petit cousin à eux qu'ils élèvent dans l'ancien commerce de Balzac[.] Le type d'autrefois que j'opposerai au type d'aujourd'hui. » (Dossier préparatoire d'*Au Bonheur des Dames*, vol. IV, p. 84-87) Le romancier exagère sciemment le retard du petit commerce pour mieux le tenir responsable de ses malheurs.

savoir livresque est dévalorisé à cet égard. Pascal est un des seuls véritables intellectuels du cycle, et le seul parmi les personnages républicains que glorifie Zola. Tous les autres ne lisent pas, sont même anti-intellectuels. En revanche, de nombreux mauvais républicains ont en commun d'être des lecteurs, d'avoir un surplus négatif de savoir. La lecture, particulièrement chez le personnage qui n'a pas le bagage intellectuel nécessaire pour la comprendre, peut mener à une fuite hors du réel ; impossible alors de créer quoi que ce soit de concret. Il y a donc un lien entre République et savoir chez Zola²⁶⁴.

Octave et Aristide ont enfin en commun d'être des audacieux qui finissent par subir le contrecoup de leur action, par être pris à leur propre jeu. Le premier est vaincu par une représentante du sexe qu'il a exploité et brutalisé pour assurer son succès commercial. Le second voit sa création s'emballer : il en a perdu le contrôle, l'a amenée si près du Soleil que ses ailes ont fondu. Corinne Saminadayar-Perrin note que « la passion d'artiste qui anime le spéculateur amène des dérèglements incontrôlés de l'imaginaire, des excès et des dérapages peu compatibles avec le travail scientifique et raisonné du récit dont se réclame le romancier naturaliste²⁶⁵ [...] » (2004, p. 57) Dans le premier cas, la néguentropie triomphe graduellement de l'entropie ; Denise impose au Bonheur des Dames une organisation plus rationnelle, particulièrement dans la question du rapport avec les employés, auparavant gérés de façon chaotique et peu rationnelle, ce qui nuisait autant à ceux-ci qu'à la maison. En revanche, la Banque Universelle meurt de son excès d'entropie, de son absence presque totale d'ordre.

Encore une fois, les figures évaluées positivement par Zola sont systématiquement éclairées par des figures de repoussoirs : Macquart et Lantier, qui partagent avec des personnages comme Octave et Aristide certains traits valorisés par Zola (force de séduction, succès avec les femmes, voire exploitation de celles-ci à des fins économiques²⁶⁶ ; assurance, confiance en soi ; regard

²⁶⁴ Nous reviendrons sur la question de l'éducation dans la conclusion de ce chapitre.

²⁶⁵ Saminadayar-Perrin précise : « Cette ambiguïté caractéristique du personnage accuse la double postulation propre au récit naturaliste, qui revendique la simplicité logique tout en travaillant à la dramatisation de l'intrigue ; elle se projette à grande échelle dans l'antagonisme qui structure le couple Gundermann / Saccard. » (2004, p. 57)

²⁶⁶ Chez Octave, tous ces traits s'expliquent en partie par son apparence physique. Il est « grand, brun, beau garçon, avec ses moustaches et sa barbe soignées ». (*Pot-Bouille*, Pl., t. III, p. 11) Il a « une main belle, aux ongles correctement taillés » (*Ibid.*, 12), des « yeux couleur de vieil or, d'une douceur de velours » (*Ibid.*, 11), « que des femmes disaient irrésistibles ». (*Ibid.*, 172) Les hommes aussi méticuleux dans leurs soins corporels sont plutôt rares chez Zola ; sa « passion d'une mise correcte » (*Ibid.*, 14) le rapproche des repoussoirs comme Macquart et Lantier. Comme Silvère et Étienne, il a aussi un physique mêlant le « masculin » (grandeur, barbe, larges épaules) et le « féminin » (coquetterie presque excessive, « rire perlé » [*Ibid.*, 11]), dualité soulignée ici : « Avec ses larges épaules, il était femme, il avait un sens des femmes qui, tout de suite, le mettait dans leur cœur. » (*Ibid.*, 12) Dans son cas, pourtant, ce contraste n'est pas source de problèmes, au contraire : son « côté féminin » (*Ibid.*, 245), autant

dépourvu de naïveté), sont en revanche des paresseux absolus qui détestent le travail, ne sauraient créer quoi que ce soit, cherchent avec succès à se faire entretenir par des femmes travailleuses, n'apparaissent en somme que comme des destructeurs laissant ruines et désolation dans leur sillage : Joséphine Gavaudan morte à l'ouvrage après deux décennies comme bête de somme au service de Macquart, la boutique de Gervaise mangée par Lantier, puis celle de Virginie.

Octave et Aristide apparaissent, malgré leurs indéniables défauts, comme des figures républicaines positives grâce à leur puissance créative leur permettant d'amener la modernité et le progrès social²⁶⁷. En ce sens, ils préfigurent les héros républicains de l'œuvre utopique. « Même si Saccard représente d'une part la bourgeoisie jouisseuse exilée de la Cité heureuse, il est d'autre part le modèle du héros fondateur par sa volonté ferme de réaliser ses idées. » (Scharf, 2011, p. 111) Rappelons-le, la cité phalanstérienne d'*Au Bonheur des Dames* n'est pas sans lien avec la cité ouvrière mise sur pied par Luc Froment dans *Travail*. Ce dernier fonde une grande entreprise comme le font Octave et Aristide. Les entreprises de Saccard, dans *L'Argent*, colonisent et développent le Proche-Orient, comme le fera un des fils de Mathieu Froment pour l'Afrique dans *Fécondité*. Plus globalement, l'homologie repose dans le fait que tous ces personnages sont célébrés pour leur puissance et leur force, qui leur permettent de triompher et d'écraser leurs rivaux. La principale différence, nous l'avons vu, est que le troisième Zola fait de ses protagonistes des figures nettement moins complexes auxquelles il n'attribue aucun défaut ; pour ne citer que cet exemple, les amants volages cèdent la place aux

sur le plan physique que psychologique, se traduit par un « sens de la femme » (*Ibid.*) qui lui permet de comprendre la gent féminine et de l'exploiter à des fins commerciales.

²⁶⁷ Ce changement est particulièrement étonnant après *La Curée*, où Saccard n'est qu'un profiteuse. Il achète des immeubles voués à l'expropriation et à la destruction dans le cadre des travaux haussmanniens et les revend ensuite au double ou au triple du prix grâce à toutes sortes de manœuvres malhonnêtes. Ses portraits physiques successifs sont révélateurs de ce changement de perspective. À sa première apparition, il est « [p]etit, la mine chafouine ». (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 63) Dans *La Curée*, son apparence n'a pas changé. « Petit, la mine chafouine », il a une « personne grêle, rusée, noirâtre ». (Pl., t. I, p. 336) Mais, à sa dernière apparition, le portrait se modifie : « L'âge ne mordait pas sur sa petite personne, ses cinquante ans n'en paraissaient guère que trente-huit, il gardait une maigreur, une vivacité de jeune homme. Même, avec les années, son visage noir et creusé de marionnette, au nez pointu, aux minces yeux luisants, s'était comme arrangé, avait pris le charme de cette jeunesse persistante, si souple, si active, les cheveux touffus encore, sans un fil blanc. » (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 15) Désormais, son trait physique le plus frappant est son apparence de jeunesse. Les traits négatifs (petite taille, maigreur), sont encore présents mais fortement atténués ; surtout, l'adjectif « chafouin » disparaît. Son changement d'apparence indique que le personnage a changé de nature, que le jugement porté sur lui s'est transformé. Il explique aussi son pouvoir de séduction : « On comprend qu'une femme puisse s'intéresser à lui. » (Dossier préparatoire de *L'Argent*, vol. VIII, p. 296-297) Rappelons d'ailleurs que l'action de *L'Argent* s'ouvre quelques mois seulement après la fin de celle de *La Curée* : le personnage n'a pas eu le temps d'évoluer de façon importante.

époux loyaux et dévoués. Mais le lyrisme et l'utopisme des *Quatre Évangiles* ne peut masquer le fait que les Froment sont eux aussi des conquérants sans scrupule.

Zola, dans les deux romans que nous avons étudiés ici, inclut un personnage n'ayant aucun impact sur l'intrigue et dont le seul rôle est de rendre plus claire l'évaluation idéologique du protagoniste, de verrouiller le sens du texte, la morale de l'histoire, comme s'il craint que son message ne soit pas suffisamment clair autrement. Dans *Au Bonheur des Dames*, ce rôle est dévolu au camarade d'Octave au collège de Plassans, Paul de Vallagnosc, ancien premier de classe désormais fonctionnaire médiocre et mal rémunéré, être sans volonté, niant le progrès et l'utilité de l'effort, affectant une indifférence au monde qui s'avère d'ailleurs hypocrite. Certes, Octave a ses défauts, et son magasin ruine de nombreux commerçants. Mais, semble dire Zola, un homme, s'il n'est pas un Mouret, sera un Vallagnosc. Celui-ci n'a donc d'autre fonction dans l'économie romanesque que celle de repoussoir²⁶⁸.

Le personnage interprétant de *L'Argent* est Mme Caroline, adjuvante et maîtresse d'Octave. Mais le processus d'évaluation du protagoniste se fait ici selon une dynamique totalement différente. Christophe Charle souligne qu'un tournant décisif a lieu au sein des *Rougon-Macquart* « quand l'auteur s'invente un double²⁶⁹ qui prend place dans l'œuvre et rompt définitivement avec le regard médical initial. » (2004, p. 19) Ces personnages hors-champ, autonomes, échappant aux déterminismes qui régissent les autres personnages parce qu'ils sont en dehors de l'action principale, sont chargés de fournir le sens de l'œuvre, la « morale » de l'histoire. (*Ibid.*, 19-20) Mme Caroline est un des « personnages-embrayeurs » définis par

²⁶⁸ Les retrouvailles entre les deux anciens camarades sont l'occasion pour Zola d'exprimer sa philosophie à travers son personnage : « Toute la joie de l'action, toute la gaieté de l'existence sonnaient dans ses paroles. Il répéta qu'il était de son époque. Vraiment, il fallait être mal bâti, avoir le cerveau et les membres attaqués, pour se refuser à la besogne, en un temps de si large travail, lorsque le siècle entier se jetait à l'avenir. Et il raillait les désespérés, les dégoûtés, les pessimistes, tous ces malades de nos sciences commençantes, qui prenaient des airs pleureurs de poètes ou des mines pincées de sceptiques, au milieu de l'immense chantier contemporain. Un joli rôle, et propre, et intelligent, que de bâiller d'ennui devant le labeur des autres ! » (*Au Bonheur des Dames*, Pl., t. III, p. 451-452) L'énergie et la vigueur d'Octave l'opposent à la « jeunesse dorée » du Second Empire à laquelle Zola reproche son manque de virilité. (Cnockaert, 2007, p. 81) À travers Vallagnosc, il critique également le schopenhauerisme des années 1880 (*Ibid.*, 93) ; il s'agit encore une fois d'un anachronisme assumé dans un roman censé se dérouler en 1864-1869.

²⁶⁹ « Me mettre tout entier là-dedans », écrit Zola à propos de Mme Caroline dans l'ébauche du roman. (Dossier préparatoire de *L'Argent*, vol. VIII, p. 436-437) L'autre exemple évident, au sein des *Rougon-Macquart*, est le romancier Sandoz (*L'Œuvre*), « autoportrait transparent de l'auteur, qui tire les conclusions de l'échec de l'artiste. » (Charle, 2004, p. 20) Dans le cycle suivant, celui des *Trois Villes*, le porte-parole devient le héros : c'est Pierre Froment, prêtre ayant perdu la foi.

Philippe Hamon : ce sont « les marques de la présence en texte de l'auteur, du lecteur, ou de leurs délégués : personnages "porte-parole" [...], etc. » (1972, p. 95)

Ce double de plus en plus transparent de l'intellectuel inséré dans l'action romanesque jouit de deux privilèges : l'ubiquité sociale le fait échapper partiellement au déterminisme des héros antérieurs et le don de double vue lui permet de saisir le sens de l'histoire, malgré la fiction de la quête et de l'enquête sur laquelle se moule l'action des nouveaux romans. (Charle, 2004, p. 20)

Si elle n'agit guère, se contentant d'observer et de juger, Mme Caroline occupe, contrairement à Vallagnosc, une place importante dans le roman, au point où elle peut en apparaître comme la véritable protagoniste. « Elle est centrale, et je la place dans une série de catastrophes, dont elle se relève toujours » (Dossier préparatoire de *L'Argent*, vol. VIII, p. 314-315), écrit Zola dans sa fiche personnage. Surtout, elle a de grandes qualités intellectuelles et morales²⁷⁰ qui l'investissent d'une certaine autorité textuelle ; Zola s'assure de lui donner tout ce qu'il faut pour pouvoir jouer adéquatement son rôle, et il est clair qu'elle est en grande partie conçue dans cette intention. Ainsi, elle énonce la morale du roman lorsqu'elle se range entièrement aux vues d'Aristide :

Il avait raison : l'argent, jusqu'à ce jour, était le fumier dans lequel poussait l'humanité de demain ; l'argent, empoisonneur et destructeur, devenait le ferment de toute végétation sociale, le terreau nécessaire aux grands travaux qui facilitaient l'existence. (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 398)

On remarque que Zola, dans sa volonté de donner à ces romans une morale optimiste²⁷¹ sur la beauté de la vie, et donc sur la nécessité de la spéculation effrénée et plus largement d'un

²⁷⁰ « L'amour de la vie pour la vie, quand même, malgré le pessimisme. Tout croule, mais l'invincible espoir en la vie qui est sans ce[ss]e en travail. Dire la vérité quand même, et espérer. [...] Pas de sensiblerie, pas de préjugés. Libre dans la vie, un peu homme. Connaissant tout l'ignoble de l'homme, délicate, et comment elle s'en sauve. A passé par toutes les misères, battue, lâchée, et n'en est pas moins gaie, courageuse, et belle. Elle aime vivre, pourquoi ? elle n'en sait rien - Elle est comme l'humanité, qui vit dans la misère affreuse, ragaillardie par la jeunesse de chaque génération. » (Dossier préparatoire de *L'Argent*, vol. VIII, p. 312-315) La sagesse du personnage est accentuée par son portrait physique : elle n'a, au début du roman, que trente-six ans, mais ses cheveux sont déjà entièrement blancs. (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 278)

²⁷¹ *Au Bonheur des Dames* est un roman charnière au sein des *Rougon-Macquart* par son ton nouveau. Rappelons le célèbre début de l'ébauche du roman : « Je veux dans *Au Bonheur des Dames* faire le poème de l'activité moderne. Donc, changement complet de philosophie : plus de pessimisme d'abord, ne pas conclure à la bêtise et à la mélancolie de la vie, conclure au contraire à son continuel labeur, à la puissance et à la gaieté de son enfantement. En un mot, aller avec le siècle, exprimer le siècle, qui est un siècle d'action et de conquête, d'efforts dans tous les sens. Ensuite, comme conséquence, montrer la joie de l'action et le plaisir de l'existence ; il y a certainement des gens heureux de vivre, dont les jouissances ne ratent pas et qui se gorgent de bonheur et de succès [...] » (Dossier préparatoire d'*Au Bonheur des Dames*, vol. IV, p. 48-49) « Ainsi, sur le plan mythique, un nouveau *fatum*, propice, intervient. La maladie du crime fondateur et de la lésion originelle, qui pèse sur la série à

capitalisme peu ou pas réglementé (Saccard, nous l'avons vu, multiplie sciemment les entorses au Code en prétextant que tous font ainsi, ce que le texte ne condamne pas), brutal et sans scrupule, laisse ses hommes d'affaires s'en tirer à bon compte. Certes, il souligne leurs nombreux défauts : Octave exploite et maltraite les femmes, qu'elles soient ses clientes ou ses amantes, et se montre indifférent au sort de ses employés qu'il ne commence à mieux traiter que parce qu'on lui a expliqué que c'était dans son intérêt ; Aristide est antisémite, égoïste, brouillon, trop passionné, volage. Certes, l'écrivain montre sans complaisance les effets négatifs de leur action commerciale : dans *Au Bonheur des Dames*, la destruction du petit commerce du quartier ; dans *L'Argent*, la ruine de milliers de petits épargnants. D'ailleurs, le succès prodigieux de sa Banque Universelle est dû, en grande partie, à des manœuvres financières illégales et dangereuses²⁷² qui gonflent artificiellement la valeur de ses actions et contribuent également à son effondrement spectaculaire²⁷³. Une bonne part du génie de Saccard consiste donc, semble-t-il, tout simplement à aller plus loin que les autres grands brasseurs d'affaires dans la prise de risque, capacité qui s'avère en fin de compte désastreuse. Pourtant, Zola fait un éloge parfois exagéré de ces deux figures, se démène à montrer qu'elles sont positives, qu'elles amènent le progrès. Le monologue interne de Mme Caroline à la fin de *L'Argent* a pour but de rappeler la morale du roman, comme le fait Paul de Vallagnosc par sa seule présence comme repoussoir dans le roman sur le grand commerce. Invraisemblablement, pas un des actionnaires ruinés par l'effondrement de la Banque Universelle ne condamne

partir de *La Fortune des Rougon* [sic.], cède à la bénédiction, qui se manifeste dans ce texte sous la forme des mânes bénéfiques et bénéficiaires de Mme Hédouin, souriant dans son cadre d'or et veillant sur la fortune des Mouret. Sur le plan politique et social, la satire féroce des premiers romans cède, à quelques anachronismes près, à une étonnante apologie du capitalisme sévissant du régime impérial. » (Baguley, 2002a, p. 196-197)

²⁷² Voici les principaux chefs d'accusation portés contre Saccard suite au krach : « le capital sans cesse augmenté pour enfiévrer les cours et pour faire croire que la société possédait l'intégralité de ses fonds ; la simulation de souscriptions et de versements non effectués, grâce aux comptes ouverts à Sabatani et aux autres hommes de paille, lesquels payaient seulement par des jeux d'écritures ; la distribution de dividendes fictifs, sous forme de libération des anciens titres ; enfin, l'achat par la société de ses propres actions, toute une spéculation effrénée qui avait produit la hausse extraordinaire et factice, dont l'Universelle était morte, épuisée d'or. » (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 381)

²⁷³ David F. Bell souligne que, s'il est très risqué pour une entreprise d'acheter ses actions, le but ultime d'Aristide ce faisant relève d'une logique supérieure : il s'agit d'avoir à sa merci les « *short-sellers* », c'est-à-dire d'exclure du jeu ceux qui spéculent sur une baisse de la Banque universelle. Il échoue dans son duel contre Gundermann, mais pas parce que sa logique est fautive. Malgré que Zola tente de montrer que ce projet relève du rêve, rien dans le récit n'empêche formellement la possibilité du succès. (1988, p. 161-162) Bell note aussi que le banquier Gundermann, personnage se voulant toujours d'une logique froide et absolue, qui considère qu'une action a une valeur qu'elle ne peut raisonnablement dépasser sans être artificielle, et donc que la chute de la Banque Universelle est mathématiquement inévitable, est néanmoins surpris par l'ampleur de la réussite de Saccard. Il s'oppose à lui (on remarque qu'il ne se contente pas de laisser agir les « forces du marché ») non pas parce qu'il s'inquiète d'une hausse excessive du marché, mais parce qu'il espère écraser ce rival menaçant. Pour ce faire, il devient de plus en plus similaire à Saccard, spéculant sur la chute de sa Banque malgré des pertes colossales. Il devient donc, lui aussi, un parieur passionné dans son combat contre Aristide. (*Ibid.*, 155-158)

Saccard ; au contraire, tous ceux que croise Mme Caroline réitèrent leur foi absolue en son génie.

On ne peut donc, pour terminer, que rappeler la grande ambiguïté de ses figures, la complexité de l'évaluation idéologique dont ils font l'objet.

A travers le personnage de Saccard, génie de la spéculation et poète de l'argent, Zola esquisse à la fois un idéal et une contre-utopie de la fiction. Un idéal : Saccard métamorphose effectivement le monde et crée du réel par la seule puissance du crédit qu'il sait assurer à ses discours et à ses récits ; prophète et visionnaire, toutes qualités que pourrait revendiquer l'écrivain Zola, il se fait créateur par la force de l'imagination et l'efficacité de sa parole. Une contre-utopie : le rêve oriental ne s'incarne qu'au prix des pires cataclysmes financiers, lesquels mettent un terme aux succès de l'entreprise, et la fortune de la fiction se construit aux dépens de la crédulité naïve du public – Saccard ne réussit que parce que l'imaginaire constitue à la fois un besoin et un piège, et qu'il vit dans une société de mauvais lecteurs, qui sont ses victimes vampirisées plus que ses interlocuteurs lucides. (Saminadayar-Perrin, 2004, p. 62)

3.4) La République quotidienne

La République zolienne se construit largement par la science (le docteur Pascal), les arts, le commerce (Octave, Aristide) ; cela ne signifie pas que les classes populaires et les personnes ordinaires n'ont pas leur place, ne sauraient avoir leur mot à dire. Cette République, comme nous le verrons ici, est également portée et incarnée par des individus qui n'ont rien d'extraordinaire, si ce n'est la force physique du forgeron Goujet, qui se contentent de mener une vie banale et bien rangée marquée par le travail régulier et la modération des mœurs²⁷⁴, qui ne possèdent pas une puissance créatrice hors du commun, qui ne cherchent pas à se mêler de politique et amener le progrès, mais qui livrent malgré tout un discours sur elle.

3.4.1) Les bons ouvriers : Gervaise Macquart, Coupeau, Goujet

Nous avons affaire ici à trois personnages importants du premier roman ouvrier de Zola, *L'Assommoir*. La protagoniste, Gervaise²⁷⁵, fille d'Antoine Macquart et de Joséphine

²⁷⁴ Du moins, dans le cas du couple Gervaise-Coupeau, jusqu'à leurs chutes respectives.

²⁷⁵ Sur le plan de la personnalité, Gervaise n'est pas sans ressemblance avec « La femme du travailleur », qui fait l'objet d'un chapitre de l'ouvrage déjà évoqué de Denis Poulot, *Le Sublime* (1870). Elle est en effet « une bonne ménagère, secondant dignement son mari, économe et travailleuse. » (1870, p. 183) Poulot note l'influence du mari sur la femme : « Le contact d'un mari honnête, l'estime qu'ils ont l'un pour l'autre contribuent beaucoup à conserver intacts les principes d'honnêteté qu'elle a reçus dans son jeune âge ; c'est un des points auxquels la femme tient le plus ; cette dignité les soutient dans les jours de peine. » (*Ibid.*, 184) Un passage en particulier est révélateur, même si Zola ne l'a pas noté en recensant le livre : « Le contact d'un mari honnête, l'estime qu'ils ont

Gavaudan, dont elle hérite la puissance de travail, apparaît pour la première fois dans *La Fortune des Rougon*. Peu après la mort de sa mère, excédée d'être exploitée par son père qui lui prend tout son salaire d'ouvrière blanchisseuse, elle quitte Plassans pour Paris avec Auguste Lantier, père de ses trois fils, Claude, Jacques²⁷⁶ et Étienne. Au début de *L'Assommoir*, abandonnée par son amant, elle entre chez Mme Fauconnier, blanchisseuse. Peu de temps après, elle marie le zingueur Coupeau²⁷⁷, ouvrier parfait²⁷⁸, laborieux et sobre, dont elle aura une fille, Anna, dite Nana. Le forgeron Goujet, lui, est « un colosse de vingt-trois ans, superbe, le visage rose, les yeux bleus, d'une force herculéenne ». (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 473) Il incarne du début à la fin l'ouvrier parfait, puissant, travaillant, économe, sobre, poli, respectueux, ne se mêlant pas de politique malgré ses convictions républicaines²⁷⁹. Un seul drame vient assombrir

l'un pour l'autre contribuent beaucoup à conserver intacts les principes d'honnêteté qu'elle a reçus dans son jeune âge ; c'est un des points auxquels la femme tient le plus ; cette dignité les soutient dans les jours de peine. » (*Ibid.*)

²⁷⁶ Dans *La Fortune des Rougon* et *L'Assommoir*, Gervaise n'a que deux fils, Claude (né en 1842) et Étienne (né en 1846). Or Zola rencontre une difficulté imprévue en préparant *La Bête humaine*. Étienne, avec sa prédisposition au crime, devait être le héros du roman judiciaire ; or, il a déjà servi comme protagoniste de *Germinal*, où il a pris une tournure autre qui l'empêche d'être repris. Zola résout la difficulté en donnant à Gervaise un troisième fils, Jacques, né en 1844. Le texte de *La Fortune* et de *L'Assommoir* n'a jamais été corrigé en conséquence.

²⁷⁷ Coupeau apparaît comme un mélange de l'ouvrier et de l'ouvrier mixte, deux types établis par Poulot. L'ouvrier, qui est juste en-dessous de l'ouvrier vrai, soit la crème de la crème, épargne peu et « fait quelquefois des dettes, mais paie régulièrement ce qu'il a promis » (1870, p. 35) ; « fait au moins 300 jours de travail par année » (*Ibid.*, 35) ; ne met pas suffisamment les soins nécessaires à l'éducation de ses enfants (*Ibid.*), alors que l'ouvrier vrai « leur consacre tout le temps libre que lui laisse le travail » (*Ibid.*, 22) et « concourt autant que son intelligence le lui permet à l'éducation de ses enfants » (*Ibid.*) ; boit quelquefois « un pichet de trop » (*Ibid.*, 36) ; sa mise est « toujours propre, mais sans recherche ». (*Ibid.*, 37) L'ouvrier mixte, lui, est en-dessous de l'ouvrier ; il « fait trois cents jours de travail par année, mais c'est le maximum » (*Ibid.*, 46) ; il boit les samedis, quoique ne se saoulant pas complètement, et prend parfois congé le lundi (*Ibid.*, 46-47) ; s'occuper de ses enfants l'ennuie (*Ibid.*, 49) ; il a une « mise propre, mais négligée ». (*Ibid.*) En somme, « l'ouvrier mixte est une bonne nature mais faible qui se laisse facilement entraîner. » (*Ibid.*, 55) C'est surtout ce dernier trait, la faiblesse, qui rattache Coupeau à l'ouvrier mixte : après son accident, il se laisse facilement pousser à aller à la taverne plutôt qu'au travail. Sa déchéance le fait passer par tous les autres niveaux, jusqu'à devenir le vrai sublime, alcoolique, dégoûtant, travaillant au plus 170 jours par année. (*Ibid.*, 84-96)

²⁷⁸ Coupeau, au début du roman, est si vertueux (il boit nettement moins que l'ouvrier et l'ouvrier mixte, par exemple) qu'il peut avoir l'air, comme Goujet, d'un « ouvrier vrai ». Il lui manque cependant la résilience de ce dernier. « Si un malheur le frappe – une blessure ou une maladie ; – que ses économies ou ses avances aient disparu malgré les secours de la société, il ne se laisse pas abattre ; c'est dans le travail qu'il trouve une consolation à l'amertume que sa situation à [*sic.*] fait naître ; ce n'est pas lui qui viendra faire étalage de son malheur [*sic.*] » (1870, p. 23) Coupeau, après son accident, fait l'inverse, s'apitoyant sur sort et tenant le travail responsable de son malheur.

²⁷⁹ Il est l'incarnation littéraire de l'« ouvrier vrai » défini par Denis Poulot : assidu au travail, économe, respectueux de sa famille, poli, sobre, propre. « Le véritable ouvrier [...] fait au moins trois cent jours de travail par année » (Poulot, 1870, p. 21) ; « [Les Goujet] faisaient de grosses journées ». (Pl., t. II, p. 474) Il « ne fait jamais de dettes ; [...] a toujours une avance, soit chez lui, à la caisse d'épargne ou en valeur de bourse » (Poulot, 1870, p. 22) ; « [Les Goujet] plaçaient plus du quart de leur quinzaine à la Caisse d'épargne. » (Pl., t. II, p. 474) « [S]'il a chez lui, soit ses vieux parents, soit ceux de sa femme, [il] les entoure de respects et d'attentions » (Poulot, 1870, p. 22) ; « Le dimanche, [Goujet] sortait avec sa mère, à laquelle il donnait le bras ; le plus souvent, il la menait du côté de Vincennes ; d'autres fois, il la conduisait au théâtre. » (Pl., t. II, p. 474) Il « est toujours poli et ne prononce jamais de paroles obscènes » (Poulot, 1870, p. 23) ; « [Goujet] était très poli, même un peu timide, malgré ses larges épaules. Les blanchisseuses du bout de la rue s'égayaient à le voir baisser le nez, quand il passait.

la vie de cet homme timide : son amour pour Gervaise, qui se refuse toujours à lui même s'il lui plaît, et dont il assiste, impuissant, à la déchéance.

Tous trois incarnent, avant la déchéance de Coupeau et Gervaise, une forme de vertu républicaine au jour le jour. Ce sont, au début du roman, des ouvriers parfaits. Ils se distinguent d'abord par leur ardeur et leur assiduité au travail. Avant de s'installer à son compte, où elle conserve un rythme tout aussi brutal, Gervaise fait des journées de douze heures chez Mme Fauconnier en plus d'être une ménagère exemplaire qui tient sa maison d'une propreté absolue. Elle retourne au travail trois jours après avoir accouché de Nana, alors qu'elle a déjà repris ses travaux domestiques. (*Ibid.*, 472) Coupeau, avant son accident, se montre lui aussi admirable : il ne se saoule pas et rapporte toujours intégralement ses paies. (*Ibid.*, 463) Il passe une nuit pratiquement blanche après la naissance de Nana, s'occupant d'elle pendant que Gervaise se repose, ce qui ne l'empêche pas de se rendre au travail de bon matin, comme tous les autres jours. (*Ibid.*, 472) Goujet, il va sans dire, ne manque jamais une journée de travail. Leur deuxième force à cet égard est leur habileté, leur savoir-faire évident. La blanchisseuse devient « une bonne ouvrière de fin » (*Ibid.*, 476) dont la sévère mais juste Mme Goujet fait l'éloge. (*Ibid.*, 538-539) Coupeau, dont le métier consiste à revêtir les toitures en zinc, montre, lui aussi, une adresse évidente. Il siffle en travaillant, aussi à l'aise que s'il travaillait tranquillement à la maison. « Il avait un sacré aplomb, un toupet du tonnerre, familier, bravant le danger. Ça le connaissait. C'était la rue qui avait peur de lui. » (*Ibid.*, 479)²⁸⁰ On peut même lire qu'« il coupait son zinc en artiste ». (*Ibid.*, 481) Goujet, enfin, apparaît par son habileté et sa force herculéenne comme un ouvrier exceptionnel, même lorsque comparé à Coupeau et Gervaise. Pour impressionner celle-ci, il construit à lui seul un boulon de quarante millimètres, opération qui, normalement, requiert au moins deux personnes. Regardons-le à l'œuvre :

Il n'aimait pas leurs gros mots, trouvait ça dégoûtant que des femmes eussent sans cesse des saletés à la bouche. » (Pl., t. II, p. 474) Il « ne s'enivre jamais » (Poulot, 1870, p. 22) ; « Goujet ne buvait plus qu'à sa suffisance [...] » (Pl., t. II, p. 474) Il « se tient très propre, d'une manière même recherchée » (Poulot, 1870, p. 23) ; « Goujet n'avait jamais un trou, sortait avec des bourgerons propres, sans une tache. » (Pl., t. II, p. 474) La principale liberté que prend Zola par rapport à sa source est de ne pas prêter à son ouvrier idéal une culture livresque. Les lectures de l'ouvrier vrai du *Sublime* sont, dans *L'Assommoir*, celles d'Auguste Lantier, le mauvais ouvrier. Comparons ces deux passages : « [L'ouvrier vrai] a chez lui l'*histoire de la Grande Révolution*, l'*histoire de Dix Ans*, les *Girondins* de Lamartine, l'*histoire du Deux-Décembre* ; on peut dire que l'histoire est sa lecture favorite. » (Poulot, 1870, p. 25) « [Lantier] possédait l'*Histoire de dix ans*, de Louis Blanc, [...] les *Girondins*, de Lamartine [...] » (Pl., t. II, p. 606)

²⁸⁰ Par une ironie cruelle, on peut lire ce passage alors que Coupeau est sur le point d'avoir son accident fatidique.

Un homme magnifique au travail, ce gaillard-là ! Il recevait en plein la grande flamme de la forge. Ses cheveux courts, frisant sur son front bas, sa belle barbe jaune, aux anneaux tombants, s'allumaient, lui éclairaient toute la figure de leurs fils d'or, une vraie figure d'or, sans mentir. Avec ça, un cou pareil à une colonne, blanc comme un cou d'enfant ; une poitrine vaste, large à y coucher une femme en travers ; des épaules et des bras sculptés qui paraissaient copiés sur ceux d'un géant, dans un musée. Quand il prenait son élan, on voyait ses muscles se gonfler, des montagnes de chair roulant et durcissant sous la peau ; ses épaules, sa poitrine, son cou enflaient ; il faisait de la clarté autour de lui, il devenait beau, tout-puissant, comme un bon Dieu. (*Ibid.*, 533)

Il apparaît comme un véritable surhomme, comme un ouvrier plus grand que nature et pratiquement divin dans sa force.

Le vouloir de ces trois personnages fait également l'objet d'un jugement positif. Les désirs de Gervaise, en particulier, ont l'avantage d'être clairement définis et tout à fait réalistes.

« Mon Dieu ! je ne suis pas ambitieuse, je ne demande pas grand-chose... Mon idéal, ce serait de travailler tranquille, de manger toujours du pain, d'avoir un trou un peu propre pour dormir, vous savez, un lit, une table et deux chaises, pas davantage... Ah ! je voudrais aussi élever mes enfants, en faire de bons sujets, si c'était possible... Il y a encore un idéal, ce serait de ne pas être battue, si je me remettais jamais en ménage ; non, ça ne me plairait pas d'être battue... Et c'est tout, vous voyez, c'est tout... » (*Ibid.*, 410-411)

Elle exprime également le souhait de mourir dans son lit. (*Ibid.*, 411) Plus tard, enhardie par les économies importantes que son ménage a réalisées, elle devient plus ambitieuse, rêvant de s'établir à son compte et de fonder sa propre blanchisserie qui lui permettra de se retirer tranquillement à la campagne, après vingt ans de travail assidu²⁸¹. (*Ibid.*, 476) Le texte s'emploie à montrer que ces projets sont tout à fait réalisables ; tout va pour le mieux pour le couple jusqu'à l'accident de travail dont est victime Coupeau. Ce dernier est encore moins exigeant, se contentant de vivre au jour le jour : « Lui, rigoleur, ne s'embarrassait pas de l'avenir. Les jours amenaient les jours, pardi ! On aurait toujours bien la niche et la pâtée. » (*Ibid.*, 417) Sa vision à court terme, on le voit, n'empêche pas les mariés, dans leurs premières

²⁸¹ Jacques Dubois écrit cependant : « Mais il y a ce fait que, dès le quatrième chapitre, Gervaise affirme son intention de louer une boutique, de s'établir patronne et, ouvrière, de s'élever à une position bourgeoise. Or, cette timide promotion sociale, à laquelle elle accèdera provisoirement, participe du désir inauthentique dans la mesure où elle répond à une recherche du prestige et où elle correspond à une estimation romantique des réalités. Par exemple, vanité et snobisme commandent à l'héroïne qui, dans sa boutique, "tient salon", ou bien met sur pied une fête splendide, destinée à "faire crever d'envie" les voisines, à "écraser les Lorilleux". La boutique est, en effet, la scène où l'on s'exhibe et où l'on rivalise. » (1973, p. 24)

années de vie conjugale, de mettre de côté une somme considérable. Goujet, enfin, ne veut que travailler régulièrement, vivre proprement, et mettre autant d'argent de côté que possible ; la seule passion dans sa vie bien réglée sera son amour inassouvi pour Gervaise. Personne ici n'aspire à vivre dans un pays de cocagne ; le texte s'emploie à montrer que l'objet du vouloir, chez ces personnages, est atteignable tant qu'ils continuent de bien se comporter. Leurs échecs ne s'expliquent pas, comme c'est le cas pour un Silvère, notamment, par une fuite hors du réel, par des rêves délirants et trop ambitieux ; ils sont plutôt dus à la malchance (l'accident de Coupeau), à l'influence néfaste du milieu (l'omniprésence des débits d'alcool), et à certains défauts intrinsèques sur lesquels nous reviendrons (prédisposition à l'alcoolisme chez Coupeau, faiblesse et orgueil de Gervaise).

Zola souligne aussi la force du regard des personnages étudiés ici. Notons d'abord que les trois se désintéressent de la politique. La question se pose à peine pour Gervaise, la politique étant, au XIX^e siècle, l'apanage des hommes, réalité que reflète le roman zolien. Coupeau et Goujet, que le texte approuve, considèrent que l'homme du peuple doit s'en tenir loin. Elle semble totalement inintéressante au premier parce qu'elle ne le concerne pas, n'a aucune incidence sur sa vie quotidienne :

« Ah bien ! vous êtes encore innocents de vous attraper pour la politique !... En voilà une blague, la politique ! Est-ce que ça existe pour nous ?... On peut bien mettre ce qu'on voudra, un roi, un empereur, rien du tout, ça ne m'empêchera pas de gagner mes cinq francs, de manger et de dormir, pas vrai ?... Non, c'est trop bête ! » (*Ibid.*, 455)

Si on peut lire que Goujet « s'occupait de politique, était républicain, sagement, au nom de la justice et du bonheur de tous » (*Ibid.*, 475), il s'en tient en réalité très loin. Il n'a pas participé à l'insurrection républicaine de décembre 1851²⁸², la même qui coûte la vie à Silvère et Miette, parce que les soulèvements révolutionnaires finissent toujours mal pour la classe populaire : « Et il donnait ses raisons : le peuple se lassait de payer aux bourgeois les marrons qu'il tirait des cendres, en se brûlant les pattes ; février et juin [1848] étaient de fameuses leçons ; aussi, désormais, les faubourgs laisseraient-ils la ville s'arranger comme elle l'entendrait. » (*Ibid.*) On

²⁸² Pendant celle-ci, il empêche même Coupeau d'être arrêté et vraisemblablement déporté : « C'était au 2-Décembre. Le zingueur, par rigolade, avait eu la belle idée de descendre voir l'émeute ; il se fichait pas mal de la République, du Bonaparte et de tout le tremblement ; seulement, il adorait la poudre, les coups de fusil lui semblaient drôles. Et il allait très bien être pincé derrière une barricade, si le forgeron ne s'était rencontré là, juste à point pour le protéger de son grand corps et l'aider à filer. » (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 475)

voit donc mal en quoi le forgeron « s'occupe » de politique. Il ne s'intéresse pas davantage à la République en intellectuel dans ses temps libres : « le soir, la lecture le fatiguait ; alors, il s'amusait à regarder ses images. » (*Ibid.*, 474) Aucun risque, donc, qu'il s'exalte, qu'il ait la tête tournée par les livres et soit poussé à agir, comme Silvère et Étienne. Le contraste entre Coupeau et Goujet, d'une part, et Lantier, de l'autre, est explicite. Seuls les oisifs ont le temps de s'intéresser à la politique, de lire les journaux et de discuter pendant de longues heures, comme le fait le chapelier. Plus profondément, Zola affirme dans *L'Assommoir*, encore une fois, que l'ouvrier doit savoir rester à sa place.

Plus globalement, leur regard a de la valeur par son réalisme, son optimisme sans naïveté. Nous l'avons vu, leurs objectifs sont tout à fait à leur portée selon le texte. Le rêve de bonheur que caresse Gervaise est atteignable, surtout pour une grosse travailleuse comme elle qui, de surcroît, a choisi comme mari un ouvrier sobre et vaillant²⁸³. Si elle échoue en fin de compte, c'est en grande partie à cause de la malchance et de l'influence néfaste de son milieu. D'esprit terre à terre, Gervaise, Coupeau et Goujet prennent le monde tel qu'il est et restent tout à fait modérés dans leurs attentes et leurs espoirs²⁸⁴, ce qui rend encore plus cruelle la déchéance des deux premiers et la déception amoureuse du dernier.

Sans être éduqués, Gervaise, Coupeau et Goujet en savent assez. Tous trois maîtrisent parfaitement leur métier et connaissent et appliquent, dans un premier temps du moins, les leçons de la sagesse populaire pour une vie heureuse : il faut aller au travail tous les jours, il ne faut pas se saouler même si le vin est nécessaire à l'ouvrier, il est important d'économiser autant que possible en cas d'imprévus (comme l'accident de Coupeau), etc. Leur niveau de savoir, quoique clairement limité, ne semble donc pas un facteur décisif de leur échec, et n'est à prime

²⁸³ Contrairement à sa mère, qui a épousé en Antoine Macquart un ouvrier dès le début paresseux et ivrogne.

²⁸⁴ La seule exception à cette règle survient lorsque Goujet, amoureux naïf manquant d'expérience et d'habileté avec les femmes du fait de sa timidité, propose à Gervaise de partir avec lui, car il ne souhaite pas la partager avec un autre et a remarqué que sa vie a commencé à mal tourner. La blanchisseuse reste saisie par ce projet qu'elle juge complètement impensable pour quelqu'un comme elle : « C'était un drôle de garçon tout de même, de lui proposer un enlèvement, comme cela se passe dans les romans et dans la haute société. » (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 616) Ce n'est pas qu'il fasse la cour à une femme mariée qui la choque, car cela se passe souvent ; mais son projet de quitter ensemble est complètement hors norme dans son milieu. « Ah bien ! autour d'elle, elle voyait des ouvriers faire la cour à des femmes mariées ; mais ils ne les menaient pas même à Saint-Denis, ça se passait sur place, et carrément. » (*Ibid.*) Sa façon d'aimer, si étrangère à ce que connaît Gervaise, ne peut être envisagée par la jeune femme qui se retrouve devant l'inconnu, sans repère. Ce passage montre le combat entre l'idéal et le réel. À travers cette idylle avortée, c'est toute la question de l'amour en régime réaliste qui se pose. Goujet, ici, se rapproche des républicains romantiques comme Silvère, lui qui colore la réalité d'un idéal inatteignable. Encore une fois, un personnage républicain échoue sur le plan amoureux parce qu'il est incapable de comprendre la femme qu'il a en face de lui.

abord pas présenté comme problématique. D'ailleurs, soulignons que le personnage connoté le plus négativement du roman, Lantier, est également le plus instruit, même si cette instruction demeure largement superficielle, destinée à impressionner les ignorants. L'éducation n'est donc pas suffisante en soi pour faire d'un individu un modèle de vertu. Sans surprise, du savoir des trois personnages étudiés ici découle une parole donnée comme raisonnable, pondérée et réaliste, qui est utilisée, notamment, pour exprimer des désirs tout à fait atteignables et énoncer des maximes simples mais pleines de sens.

Penchons-nous un peu plus sur cette parole. *L'Assommoir* est notamment célèbre pour son recours constant à l'argot, qui envahit tout l'espace romanesque, puisqu'il ne se confine pas aux dialogues, à la parole des personnages ouvriers, mais intègre la narration elle-même, notamment à travers l'usage fréquent du discours indirect libre. On assiste à une véritable démocratisation de la littérature : non seulement Zola fait-il parler le peuple (dont le statut de sujet légitime de la littérature n'est pas encore pleinement acquis) dans sa langue²⁸⁵, mais encore il semble affirmer que cette langue est véritablement littéraire en l'adoptant lui-même, en écrivant comme s'il avait lui aussi grandi dans le quartier de la Goutte-d'Or (ou du moins dans l'image qu'il s'en fait). La langue de *L'Assommoir* est donc un enjeu à la fois poétique et politique. C'est aussi dans une telle dynamique que se situe la République naturaliste.

Enfin, tous trois sont connotés de façon largement positive dans leur savoir-vivre. Observons d'abord leur rapport à l'alcool, dont Zola fait le principal fléau du monde ouvrier. Au début du roman, aucun d'entre eux ne boit sans modération. Dans chaque cas, cette volonté est issue d'un traumatisme lié aux parents. Gervaise raconte à Coupeau (et rappelle aux lecteurs de *La Fortune des Rougon*) qu'elle buvait de l'anisette avec sa mère à Plassans. « Mais elle avait failli en mourir un jour, et ça l'avait dégoûtée ; elle ne pouvait plus voir les liqueurs. » (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 410) Coupeau et Goujet ont tous deux perdu leur père à cause de la boisson. « Le papa Coupeau, qui était zingueur comme lui, s'était écrabouillé la tête sur le pavé de la rue Coquenard, en tombant, un jour de ribote, de la gouttière du n° 25 ; et ce souvenir, dans la famille, les rendait tous sages. » (*Ibid.*) « [L]e père Goujet, un jour d'ivresse furieuse, à Lille, avait assommé un camarade à coups de barre de fer, puis s'était étranglé dans sa prison, avec son mouchoir. » (*Ibid.*, 473) La fois où Goujet est rentré gris, sa mère l'a mis en face d'un

²⁸⁵ Il se peut que la langue des ouvriers de *L'Assommoir* ne soit pas conforme à la réalité, le romancier ayant puisé ses informations à ce sujet dans *Le Sublime*, ouvrage rédigé par un patron, au lieu de parler à des travailleurs de la Goutte-d'Or. Ce qui importe, c'est la volonté de rendre fidèlement ce parler populaire.

portrait de son père, et il n'a jamais recommencé. (*Ibid.*, 474) Ainsi, s'ils reconnaissent qu'il n'y a rien de mal à consommer de l'alcool à l'occasion (« Une prune par-ci par là, ça n'était pas mauvais » [*Ibid.*, 410], selon Coupeau), voire que celui-ci est parfois indispensable (Goujet, quoique très sobre, est « sans haine pourtant contre le vin, car le vin est nécessaire à l'ouvrier » [*Ibid.*, 474]), ils refusent de boire du fort et n'accompagnent jamais leurs camarades dans leurs virées. Ils ont appris la bonne leçon du comportement de leurs parents²⁸⁶. Le moment où Coupeau transgresse pour la première fois les règles qu'il s'est fixées est lourd de sens : il signifie que plus rien ne sera comme avant, que la déchéance ultime est déjà en marche ; Gervaise suivra le même parcours quelques années plus tard.

Celle-ci, il n'est pas anodin de le mentionner, demeure profondément bonne jusqu'à la fin, peu importe la détérioration de son être et de ses conditions de vie. Elle permet aux pauvres du quartier de venir se réchauffer dans sa boutique en hiver, invite le père Bru, vieillard miséreux car incapable désormais de travailler, à son festin d'anniversaire ; alors qu'elle-même connaît une misère abjecte, elle demeure empathique, s'apitoyant sur le sort de la petite Lalie Bijard, une enfant qui élève seule son frère et sa sœur après que son père, brute alcoolique, a tué leur mère, et qui meurt elle-même à huit ans sous les coups de cet homme violent.

Terminons sur le savoir-vivre en soulignant que Zola insiste beaucoup dans *L'Assommoir* sur la question de la propreté. Coupeau, au début du roman, est « très propre » (*Ibid.*, 404) ; il n'y a pas un grain de poussière chez Goujet mère et fils (*Ibid.*, 473) ; dans ses premières années de vie conjugale, Gervaise tient sa maison « propre comme un sou » (*Ibid.*, 463), comme elle le fera longtemps pour sa boutique. Cette propreté est réelle, profonde, s'appliquant à tous les niveaux : apparence personnelle, hygiène corporelle, habitat, et, sous-entend le texte, moralité. Soulignons à cet égard le contraste entre ces trois personnages et Lantier, le mauvais ouvrier, le parasite fainéant, dont la propreté apparente est superficielle et donc menteuse : « Gervaise, penchée, sentait monter une odeur de tabac, une odeur d'homme malpropre, qui soigne seulement le dessus, ce qu'on voit de sa personne. » (*Ibid.*, 605) La propreté apparaît donc comme une norme évaluatrice importante du roman ; les personnages peuvent être classés selon un axe qui va de la saleté absolue (Gervaise et son milieu à la fin) à la propreté absolue (la

²⁸⁶ Comme on l'apprend dans *Germinal*, Étienne a lui aussi tiré les bonnes leçons du comportement de sa mère à cet égard : incapable de boire une seule goutte sans devenir fou, « il avait une haine de l'eau-de-vie, la haine du dernier enfant d'une race d'ivrognes, qui souffrait dans sa chair de toute cette ascendance trempée et détraquée d'alcool, au point que la moindre goutte en était devenue pour lui un poison. » (t. III, p. 1170)

maison des Goujet, le logement de la petite Lalie Bijard, la maison de Gervaise au début) en passant par la propreté factice de Lantier.

Gervaise, Coupeau et Goujet apparaissent donc comme les dépositaires d'une vertu républicaine que tous doivent émuler pour en arriver à un état social meilleur. Pour Zola, comme nous l'avons vu au chapitre II, la République doit s'édifier graduellement, sans révolution, grâce à un travail quotidien. N'est-ce pas la méthode qu'il a toujours appliquée lui-même dans sa carrière d'écrivain ? Sa République, on le voit, tient en partie à une valeur morale de bonne conduite. Par exemple, un an après la Commune, il se réjouit de constater que « la ville s'est remise au travail avec une sagesse d'enfant » (*Chroniques politiques* t. 5, p. 706), autrement dit que les ouvriers sont revenus dans le droit chemin après un moment d'égarement, de folie collective. Car la dimension collective est bel et bien cruciale. Bien plus tard, dans le roman *Paris* (1898), le romancier fait de l'avancement de la société l'affaire de tous, de la masse anonyme :

Mais, à présent, [...] il voyait le colossal travail dépensé, l'héroïque effort manuel, au fond des chantiers et des usines, le glorieux recueillement de la jeunesse intellectuelle, qu'il savait à l'œuvre, étudiant en silence, n'abandonnant aucune conquête des aînés, brûlant d'en agrandir le domaine. Et c'était l'exaltation de Paris, tout le futur qui s'élaborait dans son énormité, et qui s'en envolerait, en une clarté d'aurore. (t. 17, p. 331)

Mais Coupeau et Gervaise connaissent une longue déchéance, à laquelle nous devons maintenant nous intéresser. Soulignons d'abord que pratiquement chaque marqueur que nous avons étudié jusqu'ici est, à la fin, l'opposé de ce qu'il était au début²⁸⁷. À tout moment, chacun

²⁸⁷ Au physique, Gervaise qui était jolie finit si laide et bouffie qu'aucun passant ne veut d'elle lorsqu'elle tente de se prostituer. Avant cela, elle a grossi, ce qui ne l'a rendu que plus belle, elle qui était « un peu mince » (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 381), et révèle surtout que sa condition matérielle s'est améliorée. Coupeau, initialement plutôt bel homme (il est « très propre », a des « dents blanches, de « beaux yeux marron, la face d'un chien joyeux et bon enfant », « la peau encore tendre de ses vingt-six ans » [*Ibid.*, 404]) voit son corps ravagé par l'alcool : après avoir initialement engraisé, lui aussi, il se retrouve en fin de compte d'une maigreur terrifiante ; il a perdu l'appétit, est victimes de frissons et d'étourdissements, a les mains qui tremblent. Nous l'avons vu, Coupeau travaille de moins en moins, et sa femme, elle aussi, devient graduellement une paresseuse qui ruine l'ouvrage. Passons maintenant à la parole. À la fin du roman, le zingueur, sur le point de mourir à l'asile, « gueule » (*Ibid.*, 782) pendant des jours, produisant dans son *delirium tremens* un flot ininterrompu de paroles décousues et incompréhensibles ; la chute est brutale pour cet ouvrier qui, au début du roman, « tenait parfois des discours très sensés ». (*Ibid.*, 417) Enfin, sur le plan du savoir-vivre, les deux personnages qui étaient sobres finissent par devenir des alcooliques ; d'impeccablement propre qu'elle était, la boutique de Gervaise finit par être immonde.

de ses marqueurs livre un discours, révèle presque à lui seul où en est le personnage, à quel stade de sa trajectoire narrative il est parvenu.

Cette déchéance fait l'objet d'un discours complexe. Elle dit d'abord les duretés de la condition ouvrière, qui soumet les personnages à une sorte de fatalité à laquelle même les plus vertueux ne peuvent échapper. Même l'ouvrier-modèle Goujet, qui ne déchoit pas, qui reste le même du début à la fin du roman, soit une période de presque vingt ans, est menacé par le progrès du machinisme. Fifine, une machine à rivets, est plus puissante et rapide que les ouvriers, même lorsqu'ils sont des surhommes comme Goujet, et les évince graduellement. Le forgeron, d'abord bien rémunéré, voit son salaire quotidien passer de douze francs à neuf, puis à sept ; ses revenus ont baissé de près de la moitié, et tout indique que la glissade se poursuivra, puisque son métier est en fin de compte voué à disparaître. « Un jour, bien sûr, la machine tuerait l'ouvrier » (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 537), écrit Zola, sans qu'on soit certain, comme c'est souvent le cas dans le roman, si cette réflexion est la sienne ou celle du personnage. Rappelons qu'au XIX^e siècle la condition ouvrière est extrêmement difficile en raison du laissez-faire pratiquement absolu sur le plan économique et social, et que la France ne s'attaque sérieusement à la législation du travail qu'à partir des années 1890²⁸⁸. Par exemple, aucune institution n'existe pour venir en aide aux enfants battus comme la pauvre Lalie Bijard ; le brutal père Bijard peut tuer sa femme et sa fille sans être le moindrement inquiété. Le filet social est inexistant, laissant les travailleurs à la merci du sort. Un accident de travail sérieux comme celui de Coupeau représente pour un ménage une importante perte de revenus ; Gervaise et lui assistent à la « débâcle de leurs économies » (*Ibid.*, 486) qu'ils ont mis trois ans à accumuler. L'ouvrier a toujours l'occasion de se saouler (il y a un débit de boisson à chaque coin de rue, semble-t-il, et les camarades s'offrent constamment des tournées), mais rarement de s'instruire. Rappelons la célèbre morale donnée par Zola à son roman : « [s]i l'on voulait me forcer absolument à conclure, je dirais que tout *L'Assommoir* peut se résumer dans cette phrase : Fermez les cabarets, ouvrez les écoles. » (*Correspondance*, t. II, p. 537) Être ouvrier au XIX^e siècle, montre Zola, c'est avoir en permanence une épée de Damoclès suspendue au-dessus de soi. Et on aura noté que cette morale est destinée non pas au peuple, mais aux classes dirigeantes. (Mitterand, 1987, p. 226 ; Leduc-Adine, 1997, p. 154) « *L'Assommoir* ne joue pas le jeu de la complicité

²⁸⁸ Comme nous l'avons vu, Zola affirme que le peuple est le grand perdant de la Révolution française, parce qu'il n'en a rien retiré et que, comme le souhaitait la bourgeoisie, il a perdu la protection que lui offrait le système des corporations. Désormais, il est seul et désarmé devant le capital.

avec les “hautes classes”, puisqu’il dévoile des plaies qu’on aurait voulu cacher, qu’on aurait voulu taire. » (Leduc-Adine, 1997, p. 154) « Ce roman est “édifiant”, non pour les “basses classes”, mais pour les “hautes classes”, à qui il adresse un sévère avertissement, à moins que ce ne soit une véritable accusation : les responsables de la déchéance, de la déviance ouvrière, ce n’est pas l’ouvrier, c’est la société. » (*Ibid.*, 155) En ce sens, le roman anticipe *Germinal*.

En revanche, il est aussi possible de faire une autre lecture du roman, d’autant que, comme le souligne Jean Kaempfer, sa polyphonie²⁸⁹ « entraîne un aplatissement des points de vue : aucune perspective ne domine les autres, ni ne se propose comme leur interprétant autorisé. » (1989, p. 123) Car il est aussi vrai que, s’il ne les nie pas, Zola tend à minimiser dans *L’Assommoir* le rôle joué par les réalités sociales dans la misère ouvrière, réalités sur lesquelles il insiste davantage dans ses écrits à propos du roman²⁹⁰. Gervaise et Coupeau sont largement en voie d’atteindre leur objectif avant que l’accident de ce dernier ne le dégoûte du travail et le pousse à boire régulièrement, rendant permanent le trou dans leur budget qui résulte de sa longue convalescence. En d’autres termes, les ouvriers qui échouent doivent leur misère principalement à des défauts de personnalité²⁹¹, vices moraux, au premier chef la paresse et

²⁸⁹ « On le sait : l’“admirable tentative linguistique” engagée par Zola, l’“outil magique” élaboré pour écrire *L’Assommoir* prend appui sur le style indirect libre, exploite “toutes ses possibilités dont beaucoup étaient insoupçonnées” et compromet, par contagion, l’ensemble de la narration dans une hésitation harmonique : qui parle ? l’auteur, les personnages, la rumeur idéologique ? La polyphonie est souvent difficile à réduire aux différentes voix qui la composent ; celles-ci se brouillent, se chevauchent, entraînent dans leur confusion non seulement la distinction formelle entre narration et récit, mais également l’opposition substantielle de l’action et de la description. » (Kaempfer, 1989, p. 123) Dans la même veine, « la généralisation du style indirect libre, en récusant toute hiérarchie des discours, relativise les opinions, les croyances et les intérêts que ces discours véhiculent. Cette indifférence morale – “l’auteur n’est pas un moraliste, mais un anatomiste” – constituait, on s’en souvient, l’un des traits fondateurs de la charte naturaliste, au même titre que l’absence d’intrigue. (*Ibid.*, 124)

²⁹⁰ Pour défendre le roman, il écrit en février 1877 une lettre publique à Yves Guyot, directeur du *Bien public*, journal qui en publia la première moitié : « Si l’on voulait me forcer absolument à conclure, je dirais que tout *L’Assommoir* peut se résumer dans cette phrase : Fermez les cabarets, ouvrez les écoles. J’ajouterai encore : Assainissez les faubourgs et augmentez les salaires. La question du logement est capitale ; les puanteurs de la rue, l’escalier sordide, l’étroite chambre où dorment pêle-mêle les pères et les filles, les frères et les sœurs, sont la grande cause de la dépravation des faubourgs. Le travail écrasant qui rapproche l’homme de la brute, le salaire insuffisant qui décourage et fait chercher l’oubli, achèvent d’emplir les cabarets et les maisons de tolérance. Oui, le peuple est ainsi, mais parce que la société le veut bien. » (*Correspondance*, t. II, p. 537) « Est-ce que Gervaise et Coupeau sont des fainéants et des ivrognes ? En aucune façon. Ils deviennent des fainéants et des ivrognes, ce qui est une toute autre affaire. [...] Un tiers du volume n’est-il pas employé à montrer l’heureux ménage de Gervaise et de Coupeau quand la paresse et l’ivrognerie ne sont pas encore venues ? Puis la déchéance arrive, et j’en ai ménagé chaque étape, pour montrer que le milieu et l’alcool sont les deux grands désorganisateur, en dehors de la volonté des personnages. Gervaise est la plus sympathique et la plus tendre des figures que j’aie encore créées ; elle reste bonne jusqu’au bout. [...] Ce sont des patients, rien de plus. » (*Ibid.*, 538) Cette critique sociale apparaît de façon plus feutrée dans le roman lui-même, ce qui peut donner l’impression que Zola tient ses ouvriers responsables de leurs malheurs. Il n’est pas surprenant que la critique de gauche se soit indignée.

²⁹¹ On le remarque de façon évidente chez Gervaise. Sa gentillesse peut devenir de la faiblesse. Uniquement soucieuse de vivre tranquille, d’être aussi heureuse que possible, elle accepte tout : la paresse et l’ivrognerie croissantes de Coupeau, le retour de Lantier chez elle, la reprise des liaisons avec celui-ci, la perte de clientèle,

l'alcoolisme. « Sans doute, les Coupeau devaient s'en prendre à eux seuls. L'existence a beau être dure, on s'en tire toujours, lorsqu'on a de l'ordre et de l'économie [...] » (*Ibid.*, 683), peut-on lire dans ce passage dont l'attribution est difficile (quelle voix entend-on ici ? celle du narrateur, celle d'un personnage précis, celle de l'opinion populaire du quartier, ou encore celle des républicains qui produisent une littérature édifiante à l'intention des ouvriers ?) et qui semble une des morales du roman. Comme le souligne Jacques Dubois, Zola, en portant au premier plan l'alcoolisme dans le monde ouvrier (un fait historique avéré dont il a dû saisir la force narrative, le potentiel de susciter l'émotion du lecteur), ne fait que répéter le discours convenu des dominants qui, en réduisant toute la misère populaire à cette seule question, entend échapper à une analyse des causes profondes du mal. (*L'Assommoir*, Le Livre de Poche, 1996, p. 34-35) Dans la même veine, Jean-Pierre Leduc-Adine écrit :

Mettre au premier plan l'intempérance[,] [...] [c]'est recourir à l'imaginaire de l'idéologie ; en portant au premier plan ce thème, Zola occulte, à sa manière, la problématique véritable de l'opposition des classes, occultation qui reprend les discours des essayistes et des moralistes de l'époque. Zola reste sans aucun doute prisonnier et d'un système de représentations et d'un système de discours. L'opposition, dans cette première page de l'ébauche, comme dans l'ensemble du roman, est une opposition narrative, rhétorique, dramatique certes, mais aussi une opposition éthique entre le bon et le mauvais ouvrier, elle en constitue un des symptômes les plus évidents. (1997, p. 129-130)

Dans son étude de la genèse du roman, Henri Mitterand montre enfin que, si rien ne prouve que Zola se soit inspiré de l'article « ouvrier » du volume de 1874 du *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse, une de ses sources fréquentes, il est possible d'observer une forte similarité entre le discours de cet ouvrage de référence²⁹² et celui de l'ébauche. (1987, p.

etc. Un autre problème notable est que sa fierté a tendance à devenir de l'orgueil. Elle insiste pour garder Coupeau blessé à la maison au lieu de le l'envoyer à l'hôpital, ce qui mange leurs économies. Elle prend également chez elle la mère de Coupeau, désormais trop vieille pour travailler. Lorsque cette dernière meurt, elle tient, malgré ses graves difficultés financières, à lui offrir des funérailles convenables : « Lorsque je devrais me vendre moi-même, je ne veux avoir aucun reproche à me faire. » (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 658) Son insistance à toujours respecter les convenances contribue indéniablement à son malheur. Non seulement cette fierté est peu rationnelle sur le plan financier, mais elle lui suscite aussi plusieurs jalousies, dont celle des Lorilleux, envieux de tous ceux qui dépassent leur train de vie médiocre, voire minable, et qui la traitent en conséquence d'orgueilleuse. Elle s'aliène ainsi plusieurs personnes qui auraient pu l'aider dans ses moments de besoin.

²⁹² Ce discours lisible dans l'article est véhiculé par deux sortes de métasignes lexicographiques. On a d'abord la collocation type : par exemple, « un habile ouvrier ». Il s'agit « avant tout [d']un prélèvement de discours usuel, retenu pour une qualité particulière qui le rend précieux au lexicographe, sa fréquence d'apparition dans la textualité orale et écrite contemporaine, donc, en fait, son caractère figé, reçu, codé. » (Mitterand, 1987, p. 215) La deuxième sorte est l'exemple littéraire. Les citations littéraires de cet article peuvent se diviser en trois séries : celles qui développent le thème de la maîtrise technique, celles qui incitent à la compassion du lecteur pour les traits misérables de la condition ouvrière (avec une insistance particulière sur l'ouvrière), et celles qui dégagent

213-214) Or cet article est, selon Mitterand, le concentré le plus clair du « courant textuel ininterrompu, volumineux, multiforme, sur le peuple » circulant sur le peuple depuis un demi-siècle, « Il existe donc, avant *L'Assommoir*, un discours bourgeois progressiste sur l'ouvrier, de tradition déjà ancienne et riche, devenu obsédant, parce qu'obsédé, et qui forme le terreau où s'enracine l'Ébauche de *L'Assommoir*. » (*Ibid.*, 219) Il ne faut donc pas s'étonner que cette ébauche

évalue l'ouvrier à l'aide de critères puritains, et met en œuvre une narrativité puritaine : car elle se focalise sur l'histoire d'un individu et de son cercle familial, elle construit la logique des actions à venir sur l'opposition de deux vecteurs à contenu moral, le vecteur travail-réussite et le vecteur tentation-déchéance, elle fait de la destinée du héros (en l'occurrence une héroïne) le tremplin didactique d'une haute réflexion morale, elle vise au pathétique de la malédiction individuelle [...], elle fait le silence absolu sur les classes, la lutte des classes, l'exploitation collective des ouvriers. (*Ibid.*, 219-220)

Il faudra attendre *Germinal* pour que Zola s'intéresse réellement aux problèmes socioéconomiques affectant l'ouvrier et réfléchisse à la question capitale de la lutte entre Capital et Travail. Dans ce roman, la morale sentencieuse de *L'Assommoir* citée ci-haut ne tient plus. Il est impossible pour les mineurs d'améliorer leur sort sans se salir moralement, comme le fait la Pierronne, la plus belle femme du coron, qui obtient des faveurs et privilèges pour elle et son mari (qui est au courant et approuve cet arrangement) en couchant avec un supérieur. Les Maheu ont beau se comporter de façon exemplaire, ils arrivent à peine à survivre, accumulant les sacrifices et les dettes ; toute idée d'économie qui permettrait de vivre une retraite agréable ou de laisser un modeste héritage est évidemment impensable.

En dernière analyse, cependant, la plus grande force de *L'Assommoir* est de faire de l'ouvrier réel (c'est-à-dire ni idéalisé – voire divinisé, comme le font les républicains romantiques tel Hugo – ni diabolisé) un véritable sujet de la littérature. Dans son article « L'argent dans la littérature »²⁹³ (*Le Messager de l'Europe*, mars 1880), Zola, étudiant l'évolution du statut social

les voies de salut (l'éducation, la volonté, la République) tout en adressant un avertissement aux lecteurs : apprenez à lire aux ouvriers, sinon vous aurez des révolutions. (*Ibid.*, 215-219)

²⁹³ Dans ce texte, Zola, développant une idée intéressante, brosse un portrait de l'écrivain en ouvrier. Au XIX^e siècle, le livre étant devenu un objet de consommation courante, ce dernier peut désormais vivre de sa plume sans devoir dépendre d'un mécène : « Donc, la protection des grands n'est plus nécessaire, le parasitisme disparaît des mœurs, un auteur est un ouvrier comme les autres, qui gagne sa vie par le travail. » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 402) La seule conséquence négative de cette évolution, que Zola, sinon, célèbre, est « l'effort continu auquel l'écrivain est condamné de nos jours. » (*Ibid.*, 410) L'auteur qui cesse de publier est oublié. « Nous ne sommes plus au temps où un sonnet, lu dans un salon, faisait la réputation d'un écrivain et le conduisait à l'Académie. »

de l'écrivain, constate que « l'influence des salons et de l'Académie disparaît, l'avènement de la démocratie a lieu dans les lettres : je veux dire que les coteries se noient dans le grand public, que l'œuvre naît de la foule et pour la foule. » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 408) Il y brosse également un portrait de l'écrivain en ouvrier. Au XIX^e siècle, le livre étant devenu un objet de consommation courante, ce dernier peut désormais vivre de sa plume sans devoir dépendre d'un mécène : « Donc, la protection des grands n'est plus nécessaire, le parasitisme disparaît des mœurs, un auteur est un ouvrier comme les autres, qui gagne sa vie par le travail²⁹⁴. » (*Ibid.*, 402) L'élan démocratique décrit par Zola transforme donc la littérature à tous égards : non seulement sur le plan du contenu et du public visé, mais également au niveau de l'acte d'écriture lui-même. Comme nous l'avons vu au chapitre II, le romancier développe un argumentaire similaire dans l'article « La démocratie » (*Le Figaro*, 5 septembre 1881), où il établit un lien explicite entre démocratie et littérature : la démocratie en littérature consiste à « parler de tous et parler à tous, donner droit de cité dans les lettres à toutes les classes et s'adresser ainsi à tous les citoyens » (*Une campagne*, t. 11, p. 866), programme qu'il met parfaitement en œuvre dans son premier roman ouvrier. Celui-ci dit donc que l'ouvrier est maintenant, si ce n'était pas le cas avant, un membre essentiel de la société démocratique, qu'il y a pleinement sa place, qu'aucune porte ne lui est désormais fermée. N'est-ce pas le sens profond de la célèbre scène où les invités au mariage de Gervaise et Coupeau choisissent d'aller au Louvre ? Certes, ils n'ont pas le bagage culturel pour apprécier et comprendre ce qu'ils voient, font semblant d'avoir aimé leur visite même s'ils se sont ennuyés ferme. Mais l'important n'est-il pas qu'un groupe d'ouvriers choisisse de se rendre dans un musée, un lieu par excellence de la culture d'élite²⁹⁵ ?

Or, tout ceci ne va pas encore de soi dans les années 1870, d'où la force et l'impact du roman. « Donner le rôle principal à une femme et à l'ouvrière, c'est évidemment aller contre toutes les règles de bienséance, bienséance littéraire, bienséance académique, bienséance éthique. »

(*Ibid.*) L'élan démocratique décrit par Zola transforme la littérature à tous égards : non seulement sur le plan du contenu et des sujets (il faut parler *de* tous) et des destinataires (il faut parler *à* tous), mais également au niveau de l'acte d'écriture lui-même.

²⁹⁴ La seule conséquence négative de cette évolution que Zola célèbre est « l'effort continu auquel l'écrivain est condamné de nos jours » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 410) ; l'auteur qui cesse de publier est vite oublié. « Nous ne sommes plus au temps où un sonnet, lu dans un salon, faisait la réputation d'un écrivain et le conduisait à l'Académie. » (*Ibid.*)

²⁹⁵ D'autres lectures de cette scène sont possibles. Pour Claire White, elle illustre l'idée du philosophe Theodor Adorno selon laquelle, dans les classes populaires, la consommation et le loisir sont disjoints des désirs de l'individu. (2013, p. 67-68) Chez les pauvres, même le loisir mène effectivement à l'aliénation. On peut aussi y lire une critique de l'insuffisance de l'éducation offerte au peuple, qui ne lui permet pas de comprendre et d'apprécier l'art.

(Leduc-Adine, 1997, p. 45) Henri Mitterand souligne qu'il est significatif qu'un romancier, en 1875, c'est-à-dire moins de cinq après la Commune, souhaite dresser « un tableau très exact de la vie du peuple » (Dossier préparatoire de *L'Assommoir*, vol. II, p. 936-937), même s'il est immédiatement clair qu'il ne pourra atteindre cet objectif. (1987, p. 225) « C'est un acte qui manifeste que la défaite de la Commune n'a rien réglé et que le problème des rapports entre les deux classes reste entier, et qui atteste une mutation des objectifs romanesques. » (*Ibid.*) Si le romancier semble reprendre le langage des bourgeois réformateurs véhiculé notamment dans le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, il renverse donc leur perspective et leurs conclusions :

D'abord, héroïsant « *la femme du peuple, la femme de l'ouvrier* », confiant à une femme d'ouvrier le rôle d'agent, de force désirante, de conducteur du récit, il épouse le point de vue et fait entendre par priorité la parole des ouvriers, plutôt que de parler pour eux et à leur place ; il fait des ouvriers (et des petits artisans), à travers Gervaise, le sujet de l'histoire (et de l'Histoire). En second lieu, l'énumération des indices de « *mœurs peuple* », si elle procède d'une sémantique associative étroitement dépendante des idées reçues, n'en introduit pas moins dans le roman français un ensemble de « lieux » nouveaux. Jusqu'ici, on ne parlait du peuple en littérature que sur le mode burlesque. Zola va en parler sur le mode grave. (*Ibid.*, 225-226 ; souligné dans le texte)

En somme, par leur façon de vivre, les personnages étudiés ici apparaissent, pour une partie de leur trajectoire romanesque du moins, comme des dépositaires d'une vertu républicaine : assiduité au travail, économie, sobriété, propreté. Gervaise, dans la première moitié du roman au moins, incarne la « femme honnête » telle que définie par Zola dans ses articles « Types de femmes en France » (*Le Messager de l'Europe*, novembre 1878) et « Nos femmes » (*Le Figaro*, 18 avril 1881 ; repris sous le titre « Femmes honnêtes » dans le volume *Une campagne en 1882*) : dévouée, travaillante, vertueuse, débrouillardes, au point d'être héroïque. (*Lettres de Paris*, t. 8, p. 748-766 ; *Une campagne*, t. 11, p. 777-781)²⁹⁶ Mais la République ne saurait se limiter à une seule morale de bonne conduite. On l'a vu, le discours politique véhiculé dans le roman à travers ces trois figures est complexe : par moments, la chute de Gervaise et de Coupeau semble être principalement attribuable aux réalités socioéconomiques, à l'injustice dont est victime la classe ouvrière ; à d'autres endroits, le couple semble en être lui-même responsable par ses défauts de personnalité et ses mauvaises décisions, Zola réduisant

²⁹⁶ Même si cet article porte sur les femmes de la petite, moyenne et grande bourgeoisie, alors que Gervaise est ouvrière.

apparemment la question à sa seule dimension morale : l'ouvrier tire son épingle du jeu lorsqu'il se comporte bien, sinon il déchoit. Comme le souligne Jean-Pierre Leduc-Adine, la morale sociale proférée par les ouvriers de *L'Assommoir* (il faut tâcher de faire honnêtement ses affaires) ne risque d'ailleurs pas de menacer l'ordre établi. (1997, p. 133) Ceci s'explique notamment par la polyphonie du roman, la multitude des discours qui l'influencent et s'y retrouvent. Le romancier, malgré son intention de brosser un portrait fidèle du monde ouvrier, ne peut ignorer le discours social, notamment le langage des bourgeois progressistes, plein d'idées reçues et de clichés sur l'ouvrier, qui influence profondément son travail. Il arrive cependant, nous l'avons vu, à aller plus loin dans sa réflexion, à renverser leur perspective et leur conclusion. Une figure comme celle de Gervaise est importante en ce qu'elle s'inscrit dans une démarche littéraire révolutionnaire qui consiste à montrer des ouvriers réels, c'est-à-dire non idéalisés, et à accorder une grande importance à la représentation de leur vie, de leur langage, de leurs mœurs, de leurs mentalités, de leurs difficultés. Jacques Dubois souligne que la parole populaire présente dans le roman « a le mérite de diriger l'intérêt vers ce qui est peut-être l'intention la plus profonde du roman : reconnaître l'altérité d'un groupe social, le caractère spécifique de sa culture. » (173, p. 92) « Sur ce plan, le mérite de Zola devient celui du sociologue. » (*Ibid.*, 93) Que le portrait ne soit pas parfaitement fidèle à la réalité en raison de certaines idées préconçues apparaît comme un problème réel mais secondaire : la volonté romanesque réellement révolutionnaire est ce qui importe le plus ici. Laissons le dernier mot à Béatrice Laville, dont ce long passage vaut la peine d'être cité intégralement :

L'Assommoir, plus que tout autre roman zolien, construit l'avènement et la nécessaire reconnaissance de l'existence du peuple en se livrant à une représentation qui procède par condensations simultanées : choix des opérateurs dramatiques (citons pour exemple, le trio fantasmatique amant-femme-mari, l'enfance torturée sous les traits de Lalie Bijard, ou l'humain animalisé avec le père Bru), choix des opérateurs linguistiques (forme oralisée de l'écrit, rapports de violence et de domination suggérés par le langage qui dit aussi le dénuement extrême de biens, d'affection, de projections heureuses), choix des opérateurs narratifs (ambiguïté des voix, effets d'annonce divers). Loin de la nécessité de vivifier l'écrit avec un parler populaire, loin d'une pure élaboration rhétorique, Zola par l'intensité de ces effets conjugués confère une puissance de surgissement et de « vie » particuliers à la représentation du peuple. Par la langue, par le mode de narration, par l'élaboration fictionnelle, le roman écrit les failles de la société, en exhibe les plaies, et dit dans le même temps la responsabilité sociale de la littérature, sa puissance d'évocation, mais aussi ses atteroiements et sa frilosité. Ce roman dit aussi l'irréversible percée démocratique, et la reconfiguration nécessaire de la sphère sociale, en affirmant l'existence et la réalité du peuple par sa voix, même fictive, c'est-à-dire en créant le sentiment de *sa présence*. *L'Assommoir* marque à

la fois l'assomption et l'apogée de la représentation de la parole du peuple dans la production zolienne²⁹⁷. (2006, p. 131-132 ; souligné dans le texte)

3.4.2) La régénération paysanne de la France : Jean Macquart

Jean est le seul fils d'Antoine Macquart et Joséphine Gavaudan. Uniquement soucieux de se créer une position indépendante, il imite sa sœur Gervaise et quitte Plassans peu après le décès de leur mère pour échapper à son fainéant de père, qui lui vole ses paies et parfois ses maîtresses. Dans *La Terre*, on le retrouve après son service militaire, employé sur une ferme. Après avoir essayé sans succès de s'établir à son compte, échec sur lequel nous reviendrons, il décide à la fin du roman de retourner dans l'armée, alors que la guerre contre la Prusse pointe à l'horizon. Dans *La Débâcle*, il se conduit bravement pendant l'effondrement militaire de la France, montrant sans cesse son intelligence pratique et son patriotisme. Le dernier roman de la série nous apprend qu'après la défaite et l'écrasement de la Commune, auquel il a participé, il est retourné à la terre, cette fois dans sa Provence natale, épousant la fille d'un fermier aisé et fondant rapidement une famille qui s'annonce nombreuse.

Jean a en commun avec Gervaise, Coupeau et Lantier de nombreux traits qui lui permettent d'apparaître, lui aussi, comme un dépositaire d'une vertu républicaine au quotidien. Il est d'abord, comme sa sœur, un travailleur infatigable. Il tire son épingle du jeu dans trois métiers différents : ouvrier, soldat et paysan. Zola écrit qu'il « il paraissait né pour les champs, avec sa lenteur sage, son amour du travail réglé, ce tempérament de bœuf de labour qu'il tenait de sa mère. » (*La Terre*, Pl., t. IV, p. 445) Dans *La Débâcle*, sa « tranquillité d'humeur » (Pl., t. V, p. 402), son « bel équilibre raisonnable » (*Ibid.*, 403), sa patience, sa discipline et son savoir pratique né de son expérience militaire considérable font de lui « un excellent soldat ». (*Ibid.*) Dans le dernier roman de la série, Zola se montre optimiste quant à son avenir, car il est « [u]n gros travailleur qui réussira. » (Dossier préparatoire du *Docteur Pascal*, vol. VIII, p. 156-157)

²⁹⁷ Dans la même veine, Jacques Dubois écrit : « Pourtant, un pas décisif est franchi [avec *L'Assommoir*]. Le personnage-ouvrier est pleinement pris en compte et il bénéficie même d'une manière d'exclusivité puisque la classe bourgeoise n'a pour ainsi dire pas droit de cité dans l'univers homogène de *L'Assommoir*. Mieux encore, le narrateur, dans son texte, renonce à certains droits attachés au procès d'énonciation et assimile à son langage des éléments du parler peuple, stimulant par cette opération double une délégation de parole à l'ouvrier. » (1973, p. 92)

Il se distingue ensuite par un vouloir connoté positivement car clair et atteignable. « Ce garçon grandit avec la volonté tenace de se créer un jour une position indépendante²⁹⁸. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 124) Il se montre donc tout à fait réaliste dans ses attentes. Jean apparaît comme un personnage globalement puissant, car il sait poser les gestes appropriés pour atteindre ses objectifs. S'il n'arrive pas à se créer une situation autonome entre *La Fortune des Rougon* et *La Terre*, c'est par malchance : il tire un mauvais numéro et doit effectuer son service militaire, comme son père avant lui ; difficile d'échapper à la condition de l'ouvrier trop pauvre pour se payer un remplaçant. C'est seulement dans *La Terre* qu'il se montre impuissant sur certains points. Son travail assidu et son mariage avec Françoise Mouche, héritière d'une terre désirable, auraient dû assurer définitivement son avenir, mais il est incapable de comprendre qu'il sera toujours un étranger aux yeux des paysans beaucerons, incluant son épouse²⁹⁹. Il n'est cependant pas du genre à répéter une erreur : après son deuxième service militaire, il retourne aux champs, mais cette fois près de son Plassans natal ; la venue rapide de plusieurs enfants sains et forts apparaît comme l'illustration et la confirmation de son succès.

Le regard de Jean est également connoté de façon très positive et partage de profondes similitudes, à différents égards, avec celui de Gervaise, Coupeau et Goujet. D'abord, sur le plan politique. Dès sa première apparition, il manifeste son manque total d'intérêt pour ces questions³⁰⁰ : « Il sympathisait peu avec Silvère ; la politique l'ennuyait, et il trouvait que son cousin était "toqué". » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 142) Ne pose-t-il pas, le jargon médical en moins, le même diagnostic sur Silvère que Pascal ? Son point de vue demeure constant : « [...] Moi, la politique, la République ou l'Empire, je m'en suis toujours fichu ; et, aujourd'hui comme autrefois, lorsque je cultivais mon champ, je n'ai jamais désiré qu'une chose, c'est le bonheur de tous, le bon ordre, les bonnes affaires... » (Pl., t. V, p. 439-440),

²⁹⁸ Cet objectif est rappelé dans *La Terre* : « Jadis, à Plassans, il tapait dur sur le bois, sans facilité pour apprendre, sachant tout juste lire, écrire et compter, très réfléchi pourtant, très laborieux, ayant la volonté de se créer une situation indépendante, en dehors de sa terrible famille. » (*La Terre*, Pl., t. IV, p. 444)

²⁹⁹ Celle-ci est violée par son beau-frère puis tuée par sa sœur ; elle meurt avec leur enfant à naître, choisissant de ne pas dénoncer ses meurtriers, qui convoitent depuis longtemps sa terre, pour que celle-ci reste dans la famille.

³⁰⁰ On peut cependant lire dans *La Terre* que son passage dans l'armée lui a « élargi la tête », le désintéressant du métier d'ouvrier et faisant naître en lui une nouvelle passion : « la politique, par exemple, qui l'ennuyait autrefois, le préoccupait aujourd'hui, le faisait raisonner sur l'égalité et la fraternité ». (Pl., t. IV, p. 444) Cette mention qui assimile l'assimile à des figures comme Silvère ou Étienne est extrêmement curieuse, parce que Jean travaille aussi fort au champ qu'il ne le faisait à l'atelier, et son apparent goût pour la politique demeure peu visible dans le roman (hormis la scène pendant laquelle il écoute avec intérêt le discours guesdiste de Canon jusqu'à ce que celui-ci fasse de la Révolution française une « blague » [*Ibid.*, 685]) et insignifiant sur le plan de l'intrigue ; il n'est plus mentionné dans *La Débâcle* et *Le Docteur Pascal*.

déclare-t-il en effet dans *La Débâcle*. Malgré ses réticences, il accepte la nouvelle République, prenant une posture qui se veut d'un pragmatisme absolu : « “Alors, à cette heure, nous sommes en République ?... Tant mieux si ça nous aide à battre les Prussiens !” [...] Enfin, il fallait bien qu'il vînt autre chose puisque l'Empire était pourri décidément, et que personne n'en voulait plus. » (*Ibid.*, 801)

Le regard de Jean se distingue plus largement par son réalisme³⁰¹, son pragmatisme et sa lucidité. Il condamne la guerre civile, « la décomposition finale, la flaque de boue et de sang où allait s'effondrer un monde » (*Ibid.*, 809) : « on ne se cogne pas, quand les Prussiens sont là ! » (*Ibid.*), déclare-t-il lorsque Paris commence à être secoué par une fièvre révolutionnaire. Partisan de l'ordre, très respectueux de la propriété des autres, il s'indigne des excès de la Commune, particulièrement les incendies. (*Ibid.*, 883) Il est hostile à la guerre, qui lui paraît absurde, dont la logique échappe à son esprit simple, borné et honnête : « Rien également ne semblait plus facile, à lui illettré, que de tomber tous d'accord, si l'on s'était donné de bonnes raisons. » (*Ibid.*, 560) Ce qui ne l'empêche pas de se battre courageusement, de s'opposer au discours démoralisant du fainéant Chouteau, qui prône la désertion ; le devoir reste à ses yeux le devoir. Il comprend que le respect des chefs, sur la compétence desquels il est sans illusion (*Ibid.*, 435), est essentiel, et que les propos défaitistes ne font qu'empirer les choses.

Ce réalisme s'accompagne d'un optimisme inébranlable. Jean s'étonne du désespoir de son ami et camarade Maurice Levasseur lorsque la défaite devient évidente (« Ah ! [...] c'est bien fichu, va ! Nous pouvons nous apprêter à être Prussiens » [*Ibid.*, 716]), lui livrant cette réflexion :

On avait reçu une sacrée roulée, ça c'était certain ! Mais on n'était pas tous morts peut-être, il en restait, et ceux-là suffiraient bien à rebâtir la maison, s'ils étaient de bons bougres, travaillant dur, ne buvant pas ce qu'ils gagnaient. Dans une famille, lorsqu'on prend de la peine et qu'on met de côté, on parvient toujours à se tirer d'affaire, au milieu des pires malchances. Même il n'est pas mauvais, parfois, de recevoir une bonne gifle : ça fait réfléchir. Et, mon Dieu ! si c'était vrai qu'on avait quelque part de la pourriture, des membres gâtés, eh bien ! ça valait mieux de les voir par terre, abattus d'un coup de hache, que d'en crever comme d'un choléra.

³⁰¹ La seule exception à ce réalisme, qui contribue peut-être à son échec dans *La Terre*, est sa vision idéalisée du monde paysan. Ainsi, il s'émeut en lisant un éloge de la vie à la campagne : « Sa voix s'était altérée, il dut contenir une émotion de gros garçon tendre, grandi dans les villes, et dont les idées de félicité champêtre remuaient l'âme. » (Pl., t. IV, 435) Plus tard, on apprend que, dans ses premiers temps en Beauce, « il goûta la campagne que les paysans ne voient pas, il la goûta à travers des restes de lectures sentimentales, des idées de simplicité, de vertu, de bonheur parfait, telles qu'on les trouve dans les petits contes moraux pour les enfants. » (*Ibid.*, 445) Pour la seule et unique fois, Jean, tel Silvère ou Étienne avant lui, a laissé l'écrit agir comme miroir déformant l'empêchant d'étudier rationnellement et de comprendre le réel, et donc de réussir.

« Fichu, ah ! non, non ! répéta-t-il à plusieurs reprises. Moi, je ne suis pas fichu, je ne sens pas ça ! » (*Ibid.*)

Jean, par son optimisme, représente une foi en la vie, en la capacité des êtres à se renouveler ; on retrouve ici l'idée de la germination perpétuelle facilitée et aidée par le travail. La République de Zola s'appuie sur des forces de vie que le personnage, malgré ses faiblesses et ses lourdeurs, parvient à incarner.

Sur le plan du regard, un trait unique à Jean est son patriotisme. Des personnages étudiés dans ce chapitre, il n'est sans doute pas le seul à aimer son pays ; il est cependant un des seuls à avoir la chance de le prouver concrètement. Le voici s'opposant à Chouteau qui prône la désertion et convainquant ses hommes de continuer à faire leur devoir :

« [...] Certainement que ça embête tout le monde, de se battre. Mais ça n'empêche qu'on devrait les coller au mur, les canailles qui viennent vous décourager, quand on a déjà tant de peine à se conduire proprement. Nom de dieu ! les amis, votre sang ne fait donc pas qu'un tour, lorsqu'on vous dit que les Prussiens sont chez vous et qu'il faut les foutre dehors ! » (*Ibid.*, 440)

Il incarne donc une France éternelle, résistant à tous les malheurs, résolument traditionnelle et rurale, qui transcende la question du régime, dont nous avons vu qu'il ne se soucie pas, acceptant sans problème mais aussi sans enthousiasme la République qui lui semble naturelle après la disgrâce de l'Empire. Comment, alors, en faire un représentant de la République naturaliste, puisqu'il se tient loin des questions politiques ? D'abord, par la notion du devoir. Il est, dans *Les Rougon-Macquart*, un des personnages les plus préoccupés par cette question. En temps de guerre, tous doivent contribuer à la lutte contre l'ennemi, et la nation doit rester soudée : il s'oppose à la Commune parce qu'elle est une guerre civile alors que le pays est déjà en guerre contre l'étranger. Plus largement, Zola, à travers Jean, dit que la cité idéale de l'avenir ne s'édifiera qu'à condition que tous fassent leur part, sans rechigner, pas parce qu'ils en ont envie, mais parce qu'ils le doivent, parce que le bonheur collectif et la survie de la société en dépendent.

Jean, on le voit, est « simple et sage, de cerveau solide³⁰² » (*Ibid.*, 796), atteint toujours un équilibre juste dans son point de vue. Il demeure conscient de la réalité, et son optimisme ne

³⁰² Ces traits sont annoncés par son physique. « Ce fut un fort gaillard [...] Il apportait, le premier, chez les Rougon-Macquart, un visage aux traits réguliers, et qui avait la froideur grasse d'une nature sérieuse et peu intelligente. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 124) Dans *La Terre*, dont l'action commence une dizaine d'années plus tard,

s'accompagne pas d'un aveuglement, d'une fuite du réel qu'on remarque chez plusieurs autres personnages étudiés dans ce chapitre comme chez son camarade Maurice Levasseur, personnage dont nous reparlerons.

Comme Gervaise, Coupeau et Goujet, il a un savoir livresque limité qui ne pose pas problème. « [D]'une nature sérieuse et peu intelligente » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 124), il est un « illettré » (*La Débâcle*, Pl., t. V, p. 404, 560, 716, 871) à peine capable de lire et d'écrire. (*Ibid.*, 403, 795) Contrairement aux républicains romantiques étudiés ci-haut, avec qui il partage plusieurs traits sur le plan du savoir (formation scolaire limitée, difficulté de compréhension combinée à un désir d'instruction), il sait limiter son ambition et se montre à la fois plus réaliste et plus pratique dans ses objectifs : là où Silvère et Étienne s'entêtent à ne lire que des ouvrages difficiles à saisir pour des gens avec leur bagage intellectuel, Jean se contente d'apprendre des choses à sa portée et d'une utilité évidente. « Il fréquenta assidûment l'école et s'y cassa la tête, qu'il avait fort dure, pour y faire entrer un peu d'arithmétique et d'orthographe. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 124) Il se met ensuite en apprentissage. Sa conscience de ses limites intellectuelles, qui est en soi un signe d'intelligence, le préserve des périls qui guettent de nombreux demi-savants des *Rougon-Macquart*. Jean sait donc ce qu'il a besoin de savoir. Et il allie à son savoir livresque limité³⁰³ un savoir pratique considérable. Dans *La Débâcle*, fort de l'expérience acquise pendant son précédent service militaire, il explique à ses hommes comment monter correctement la tente pour être à l'abri des intempéries ; il obtient leurs remerciements quand ils s'aperçoivent en se levant que leur tente a résisté à un coup de vent, alors que d'autres ont été emportées, laissant leurs occupants à la merci des éléments. Il montre également à Maurice comment soigner sa blessure avec les moyens du bord, en marchant pied nu dans la boue. Celui qui connaît « les tours du métier » (*La Débâcle*, Pl., t. V, p. 469) fait l'objet de plusieurs commentaires appréciatifs à cet égard : «

il est un « gros garçon châtain, aux cheveux ras, à la face pleine et régulière, dont les vingt-neuf ans faisaient pour [Françoise] un vieil homme. » (Pl., t. IV, p. 370) Près de la quarantaine, il conserve « son air de gros garçon sérieux, à la figure pleine et régulière » (*La Débâcle*, Pl., t. V, p. 403) et « sa calme figure de paysan illettré ». (*Ibid.*, 871) Soulignons qu'il n'y a pas de tension ici entre le corps et l'esprit ; rien, dans son physique, n'indique une insatisfaction, la recherche d'une autre chose, comme c'est le cas chez son cousin Silvère.

³⁰³ Ce savoir livresque, aussi limité soit-il, est suffisant pour impressionner les paysans de *La Terre* dans une scène où il fait la lecture à voix haute pendant une veillée. Le fait qu'il soit choisi pour lire le distingue et l'auréole d'un grand prestige : « Voyons, dit Fouan, qui est-ce qui va nous lire ça, pour finir la veillée ?... Caporal, vous devez très bien lire l'imprimé, vous. » (Pl., t. IV, p. 428) Qu'il lise en réalité mal, « d'une voix blanche et ânonnante d'écolier qui ne tient pas compte de la ponctuation » (*Ibid.*), n'importe pas ; il est écouté « [r]eligieusement » (*Ibid.*) et suscite des réflexions admiratives : « Seule, Françoise, son ouvrage tombé sur les genoux, regardait Caporal, étonnée de ce qu'il lisait sans faute et si longtemps. » (*Ibid.*, 432)

Maurice [...] regardait, surpris de l'adresse intelligente de ce gros garçon, d'allure si lourde. » (*Ibid.*, 470) Cette forme d'intelligence pratique le rapproche de personnages comme Octave et Aristide, qui réussissent grâce à un savoir instinctif, qu'aucune lecture ne peut livrer. Jean peut donc apparaître comme la version terre à terre et moyenne de ces deux créateurs de génie : lui n'inventera rien, ne fondera pas une entreprise qui accélère la marche du progrès et pousse la société davantage dans la voie de la modernité. Mais, comme eux, il montre que la République zolienne ne sera pas uniquement réalisée par la science et l'intellect, qu'elle a aussi besoin de la débrouillardise, de l'habileté, de l'intelligence pratique.

De ce savoir solide quoique limité découle une parole jugée positivement puisqu'elle est, aux yeux du texte, correcte, claire, raisonnable et efficace, en plus de lui appartenir pleinement. Contrairement à Étienne, par exemple, Jean ne se lance jamais dans des explications confuses d'idées, de théories et de concepts qu'il ne comprend pas, ne déclame pas des phrases qu'il a lues quelque part et qu'il présente comme les siennes. Il arrive toujours à l'équilibre dans ses propos ; ceux-ci sont optimistes sans naïveté ou aveuglement, et tiennent toujours compte de la réalité. Ainsi, en minimisant les craintes de Maurice quant à l'avenir de la France d'après-guerre, il ne nie pas l'ampleur de la défaite, pas plus qu'il n'évoque une revanche rapide, qui relèverait de la pure chimère. Par sa parole, il exprime également son dédain de la politique, montre son amour du travail régulier, se déclare en faveur de l'éducation³⁰⁴, etc. Enfin, cette parole a une grande efficacité. Car Jean, en quelques mots seulement, arrive facilement à convaincre, à calmer, à faire changer d'avis. Lorsque Hyacinthe, dit Jésus-Christ, passe près de provoquer une bagarre avec ses propos révolutionnaires qui exaspèrent les paysans, il arrive facilement à rétablir la situation : « Jésus-Christ, déclara-t-il tranquillement, vous feriez mieux de vous taire... Ce n'est pas à dire, tout ça, et si vous avez raison par hasard, vous n'êtes guère malin, car vous vous donnez tort. » (*La Terre*, Pl., t. IV, p. 562-563) Le bavard est instantanément calmé par « [c]e garçon si froid, cette remarque si sage ». (*Ibid.*) Dans *La Débâcle*, il n'a pas plus de difficulté à se faire acclamer de ses troupes qui peu de temps auparavant se sont laissé séduire par le discours défaitiste de Chouteau, qui prône la désertion : « Alors [...] les soldats acclamèrent le caporal, qui répétait son serment de casser la gueule au premier de son escouade qui parlerait de ne pas se battre. Bravo, le caporal ! on allait vite régler

³⁰⁴ « [L]e jeune homme se permit une réflexion sage. "Tout de même, ça irait mieux peut-être avec l'instruction... Si l'on était si malheureux autrefois, c'était qu'on ne savait pas. Aujourd'hui, on sait un peu, et ça va moins mal assurément. Alors, il faudrait savoir tout à fait, avoir des écoles pour apprendre à cultiver..." » (*La Terre*, Pl., t. IV, p. 435) Rappelons que Jean s'est entêté à fréquenter l'école malgré ses difficultés d'apprentissage.

son affaire à Bismarck ! » (Pl., t. V, p. 440) Il lui a suffi de souligner que l'opinion politique n'importe pas en temps de guerre, de montrer l'inutilité du découragement lorsque la situation est déjà difficile, de rappeler le devoir patriotique et, comme ci-haut, de menacer ceux qui le contredisent. Le discours de Chouteau est carrément anéanti par celui de Jean, personnage capable de prêter sa force morale (dans ce cas, son honnêteté, son apolitisme et son patriotisme, sur lesquels nous avons déjà insisté) et physique (il semble certain d'être capable de « casser la gueule » à tous ses hommes) à chacune de ses paroles.

C'est enfin par son savoir-vivre que Jean apparaît, tel Gervaise, Coupeau et Goujet, comme un dépositaire de la vertu républicaine. Il travaille sans se mêler de politique. Il fait preuve d'une grande bonté, particulièrement envers son subordonné et ami, Maurice Levasseur, pour qui il se prive de nourriture, qu'il soigne et qu'il porte « comme un enfant » (*Ibid.*, 521) lorsque blessé. Le caporal est si bon qu'il anéantit par ses gestes et sa parole le mépris bourgeois que Maurice éprouve initialement pour ce paysan sans instruction. Il tire aussi largement son épingle du jeu sur le plan sexuel. S'il est d'« une timidité invincible » (Pl., t. I, p. 127) dans *La Fortune des Rougon*, où il arrive que son père, Antoine Macquart, lui vole les jeunes femmes qu'il courtise³⁰⁵, il est sexuellement actif dans *La Terre*.

En somme, Jean Macquart apparaît comme un des personnages républicains connotés le plus positivement du cycle. Cependant, dans *La Débâcle*, le romancier, comme s'il craignait de ne pas être compris, lui donne un repoussoir, Maurice, « d'une nervosité de femme » (Pl., t. V, p. 558), qui passe sans prévenir des crises de désespoir aux moments d'espoir démesurés. Il reprend donc le même procédé que pour Octave Mouret, personnage pourtant nettement plus ambigu sur le plan moral, dans *Au Bonheur des Dames*. Nous l'avons vu au chapitre II, les deux amis incarnent les deux France qui s'affrontent pendant la Commune ; si Jean demeuré dans l'armée régulière est « l'âme même de la France, équilibrée et grave, bien qu'attachée au sol [...] la vieille raison française, le fond éternellement raisonnable de la race, l'épargne, le travail, tout ce qui doit un jour reconstituer la patrie » (Dossier préparatoire de *La Débâcle*, NAF 10286, f. 59-60 ; souligné dans le texte), le communal Maurice « est l'autre partie de la France, les fautes, la tête en l'air, l'égoïsme vaniteux ». (*Ibid.*) Le meurtre accidentel de Maurice par Jean, dont nous avons souligné le pathos et l'improbabilité, est donc nécessaire pour Zola

³⁰⁵ Ce qui s'explique par « la vie de petit garçon qu'on lui faisait mener » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 127), son père lui déroband toutes ses paies, ce qui l'oblige à passer tout son temps à la maison.

en raison de sa portée symbolique : « c'est la mauvaise partie de la France, Maurice, qui est supprimée accidentellement par la bonne partie, Jean ; la France s'amputant elle-même de sa légèreté et de son détraquage, au milieu de l'abomination de la guerre civile. » (*Ibid.*, 59) Dans le roman, on peut lire :

C'était la partie la plus saine de la France, la raisonnable, la pondérée, la paysanne, celle qui était restée le plus près de la terre, qui supprimait la partie folle, exaspérée, gâtée par l'empire, détraquée de rêveries et de jouissances ; et il lui avait ainsi fallu couper dans sa chair même, avec un arrachement de tout l'être, sans trop savoir ce qu'elle faisait. Mais le bain de sang était nécessaire, l'abominable holocauste, le sacrifice vivant, au milieu du feu purificateur³⁰⁶. (*La Débâcle*, Pl., t. V, p. 907)

Jean incarne donc la France qui peut certes être républicaine, comme elle le sera après la défaite et la chute de l'empereur, mais qui rejette les excès, le nervosisme extrême³⁰⁷, la volonté de vouloir d'un coup balayer l'ancien monde pour en créer un nouveau³⁰⁸. La cité idéale de l'avenir, répète Zola, ne se créera pas rapidement dans le chaos révolutionnaire mais lentement et dans le calme, avec un travail régulier, une discipline constante.

Jean est porteur d'espoir pour l'avenir aux yeux de Zola. D'abord, par sa capacité à produire une descendance nombreuse et saine, désormais libérée de la tare héréditaire ; notons d'ailleurs qu'il préfigure, par son amour de la terre et sa progéniture déjà considérable, Mathieu Froment de *Fécondité* (1899). Ensuite, parce qu'il est un travailleur acharné qui incarne une France éternelle et paysanne. « Et, tout éclopé qu'il était [...], il se redressa, dans un besoin vivace de

³⁰⁶ Soulignons qu'un personnage nettement plus problématique que Maurice, Chouteau, échappe sans difficulté à ce bain de sang, ce qui vient poser problème par rapport à la morale politique du roman. La purification est-elle réellement complète si elle laisse des êtres aussi répugnants que lui survivre ? Est-ce donc dire que des traîtres jouisseurs, hypocrites et paresseux comme Chouteau ont leur place dans la cité idéale de l'avenir alors que des détraqués au bon cœur comme Maurice doivent en être exclus ?

³⁰⁷ C'est notamment ce trait qui fait apparaître Maurice comme la personnification de la Commune. « C'était déjà toute une crise de nervosité malade qui se déclarait, une épidémie fièvre exagérant la peur comme la confiance, lâchant la bête humaine débridée, au moindre souffle » (*La Débâcle*, Pl., t. V, p. 859), écrit Zola au sujet du soulèvement parisien qui pointe à l'horizon dès septembre 1870. Et plus loin, à la veille de l'insurrection : « C'était une de ces crises morales, qu'on a pu observer à la suite de tous les grands sièges, l'excès du patriotisme déçu, qui, après avoir vainement enflammé les âmes, se change en un aveugle besoin de vengeance et de destruction. » (*Ibid.*, 868) Maurice, lui, est « d'une nervosité de femme, ébranlé par la maladie de l'époque, subissant la crise historique et sociale de la race, capable d'un instant à l'autre des enthousiasmes les plus nobles et des pires découragements ». (*Ibid.*, 558) De plus, le jeune homme est, comme la Commune, le résultat des presque vingt ans d'Empire qu'il a vécus : « En faire, en un mot, un peu le type du Français en 1870, portant historiquement la peine du second empire. » (Dossier préparatoire de *La Débâcle*, NAF 10286, f. 61)

³⁰⁸ Maurice voit, par exemple, en cas de victoire de Paris contre Versailles, la capitale « dans une gloire, reconstituant une France de justice et de liberté, réorganisant une société nouvelle, après avoir balayé les débris pourris de l'ancienne ». (*La Débâcle*, Pl., t. V, p. 874)

vivre, de reprendre l'outil ou la charrue, pour rebâtir la maison, selon sa parole. Il était du vieux sol obstiné et sage, du pays de la raison, du travail et de l'épargne. » (*La Débâcle*, Pl., t. V, p. 716) Tant qu'une société peut compter sur de tels gaillards, semble affirmer le romancier, elle est vouée à un bel avenir. Pourtant, il est aussi un personnage qui, en un sens, n'a rien de moderne. Il n'invente rien, revient à la création originelle de la nature à laquelle l'homme se soumet. Il sort de la logique du progrès, du principe d'innovation constante qui caractérise la société moderne et l'accélération de son histoire pour revenir à la cyclicité de la nature. Zola, dans *Les Rougon-Macquart*, célèbre donc à la fois la modernité et le traditionalisme, qui semblent tous deux nécessaires à l'édification de la cité idéale.

Remarquons enfin que le romancier, comme le fait son double, le docteur Pascal, dans le roman éponyme, place beaucoup d'espoirs dans la classe paysanne qu'il a pourtant montrée avare, brutale, et même carrément cruelle, dans *La Terre*. Surtout, il se garde bien d'expliquer comment le monde agricole surmontera les graves difficultés auxquelles il est confronté, et qui contribuent à l'attitude des personnages de *La Terre* : appauvrissement du sol, division constante des terres en parcelles de plus en plus petites suite aux partages entre enfants, baisses périodiques des prix des grains, menace d'une inondation du marché par la production américaine, etc. On voit difficilement comment Jean échappera à ces problèmes. Zola, encore une fois, demeure résolument un artiste et non l'articulateur d'une pensée politique ou économique cohérente, structurée ou exhaustive. En faisant de Jean l'incarnation d'une France paysanne porteuse d'espoir, il ne se soucie que du contraste symbolique entre lui et le citadin détraqué qu'est Maurice. Qu'importent les problèmes historiques évoqués dans *La Terre*, et qui semblent d'ailleurs y être mentionnés principalement pour des raisons littéraires, afin de dramatiser le récit ? D'ailleurs, le chef de file du naturalisme, fidèle à lui-même, montre qu'il ne craint pas l'anachronisme lorsque celui-ci lui paraît nécessaire sur le plan artistique : nous l'avons vu, il place dans ce roman censé se dérouler de 1861 à 1870 la crise agricole qui commence en 1880, alors que le Second Empire fut en réalité une période de prospérité paysanne.

Bilan de la section 3.4

Tous les personnages étudiés ici ont en commun d'être, au moins initialement, des travailleurs infatigables, condition *sine qua non* pour recevoir l'approbation de Zola. Pour celui-ci, comme nous l'avons vu au chapitre II, la République doit s'édifier graduellement, sans révolution,

comme l'œuvre littéraire, grâce à un travail quotidien. Leurs autres forces sont notamment leur bonté, leur absence d'intérêt pour la politique, leur regard optimiste mais jamais naïf, leur savoir pratique plus que livresque, et leur définition d'objectifs de vie parfaitement clairs et tout à fait atteignables. Ainsi, s'ils sont des individus complètement ordinaires, qui n'ont pas de fait d'armes comparables à ceux du docteur Pascal, de Denise Baudu, ou des grands capitalistes Octave Mouret et Aristide Saccard, ils apparaissent par leur façon de vivre comme les dépositaires d'une vertu républicaine que tous doivent émuler pour en arriver au bonheur collectif. C'est donc en grande partie leur action quotidienne répétée qui en fait des figures dignes d'étude dans le cadre de cette thèse. Mais la République zolienne ne se réduit pas uniquement à cette valeur morale de bonne conduite. À travers les figures analysées dans cette section, Zola ne montre-t-il pas, sans le dire explicitement, que l'individu moyen, qui ne sort pas du lot, qui n'accomplira jamais quelque chose d'exceptionnel, doit jouer, lui aussi, un rôle dans l'édification de cette République ? L'ouvrier-soldat-paysan Jean Macquart apporte une intelligence pratique considérable, incarne le sens du devoir, une France séculaire et éternelle, qui peut être républicaine quoique rurale et traditionnelle, qui rejette les extrêmes représentés dans *La Débâcle* par l'Empire « pourri » et la Commune détraquée qui en résulte, personnifiée dans les traits de son camarade et ami Maurice. Gervaise, Coupeau et Goujet disent l'élan démocratique irréversible qui est en cours ; désormais, l'ouvrier a pleinement droit de cité dans la société et dans la littérature qui doit, aux yeux du chef de file du naturalisme, être le reflet de celle-ci, et donc prendre le peuple comme sujet et comme destinataire, parler de lui et lui parler.

3.5) Allégories républicaines

Notre survol des visages de la République dans l'œuvre zolienne ne serait pas complet sans l'étude de ces personnages féminins agissant comme figures allégoriques. Ces femmes doivent être traitées à part, parce qu'elles incarnent la République de façon tout à fait différente, métaphoriquement et malgré elles. Elles n'ont pas d'*agency* politique : Miette suit la bande républicaine parce que Silvère s'est enrôlé et est allégorisé bien malgré elle par ce dernier, Nana pourrit la haute société impériale et fraye le chemin pour la République de façon totalement inconsciente. Il nous semble donc que c'est en creux de leur regard, paroles, savoirs, etc., que se loge une manière de République particulière, qui n'a pas encore été cernée de manière approfondie par la critique zolienne.

3.5.1) La représentation visuelle de la République : Miette Chantegreil

Marie Chantegreil, dite Miette, personnage important de *La Fortune des Rougon*, est une jeune fille de treize ans connaissant une existence difficile. Elle perd sa mère dès le berceau ; lorsqu'elle a neuf ans, son père, un braconnier, est envoyé au bagne pour avoir tué un gendarme, ce qui lui vaut des injures constantes dans le faubourg. Elle est recueillie par de la parenté, les Rébufat ; le mari la rudoie, le fils la poursuit de ses insultes ; son seul soutien, sa tante Eulalie, meurt quand elle a onze ans, l'abandonnant à une vie de dur travail et d'injures. Son idylle avec Silvère est la seule chose qui l'empêche de s'aigrir. Comme nous l'avons vu, elle suit celui-ci lorsqu'il s'engage dans l'insurrection républicaine de décembre 1851. Pendant une fusillade, elle reçoit une balle, et meurt regrettant de ne pas avoir connu l'amour charnel avant que Silvère ne se rattrape :

Alors, désolé de la voir n'emporter de lui qu'un souvenir d'écolier et de bon camarade, il baisa sa poitrine de vierge, cette gorge pure et chaste qu'il venait de découvrir. Il ignorait ce buste frissonnant, cette puberté admirable. Ses larmes trempaient ses lèvres. Il collait sa bouche sanglotante sur la peau de l'enfant. Ces baisers d'amant mirent une dernière joie dans les yeux de Miette. Ils s'aimaient, et leur idylle se dénouait dans la mort. (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 218)

Le moment le plus connu et le plus remarquable de Miette est sans contredit celui où elle porte le drapeau de la bande insurrectionnelle dans une scène évoquant *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix³⁰⁹ :

Alors elle apparut, dans la blanche clarté de la lune, drapée d'un large manteau de pourpre qui lui tombait jusqu'aux pieds. Le capuchon, arrêté sur le bord de son chignon, la coiffait d'une sorte de bonnet phrygien. Elle prit le drapeau, en serra la hampe contre sa poitrine, et se tint droite, dans les plis de cette bannière sanglante qui flottait derrière elle. Sa tête d'enfant exaltée, avec ses cheveux crépus, ses grands yeux humides, ses lèvres entrouvertes par un sourire, eut un élan d'énergique fierté, en se levant à demi vers le ciel. À ce moment, elle fut la vierge Liberté. (*Ibid.*, 35)

³⁰⁹ Marina Werner, dans son étude des allégories féminines véhiculées par les arts, dont la sculpture et la peinture, montre que la figure féminine représente un idéal ou une abstraction ; contrairement à la représentation des hommes, elle n'a pas d'individualité, ne peut pour ainsi dire jamais être confondue avec des femmes réelles (1985, p. 28) Or, c'est exactement ce qui arrive à Miette : fortement idéalisée par Silvère, qui voit en elle la République, elle finit par se faire nier sa personnalité et son corps pour être réduite à une image parfaite d'une abstraction. Dans la même veine, Maurice Agulhon écrit : réserver à la femme, ou aux femmes, les rôles de représentation, de modèle pour autre chose qu'elles, de mannequins en somme, n'est-ce pas finalement une manière après bien d'autres de la (ou les) transformer en objets ? » (1976, p. 151)

Cette scène est directement tirée d'une histoire racontée par deux historiens, le légitimiste Hippolyte Maquan (*Insurrection de Décembre 1851 dans le Var*³¹⁰, 1853) et le républicain Eugène Ténot (*La province en décembre 1851. Étude historique*, 1865, plusieurs fois réédité en 1868-1869)³¹¹.

Dans la foule, des enfants et des femmes portent sous le bras un panier de cantinière. Parmi elles on remarque déjà l'aristocratie du genre, la personnification de la révolte. C'est une jeune femme qu'un chef, dit-on, affuble de son manteau pour l'improviser déesse de la Raison ou de la Liberté. Toutes les exaltations se confondent dans cet enivrement insurrectionnel : les propos obscènes et les chansons grivoises se mêlent aux hurlements des chants révolutionnaires et aux cris de mort. La luxure a de tout temps donné la main à la férocité sur le trône des Césars du Bas-Empire, comme sous la tente des Vandales. (Maquan, 1853, p. 26)

Cette bande étant conduite par le sieur Ferrier que les insurgés avaient nommé, la veille, maire de Grimaud. Madame Ferrier, belle jeune femme, enthousiaste de la liberté, avait suivi son mari. Elle marchait en tête des insurgés portant le drapeau rouge, drapée dans un manteau bleu doublé d'écarlate, le bonnet phrygien sur la tête. Lorsqu'elle entra, ainsi vêtue, à Vidauban, toute cette foule provençale, amoureuse de tout ce qui est excentrique, pompeux ou théâtral, applaudit à outrance la nouvelle déesse de la liberté³¹². (Ténot, 1865, p. 222-223)

Zola, fidèle à lui-même, pense en romancier et non en historien, cherchant surtout « des éléments destinés à faire image et à s'adresser visuellement au lecteur ». (Reverzy et Pellegrini, 2015, p. 103) Car Miette et la femme du maire de Grimaud n'ont rien en commun à part ce bref épisode de leurs vies. Ainsi, le romancier fait par exemple disparaître le bleu ; au moment de porter le drapeau, la jeune fille retourne sa pelisse du côté de la doublure, dont on a appris plus tôt qu'elle est « rouge sang » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 17) ; elle apparaît ainsi « drapée d'un large manteau de pourpre qui lui tombait jusqu'aux pieds ». (*Ibid.*, 73) Comme la

³¹⁰ Selon Henri Mitterand, Zola n'a eu connaissance de l'ouvrage de Maquan qu'à travers celui de Ténot. (*Étude - La Fortune des Rougon*, t. I, p. 1540)

³¹¹ Pour Éléonore Reverzy, la confrontation des différents discours historiens sur l'insurrection de 1851 permet au chef de file du naturalisme de se placer au-dessus du débat. « Zola trouve en fait dans la confrontation de ces deux discours antithétiques le moyen d'accéder à une forme de neutre. En somme l'affrontement des deux historiens lui permet d'une part de déléguer chacun de ces points de vue à l'intérieur de sa narration, d'autre part de les neutraliser l'un par l'autre. Polyphonie, voire cacophonie, et pastiche sont les deux armes qu'il emploie. » (2016, p. 134)

³¹² Maquan, reprenant un lieu commun bourgeois sur la supposée promiscuité sexuelle des classes populaires, insiste sur les mœurs dissolues des insurgés, comme le fera, dans le roman, le journaliste réactionnaire Vuillet : « Elles brandissaient des drapeaux, elles s'abandonnaient, en pleins carrefours, aux caresses ignobles de la horde tout entière. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 259) Ténot, lui, livre surtout un discours sur l'impressionnabilité des Provençaux, que Zola reprend à son compte. (Reverzy et Pellegrini, 2015, p. 57)

critique l'a souvent relevé³¹³, Miette incarne l'idéal abstrait de la République, dans sa version « sauvage », symbole que son apparence entièrement rouge renforce. Au XIX^e siècle, en effet, deux allégories féminines concurrentes de la République coexistent : l'officielle à partir de 1880, calme et sereine, souvent coiffée d'ornements végétaux, incarnant des valeurs plus modérées (Justice, Ordre, Liberté réglée par la Loi) ; l'autre, plus populaire et subversive, avec bonnet phrygien, symbole de la révolution sociale, chargée d'aspirations plus dynamiques³¹⁴. Mais Zola, en supprimant le bleu, vient aussi complexifier le symbole en y inscrivant d'autres niveaux de sens. Le rouge, par son association avec le sang, peut également être vu comme l'indice de sa puberté naissante ainsi que de sa fin tragique. La blessure fatale du personnage est déjà visible sur son corps quelque pages avant qu'elle ne reçoive la balle fatale : « Dans la teinte grise des blouses et des vestes, dans l'éclat bleuâtre des armes, la pelisse de Miette, qui tenait le drapeau à deux mains, mettait une large tache rouge, une tache de blessure fraîche et saignante. » (*Ibid.*, 215) Miette, on le voit, est prise dans plusieurs révolutions, dont celle de son corps.

La révolution pubertaire, qui signe la capacité à procréer, charrie le mythe d'un renouveau ou d'un engendrement, la foi dans le recommencement sans fin de la procréation. Néanmoins, si elle annonce le principe de ce qui rend possible une nouvelle existence humaine, elle possède également, comme nombre de révolutions, les vertus de sa ruine. (Cnockaert, 2003, p. 105)

Miette symbolise évidemment la pureté, l'enfance sacrifiée et, sur le plan politique, « une Marianne abattue, une allégorie de la jeune République anéantie. » (Scarpa, 2015, p. 122) À cet égard, son rapport avec son amoureux est particulièrement intéressant. Pour Sylvie Thorel, Silvère est plus qu'un jeune homme « peuple » ; il est « l'image elle-même du peuple humilié [...] qui se redresse contre l'oppression » (2015, p. 80) : comme elle souligne, il commence déjà à être « courb[é] vers la terre » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 12) par le travail manuel. «

³¹³ David Baguley, « L'anti-intellectualisme de Zola » (1971) ; Anne Belgrand, « Le couple Silvère-Miette dans *La Fortune des Rougon* » (1988) ; David Baguley, « Le burlesque et la politique dans *La Fortune des Rougon* » (2002) ; Véronique Cnockaert, *Émile Zola. Les inachevés. Une politique de l'adolescence* (2003) ; Sylvie Thorel, *Les Origines. Une lecture de La Fortune des Rougon* (2015) ; Éléonore Reverzy et Florence Pellegrini, *Émile Zola. La Fortune des Rougon* (2015) ; Éléonore Reverzy, « La scène de bataille » (2015) ; Marie Scarpa, « Le vert paradis des amours enfantines » (2015) ; etc.

³¹⁴ Pour plus de détails à ce sujet, voir les travaux de Maurice Agulhon (« Un usage de la femme au XIX^e siècle : l'allégorie de la République » [1976] ; *Marianne au combat. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880* [1979] ; *Marianne au pouvoir. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1880 à 1914* [1989] ; *Marianne. Les visages de la République* [1992], avec Pierre Bonte) et de Vincent Duclert (*La République imaginée. 1870-1914* [2010]).

De ce peuple, nécessairement, la République est aimée et on comprend qu'elle s'incarne en la circonstance dans Miette, l'objet d'un véritable culte. » (Thorel, 2015, p. 80) Leur dynamique fait écho à une « Causerie » de Zola, parue dans *La Tribune* du 3 janvier 1869, dans laquelle il fait cadeau à la « grande fille » (*Chroniques*, t. 3, p. 486) qu'est la France qui vient d'avoir « dix-sept ans d'Empire » (*Ibid.*) d'un mari qui « s'appelle Peuple ». (*Ibid.*, 488)

C'est une chose grave que le choix d'un mari. Tes sœurs aînées l'ont appris à leur grande misère. Pendant des siècles, dans ta famille, vous avez été jetées aux bras de gens que vous n'aimiez presque jamais. Il vous fallait bon gré, mal gré faire ménage avec eux, car c'était Dieu lui-même, disait-on, qui ordonnait ces mariages forcés. D'autres fois, tes sœurs aînées ont été violées brutalement ; un homme leur mettait le pied sur la gorge et les épousait entre deux batteries de canon. Tu auras un meilleur sort : j'ai choisi avec soin le mari dont je te fais cadeau. À une bonne fille, il faut un bon garçon. J'ai voulu que ton fiancé eût ton courage, ta santé, ta gaieté large et heureuse. Il aime comme toi la liberté et la justice, il travaille du matin au soir en chantant tes chansons. À tous deux, vous formerez un couple puissant, et de votre étreinte féconde naîtra une nation de géants. (*Ibid.*, 487-488)

Or, dans le roman, ce mariage n'a pas lieu, même si, comme nous l'avons vu, Silvère se rattrape quelque peu en embrassant passionnément la poitrine de Miette mourante, mettant « une dernière joie » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 218) dans ses yeux. Celle-ci regrette d'être morte sans avoir connu l'union charnelle. « À son agonie, dans cette lutte rude que sa nature sanguine livrait à la mort, elle pleurait sa virginité. » (*Ibid.*, 217) Le portrait posthume de la jeune femme montre que le baiser *in extremis* de Silvère est resté insuffisant pour elle : « Il échangea avec Miette un long regard, lisant encore, dans ces yeux que la mort rendait plus profonds, les derniers regrets de l'enfant pleurant sa virginité. » (*Ibid.*, 219) Une scène révélatrice du roman dépeint l'échec de leur sexualité : Silvère est littéralement incapable de comprendre ce que sa compagne demande de lui³¹⁵. Il semble donc que Zola rejette, voire

³¹⁵ « Miette ne se défendait plus. C'était elle, maintenant, qui collait sa bouche sur celle de Silvère, qui cherchait avec une muette ardeur, cette joie dont elle n'avait pu d'abord supporter l'amère cuisson. Le rêve d'une mort prochaine l'avait enfiévrée ; elle ne se sentait plus rougir, elle s'attachait à son amant, elle semblait vouloir épuiser, avant de se coucher dans la terre, ces voluptés nouvelles, dans lesquelles elle venait à peine de tremper les lèvres, et dont elle s'irritait de ne pas pénétrer sur-le-champ tout le poignant inconnu. Au-delà du baiser, elle devinait autre chose qui l'épouvantait et l'attirait, dans le vertige de ses sens éveillés. Et elle s'abandonnait ; elle eût supplié Silvère de déchirer le voile, avec l'impudique naïveté des vierges. Lui, fou de la caresse qu'elle lui donnait, empli d'un bonheur parfait, sans force, sans autres désirs, ne paraissait pas même croire à des voluptés plus grandes. Quand Miette n'eut plus d'haleine, et qu'elle sentit faiblir le plaisir âcre de la première étreinte : “Je ne veux pas mourir sans que tu m'aimes, murmura-t-elle ; je veux que tu m'aimes encore davantage...” Les mots lui manquaient, non qu'elle eût conscience de la honte, mais parce qu'elle ignorait ce qu'elle désirait. Elle était simplement secouée par une sourde révolte intérieure et par un besoin d'infini dans la joie. Elle eût, dans son innocence, frappé du pied comme un enfant auquel on refuse un jouet. “Je t'aime, je t'aime”, répétait Silvère défaillant. Miette hochait la tête, elle semblait dire que ce n'était pas vrai, que le jeune homme lui cachait quelque chose. Sa nature puissante et libre avait le secret instinct des fécondités de la vie. C'est ainsi qu'elle refusait la

critique, la vision romantique qui apparaît encore sous sa plume au début de 1869, année pendant laquelle il rédige le roman³¹⁶, et qui reviendra en force dans ses œuvres de fin de carrière. On peut aussi lire en creux un discours politique faisant écho aux propos du Zola critique que nous avons étudiés au chapitre I. Miette demeure vierge parce que Silvère n'a pas su la comprendre, comme les républicains de 1848 n'ont rien compris au peuple qu'ils prétendaient gouverner³¹⁷.

Si cette union n'a pas lieu, malgré l'affection profonde qui lie les deux jeunes gens, si Silvère n'a pas su comprendre les désirs de son amante, c'est parce qu'il est porté à l'idéalisation, et donc à la personnalisation, de la femme. Il voit en elle la République, mais aussi l'humanité souffrante, le peuple glorieux quoique maltraité qu'il doit sauver et réhabiliter publiquement. Miette se prête d'ailleurs très bien à ce rôle : rappelons qu'elle a connu une vie difficile, méprisée pour son père bagnard, accablée de travail et d'injures par la famille qui l'a recueillie. Or, comment peut-on faire l'amour avec un idéal, un concept abstrait ? Cette confusion que nous avons déjà soulignée, cette tendance du personnage masculin de Zola à superposer sur une femme réelle une femme-symbole qui finit par supplanter complètement la première, la rendre

mort, si elle devait mourir ignorante. Et, cette rébellion de son sang et de ses nerfs, elle l'avouait naïvement, par ses mains brûlantes et égarées, par ses balbutiements, par ses supplications. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 169-170)

³¹⁶ Selon Henri Mitterand, la rédaction du roman aurait commencé vers mai 1869. (*Étude - La Fortune des Rougon*, t. I, p. 1536) C'est donc dire à quel point la pensée de Zola sur la question évolue rapidement.

³¹⁷ La même remarque vaut pour Étienne Lantier. Malgré l'attirance mutuelle qui s'établit rapidement entre eux, il ne couche pas avec Catherine Maheu avant la toute fin de *Germinal* parce qu'il est timide mais aussi parce qu'il est incapable de la comprendre. Il se refuse à elle sous un prétexte spécieux, malgré le désir qu'elle exprime clairement, parce qu'il ne la croit pas lorsqu'elle lui assure qu'elle n'a pas d'amant : « En bas, ils se trouvèrent seuls. [...] [I]ls se mirent en marche [...], elle devant, lui derrière. Les lampes charbonnaient, il la voyait à peine, noyée d'une sorte de brouillard fumeux ; et l'idée qu'elle était une fille lui causait un malaise, parce qu'il se sentait bête de ne pas l'embrasser, et que le souvenir de l'autre l'en empêchait. Assurément, elle lui avait menti : l'autre était son amant, ils couchaient ensemble sur tous les tas d'escaillage, car elle avait déjà le déhanchement d'une gueuse. Sans raison, il la boudait, comme si elle l'eût trompé. Elle pourtant, à chaque minute, se tournait, l'avertissait d'un obstacle, semblait l'inviter à être aimable. On était si perdu, on aurait si bien pu rire en bons amis ! Enfin, ils débouchèrent dans la galerie de roulage, ce fut pour lui un soulagement à l'indécision dont il souffrait ; tandis qu'elle, une dernière fois, eut un regard attristé, le regret d'un bonheur qu'ils ne retrouveraient plus. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1179-1180) Que penser, en effet, de ce « déhanchement de gueuse » qu'il décèle chez celle qu'il voit à peine dans l'obscurité ? Conséquemment, Étienne attend trop longtemps et se fait ravir Catherine par un autre ouvrier, Chaval, qui la brutalise devant lui. On peut d'ailleurs déceler une allégorie politique dans la rivalité Étienne-Chaval, le premier figurant la République encore timide, ayant de la difficulté à s'imposer, hésitante sur les moyens, et le second Napoléon III, opportuniste, n'hésitant pas à recourir à la force. Catherine est assimilable à la France que différentes tendances politiques tentent de conquérir, son viol par Chaval racontant par métonymie le coup d'État du 2 décembre 1851. Sa « soumission héréditaire » (*Ibid.*, 1245) pourrait être celle de la France, qui, au moment où se déroule le roman (1866-1867), n'a pratiquement connu que des têtes couronnées, et qui, à deux reprises, s'est inclinée devant un empereur. Rappelons que, selon Zola, les siècles de monarchie constituent un obstacle à l'enracinement de la République en France en raison de la trace profonde qu'ils ont laissé sur les mentalités et les habitudes du peuple français.

invisible à ses yeux, est donc lourde de conséquences : elle pousse Silvère à nier à Miette de son statut de femme réelle, en chair et en os, avec sa personnalité et ses désirs propres, et vient placer une barrière infranchissable entre les deux.

Miette, enfin, peut prendre un tout autre visage. La célèbre scène déjà citée où elle tient le drapeau toute vêtue de rouge n'est pas lue de la même façon par tous. Pour les possédants et les satisfaits de l'ordre établi, elle apparaît comme une vision terrifiante :

Cinq ou six persiennes seulement s'ouvrirent ; quelque vieux rentier se montrait, en chemise, une bougie à la main, se penchant pour mieux voir ; puis, dès que le bonhomme distinguait la grande fille rouge qui paraissait traîner derrière elle cette foule de démons noirs, il refermait précipitamment sa fenêtre, terrifié par cette apparition diabolique. (*Ibid.*, 153)

Cette peur est savamment attisée et exploitée par la presse réactionnaire. Le journaliste Vuillet écrit : « Et qui n'a pas aperçu, au milieu de ces monstres, des créatures infâmes vêtues de rouge, et qui devaient s'être roulées dans le sang des martyrs que ces brigands ont assassinés le long des routes ? » (*Ibid.*, 259) On aura remarqué l'exagération du nombre, une seule jeune femme devenant plusieurs créatures infâmes. Zola, s'il dénonce ce genre de discours et ridiculise la poltronnerie des bourgeois, qu'on a convaincu que les républicains ne sont pas des humains mais des bêtes sanguinaires, montre cependant que Miette peut être réellement effrayante, qu'elle a en elle un potentiel subtil mais réel de violence. Si elle est généralement jolie et douce dans son apparence, certains de ses traits peuvent être inquiétants, dénotent une menace latente en elle, notamment ses lèvres, « trop fortes et trop rouges » (*Ibid.*, 16), et « ses larges dents blanches ». (*Ibid.*) « Ses dents blanches, à mesure que défilaient les fusils et les faux, se montraient plus longues et plus aiguës, entre ses lèvres rouges, pareilles aux crocs d'un jeune loup qui aurait des envies de mordre. » (*Ibid.*, 32) Le fait notable, ici, c'est que ce jugement n'est pas émis par un rentier pleutre ; il est donc possible que ce soit la voix du romancier qui se fait entendre dans ce passage. Le romancier semble dans ce passage trahir son appartenance de classe en adoptant le point de vue des bourgeois effrayés : à ce moment précis, Miette apparaît réellement comme une buveuse de sang, une créature terrifiante qui n'a plus rien d'humain.

En somme, celle-ci apparaît, au sens propre, comme un visage de la République : nous l'avons vu, c'est en grande partie son apparence physique qui livre un discours politique. Lorsqu'elle

défile à la tête des insurgés, vêtue de rouge et tenant leur drapeau, apparaissant comme une Marianne ensauvagée, elle est pour les républicains un symbole d'espoir et de ralliement, mais devient aux yeux des bourgeois timorés et défenseurs de l'ordre établi une bête terrifiante, l'incarnation de la République meurtrière et menaçant de tout balayer sur son passage, du peuple brutal et sanguinaire. Ce passage de *Germinal* où les bourgeois de Montsou assis assistent, terrorisés, au passage des mineurs en grève aurait toute sa place dans le premier roman de la série : « C'était la vision rouge de la révolution qui les emporterait tous, fatalement, par une soirée sanglante de cette fin de siècle. ». (Pl., t. III, p. 1436) Dans les deux cas, la réaction émotive est la même, comme l'est l'assimilation par les possédants (et, dans une certaine mesure, par le narrateur) des révoltés à des bêtes n'ayant plus rien d'humain :

Négre dit entre ses dents :

– Le diable m'emporte si j'en reconnais un seul ! D'où sortent-ils donc, ces bandits-là ?

Et, en effet, la colère, la faim, ces deux mois de souffrance et cette débandade enragée au travers des fosses, avaient allongé en mâchoires de bêtes fauves les faces placides des houilleurs de Montsou. (*Ibid.*)

La relation entre Miette et son amoureux Silvère est riche sur le plan symbolique. L'incapacité de celui-ci à comprendre que celle-ci veut que leur relation devienne sexuelle, résultat du fait qu'il l'idéalise et la dépersonnalise, ne voyant plus en elle une femme en chair et en os mais un idéal abstrait (la République, le peuple misérable qu'il doit sauver), peut être lue de façon métonymique : Silvère devient le républicain de 1848 que Zola ridiculise dans son œuvre critique, incapable de comprendre quoi que ce soit au peuple qu'il prétend gouverner. À cet égard, on peut lire l'histoire de Miette et de Silvère comme la façon pour le romancier de tourner la page, d'enterrer définitivement la révolution de 1848. Le premier *Rougon-Macquart* dit en effet le charme trompeur de celle-ci : elle est incarnée par les personnages les plus sympathiques du roman, deux jeunes courageux, loyaux et purs, mais elle mène tout droit à la victoire de la réaction. Mais justement, cette fin peut être lue de deux façons, celle, historique, que nous venons d'éclairer, et celle, poétique. En effet, il est possible de lire en creux dans la mort des jeunes adolescents la fin du romantisme. Le romancier, on le sait, a souvent reconnu l'influence importante qu'a exercée et, à plusieurs égards, que continue d'exercer sur lui le mouvement romantique pourtant dénoncé et combattu. « On prétend que je suis un romantique. Eh bien ! je

suis un romantique, tant pis pour moi ! Nous avons tous sucé ça à seize ans³¹⁸ » (*Nos auteurs dramatiques*, t. 11, p. 275), admet-il par exemple dans une longue étude consacrée à Victor Hugo qui minimise par ailleurs son importance³¹⁹. Si Zola devient de plus en plus lyrique³²⁰ dans ses dernières années, il ne redevient pas pour autant romantique et ne met plus au monde des figures telles Miette et Silvère ; ses derniers héros, s'ils évoluent dans des romans d'un utopisme parfois naïf, se veulent tous réalistes : ce ne sont plus des adolescents rêveurs, mais des scientifiques (*Le Docteur Pascal, Paris, Travail*), des agriculteurs (*Fécondité*), des industriels (*Travail* encore) ou des instituteurs (*Vérité*).

3.5.2) La vengeresse des classes populaires : Nana

Fille des ouvriers Gervaise Macquart et Coupeau, Anna Coupeau, dite Nana, est façonnée, davantage peut-être que tout autre personnage zolien, par l'influence délétère de son milieu. Elle est aux premières loges pour voir l'avachissement moral de sa famille : son père de plus en plus ivrogne, sa mère laissant son commerce péricliter, se partageant entre son mari et son premier amant, Auguste Lantier, et se tournant elle aussi vers la boisson. Ce même Lantier se charge de son éducation, lui apprenant à danser et à parler en patois. (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 610) Plus fondamentalement, comme le souligne Éléonore Reverzy, cet homme vivant aux crochets de femmes travaillantes lui montre comment se servir de son pouvoir sexuel pour se faire entretenir ; à ce titre, elle est sa digne fille. (2008, p. 33) Nana complète cette éducation dans l'atelier de fleurs artificielles où elle travaille : « Oh ! elle avait des dispositions, bien sûr³²¹. Mais ça l'achevait, la fréquentation d'un tas de filles déjà éreintées de misère et de vice. »

³¹⁸ Dans *L'Œuvre*, Zola prête le même raisonnement à ses doubles. Le peintre Claude Lantier : « Ah ! nous y trempions tous, dans la sauce romantique. Notre jeunesse y a trop barboté, nous en sommes barbouillés jusqu'au menton. Il nous faudra une fameuse lessive. » (Pl., t. IV, p. 48) Le romancier Sandoz : « Oui, notre génération a trempé jusqu'au ventre dans le romantisme, nous en sommes restés imprégnés quand même, et nous avons eu beau nous débarbouiller, prendre des bains de réalité violente, la tache s'entête, toutes les lessives monde n'en ôteront pas l'odeur. » (*Ibid.*, 357) Pour une étude plus approfondie de l'influence du romantisme sur Zola, voir l'article de Jacques Noiray, « "J'en suis et j'en enrage" : Zola romantique ? » (2016).

³¹⁹ Immédiatement après, Zola écrit : « Mais cela ne saurait m'empêcher de dire que Victor Hugo ne restera certainement pas l'homme universel du siècle, parce que, s'il en est le poète lyrique, il n'en est ni le philosophe, ni le penseur, ni le savant, et j'ajouterai ni le romancier ni le dramaturge. » (*Nos auteurs dramatiques*, t. 11, p. 275)

³²⁰ Or, pour Zola, le premier caractère du romantisme est justement le lyrisme (pour lui, les deux termes s'équivalent), entendu non pas « au sens moderne d'épanchement plus [o]u moins contrôlé de la subjectivité du créateur dans son œuvre », mais manifestation « d'un excès, d'une violence individuelle et collective. » (Noiray, 2016, p. 139)

³²¹ L'impact du milieu s'ajoute à une prédisposition naturelle au vice chez Nana : « Elle avait six ans, elle s'annonçait comme une vaurienne finie. » (*L'Assommoir*, Pl., t. II, 518)

(*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 717) Elle développe un fort pouvoir de séduction³²² qu'elle commence rapidement à exploiter : à la fin du roman, elle quitte définitivement la maison après avoir rencontré un homme riche ; Lantier l'a vue se promener en voiture élégamment vêtue. (*Ibid.*, 747-748) Dans le roman éponyme, on la retrouve lancée, actrice sans talent mais célèbre grâce à la beauté de son corps largement exposé sur scène, demi-mondaine ayant nombre de partenaires sexuels (certains des amants de cœur, d'autres de riches bienfaiteurs), poussant facilement plusieurs d'entre eux, membres de la haute société impériale, à se ruiner pour elle, ce qui ne l'empêche pas de connaître des périodes de dénuement.

Nana, comme Renée, n'est jamais explicitement liée à la République dans le texte. Bien au contraire, Zola en fait une allégorie du Second Empire. Comme celui-ci, elle naît en 1852 et meurt en 1870³²³, alors que commence la guerre contre la Prusse, fossoyeuse du régime de Napoléon III ; cette décision de Zola est d'autant plus symbolique qu'elle ne cadre pas avec la chronologie interne du roman et du cycle³²⁴. La corruption morale et le vice du personnage sont bien sûr ceux du régime dans lequel elle a passé toute sa vie ; Nana apparaît à la fois comme le produit et le reflet de l'Empire.

Cela dit, il est possible de lire en creux une dimension républicain chez elle, de déceler le discours sur la République que Zola la fait porter. Rappelons d'abord que ses origines sont populaires et ouvrières : sa mère est blanchisseuse, son père zingueur. Elle, est peuple, née « de quatre ou cinq générations d'ivrognes, le sang gâté par une longue hérédité de misère et de boisson ». (*Nana*, Pl., t. II, p. 1269) « Elle avait poussé dans un faubourg, sur le pavé parisien ».

³²² « À quinze ans, elle avait poussé comme un veau, très blanche de chair, très grasse, si dodue même qu'on aurait dit une pelote. Oui, c'était ça, quinze ans, toutes ses dents et pas de corset. Une vraie frimousse de margot, trempée dans du lait, une peau veloutée de pêche, un nez drôle, un bec rose, des quinquets [yeux] luisants auxquels les hommes avaient envie d'allumer leur pipe. Son tas de cheveux blonds, couleur d'avoine fraîche, semblait lui avoir jeté de la poudre d'or sur les tempes, des taches de rousseur, qui lui mettaient là une couronne de soleil. Ah ! une jolie pépée, [...] l'odeur mûre d'une femme faite. » (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 708-709) Elle accentue ses charmes naturels par une grande coquetterie.

³²³ Comme le montrent les deux arbres généalogiques publiés. (*Une page d'amour*, Pl., t. II ; *Le Docteur Pascal*, t. V) En revanche, Zola la fait naître en 1851 dans les dossiers préparatoires des romans où elle apparaît. (Dossier préparatoire de *L'Assommoir*, vol. II, p. 900-901 ; Dossier préparatoire de *Nana*, vol. III, p. 414-415)

³²⁴ Nana, on le voit, est censée mourir à 17 ou 18 ans, mais Zola lui donne déjà 18 ans au début du roman éponyme (Pl., t. II, p. 1107), dont l'action commence en 1867 (alors qu'elle ne devrait donc avoir au maximum que quinze ans si elle est née en 1852) et se déroule sur trois ans. En faisant tenir toute sa vie dans le règne de Napoléon III, le romancier s'impose dès limites chronologiques trop contraignantes qu'il est incapable de respecter, ce qui confirme la portée avant tout symbolique de ce choix. La volonté de donner un sens à l'histoire, et surtout la nécessité de peindre la chute de l'Empire comme un châtement biblique ou une expiation, obligent Zola à faire délibérément des entorses à la réalité historique pour en faciliter la lecture. (Reverzy, 2007, p. 91)

(*Ibid.*) Dès l'enfance, elle a connu et vu tous les maux de son monde : ivrognerie, promiscuité sexuelle, pauvreté.

Plusieurs de ses relations ont des effets dévastateurs. Nous l'avons dit, Nana accule à la ruine et au désastre ses amants et bienfaiteurs. Le jeune Georges Hugon et le comte de Xavier de Vandevres, « dernier d'une grande race » (*Ibid.*, 1146), se suicident. Le militaire Philippe Hugon puise à répétition dans la caisse de son régiment pour venir aux besoins de son amante, ce qui lui vaut de passer quelques mois de prison et surtout d'être à jamais déshonoré. Le comte Muffat de Beuville, dévot, « [u]n parfait honnête homme, d'une rectitude, d'une rigidité absolue », ayant « une très haute idée de sa situation [il est chambellan de l'impératrice], de sa dignité » (Dossier préparatoire de *Nana*, vol. III, p., 412-413), perd graduellement tout amour-propre, assiste, impuissant, à l'effondrement de sa vie et de son être³²⁵. Désirant Nana peu importe les traitements qu'elle lui impose, il accepte et finit même par accepter et aimer toutes les humiliations qu'elle lui impose³²⁶ : « Dans cette minute de vision nette, il se méprisait. C'était cela : en trois mois, elle avait corrompu sa vie, il se sentait déjà gâté jusqu'aux moelles par des ordures qu'il n'aurait pas soupçonnées. » (Pl., t. II, p. 1270) Ceux qui ne sont que ruinés matériellement par Nana (l'officier de marine Foucarmont, le banquier Steiner) ont visiblement échappé au pire.

Comment ne pas remarquer la portée symbolique de cette action : les victimes de la fille du faubourg sont des privilégiés, des représentants de la haute société, voire des intimes du pouvoir impérial comme Muffat. Déjà, l'abaissement de celui-ci est éloquent à cet égard : « ces coups de pied, elle les allongeait de si bon cœur dans les Tuileries, dans la majesté de la cour impériale, trônant au sommet, sur la peur et l'aplatissement de tous³²⁷. [...] C'était sa revanche, une rancune inconsciente de famille, léguée avec le sang. » (*Ibid.*, 1461) Le geste,

³²⁵ « Sa vie était foudroyée. Il avait donné sa démission de chambellan, devant les pudeurs révoltées des Tuileries. Estelle, sa fille, lui intentait un procès, pour une somme de soixante mille francs, l'héritage d'une tante qu'elle aurait dû toucher à son mariage. Ruiné, vivant étroitement avec les débris de sa grande fortune, il se laissait peu à peu achever par la comtesse, qui mangeait les restes dédaignés de Nana. » (*Nana*, Pl., t. II, p. 1464-1465)

³²⁶ Elle l'oblige en effet à marcher à quatre pattes, faisant le cheval ou le chien. Elle a également l'idée de l'attaquer dans sa dignité impériale, exigeant qu'il porte son uniforme de chambellan, et lui bottant le derrière ; une fois qu'il est déshabillé, elle le force à cracher sur son costume et à le piétiner. (*Nana*, Pl., t. II, p. 1461)

³²⁷ Plus tôt dans le roman, Nana défend l'empereur et son régime, qu'elle couvre de mépris ici, montrant toute l'inconséquence de son discours politique : « Oh ! ces ivrognes ! dit-elle d'un air répugné. Non, voyez-vous, ce serait un grand malheur pour tout le monde, leur république... Ah ! que Dieu nous conserve l'empereur le plus longtemps possible ! » (*Nana*, Pl., t. II, p. 1369)

quoiqu'inconscient, est pleinement politique. Nana « vengeait les gueux et les abandonnés dont elle était le produit. Avec elle, la pourriture qu'on laissait fermenter dans le peuple, remontait et pourrissait l'aristocratie. » (*Ibid.*, 1269) Son rôle symbolique est fixé dès la première page du plan général : « Nana, c'est la pourriture d'en bas, l'*Assommoir*, se redressant et pourrissant les classes d'en haut. » (Dossier préparatoire de *Nana*, vol. III, p. 166-167) Comme dans *Germinal*, roman dont son demi-frère Étienne Lantier est le protagoniste, le peuple méprisé et maltraité par les classes satisfaites revient en force, devient une menace contre l'ordre établi, un flot inquiétant qui menace de tout balayer. Comparons par exemple ces deux passages : « Elle devenait [...] un ferment de destruction, [...] corrompant et désorganisant Paris [...] » (*Nana*, Pl., t. II, p. 1269) « Oui, un soir, le peuple lâché, débridé, galoperait ainsi sur les chemins [...] balayant le vieux monde, sous leur poussée débordante de barbares. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1436-1437) La vengeance de classe que Nana réalise fait également penser à l'action de Denise Baudu, même si elle s'effectue selon des modalités tout à fait dissemblables³²⁸. Là où Denise crée quelque chose, permet au Bonheur des Dames de passer du désordre à l'ordre dans ses rapports avec son personnel, Nana n'est capable de créer qu'en détruisant et en vampirisant ; elle est l'entropie dans sa plus pure expression. Chantal Bertrand-Jennings souligne avec raison que les conquérantes des *Rougon-Macquart* « sont les exacts repoussoirs de leurs équivalents masculins. » (1979, p. 44)

Acharnées à la lutte et à la conquête pour leur propre bien ou par revanche de classe comme la femme fatale Nana, [...] elles sont la matérialisation du principe de mort et leurs fautes ne sont jamais justifiées. Victorieuse des hommes et de Paris par le pouvoir maléfique de son sexe, Nana est une image de la mort et ne réussit par sa conquête qu'à causer la putréfaction de la société dont elle incarne la débauche³²⁹. (*Ibid.*, 44-45)

³²⁸ Les deux femmes sont d'ailleurs rapprochées par le romancier Louis Desprez dans une lettre à Zola du 4 mars 1883 : « L'héroïne du *Bonheur des Dames* est, certes, plus adroitement posée ; l'exactitude du détail supplée dans une certaine mesure à la fantaisie du fond. Mais on ne distingue pas nettement ses traits, il semble que l'on ait rencontré Gervaise ou Nana, non Denise ; et le charme physique qu'elle exerce sur Mouret ne s'explique pas complètement. » (*Lettres inédites de Louis Desprez à Émile Zola*, p. 62)

³²⁹ Bertrand-Jennings souligne que, dans les cycles tardifs, les femmes comme Nana sont systématiquement châtiées pour leur mauvais comportement. « Bien entendu ces conquérantes sont punies de leurs crimes par la disparition ou la mort. Le sort de Fernande Delaveau de *Travail* qui meurt brûlée, dans une dernière conjuration des démons à l'aube de l'ère nouvelle, renchérit sur la mort expiatoire de Nana et entérine la défaite ultime des conquérantes-femmes-fatales. » (1979, p. 45)

L'autre différence notable est que celle-ci agit de façon purement inconsciente, comme l'indique sa fiche personnage :

Avec cela, finissant par considérer l'homme comme une matière à exploiter, devenant une force de la nature, un ferment de destruction, mais cela sans le vouloir, par son sexe seul et par sa puissante odeur de femme, détruisant tout ce qu'elle approche, faisant tourner la société [...] (Dossier préparatoire de *Nana*, vol. III, p. 416-417 ; souligné dans le texte)

Elle n'est donc absolument pas un personnage qui réfléchit, qui planifie. Le texte la prive de toute *agency* politique. Le roman contient cependant une scène particulièrement intéressante à cet égard. Nana, pendant le dîner hebdomadaire qu'elle tient chez elle, agacée par Muffat et « ses airs de chambellan qu'il essaie de garder jusque chez elle » (Guillemin, 1964, p. 173), s'amuse à rendre mal à l'aise ses invités de la haute société en se remémorant crûment avec son amie et amante Satin leur passé faubourien : « Ah ! dame, papa n'était guère raisonnable... Aussi, quelle dégringolade ! Si tu avais vu ça, un plongeon, une dèche³³⁰ !... » (*Nana*, Pl., t. II, p. 1366) « Ça les prenait par crises bavardes ; elles avaient un brusque besoin de remuer cette boue de leur jeunesse ; et c'était toujours quand il y avait là des hommes, comme si elles cédaient à une rage de leur imposer le fumier où elles avaient grandi. » (*Ibid.*, 1365) Elle atteint largement son objectif. « Ces messieurs pâlissaient, avec des regards gênés. Les fils Hugon tâchaient de rire, pendant que Vandevres frisait nerveusement sa barbe et que Muffat redoublait de gravité. » (*Ibid.*) Nana obtient une victoire éclatante sur ses invités qu'elle domine et écrase. « Ils la prenaient, ils acceptaient le papa, la maman, le passé, ce qu'elle voudrait. Les yeux sur la table, tous quatre maintenant se faisaient petits, tandis qu'elle les tenait sous ses anciennes savates boueuses de la rue de la Goutte-d'Or, avec l'emportement de sa toute-puissance. » (*Ibid.*, 1366) Elle semble se révolter contre l'hypocrisie de ses hôtes, et particulièrement de Muffat, qui tente de conserver son air digne alors qu'il soupe chez une demi-mondaine couchant avec chacun des convives présents, qui cherche donc à cacher sa débauche sous ses airs gourmés, son masque de bienséance aristocratique. Ceux-ci peuvent s'afficher hautains et fiers au-dehors, mais pas chez elle. (Guillemin, 1964, p. 173) Nana réussit donc par sa parole à neutraliser et contrecarrer leur discours implicite sur la dignité de leur

³³⁰ Celle qui aime jouer la grande dame a compris qu'elle produit un grand effet quand elle change son registre de langue. En parlant comme les habitants de son quartier natal de la Goutte-d'Or, elle arrive facilement à vaincre ses amants aisés, eux qui deviennent mal à l'aise dès qu'elle commence à utiliser des termes d'argot pour évoquer son passé. Peut-on y voir le symptôme d'un sentiment inconscient de culpabilité envers le sort des classes défavorisées, exploité de façon habile mais tout aussi inconsciente par la demi-mondaine ?

classe, déjà sévèrement remise en question par leur comportement. Nous avons donc affaire ici au seul moment où la jeune femme tente explicitement de venger les couches populaires et semble même développer une conscience de classe : à Muffat qui lui reproche de tenir des propos qui ne sont pas gais, elle répond : « Hein ? quoi ? pas gai ! cria-t-elle en le foudroyant d'un regard. Je crois bien que ce n'est pas gai !... Il fallait nous apporter du pain, mon cher... » (*Nana*, Pl., t. II, p. 1366)

Mais cette impression est en réalité trompeuse. Nana ne va jamais plus loin que dans le passage que nous venons d'étudier ; ce qui pourrait être lu comme une tentative véritable et consciente de lutte en faveur de sa classe d'origine n'est en fin de compte qu'une tocade, une façon de s'amuser, le résultat d'une volonté de provocation passagère et irraisonnée. En réalité, la jeune femme semble profondément aliénée de sa classe sociale, elle qui régurgite mécaniquement le discours des classes dominantes sous le Second Empire. Après avoir ressassé tous les lieux communs véhiculés par les pourfendeurs de la littérature réaliste³³¹, elle « s'emport[e] contre les républicains. Que voulaient-ils donc, ces sales gens qui ne se lavaient jamais ? Est-ce qu'on n'était pas heureux ? est-ce que l'empereur n'avait pas tout fait pour le peuple ? Une jolie ordure, le peuple ! Elle le connaissait, elle pouvait en parler [...] ». (*Ibid.*, 1369) Fait notable, ce discours est prononcé au cours du même dîner pendant lequel elle a évoqué avec tendresse ses souvenirs de jeunesse : « oubliant les respects qu'elle venait d'exiger à table pour son petit monde de la rue de la Goutte-d'Or, elle tapait sur les siens avec des dégoûts et des peurs de femme arrivée. » (*Ibid.*) Par ces propos, elle allie à l'incohérence discursive et l'hypocrisie de son pseudo-père Lantier la désolidarisation à l'endroit du peuple de son demi-frère Étienne. Ce même peuple, d'ailleurs, apparaît comme une des victimes passées sous silence de Nana. Le banquier Steiner, devant les demandes financières constantes de celle-ci, s'associe avec un maître de forges en Alsace : « il y avait là-bas, dans un coin de province, des ouvriers noirs de charbon, trempés de sueur, qui, nuit et jour, raidissaient leurs muscles et entendaient craquer leurs os, pour suffire aux plaisirs de Nana. » (*Ibid.*, 1455) Elle apparaît donc profondément similaire au « dieu inconnu, accroupi au fond de son tabernacle » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1324) auquel sont soumis les mineurs de *Germinal*. « Jamais ils ne le verraient, ils le sentaient

³³¹ « Elle avait lu dans la journée un roman qui faisait grand bruit, l'histoire d'une fille ; et elle se révoltait, elle disait que tout cela était faux, témoignant d'ailleurs une répugnance indignée contre cette littérature immonde, dont la prétention était de rendre la nature ; comme si l'on pouvait tout montrer ! comme si un roman ne devait pas être écrit pour passer une heure agréable ! En matière de livres et de drames, Nana avait des opinions très arrêtées : elle voulait des œuvres tendres et nobles, des choses pour la faire rêver et lui grandir l'âme. » (*Nana*, Pl., t. II, p. 1369)

seulement comme une force qui, de loin, pesait sur les dix mille charbonniers de Montsou. »
(*Ibid.*)

Néanmoins, la parole de Nana, dont la puissance est pleinement révélée dans son rapport avec l'autre, que ce soit dans la conversation de groupe pendant les dîners ou la discussion intime dans la chambre³³², a une dimension véritablement politique. Ses propos mènent à une forme d'horizontalité des pouvoirs, de remise en question de la hiérarchie sociale. Nous l'avons vu, elle fait disparaître, temporairement du moins, toutes les différences de classes, empêche ses visiteurs d'affirmer implicitement leur dignité supérieure, comme ils le font ailleurs ; chez elle, tous sont placés au même niveau, et aucun convive ne peut sans être puni se prétendre supérieur à elle du fait de sa naissance. En ce sens, Nana est réellement fille de la Révolution française telle que l'entend Zola : affaiblissement, voire disparition, de la séparation entre les classes, déchaînement des ambitions, lutte des classes inférieures pour monter au sommet.

Mais revenons à la puissance inconsciente du personnage. Symboliquement, Nana détruit presque à elle seule le Second Empire, pavant ainsi la voie à sa chute, à l'instauration d'un meilleur système, la République. Il n'est pas anodin qu'on la retrouve à la fin du roman sur son lit de mort, alors que commence la guerre franco-prussienne. La courtisane peut se retirer, son œuvre est accomplie, elle a fait son travail ; la société impériale qu'elle a pourrie est sur le point de courir à sa débâcle, à sa destruction sur le champ de bataille. L'Empire est tué par sa propre création, meurt du fait de ses excès, de son mauvais traitement de la classe ouvrière qu'il a ignorée, qu'il a laissée croupir dans la pauvreté et l'alcoolisme.

En somme, Nana, qui incarne le retour du refoulé dans une société policée, entretient en dépit des apparences un rapport profond et complexe à la République, livre sur celle-ci un discours intéressant. Notons qu'elle est, parmi les personnages étudiés dans ce chapitre, le seul à être connoté de façon presque entièrement négative à ne pas agir principalement comme repoussoir pour des figures plus positives, malgré qu'elle partage, comme nous l'avons vu, certains traits avec Denise Baudu, qu'elle peut contribuer à valoriser par la négative. À elle seule et de façon presque entièrement inconsciente, elle réalise la vengeance du peuple sur les classes dominantes

³³² Nana rabaisse par exemple Muffat en l'appelant « mon petit mufe », et le comte est choqué lorsqu'elle utilise le terme devant lui pour la première fois. (Pl., t. II, p. 1448) Zola a trouvé le mot dans *Le Sublime* de Poulot pendant la préparation de *L'Assommoir*, roman où il figure à dix reprises. « Mufe, modification de mufle, expression très employée dans la classe laborieuse, il s'applique surtout pour crétin, lâche et pignouf. » (Poulot, 1870, p. 28) Zola note : « Mufe, injure. » (Dossier préparatoire de *L'Assommoir*, vol. II, p. 928-929 ; souligné dans le texte)

et détruit l'Empire dont elle est un pur produit. Si elle paraît aliénée de ses origines sociales, ayant intériorisé les clichés bourgeois de son époque qu'elle répète mécaniquement, elle parvient néanmoins à pointer du doigt l'hypocrisie des hommes qui la désirent mais sont incapable de cacher leur gêne lorsqu'elle évoque ces origines, qui, autrement dit, veulent jouir de ce que le peuple a à offrir tout en conservant pour lui une bonne dose de dédain, qui sont enfin aussi dépravés, sinon plus, que les classes populaires qu'ils regardent de haut, mais savent masquer leurs vices sous un vernis de probité et d'honnêteté.

Bilan de la section 3.5

Miette et Nana, tout comme, d'ailleurs, Renée Béraud du Châtel, que nous avons étudiée dans une section précédente, apparaissent toutes deux, de façon très différente, comme des allégories de la République qui livrent sur celle-ci des discours complexes, que ce soit par leur apparence physique, par la façon dont les autres les perçoivent, par leur parcours de vie ou par leur action, même si nous avons montré que la dimension politique de cette action demeure systématiquement inconsciente.

Dans tous les cas, force est d'admettre, en effet, que Zola, comme Silvère le fait pour Miette, nie à ces personnages féminins toute forme d'*agency* politique, de capacité à penser et réfléchir pour elle-même. Des femmes étudiées dans ce chapitre, Denise Baudu est la seule à agir et penser de façon pleinement consciente ; même Mme Caroline, quoique connotée très positivement pour son intelligence et son regard à la fois optimiste et réaliste, ne compte pas à cet égard, elle qui n'a à peu près aucun impact sur l'intrigue malgré qu'elle soit pratiquement la protagoniste du roman, au sein duquel sa seule fonction est uniquement de fournir le sens de l'œuvre, la « morale de l'histoire », et donc, dans le cas qui nous intéresse, évaluer positivement la conduite d'un homme, en l'occurrence Aristide Saccard. Cette donne, sans doute en grande partie conditionnée par les mentalités de l'époque, changera peu. Dans *Travail*, Josine demeure avant tout la femme faible que le protagoniste masculin se charge de sauver ; si elle devient par la suite une des bâtisseuses de la cité idéale, toute son action a été rendue possible par ce salut, et elle demeure au plus une adjuvante docile.

Mais peut-être faudrait-il aussi envisager que ces figures sont la représentation d'une République qui adviendra malgré elle, justement parce que le Second Empire, pour les raisons évoquées, se meurt. Que la République elle aussi va fleurir sur un fumier dégénéré. Dès lors,

qu'en est-il d'une République qui naît de la dégradation et non pas de propositions fortes de changements ? Ne serait-ce pas une des raisons qui font que, sous la Troisième République, Zola reste méfiant, insatisfait, trouvant même que celle-ci ressemble trop à celui-là ?

Conclusion

La représentation de la République à travers les personnages des *Rougon-Macquart* est, on le voit, complexe ; il faudra attendre les deux cycles suivants, et surtout *Les Quatre Évangiles*, pour que cette complexité soit remplacée par une opposition entièrement manichéenne au cœur de chaque roman. Les figures que nous avons étudiées sont systématiquement marquées à la fois par des signes positifs et négatifs ; même les plus clairement positives, comme le docteur Pascal, ne sont pas sans d'importantes zones d'ombre. Seuls les ouvriers fainéants et républicains intéressés que sont Antoine Macquart, Auguste Lantier et Chouteau sont condamnés sans équivoque, même s'ils ont eux aussi quelques traits positifs : regard lucide et sans la moindre naïveté et pouvoir de séduction, notamment.

Il ne faudrait pas chercher, dans le système des personnages républicains de Zola, une construction idéologique cohérente ; celui-ci est un écrivain et non un penseur politique. Comment l'auteur de *Germinal* peut-il célébrer des représentants d'un capitalisme intégral, anarchique et déréglementé comme Octave Mouret et Aristide Saccard ? Comment peut-il glorifier autant Luc Froment, fossoyeur du capitalisme dans *Travail*, que l'Aristide de *L'Argent* ? Les républicains connotés positivement par Zola se distinguent moins par leurs opinions politiques affichées que par leurs traits, leur action. Le romancier s'intéresse à leurs forces et faiblesses, à leur regard sur le monde, aux valeurs qu'ils prônent et incarnent, à leur activité et à ses résultats, bien plus qu'à leur idéologie, au « camp » politique qu'ils représentent. Il est toujours du côté des personnages partageant un certain nombre de valeurs, d'attitudes et de conduites : absence d'engagement politique, voire apolitisme bruyamment proclamé ; amour du travail ; acceptation et célébration de la « modernité » ; réalisme qui peut s'accompagner d'une dose d'idéalisme mais jamais de naïveté, Zola condamnant les figures qui nient les réalités de la vie, aussi brutales et dures soient-elles, pour fuir le réel, s'enfermer dans un monde imaginaire³³³ ; foi en l'avenir malgré tout ; puissance créatrice. Ainsi, par exemple, la modernité

³³³ « C'est au nom d'une religion de la vie qu'il condamne la religion révolutionnaire. Pour lui, la vie est à chaque instant ce qu'elle doit être. Le Bien et le Mal, la souffrance, l'injustice, la misère entrent dans les desseins d'une volonté inconnue ; tous les aspects du réel sont indissolublement liés. Refuser d'adhérer au monde, c'est s'interdire

des entreprises d'Octave et d'Aristide, renforcée et exagérée par leur anachronisme assumé, Zola s'inspirant, pour leurs actions, d'événements et d'évolutions largement postérieurs au Second Empire, ce qui accentue le côté avant-gardiste de leur action, suffit presque à elle seule pour connoter positivement ces deux personnages. Le romancier se montre donc fidèle à lui-même, lui qui pourfend constamment les défenseurs de la tradition et célèbre la modernité sous toutes ses formes, gage de progrès, l'avant-garde, le renouveau, que ce soit en littérature, en peinture (pensons notamment à sa défense de Manet contre les tenants de l'académisme en 1866), en science³³⁴ ou en politique.

Ceci contribue à expliquer la complexité et la densité des représentations de la République dans l'œuvre romanesque de Zola. Quiconque ne connaît pas son vie et son œuvre et n'étudie que les personnages proclamant ouvertement leur républicanisme en conclura sans doute que le chef de file du naturalisme est virulemment antirépublicain, car ces personnages sont soit des romantiques, généreux et sincères dans leurs convictions mais ignorants, déconnectés du réel, naïfs et facilement manipulables, soit des intrigants, égoïstes paresseux qui ne pensent qu'à leur bien-être individuel et qui voient la République comme une existence de débauche fainéante. La réalité est bien sûr plus compliquée. Nous l'avons vu, les personnages capables aux yeux de Zola d'incarner une République positive sont souvent ceux qu'on n'a pas tendance à associer instinctivement à celle-ci. Celle-ci est souvent à lire en creux, dans les endroits où elle n'est pas explicitement présente, chez des personnages auxquels on ne l'associe pas instinctivement, apolitiques ou même fortement associés au Second Empire, particulièrement lorsque celui-ci commence à devenir un souvenir lointain ; le Saccard génie créateur de 1891 ne pouvait être imaginé par Zola en 1871. Cela dit, il est évident que les figures plus négatives ont toute leur place dans une étude comme celle-ci, qu'elles livrent, elles aussi, un discours sur la République zolienne. Nous l'avons vu, il est fréquent que des personnages contribuent à définir par la négative son républicain idéal. Celui-ci est non seulement laborieux mais aime le travail, contrairement aux fainéants comme Macquart, Lantier et Chouteau ; il a un regard optimiste et réaliste ainsi qu'un savoir pratique, contrairement à Florent mais surtout à Silvère et Étienne, rêveurs naïfs n'ayant rien compris de leurs lectures. Le personnage-repoussoir, qui peut par

de le comprendre, s'en exclure et par là même se condamner. Le réalisme de Zola, teinté d'un pessimisme viril, se présente comme une critique de l'idéalisme [...] » (Guedj, 1968, p. 136)

³³⁴ Par exemple, dans un de ses premiers textes publiés, il écrit avec enthousiasme : « nous en sommes à cet âge où les chemins de fer et le télégraphe électrique nous emportent, chair et esprit, à l'infini et à l'absolu, à cet âge grave et inquiet où l'esprit humain est en enfantement d'une vérité nouvelle [...] » (*Mes Haines*, t. 1, p. 723)

ailleurs présenter plusieurs traits positifs (les républicains romantiques sont sincères dans leurs convictions, courageux, généreux et bons), est donc une partie importante de la typologie des personnages républicains chez Zola. Mais une figure négative comme Nana, si elle peut apparaître, sur certains points, comme le repoussoir d'une Denise Baudu, par exemple, livre également un discours républicain par un tout autre moyen, à travers son rôle allégorique dans l'économie romanesque des *Rougon-Macquart*.

Nous l'avons vu, plusieurs des personnages des *Rougon-Macquart* capables d'incarner positivement une dimension de la République zolienne sont des conquérants plus ou moins réussis : Octave qui détruit l'ancien commerce pour faire place au nouveau et assiège l'Europe entière de sa publicité ; Aristide qui passe près de s'assurer une place inexpugnable à la Bourse, étend ses activités commerciales jusqu'au Moyen-Orient ; le docteur Pascal désireux de tout connaître pour refaire l'humanité à son gré, cherchant la panacée, assurant sa maîtrise de l'esprit de sa nièce, réalisant ainsi la victoire symbolique de la raison, de la vérité et de la science contre l'Église, la foi, le mysticisme ; etc. Ils préfigurent donc les héros de l'œuvre tardive, et surtout ceux du cycle utopiste des *Quatre Évangiles*. Jean Macquart, par son amour de la terre et sa descendance qui s'annonce nombreuse, apparaît comme un proto-Mathieu (*Fécondité*). Dans ce roman, la fondation par un des fils de Mathieu d'un empire en Afrique est à rapprocher de l'action de la Banque universelle d'Aristide Saccard au Moyen-Orient. Quoi qu'il soit présenté de façon nettement plus négative, nous avons vu qu'Étienne Lantier partage de nombreux traits avec Luc (*Travail*), dont la cité idéale n'est pas sans similitudes avec le Bonheur des Dames d'Octave Mouret et la société rêvée par Sigismond Busch et Étienne. Le docteur Pascal préfigure Pierre Froment, héros du cycle des *Trois Villes* par sa découverte de l'amour et sa paternité tardives ; on retrouve aussi beaucoup de lui en Guillaume, le frère de Pierre, et en Jordan de *Travail* : tous sont des scientifiques brillants mettant leur génie au service de l'humanité. Sa lutte pour l'esprit de sa nièce Clotilde, chez qui la religion exerce une emprise délétère qu'il doit combattre, évoque celle de Marc auprès de son épouse Geneviève dans *Vérité*, nettement plus longue et ardue. La différence est que, d'un cycle à l'autre, les conquérants perdent leurs marqueurs négatifs, et que Zola cesse pratiquement de reconnaître les rares ombres au tableau qui demeurent : ainsi, par exemple, l'expansion et la prise de puissance des Froment dans *Fécondité* se font aux dépens des Beauchêne malthusiens ayant fait l'erreur de n'avoir qu'un fils, comme le magasin d'Octave ruine les petits commerçants du quartier qui n'ont pas su anticiper la modernité ; si Zola refuse dans les deux cas de s'apitoyer

sur les victimes, qu'il tient responsables de leur sort, il affiche nettement plus d'empathie pour celles d'*Au Bonheur des Dames*, montrant longuement et sans complaisance leur souffrance, suscitant pour eux la pitié du lecteur, qui ne peut réellement aller à la famille Beauchêne, qui n'a rien fait de mal mais est arrogante dans son malthusianisme, réactionnaire, répétant les clichés bourgeois des dominants de *Germinal* : « C'était la faute des pauvres, s'ils mouraient de faim : ils n'avaient qu'à se restreindre, à ne faire que le nombre d'enfants qu'ils pouvaient nourrir. » (*Fécondité*, t. 18, p. 27) D'un cycle à l'autre, la complexité et la richesse des figures diminuent donc sensiblement et l'évaluation idéologique de celles-ci devient extrêmement facile. Les romans à thèse *Fécondité*, *Travail* et *Vérité*, « histoire[s] à structure antagonique », mettent en scène, sans la moindre nuance, « un conflit entre deux forces, dont l'une (celle du héros) est identifiée comme la force du bien, l'autre étant identifiée comme la force du mal³³⁵ » (Suleiman, 2018, p. 111) : les partisans des familles nombreuses contre ceux qui contribuent au déclin de la natalité en France ; la cité phalanstérienne contre le salariat qui opprime et aliène les travailleurs ; la vérité, la science, la raison et le progrès contre l'obscurantisme religieux, le cléricisme et le respect aveugle de l'autorité. Le bref dossier que Zola eut le temps de constituer pour *Justice* montre que le dernier *Évangile* se serait certainement coulé dans le même moule.

Nous l'avons vu, la définition la plus claire que Zola donne du républicain, c'est qu'il est celui qui souhaite le bonheur de tous et sait y contribuer. On remarque qu'aucun ouvrier n'arrive à pleinement incarner cet idéal, même si plusieurs d'entre eux ont d'importants traits positifs, notamment la sincérité de leurs convictions et leur véritable désir de justice sociale. Il y a lieu de se demander pourquoi. Les préjugés de classe de Zola jouent un rôle non négligeable dans cet état de fait. Rappelons-le, l'ouvrier, pour le chef de file du naturalisme, ne saurait prendre son destin en main, quoique cette option soit envisagée dans *Germinal* ; même dans l'œuvre utopique, la cité idéale se fait *pour* lui mais certainement pas *par* lui. Zola se montre cohérent avec l'élitisme politique qu'il proclame bruyamment au tournant des années 1880. En revanche, il est vrai que l'ouvrier, dans la France résolument libérale du XIX^e siècle où la législation du travail demeure pratiquement inexistante, n'a ni le temps ni les moyens de s'intéresser aux questions politiques, de devenir un brillant penseur capable de contribuer au mieux-être de

³³⁵ Suleiman précise : « Ce conflit peut prendre, et c'est le cas le plus classique, la forme d'une bataille physique ; mais il peut aussi se manifester comme une lutte judiciaire (*Vérité* de Zola) ou parlementaire (*Leurs Figures* de Barrès), comme une grève ouvrière (*Les Cloches de Bâle* d'Aragon), ou comme n'importe quelle confrontation où des valeurs autres que l'avancement ou l'intérêt personnel sont en jeu. » (111)

l'humanité. Il doit, pour assurer sa survie, travailler de longues heures dans des conditions souvent difficiles. Il n'a pas une situation privilégiée comme celle, par exemple, du docteur Pascal, issu de la branche bourgeoise des Rougon, ayant eu le luxe de pouvoir mener des études poussées. Goujet regarde des images le soir parce que la lecture le fatigue ; on peut présumer que son travail contribue à cette fatigue. Silvère est contraint de lire la nuit parce qu'il travaille toute la journée ; on peut postuler qu'il ne comprend rien à ses lectures pas seulement parce qu'il n'a pas de méthode et que son bagage scolaire est insuffisant, mais aussi parce qu'il est épuisé lorsqu'il s'y attelle. Mais Zola, on le remarque particulièrement dans *Germinal*, voit aussi d'un mauvais œil les ouvriers qui veulent s'instruire et défendre les intérêts de leur classe : ils finissent tous par devenir, comme Étienne, des ambitieux hypocrites, totalement désolidarisés de ceux qu'ils prétendent représenter, des tribuns dont l'éloquence facile ne s'appuie sur aucune connaissance solide. Au contraire, il célèbre l'apolitisme de figures comme Goujet, qui se contentent de travailler, de mener honnêtement leurs affaires, trait qui contribue d'ailleurs, pour lui, à leur vertu républicaine. Il n'y a donc apparemment aucune porte de sortie pour l'ouvrier ; il n'a qu'à attendre qu'un bourgeois bien intentionné comme Luc Froment vienne le tirer de sa misère. Cela dit, il faut rappeler l'évolution limitée mais réelle des représentations ouvrières au sein des *Rougon-Macquart*. De Silvère et Florent à Étienne a en effet lieu un saut qualitatif qui permet à ce dernier, malgré son échec, d'être plus près d'incarner l'idéal zolien et de marquer un jalon important vers la figure entièrement positive de Luc. Une grève est un bien meilleur moyen d'affronter les dominants qu'une insurrection brouillonne et désorganisée contre une armée professionnelle ou, pire encore, une tentative de soulèvement d'un groupuscule infiltré depuis longtemps par des mouchards ; Étienne seul a compris que l'ouvrier doit se placer sur le théâtre de l'économie pour pouvoir utiliser son seul atout, sa force de travail.

Cela dit, nous avons vu qu'il est déjà significatif que Zola accorde une place de choix à l'ouvrier dans ses romans. Avec *L'Assommoir*, en effet, il bouleverse les canons esthétiques et éthiques de l'époque en donnant un rôle central à une femme ouvrière avec ses rêves et ses désirs et en tentant de brosser un portrait fidèle de son monde : valeurs, normes, langage, problèmes, etc. Il témoigne aussi que la percée démocratique est en marche et que rien ne l'arrêtera, pour reprendre une célèbre formule zolienne : le peuple, désormais, ne peut qu'être partie intégrante de la société et de son reflet, la littérature, à la fois comme sujet et destinataire. Rappelons que Zola fait de « l'avènement de toutes les classes » « [l]a caractéristique du mouvement

moderne ». (*Notes sur la marche générale de l'œuvre*, vol. I, p. 28-29) Cette reconfiguration de la sphère sociale est notamment exprimée par la célèbre scène dans laquelle les convives au mariage de Gervaise visitent le Louvre : il n'est pas anodin qu'un groupe d'ouvriers choisissent de se rendre dans le plus grand musée de France, un lieu associé à une culture d'élite. Dans une veine similaire, rappelons que des romans comme *La Fortune des Rougon* et *Germinal* « f[ont] fiction de ce qui est au cœur de la démocratie, comme reconfiguration perpétuelle du social » (Ebguy, 2017, p. 65), s'inscrivent dans la question du « partage du sensible » (2000, p. 12) tel que défini par Jacques Rancière en mettant en scène des figures qui transgressent, remettent en cause l'interdit pesant sur eux en se mêlant de politique.

Si les personnages féminins occupent peu de place dans ce chapitre, c'est que, sur le plan politique, ils sont confinés par Zola à des rôles nettement secondaires, ce qui se comprend aisément étant donné la réalité sociale de l'époque. Les femmes sont souvent des allégories inconscientes sans la moindre *agency* politique, comme Renée, Nana et Miette, cette dernière étant aussi une *damsel in distress*, une jeune fille maltraitée et sans défense que le personnage masculin se donne pour mission de sauver, schéma narratif très fréquent chez Zola, nous l'avons vu. Sinon, elles demeurent, à l'instar de Mme Caroline dans *L'Argent*, des doubles de l'auteur en dehors de l'action principale du roman, uniquement chargées de fournir le sens de l'œuvre, la « morale de l'histoire ». (Charle, 2004, p. 19-20) Au mieux, telles Denise Baudu dans *Au Bonheur des Dames* et les trois auxiliaires de Luc dans *Travail*, elles peuvent être des alliées actives et intelligentes. Denise est celle qui va le plus loin dans *Les Rougon-Macquart* ; elle est la force décisive dans l'amélioration des conditions de travail au Bonheur des Dames, la principale initiatrice et inspiratrice de la cité phalanstérienne que devient graduellement le magasin. Malgré tout, comme nous l'avons vu, elle ne peut échapper complètement à sa condition de femme vivant au XIX^e siècle : peu importe ses qualités, elle ne peut parvenir par elle-même ; elle a besoin, pour ce faire, de s'accrocher à un homme puissant, et il n'est pas clair que la force de ses arguments aurait suffi à cette conquête si elle ne possédait pas également un grand pouvoir de séduction inconscient. Et, rappelons-le, les femmes n'auront plus jamais un rôle si important dans l'édification dans la cité idéale zolienne ; les femmes, dans *Travail*, ne sont que les loyales subordonnées du fondateur, et Josine y apparaît comme une faible victime sauvée par ce dernier.

Zola, s'il se montre « féministe » à certains égards³³⁶, considère que la femme doit surtout être une épouse obéissante et une mère dévouée si elle veut contribuer à l'avènement de la cité idéale. Toutes les héroïnes des romans utopiques sont à cet égard identiques : Marie, dans *Paris* ; Marianne, dans *Fécondité* ; Josine, dans *Travail* ; Geneviève, dans *Vérité*, qui se laisse cependant pourrir l'esprit par l'Église pendant plusieurs années avant de revenir sur le droit chemin. Dans le cycle des *Quatre Évangiles*, « les femmes sont définitivement pacifiées et domptées » (Bertrand-Jennings, 1979, p. 45) ; celles qui dérogent de la norme, que ce soit par leurs mœurs sexuelles libérées, leur refus de la maternité ou même leur décision de limiter le nombre d'enfants qu'elles auront, sont condamnées par le texte et sévèrement punies. Seule Sœurette (*Travail*) parvient à rester célibataire tout en conservant l'approbation de Zola ; amoureuse de Luc, qui aime une autre femme, elle se résigne à ne pas connaître la maternité et devient une adjuvante loyale, consacrant sa vie aux enfants de la Crèche pour qui elle agit comme une seconde mère.

Il n'est pas inutile de s'attarder quelque peu à cette la question de la reproduction. La sexualité apparaît comme un marqueur particulièrement important du personnage chez Zola. Ceux qui sont connotés positivement ont des chances nettement plus élevées que les autres d'avoir une vie sexuelle satisfaisante, c'est-à-dire, pour le romancier, qui produit au moins un enfant en bonne santé. Ce n'est pas pour rien que la lignée des Rougon-Macquart s'éteint pratiquement à la quatrième génération des descendants d'Adélaïde Fouque³³⁷. Les documents préparatoires du cycle montrent bien que l'épuisement de la « race » est dû à des considérations morales, qu'il est la punition d'un comportement excessif :

Épuisement de l'intelligence par la rapidité de l'élan vers les hauteurs de la sensation et de la pensée. Retour à l'abrutissement. [...] J'étudie les ambitions et les appétits d'une famille lancée à travers le monde moderne, faisant des efforts surhumains, n'arrivant pas à cause de sa nature et des influences, touchant au succès pour retomber, finissant par produire de véritables monstruosité morales (le prêtre, le meurtrier, l'artiste). [...] Pour résumer mon œuvre en une phrase : je veux peindre, au début d'un siècle de liberté et de vérité, une famille qui s'élance vers les biens prochains, et qui roule détraquée par son élan lui-même, justement à cause des

³³⁶ Voir l'article en deux parties de Chantal Bertrand-Jennings, « Zola féministe » (1972, 1973).

³³⁷ Ce qui s'explique notamment par la fréquence des personnages mourant avant d'avoir pu se reproduire (Silvère Mouret à dix-sept ans dans *La Fortune des Rougon* ; Jeanne Grandjean à treize ans dans *Une page d'amour* ; Angélique à dix-huit ans, le jour de son mariage, dans *Le Rêve*, etc.) et des personnages qui demeurent sans enfant pour différentes raisons (le prêtre Serge Mouret, dont l'ancienne amante enceinte se suicide, et sa sœur simple d'esprit, Désirée, dans *La Faute de l'abbé Mouret* ; le chaste Eugène Rougon dans *Son Excellence Eugène Rougon* ; Pauline qui renonce à la maternité dans *La Joie de vivre* ; etc.)

leurs troubles du moment, des convulsions fatales de l'enfantement d'un monde. [...] 2° effet du moment moderne sur cette famille, son détraquement par les fièvres de l'époque, action sociale et physique des milieux [...] Fatigue et chute : la famille brûlera comme une matière se dévorant elle-même, elle s'épuisera presque dans une génération, parce qu'elle vivra trop vite. (*Notes générales sur la marche de l'œuvre*, vol. I, p. 28-33)

L'importance accordée à cette question est une constante traversant toute l'œuvre de Zola. À l'inverse de leurs prédécesseurs jugés négativement, les héros républicains des cycles tardifs sont tous des géniteurs laissant derrière eux une descendance saine et le plus souvent abondante. Pour prendre l'exemple le plus frappant, les vertueux Mathieu et Marianne Froment (*Fécondité*) ont douze enfants et un nombre presque incalculable de descendants³³⁸ ; dans ce même roman, rappelons-le, ceux qui choisissent de ne pas avoir d'enfants ou même de restreindre les naissances sont des méchants que le texte condamne et punit.

Il est évidemment nécessaire sur le plan littéraire que, malgré tous les défauts qu'ils peuvent présenter, Adélaïde, ses enfants et même ses petits-enfants se reproduisent ; Zola a besoin de peupler les vingt romans de sa série. Ce n'est donc que plus tard, à partir de la génération des arrière-petits-enfants de tante Dide, que l'absence de descendants devient plus fréquente³³⁹ et que le fait de perpétuer ou non sa lignée implique presque systématiquement un jugement moral. Plusieurs membres de cette génération connotés négativement et particulièrement marqués de la tare héréditaire sous une forme ou une autre ne sont capables de produire qu'un rejeton maladif qui meurt jeune : le fils du « petit crevé » Maxime Saccard, Charles, rend l'âme à quinze ans ; celui de l'artiste névrosé Claude Lantier, Jacques-Louis, à neuf ans ; celui de la courtisane corruptrice Nana, Louiset, à trois ans³⁴⁰. Laissons la parole à Pascal montrant à Clotilde l'arbre généalogique de leur famille :

³³⁸ « Quand ils eurent dressé la liste exacte, ils trouvèrent, nés de Mathieu et de Marianne, cent cinquante-huit enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, sans compter quelques petits derniers-nés, ceux de la quatrième génération. » (*Fécondité*, t. 18, p. 381)

³³⁹ Des onze petits-enfants d'Adélaïde, seuls deux n'ont pas d'enfant : Eugène Rougon et Silvère Mouret ; de ses douze arrière-petits-enfants (nous excluons du calcul les très jeunes enfants de Jean Macquart et Victor Saccard, fils adultérin d'Aristide, qui disparaît sans laisser de trace), la moitié n'en aura jamais : Angélique Rougon, Serge et Désirée Mouret, Jeanne Grandjean, Pauline Quenu, Jacques Lantier.

³⁴⁰ Ces trois personnages appartiennent au « monde à part » défini par Zola dans son résumé des « mondes » sociaux qu'il établit en préparant son cycle à la fin des années 1860. Il existe quatre mondes : le peuple, les commerçants, la bourgeoisie et le grand monde. Le monde à part inclut la putain, le meurtrier, le prêtre et l'artiste. (*Les cinq mondes constituant la société*, vol. I, p. 50-51) On aura reconnu, respectivement, Nana, Jacques, Serge et Claude.

« Certes, oui, reprit-il à demi-voix, les races dégénèrent. Il y a là un véritable épuisement, une rapide déchéance, comme si les nôtres, dans leur fureur de jouissance, dans la satisfaction gloutonne de leurs appétits, avaient brûlé trop vite. Louiset mort au berceau ; Jacques-Louis, à demi imbécile, emporté par une maladie nerveuse ; [...] notre pauvre Charles, si beau et si frêle : ce sont là les rameaux derniers de l'Arbre, les dernières tiges pâles où la sève puissante des grosses branches ne semble pas pouvoir monter. [...] » (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1017)

Il semble donc significatif qu'Étienne Lantier, Octave Mouret³⁴¹ (époux de la valeureuse Denise) et Clotilde Saccard (compagne du bon docteur Pascal³⁴²) soient les seuls membres de leur génération à laisser au moins un enfant en bonne santé. Dans la même veine, les seuls représentants de la génération précédente à laisser une progéniture entièrement saine³⁴³ sont les vertueux Jean Macquart et Pascal Rougon, dont l'enfant posthume, à peine né, s'annonce vigoureux (il est « un gros garçon de trois mois » [*Ibid.*, 1204]). Symboliquement, tous ces personnages parviennent à créer une nouvelle famille débarrassée de la tare héréditaire des Rougon-Macquart, dont toutes les branches « gâtées » se sont taries. Leurs jeunes enfants, particulièrement ceux de Jean et celui de Pascal, incarnent l'espoir du renouveau. « Son plus solide espoir [à Pascal], d'ailleurs, était dans les enfants de Jean, dont le premier-né, un gros garçon, semblait apporter le renouveau, la sève jeune des races qui vont se retremper dans la terre. » (*Ibid.*, 1018) Clotilde a cette réflexion en nourrissant son fils : « Que disait-il, le petit être [...] ? Quelle bonne parole annonçait-il [...] ? À quelle cause donnerait-il son sang, lorsqu'il serait un homme [...] ? Peut-être ne disait-il rien, peut-être mentait-il déjà, et elle était si heureuse pourtant, si pleine d'une absolue confiance en lui ! » (*Ibid.*, 1220) Ces rejetons, affirme

³⁴¹ Soulignons cependant qu'il n'a pas encore d'enfants à la fin d'*Au Bonheur des Dames* ; son fils et sa fille, dont on apprend l'existence dans *Le Docteur Pascal*, ne sont pas mis en scène, mais seulement envisagés d'une manière programmatique. Ce n'est donc que quelques années après le roman sur le grand magasin que Zola porte un jugement final sur Octave.

³⁴² Remarquons que l'enfant de Clotilde et de Pascal n'a pas d'existence civique, les enfants de l'inceste au XIX^e siècle n'étant pas reconnus à moins d'une demande spéciale qui n'a pu avoir lieu étant donné la mort de Pascal. C'est un enfant sans nom. Le texte qui célèbre l'union de l'oncle et de la nièce tait évidemment ces difficultés.

³⁴³ Notons que Zola ne connote pas la descendance d'Octave et d'Aristide de façon entièrement positive. Si le fils du calicot, « qui tenait de sa mère » (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1018), est « magnifique » (*Ibid.*), sa fille est « chétive » (*Ibid.*), d'une santé si chancelante qu'elle est presque morte. (*Ibid.*, 1216) N'est-ce pas là une façon de complexifier et nuancer l'évaluation idéologique du personnage ? Car, sinon, pourquoi mentionner ce détail apparemment anodin ? Pourquoi un de ses enfants est-il malade, alors que toute la progéniture de Jean Macquart, sur qui le jugement final positif est nettement plus clair, est resplendissante de santé ? La même remarque vaut pour Aristide. Deux de ses trois enfants sont en effet marqués d'un signe fortement négatif : Maxime est un « petit crevé », efféminé et fragile, sans volonté ni énergie, mort à 33 ans ; son fils adultérin Victor, une brute criminelle qui disparaît dans Paris après avoir commis un viol. Seule Clotilde échappe à la réprobation de l'auteur, et, même là, comme nous l'avons vu, *Le Docteur Pascal* suggère fortement que, si elle est devenue une personne saine et équilibrée, c'est parce que Pascal l'a prise chez lui, la soustrayant ainsi à l'influence négative de son milieu de naissance. Encore une fois, le fait d'avoir ou non une descendance saine livre un message fort sur le personnage.

Zola, risquent de grossir les rangs des bâtisseurs de la cité idéale. Les personnages républicains positifs apparaissent donc comme les seuls à avoir un avenir, à être capables de durer, d'assurer leur place au sein de cet avenir républicain par leur descendance.

Terminons en revenant sur un sujet abordé de façon oblique à divers endroits de ce chapitre, la question de l'éducation républicaine. Quel discours est livré par Zola, à travers les personnages étudiés ici, sur la façon dont il envisage l'instruction, le rôle de l'école dans la société ? Le romancier, dont nous avons relevé l'anti-intellectualisme, s'emploie à montrer que l'instruction officielle produit des personnages « ratés », qui servent également de repoussoirs à des figures positives, tels Paul de Vallagnosc (*Au Bonheur des Dames*) et Maurice Levasseur (*La Débâcle*). (Lumbroso, 2013, p. 51) Le seul véritable intellectuel des *Rougon-Macquart* à être connoté de façon presque uniquement positive est le docteur Pascal. En revanche, si le *topos* de l'autodidacte est souvent négatif (Silvère Mouret, Auguste Lantier, Étienne Lantier, etc.), il a souvent tendance à être positif : qu'on pense notamment à Octave Mouret et Aristide Saccard, hommes ayant un parcours scolaire relativement limité et un savoir livresque apparemment inexistant mais qui réussissent grâce à leurs connaissances pratiques (compréhension instinctive de la femme, du désir et de ses mécanismes, de la publicité, de l'espace, de la modernité, etc.) et à leur tempérament (audace, énergie, optimisme, créativité, ardeur au travail, etc.) Parmi ses personnages populaires, Zola ne célèbre que ceux qui travaillent en restant dans le droit chemin, qui s'instruisent sans cependant chercher à devenir des savants ; Jean Macquart, qu'il approuve, se contente par exemple d'acquérir des notions de base en arithmétique et en orthographe.

En revanche, nous avons vu qu'on peut déceler, dans *La Fortune des Rougon*, *Germinal* et surtout *L'Assommoir*, une critique de l'insuffisance de l'instruction offerte au peuple. Ce serait donc grossièrement déformer et caricaturer la pensée de Zola que d'affirmer qu'il nie l'importance de l'éducation pour le peuple. Il expose son idéal dans *Travail* : éducation gratuite, ses frais étant assurés par la collectivité ; pour les ouvriers, instruction primaire solide de cinq ans et apprentissage de leur choix ; enseignement dans des classes mixtes, moins axé sur l'autorité du maître, ayant pour objectif de stimuler la curiosité intellectuelle et favoriser le développement personnel, se déroulant le plus possible à l'extérieur. Plus globalement, l'éducation doit être plus pratique et moins théorique, purement livresque. « Et la science des livres se trouvait donc, sinon condamnée, du moins remise à son plan de moindre importance,

car l'enfant n'apprend bien que ce qu'il voit, que ce qu'il touche, que ce qu'il comprend par lui-même » (t. 19, p. 131), écrit-il dans *Travail*. Zola, ici, montre que ses vues ont peu changé, lui qui critique tout au long de sa carrière l'institution scolaire française, qui livre à ses yeux un savoir souvent inutile. Vingt ans auparavant, dans l'article « Femmes du monde » (*Le Figaro*, 27 juin 1881), il dénonce l'éducation offerte aux jeunes femmes aisées dans les pensionnats, qui vise avant tout à la distinguer, à lui donner un vernis superficiel de charme et de culture³⁴⁴ mais ne lui transmet aucun savoir pratique, utile au quotidien :

D'abord, on les laisse dans une ignorance de toutes les sciences pratiques de la vie ; elles apprennent à écrire correctement, elles sont frottées d'histoire et de géographie, elles ont une teinture de littérature ; mais leurs connaissances ne vont pas plus loin, elles restent par exemple incapables de se faire une robe à l'occasion, de mettre un pot au feu, de discuter le compte du mois avec une cuisinière. (*Autres études critiques*, t. 10, p. 854-855)

Dans la même veine, une « Causerie » publiée dans *L'Événement illustré* du 16 juillet 1868 réagit à l'indignation que suscite un projet de rendre facultatif l'enseignement du grec ancien. Zola s'emploie à montrer l'inutilité dans la société moderne et démocratique du XIX^e siècle de ces connaissances oubliées sitôt apprises :

Il s'agit d'élever nos fils non plus dans le passé mais pour l'avenir. Les années sont précieuses. Le peuple entier est appelé au savoir, et il faut se hâter de lui donner des connaissances utiles. Le plus grand nombre des élèves est destiné à fournir des industriels, des commerçants, des ouvriers même ; c'est pour ceux-là qu'on doit rédiger les nouveaux programmes. (*Chroniques*, t. 3, p. 466-467)

Il vaudrait nettement mieux, plaide Zola, remplacer au sein du cursus scolaire les langues mortes par des langues vivantes comme l'anglais et l'allemand.

Ce que Zola reproche enfin à l'instruction officielle, c'est de poser un frein au développement de la créativité en formatant les esprits, en rendant pareils tous ceux qui franchissent ses portes. « Je [...] rends d'abord [le grec] responsable de notre manque complet d'originalité. C'est lui qui coule tous les esprits dans le même moule, c'est lui qui nous enferme dans une Antiquité où nos arts étouffent. » (*Ibid.*, 466) Dans un article du *Figaro* publié le 4 avril 1881, il adresse

³⁴⁴ « Et l'on obtient ces figures de cire qui peuplent nos salons, ces femmes tout en surface, qui n'ont rien à elles. Elles sont très brillantes, seulement elles sont vides. La manie de distinction, voilà ce qui perd tout, en France. Ce qu'on soigne dans les talents de nos filles, ce sont les arts d'agrément. Il n'y a pas de concierge qui ne rêve de faire apprendre le piano à sa "demoiselle". » (*Autres études critiques*, t. 10, p. 855)

la même critique à l'École normale³⁴⁵. « Quiconque a trempé dans l'air de l'École, en est imprégné pour la vie. [...] Ils ne sont pas, ils ne peuvent pas être originaux. » (*Une campagne*, t. 11, p. 806) Aucune surprise, donc, à ce qu'ils ne soient capables que de répéter « des idées toutes faites » (*Ibid.*, 807) : « Ce n'est pas avec des règles apprises, des auteurs classiques étudiés, une syntaxe et une rhétorique enfoncées à coups de fêrule dans le crâne, qu'on se fait un style original. » (*Ibid.*, 809) Or, nous l'avons montré, Zola affirme que la créativité, l'imagination et l'inventivité sont indispensables à l'édification de la cité idéale, ce qui suffit pratiquement à disqualifier à ses yeux l'éducation officielle telle qu'elle existe de son vivant.

³⁴⁵ Il fait de même concernant l'éducation des jeunes filles aisées : « Ce qui est plus grave, c'est l'esprit même de la pension ; c'est l'air particulier qu'elle respire là et qui parfois la gâte pour jamais. On l'élève pour le monde, on lui souffle les préjugés du bon ton, on la transforme en un mannequin à porter les modes. C'est ainsi qu'on salue et c'est ainsi qu'on pense. Il y a des recettes pour se bien tenir, comme il y a des recettes pour se conduire en toutes choses. Rien de plus déplorable : la grâce naturelle, l'élan si charmant de la femme, tout ce qui devrait constituer son personnalité, est travaillé, dévié, passé dans le même moule. On suit l'usage, le comme il faut fait loi. » (*Autres études critiques*, t. 10, p. 855) Zola ne semble pas remarquer qu'il ne défend pas réellement l'individualité des femmes, lui qui prône un autre modèle fortement codifié et stéréotypé, rigide, ne permettant pas de déviation significative : à la poupée élégante, il préfère la bonne épouse et mère de famille, obéissante et excellente ménagère.

CHAPITRE IV

DISCOURS, IDÉOLOGIES, IMAGINAIRES

Ce dernier chapitre vise à tisser des liens avec les précédents en dégagant les grandes lignes de force de l'œuvre zolienne : discours, idéologies, imaginaires, etc. Évoluent-elles au fil de la carrière du romancier ou demeurent-elles stables ? Quelles relations les unissent (concordance, harmonie, tension, rupture, contradiction, etc.) ? Dans un premier temps, nous étudierons de façon approfondie et systématique les discours sur la République que donne à lire l'œuvre romanesque de Zola par le biais des personnages, dont certains ont déjà été esquissés au chapitre III. Comment ces personnages s'imaginent-ils la France républicaine ? Quels facteurs contribuent à déterminer leurs positions (provenance sociale, sexe, personnalité, etc.) ? Quel jugement est porté par le texte sur leur discours ? D'après quels critères ? Nous emploierons une méthode semblable à celle du romancier : s'attarder sur le négatif avant d'en arriver au positif. Nous identifierons donc d'abord les principaux discours rejetés par Zola : celui des républicains intrigants (la République comme moyen de vivre grasement à ne rien faire), celui des républicains romantiques (la République comme moyen de réaliser du jour au lendemain le bonheur universel) et celui des puissants et des possédants (la République comme déchaînement anarchique de violence). Ensuite, nous aborderons deux discours plus complexes et ambigus : celui de deux femmes d'origine populaire qui se souviennent de 1848, pour qui la République signifie misère pour les petites gens ; celui, plus large dans sa portée, des bourgeois qui font de l'inégalité des conditions l'ordre naturel des choses. Nous verrons enfin que la République, lorsqu'incarnée par les personnages républicains que Zola approuve, est à la fois une forme, une aspiration et une série de valeurs et de traits positifs. Dans un deuxième temps, nous nous intéresserons à des questions plus larges, aux tensions, aux contradictions, voire aux blocages ou aux apories, qui résultent de la coexistence difficile, sous la plume de Zola, d'idéologies, de discours, de philosophies, de métaphores, etc., discordantes, difficiles à concilier : tension entre darwinisme social et socialisme, entre célébration du libéralisme et constat de ses limites, entre vision pessimiste et optimiste de l'histoire, entre la primauté de la masse et celle de l'individu comme moteur de l'histoire, ce dernier point ayant une influence importante sur la représentation de la démocratie dans le roman zolien. Nous terminerons cette section en nous demandant si le dernier Zola, qui produit des œuvres, particulièrement *Travail*, dans lesquelles un individu de génie réalise à lui seul une cité idéale peu démocratique qui naturalise l'histoire

et détruit l'État républicain, ne rejette pas, en fin de compte, le cadre républicain. À travers toutes ces questions, il faudra notamment se demander par quels moyens le romancier tente de résoudre ces difficultés, de mettre en forme et concilier problèmes et tensions (superposition, fusion, abandon d'un point de vue au profit de l'autre, etc.), et voir si cette tentative fonctionne. Dans un troisième et dernier temps, nous sortirons de l'œuvre en tant que tel pour nous intéresser à l'évolution de la façon dont Zola envisage la fonction sociale de l'art et le lien entre création artistique et société. À travers ce chapitre, nous serons forcément amenés à comparer le fictionnel au théorique, le premier Zola au dernier, le républicanisme pragmatique et expérimental au républicanisme utopique, etc., et donc à dégager des liens, des continuités, des constantes, ou au contraire des ruptures, des interférences, des tensions, voire des contradictions.

4.1) Les discours romanesques sur la République

Ces discours peuvent être divisés en trois grandes catégories : ceux que le texte approuve, ceux dont l'évaluation est complexe, et ceux qu'il désapprouve. Ces derniers, nettement plus faciles à repérer, sont rejetés parce qu'ils véhiculent des valeurs et des idées contraires à celles de Zola (la paresse et la haine du travail, par exemple), parce qu'ils sont mensongers (l'assimilation des insurgés républicains de 1851 au communisme), parce qu'ils sont empruntés à d'autres et donc relevant du cliché ou de l'idée reçue, ou parce qu'ils ne reposent sur aucune base solide, ce qui tend à les rendre confus.

4.1.1) Discours décrédibilisés

4.1.1.1) Les mauvais ouvriers : « une ère d'heureuse fainéantise »

Nous l'avons vu au chapitre III, Antoine Macquart a « une façon intéressée de considérer le triomphe de la République, comme une ère d'heureuse fainéantise et de mangeailles sans fin ». (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 140) Ce genre de discours est si fréquent chez Zola qu'il relève pratiquement du lieu commun. Dans *La Terre*, le mendiant Canon a le même idéal. « Hein ? mes bougres, dites-vous qu'on va s'entendre pour que chacun s'en donne par-dessus la tête, avec le moins de travail possible ! » (Pl., t. IV, p. 686) Si les deux autres républicains paresseux du cycle, Auguste Lantier (*L'Assommoir*) et Chouteau (*La Débâcle*), ne décrivent jamais leur société idéale, il semble cependant certain que celle-ci serait pratiquement identique à celle de Macquart tant ces trois personnages ont un objectif de vie identique. Le dernier représentant de cet archétype, Ragu, fait le même rêve qu'Antoine. Il exprime des réserves

lorsqu'il revient à la Crêcherie triomphante après des décennies d'exil. « Tout ça, c'est très bien, interrompit Ragu. Mais, n'importe ! le vrai plaisir est de ne rien faire, et si vous travaillez encore, vous n'êtes pas des messieurs. Je ne sors pas de là³⁴⁶... » (*Travail*, t. 19, p. 312) Ce n'est pas uniquement sa paresse qui est en jeu, mais aussi son égoïsme : « Qu'est-ce que ça me fiche, dit encore Ragu, un luxe et une jouissance dont tout le monde profite ? Ce n'est plus si bon, du moment qu'ils ne sont pas à moi seul. » (*Ibid.*, 316)

Chez ces figures, la République apparaît donc comme une ère de paresse heureuse. On peut noter l'égoïsme absolu de leur point de vue : ils ne rêvent pas d'un monde meilleur pour tous, de l'abolition de la pauvreté et du besoin, de l'atteinte graduelle de la justice et de la liberté par l'humanité, mais de leur bonheur personnel. Ils ne prônent d'aucun changement social profond ; ils veulent simplement prendre la place des bourgeois qu'ils détestent parce qu'ils les envient. Le collectif est absent de leurs préoccupations : au contraire, rappelons-le, ils n'hésitent jamais à trahir leurs soi-disant camarades ; de façon significative, leurs victimes sont toujours des pauvres gens issus des classes populaires. Nous l'avons souligné, leur logique est centripète ; ils ramènent la République à eux, ne s'intéressent qu'à ce que celle-ci peut faire pour eux. Dans leur vision du monde, cette République est un système solaire dont ils sont l'astre central.

Si la République leur semble le régime le plus adéquat pour atteindre un tel idéal, c'est sans doute parce qu'elle est démocratique, même s'il n'est pas vain de rappeler que République et démocratie sont loin d'être deux termes équivalents, comme le montrent les opinions élitistes du maître de Médan. Pour Zola, rappelons-le, une conséquence fondamentale de la démocratie est l'affaiblissement, voire l'abolition des distinctions de classe et donc la possibilité, en théorie du moins, pour tous d'assouvir leurs ambitions, de parvenir à un statut plus favorable. Certes, pour le romancier, cet élan en marche depuis 1789 se poursuit inexorablement peu importe le régime en place, aussi autoritaire soit-il, mais la République, nous semble-t-il, représente l'idéal pour de tels personnages parce qu'elle est l'aboutissement de ce processus social. Nous l'avons vu au chapitre I, si Macquart, la plupart du temps, tire largement son épingle du jeu, il demeure insatisfait de sa situation socioéconomique.

³⁴⁶ Il se répète à deux reprises : « Comme tu voudras, mais vous n'êtes pas des messieurs, vous restez de pauvres bougres, si vous travaillez toujours. Le travail est votre maître, et vous n'êtes encore qu'un peuple d'esclaves. » (*Travail*, t. 19, p. 313) « S'ils travaillent, ils ne sont pas heureux, répéta-t-il obstinément. Leur bonheur est mensonger, le souverain bien est de ne rien faire. » (*Ibid.*, 315)

Ce qui fit surtout de lui un républicain féroce, ce fut l'espérance de se venger enfin des Rougon, qui se rangeaient franchement du côté de la réaction. [...] Bien que ces derniers eussent fait d'assez mauvaises affaires, ils étaient devenus des bourgeois, et lui, Macquart, était resté ouvrier. Cela l'exaspérait. Chose plus mortifiante peut-être, ils avaient un de leurs fils avocat, un autre médecin, le troisième employé, tandis que son Jean travaillait chez un menuisier, et sa Gervaise, chez une blanchisseuse. Quand il comparait les Macquart aux Rougon, il éprouvait encore une grande honte à voir sa femme vendre des châtaignes à la halle et rempailler le soir les vieilles chaises graisseuses du quartier. Cependant, Pierre était son frère, il n'avait pas plus droit que lui à vivre grassement de ses rentes. (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 129)

À ses yeux, la classe sociale demeure un obstacle de taille entre lui et ses désirs ; s'il parvient pendant longtemps à vivre confortablement du travail de sa femme (et plus tard de leurs enfants) et à être traité en « monsieur », il estime qu'il ne pourra devenir un véritable bourgeois qu'à l'avènement de la République.

Notons d'ailleurs que cette dernière, dans l'imaginaire de personnages comme Macquart, a aussi le mérite d'apparaître comme une société curieusement anarchique. L'oncle de Silvère passe quelques jours en prison après avoir été surpris par un garde champêtre en train de cueillir de l'osier illégalement dans un des rares moments où il est contraint par la nécessité financière d'exercer son métier de vannier, expérience qui sera déterminante pour son parcours politique. « Ce fut à partir de ce moment qu'il se posa dans la ville en républicain farouche. » (*Ibid.*, 121) Il semble convaincu qu'en République aucune contrainte légale ou réglementaire ne pèsera sur lui ; on peut lire qu'il « accueillit la République comme une ère bienheureuse où il lui serait permis d'emplir ses poches dans la caisse du voisin, et même d'étrangler le voisin, s'il témoignait le moindre mécontentement. » (*Ibid.*, 128) Ce régime incarne donc pour lui l'absence totale d'autorité et donc la possibilité de jouir d'une liberté absolue et absolument égoïste. Cette façon de voir est condamnable parce qu'elle est trop égocentrique, certes, mais elle pêche également par son manque de logique et son incomplétude, qui mènent à l'aporie. N'y a-t-il pas là la négation du principe même de société ? L'idéal de Macquart et compagnie, c'est une lutte brutale et constante entre individus atomisés que rien n'encadre, dans laquelle personne n'est apparemment protégé par la loi et où chacun ne peut compter que sur sa force. Le vannier compte clairement être le plus fort de tous, car il ne semble pas envisager que sa logique puisse se retourner contre lui, que quelqu'un d'autre vienne à son tour puiser dans sa caisse. Il n'a pas poussé la réflexion suffisamment loin pour saisir qu'il aura besoin d'une

autorité quelconque pour protéger les biens et le statut que le nouveau régime lui aura permis d'acquérir.

Le seul personnage qui diffère quelque peu des autres est Canon. Certes, il n'est pas le plus grand travailleur, ce qui l'empêche de recevoir l'approbation du romancier. Certes, ses propos demeurent intéressés et égoïstes : « Canon, c'est la proposition pure et simple des grosses joies terrestres ; c'est le déchaînement des appétits » (1964, p. 299), note non sans raison Henri Guillemin. Mais, lorsqu'il exprime son vouloir, il a au moins le mérite d'esquisser un début de projet politique positif marqué par un plus grand désir de justice et de bonheur collectifs ainsi que des propositions concrètes et raisonnables que le texte ne rejette pas. On remarque d'ailleurs que certaines de ses revendications deviendront réalité dans *Travail*³⁴⁷ :

« [...] Les machines travailleront pour nous, la journée de simple surveillance ne sera plus que de quatre heures ; peut-être même qu'on arrivera à se croiser complètement les bras. Et partout des plaisirs, tous les besoins cultivés et contentés, oui ! [...] Plus de pauvres, plus de malades, plus de vieux, à cause de l'organisation meilleure, de la vie moins dure, des bons hôpitaux, des bonnes maisons de retraite. [...] » (*La Terre*, Pl., t. IV, p. 686)

4.1.1.2) Les républicains romantiques : la réalisation immédiate du bonheur universel

Pour Silvère Mouret, Florent et Étienne Lantier, la République est un monde parfait, où le manque, le conflit, le malheur n'existent plus. Florent « se jeta en pleine bonté idéale, il se créa un refuge de justice et de vérité absolues. Ce fut alors qu'il devint républicain [...] » (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 644) « [Étienne] se raillait de ses illusions de néophyte, de son rêve religieux d'une cité où la justice allait régner bientôt, entre les hommes devenus frères. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 644) « Aveuglé d'enthousiasme, à la fois trop ignorant et trop instruit pour être tolérant, [Silvère] ne voulut pas compter avec les hommes ; il lui fallait un gouvernement idéal d'entière

³⁴⁷ Canon, comme Sigismond Busch (la comparaison s'arrête là), est un collectiviste. Il prône en effet la saisie rapide de la totalité des moyens de production : « D'abord, les camarades de Paris s'empareraient du pouvoir : ça se passerait peut-être naturellement, on aurait à fusiller moins de monde qu'on ne croyait, tout le grand bazar s'effondrerait de lui-même, tant il était pourri. Puis, lorsqu'on serait les maîtres absolus, dès le soir, on supprimerait la rente, on s'emparerait des grandes fortunes, de façon que la totalité de l'argent, ainsi que les instruments du travail, feraient retour à la nation ; et l'on organiserait une société nouvelle, une vaste maison financière, industrielle et commerciale, une répartition logique du labeur et du bien-être. Dans les campagnes, ce serait plus simple encore. On commencerait par exproprier les possesseurs du sol, on prendrait la terre... » (*La Terre*, Pl., t. IV, p. 684) Notons que les théories de Canon sont empruntées à l'homme politique socialiste Jules Guesde. (*Notes et variantes - La Terre*, Pl., t. IV, p. 1586) Il incarne donc une des trois tendances politiques dont la synthèse est tentée dans *Travail* ; rappelons que « le socialisme utopique de Zola fait l'amalgame entre le fouriérisme, l'anarchisme et le collectivisme ». (Scharf, 2011, p. 521)

justice et d'entière liberté. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 140) Plus loin, on lit qu'« il se plut surtout à s'enfermer avec [Miette] dans les utopies humanitaires que de grands esprits, affolés par la chimère du bonheur universel, ont rêvées de nos jours. » (*Ibid.*, 185) Zola le montre, chaque nuit, « bâtissant des projets de société nouvelle, absurdes de générosité, où la femme, toujours sous les traits de Miette, était adorée par les nations à genoux. » (*Ibid.*, 186)

Le principal problème de cette vision de l'avenir, outre le fait qu'elle est confuse car ne reposant sur aucune connaissance solide, c'est qu'elle trahit une impatience d'une naïveté parfaite. Silvère, nous dit Zola, n'a pas compris que le progrès ne peut se faire que graduellement, que la cité idéale ne peut être construite en un jour, que la République n'est pas une panacée :

Dans le rêve cher aux malheureux du bonheur universel, les mots de liberté, d'égalité, de fraternité, sonnaient à ses oreilles avec ce bruit sonore et sacré des cloches qui fait tomber les fidèles à genoux. Aussi, quand il apprit que la République venait d'être proclamée en France, crut-il que tout le monde allait vivre dans une béatitude céleste. [...] Quand il crut s'apercevoir que tout n'allait pas pour le mieux dans la meilleure des républiques, il éprouva une douleur immense [...] (*Ibid.*, 139-140)

Un paradoxe doit être rappelé. Le discours que Zola critique, voire ridiculise, dans *Les Rougon-Macquart* n'est pas loin de celui qu'il endosse dans *Les Trois Villes* et surtout dans *Les Quatre Évangiles*, même s'il prend soin, dans ce dernier cycle, et particulièrement dans *Travail*, d'échelonner le progrès sur plusieurs décennies et de montrer que les personnages réussissent aussi parce qu'ils ont la science de leur côté, ce qui est un moyen habile de minimiser l'utopisme et le manque de vraisemblance de l'œuvre, notamment l'idée que c'est par l'amour qu'on obtient le succès.

L'amour seul était le lien d'union, de justice, de bonheur. En lui se trouvait le pacte indispensable et suffisant, car il suffisait de s'aimer, pour que la paix régnât. Cet universel amour qui s'élargira de la famille à la nation, de la nation à l'humanité, sera l'unique loi de l'heureuse Cité future. (*Travail*, t. 19, p. 131)

Il n'y a pas de réelle différence entre cette vision du monde et celle de Silvère. Dans les deux cas, le poids de la réalité sociale, économique et historique est nettement minimisé, voire totalement ignoré ; le ton reste lyrique ; la vision d'avenir demeure idéaliste et naïve ; et le personnage masculin mélange et confond sphères publique et privée, la figure de la cité idéale se superposant dans son esprit à celle de la femme qu'il aime. La comparaison de ces deux extraits est révélatrice :

Lui qui ne pouvait voir un être abandonné, un pauvre homme, un enfant marchant nu-pieds dans la poussière des routes, sans éprouver à la gorge un serrement de pitié, il aimait Miette, parce que personne ne l'aimait, parce qu'elle menait une existence rude de paria. [...] Le rêve qu'il faisait, lorsque, dans la journée, il cerclait chez son patron les roues des carrioles, à grands coups de marteau, était plein de folie généreuse. Il pensait à Miette en rédempteur. Toutes ses lectures lui remontaient au cerveau ; il voulait épouser un jour son amie pour la relever aux yeux du monde ; il se donnait une mission sainte, le rachat, le salut de la fille du forçat. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 204)

Cette chère Josine, qu'il était allé chercher si bas, qu'il avait sauvée d'une si atroce misère, elle était pour lui l'image même de son œuvre. Tant que Josine ne serait pas heureuse, son œuvre ne serait point. Elle était la femme, la femme misérable, l'esclave, la chair à travail et à plaisir, dont il avait rêvé d'être le sauveur. C'était surtout par elle et pour elle, entre toutes les femmes, que la Cité future se bâtirait. Et, si Josine était toujours malheureuse, c'était que rien encore de solide ne se trouvait fondé, c'était que tout restait encore à faire. (*Travail*, t. 19, p. 140)

Ce discours, comme le précédent, est une projection fantasmagorique de soi dans un futur idéalisé n'ayant rien en commun avec le présent. Les rêves d'avenir des républicains romantiques n'ont pas plus de réalité ni d'assise théorique ou pratique. La différence, c'est qu'un Silvère est généreux dans ses convictions, pense à l'Autre, est prêt, même si le texte montre l'inutilité de son sacrifice, à mourir pour ses convictions, s'inscrit dans un rapport centrifuge à la République pour laquelle il est prêt à se donner corps et âme, alors qu'un républicain intrigant comme son oncle Antoine est d'un égoïsme absolu et refuse strictement de se compromettre.

4.1.1.3) Les défenseurs de l'ordre impérial : anarchie et violence

Passons maintenant aux discours hostiles à la République. Le premier de ceux-ci présente les républicains comme des bêtes sanguinaires toujours prêtes à mordre ; la République, comme le déchaînement incontrôlé et anarchique de la violence populaire qui ne laissera que ruine et désolation dans son sillage, détruira entièrement le monde existant. Dans *La Fortune des Rougon*, les bourgeois de Plassans vivent dans une peur constante. « Et, dans l'ombre indécise, ils entrevoyaient des profils monstrueux, la plaine se changeait en lac de sang, les rochers en cadavres flottant à la surface, les bouquets d'arbres en bataillons encore menaçants et debout. » (Pl., t. I, p. 252)

Cinq ou six persiennes seulement s'ouvrirent ; quelque vieux rentier se montrait, en chemise, une bougie à la main, se penchant pour mieux voir ; puis, dès que le bonhomme distinguait la grande fille rouge qui paraissait traîner derrière elle cette

foule de démons noirs, il refermait précipitamment sa fenêtre, terrifié par cette apparition diabolique. (*Ibid.*, 153)

Dans *Germinal*, on retrouve ce discours bourgeois à travers la célèbre « vision rouge de la révolution qui les emporterait tous, fatalement, par une soirée sanglante de cette fin de siècle. » (Pl., t. III, p. 1436)

Oui, un soir, le peuple lâché, débridé, galoperait ainsi sur les chemins ; et il ruissellerait du sang des bourgeois, il promènerait des têtes, il sèmerait l'or des coffres éventrés. Les femmes hurleraient, les hommes auraient ces mâchoires de loups, ouvertes pour mordre. Oui, ce seraient les mêmes guenilles, le même tonnerre de gros sabots, la même cohue effroyable, de peau sale, d'haleine empestée, balayant le vieux monde, sous leur poussée débordante de barbares. Des incendies flamberaient, on ne laisserait pas debout une pierre des villes, on retournerait à la vie sauvage dans les bois, après le grand rut, la grande ripaille, où les pauvres, en une nuit, efflanqueraient les femmes et videraient les caves des riches. Il n'y aurait plus rien, plus un sou des fortunes, plus un titre des situations acquises, jusqu'au jour où une nouvelle terre repousserait peut-être. Oui, c'étaient ces choses qui passaient sur la route, comme une force de la nature, et ils en recevaient le vent terrible au visage. (*Ibid.*, 1436-1437)

De tels propos sont souvent purement ataviques. Comme le montre *La Fortune des Rougon*, le « parti de l'Ordre » apparu en 1848 n'a comme valeurs que l'argent et la propriété. Les différences idéologiques apparaissent très nettement secondaires, voire insignifiantes ; c'est ainsi que le salon jaune de Pierre et Félicité réunit légitimistes, orléanistes et bonapartistes, qui se rangent tous sans hésiter derrière Louis-Napoléon III, qu'ils voient comme un rempart contre les barbares menaçant à leurs yeux leurs acquis. (Dufour, 2021, p. 142) Le marchand retiré Granoux incarne parfaitement ce type n'ayant d'autre morale que la protection de ses intérêts ; on ne sait à quel parti il appartient et il n'a aucune conviction politique précise hormis sa haine de la « République des partageux » (*Ibid.*) ; sa parole est réduite à un simple réflexe de classe.

Il parlait peu, ne pouvant trouver les mots ; il n'écoutait que lorsqu'on accusait les républicains de vouloir piller les maisons des riches, se contentant alors de devenir rouge à faire craindre une apoplexie et de murmurer des invectives sourdes, au milieu desquelles revenaient les mots « fainéants, scélérats, voleurs, assassins ». (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 78)

Ce discours est discrédité pour plusieurs raisons. D'abord, parce qu'il est délirant, hystérique dans son ton, généralement sans commune mesure avec la réalité. Les mineurs de *Germinal*, certes, deviennent réellement d'une violence inouïe, mais c'est uniquement parce qu'ils meurent littéralement de faim, parce que la Compagnie refuse de se rendre à leur demande

pourtant très modérée (l'abandon du nouveau mode de rémunération, qui implique une baisse de salaire à peine déguisée, et cinq centimes de plus par berline) ; si violence il y a, la responsabilité en incombe aux possédants qu'elle terrifie. Dans *La Fortune des Rougon*, les bourgeois de Plassans ne semblent pas comprendre que l'insurrection de décembre 1851 est politique et non sociale ; les républicains, qui ne veulent que la restauration de la constitution bafouée par le président de la République, ne songent pas à en découdre avec les nantis. Au contraire, Zola prend la peine de montrer leur modération presque excessive, eux qui, par exemple, se montrent bons envers leurs prisonniers (les prisonniers républicains, eux, n'auront pas cette chance, puisque bon nombre d'entre eux sont fusillés sans attendre par l'armée) : « La vérité était que les insurgés traitaient ces messieurs avec la plus grande douceur. Ils leur firent même servir, le soir, un excellent dîner. » (*Ibid.*, 211) Les bénéficiaires de ce bon traitement y trouvent immédiatement une explication absurde : « Mais, pour des trembleurs comme le receveur particulier, de pareilles attentions devenaient effrayantes : les insurgés ne devaient les traiter si bien que dans le but de les trouver plus gras et plus tendres, le jour où ils les mangeraient. » (*Ibid.*) Leur vision du monde est si déformée et faussée par leurs préjugés et leur haine à l'égard des républicains qu'ils sont incapables de les croire capables de bonté mais n'ont aucune difficulté à se les figurer comme des cannibales. Notons enfin que « la grande fille rouge » qui les fait trembler n'est que Miette, une adolescente de treize ans qui accompagne la bande insurrectionnelle parce qu'elle veut rester près de son amoureux.

Dans ce même roman, les républicains sont assimilés aux communistes par les habitants aisés de Plassans. « Ce soir-là, en se séparant, les paisibles bourgeois du salon jaune parlaient de massacrer “les rouges”, s'ils osaient bouger³⁴⁸. » (*Ibid.*, 101) « Le bruit de l'évasion de Macquart fut commenté d'une effrayante façon. On prétendit qu'il avait été délivré par ses amis les rouges, et qu'il attendait la nuit, dans quelque coin, pour se jeter sur les habitants et mettre le feu aux quatre coins de la ville. » (*Ibid.*, 277) Même le narrateur établit ce lien : « Les lambeaux d'idées communistes qu'[Antoine Macquart] avait pris le matin dans les journaux devenaient grotesques et monstrueux en passant par sa bouche. » (*Ibid.*, 143) Or, nous l'avons vu au chapitre II, il s'agit là d'un anachronisme délibéré du romancier, qui, après la Commune de Paris, effectue plusieurs modifications au texte du roman (dont la première version date de 1869) pour qu'on y retrouve des échos cet événement tout récent ; en réalité, le communisme

³⁴⁸ Fanfaronnade dont le texte souligne le ridicule, car la grande majorité d'entre eux sont paralysés par la peur.

n'a joué aucun rôle dans la résistance au coup d'État bonapartiste. (Charle, 2006, p. 112) Évidemment, on se doute que le but premier de Zola ce faisant est de rendre son œuvre plus attirante pour le public en l'associant à l'actualité. Mais cette assimilation erronée des républicains de 1851 au communisme par les bourgeois de Plassans, qui grossit encore la menace que représente à leurs yeux le soulèvement, ne peut que contribuer à décrédibiliser et discréditer davantage leur discours.

Si les nantis de Plassans pensent ainsi, c'est en grande partie parce que certaines voix s'efforcent d'exagérer à l'extrême le danger que représente la bande des insurgés. Nommé directeur intérimaire des postes par Pierre Rougon qui ne semble pas comprendre la portée de cette décision³⁴⁹, le libraire et journaliste catholique Vuillet intercepte une lettre d'Eugène Rougon à son père annonçant le triomphe du coup d'État. Conséquemment, il rédige « un superbe article, d'une violence inouïe contre les insurgés », « ces bandits, ces faces patibulaires, cette écume des bagnes, [...] "ivres d'eau-de-vie, de luxure et de pillage », « étalant leur cynisme dans les rues, épouvantant la population par des cris sauvages, ne cherchant que le viol et l'assassinat. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 259) Il déclare que « La République ne marche jamais qu'entre la prostitution et le meurtre. » (*Ibid.*) Comme nous l'avons vu, il n'hésite pas à mentir sur ce qu'il a observé :

L'alinéa consacré à Miette et à sa pelisse rouge montait en plein lyrisme. Vuillet avait vu dix, vingt filles sanglantes : « Et qui n'a pas aperçu, au milieu de ces monstres, des créatures infâmes vêtues de rouge, et qui devaient s'être roulées dans le sang des martyrs que ces brigands ont assassinés le long des routes ? Elles brandissaient des drapeaux, elles s'abandonnaient, en pleins carrefours, aux caresses ignobles de la horde tout entière. » (*Ibid.*)

Miette n'est pas seulement multipliée, elle devient une femme lubrique, une dévergondée³⁵⁰, alors que nous savons qu'en réalité elle meurt vierge. Ce que Zola montre, à travers le texte de

³⁴⁹ « Mais Pierre n'avait trouvé aucun péril sérieux à laisser Vuillet directeur intérimaire des postes ; c'était même une façon de s'en débarrasser. Félicité eut un vif mouvement de contrariété. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 236) Au sein du couple Rougon, seule la femme comprend le rôle crucial joué par la maîtrise l'information en temps de crise, sait que « [c]ontrôler et maîtriser [l]es spécialistes [du savoir] [...], ses centres [...], ses stocks [...], c'est contrôler ou maîtriser le destin. » (Hamon, 1983, p. 310)

³⁵⁰ Rappelons que le discours de Vuillet rappelle celui de l'historien légitimiste Hippolyte Maquan, qui insiste sur la présumée promiscuité sexuelle des classes populaires dans son livre sur l'insurrection de décembre 1851 : « Dans la foule, des enfants et des femmes portent sous le bras un panier de cantinière. Parmi elles on remarque déjà l'aristocratie du genre, la personnification de la révolte. C'est une jeune femme qu'un chef, dit-on, affuble de son manteau pour l'improviser déesse de la Raison ou de la Liberté. Toutes les exaltations se confondent dans cet enivrement insurrectionnel : les propos obscènes et les chansons grivoises se mêlent aux hurlements des chants

Vuillet, c'est que le discours assimilant la République à la violence barbare et anarchique est souvent le fait de manipulateurs qui mentent sciemment pour faire avancer leurs propres intérêts³⁵¹, qui ne ressentent pas la peur qu'ils tentent d'inspirer à leur public³⁵². Car le journaliste, en produisant un texte si haineux à l'endroit des insurgés, que tous les habitants de Plassans croient alors aux portes de la ville, donne l'impression qu'il fait ainsi preuve d'un grand courage dont il sera récompensé lorsque les forces de « l'ordre » triompheront.

Plus largement, ce discours, même si les possédants ont souvent sincèrement peur du peuple, comme le montre *Germinal*, est un des mensonges par lesquels ceux-ci tentent d'assurer le maintien de leur statut privilégié, leur propriété des moyens de production. Les plus hauts placés des défenseurs de l'ordre établi parviennent à obtenir la coopération de couches sociales plus modestes (notamment les petits commerçants), qui pourraient être insatisfaites de leur sort et donc contestataires, en leur adressant ce discours, en s'efforçant de faire naître chez eux un sentiment de peur : la violence révolutionnaire, doivent-ils comprendre, ne touchera pas que les très riches ; la République, c'est la perte de leur vie et de leur propriété.

Il n'est sans doute pas anodin de noter, pour conclure, que ce langage généralement ridiculisé ressemble à celui que Zola lui-même utilise en tout sérieux pour décrire la Commune de Paris dans sa phase radicale. Le 11 mai 1871, il dénonce les « solennelles niaiseries » du discours communard « qui finissent par faire d'un rêveur inoffensif une bête enragée très dangereuse » (*Lettres de Paris [1871]*, t. 4, p. 535) et évoque les « doctrinaires qui peu à peu sont amenés à vouloir le salut de la société par le renversement violent de tout l'édifice social. » (*Ibid.*) Son ton est pratiquement aussi virulent que celui des bourgeois de *La Fortune des Rougon*. « Il faut que l'insurrection soit écrasée dans son berceau » (*Ibid.*, 564), écrit-il le 23 mai, en pleine Semaine sanglante. Le lendemain, il justifie la brutalité de la répression en évoquant d'hypothétiques atrocités commises par la Commune : « À ce moment de justice suprême les chefs ne seront plus maîtres des soldats. Que l'œuvre de purification s'accomplisse ! » (*Ibid.*,

révolutionnaires et aux cris de mort. La luxure a de tout temps donné la main à la férocité sur le trône des Césars du Bas-Empire, comme sous la tente des Vandales. » (1853, p. 26)

³⁵¹ Il veut ravoïr la clientèle du collège, qu'il a perdue en vendant du matériel pornographique aux élèves, ambition qui étonne Félicité par sa modestie : « Violer des lettres, risquer le bagne, pour vendre quelques dictionnaires ! » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 263) Le couple Rougon, nous l'avons vu, rêve de bien plus : il veut fortune et honneurs.

³⁵² Le texte montre cependant qu'il est loin d'être courageux. Mais, lorsqu'il écrit son article incendiaire, il n'a pas peur, car il sait la menace des insurgés passée.

567) Le 29, la crainte que le massacre ne provoque une épidémie de choléra lui inspire cette remarque assassine : « Jusque dans leur pourriture, ces misérables nous feront du mal. » (*Ibid.*, 580) Ainsi, on voit que le romancier demeure sans cesse tenté par le discours bourgeois antirépublicain et antidémocrate, qu'il pourfend habituellement mais qui affleure lors des moments de crise, moments pendant lesquels il apparaît avant tout, malgré son progressisme, comme un partisan de l'ordre.

4.1.2) Discours ambigus

Passons à des discours qui devraient *a priori* être jugés négativement car entrant en tension ou en contradiction avec le point de vue zolien dominant, mais qui ne sont pas entièrement rejetés ou décrédibilisés, ou encore qui possèdent une certaine influence peut-être inconsciente sur ce dernier, au niveau de l'imaginaire, des mythes fondateurs des *Rougon-Macquart*.

4.1.2.1) Les femmes du peuple : la misère populaire

Ce discours est intéressant car connoté de façon plus positive que les précédents quoique peu favorable à la République. Dans *Le Ventre de Paris*, la charcutière Lisa Quenu (née Macquart) reproche à son mari de s'être rendu avec Florent à une réunion de la société républicaine du café Lebigre. Elle lui rappelle ses souvenirs de la dernière République qu'a connue la France : « [...] C'était du propre, n'est-ce pas, en 48 ? L'oncle Gradelle, un digne homme, nous a montré ses livres de ce temps-là. Il a perdu plus de six mille francs... Maintenant que nous avons l'Empire, tout marche, tout se vend. Tu ne peux pas dire le contraire... [...] » (Pl., t. I, p. 757) Évidemment, Lisa n'est pas une figure que Zola approuve entièrement. Rappelons-le, elle dénonce sans remord Florent, qui a pourtant élevé son mari à lui seul, avec un dévouement infini ; elle est certainement une des cibles du peintre Claude Lantier lorsqu'il livre le dernier mot, la morale du roman : « Quels gredins que les honnêtes gens ! » (*Ibid.*, 895) Pourtant, son point de vue égocentrique sur 1848 n'est jamais contredit dans le texte. Plus encore, on le retrouve quelques années plus tard dans la bouche d'un personnage connoté de façon très positive : la Maheude, femme de mineur très raisonnable et vertueuse, propre, faisant quotidiennement des miracles pour subvenir aux besoins de sa famille. « Étienne, alors, parla de la République, qui donnerait du pain à tout le monde. Mais la Maheude secoua la tête, car elle se souvenait de 48, une année de chien, qui les avait laissés nus comme des vers, elle et son

homme, dans les premiers temps de leur ménage³⁵³. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1330) Ce témoignage venant d'une source aussi crédible tend à confirmer celui, plus discutable, de Lisa Macquart et montre que leurs propos sont à prendre au sérieux.

Leur discours a d'abord l'avantage, par rapport au précédent, de ne pas être délirant ou adopter un ton hystérique, même si Lisa, elle aussi, exagère nettement la violence des républicains, preuve qu'elle a intériorisé le discours des dominants sur la violence populaire :

« [...] Je suis reconnaissante au gouvernement, quand mon commerce va bien, quand je mange ma soupe tranquille, et que je dors sans être réveillée par des coups de fusil... [...] Alors, qu'est-ce que vous voulez ? qu'est-ce que vous aurez de plus, quand vous aurez fusillé tout le monde ? » (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 757)

Autre avantage, il est produit (du moins dans l'immédiat ; la question de sa provenance initiale est plus complexe, comme nous venons de le souligner) non pas par des dominants ou par leurs agents qui attisent délibérément les peurs des propriétaires lâches, mais par des femmes d'origine populaire (bien que Lisa soit devenue une petite bourgeoise dont le commerce prospère). Enfin, contrairement à tous les discours étudiés jusqu'ici, celui de Lisa et de la Maheude se base sur une expérience réelle au lieu d'exprimer de simples fantasmes, des constructions mentales nées d'une imagination souvent délirante, ou encore un propos hypocrite servant un intérêt personnel ou de classe.

Comment, donc, concilier cette dévalorisation de la Deuxième République qu'a connue la France et les convictions politiques de Zola ? Tout simplement, sans doute, parce que celui-ci, comme nous l'avons vu, récuise – et c'est une constante de sa pensée – cette période et son œuvre. La République française telle qu'elle a existé, officiellement, de 1848 à 1851, est évidemment très différente de la République comme idéal abstrait ; le romancier peut aisément critiquer et renier la première sans trahir la seconde. De plus, il faut souligner que la charcutière franchit un pas auquel son créateur se refuse. Contrairement à ce qu'on observe chez Lisa, la mauvaise expérience du passé n'amène pas Zola à accepter un régime non républicain et rejeter

³⁵³ Cependant, elle finit par se laisser emporter par l'enthousiasme ambiant, devenant plus radicale qu'Étienne. « Ce n'était plus lui, c'était elle qui causait politique, qui voulait balayer d'un coup les bourgeois, qui réclamait la république et la guillotine, pour débarrasser la terre de ces voleurs de riches, engraisés du travail des meurt-de-faim. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1476) Cette dualité de son être est en germe dès sa fiche personnage : « Très calme, sage, avisée, raisonnant et se résignant au sort. C'est comme ça, il faut bien accepter ce qu'on ne peut changer. Mais juste, et peu à peu affolée par l'idée de justice, en arrivant aux violences extrêmes : c'est toute l'analyse de mon livre ». (Dossier préparatoire de *Germinal*, vol. V, p. 630-631)

toute velléité de changement social et politique ; sa perspective semble davantage celle de la Maheude, qui refuse simplement de voir la République comme une panacée.

4.1.2.2) L'inégalité des conditions : ordre naturel des choses ?

Nous abordons ici un discours unique parmi tous ceux que nous étudions dans cette section parce qu'il ne porte pas strictement sur la façon dont ses producteurs s'imaginent une France républicaine. Il s'agit plutôt d'un propos plus large par lequel les bourgeois et les détenteurs de la richesse défendent l'ordre établi et s'opposent ainsi à l'avènement de la cité idéale telle que décrite et envisagée dans l'univers zolien, ce qui justifie que nous l'étudions ici.

Il est évidemment dans l'intérêt des riches de clamer haut et fort, et tenter ainsi de faire admettre par tous, que leur situation privilégiée n'est pas indue, qu'elle n'est pas le résultat d'une injustice inhérente au système économique en place. Un tel discours est notamment produit par le couple Grégoire, qu'analyse Henri Mitterand dans son étude consacrée à « *Germinal* et les idéologies ». Léon Grégoire et son épouse vivent très confortablement à ne rien faire grâce à l'investissement dans la mine de son arrière-grand-père, Honoré Grégoire, qui a commencé à rapporter des intérêts considérables au petit-fils de ce dernier. À leurs yeux, il n'y a rien d'anormal à ce qu'ils vivent de leurs rentes, c'est-à-dire du travail des mineurs manquant de tout. D'abord, ils ont hérité du travail assidu d'un ancêtre, ce qui est dans l'ordre normal des choses ; d'ailleurs, cet héritage n'est pas sans risque puisqu'il ne s'agit pas d'une somme d'argent mais d'un titre de propriété dont la valeur peut baisser³⁵⁴. Ils vivent une vie vertueuse, sans excès, et dépensent sagement leur argent, condamnant d'ailleurs les riches qui ne font pas preuve de la même retenue qu'eux³⁵⁵. Ils se montrent même bons à l'endroit des mineurs : « Les Grégoire chargeaient Cécile de leurs aumônes. Cela rentrait dans leur idée d'une belle éducation. Il fallait être charitable, ils disaient eux-mêmes que leur maison était la maison du bon Dieu³⁵⁶. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1210) Tout ceci soutient leur vision du monde selon

³⁵⁴ « De l'argent volé, ma fortune ! Est-ce que mon bisaïeul n'avait pas gagné, et durement, la somme placée autrefois ? Est-ce que nous n'avons pas couru tous les risques de l'entreprise ? » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1313-1314)

³⁵⁵ « Toute dépense qui ne profitait pas leur semblait stupide. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1199) « Est-ce que je fais un mauvais usage de mes rentes, aujourd'hui ? » (*Ibid.*, 1314) « Ah ! je ne dis pas, il y a des actionnaires qui abusent. [...] Mais nous, mais nous qui vivons sans fracas, comme de braves gens que nous sommes ! nous qui ne spéculons pas, qui nous contentons de vivre sainement avec ce que nous avons, en faisant la part des pauvres !... Allons donc ! il faudrait que nos ouvriers fussent de fameux brigands pour voler chez nous une épingle ! » (*Ibid.*)

³⁵⁶ Cependant, nous l'avons vu, cette charité est totalement inefficace, entre autres parce qu'elle repose sur des idées reçues fausses. Léon Grégoire refuse catégoriquement l'aumône en argent, car il est convaincu que les

laquelle on n'obtient que ce qu'on mérite : « On a du mal en ce monde, c'est bien vrai ; mais, ma brave femme, il faut dire aussi que les ouvriers ne sont guère sages... Ainsi, au lieu de mettre des sous de côté comme nos paysans, les mineurs boivent, font des dettes, finissent par n'avoir plus de quoi nourrir leur famille » (*Ibid.*, 1212), lance M. Grégoire. « Tout est en ordre dans le meilleur des mondes. Chacun est à sa place, selon sa condition naturelle. Si les pauvres sont malheureux, c'est qu'ils sont ivrognes, ou qu'ils font des dettes, ou qu'ils ont trop d'enfants. » (Mitterand, 1971, p. 147) Plus encore, « la classe ouvrière n'est pas de même race, de même espèce que la bourgeoisie. La différence est de nature, non de contingence historique et sociale. » (*Ibid.*) Le concept de classe est ainsi naturalisé, notamment par le directeur général de la Compagnie, Hennebeau, qui évoque la « frugalité ancienne » de l'ouvrier. (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1310) « L'ouvrier est frugal, comme le chameau. » (Mitterand, 1971, p. 147) À suivre les Grégoire, le bourgeois serait un être raisonnable, responsable, sage, modéré, prévoyant, alors que la classe ouvrière se caractériserait principalement par son irresponsabilité et son imprévoyance, sa vie au jour le jour^{357,358}.

Par leur moralisme sentencieux, les Grégoire se font l'écho de la littérature républicaine destinée à l'édification des ouvriers, comme *L'Ouvrière* (1861) de Jules Simon, qui, rappelons-

pauvres ne peuvent avoir la moindre somme en main sans la dépenser en alcool. Apparemment, ceux-ci n'achètent jamais de nourriture et ne paient jamais leur loyer.

³⁵⁷ Ce discours est déjà lisible sous la plume de Balzac au début de *La Fille aux yeux d'or* : « L'ouvrier, le prolétaire, l'homme qui remue ses pieds, ses mains, sa langue, son dos, son seul bras, ses cinq doigts pour vivre ; eh ! bien, celui-là qui, le premier, devrait économiser le principe de sa vie, il outrepassa ses forces, attela sa femme à quelque machine, use son enfant et le cloue à un rouage. [...] Puis, insouciant de l'avenir, avides de jouissances, comptant sur leurs bras comme le peintre sur la palette, ils jettent, grands seigneurs d'un jour, leur argent le lundi dans les cabarets, qui font une enceinte de boue à la ville ; ceinture de la plus impudique des Vénus, incessamment pliée et dépliée, où se perd comme au jeu la fortune périodique de ce peuple, aussi féroce au plaisir qu'il est tranquille au travail. Pendant cinq jours donc, aucun repos pour cette partie agissante de Paris ! Elle se livre à des mouvements qui la font se gauchir, se grossir, maigrir, pâlir, jaillir en mille jets de volonté créatrice. Puis son plaisir, son repos est une lassante débauche, brune de peau, noire de tapes, blême d'ivresse, ou jaune d'indigestion, qui ne dure que deux jours, mais qui vole le pain de l'avenir, la soupe de la semaine, les robes de la femme, les langes de l'enfant tous en haillons. » (*La Comédie humaine*, t. 8, p. 502)

³⁵⁸ Le même constat vaut, de façon encore plus claire, pour *L'Assommoir*. « Toutefois, le moralisme joue insidieusement et fait retour malgré l'écrivain. Il se révèle par exemple dans l'antinomie épargne/alcoolisme qui structure une bonne part du roman. Couple idéologique d'opposés : ici, la sobriété, la retenue, la constance, l'ordre, la netteté ; là, l'abondance, l'excès, la dispersion, le mélange, la coulée (fantasme de l'inondation). Voilà qui dépasse largement de simples questions d'hygiène et de budget. Toute une morale est évoquée, convoquée. On craint secrètement pour l'ordre établi, pour la stabilité des institutions, pour la conservation de l'espèce. [...] À travers cette imagerie, on voit se former la tentation de naturaliser la misère ouvrière, d'en faire une sombre fatalité, de faire de l'homme du peuple la proie élue par la menace ancestrale d'abêtissement et de perversion qui pèse sur l'humanité. » (Dubois, 1973, p. 79-80)

le, ne fut pas sans impact sur les idées et l’imaginaire de Zola bien qu’il rejetât son message. L’échange suivant est particulièrement révélateur :

– Oh ! ce n’est pas pour me plaindre. Les choses sont ainsi, il faut les accepter ; d’autant plus que nous aurions beau nous débattre, nous ne changerions sans doute rien... Le mieux encore, n’est-ce pas ? Monsieur et Madame, c’est de tâcher de faire honnêtement ses affaires, dans l’endroit où le bon Dieu vous a mis.

M. Grégoire l’approuva beaucoup.

– Avec de tels sentiments, ma brave femme, on est au-dessus de l’infortune. (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1213)

La Maheude, venue demander de l’argent, comprend vite qu’elle n’obtiendra rien en leur exposant crûment sa réalité (« Ainsi, aujourd’hui, moi, on me couperait en morceaux, qu’on ne me tirerait pas deux sous. Où il n’y a rien, il n’y a rien » [*Ibid.*], leur a-t-elle expliqué avant de constater que son propos les choque) ; elle se doit de parler la langue des Grégoire, de faire semblant de partager leur vision des choses³⁵⁹. Or, le roman montre que ceux-ci n’entendent strictement rien à la condition des mineurs. Ce n’est pas pour rien que Zola choisit de faire de sa famille centrale un modèle de vertu ouvrière : il démontre ainsi que même les plus économes, les plus assidus au travail, les plus sobres, ne peuvent parvenir honnêtement, qu’il est absurde de faire de l’indigence un enjeu purement moral³⁶⁰, de considérer que les riches sont riches parce qu’ils le méritent, et *idem* pour les pauvres ; les Grégoire ne feraient pas mieux que les Maheu s’ils étaient à leur place, s’ils n’avaient pas eu la chance de naître bourgeois. Au contraire, comme le romancier s’emploie à le montrer dans *Germinal*, le problème est, tout simplement, que les bourgeois ont tout pris et n’ont rien laissé à l’ouvrier, condamné à devenir l’esclave des bien nantis.

Cependant, Zola, s’il ridiculise ce discours et ceux qui le produisent, a tendance, lui aussi, à naturaliser les classes sociales, à présenter la classe ouvrière comme une espèce naturelle. (Leduc-Adine, 1997, p. 128) Le « milieu peuple » dont il se donne comme mission dans l’ébauche de *L’Assommoir* de brosser le portrait, c’est avant tout la consommation excessive d’alcool ; c’est aussi la résignation, la soumission, voire l’aliénation des ouvriers terrifiés et le

³⁵⁹ Il se peut aussi qu’elle ait intériorisé le discours dominant : « La classe dominante a réussi, au stade dont témoigne *Germinal*, à faire partager par la classe dominée “le discours silencieux de son désir”, qui nie l’antagonisme des deux classes et le caractère historique, transitoire, de leur ségrégation. » (Mitterand, 1971, p. 148)

³⁶⁰ Rappelons que Zola s’était montré moins clair sur ce point dans *L’Assommoir* : les Coupeau sont bien davantage responsables de leurs malheurs que les Maheu.

refus de la politique. (*Ibid.*, 129-134) Dans *Germinal*, malgré une réflexion bien plus poussée, « l'analyse économique, sociale et politique demeure incomplète, la réflexion tourne court, l'accumulation du savoir est détournée en parabole idéologique, et par là même contrariée. » (Mitterand, 1971, p. 150) On le remarque notamment à propos de la description de la sexualité des mineurs³⁶¹, qui fait apparaître ceux-ci comme une espèce propre. Ils font constamment l'amour, en toute liberté, où, quand et avec qui ils le veulent³⁶², ce qui apparaît comme le moyen que prend la nature pour compenser les privations qu'ils doivent endurer et leur permettre une vengeance contre les bourgeois qui n'ont pas cette capacité, cette allégresse, cette liberté. Mitterand note que

c'est là une manière d'isoler biologiquement les deux classes, donc de naturaliser l'histoire, d'interpréter en termes de nature éternelle les structures transitoires d'une société³⁶³. [...] De ce point de vue aussi, la nature fait bien les choses. Pourquoi ne pas lui faire confiance pour instaurer, en deça [*sic.*] des inégalités apparentes et superficielles entre les classes, une équivalence profonde et essentielle ? (*Ibid.*, 151)

Ici, notons-le, ce n'est pas un personnage bourgeois qui parle, mais uniquement, semble-t-il, l'auteur, lui-même bourgeois³⁶⁴. Or, ce point de vue pose évidemment problème. Si la distinction entre bourgeois et ouvriers est inscrite dans la nature, comme Zola semble le sous-entendre par moments, que peut-on y faire ? N'est-elle pas éternelle et immuable ? L'ouvrier, par son activité sexuelle incontrôlée, n'est-il pas condamné à avoir toujours trop de bouches à nourrir ? En somme, on assiste à une tension entre deux discours contradictoires : le premier,

³⁶¹ Ailleurs, Mitterand écrit, à propos de leur activité politique : « La violence populaire est ici sujette à un éternel retour, comme les catastrophes naturelles, comme les inondations et les tremblements de terre. C'est un fait de nature autant que d'histoire [...] » (1993, p. 10)

³⁶² Dans « Mes notes sur Anzin », Zola écrit : « La fille sort seule. Pas de surveillance, dès 14 ans. Elle s'oublie avec son amant dans le premier coin venu, dans les blés. Cela ne tire pas à conséquence. La sœur qui a un amant se rencontre très bien dans un bal avec son frère qui a une maîtresse. Le frère [...] la laisse très bien partir pour les coins noirs avec un amant. L'amant accompagne la fille jusqu'à sa porte et l'embrasse devant ses parents. » (Dossier préparatoire de *Germinal*, t. V, p. 916-919)

³⁶³ Mitterand note à cet égard un passage éloquent du roman : « Une solution à la misère, dit quelque part la Maheude, serait, pour les femmes d'ouvriers, de se boucher le ventre. C'est une boutade, mais qui exprime à sa manière l'idée que la fécondité ouvrière est, comme la stérilité bourgeoise, un fait de nature. » (1971, p. 151)

³⁶⁴ Marie Scarpa note, à propos du *Ventre de Paris* : « En revanche, les seuls personnages à vivre concrètement une sexualité dans l'espace narratif sont les prolétaires : le narrateur partage, avec les petits-bourgeois du roman (comme avec presque tous les bourgeois de son temps), ce préjugé que le peuple joue de son corps d'une façon plus libre, plus animale, qui fascine et qui répugne. » (2000, p. 145) Elle cite en exemple Marjolin et Cadine : « Plus tard, ils emplirent les grandes Halles de leurs amours de moineaux insouciantes. Ils vivaient en jeunes bêtes heureuses, abandonnées à l'instinct, satisfaisant leurs appétits au milieu de ces entassements de nourriture, dans lesquels ils avaient poussé comme des plantes tout en chair. » (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 772) Ainsi, les préjugés bourgeois à l'égard de la sexualité populaire apparaissent comme un élément récurrent du discours zolien.

qui fait des conditions matérielles de chaque classe sociale la conséquence logique de ses comportements et de ses valeurs, dictés par ses qualités qui ne sont pas acquises historiquement et socialement, mais innées, naturelles, biologiquement programmées ; le deuxième, bien plus développé dans *Germinal*³⁶⁵ que dans *L'Assommoir*, même si la réflexion, comme nous l'avons, demeure lacunaire à certains égards, qui fait de l'inégalité et la misère les conséquences de l'organisation sociale et économique mise sur pied par la bourgeoisie dans son propre intérêt.

Maintenant que nous avons étudié les principaux discours sur la République connotés de façon plus ou moins négative par Zola, nous pouvons nous intéresser au côté positif, qui est plus difficile à repérer de façon précise (les propos connotés négativement, eux, sont souvent mis en évidence à des fins de réfutation ou de ridiculisation), plus diffus et a davantage tendance à s'exprimer implicitement : par exemple, rappelons que le docteur Pascal pose un geste lourd de sens en soignant gratuitement les plus démunis ou en accompagnant les insurgés républicains pour en soigner les blessés, mais ne prend jamais la peine de justifier verbalement ses décisions ; malgré l'absence de paroles, un discours est indéniablement livré.

4.1.3) Le(s) discours zolien(s) positif(s) sur la République

Il semble que, pour les personnages républicains que Zola approuve, la République soit une *forme* (qui n'est jamais précisément définie hormis le fait que le pouvoir doit n'être ni héréditaire, ni absolu, ni indéterminé dans sa durée) mais encore plus une *aspiration*. Nous l'avons vu, le docteur Pascal, l'ouvrier Goujet et le paysan-soldat Jean Macquart définissent tous la République comme le régime dans lequel tous vivent heureux. De prime abord, ils ont donc la même vision des choses que les républicains romantiques dont le discours est pourtant vivement critiqué par Zola. La différence, et elle est de taille, vient du fait qu'ils sont,

³⁶⁵ « Il reste que dans ce roman l'accent est mis sur l'antagonisme des classes ; l'économie capitaliste est clairement désignée comme la source de la misère ouvrière ; les mineurs prennent conscience de leur situation économique et politique, et de leurs possibilités de lutte, dans la pratique même de leur travail ; la lutte pour le pain devient la lutte pour le socialisme, même si les idées de Lantier, et, partant, celles de Zola, sont encore singulièrement confuses sur ce sujet ; les forces de l'État apparaissent essentiellement sous leur aspect répressif, à travers le rôle de la gendarmerie, de l'armée, du préfet ; c'est dans son nombre et son organisation que le prolétariat trouve sa force ; et même, si l'on admet qu'en Étienne Lantier se confondent, au moins pour un temps, l'ouvrier et le dirigeant, le travailleur manuel et le militant qui a réfléchi, on voit que Zola a compris la nécessité d'une interdépendance entre l'organisation pratique de la classe ouvrière et la recherche théorique sur les structures et l'histoire de la société. La grève échoue. Mais l'évangile qu'annonce la dernière page de l'œuvre est celui qu'annonçaient les titres primitifs du roman, tels que *La Lézarde*, *La Maison qui craque*, *Château branlant*, *Le Feu qui couve*. Il affirme le caractère fondamental et inéluctable de la contradiction entre le capital et le travail, et la permanence d'une "lézarde", d'une déchirure qui traverse la société contemporaine et y oppose deux classes, avec, de période en période, des affrontements violents, dont nul ne peut prévoir la cessation. » (Mitterand, 1986, p. 156-157)

contrairement aux Silvère, Florent et Étienne, des hommes lucides, qui savent que la cité idéale, quoique sans doute atteignable un jour, est à chercher dans un avenir lointain, que le progrès est possible mais inévitablement très lent (notamment parce que les affaires restent les affaires et parce que la nature humaine ne peut évoluer que lentement et n'est pas impactée de façon significative par le type de régime en place), qu'il ne suffit pas de changer l'étiquette du gouvernement pour que tous les problèmes structurels d'une société soient instantanément et définitivement réglés.

La République telle que dépeinte dans les romans zoliens, c'est aussi une série de valeurs et de traits qu'ont en commun les personnages qui l'incarnent positivement. 1) Le *travail*, deuxième de ses *Évangiles*, est une condition *sine qua non* de son existence ; Zola s'emploie à montrer que la République idéale, comme l'œuvre d'art, ne peut que se construire lentement, par un labeur quotidien. 2) La *science*, que le romancier fortement marqué par le positivisme est près de considérer comme une panacée, se voit attribuer une puissance déterminante pour le progrès et le bien, ce qui, nous l'avons vu, permet à Zola de minimiser le côté utopique et naïf de ses dernières œuvres : comment, en effet, la cité idéale peut-elle ne pas exister lorsqu'elle a son disposition un scientifique de génie comme Jordan ? Dans *Travail*, ce dernier réalise des inventions tellement brillantes dans le domaine de l'électricité qu'il devient facile de produire toute l'énergie nécessaire, ce qui rend la journée de travail de plus en plus courte. 3) La *puissance*, quelle qu'elle soit – créatrice (Octave Mouret, Aristide Saccard, Luc Froment, etc.), sexuelle (incarnée au premier plan par Mathieu Froment et sa progéniture abondante mais aussi par des séducteurs comme Octave et Aristide), etc. – qui souvent donne la capacité de triompher du principe mauvais³⁶⁶ (le docteur Pascal et Marc Froment, qui luttent avec succès contre l'influence de l'Église, par exemple) ou de la nature (pensons notamment à Jordan, qui parvient en fin de vie à transformer la chaleur du Soleil en électricité), est un trait particulièrement valorisé dans sa dimension politique. 4) *Vérité*, rappelons-le, est le titre du dernier roman de Zola. Pour progresser, une société a besoin de bien comprendre les problèmes qui l'affligent et leurs causes, ce qui implique la nécessité d'une étude approfondie et sans complaisance³⁶⁷ de cette société afin de dégager les lois qui gouvernent individus et milieux, travail dans lequel les écrivains naturalistes aident les dirigeants par leurs œuvres agissant comme miroirs du réel. On

³⁶⁶ Mais peut également, nous l'avons vu, faire triompher le pire.

³⁶⁷ Il écrit, dans une lettre à Georges Montorgueil du 8 mars 1885, à propos de *Germinal* : « Le vrai socialiste n'est-il pas celui qui dit la misère, les déchéances fatales du milieu, qui montre le bagne de la faim dans son horreur ? » (*Correspondance*, t. V, p. 240 ; cité dans Winock, 2010, p. 573)

ne peut construire que sur des bases solides, sur des faits établis. Il faut donc lutter contre le mensonge, les fausses croyances et la superstition (triptyque dont la foi naïve en les pouvoirs de guérison des eaux de la grotte de Lourdes est sans doute l'exemple le plus éloquemment dénoncé par le roman zolien), assurer la victoire de la science, de la raison et de l'expérimentation sur la foi, l'acceptation de la vérité révélée et du dogme, le respect aveugle de l'autorité, et n'admettre comme vérité que ce qui a été vérifié et prouvé par l'expérimentation. Cette valorisation de la vérité, Zola la pousse jusqu'à sa conclusion logique. Pendant l'affaire Dreyfus, il rejette le principe de la raison d'État, souvent présentée comme nécessaire à la survie et à la pérennité de cet État. Si l'armée reconnaît son erreur, affirment les antidreyfusards, elle perdra la confiance des Français, ce qui serait une catastrophe ; la France n'a-t-elle pas une revanche militaire à prendre contre l'Allemagne ? Le romancier, à l'inverse, nie à l'État le droit de bafouer le droit et la loi au nom de principes supposément supérieurs (ici, le respect de l'autorité et le prestige des institutions) car, pour lui, la vérité *est* ce principe supérieur. Permettre à celle-ci d'être foulée aux pieds, c'est permettre aux forces réactionnaires qui défendent des principes malsains de triompher, et donc signer l'arrêt de mort de la République³⁶⁸. 5) La *fécondité*, premier *Évangile* de Zola, occupe une place de choix dans son imaginaire romanesque et politique : sa République idéale est abondante, nourricière, fertile, voire carrément envahissante, en constante expansion au détriment de ses ennemis, comme le Bonheur des Dames, la Crêcherie, la famille de Mathieu et Marianne (on aura remarqué la portée symbolique de ce prénom), l'école laïque dans *Vérité*, etc. 6) Enfin, le romancier accorde une grande importance au principe de *liberté*, car à quoi sert-il de vivre en République si on ne peut s'exprimer librement, si la censure demeure dans la presse, dans la littérature, dans les arts ?

Cela dit, il est possible de remarquer l'existence de certaines tensions, voire contradictions, entre ces discours et la concrétisation effective de la cité idéale dans l'œuvre tardive. Par exemple, peu de traces, dans *Travail*, de l'importance qu'accorde Zola à la liberté artistique et littéraire ainsi qu'à l'art et à la littérature eux-mêmes. La Crêcherie ne semble produire ni

³⁶⁸ Citons de nouveau ce passage : « C'est ainsi que, peu à peu, deux partis se sont trouvés aux prises : d'un côté, toute la réaction, tous les adversaires de la véritable République que nous devrions avoir, tous les esprits qui, sans qu'ils le sachent peut-être, sont pour l'autorité sous ses diverses formes, religieuse, militaire, politique ; de l'autre, toute la libre action vers l'avenir, tous les cerveaux libérés par la science, tous ceux qui vont à la vérité, à la justice, qui croient au progrès continu, dont les conquêtes finiront par réaliser un jour le plus de bonheur possible. » (*La Vérité en marche*, t. 18, p. 474) C'est donc la survie même de la République qui est en jeu dans cette affaire qui semblait initialement très circonscrite dans sa portée.

journaux³⁶⁹ ni littérature. Nous avons vu, de plus, que l'enseignement livresque y est dévalorisé au profit d'un apprentissage plus pratique en pleine nature, comme s'il existait une incompatibilité fondamentale entre les deux : « Et la science des livres se trouvait donc, sinon condamnée, du moins remise à son plan de moindre importance, car l'enfant n'apprend bien que ce qu'il voit, que ce qu'il touche, que ce qu'il comprend par lui-même » (t. 19, p. 131) Ceci est étonnant pour plusieurs raisons. D'abord, parce que l'écrit joue un rôle important dans *Travail*, puisque c'est un ouvrage résumant la pensée de Fourier qui pousse Luc Froment à fonder sa coopérative industrielle. Mais, surtout, Zola semble oublier qu'il a, pendant la majeure partie de sa carrière, insisté sur les liens étroits et indispensables entre littérature et société : « Tout gouvernement définitif et durable a une littérature. Les Républiques de 1789 et 1848 n'en ont pas eu, parce qu'elles ont passé sur la nation comme des crises. Aujourd'hui, notre République paraît fondée, et dès lors elle va avoir son expression littéraire. » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 507)

Plus étonnante encore est la façon dont le romancier y envisage l'art³⁷⁰. Dans *Travail*, celui-ci a une vocation uniquement sociale ; les artistes, désormais totalement anonymes, ont comme seule mission d'embellir la Crêcherie, des réalisations monumentales aux objets les plus banals du quotidien. Un problème potentiel guette : celui de la censure, voire de l'autocensure. Qu'arrive-t-il si un artiste de la cité idéale produit une œuvre qui ne correspond pas à l'idéal du « beau », qui détonne avec les canons esthétiques et moraux de son milieu et de son époque ? Il risque d'être mis au ban s'il se lance dans une tentative trop audacieuse, ou sinon de ne même pas oser prendre ce risque et de ne produire qu'un travail convenu et donc assuré de plaire. N'est-ce pas là une sérieuse menace à la liberté artistique, un frein potentiel à l'expression personnelle, à l'innovation, à la créativité, au renouveau de l'art ? Comment un créateur comme Zola, qui fut souvent dénoncé pour son manque de bienséance et ses ruptures délibérées avec la tradition esthétique et morale de son époque, pourrait-il exister dans une telle société ? Il y a là un véritable risque de stagnation, voire de sclérose artistique. Si l'on peut, comme le dernier Zola semble le croire, atteindre la perfection sociale, peut-on réellement atteindre la perfection artistique ? En somme, il ne semble pas exagéré de considérer que cette réduction de l'art à un rôle purement utilitaire malgré que sa dimension esthétique soit théoriquement valorisée

³⁶⁹ Le seul journal mentionné dans le roman, *Le Journal de Beauclair*, est une feuille à la solde du patronat qui attaque sans cesse la Crêcherie, et se voit donc marquée d'un jugement entièrement négatif.

³⁷⁰ Nous reviendrons sur cette question.

représente une négation de la liberté de l'art, une menace existentielle pour la survie de celui-ci. La fin de l'évolution sociale, ici, a pour corollaire la fin de l'évolution artistique.

4.2) Tensions idéologiques et poétiques

Il s'agit maintenant d'étudier ici les difficultés et complexités posées par la coexistence, dans l'œuvre romanesque et non romanesque de Zola, d'idéologies, de discours, de philosophies, de métaphores, etc., sinon incompatibles en apparence, du moins contradictoires, difficilement conciliables, génératrices de tensions, de contradictions, voire de blocages, d'apories. Il arrive que Zola tente de superposer, de fusionner deux tels éléments ; d'autre fois, un remplace l'autre ; pour complexifier encore la donne, il arrive aussi que ce changement ne soit pas aussi net et décisif qu'il n'y paraît de prime abord, l'ancien résistant encore avec succès au nouveau qui semble pourtant triomphant et continuant de laisser sa trace, de faire sentir son influence.

4.2.1) L'étonnante permanence du darwinisme social

Le darwinisme social, qui eut comme représentant le plus connu le Britannique Herbert Spencer, est une application simplifiée, voire caricaturale³⁷¹, de la pensée du naturaliste Charles Darwin, et particulièrement de l'idée de la lutte pour la vie, à la société humaine : désormais, ce combat n'a plus lieu entre les espèces vivantes et leur milieu, mais entre les individus. Cette pensée, rappelle Robert J. Niess – à qui cette partie doit beaucoup – présente le monde humain comme une « lutte vitale entre hommes, entre classes, entre nations, entre races » (1980, p. 59), lutte dont les plus aptes émergent forcément vainqueurs.

Elle eut un impact important et durable sur Zola. Nous l'avons vu, *Les Rougon-Macquart* mettent en scène un grand nombre de conquérants, dont plusieurs sont célébrés : Octave Mouret, l'Aristide Saccard de *L'Argent*, le docteur Pascal, etc.³⁷² Comme le souligne Robert J. Niess, le monde zolien est « brutal, féroce et sanglant ». (1980, p. 63) Les pages de l'*Histoire naturelle*

³⁷¹ « Mais il faut insister, le darwinisme social n'est pas le vrai darwinisme et en effet [...] Herbert Spencer [...] n'accepta jamais totalement les idées de Darwin et [...] se réclamait plutôt de Lamarck et de Malthus. Ce que les social-darwinistes accomplirent fut la réduction du principe de la lutte pour la vie à ses termes les plus étroits ; ils passèrent sous silence les idées de Darwin sur la coopération et, beaucoup plus grave, déformèrent ses idées sur la lutte vitale. Darwin avait insisté sur le fait que le vrai combat de la vie a lieu entre les espèces et leur milieu physique ; les social-darwinistes transférèrent cette lutte au monde des individus et, qui pis est, l'étendirent à la société humaine. » (Niess, 1980, p. 59)

³⁷² Et, rappelons-le, tous les protagonistes des *Quatre Évangiles* sont des conquérants héroïques.

et sociale d'une famille sous le Second Empire « sont un miroir de la doctrine social-darwinienne » (*Ibid.*, 62) :

Tout d'abord, l'hérédité et l'évolution jouent un rôle prépondérant, les intrigues sont pleines de luttes de classes, d'individus, de nations ; la rhétorique est caractérisée par une masse d'images puisées dans la vie militaire et dans l'action de manger, de dévorer, d'absorber. On remarque un manque général d'activité coopérative : il y a beaucoup de complots et de complicités, mais rarement pour le bien et rarement pour longtemps – les associations disparaissent presque aussitôt formées et il est difficile de trouver dans les vingt volumes des *Rougon-Macquart* un exemple d'une association établie pour le bien et vivant un temps indéfini. La violence est partout, la rivalité aussi, la *libido dominandi* est déchaînée, la concurrence entre individus est visible à chaque page. [...] Plus que tout cela, les « appétits » qui mènent les Rougon et les Macquart, leurs parents, leurs amis, leurs associés et leurs ennemis, ne sont, à tout prendre, que des exemples de ce terrible égoïsme « sacré » qui fournit une des bases de la doctrine social-darwinienne³⁷³. (*Ibid.*, 62, 63)

Pratiquement chaque roman du cycle met en scène une lutte entre forts et faibles, dont le duel inégal se termine presque toujours de façon prévisible. Le grand avale le petit (le Bonheur des Dames avec les petits commerces du quartier, par exemple), le menteur abuse du crédule (Antoine Macquart poussant son neveu à s'engager et trahissant les insurgés à son profit dans *La Fortune des Rougon*, Florent manipulé par le mouchard Logre dans *Le Ventre de Paris*, etc.), le fort supplante les faibles et prend leur place (l'abbé Faujas devient le maître incontesté de la maison de François Mouret dans *La Conquête de Plassans*, Auguste Lantier fait la loi chez les Coupeau dans *L'Assommoir*, etc.) *Le Ventre de Paris* illustre bien cette vision du monde par le biais de la célèbre bataille des Gras et des Maigres que décrit le peintre Claude Lantier :

Alors Claude s'enthousiasma, parla de cette série d'estampes avec beaucoup d'éloges. Il cita certains épisodes : les Gras, énormes à crever, préparant la goinfreterie du soir, tandis que les Maigres, pliés par le jeûne, regardent de la rue avec la mine d'échallas envieus ; et encore les Gras, à table, les joues débordantes, chassant un Maigre qui a eu l'audace de s'introduire humblement, et qui ressemble

³⁷³ Niess ajoute : « Notons aussi cette étrange ressemblance entre hommes et animaux qu'on remarque si souvent, notons aussi que l'héritage biologique est le principal facteur déterminant dans beaucoup de vies dans ces romans : les aventuriers montent vite dans cette société, mais très souvent ils semblent obéir à un destin physique ou psychologique caché qui détermine leur rechute vers leur niveau d'origine. Et cet "organicisme" qu'on trouve presque partout dans ces romans est une autre indication et des plus probantes des liens qui attachaient Zola au social-darwinisme contemporain, je veux parler de cette habitude qu'a Zola de dépeindre des villes, des rues, des édifices, des mines, des magasins en termes plus appropriés à des entités organiques. [...] On ne sait, bien entendu, si Zola avait emprunté ce procédé stylistique – et l'attitude philosophique qu'il implique – à un de ses prédécesseurs, tel que Spencer, ou s'il l'avait découvert de lui-même. Mais le fait reste qu'ici encore il ressemble aux social-darwinistes qui s'inclinaient presque tous vers l'interprétation des abstractions en termes biologiques. » (1980, p. 62-63)

à une quille au milieu d'un peuple de boules. Il voyait là tout le drame humain ; il finit par classer les hommes en Maigres et en Gras, en deux groupes hostiles dont l'un dévore l'autre, s'arrondit le ventre et jout.

« Pour sûr, dit-il, Caïn était un Gras et Abel un Maigre. Depuis le premier meurtre, ce sont toujours les grosses faims qui ont sucé le sang des petits mangeurs... C'est une continuelle ripaille, du plus faible au plus fort, chacun avalant son voisin et se trouvant avalé à son tour... Voyez-vous, mon brave, défiez-vous des Gras³⁷⁴. » (Pl., t. I, p. 804-805)

On retrouve un imaginaire similaire dans *Germinal* :

Étienne, maintenant, en était à Darwin. Il en avait lu des fragments, résumés et vulgarisés dans un volume à cinq sous ; et, de cette lecture mal comprise, il se faisait une idée révolutionnaire du combat pour l'existence, les maigres mangeant les gras, le peuple fort dévorant la blême bourgeoisie. (Pl., t. III, p. 1524)

Comme le souligne avec raison Niess, il n'est pas aisé de déterminer « les vrais sentiments et les pensées intimes de Zola » (1980, p. 66) qui, il est important de noter, connaissait les idées de Spencer (Dufour, 2021, p. 64) ; ce n'est pas parce qu'on les retrouve abondamment dans *Les Rougon-Macquart* qu'il approuve ces « reflets, [ces] réminiscences, [ces] rapprochements d'un corps de doctrine conservatrice et même réactionnaire. » (Niess, 1980, p. 66) Mais il semble clair que le romancier est loin de rejeter cette philosophie. On le voit, par exemple, dans ses descriptions favorables de Saccard, dont il souligne l'énergie, la vitalité, l'imagination. Un autre mécanisme permettant de jeter de la lumière sur la question est le personnage interprétant : il n'est certainement pas anodin que des femmes connotées très positivement comme Denise Baudu et Mme Caroline approuvent l'action impérialiste et souvent destructrice d'Octave Mouret et d'Aristide Saccard, respectivement. (*Ibid.*, 66-67)

Plus largement, on comprend aisément l'attrait du darwinisme social pour Zola, même s'il faut souligner qu'il est loin d'avoir adopté tous ses points de vue (par exemple, il n'a jamais prôné

³⁷⁴ Si cette bataille existe depuis les débuts de l'humanité, un grand travail d'imagination n'est pas nécessaire pour voir la dimension politique de cette métaphore et la façon dont elle s'applique au contexte précis du roman ; d'un côté, on trouve les satisfaits de l'Empire, qui sont ici les petits commerçants heureux du gouvernement tant que les affaires vont bien et pour qui la révolution signifie la ruine du commerce ; de l'autre, les laissés-pour-compte, les déshérités, les mécontents dont Florent devient le chef. Sans surprise, pratiquement chaque conspirateur républicain est un maigre. Marie Scarpa précise que « sa nature est inquiète, insatisfaite, en quête d'un idéal rarement atteint. » (2000, p. 44) Le dénouement du roman est programmé à l'avance, car il est extrêmement rare, dans les *Rougon-Macquart*, que la logique ne soit pas respectée lorsque forts et faibles s'affrontent : le roi des Maigres sera expulsé (le sort qui l'attend est une deuxième déportation) par les commerçantes des Halles qui le dénoncent et par un régime infiniment plus puissant que son groupuscule.

l'esclavage, le racisme scientifique³⁷⁵ ou l'abandon des pauvres à leur sort³⁷⁶). Il semble en effet y avoir des affinités naturelles entre cette doctrine et le tempérament, la personnalité du romancier³⁷⁷. D'abord, sur un plan peut-être plus superficiel, ce dernier, comme grand nombre de darwinistes sociaux, déteste la pompe, le luxe excessif, le gaspillage, les dépenses frivoles ; c'est un des principaux reproches qu'il adresse au Second Empire dans la presse de la fin des années 1860 et dans des romans comme *La Curée* et *Nana*. (*Ibid.*, 61-62) Comme Zola, le darwinisme social condamne toute tentative de restreindre la natalité, puisqu'il faut laisser la nature agir³⁷⁸. (*Ibid.*, 60) Plus fondamentalement, l'individualisme absolu de ce courant ne peut que lui convenir :

l'égoïsme devient le grand mobile des actions humaines, et les instincts les plus bas, l'instinct de la rapacité, par exemple, deviennent la loi universelle de la nature. Les systèmes économiques modernes [...] ne donnent leur plein rendement que si chacun jouit d'une liberté complète de chercher à satisfaire ses désirs, de suivre ses intérêts, comme on disait, de combler ses appétits, pour employer le mot zolien. (*Ibid.*, 59)

³⁷⁵ « Le racisme et l'ethnocentrisme reçoivent leur justification au nom de la survivance des plus forts [...] L'impérialisme trouvait partout en Europe et en Amérique du Nord une acceptation inouïe : puisque les Blancs européens et américains devenaient vite les maîtres de la plus grande partie de la terre, on croyait qu'ils devaient à la civilisation occidentale d'étendre leur domination sur les peuples inférieurs. Le nationalisme, cet égoïsme étendu, remplaçait pour beaucoup la religion et créait un nouveau lien social pour remplacer la foi perdue dans le monde écrasant de la nouvelle industrie. Le résultat immédiat et naturel fut le racisme et la xénophobie, et des troubles sociaux comme l'affaire Dreyfus s'ensuivirent logiquement. » (Niess, 1980, p. 59-60) Rappelons cependant que, s'il n'a jamais prôné le racisme scientifique, Zola a longtemps été favorable à l'impérialisme, qu'il voit comme un bienfait puisque les peuples plus avancés donnent aux populations arriérées leurs lumières, leur permettent jouir des bienfaits de la civilisation.

³⁷⁶ « Les riches et les puissants sont les "aptes", les "dignes", comme Zola les appelait ; les pauvres, les malades, les attardés méritent leur sort et le slogan de l'époque devient l'antique et terrible *vae victis* ! que la chrétienté avait banni depuis longtemps. [...] Si les aptes seuls survivent, il s'ensuit que la rapide élimination des inaptes est souhaitable pour l'espèce ; par conséquent, les social-darwinistes, et avec eux Darwin lui-même, condamneront toute philanthropie, toute activité humanitaire, car toute institution et toute activité – systèmes sanitaires, hygiène publique, éducation populaire, asiles – qui aidaient les inaptes à survivre dans la lutte pour la vie représentait un obstacle au bon fonctionnement de la nature. [...] » (Niess, 1980, p. 59-60) Rappelons que Zola, au contraire, croit qu'on peut et qu'on doit améliorer les individus démunis et leur sort en travaillant sur leur milieu de vie. On voit cependant que le discours social-darwiniste sur les élites rejoint la pensée politique du romancier, qui a souvent martelé que seuls les plus aptes devraient être appelés au pouvoir.

³⁷⁷ Évidemment, on peut se poser des questions de causalité. Si Zola défend une idée social-darwiniste, est-ce parce qu'il a directement été influencé par la pensée de ce courant ? Est-il arrivé à la même conclusion par une voie totalement différente ? Il est évidemment aussi possible que certaines idées de ce courant avec lesquelles il est entré en contact tardivement soient venues le conforter après coup.

³⁷⁸ Les raisons de cette position, en revanche, ne sont pas les mêmes : Zola, à l'époque de *Fécondité*, s'inquiète du déclin démographique français ; les social-darwinistes, eux, veulent que les « meilleurs » se multiplient. (Niess, 1980, p. 60) Il est donc probable, ici, que le point de vue du romancier ne soit pas influencé par ce courant ; autrement dit, qu'il soit arrivé à la même conclusion par d'autres chemins.

C'est exactement cette vision du monde qu'on retrouve dans *Les Rougon-Macquart*. Zola, nous l'avons vu, vante l'œuvre d'égoïstes comme Octave Mouret et Aristide Saccard et semble même approuver celui-ci lorsqu'il décrit le Code comme une entrave inutile créée par un État tracassier n'ayant apparemment rien de mieux à faire que de mettre des bâtons dans les roues des créateurs de génie. La défense du laissez-faire et l'hostilité envers l'intervention de l'État, qui doit se contenter de maintenir l'ordre et de protéger la liberté individuelle (*Ibid.*, 60), sont une constante de la pensée et de l'imaginaire de Zola : même dans son œuvre utopique, rappelons-le, l'État ne contribue aucunement à l'édification de la cité idéale et finit par être rendu caduc et disparaître. Enfin, le darwinisme social influence et rejoint Zola par sa célébration de la force, qu'elle soit individuelle ou nationale. Nous avons vu que le chef de file du naturalisme glorifie de nombreuses figures de conquérants dans ses romans. À l'extérieur de sa production romanesque, il fait de même pour son propre métier ; aux aspirants écrivains qui lui demandent aide et conseils, il répond invariablement qu'ils ne doivent attendre de l'aide de personne, mais conquérir leur place dans le champ littéraire en produisant des œuvres puissantes³⁷⁹.

L'évolution idéologique subséquente de Zola vient cependant compliquer considérablement la donne. Comme nous l'avons vu, il se tourne de plus en plus, à partir des années 1890 au moins, vers le socialisme, idéologie sinon incompatible avec le darwinisme social, du moins aux antipodes de celui-ci sur nombre d'enjeux. L'opposition la plus évidente se fait sur la question de l'intervention de l'État, le laissez-faire économique prôné par le darwinisme social s'opposant à la volonté socialiste d'améliorer le sort des plus démunis par des changements structuraux. « On comprend [...] la farouche opposition des social-darwinistes au socialisme, doctrine qui soutient les faibles et empêche le fonctionnement de la loi de la survivance des plus aptes. » (*Ibid.*) Comme le souligne Christophe Reffait, il existe une tension entre le socialisme et l'optimisme naturaliste de Darwin selon lequel il faut laisser la nature suivre son cours. Zola tente de faire la synthèse des deux à la fin de *Germinal* en affirmant, par la bouche

³⁷⁹ Il écrit par exemple, à un destinataire dont nous ignorons le nom, le 31 octobre 1893 : « Monsieur, ne croyez donc pas aux protections et soyez assez fier pour vous battre tout seul. À tous les jeunes qui viennent frapper à ma porte, je ne puis conseiller que le travail, car ma seule foi est en lui. Portez votre manuscrit à un éditeur, et soyez certain que vous serez lu, plus vite certainement que par moi. Et soyez certain aussi que votre œuvre sera publiée, si elle peut l'être. » (*Correspondance*, t. VIII, p. 78)

d'Étienne Lantier, que la classe ouvrière mangera la bourgeoisie^{380,381}. Ce syncrétisme, cette superposition des deux systèmes idéologiques, lui permet de ne pas abandonner un fondement épistémologique de sa série : l'affrontement entre les forts et les faibles. (2011, p. 433) L'adoption par Étienne d'un socialisme darwiniste « paraît un moyen pour le romancier de concilier *in extremis* son naturalisme avec l'axiologie de son roman de la lutte des classes. » (Reffait, 2020, p. 142)

Un autre point de discordance est la question militaire. Pour les tenants du darwinisme social, la guerre est non seulement inévitable, elle est aussi nécessaire et bénéfique, puisqu'« elle élimine vite les inaptes, [...] développe les vertus telles que le courage, le patriotisme et le renoncement, [...] purifie et exalte la nation. » (Niess, 1980, p. 61) Au contraire, le socialisme est internationaliste et pacifiste. Il s'oppose au discours belliqueux et nationaliste, et tente de montrer que l'appétit de conquête est lié à un système capitaliste sans cesse en quête de plus de ressources. Pour le socialisme, la classe sociale importe bien davantage que la nationalité ; « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! », peut-on par exemple lire dans un passage célèbre du *Manifeste du Parti communiste*. Or, la guerre, n'est-ce pas les prolétaires de différents pays s'entretenant au service des intérêts de leurs classes possédantes respectives ?

En conséquence de cette évolution idéologique et intellectuelle, Zola semble abandonner graduellement le darwinisme social. Les univers fictionnels qu'il met en scène deviennent

³⁸⁰ « Darwin avait-il donc raison, le monde ne serait-il qu'une bataille, les forts mangeant les faibles, pour la beauté et la continuité de l'espèce ? Cette question le troublait, bien qu'il tranchât, en homme content de sa science. Mais une idée dissipa ses doutes, l'enchantait, celle de reprendre son explication ancienne de la théorie, la première fois qu'il parlerait. S'il fallait qu'une classe fût mangée, n'était-ce pas le peuple, vivace, neuf encore, qui mangerait la bourgeoisie épuisée de jouissance ? Du sang nouveau ferait la société nouvelle. » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1589) Comme le note Philippe Dufour, « Étienne retourne la métaphore de la dévoration dont avait usé son frère Claude dans *Le Ventre de Paris* [...] » (2021, p. 215)

³⁸¹ Zola, malgré sa connaissance très limitée du marxisme, a visé juste. Hannah Arendt souligne les profondes analogies qui unissent la pensée de Marx et celle de Darwin : « *The difference between Marx's historical and Darwin's naturalistic approach has frequently been pointed out, usually and rightly in favor of Marx. This has led us to forget the great and positive interest Marx took in Darwin's theories; Engels could not think of a greater compliment to Marx's scholarly achievements than to call him the "Darwin of history."* If one considers, not the actual achievement, but the basic philosophies of both men, it turns out that ultimately the movement of history and the movement of nature are one and the same. Darwin's introduction of the concept of development into nature, his insistence that, at least in the field of biology, natural movement is not circular but unilinear, moving in an infinitely progressing direction, means in fact that nature is, as it were, being swept into history, that natural life is considered to be historical. The "natural" law of the survival of the fittest is just as much a historical law and could be used as such by racism as Marx's law of the survival of the most progressive class. Marx's class struggle, on the other hand, as the driving force of history is only the outward expression of the development of productive forces which in turn have their origin in the "labor-power" of men. Labor, according to Marx, is not a historical but a natural-biological force—released through man's "metabolism with nature" by which he conserves his individual life and reproduces the species. » (1958, p. 463-464)

moins brutaux, moins sombres. Le point de vue pessimiste des *Rougon-Macquart* cède la place à un discours optimiste, voire carrément utopiste dans *Les Quatre Évangiles*. Pour la première fois, la coopération durable est représentée comme une réelle possibilité et une source de progrès³⁸² : la Crêcherie, cité industrielle créée par Luc Froment dans *Travail*, repose sur la libre coopération des travailleurs, sur l'association du capital et du travail.

Terminons avec un exemple particulièrement éloquent. Nous l'avons vu au chapitre II, la perspective du romancier sur la guerre change considérablement en une décennie à cause de son ouverture croissante au socialisme internationaliste. En 1892, *La Débâcle* est encore pénétrée du discours social-darwiniste à cet égard :

Maurice était pour la guerre, la croyait inévitable, nécessaire à l'existence même des nations. Cela s'imposait à lui, depuis qu'il se donnait aux idées évolutives, à toute cette théorie de l'évolution qui passionnait dès lors la jeunesse lettrée. Est-ce que la vie n'est pas une guerre de chaque seconde ? est-ce que la condition même de la nature n'est pas le combat continu, la victoire du plus digne, la force entretenue et renouvelée par l'action, la vie renaissant toujours jeune de la mort ? (*La Débâcle*, Pl., t. V, p. 408)

Si, comme le souligne Niess, le discours belliqueux dans *La Terre*³⁸³ et *La Débâcle* n'est pas à accepter sans méfiance car issu de personnages discrédités par le texte comme Maurice (1980, p. 64-65), et si Zola semble regarder avec ironie et dédain les « idées évolutives », ce point de vue semble être largement endossé par le texte. Déjà, dans « Mes souvenirs de guerre » (texte paru dans *Le Messager de l'Europe* de juin 1877 qui est une reprise développée d'un texte antérieur et qui reparaît en 1887 sous le titre « Trois guerres »), le romancier écrit que « [l]a guerre est dans le sang de l'homme. » (*Autres contes et nouvelles*, t. 12, p. 751) Dans *La Débâcle*, il attribue un rôle purificateur à la guerre (contre la Prusse puis civile) qui a permis d'éliminer la pire partie de la France, celle qui a fait la Commune : « Mais le bain de sang était nécessaire, l'abominable holocauste, le sacrifice vivant, au milieu du feu purificateur³⁸⁴. » (*La Débâcle*,

³⁸² Si on pense à la devise de la France, il semble que la fraternité devient enfin possible.

³⁸³ Par exemple, le garde-champêtre Bécu déclare : « La guerre, ah ! bon sang ! c'est ça qui fait les hommes !... Lorsqu'on n'y est pas allé, on ne peut pas savoir. Il n'y a que ça, se foutre des coups... Hein ? là-bas, chez les moricauds... » (Pl., t. IV, p. 425)

³⁸⁴ Niess écrit avec justesse : « Mais il reste vrai que Zola avait répété tant de fois que l'Empire était corrompu et destiné à crouler que, lorsque nous entendons les mêmes paroles dans la bouche du personnage même le plus antipathique, nous sommes tentés de croire qu'il parle pour son créateur, malgré tout. Et quand nous comparons les idées de Maurice sur le rôle de la lutte dans la vie humaine avec celles de Pascal Rougon, qui très évidemment est un porte-parole de Zola, nous voyons que celui-ci était souvent sur le point de justifier la guerre comme une

Pl., t. V, p. 907) En 1902, *Justice*, pour lequel Zola n'eut le temps que d'écrire quelques pages de notes, devait être une dénonciation de la guerre et du militarisme ; il s'agissait, avec ce roman, « d'affronter globalement le discours nationaliste et de lui opposer, dans la logique des trois *Évangiles* précédents, une autre vision politique de la nation et de l'armée, de la France et de l'Europe, de la guerre et de la paix. » (Mitterand, 1996, p. 16) On mesure donc l'ampleur de son évolution sur ce point.

Cependant, il serait faux de penser que le darwinisme social se laisse complètement évincer ; loin de là, il continue jusqu'à la toute fin de laisser son empreinte sur la production littéraire de Zola. D'abord au niveau idéologique. Par exemple, l'État, nous l'avons dit, ne joue aucun rôle dans l'édification de la cité idéale et, rendu caduc, disparaît ; l'initiative revient toujours à un individu de génie, c'est-à-dire un des plus aptes, des plus capables. Et, rappelons-le, le romancier, malgré son discours pacifiste et internationaliste, présente toujours une vision conquérante de la France, qui doit demeurer le guide, l'avant-garde, le phare qui éclaire les autres peuples. Le vocabulaire employé est encore celui de la victoire :

Et dès lors la France démocratique, révolutionnaire, ouvrière de la juste répartition de la richesse, accomplissant toutes les réformes, République idéale, est invincible, est la force invincible de demain. Elle fera crouler autour d'elle toutes les monarchies, toutes les Églises, elle conquerra tous les peuples par l'idée [...] [T]ous les trônes tomberont, tous les peuples la suivront. L'éducatrice, la victorieuse de demain. [...] Si nous la réalisons, nous serons les plus forts, même contre l'Allemagne et l'Angleterre armées. (*Pour Justice*, t. 20, p. 398-399)

Ensuite, et de façon plus intéressante pour notre étude, l'influence du darwinisme continue de se faire ressentir sur le plan narratif et poétique, au niveau de l'imaginaire romanesque peut-être inconscient. Les *Quatre Évangiles*, eux aussi, mettent en scène la lutte pour la vie remportée par les plus aptes et faisant de nombreuses victimes souvent innocentes³⁸⁵. Dans *Fécondité*, par exemple, les descendants de Mathieu et Marianne s'emparent de tout, notamment de l'usine

manifestation de cette force vitale qui anime l'humanité et la fait agir, la force que lui, Zola, adorait, comme Darwin lui-même, au-dessus de tout. » (1980, p. 64-65)

³⁸⁵ Rappelons par exemple que, dans *Fécondité*, les femmes qui choisissent de ne pas avoir d'enfant ou même de n'en avoir qu'un nombre restreint sont sévèrement punies. Or, ce n'est que dans le contexte d'un tel roman à thèse que ce choix peut être considéré comme un crime méritant une punition. Nous l'avons vu, plusieurs femmes décident dans *Les Rougon-Macquart*, pour une raison ou une autre, de ne pas devenir mère, sans être condamnées, même si la célébration de la fertilité et des familles nombreuses reste une constante chez Zola.

des Beauchêne dont le seul crime est d'être malthusiens³⁸⁶, ce qui les condamne à être supprimés : leur fils unique meurt jeune, marquant la fin de leur lignée. Notons cependant que Zola, consciemment ou non, atténue la brutalité de ce combat pour la survie. Dans l'œuvre tardive, la lutte se fait de façon nettement plus feutrée, que ce soit en raison du cadre temporel (elle se déroule désormais sur plusieurs décennies), des moyens par lesquels elle est livrée (elle ne se fait plus par la violence, la force physique, la trahison ou la tromperie, mais par le travail constant, la patience, la science et l'adhésion à certaines valeurs positives) ou du théâtre sur lequel elle se joue (certes, les enjeux restent concrets³⁸⁷ et les victimes réelles, mais elle devient plus abstraite, de nature économique ou intellectuelle, oppose des abstractions avant d'opposer des individus ou des groupes : fécondité *versus* malthusianisme, libre association des travailleurs et du capital *versus* capitalisme et salariat, laïcité *versus* confessionnalisme dans le domaine scolaire, internationalisme pacifiste *versus* nationalisme belliqueux). L'autre changement de taille, c'est que la victoire revient désormais systématiquement aux anciens faibles³⁸⁸, aux personnages vertueux censés recueillir la sympathie du lecteur, et dont les traits négatifs sont atténués, ce qui diminue l'effet de violence et de cruauté de la lutte. En somme, comme le remarque Chantal Bertrand-Jennings, la volonté de puissance est le non-dit des derniers héros zoliens. (1987, p. 116)

Comment expliquer cette étonnante permanence de l'influence social-darwiniste, sa capacité à résister aux discours contradictoires qu'adopte Zola ? Soulignons d'abord que le darwinisme

³⁸⁶ Le mari trompe également son épouse, mais cela ne devrait pas être suffisant pour le disqualifier aux yeux de Zola, qui lui-même eut deux enfants adultérins. Nous l'avons vu, il sous-entend par exemple dans le dernier roman de la série qu'Octave Mouret demeure volage après avoir épousé Denis Baudu, sans que cela l'amène à lui retirer sa sanction positive. En revanche, il est possible que *Les Quatre Évangiles* marquent une évolution de sa pensée à cet égard : Mathieu, Luc et Marc Froment sont tous des époux parfaitement fidèles, ce dernier restant chaste même lorsque son épouse le quitte pendant plusieurs années. Il semble certain que le quatrième frère, Jean, héros prévu de *Justice*, aurait été identique à cet égard.

³⁸⁷ Il peut s'agir du contrôle de la terre et du territoire (le domaine des descendants de Mathieu Froment comme la Crêcherie s'étendant jusqu'à balayer les possessions de leurs ennemis) ou du contrôle des salles de classe, combat mis en scène dans *Vérité*.

³⁸⁸ Ceci, évidemment, au prix de la vraisemblance narrative. Dans chacun des *Évangiles*, le parti qui l'emporte est initialement en position de faiblesse : Mathieu et Marianne connaissent dans les premières années de leur ménage des difficultés financières graves, leur terre suffisant à peine à combler les besoins de leur famille de plus en plus nombreuse, alors que les Beauchêne sont un couple riche, propriétaire d'une usine ; la Crêcherie, à ses débuts, est petite et fragile ; dans un premier temps, Marc doit lutter pratiquement à lui seul contre la puissante Église catholique. Comment expliquer, par exemple, que les propriétaires de l'usine dans *Travail* se contentent d'articles de journaux dénonçant la Crêcherie, ne fassent pas tout en leur pouvoir, jusqu'à l'acte violent ou illégal, pour la détruire lorsqu'elle est encore vulnérable, puisqu'il est évident qu'elle représente pour eux une menace existentielle ? Zola qui, nous l'avons vu au chapitre III, imagine dans *Travail* les conséquences d'une prise de pouvoir des collectivistes, semble penser que les détenteurs du capital ne réagiront qu'à l'expropriation en bloc de tous leurs biens.

social, chez lui, apparaît comme bien plus qu'une idéologie. C'est une vision du monde, une façon de voir et de concevoir la réalité sociale ; c'est une métaphore féconde, une pierre d'assise de son imaginaire romanesque. Il ne peut, nous semble-t-il, être délogé par une autre idéologie, aussi favorablement soit-elle perçue par Zola, parce qu'il a dépassé ce simple niveau, au point de devenir partie intégrante de son être. Et, soulignons-le, cette philosophie n'est pas aussi foncièrement incompatible avec ses vues qu'il n'y paraît de prime abord. Comme déjà souligné, celui-ci tente à la fin de *Germinal*, non sans imagination ni habileté, de fusionner ces deux courants au sein d'une nouvelle croyance syncrétique. Globalement, si, comme le montre Robert J. Niess, il existe au sein du darwinisme social un courant pessimiste³⁸⁹, prédominant au sein des *Rougon-Macquart* malgré quelques exceptions, il existe également un courant optimiste qui a énormément en commun avec la pensée et l'imaginaire de Zola. D'abord, par sa croyance au « progrès inévitable vers le bien » facilité notamment par la science, sa conviction « qu'évolution voulait dire poussée en avant ». (1980, p. 61) Spencer formule un projet de cité idéale similaire en plusieurs points à celui de Zola, puisqu'il « rêvait d'une utopie où l'état [*sic.*] disparaîtrait avec le temps, où l'homme serait libre, noble et heureux, où le travail serait volontaire, où la propriété individuelle deviendrait propriété nationale et enfin communale, où le mal n'existerait plus sur la terre. » (*Ibid.*) « Mais avant tout, écrit Niess, si Zola ressemble non seulement aux social-darwinistes mais à Darwin lui-même, c'est par sa foi profonde en la vie humaine vue comme lutte, mais aussi comme poussée en avant, comme lente progression vers un monde meilleur. » (*Ibid.*, 66)

4.2.2) Le libéralisme économique et ses contradictions

Une autre idéologie qui exerce une influence profonde et souvent problématique sur Zola est le libéralisme. D'abord sur le plan politique. Le romancier, nous l'avons vu, est républicain mais pas forcément démocrate, progressiste mais soucieux du respect de l'ordre. Il partage avec les historiens libéraux de la Révolution française une indéniable méfiance à l'égard de la participation populaire à la vie politique (De Francesco, 2018, p. 79), attaquant par exemple la Commune de Paris avec violence lorsque celle-ci devient plus radicale et menace la propriété.

³⁸⁹ « Mais d'autres, surtout ceux de tendance religieuse, étaient aussi pessimistes que Spencer était optimiste. Tout en acceptant les principes darwiniens, ils étaient horrifiés par les conséquences de la doctrine, par la nécessité de la lutte continue, par le déterminisme social, par le refus de leurs collègues d'admettre la nécessité de réformes sociales. Là où les optimistes voyaient des utopies et des surhommes, ces pessimistes ne voyaient que dégénération ; pour eux, il semblait possible que l'évolution puisse garantir une amélioration de la vie, mais ils croyaient tout aussi possible qu'elle puisse dicter une cruelle condamnation. » (Niess, 1980, p. 61)

Il accorde plus d'importance à la liberté (d'opinion, d'expression, de la presse, des arts et de la littérature, etc., ce qui implique un pouvoir qui n'est pas autoritaire) qu'à l'égalité politique : vers 1880, il se prononce, rappelons-le, pour un gouvernement des capacités et va jusqu'à s'insurger contre le suffrage universel parce qu'il met tous les citoyens sur un même pied d'égalité alors que tous, justement, ne sont pas égaux, notamment sur le plan intellectuel.

Mais c'est surtout dans le domaine économique que le libéralisme de Zola pose problème. Il est « séduit par certains aspects de son époque d'économie libérale[,] [...] fasciné par une image mythique du bâtisseur, de l'individu d'élite » (Becker, 1978, p. 123), comme son père ou Louis Hachette. C'est sans doute pour cette raison qu'il revendique dans son œuvre critique et théorique, comme nous l'avons vu, la liberté absolue de l'art, de la littérature et du journalisme. De façon plus problématique, il prône la même liberté sur le plan économique à partir de la deuxième moitié des *Rougon-Macquart*. Dans *Au Bonheur des Dames* et *L'Argent*, il approuve, voire célèbre l'action effrénée d'Octave Mouret et Aristide Saccard, respectivement, parce que celle-ci, en fin de compte, amène le progrès et la modernité malgré ses effets délétères, la souffrance et la destruction qu'elle cause. Zola semble donc endosser sans réserve l'idée de la main invisible, soit l'action individuelle uniquement guidée par l'intérêt personnel contribuant au bien commun. Par la bouche d'Aristide, il s'oppose pour cette raison à toute ingérence de l'État dans le domaine de l'entreprise privée et présente les lois et normes comme des simples tracasseries administratives qui rendraient les affaires impossibles si elles étaient respectées. Soulignons enfin que la réhabilitation de Saccard, sa transformation du spéculateur improductif qu'il est dans *La Curée* en visionnaire amenant le progrès, est déroutante. Car le personnage n'a pas réellement changé : il demeure brouillon, trop passionné, volage ; il continue d'avoir comme seul objectif de départ l'atteinte de la fortune. Comment le romancier peut-il célébrer cette figure qu'il a condamnée vingt ans plus tôt ? La seule piste de réponse, c'est que le Zola du début des années 1870 en est encore à polémiquer contre le Second Empire, disparu depuis peu, et dont Saccard est un des principaux représentants ; il ne retient que la dimension morale de son activité financière, qui ne l'intéresse qu'en tant que manifestation et symptôme de la turpitude d'un régime associé par les républicains aux trafics louches, aux « affaires véreuses » (*La Curée*, Pl., t. I, p. 367), aux « comptes fantastiques ». Au début des années 1890, le personnage a perdu sa fonction dénonciatrice liée à l'actualité, et peut être utilisé, cette fois, pour une étude se voulant neutre et objective de cette activité en elle-même, ses mécanismes et ses effets.

Or, *Germinal* a marqué un tournant important dans la pensée de Zola. Certes, celui-ci a toujours été sensible au sort des plus démunis ; certes, il a accordé une place de choix dans ses œuvres à l'ouvrier, ce laissé-pour-compte, ce perdant de la Révolution française, ce grand oublié de la Troisième République ; mais le roman minier est marquant en ce qu'il propose pour la première fois une explication plus exhaustive de la misère populaire³⁹⁰. Il se penche en profondeur sur les problèmes inhérents au mode de production capitaliste, reconnaît et dépeint les conséquences funestes du libéralisme économique. En conséquence, comment l'auteur de *Germinal* peut-il, six ans plus tard, célébrer le représentant d'un capitalisme ultralibéral, anarchique et déréglementé qu'est Aristide Saccard ? Qu'est-ce qui permet, par exemple, de croire que les mineurs de la mine du Carmel, qu'exploite sa Banque universelle au Proche-Orient, seront mieux traités que ceux de Montsou ? Pourquoi leur sort est-il moins digne de mention ? Peut-être, tout simplement, parce qu'ils trop loin géographiquement et dénués de réalité (non seulement ils n'existent pas, mais encore ils n'ont aucun lien avec le réel observable, alors que les personnages de *Germinal*, quoique fictifs, s'inspirent d'une enquête sur de vrais mineurs vivant à un peu plus de 200 kilomètres de Paris), ce qui permet à Zola de ne retenir que les abstractions positives qu'il célèbre dans le roman de la Bourse (le progrès, le réveil de l'Orient, la modernité, etc.) et de passer sous silence les conséquences réelles du type d'exploitation capitaliste et de domination impérialiste que l'activité d'Aristide implique.

Quoi qu'il en soit, on en arrive à une apparente aporie : *Germinal* et *L'Argent* sont incompatibles sur le plan idéologique. Christophe Reffait soutient qu'on ne peut faire une lecture pleinement libérale du naturalisme : « en vérité, ce qui est au fondement de l'articulation entre appétits et progrès, c'est le darwinisme lui-même, qui forme le socle épistémologique commun au libéralisme et au socialisme tels que les pense le roman zolien. » (2020, p. 141) *Au Bonheur des Dames* et *L'Argent* sont donc des œuvres darwinistes avant d'être libérales. (*Ibid.*, 142) La remarque est pertinente, mais elle n'élimine pas l'incohérence et la discordance, d'un roman à l'autre, sur le plan des idées, voire de la vision du monde. On ne peut, d'une part, que rappeler que, pour Zola, la République est une série de valeurs avant d'être une forme précise, et que ces valeurs peuvent s'incarner, prendre forme de façon différente, voire contradictoire, d'une œuvre à l'autre ; d'autre part, souligner son anti-intellectualisme et sa méfiance à l'endroit des théories, le fait que l'écrivain prime, et de beaucoup, le penseur. Notons cependant que,

³⁹⁰ Le constat établi dans *L'Assommoir* (la misère du peuple vient du fait qu'il y a trop de débits de boissons et trop peu d'écoles dans les quartiers populaires) n'est pas sans pertinence mais demeure insuffisant.

dans *Travail*, il tranche de façon astucieuse mais problématique. Car si Luc Froment est le fossoyeur du capitalisme et du salariat, qui substitue à la domination du capital la libre association de celui-ci et du travail, il apparaît comme un nouvel avatar des capitaines d'industrie, des grands brasseurs d'affaires que sont Octave et Aristide³⁹¹ : tous sont des hommes d'imagination et d'action qui créent des structures monumentales (et, rappelons-le, bien peu démocratiques) en toute liberté. La principale différence est que Luc n'est pas égoïste, ce qui le rend plus acceptable pour le lecteur en tant que héros de l'*Évangile* socialiste de Zola et permet jusqu'à un certain point de masquer les incohérences idéologiques de l'œuvre, roman du travail dans lequel les travailleurs ne jouent aucun rôle politique, se contentant de suivre passivement un patron bourgeois mais bienveillant, roman du triomphe de la classe ouvrière qui évacue toute forme de lutte des classes³⁹².

4.2.3) Quelle vision de l'histoire et du progrès ?

Dans la pensée et l'imaginaire de Zola, deux visions contradictoires de l'histoire, dont chacune est privilégiée à différents moments pendant la rédaction et la publication des *Rougon-Macquart*³⁹³, coexistent pendant longtemps de façon malaisée. La première est plutôt pessimiste ; dans la veine de Flaubert³⁹⁴, le romancier privilégie le modèle naturel au détriment du modèle historique, comme le prouve notamment que les documents préparatoires du cycle

³⁹¹ Rappelons que, dans *Fécondité*, un neveu de Luc fonde un empire en Afrique, ce qui fait écho à l'activité économique d'Aristide au Proche-Orient.

³⁹² Rappelons la naïveté de la solution retenue par Zola dans *Travail* : il suffit de fonder un phalanstère et de s'appuyer sur le progrès scientifique et technologique ; le capitalisme se laissera gruger et en fin de compte détruire en opposant une résistance minime. L'histoire, depuis la publication du roman en 1901, a au contraire montré l'extraordinaire capacité de résistance et d'adaptation du capitalisme. Notons également que les progrès en matière de rémunération et de conditions de travail ont systématiquement été obtenus de haute lutte, grâce à l'organisation politique des travailleurs.

³⁹³ La plupart des romans du cycle développent une vision plutôt négative et pessimiste de l'histoire. À partir de la deuxième moitié de ce cycle, Zola a de plus en plus tendance à adopter un ton optimiste proclamant sa foi en l'avenir : on le remarque par exemple dans *Au Bonheur des Dames*, *L'Argent* et *Le Docteur Pascal*. Il ne s'agit cependant pas d'une rupture précise, d'un passage d'une vision à l'autre à un moment bien défini ; plusieurs *Rougon-Macquart* tardifs sont historiquement pessimistes : *La Terre* et *La Bête humaine*, en particulier.

³⁹⁴ « Au télos vectorisant de l'Histoire qui fait violence au temps pour le soumettre à une pensée humaniste et rassurante, Flaubert substitue l'*agon* propre à toute vie. Au devenir historique il oppose une vision tragique et pourtant non pessimiste de la vie qui fait de la contradiction, de la lutte, et de la mort les moteurs d'un vitalisme non seulement athée mais aussi libre des illusions humanistes. » (Séginger, 2000, p. 55)

font du « cadre historique » des *Rougon-Macquart* un simple « milieu »³⁹⁵. (Reverzy, 2007, p. 70)

Zola semble se placer, avec le sous-titre de la série, au confluent de la nature et de l'histoire : il subordonne en fait l'histoire à la nature, le temps historique au temps naturel³⁹⁶, ce qui se lit, par exemple, dans la présence des saisons dans toute l'œuvre – celles de Miette et de Silvère, celles de la vie et de la mort du couple au Paradou, celles du paysan de *La Terre*, autant que celles des personnages de *La Joie de vivre*, ce grand roman des cycles – ou plus simplement de la météorologie – les amours de Jacques et de Séverine dans les entrepôts de la gare du Havre, les vues de Paris dans *Une Page d'amour*. Zola est un romancier du temps, non du temps qui s'écoule, mais de celui qui revient. (*Ibid.*)

Zola écrit en effet, dans ses *Notes générales sur la marche de l'œuvre* :

Mon roman eût été impossible avant 89. Je le base donc sur une vérité du temps : la bousculade des ambitions et des appétits. J'étudie les ambitions et les appétits d'une famille lancée à travers le monde moderne, faisant des efforts surhumains, n'arrivant pas à cause de sa nature et des influences, touchant au succès pour retomber, finissant par produire de véritables monstruosité morales (le prêtre, le meurtrier, l'artiste). Le moment est trouble. C'est le trouble du moment que je peins. Il faut absolument remarquer ceci : je ne nie pas la grandeur de l'effort de l'élan moderne, je ne nie pas que nous puissions aller plus ou moins à la liberté, à la justice. Seulement ma croyance est que les hommes seront toujours des hommes, des animaux bons ou mauvais selon les circonstances. Si mes personnages n'arrivent pas au bien, c'est que nous débutons dans la perfectibilité. (vol. I, p. 28-31 ; souligné dans le texte)

Malgré la référence à la Révolution française, qui est pour le romancier, nous l'avons vu, un moment fondateur entraînant des transformations importantes et globalement positives sur le plan social, l'accent est mis ici sur la continuité, sur la difficulté du progrès et même de l'évolution.

³⁹⁵ « Si j'accepte un cadre historique, c'est uniquement pour avoir un milieu qui réagisse ». (*Différences entre Balzac et moi*, vol. I, p. 42-43 ; souligné dans le texte)

³⁹⁶ On le remarque particulièrement à propos de *Germinal* : « Les titres primitifs du roman révèlent le noyau mythique de ce discours. *Le Cahier des pauvres*, *Le Quatrième ordre*, *Les Affamés*, traduisent par symbole ou allégorie les idées de faim, de ségrégation et de nombre. *Le Sol qui brûle*, *Le Feu souterrain*, *Le Feu qui couve*, évoquent la menace souterraine, l'enfer, le feu purificateur en même temps que destructeur. *Château branlant*, *La Maison qui craque*, *Coup de pioche*, *La Lézarde* ont en commun l'image de l'effondrement, de l'engloutissement. Rien qui évoque les mécanismes réels d'une société, ni la dialectique complexe de ses transformations : mais seulement l'hypostase des forces naturelles, telles que la faim, le feu, le sang, la terre. Le texte de *Germinal* s'est construit autour d'archétypes symboliques – la meute affamée, l'incendie, le tremblement de terre –, qui réduisent l'histoire, alternativement, au flux naturel et permanent des choses et au retour cyclique des apocalypses. » (Mitterand, 1971, p. 151-152)

Ce dernier mot [perfectibilité], si chargé de la Pensée des Lumières, est, on le voit, sujet à caution (« les hommes seront toujours les hommes ») ou remis à plus tard (« nous débutons »), *sine die*. [...] Certes son œuvre date de la démocratie, mais c'est d'« appétits » toujours identiques qu'il nous parle. (Reverzy, 2007, p. 70)

Cette conception de l'histoire est donc cyclique : l'humanité est marquée par la répétition, l'éternel recommencement, le retour périodique assimilable à celui des saisons. La tendance de Zola à la naturaliser indique la difficulté, voire l'impossibilité d'une montée vers un monde meilleur. Dans la nature, il y a évidemment évolution, mais peut-il y avoir progrès ? L'histoire, ici, devient la lutte darwinienne dans son volet pessimiste, représentée, entre autres, par la bataille déjà évoquée des Gras et des Maigres. Les faibles, les pauvres, les inaptes, ne sont pas condamnés à la disparition, ce qui serait souhaitable car celle-ci permettrait la survie des seuls puissants et doués ; au contraire, ils ont toujours existé et existeront toujours, condamnés à une existence éternellement misérable. Pire encore, tout ceci semble dans l'ordre naturel des choses, dicté par les lois impénétrables et immuables de l'univers ; il serait donc vain de chercher à lutter, à espérer qu'il en soit autrement.

Cependant, le romancier développe une vision plus optimiste de l'histoire dans laquelle la science, en particulier, rend le progrès possible, voire inévitable. Nous l'avons vu, fortement marqué par l'influence positiviste, il théorise au tournant de 1880 les concepts de « République naturaliste » et de « politique expérimentale ». En découvrant les lois régissant l'humanité, les hommes peuvent régler les maux sociaux et permettre l'avènement d'un monde meilleur. « C'est la méthode de Taine, en quelque sorte, pour réaliser les buts de Michelet : la politique positive au service d'une vision de justice et de progrès. » (Girard, 1955, p. 522) Notons d'ailleurs que Zola, dès le tout début des *Rougon-Macquart*, conçoit un personnage capable d'incarner son idéal du républicain « naturaliste » ou « scientifique » : le docteur Pascal, qui a comme objectif le bonheur de tous, qui met ses connaissances médicales et génétiques au service de l'humanité. Si, dans les notes préparatoires des *Rougon-Macquart*, la description de la Révolution française et de ses conséquences sociales (élan démocratique, abolition des hiérarchies sociales strictes, déchaînement des ambitions, mobilité sociale accrue) est loin de prendre un ton triomphant, et si Zola n'hésite pas à souligner les effets négatifs de 1789 (notamment l'accession des médiocres au pouvoir et la dégradation des conditions des ouvriers, ceux-ci ayant surtout été « libérés » des quelques protections dont ils jouissaient sous l'Ancien Régime), il n'en demeure pas moins que cet événement est, à ses yeux, un acte fondateur, la condition *sine qua non* du futur progrès social. Dans le dossier préparatoire de *Travail*,

rappelons-le, il fait de la Révolution « un premier mouvement d'ébauche, balayant les privilèges de la noblesse, amenant au pouvoir la bourgeoisie, mais ne faisant que préparer la venue du peuple travailleur, du grand mouvement démocratique qui doit régler le travail. » (NAF 10333, f. 436) Certes, ce passage « de l'esclavage au salariat », n'a pas terminé le travail, mais la deuxième révolution, « le passage du salariat à l'autre chose » (*Ibid.*), serait impossible sans lui.

C'est cette vision optimiste qui sort gagnante du duel. Déjà, *Au Bonheur des Dames*, roman préparé et rédigé en 1882-1883, exprime une foi en la vie et en un avenir meilleur :

Donc, changement complet de philosophie : plus de pessimisme d'abord, ne pas conclure à la bêtise et à la mélancolie de la vie, conclure au contraire à son continuel labeur, à la puissance et à la gaieté de son enfantement. En un mot, aller avec le siècle, exprimer le siècle, qui est un siècle d'action et de conquête, d'efforts dans tous les sens. Ensuite, comme conséquence, montrer la joie de l'action et le plaisir de l'existence ; il y a certainement des gens heureux de vivre, dont les jouissances ne ratent pas et qui se gorgent de bonheur et de succès [...] (Dossier préparatoire d'*Au Bonheur des Dames*, vol. IV, p. 48-49)

Une dizaine d'années plus tard, Zola refuse de terminer son cycle sur *La Débâcle*, roman de la défaite, du passé, qui pourtant aurait été une conclusion logique de son histoire du Second Empire puisqu'il montre sa défaite finale, présentée comme sa conclusion inéluctable, et conduit le lecteur jusqu'à l'écrasement de la Commune, qui est à ses yeux l'acte fondateur du régime suivant. Il opte pour une conclusion philosophique plutôt qu'historique et chronologique : c'est le roman, prévu depuis longtemps, ayant comme protagoniste le docteur Pascal, scientifique de génie, bienfaiteur de l'humanité qui fait confiance à la nature, œuvre se terminant sur une note d'espoir, celui de son fils nouveau-né nourri par sa mère, incarnation du renouveau, des potentialités infinies de l'avenir : « Que disait-il, le petit être [...] ? Quelle bonne parole annonçait-il [...] ? À quelle cause donnerait-il son sang, lorsqu'il serait un homme [...] ? » (Pl., t. V, p. 1220) Et, enfin, les œuvres du troisième Zola, *Les Trois Villes* et encore bien davantage *Les Quatre Évangiles*, sont lyriques et optimistes jusqu'à l'utopie.

Paradoxalement, les *Évangiles* marquent en un sens le retour à la case départ. À la mort des frères Froment, la cité idéale est essentiellement achevée, et il ne reste plus qu'à aller vers toujours plus de bonheur, de justice, de vérité, de paix et d'amour. N'est-ce pas le retour à la conception cyclique de l'histoire, débarrassée cependant de son pessimisme ? Maintenant qu'il

n'y a plus de conflits possibles, que tous les problèmes, qu'ils soient sociaux, politiques, ou autres³⁹⁷, ont été réglés, il ne reste plus que l'alternance des saisons, que les années qui se succèdent tranquillement, pareilles les unes aux autres³⁹⁸. On arrive littéralement à la fin de l'histoire ; plus rien n'est appelé à changer, l'humanité est arrivée dans un temps idyllique et non plus historique³⁹⁹. Comme l'écrit David Baguley :

Dans la Cité du Soleil de Zola, comme à la fin des autres *Évangiles*, la suprême contradiction entre la vie et la mort est surmontée, le temps se dissout dans un présent éternel. Chacun des textes revêt le caractère anhistorique, fixiste, qui marque l'utopie et qui trahit un désir obsessionnel d'immortalité. C'est la mort, surtout, qui est occultée ; mourir, c'est « rentrer dans la vie universelle » [...], entrer « dans le torrent d'universel amour, d'éternelle vie » [...], car le seul temps de l'utopie est, selon Louis Marin, « le rythme cyclique des rites, des fêtes, des travaux, image temporelle de l'éternité ». Les *Évangiles* sont la représentation du passage d'un ordre historique de turbulence et d'antagonisme à un ordre mythique de « divine harmonie » [...] et de fête continuelle. (1980, p. 119-120)

4.2.4) Qui fait l'histoire ? La tension entre le collectif et l'individuel

Zola a tendance à faire des masses bien plus que des individus le moteur de l'évolution historique. En 1865, il recense le premier volume de l'*Histoire de Jules César*, publié de façon

³⁹⁷ David Baguley note avec raison « la résolution rituelle des contradictions, non seulement celles qui caractérisent la vie politique et sociale de la III^e République, mais, dans *Travail* surtout, celles qui sont inhérentes à la vie humaine. » (1980, p. 119) Zola, en effet, présente de façon peu convaincante la disparition de tous les malheurs humains sans lien évident avec la structure de la société : la peine d'amour, le deuil résultant d'une mort prématurée, etc.

³⁹⁸ Le Zola des *Évangiles* commence souvent ses chapitres par des formules comme « Il s'écoula des années encore », signe qu'il ne s'est rien passé d'intéressant, de dramatique, bref de romanesque pendant l'entièreté de cette longue période. L'impression que rien ne change et que l'histoire s'est arrêtée est renforcée, dans *Fécondité*, par ce passage qui scande le texte à cinq reprises, chaque fois répété sans le moindre changement (outre que, la première fois, Zola écrit « les deux premières années » au lieu de « ces deux années ») : « À Chantebled, Mathieu et Marianne fondaient, créaient, enfantaient. Et, pendant les deux années qui se passèrent, ils furent de nouveau victorieux dans l'éternel combat de la vie contre la mort, par cet accroissement continu de famille et de terre fertile, qui était comme leur existence même, leur joie et leur force. Le désir passait en coups de flamme, le divin désir les fécondait, grâce à leur puissance d'aimer, d'être bons, d'être sains ; et leur énergie faisait le reste, la volonté de l'action, la tranquille bravoure au travail nécessaire, fabricant et régulateur du monde. Mais, durant ces deux années, ce ne fut pas sans une lutte constante que la victoire leur resta. » (t. 19, p. 205-206, 220, 233-234, 249, 261)

³⁹⁹ C'est donc dire que la dynamique de *La Fortune des Rougon* a été inversée. Dans ce premier tome des *Rougon-Macquart*, « romanesque et idéologie sont ramenés au même plan, par celui qui en sera la victime, qui mourra de ses enthousiasmes amoureux et républicains, concentrés dans la figure de Miette, la petite orpheline vêtue en Liberté. L'idylle s'achève donc dans le sang de l'histoire parce qu'elle a cherché à la rejoindre – la promenade inaugurale des amants les conduits à se joindre aux insurgés, rêveurs comme eux [...] Le temps historique l'emporte sur l'atemporalité idyllique, et le genre historique, né au XIX^e siècle dans la société postévolutionnaire, remplace le romanesque ancien. » (Reverzy, 2003b, p. 118) L'idylle est une tentation que le romancier sait bien vite réduire à néant ; elle ne peut qu'occuper un « coin » et rester au seuil du cycle. Le récit dont elle permet la naissance « est aussi une fausse piste, dans la mesure où cet espace [l'aire Saint-Mittre] et l'histoire qu'il génère, les personnages qu'il abrite, ne réapparaîtront plus. » (*Ibid.*, 119)

anonyme mais dont tous savent que l'auteur est l'empereur des Français lui-même. Celui-ci y expose « un système abstrait suivant lequel les événements sont les produits de la volonté de quelques grands hommes ». (Thorel, 2015, p. 94) Zola, au contraire, nie l'utilité des hommes providentiels. À ses yeux, les conquérants « ne sont qu'une crise suprême dans les maladies des sociétés ». (*Mes Haines*, t. 1, p. 840)

Ces hommes de génie se produisent d'ordinaire dans les époques de transition et reculent les dénouements ; ils arrêtent le mouvement des esprits, donnent aux peuples pour quelques années une paix relative, puis leur laissent en mourant la difficulté de reprendre le problème social au point délicat que la nation étudiait avant leurs batailles et leurs conquêtes. Ils sont un arrêt dans la marche de l'humanité, par leurs instincts despotiques qui ne leur permettent pas de rester de simples guides et qui les conduisent à devenir des maîtres tout-puissants. (*Ibid.*)

Il réfute donc l'idée que l'histoire peut s'incarner dans un seul homme, quel qu'il soit. (Thorel, 2015, p. 94) Dans la même veine, lorsqu'il étudie la Révolution française, le romancier ne s'intéresse jamais au rôle joué par ses figures célèbres, alors que la majorité de ses historiens participent au débat apparemment sans fin entre pro-Robespierre et pro-Danton. Le chef de file du naturalisme pense plutôt en termes de masses, de classes sociales qui s'affrontent constamment jusqu'à l'avènement de la cité idéale : la bourgeoisie a triomphé de la noblesse en 1789, et il reste au peuple de triompher de la bourgeoisie, comme l'affirme particulièrement *Germinal*, roman montrant l'inéluctable contradiction entre le Capital et le Travail ainsi que la permanence de la lutte des classes. (Mitterand, 1986, p. 156-157) Zola, enfin, subordonne les hommes à l'évolution globale de la société, aux grands mouvements historiques, qui à ses yeux échappent à la volonté individuelle. « La vérité est en marche, et rien ne l'arrêtera » (*La Vérité en marche*, t. 18, p. 419), lance-t-il par exemple en conclusion de son premier texte sur l'affaire Dreyfus. Personne ne peut non plus freiner l'« élan démocratique » qui est à ses yeux la principale conséquence de la Révolution française. Aucun homme n'a la capacité de résister aux faits, d'arrêter ces mouvements. Napoléon III n'a pu empêcher l'avènement définitif de la République, il l'a au mieux retardé de quelques années. Si les Républiques de 1792 et 1848 n'ont pas réussi à s'implanter durablement, c'est, rappelons-le, parce que « les faits sociaux et historiques ne concluaient pas à la République, l'élément humain en France ne se pliait pas encore au régime républicain » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 491) : les esprits n'y étaient pas encore prêts, le peuple n'ayant pas encore terminé son « étude de la liberté ». (*Ibid.*) Les meilleurs dirigeants ne peuvent être, au mieux, que des guides aidant la société à réaliser son évolution sociale et historique prédéterminée et indépendante de leur volonté ; sur ce point, le

Zola critique et théoricien demeure toujours fidèle au point de vue qu'il a énoncé dans sa critique de l'*Histoire de Jules César*. Sa conception, notons-le, est similaire en ce qui concerne les arts et la littérature. Certes, il a longtemps célébré l'individualité et l'originalité de l'artiste de génie, revendiqué un art fortement personnel ; mais il a aussi tendance à minimiser l'importance de l'invention et de l'imagination (et donc du talent) par sa comparaison entre le scientifique et le romancier, qui, si on la prend à la lettre, réduit celui-ci à n'être qu'un observateur, qu'un greffier qui se contente de produire un compte rendu, un procès-verbal du réel. Plus encore, le réalisme et le naturalisme ont certes leurs généraux, leurs chefs de file, mais ils sont aux yeux de Zola une évolution naturelle, une réaction logique s'étant faite ressentir lorsqu'on a commencé à prendre conscience des limites du romantisme, de la nécessité de trouver une nouvelle formule⁴⁰⁰ ; si l'on pousse la réflexion jusqu'au bout, les Balzac, Flaubert, Goncourt, Zola, etc., n'ont fait qu'obéir à une dynamique et à un mouvement qui les dépassent, et dont ils sont les simples (quoique bons) ouvriers.

Dans la même logique, Olivier Lumbroso montre la « contamination montante de la foule » (2012, p. 21), de la masse, au sein des *Rougon-Macquart*, celle-ci devenant de plus en plus puissante. Dans les premiers romans, « les foules populaires subissent une domination sans appel ni résistance » aux mains de conquérants machiavéliques comme Aristide Saccard (*La Curée*), l'abbé Faujas (*La Conquête de Plassans*) et Eugène Rougon (*Son Excellence Eugène Rougon*), qui demeurent « peu contaminés ou étourdis par la masse. » (*Ibid.*, 21-22) À partir de *Nana* et d'*Au Bonheur des Dames*, la donne change : il y a encore certes des dominants (Nana, Octave Mouret, l'Aristide de *L'Argent*), mais le lien avec la masse devient moins hiérarchique

⁴⁰⁰ « Après la Révolution, après cette perturbation profonde qui allait tout transformer et accoucher d'un monde nouveau, la tragédie agonise pendant quelques années encore. Puis, la formule craque et le Romantisme triomphe, une nouvelle formule s'affirme. Il faut se reporter à la première moitié du siècle, pour avoir le sens exact de ce cri de liberté. La jeune société était dans le frisson de son enfantement. Les esprits surexcités, dépaysés, élargis violemment, restaient secoués d'une fièvre dangereuse et le premier usage de la liberté conquise était de se lamenter, de rêver les aventures prodigieuses, les amours surhumains. On bâillait aux étoiles, l'on se suicidait, réaction très curieuse contre l'affranchissement social qui venait d'être proclamé au prix de tant de sang. Je m'en tiens à la littérature dramatique, je constate que le romantisme fut au théâtre une simple émeute, l'invasion d'une bande victorieuse, qui entra violemment sur la scène, tambours battants et drapeau déployé. Dans cette première heure, les combattants songèrent surtout à frapper les esprits par une forme neuve ; ils opposèrent une rhétorique à une rhétorique, le Moyen Âge à l'Antiquité, l'exaltation de la passion à l'exaltation du devoir. Et ce fut tout, car les conventions scéniques ne firent que se déplacer, les personnages restèrent des marionnettes autrement habillées, rien ne fut modifié que l'aspect extérieur et le langage. D'ailleurs, cela suffisait pour l'époque. Il fallait prendre possession du théâtre au nom de la liberté littéraire, et le romantisme s'acquitta de ce rôle insurrectionnel avec un éclat incomparable. Mais qui ne comprend aujourd'hui que son rôle devait se borner à cela ? Est-ce que le romantisme exprime notre société d'une façon quelconque, est-ce qu'il répond à un de nos besoins ? Évidemment, non. Aussi est-il déjà démodé, comme un jargon que nous n'entendons plus. » (*Le naturalisme au théâtre*, t. 10, p. 27-28)

et pyramidal, plus horizontal, fusionnel. « Le rapport de force est instable, entraînant une évidente confusion : le meneur, le spéculateur, la biche de haute volée sont reconnus par leur capacité mimétique à ressentir et “épouser” leurs foules », marquant « une évolution vers des rapports de transfert qui parasitent la seule domination froide et machiavélique d’une “intelligence supérieure”. » (*Ibid.*, 22) En un mot, on s’éloigne du pouvoir autoritaire pour aller vers plus de démocratie : « C’est une autre manière d’exercer le pouvoir par sympathie, empathie, transfert, hypnose et passion, où la foule risque de retourner les rapports de force. » (*Ibid.*, 23) Enfin, dans *Germinal*, Étienne Lantier, meneur dont nous avons souligné le pouvoir instable, a un grand impact : « il est celui qui parvient, par son action de propagande, par l’énergie que lui donne la foule et qu’il lui renvoie, à transformer la brute en homme, à faire entrer le mineur dans l’humanité digne ». (*Ibid.*)

Le résultat de la grève sanglante d’Anzin est donc le suivant : des foules *en* travail, des foules qui *se* travaillent encore, et non plus seulement des foules *au* travail. Une classe sociale, le prolétariat, exige ses droits et renvoie la psychologie des masses, d’un Le Bon et d’un Tarde, à l’examen du milieu, des structures économiques, de la malédiction historique des Maheu, du cri de justice d’un Zola [...] Soumettre les lois psychologiques à l’analyse des causes historiques, sociales et naturelles devient une nécessité dans le discours naturaliste, au-delà de la fiction.

La naissance d’une conscience collective, d’un réveil et d’une résistance, est au bout du sacrifice christique du meneur, qui rend possibles les conditions d’une perfectibilité des masses, d’une instruction que Zola martèle pendant et après *Les Rougon-Macquart*. (*Ibid.*)

En d’autres mots, on peut considérer qu’il aide la masse anonyme, informe, docile bien que composée presque uniquement de brutes, à devenir une véritable classe, consciente d’elle-même et de sa force, fière et confiante en elle et en son avenir malgré l’échec de la grève mise en scène dans *Germinal*.

Cela dit, Zola contredit souvent la primauté qu’il accorde au collectif. Dans *Le Roman expérimental*, quelques pages après avoir attribué l’échec de la Deuxième République à l’immaturité politique de la société française de 1848, il explique cet insuccès par la naïveté et l’ignorance complète de son personnel politique⁴⁰¹. Dès lors, le lecteur se demande quelle cause

⁴⁰¹ « Le Second Empire a été, parce que la République avait lassé la France. [...] Imaginez des hommes, les mieux intentionnés du monde, très dignes et très bons, qui tombent dans un pays dont ils ignorent tout, dont ils veulent tout ignorer, et qui ont l’étrange idée d’y appliquer un régime gouvernemental, purement théorique. Il arrivera forcément que le pays dérangé dans sa vie quotidienne, finira par refuser l’expérience. La dictature est au bout. C’est ce qu’on a vu au 2-Décembre. La France a accepté un maître, par lassitude d’être ainsi tournée et retournée depuis trois ans, sans qu’on lui trouvât une position tolérable. » (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 500)

est la principale à ses yeux. Surtout, le romancier entre en parfaite contradiction avec sa propre logique lorsqu'il cherche à identifier les responsables de cet échec : si la société française de 1848 n'était pas prête à la République, aucun homme, aussi brillant et « naturaliste » et « scientifique » soit-il, n'aurait été capable de réussir son implantation définitive, et il ne sert alors à rien de chercher des coupables.

De façon encore plus significative, les protagonistes des *Quatre Évangiles* ne sont-ils pas des hommes providentiels ? Certes, dans la pensée de Zola, ils peuvent apparaître comme de simples guides puisqu'ils ne font que faciliter le progrès de la société, son évolution naturelle vers plus de justice, de liberté et de vérité. Mais, nous l'avons vu, rien ne permet de masquer que chacun des frères Froment est un dirigeant non seulement autoritaire mais absolu, constamment adulé⁴⁰² par la société entière, « transformée en une vaste famille émanant de son être et centrée sur lui. » (Baguley, 1980, p. 118) N'est-il pas clairement sous-entendu que l'avènement de la cité idéale aurait été impossible sans ces êtres d'exception ? La foule, en effet, a perdu toute *agency*, toute capacité à influencer sur le cours des événements. Elle est condamnée à n'être qu'une masse anonyme et docile vivant dans l'adoration perpétuelle du créateur ; on en revient donc au lien autoritaire entre dirigeant et masse qui caractérise les premiers *Rougon-Macquart*, à la différence qu'un Luc Froment, contrairement à l'abbé Faujas ou à Eugène Rougon, est bienveillant et apparemment dépourvu ambition personnelle. Si le peuple semble avoir triomphé dans *Travail* (il vit désormais heureux, comblé dans tous ses besoins et désirs, protégé de tout retour à son état de pauvreté), il s'est en fin de compte vu refuser son statut d'acteur historique, contrairement à ce que laissait prévoir *Germinal*. La lutte des classes, dans l'*Évangile* « socialiste », n'est plus qu'un mauvais souvenir⁴⁰³ ; l'action est désormais menée par des patrons, des bourgeois. (Mitterand, 1986, p. 158)

4.2.5) La démocratie, un projet jamais réalisé ?

Ce que nous venons de dire n'est pas sans impact sur la vision de l'histoire française, qui constitue un des fondements de l'œuvre romanesque de Zola. Pour celui-ci, rappelons-le,

⁴⁰² « Ce narcissisme proliférique est surtout évident dans le dernier chapitre de chaque roman, où le Créateur contemple complaisamment le spectacle de sa progéniture qui célèbre les rites d'adoration de sa personne et de son œuvre » (Baguley, 1980, p. 118)

⁴⁰³ Le roman s'ouvre d'ailleurs alors qu'une grève manquée vient de prendre fin ; le début de *Travail* fait donc écho à la fin de *Germinal*. (Mitterand, 1986, p. 156) Mais l'homologie s'arrête là : il n'y aura plus de grèves, et le roman utopique abandonne toute idée d'affrontement. (*Ibid.*, 157-158)

l'avènement de la démocratie est la caractéristique principale de la France post-1789, que ce soit en politique ou en littérature. Et, pendant longtemps, il reste conséquent avec ce point de vue fréquemment affirmé : le romancier répond fréquemment au critique et théoricien. *L'Assommoir* fait du petit peuple parisien, dépeint de façon non stéréotypée (du moins, c'est l'intention de son auteur), avec sa réalité, ses peines, sa vision du monde, et même son langage, un sujet à part entière de la littérature, dans un geste délibérément provocateur qui heurte la bienséance, les canons esthétiques et moraux de son époque. *Germinal*, malgré l'abandon de la tentative linguistique de *L'Assommoir*, va plus loin encore, présentant une analyse bien plus poussée quoiqu'encore incomplète des causes économiques et politiques de la misère ouvrière et dépeignant la conscience de classe⁴⁰⁴ émergeant graduellement chez les mineurs, qui passent de brutes obéissantes à des êtres dotés de dignité, et commencent à mesurer sérieusement leur potentiel révolutionnaire, leur puissance collective.

On demeure donc surpris de voir que l'*Évangile* « socialiste » de Zola, *Travail*, ne poursuit pas dans la même voie, marquant au contraire une très nette régression de la présence romanesque de l'ouvrier. Les travailleurs restent systématiquement loin à l'arrière-plan, le rôle dominant étant occupé par des bourgeois comme Luc et Jordan. Les travailleurs sont réduits à un rôle symbolique (Ragu, paresseux, égoïste, violent, envieux des patrons, est l'incarnation du mauvais ouvrier ; Josine, sa concubine au début du roman, est la victime du capitalisme qu'il faut sauver, la personnification de la misère ouvrière ; etc.) ou à l'incarnation d'une idéologie (le collectiviste Bonnaire, l'anarchiste Lange). Si la Crêcherie semble répondre à un certain idéal démocratique (tous sont apparemment propriétaires de leur maison ; en dehors du quasi-divin Luc, l'égalité absolue règne), cette impression est en réalité trompeuse. La cité idéale ne possède aucune institution démocratique. Toutes les décisions semblent émaner de Luc et de son cercle restreint, à ce point qu'on se demande comment la collectivité fera pour se débrouiller après son décès⁴⁰⁵ tant « tout procède de son intelligence, de sa bonté, de sa parole, de son pouvoir de persuasion, de son génie organisateur et fédérateur. » (Mitterand, 1986, p. 160)

⁴⁰⁴ Sandy Petrey souligne le lien étroit entre classe et performance : pour exister, une classe doit se nommer ; elle doit être une performance si elle veut être. (1988, p. 198-199)

⁴⁰⁵ Henri Mitterand souligne que l'idéologie de *Travail* se prête à plusieurs lectures, dont certaines sont particulièrement troublantes : « La société ici rêvée est une utopie, certes, mais l'utopie d'une dictature paternaliste, dont l'idéologie paraît en fin de compte assez proche de cette révolution nationale qui inspirait les institutions de l'État français entre 1940 et 1944 et s'ornait du sigle "Travail, Famille, Patrie". » (1986, p. 160)

S'il y a un « dérapage idéologique » par rapport à *Germinal* et « aux tendances les plus vivaces du socialisme de 1900, auquel Zola croyait pourtant » (*Ibid.*, 162), une contradiction entre les intentions du romancier et « telle ou telle des significations profondes de son œuvre » (*Ibid.*, 163), c'est sans doute à cause de l'« inconscient idéologique » qui affleure dans toute production littéraire. Dans ce cas, on peut citer l'idéal du grand bâtisseur, homme de génie qui, pratiquement seul, triomphe des hommes et des éléments pour mener à bien son entreprise, idéal qui, semble-t-il, vient s'opposer à la volonté zolienne de faire de ses romans le miroir du mouvement démocratique soufflant sur la société française contemporaine. D'autres hypothèses peuvent être proposées. N'est-il pas, par exemple, possible que Zola, de façon sans doute inconsciente, reste marqué par le souvenir traumatique de la Commune de Paris ? Comme cette tentative démocratique a, à ses yeux, rapidement sombré dans le chaos et l'autoritarisme (censure, attaques contre la propriété, etc.), il vaut peut-être mieux, pour éviter de tels dérapages, compter sur le guide éclairé qui pourra encadrer le mouvement vers la cité idéale, assurer que cette évolution se fasse de façon bien ordonnée.

4.2.6) Le rejet du cadre républicain ?

À la lumière de ce que nous avons vu, on peut sincèrement se demander si le dernier Zola ne rejette pas carrément le cadre démocratique et républicain. Les *Évangiles*, et particulièrement *Travail*, avec sa négation et, en fin de compte, sa suppression de l'État, sont une naturalisation et un rejet de la politique, une projection fantasmatique dans un temps idyllique et anhistorique, dans une société utopique n'ayant rien de démocratique. Intéressons-nous plus précisément aux représentations de la République dans les romans de ce dernier cycle. Dans *Fécondité*, le mot « républicain » apparaît une fois, dans la bouche d'un personnage connoté négativement qui présente un argument en faveur de la restriction des naissances⁴⁰⁶ ; le mot « République », une fois, pour désigner la communauté fondée au Soudan français par Nicolas Froment, fils de Mathieu et Marianne⁴⁰⁷ (dont le prénom, rappelons-le, est symbolique en ce qui concerne notre

⁴⁰⁶ « Voyons, s'écria Séguin en reprenant l'attaque, vous ne pouvez nier, mon cher monsieur, que les plus forts, les plus intelligents sont les moins féconds. Dès que le cerveau d'un homme s'élargit, sa faculté génératrice s'affaiblit. Le pullulement qui vous charme dont vous voudriez faire la beauté, ne pousse plus aujourd'hui que sur le fumier de la misère et de l'ignorance. Et, avec vos idées, vous devez être républicain, n'est-ce pas ? Eh bien ! il est également prouvé que la tyrannie augmente les hommes en nombre, tandis que la liberté les augmente en valeur. » (*Fécondité*, t. 18, p. 46)

⁴⁰⁷ « Oh ! nous vivons en république, nous sommes la communauté dont chaque membre doit travailler à l'œuvre fraternelle » (*Fécondité*, t. 18, p. 389), explique Dominique, fils de Nicolas, venu rendre visite aux Froment restés en France.

sujet). La représentation, peu abondante, semble donc plutôt neutre : une mention négative, une mention positive.

Dans *Travail*, la République française est principalement représentée par son personnel dépeint de façon très négative : le sous-préfet, Châtelard, homme sans conviction politique qui ne voit celle-ci que comme le moyen de garder son poste⁴⁰⁸ ; le maire de Beauclair, Gourier, gros propriétaire dont l'unique souci, initialement du moins, est la défense de la propriété privée : « La République se suicidera, le jour où elle touchera à la propriété » (*Travail*, t. 19, p. 74) ; et l'instituteur Hermeline, partisan d'une République « autoritaire et centralisée » (*Ibid.*, 173) qui n'a d'autre rôle que de former des automates :

Pour lui, il n'y avait qu'un sauvetage possible, dans la corruption générale : plier les enfants à la discipline de la liberté, entrer en eux le régime républicain, par la force s'il le fallait, pour qu'il n'en sortît plus. Son rêve était de faire de chaque élève un serviteur de l'État, esclave de l'État, sacrifiant à l'État sa personnalité totale. (*Ibid.*, 107)

La tentative libertaire de Luc amène Hermeline à évoluer vers la réaction jusqu'à rejoindre les cléricaux : « Depuis le jour où il parlait ainsi de sauver la République, contre ceux qu'il appelait les socialistes, les anarchistes, il était passé à la réaction, il avait rejoint le prêtre dans sa haine de tout ce qui se libérait sans lui, en dehors de son étroite formule de jacobin têtue. » (*Ibid.*, 298) Si elles sont moins fréquentes, il existe également dans ce roman des représentations plus positives du régime en place. Soulignons d'abord que le maire finit par se rallier aux vues de Luc, créant sa propre association⁴⁰⁹. Surtout, le procureur de la République, Gaume, déjoue les

⁴⁰⁸ « Tous les matins, un tel régime s'étonnait de n'être pas par terre, en se disant que ce serait sûrement pour le lendemain. Et lui, qui n'était point un imbécile, s'arrangeait de façon à durer autant que durerait le régime. Républicain sage, comme il fallait l'être, il représentait le gouvernement tout juste assez pour garder sa place, ne faisait que le nécessaire, voulant surtout vivre en paix avec ses administrés. Et que tout croulât, il tâcherait de ne pas être sous les décombres ! » (*Travail*, t. 19, p. 71-72) Dans le dossier préparatoire, Zola écrit : « C'est la vieille machine gouvernementale qui marche d'elle-même, par la force acquise, avec des grincements et des heurts, et qui se détraquera, qui tombera en poudre, dès que la société nouvelle naîtra. » (NAF 10334, f. 128)

⁴⁰⁹ « Lui, solide, n'ayant besoin de personne, comme il le déclarait vaniteusement, n'entendait pas entrer dans l'association de la Crêcherie. Mais il créait à côté une association semblable, il mettait sa grande cordonnerie de la rue de Brias par actions, sur la base désormais éprouvée du capital, du travail et de l'intelligence, en faisant ainsi trois parts des bénéfices. C'était simplement un groupe nouveau, le groupe du vêtement, à côté du groupe du fer et de l'acier, groupe identique d'ailleurs ; et la ressemblance s'accroissait davantage, lorsque Gourier parvint à syndiquer toutes les industries du vêtement, les tailleurs, les chapeliers, les bonnetiers, les lingiers, les merciers. » (*Travail*, t. 19, p. 217)

attentes en tranchant en faveur du héros à qui on a intenté un procès fallacieux⁴¹⁰ : « Le jugement l'avait surpris autant que ses adversaires, car il n'ignorait pas dans quel air vicié vivait le président, il le croyait incapable de justice. Et c'était un réconfort, la rencontre d'un homme juste, parmi tant de déchéances humaines. » (*Ibid.*, 157) Malgré la nette prédominance des figures négatives, tout se passe comme si Zola avait voulu équilibrer quelque peu ses représentations de la République en ne faisant pas porter celle-ci uniquement par des hommes sans intégrité ni souci de justice.

S'il y a des figures républicaines positives dans *Vérité*⁴¹¹, beaucoup d'entre elles font l'objet d'un jugement sévère. Dans nombre de cas, le républicanisme se mue en une adhésion absolue au dogme de la raison d'État⁴¹² qui pousse à la réaction : des « républicains de la veille » deviennent cléricaux, militaristes, antisémites⁴¹³. D'autres encore conservent jusqu'au bout le bon point de vue mais n'ont pas le courage de leurs convictions et ne font rien pour s'opposer au progrès des forces obscurantistes. Le maire de Maillebois, Darras, quoiqu'anticléric, n'ose prendre ouvertement parti contre l'Église de peur de perdre son poste, lui qui ne détient qu'une faible majorité au Conseil municipal.

[II] devait donc se montrer d'une grande prudence, en se sentant à la merci d'un déplacement de quelques voix. Ah ! s'il avait eu une majorité républicaine solide, comme il aurait agi bravement, pour la liberté, la vérité et la justice, au lieu d'en être réduit au plus diplomatique des opportunistes ! (*Ibid.*, 41)

Forbes, le recteur de l'Université, est « un homme doux et affable, très lettré, très intelligent » (*Ibid.*, 74), mais qui se garde d'intervenir par crainte de se compromettre, lui qui ne veut que poursuivre ses travaux en paix. On voit ici les limites de l'égoïsme du savant « ayant le sourd mépris des temps actuels » (*Ibid.*) que Zola a longtemps célébré, notamment chez le docteur

⁴¹⁰ Le quincailler Laboque poursuit Luc en justice parce que la Crêcherie aurait tari un torrent. Or, le Clouque est en réalité « un ruisseau infect, une sorte d'égout à découvert » (*Travail*, t. 19, p. 144) utilisé par les ménagères pour déverser leurs déchets, et que la ville a un temps pensé couvrir.

⁴¹¹ Citons en exemple le supérieur de Marc, l'inspecteur d'académie Le Barazer, anticléric convaincu qui le protège et lutte, quoique de façon très prudente, contre l'influence de l'Église, et Salvan, le directeur de l'École normale.

⁴¹² L'employé Savin déclare par exemple : « La liberté et la justice pour tous, tel doit être le vœu d'un bon républicain. Mais la patrie avant tout, n'est-ce pas ? la patrie seule, quand elle est en danger ! » (*Vérité*, t. 20, p. 55) Plus tard, les héros du roman se désolent en s'intéressant à ce point de vue : « La nation, la patrie était l'ensemble des abus et des iniquités auquel on ne pouvait toucher sans crime, le monstrueux édifice social dont il était défendu de changer une simple poutre, dans la terreur d'un écroulement total. » (*Ibid.*, 142-143)

⁴¹³ C'est le cas du maire de Beaumont, Lemarrois, et de l'instituteur Doutrequin.

Pascal⁴¹⁴ : lorsque la vérité et la justice sont mises à mal, ne rien faire pour s'y opposer, c'est appuyer tacitement l'injustice et, ainsi, trahir les valeurs républicaines qu'on professe.

Malgré la grande négativité de ces représentations, on ne peut affirmer que le chef de file du naturalisme sort totalement du cadre républicain. Comme le montre Sandy Petrey, Zola explorera dans les dix dernières années de sa vie deux solutions pour sortir de l'impasse qu'il présente implicitement dans *La Débâcle* :

Les *Évangiles*, réduisant de plus en plus le caractère problématique du darwinisme de *La Débâcle*, optent pour une naturalisation presque totale de la politique. Le colonialisme inscrit dans l'ordre éternel des choses par *Fécondité* est bel et bien le colonialisme européen de la fin du dix-neuvième siècle, et tous les éléments du texte se joignent pour annoncer sa nécessité bienfaisante. Contre cette vision, cependant, se dresse l'idée qu'il faut lutter à l'intérieur des institutions humaines au nom de la dignité humaine, qui a transformé Zola pendant l'affaire Dreyfus. (1980, p. 95)

Son dernier roman, *Vérité*, entre en tension avec *Travail*, œuvre naturalisant la politique, effectuant une sortie de l'histoire, l'entrée dans un éternel présent. Rappelons-le, ce roman transpose l'affaire Dreyfus du monde militaire au monde civil, fait de la trahison militaire une affaire de mœurs : un prêtre a violé et tué un enfant, crime pour lequel un instituteur laïque juif est condamné. Le protagoniste, Marc Froment, mène une longue lutte pour obtenir que Simon soit innocenté et libéré ; plus fondamentalement encore, il se bat pendant des décennies contre l'influence nocive de l'éducation catholique. Les différences entre ce roman et le précédent sont donc de taille. Ici, le héros se donne corps et âme à la défense de valeurs proprement républicaines, contre des forces qui, selon Zola, représentent au moment où il écrit une menace existentielle à la République. Certes, comme toujours sous sa plume, l'État français (qui, dans les faits, intensifie sa lutte pour la laïcité dans les années suivant son décès en septembre 1902⁴¹⁵) ne contribue aucunement dans le roman à la lutte contre l'Église, l'initiative revenant

⁴¹⁴ Comparons le passage que nous venons de citer avec celui-ci, tiré de *La Fortune des Rougon* : « Le médecin, avec l'égoïsme du savant enfoncé dans ses recherches, s'occupait fort peu de politique. Les empires auraient pu crouler, pendant qu'il faisait une expérience, sans qu'il daignât tourner la tête. » (Pl., t. I, p. 95)

⁴¹⁵ Déjà, la loi sur les associations, adoptée le 1^{er} juillet 1901, témoigne d'une hostilité à l'égard des congrégations : celles-ci ne peuvent se former sans autorisation législative (alors que les autres associations ont une entière liberté de constitution) et voient leurs biens soumis à un pouvoir annuel de contrôle de la part de préfets ; les membres des congrégations non autorisées sont exclus de l'enseignement. Le 27 juin 1902, des décrets ordonnent la fermeture de 120 établissements congréganistes ; ceux du 1^{er} août font de même pour tous ceux qui ne respectent pas la loi. De mars à juillet 1903, le Parlement refuse rejette toutes les demandes d'autorisation des congrégations qui ne sont pas encore officiellement autorisées. La loi du 7 juillet 1904 supprime tout enseignement congréganiste. Le 30 du même mois, la France rompt ses relations diplomatiques avec le Vatican. Enfin, une loi adoptée en décembre 1905 consacre la séparation des Églises et de l'État. (Réberieux, 1975, p. 65-71)

à un seul individu d'exception. Mais celui-ci, contrairement à son frère Luc, se sert d'une institution typiquement républicaine, l'école publique créée par les lois Ferry de 1881-1882, pour lutter contre le pouvoir de l'Église, même si la laïcité de cette école, et c'est tout l'enjeu du roman, n'est pas encore pleinement acquise au moment où débute la diégèse.

Encore une fois, Zola ne s'intéresse pas tant à la forme républicaine qu'aux valeurs que la République incarne, qu'au progrès qu'elle peut et doit amener ; c'est justement lorsqu'elle lui semble s'opposer au progrès en se faisant trop conservatrice ou frileuse qu'il la dénonce, puisqu'elle ne lui apparaît alors que comme une coquille vide, une étiquette trompeuse que se donnent des élites politiques uniquement soucieuses de protéger l'ordre établi. Nombreux dans *Les Quatre Évangiles* sont les moments où un personnage en autorité affirme essentiellement : « Je suis un républicain de la veille, mais... » : s'ensuit soit une opinion conservatrice (je suis républicain et sympathique à la cause des ouvriers, mais le collectivisme est un crime social, déclare par exemple le maire Gourier dans *Travail*⁴¹⁶) ou une protestation d'impuissance de la part d'un individu qui a les bonnes opinions mais pas le courage de les assumer, attitude parfaitement incarnée, nous l'avons vu, par le maire Darras de *Vérité*. Notons enfin que, dans les *Évangiles*, Zola rejette la République bourgeoise pour endosser la République sociale. N'est-ce pas là tout le discours de ce dernier cycle ? La Troisième République entame sa quatrième décennie d'existence, mais la situation n'est pas sensiblement meilleure qu'elle ne l'était dans une œuvre comme *Germinal*. Pour assurer la survie de la République, il faut faire en sorte que celle-ci ne soit pas qu'une pure forme. Comme l'écrit David Baguley, c'est avant tout par

la manière presque systématique dont il traite les questions brûlantes du jour que Zola proclame son adhésion au régime et son adhésion à l'idéal républicain. Repérer, même sommairement, les thèmes principaux de ces textes, c'est passer en revue, ou peu s'en faut, l'essentiel du programme républicain [...] (1980, p. 109-110)

Zola se distingue en effet de la norme dans le genre utopique en se refusant à tout exotisme dans le temps ou le lieu. Baguley souligne également que « [c]'est par sa rhétorique du renversement, par son insistance sur l'écart entre la réalité et la norme que l'utopie s'allie à la

⁴¹⁶ « Permettez, permettez, mon cher ami, trop de concessions nous mènerait loin... Je connais les ouvriers, je les aime, je suis un vieux républicain, un vieux démocrate de l'avant-veille. Mais, si j'accorde aux travailleurs le droit d'améliorer leur sort, jamais je n'accepterai les théories subversives, ces idées des collectivistes qui seraient la fin de toute société civilisée. » (*Travail*, t. 19, p. 72)

satire. » (*Ibid.*, 108) Pareillement, Béatrice Laville évoque « la dimension de contestation qui est au cœur de toute entreprise utopiste ». (2003, p. 240) Les *Évangiles* relèvent effectivement d'un esprit polémique ; elles sont écrites *contre* des menaces tout à fait pressantes et actuelles : le cléricisme (*Vérité*), le militarisme (*Justice*) et le capitalisme (*Travail*). (*Ibid.*, 107-109) En dépit des apparences, le dernier Zola réitère avec force son engagement républicain.

4.3) Le rapport entre art et société et la fonction de l'art

Pour terminer, il semble pertinent de changer de niveau pour nous intéresser à la pratique littéraire de Zola, et plus précisément à sa conception du rôle social de la littérature. Son point de vue sur cette question, que nous avons évoqué précédemment, évolue de façon significative pendant sa carrière. Il s'agit maintenant d'approfondir davantage ce cheminement esquissé au chapitre II.

Le premier Zola revendique par moments une posture proche de « l'art pour l'art ». En 1865, il recense et critique avec virulence le récent ouvrage posthume de Pierre-Joseph Proudhon, *Du principe de l'art et de sa destination sociale*. « Sa définition de l'art, habilement amenée et habilement exploitée, écrit Zola, est celle-ci : “Une représentation idéaliste de la nature et de nous-mêmes, en vue du perfectionnement physique et moral de notre espèce.” » (*Mes Haines*, t. 1, p. 733) Le jeune écrivain déplore qu'aux yeux de l'anarchiste l'artiste doive se mettre entièrement au service de la société et s'effacer complètement⁴¹⁷. Inspiré par le romantisme, il adopte la posture opposée : l'artiste doit développer son individualité, son tempérament, gages du génie. « Moi, je pose en principe que l'œuvre ne vit que par l'originalité. Il faut que je retrouve un homme, ou l'œuvre me laisse froid. Je sacrifie carrément l'humanité à l'artiste. » (*Ibid.*) Dans une définition restée célèbre, il fait de l'œuvre d'art « un coin de la création vu à travers un tempérament » (*Ibid.*) ; l'art est « la libre expression d'un cœur et d'une intelligence [...] d'autant plus grand qu'il est plus personnel. » (*Ibid.*) À ce moment, il n'attribue aucun rôle social à la création artistique. Il écrit par exemple : « L'art perfectionne, je le veux bien, mais il perfectionne à sa manière, en contentant l'esprit, et non en prêchant, en s'adressant à la raison. »

⁴¹⁷ « Proudhon pose ceci en thèse générale. Moi public, moi humanité, j'ai droit de guider l'artiste et d'exiger de lui ce qui me plaît ; il ne doit pas être lui, il doit être moi, il doit ne penser que comme moi, ne travailler que pour moi. L'artiste par lui-même n'est rien, il est tout par l'humanité et pour l'humanité. En un mot, le sentiment individuel, la libre expression d'une personnalité sont défendus. Il faut n'être que l'interprète du goût général, ne travailler qu'au nom de tous, afin de plaire à tous. L'art atteint son degré de perfection lorsque l'artiste s'efface, lorsque l'œuvre ne porte plus de nom, lorsqu'elle est le produit d'une époque tout entière, d'une nation, comme la statuaire égyptienne et celle de nos cathédrales gothiques. » (*Mes Haines*, t. I, p. 734)

(*Ibid.*) En d'autres mots, un individu émeut un autre individu, et c'est tout. Un an plus tôt, dans la *Revue de l'instruction publique* du 19 mai 1864, rendant compte de la conférence de la rue de la Paix prononcée par Émile Deschanel sur *Manon Lescaut*, il tient déjà un discours similaire :

vouloir faire du beau un simple corollaire du bien, ce serait refuser systématiquement certaines œuvres que les siècles nous ont léguées comme œuvres d'art d'un grand mérite, tout en se taisant sur leur plus ou leur moins de moralité. [...] En tout cas, si l'art a une morale, cette morale lui est propre ; elle est peut-être un élan de la créature vers l'art lui-même, un désir immense de beauté, un besoin d'harmonie et de perfection.

D'ailleurs, sur ce premier point de son entretien, les conclusions de M. Émile Deschanel ont été excellentes. L'art et la morale, a-t-il dit, sont deux choses ; elles peuvent parfaitement exister l'une sans l'autre [...] (Suwala, 1969, p. 139)

Cependant, ce point de vue coexiste de façon malaisée avec d'autres propos qu'il tient à la même époque. Dès 1860, en effet, il formule, entre autres exigences, celle de la conformité à l'époque : « pour être grande, une œuvre d'art doit manifester à la fois la personnalité de l'auteur et l'esprit du temps. » (Suwala, 1980, p. 34) Le Zola des années 1860 voit son temps comme une « époque de transition » marquée par

un développement sans précédent de la science, une recherche fiévreuse de la « vérité », un besoin d'analyse, un « âpre désir du réel » et, comme conséquence inévitable, une tension excessive de toutes les facultés psychiques, un « éréthisme nerveux » propre à un siècle « malade de progrès, d'industrie, de science ». (*Ibid.*, 35)

C'est de cette vision que rend compte un roman comme *Thérèse Raquin*, qui met en scène des personnages vaincus par leurs nerfs. En 1864, l'article « Du progrès des sciences et dans la poésie » marque un autre tournant important : « L'idée positiviste du progrès matériel et social réalisé par la science, et celle du savant, ouvrier patient et modeste de ce progrès, se substituent à l'idée romantique du "poète-mage", guide de l'humanité sur le chemin du progrès spirituel. » (*Ibid.*, 34) Enfin, rappelons que Zola développe, dans « Deux définitions du roman », en décembre 1866, le parallèle entre la démarche de l'écrivain et celle du savant : en tant qu'étude, l'œuvre littéraire « doit s'attacher à apporter une notation quasi scientifique du réel considéré dans toute sa complexité, afin d'atteindre en le dépassant, à la "vérité humaine" » (*Ibid.*, 36) ; « la moralisation indirecte par l'exposé logique et puissant de la vérité » (*Mes Haines*, t. I, p.

806) dont il parle ailleurs donne à la littérature une fonction sociale. Comme le résume Halina Suwala :

Au cours des années soixante, Zola est arrivé à réunir tous les éléments essentiels de sa formule esthétique. Lors de sa grande campagne « naturaliste » des années 1875-1881, il ne fait que reprendre avec plus de fermeté, et en les dotant d'une armature « scientifique », les idées formulées dès 1866. (1980, p. 36)

L'idéal proche de « l'art pour l'art » qu'il proclame notamment dans sa critique de Proudhon est donc rapidement abandonné. Déjà, cette évolution tend à minorer la nécessité de l'invention et de l'imagination au sein de la création. Cependant, ce n'est que graduellement que la pratique littéraire rejoint la théorie. Les œuvres majeures du premier Zola, *Thérèse Raquin* (1867) et *Madeleine Férat* (1868), sont des drames intimes qu'il n'est pas injuste de considérer, à l'instar de Claude Sabatier, comme « des romans personnels, issus de son imagination ». (2014, p. 137) Ces deux romans, en effet, ne reposent pas sur une étude approfondie du réel. Certes, *Thérèse Raquin* vise à rendre compte et se faire l'écho de l'« éréthisme nerveux » dont souffre la société contemporaine, mais il s'agit plutôt d'une observation générale reposant sur des impressions personnelles. Dans *Madeleine Férat*, Zola se contente d'imaginer l'impact sur des destinées individuelles de la théorie de l'imprégnation dont il présuppose la validité⁴¹⁸. Le romancier se documentant soigneusement et visitant les lieux qu'il mettra en scène⁴¹⁹ n'a pas encore émergé.

Le théoricien du naturalisme est déjà clairement en germe chez le jeune aspirant écrivain de 1866. Les différences sont en grande partie de degré ; le Zola écrivant alors que *Les Rougon-*

⁴¹⁸ Selon cette théorie, une femme reste à jamais imprégnée par son premier amant, ce qui aura des conséquences dramatiques pour Madeleine. Dans une lettre du 27 août 1875, Zola y va d'un aveu : « Peut-être vous confesserai-je aussi que la théorie scientifique, dans *Les Rougon-Macquart*, n'a toujours été à mes yeux qu'un cadre, un lien, une façon de lancer une série de volumes ; je ne la défends pas scientifiquement, je me contente de croire à la possibilité des cas que je présente, sans élever la chose à la hauteur d'une théorie. » (*Correspondance*, t. XI, p. 81) La remarque est généralisable à l'ensemble de l'œuvre. Comme nous l'avons déjà souligné, chez Zola, le romancier prime toujours sur le penseur. Dans la même veine, il avoue à Jean Jaurès le peu d'importance qu'il accorde aux idées politiques : « Pour moi, je lis, je cherche, non pas pour imaginer un système nouveau, après tant de systèmes, mais pour dégager des œuvres socialistes ce qui s'accorde le mieux avec mon sens de la vie, avec mon amour de l'activité, de la santé, de l'abondance et de la joie. » (cité dans Mitterand, 1986, p. 163)

⁴¹⁹ Il n'est peut-être pas anodin de noter que la méthode du Zola des *Rougon-Macquart* se prête à plusieurs critiques légitimes. Ce n'est pas parce qu'il mène des enquêtes documentaires et de terrain qu'il en arrive forcément à la vérité objective. Il a tendance à n'utiliser que les documents qui abondent dans le même sens que lui, qui partagent ses opinions, sa vision du monde. Sa recherche n'a pas comme seul objectif l'atteinte de la vérité, la saisie du réel dans sa totalité : parfois, elle ne sert qu'à assurer l'effet de réel (par exemple, le lecteur risque de décrocher s'il sent que Zola ne connaît manifestement rien du fonctionnement ou du vocabulaire technique des mines) ou à se défendre d'éventuelles critiques : il lui arrive souvent, lorsqu'on lui reproche un manque de réalisme ou de vraisemblance, de faire l'étalage de ses documents, de les agiter comme des arguments imparables.

Macquart en sont *grosso modo* à mi-chemin se montre plus ferme, plus doctrinaire, plus radical et nettement plus prosélyte. Les objectifs ont changé : il ne s'agit plus simplement d'exposer une vision de l'art, mais d'y faire des convertis, d'assurer la primauté du naturalisme dans le champ littéraire français. Notons aussi qu'au fil du temps il semble devenir plus enclin à admettre une part de subjectivité, à prôner une implication sociale plus directe et explicite de l'écrivain ; la comparaison entre ces deux passages, le premier rédigé alors qu'il pose les premières bases de son cycle, vers 1868-1869, le second en 1879, alors qu'il est désormais un écrivain à succès, est éloquente :

Je ne veux pas comme Balzac avoir une décision sur les affaires des hommes, être politique, philosophe, moraliste. (*Différences entre Balzac et moi*, vol. I, p. 42-43)

Nous sommes, en un mot, des moralistes expérimentateurs, montrant par l'expérience de quelle façon se comporte une passion dans un milieu social. (*Le Roman expérimental*, t. 9, p. 334-335)

Cependant, il y a un pas que le romancier n'est pas encore prêt à franchir. La littérature peut et doit certes contribuer au progrès social, mais elle doit se contenter de décrire, d'étudier, d'analyser, en sorte de dresser un portrait aussi fidèle que possible de la société actuelle qui aide les gouvernants. Le romancier n'a pas à donner son opinion, à proposer des solutions, à chercher à amener directement le progrès, posture théorique que Zola est loin de toujours respecter⁴²⁰. Il aide certes l'État, mais de façon uniquement indirecte, sans se mettre au service de celui-ci.

Pour cette raison, les positions du troisième et dernier Zola, que nous avons déjà évoquées, sont étonnantes. Par exemple, il déplore dans l'article « Dépopulation » (*Le Figaro*, 23 mai 1896) que l'« école décadente et l'école symbolique » s'opposent à l'idée de procréation et ainsi contribuent au déclin démographique de la France, notamment par leurs fréquentes représentations de « femmes insexuées, minces comme des perches, sans aucun des organes qui font la femme mère et nourrice », de « vierges informulées [qui] flottent dans les limbes crépusculaires » et, chez, les hommes, de « pâles éphèbes qu'on peut prendre pour des filles, et qu'on prend pour des filles ». (*Nouvelle campagne*, t. 17, p. 433) *Fécondité* se veut une lutte en

⁴²⁰ Par exemple, nous avons vu que le romancier écrit, à propos de *L'Assommoir* : « Je ne suis qu'un greffier qui me défends de conclure. Mais je laisse le soin de réfléchir et de trouver les remèdes » (*Correspondance*, t. II, p. 537), immédiatement avant de conclure et de trouver des remèdes : il faut, selon lui, fermer les cabarets et ouvrir les écoles. (*Ibid.*)

sens inverse, une œuvre qui poussera son lectorat à avoir une progéniture nombreuse. Henri Mitterrand a raison d'écrire :

Il semble avec ces propos renier ou oublier ce qui a été une des meilleures parts de son œuvre passée : ses batailles contre les dogmes proudhoniens de l'art social et contre les censeurs de l'immoralité littéraire, sa défense de l'indépendance de l'écrivain à l'égard des raisons d'État, sa fierté provocante d'appartenir à l'âge de la « décadence », « où une sorte de sensibilité malade remplace la santé plantureuse des époques classiques »⁴²¹ [...] (2002a, p. 197)

Certes, le romancier est passé de romans se voulant strictement réalistes à des œuvres mélangeant roman à thèse et utopie, mais il est surprenant qu'il semble maintenant, de façon probablement exagérée, reconnaître à la littérature une influence directe sur le comportement du lectorat. Mitterrand souligne que Zola oublie ou feint d'oublier qu'il a fréquemment, lui aussi, mis en scène des éphèbes et des vierges (*Ibid.*, 197-198) ; pour ne nommer que celles-là, des personnages connotés positivement comme Désirée Mouret⁴²² (*La Faute de l'abbé Mouret*) et Angélique (*Le Rêve*) n'ont pas d'enfant, pour des raisons très différentes, sans être condamnées par le texte, et rien, d'ailleurs, ne porte à croire qu'elles ont fait un nombre significatif d'émules parmi le public zolien. Il semble donc excessif d'accuser la littérature de fin de siècle de contribuer de façon significative au déclin démographique français.

Quoiqu'il en soit, il est frappant de remarquer que le dernier Zola semble largement adopter les thèses proudhoniennes qu'il ridiculisait dans sa vingtaine. Comme le note Sophie Guermès (2006, p. 86-87), il termine sa carrière en reprenant l'idéal qu'il présente dans son article de 1864 *Du progrès dans les sciences et dans la poésie* : « l'humanité en marche vers une cité idéale, cité de justice et de liberté. » (*Chroniques et critiques [1863-1864]*, t. I, p. 369) Il célèbre désormais l'art anonyme mis au service de la collectivité. Par exemple, dans l'article « L'élite et la politique » (*La Figaro*, 9 mai 1896), il change son discours sur une forme d'art qu'il avait dévalorisée dans *Mes Haines* : « En art même, l'homme de génie n'est pas absolument nécessaire, il y a eu des foules de génie, notre peuple du Moyen Âge, auquel nous devons les

⁴²¹ Dans la même veine, Claire White note que le Zola de *Travail* promeut des idéaux qu'il a critiqués dans *Mes haines* 45 ans plus tôt : art collectif et idéalisé, cité idéale qui aplatit les différences, etc. (2014, p. 188-190)

⁴²² Celle-ci est certes une simple d'esprit, mais elle est décrite positivement par Zola. Elle est « trop forte, trop saine » (*La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1233) aux yeux de son frère Serge. Selon le docteur Pascal, elle est une « brave créature » (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 961), « innocente et saine comme une jeune bête heureuse » (*Ibid.*, 1011), « une belle fille heureuse » (*Ibid.*, 1019) Son bonheur parfait la rend pratiquement unique au sein des Rougon-Macquart.

cathédrales gothiques. » (*Nouvelle campagne*, t. 17, p. 426) Dans le roman utopique *Travail*, le talent des artistes, dont aucun n'est nommé, est uniquement employé à des fins utilitaires : l'embellissement de la cité idéale édifiée par Luc Froment.

Et, de ses gros doigts d'ouvrier génial, la beauté s'était épanouie, un art admirable, venant du peuple et retournant au peuple, toute la force et toute la grâce populaires primitives. [...] Et la pléiade d'artistes qu'il avait faits à son image, parmi les générations nouvelles, produisait maintenant avec une extraordinaire abondance, mettait de l'art et de la beauté jusque dans les pots dont les ménagères se servaient pour leurs conserves et leurs confitures. (t. 19, p. 321)

L'artiste est devenu « l'interprète du goût général » (*Mes Haines*, t. I, p. 734) auquel Zola reprochait à Proudhon de le réduire.

On peut formuler des hypothèses quant aux raisons de ces évolutions successives. Il semble clair que la position extrême du jeune Zola est intenable car incompatible avec son tempérament, sa personnalité et ses opinions. Comment peut-il conserver le point de vue pratiquement « parnassien, voire symboliste »⁴²³ dont il se réclame en début de parcours, alors qu'il a des convictions politiques profondes qu'il ressent le besoin d'exprimer, besoin que ses chroniques ne semblent manifestement pas suffire à combler, et qu'il voue une haine implacable au régime politique en place depuis son enfance ? Certes, il revendique dans *Les Rougon-Macquart* une posture de stricte impartialité et de neutralité scientifique, continue de défendre l'individualité et l'indépendance de l'artiste, et se garde bien, pendant longtemps, d'intervenir directement dans le débat public, mais il a déjà renoncé à faire de « l'art pour l'art » puisqu'il donne délibérément à ses romans une portée sociale et une fonction didactique : montrer à son lectorat la société impériale sous toutes ses facettes.

De possibles explications de la dernière évolution de Zola sont sans doute à chercher dans une déclaration que nous avons citée au chapitre III. Dans une lettre du 29 novembre 1899 à propos de *Fécondité*, le romancier évoque son passage à une nouvelle forme d'écriture : « Tout cela est bien utopique, mais que voulez-vous ? Voici quarante ans que je dissèque, il faut bien

⁴²³ Marcel Girard utilise l'expression pour parler du Zola de 1873-1875 parce que « sa dominante, pendant cette période, c'est bien de regarder la société comme elle va, sans espoir ni prétention de rien y changer. » (1955, p. 515) Nous considérons que l'expression est abusive pour parler du romancier à cette époque, car les œuvres qu'il fait paraître alors, rappelons-le, ont un contenu social et politique significatif absent des œuvres parnassiennes et symbolistes : *Le Ventre de Paris* satirise l'appui intéressé des petits bourgeois à l'Empire, *La Conquête de Plassans* dénonce l'influence politique de l'Église. En revanche, il ne semble pas exagéré de qualifier ainsi la posture provocante qu'il adopte à l'époque de *Mes Haines*, mais qui évolue rapidement.

permettre à mes vieux jours de rêver un peu. » (*Correspondance*, t. X, p. 101) La volonté d'adopter un ton plus optimiste, d'imaginer un avenir meilleur en cette fin de siècle marquée par les crises existentielles successives que traverse la République française, ce qui implique de prendre position de façon plus explicite, de proposer des solutions, de tracer la voie, est évidente. On peut également déceler dans la phrase de Zola un sentiment d'avoir fait le tour, d'avoir tiré tout ce qu'il pouvait tirer du naturalisme *stricto sensu* qui se contente d'étudier, d'analyser et de diagnostiquer. En effet, que lui reste-t-il ? Dans *Les Rougon-Macquart*, qui, nous l'avons vu, ne sont pas seulement un portrait du Second Empire mais aussi de la Troisième République, il a étudié la société française de fond en comble, s'est penché sur à peu près toutes les couches sociales (monde ouvrier, monde paysan, haute société, grande, moyenne et petite bourgeoisies, sans oublier le « monde à part » qu'il a défini au début de la préparation du cycle : putains, meurtriers, prêtres, artistes) et tous les secteurs d'économie (agriculture, finance, petit commerce, grands magasins, grande industrie). Le cycle suivant, celui des *Trois Villes*, reste pleinement ancré dans la réalité contemporaine : popularité du pèlerinage de la grotte auprès des malades convaincus du pouvoir de guérison de ses eaux, signe de l'étonnante vitalité de la foi, du mysticisme et de la superstition en ce XIX^e siècle de progrès scientifique fulgurant (*Lourdes*) ; politique du pape Léon XIII, qui semble s'ouvrir au catholicisme social (*Rome*) ; scandale de Panama et attentats anarchistes (*Paris*). En dehors de l'adoption d'un art purement formel et esthétique, option peu compatible avec sa personnalité, il semble donc que la seule voie que Zola n'a pas encore empruntée est celle de l'ouverture vers un avenir idéalisé. Cependant, il faut rappeler que même les *Quatre Évangiles* ne commencent pas dans ce futur idyllique et lointain, prenant plutôt comme point de départ la France contemporaine et ses crises, ses débats de société souvent déchirants.

Conclusion

On le voit, malgré plusieurs éléments qui restent stables tout au long de sa vie, les discours, idées et imaginaires de Zola ont souvent eu tendance à évoluer, générant des tensions, des contradictions, voire dans certains cas des apories. L'évaluation des discours républicains des personnages est souvent complexe. Il y en a que Zola ne peut endosser pleinement ou qu'il critique mais qu'il ne dévalorise pas complètement, et qu'il lui arrive même parfois de (re)produire, de reprendre à son compte. On remarque dans certains cas des similitudes étonnantes entre des discours rejetés, sinon ridiculisés, et ceux qui sont approuvés. Les tensions et contradictions idéologiques sont nombreuses au sein de l'œuvre zolienne. Le socialisme vers

lequel le romancier se tourne de plus en plus à partir des années 1890 vient heurter des croyances qui sont siennes depuis longtemps, notamment le darwinisme social et le libéralisme économique, ce qui a tendance à produire une nouvelle philosophie syncrétique, l'ancien, malgré les apparences, cédant difficilement la place au nouveau. De façon encore plus fondamentalement problématique, le chef de file du naturalisme est si enclin à glorifier des systèmes fondés par des individus d'élite omnipotents, reniant par exemple son discours sur le mouvement démocratique et l'avènement des masses populaires, qu'on peut se demander s'il ne rejette pas, en fin de compte, la démocratie et le cadre républicain. Nous avons montré que ce n'est pas le cas, mais le seul fait qu'on puisse se poser la question est troublant. Nous avons souligné une contradiction fondamentale et irrésolue, celle qui fait de la cité idéale (telle que dépeinte dans *Travail*) une société sans presse ni littérature et réduit l'art à une dimension purement utilitaire d'embellissement de la cité (ce qui fait écho à la façon dont le dernier Zola envisage le rôle social de l'art), alors que son auteur a toujours souligné les liens étroits entre littérature et politique et accordé une grande importance à la liberté artistique, à l'art comme agent perturbateur qui remet en question les normes de bienséance sociale, morale et esthétique.

CONCLUSION

Cette thèse a permis de mesurer la complexité de la question des visages de la République dans l'œuvre de Zola. Il n'existe pas chez cet auteur un visage unifié de la République, mais une multitude de visages en fonction du genre et du moment de l'écriture. On peut déceler une tension entre fiction et critique, et les vues du romancier évoluent de façon significative à plusieurs égards tout au long de sa vie. Cela ne signifie cependant pas, nous l'avons vu, qu'il soit impossible de déceler des vérités générales, des continuités, des constantes.

Dans un premier temps, nous avons étudié en détail les liens de Zola avec son époque et plus généralement avec la France postrévolutionnaire en nous plaçant sur un plan historique et biographique. La Révolution française, à ses yeux, est surtout notable pour ses conséquences sociales : abaissement, voire disparition des hiérarchies ; avènement de toutes les classes ; bousculade des appétits et des ambitions. Elle a donc déclenché une dynamique de lutte effrénée et brutale pour le pouvoir, l'argent et les honneurs constamment mise en scène dans *Les Rougon-Macquart* ; en ce sens, 1789 irrigue tout l'imaginaire romanesque zolien. L'autre jalon historique crucial pour Zola, c'est la révolution de 1848, pendant laquelle il est encore un enfant ; cette date, qui demeure toujours présente dans son esprit et sous sa plume, est indissociable de l'échec : la Deuxième République n'a pas réussi à s'implanter parce que le peuple français demeurait trop monarchiste dans sa mentalité, certes, mais aussi parce que, du moins selon Zola, son personnel politique, romantique, idéaliste et naïf, ne s'est fondé sur aucun savoir concret, a tenté de diriger un pays dont il ignorait tout. Enfin, nous nous sommes intéressés aux jugements, généralement négatifs, portés par Zola sur la Troisième République. Nous avons particulièrement souligné l'influence durable sur son imaginaire politique et littéraire de la Commune de Paris, qu'il appuie avant de la dénoncer avec une violence parfois étonnante lorsqu'elle se radicalise.

Nous avons choisi d'aborder la République principalement par le prisme des personnages parce que ceux-ci nous semblaient offrir la plus grande complexité et la plus grande densité de représentations, évoquer la République du plus grand nombre de façons différentes : explicitement, par leurs opinions politiques ouvertement affichées ; implicitement, par leur façon de vivre qui correspond à des idéaux politiques zoliens ou, au contraire, va à l'encontre de ces idéaux, ce qui en fait des repoussoirs utiles pour définir par la négative le bon républicain

tel que conçu par le romancier ; ou encore allégoriquement. Nous avons vu que plusieurs des individus fictifs qui portent les valeurs prônées par le romancier n'ont à prime abord rien de républicain, étant apolitiques ou fortement liés au Second Empire ; nous avons cependant montré qu'ils avaient leur place dans cette étude parce qu'ils livrent, en dépit des apparences, un important discours républicain. Chez Zola, les personnages connotés positivement pour leur façon de vivre peuvent pointer vers la République par leur désir de contribuer au bien-être collectif (le docteur Pascal, Denise Baudu), par leur recherche de la liberté, par leur volonté d'affranchissement des déterminismes de classe et/ou de genre pesant sur eux (les républicains romantiques Silvère, Florent et Étienne ; les ouvriers paresseux rêvant d'être bourgeois Antoine Macquart et Auguste Lantier ; Denise, encore ; Renée Béraud du Châtel), par leur puissance créatrice (Octave Mouret, Aristide Saccard), ou encore par leur existence régulière au jour le jour bien rangée et vertueuse qui incarne ce que nous avons appelé la République quotidienne (Jean Macquart, les ouvriers Gervaise Macquart, Coupeau et Goujet). Cette focalisation nous a également permis d'aborder d'autres enjeux politiques cruciaux, notamment la condition féminine, à laquelle il est très difficile de se soustraire entièrement dans la société patriarcale du XIX^e siècle, et le rôle des femmes dans l'édification de la cité idéale.

Notre analyse a également accordé une place considérable aux discours et à leur analyse. Nous avons montré que *Les Rougon-Macquart* recèlent une abondance de discours sur la République, et surtout de discours connotés négativement. Plusieurs d'entre eux sont entièrement décrédibilisés par Zola : la République comme « ère d'heureuse fainéantise » pour les mauvais ouvriers, comme panacée immédiate pour les républicains romantiques, comme déferlement anarchique de violence pour les défenseurs du *statu quo* impérial. D'autres discours, s'ils ne sont pas endossés par Zola, ne sont pas non plus simplement rejetés. Les femmes du peuple comme Lisa Quenu (née Macquart) et la Maheude parlent d'expérience quand elles affirment que République rime avec misère populaire. Le romancier ridiculise le propos bourgeois qui fait de l'inégalité des conditions l'ordre naturel des choses, mais nous avons vu qu'il a tendance à se faire l'écho de cette vision du monde, notamment par sa tendance à naturaliser le concept de classe sociale, qui peut faire apparaître le partage injuste entre bourgeois et ouvriers un fait de nature. Nous avons vu, enfin, qu'il est nettement plus difficile de déceler un discours républicain positif, pleinement endossé par l'instance narrative ; nous nous sommes contentés de faire la liste des valeurs républicaines mises en scène dans les romans, valeurs sur lesquelles nous reviendrons sous peu.

Nous avons souligné d'importants paradoxes dans la pensée politique de Zola. Ce dernier est un républicain qui, avant la toute fin de sa vie du moins, ne semble pas croire au pouvoir de la politique de changer les choses pour le mieux. Il est aussi un républicain dont la cité idéale telle que prônée dans *Travail*, si elle se veut idyllique, n'est absolument pas démocratique, n'ayant ni presse ni institutions politiques indépendantes, dirigée par un chef charismatique, qui concentre tous les pouvoirs, et dont la bonhomie et la bienveillance ne peuvent masquer l'autoritarisme. Une autre tension réside dans la façon dont sont perçues et dépeintes les classes populaires. Zola, nous l'avons vu, s'efforce, notamment par des romans comme *L'Assommoir* (qui, rappelons-le, bouleverse tous les codes en faisant d'une ouvrière, avec sa vision du monde, ses valeurs, ses difficultés et son langage, soit-il fidèle à la réalité ou non, un sujet à part entière de la littérature) et *Germinal*, à montrer sa sympathie à l'endroit du peuple, son désir de le voir enfin heureux, traité justement, mais il reste largement prisonnier de ses préjugés de classe au point d'être incapable de l'imaginer prenant en main son propre destin, même dans le futur utopique des *Quatre Évangiles* où surviennent par ailleurs des changements qui semblent nettement moins réalistes (la fin des guerres et des conflits interpersonnels, par exemple) : Luc Froment, faut-il le rappeler, est bourgeois. En faisant réaliser les cités idéales des *Évangiles* par des hommes providentiels, figures dont il niait catégoriquement l'utilité dans ses jeunes années, Zola revient sur une évolution graduelle s'étant opérée tout au long de sa carrière, soit l'attribution d'un rôle de plus important à la masse comme moteur de l'évolution historique.

Il vaut la peine de rappeler à quel point l'évolution du point de vue zolien sur le lien entre art et société est étonnante. En fin de carrière, il adopte un point de vue qu'il a ridiculisé pendant longtemps, prônant un art anonyme mis au service de la collectivité, réduit à sa seule fonction sociale : dans *Travail*, par exemple, les artistes n'ont d'autre tâche que d'embellir la cité idéale. Désormais, le chef de file du naturalisme attribue également à l'art et à la littérature une influence directe sur le public : il tient le décadentisme et le symbolisme, avec leurs fréquentes représentations de femmes insexuées, de vierges, d'éphèbes androgynes, en partie responsables du déclin démographique français ; son roman *Fécondité* se veut une lutte en sens inverse. Nous avons souligné le risque de cette conception. La réduction de l'art à un rôle purement social et utilitaire nous semble signaler son arrêt de mort, du moins en tant que forme d'expression libre et personnelle : une œuvre ne risque-t-elle pas d'être rejetée si elle ne se conforme pas aux canons de son milieu et de son temps, menant à une forme de censure, voire d'autocensure, et donc à la fin de l'évolution artistique, de la créativité, de l'affirmation d'une individualité forte

à travers la création (rappelons que, pour le jeune, Zola l'art est « la libre expression d'un cœur et d'une intelligence [...] d'autant plus grand qu'il est plus personnel » [*Mes Haines*, t. 1, p. 733], point de vue qui sera longtemps le sien), de l'innovation, de la remise en question des codes, en un mot au monopole d'un art assuré de plaire et donc convenu, banal, stéréotypé ?

Sans surprise, la pensée politique du romancier évolue sensiblement sur certaines questions lors de sa longue carrière. Le dernier Zola achève un parcours intellectuel entamé depuis des années déjà en proclamant son adhésion au socialisme. Il semble aussi rejeter entièrement le darwinisme social qui irrigue depuis le début des *Rougon-Macquart* l'idéologie et l'imaginaire de ses romans : le ton et la perspective pessimistes s'atténuent graduellement pour faire place à un discours optimiste, confiant en l'avenir, et carrément utopiste dans le dernier cycle romanesque ; la coopération durable menant au progrès social devient une possibilité et une réalité ; la guerre, encore célébrée pour ses vertus purificatrices dans *La Débâcle* en 1892, est rejetée au profit d'une vision internationaliste. Mais le darwinisme, malgré tout, continue d'imprégner la production littéraire de Zola sur le plan de l'idéologie et encore plus sur celui de l'imaginaire. Pour ne citer que cet exemple, rappelons que *Les Quatre Évangiles*, comme *Les Rougon-Macquart*, mettent en scène la lutte pour la vie remportée par les plus aptes et faisant de nombreuses victimes dont certaines ont commis ce qui ne peut être considéré comme un crime que dans le contexte d'un roman à thèse : pensons, dans *Fécondité*, aux personnages qui choisissent de ne pas avoir d'enfants ou même de n'en avoir qu'un, et qui sont cruellement punis en conséquence.

Ces ruptures et tensions ne doivent pas faire perdre de vue les constantes sur le plan idéologique et imaginaire, les points sur lesquels existe une continuité, une harmonie entre tous les Zola, du jeune apprenti écrivain des années 1860 à l'homme de lettres aguerri du tournant du XX^e siècle en passant par le naturaliste doctrinaire de 1880, du romancier au chroniqueur, journaliste, critique et théoricien. Un premier exemple évident est la dénonciation et le rejet de la joute politique. La politique, répète inlassablement Zola, même si, comme nous l'avons vu, il modère quelque peu et temporairement son propos au milieu des années 1890, est inutile et même nuisible parce qu'elle ne change rien : le passage de l'Empire à la République apparaît comme un simple changement d'étiquette, le remplacement d'un personnel politique par un autre. La corruption et les trafics louches, la médiocrité des hommes au pouvoir, la lutte sans fin des ambitions, la censure, les inégalités socioéconomiques, etc., demeurent. On a souligné que le

romancier se concentre sur le négatif, passant sous silence les réalisations importantes de la Troisième République, au premier chef la liberté de réunion (loi du 30 juin 1881), la liberté de la presse (loi du 29 juillet 1881) et les importantes lois Jules Ferry sur l'école primaire (loi du 16 juin 1881 : école gratuite ; loi du 28 mars 1882 : instruction primaire obligatoire et laïque de 6 à 13 ans). Même lorsqu'il ne pratique plus le journalisme (ce qui est le cas, hormis quelques retours épisodiques, à partir de 1881), il continue, via son œuvre romanesque, de broser un portrait très sombre du monde politique : plus de vingt ans après *Son Excellence Eugène Rougon*, le chef de file du naturalisme affirme dans *Paris* (1898), texte notamment inspiré par le scandale de Panama, que, d'un régime à l'autre, rien n'a changé dans la façon dont les affaires publiques sont conduites. Et, rappelons-le, il ne met jamais en scène un gouvernement qui contribue de façon significative au bien collectif ; au contraire, l'utopie « socialiste » qu'il propose dans *Travail* (1901), inspiré par la pensée anarchiste, voit la disparition totale de l'État, rendu désormais tout à fait caduc. Il ne faudrait cependant pas forcer le trait, car même ici une certaine évolution se fait sentir en fin de parcours : malgré tout ce que nous venons de souligner, l'intervention de Zola dans l'affaire Dreyfus témoigne implicitement d'une conviction qu'il est parfois nécessaire de lutter au sein des institutions humaines au nom de grands idéaux (ici, la vérité et la justice), qu'il ne suffit pas toujours, contrairement à ce qu'il a très longtemps affirmé, de laisser l'évolution des sociétés suivre son cours naturel. La lutte de l'instituteur Marc Froment pour protéger l'école républicaine laïque contre l'influence du cléricalisme (*Vérité*) peut elle aussi être lue comme une manifestation de sa prise de conscience tardive de l'impact que peut avoir la politique sur le mouvement et le destin d'un peuple. Cela dit, cette perspective ne suffit pas, loin de là, pour supplanter totalement ce qui a pendant des décennies été une constante de la pensée de Zola.

Une autre constante fondamentale est que la République zolienne ne s'incarne pas, du moins jusqu'à *Travail* (œuvre qui entre en tension avec la suivante, *Vérité*, où, comme nous venons de le souligner, le protagoniste s'acharne à défendre une institution typiquement républicaine), dans une forme politique précise. Elle est avant tout une aspiration à un monde plus juste et plus libre, et une série de valeurs positives capables d'amener le progrès : travail régulier, vérité et justice, liberté, puissance (génitrice et créatrice), fécondité, science, etc. Ces valeurs sont souvent portées par des personnages romanesques, ce qui contribue à expliquer que nous ayons accordé une place de choix à l'analyse narratologique dans cette thèse. Cette primauté accordée aux valeurs explique en grande partie les tensions, voire les contradictions idéologiques d'un

roman à l'autre. Octave Mouret, dans *Au Bonheur des Dames*, et Aristide Saccard, dans *L'Argent*, ne sont-ils pas des exploiters similaires à ceux que *Germinal* dénonce ? Zola a voulu y célébrer les hommes d'imagination et d'énergie qui fondent d'immenses entreprises modernes et donc à ses yeux sources de progrès ; il semble qu'il n'ait jamais décelé l'incohérence idéologique avec ses autres ouvrages. Malgré les liens qui unissent les vingt *Rougon-Macquart*, chaque roman propose sa propre conclusion philosophique, au risque de contredire ce qui est venu avant ou d'être subséquent contredit. Le point de vue adopté a une influence décisive : dans *Au Bonheur des Dames* (même si Denise est là pour défendre le personnel souffrant) et *L'Argent*, c'est celui du patron, ce qui permet de voir les choses autrement que dans *Germinal*, d'étudier la question du travail du point de vue opposé. Le chef de file du naturalisme, dont nous avons souligné l'anti-intellectualisme et la méfiance envers les grandes constructions théoriques, n'est pas principalement intéressant en tant que penseur politique, mais en tant qu'artiste développant des imaginaires et des discours politiques.

Nous pensons avoir déjà justifié la pertinence d'une recherche axée sur la question du personnage. Si nous avons choisi les *Rougon-Macquart* comme principal objet d'étude, c'est d'abord pour l'originalité méthodologique que cela permettait : lire des romans censés raconter le Second Empire comme des œuvres républicaines livrant sans cesse un discours sur la République. Ensuite, ce cycle semblait offrir la plus grande complexité. Les deux suivants, et surtout celui des *Quatre Évangiles*, sont nettement plus simples : Zola y représente souvent une République idéale, vidée de ses paradoxes ; chaque roman devient une lutte manichéenne entre principe bon et principe mauvais, ce qui ne laisse subsister pratiquement aucune zone grise morale, même lorsque l'action des héros est critiquable ; les personnages deviennent de moins en moins complexes au point d'incarner soit une force du bien soit une force du mal, même lorsqu'ils ne sont pas mal intentionnés ou délibérément méchants. Si nous n'avons pas accordé une grande place aux romans zoliens de jeunesse, c'est parce que *La Confession de Claude* (1865), *Thérèse Raquin* (1867) et *Madeleine Férat* (1868) sont des drames intimes ayant peu à dire sur notre sujet ; c'est parce que, bien que *Les Mystères de Marseille* (1867) mettent en scène des visages de la République (les frères Philippe et Marius Cayol, l'aristocrate M. de Girousse), cette œuvre de commande nous semble relativement peu intéressante pour notre propos tant elle est simple, voire simpliste dans le système d'oppositions qu'elle met en place, et tant elle reprend à chaque égard (personnages, péripéties, situations, etc.) les clichés et stéréotypes du roman-feuilleton : on aura noté que le titre fait écho aux *Mystères de Paris* (1842-

1843) d'Eugène Sue. L'étude approfondie des contes zoliens n'a jamais été sérieusement envisagée : d'abord, la brièveté des récits n'offre que peu d'emprise sur une question aussi large et difficile que la République ; surtout, aucun de ces récits n'a offert une piste de lecture différente de celles présentées et développées dans les romans.

Nous pensons donc qu'il est possible de poursuivre dans la voie tracée par cette étude, notamment en adoptant de nouveaux points de vue et sujets (approfondir l'étude des espaces républicains dans les romans zoliens, pour s'en tenir à cet exemple) et en croisant de façon encore plus systématique l'ensemble de la production de l'écrivain. Nous estimons ainsi avoir quelque peu défriché le terrain, ouvert des perspectives d'avenir intéressantes.

Émile Zola demeure une figure pleinement pertinente et digne d'intérêt de nos jours, et pas seulement pour la qualité littéraire de ses romans. Sans surprise, plusieurs de ses opinions sont aujourd'hui complètement dépassées ; pensons notamment à ses vues sur le colonialisme et la mission civilisatrice française, évidentes dans des romans comme *L'Argent* et *Fécondité*, ou à la vision du couple et aux thèses natalistes qu'il présente, encore une fois, dans *Fécondité*. Sa croyance en le progrès scientifique comme panacée qui mènera inévitablement, un jour, au bonheur collectif, influencée par le positivisme de son époque et de son milieu, paraît démesurément optimiste, pour ne pas dire naïve. Il ne semble pas voir que la science peut produire non seulement des remèdes aux maladies, des nouveaux moyens de transport plus rapides, des machines rendant le travail plus facile et productif, de l'énergie plus aisément et efficacement produite et emmagasinée, des appareils domestiques facilitant la vie quotidienne, etc., mais aussi de puissants outils de destruction. Sa sous-estimation de l'importance des enjeux politiques l'amène à négliger un point important : si les outils technologiques demeurent aux mains des seuls possédants, on voit difficilement comment les laissés-pour-compte tireront bénéfice des grandes avancées scientifiques ; ceux-ci doivent lutter politiquement pour empêcher que les nantis ne monopolisent ces avancées pour leur bénéfice exclusif.

Cela n'empêche pas que Zola demeure important politiquement par sa ferme adhésion à certains principes républicains et démocratiques fondamentaux, dont les plus importants sont ceux, indissociables, de la vérité et de la justice. Que de crimes, depuis sa mort, ont été commis au nom du principe spécieux de la raison d'État : de parfaits innocents attaqués, persécutés, condamnés et tués en masse pour protéger ou consolider un pouvoir politique autoritaire en faisant taire, voire en éliminant ses adversaires ; des grands coupables pardonnés par *realpolitik*

(l'ennemi d'hier dont on cherche à faire oublier les crimes parce qu'il est l'allié d'aujourd'hui). N'est-ce pas tout le sens de l'intervention de Zola dans l'affaire Dreyfus qui, comme nous l'avons vu, est l'aboutissement logique de sa carrière tant il y défend un point de vue qui a toujours été le sien ? Ce qu'il montre, c'est qu'un seul individu qu'on continue de traiter en coupable alors qu'on le sait innocent, alors qu'on connaît l'identité du vrai malfaiteur, parce qu'on veut protéger le prestige de l'institution responsable, qui serait mis à mal par l'aveu de l'erreur, représente déjà un pas vers l'autoritarisme, et potentiellement le totalitarisme. Car, si on poursuit dans cette voie, il y aura certainement d'autres Dreyfus ; la société a accepté d'entrer dans une logique chauviniste voulant que la vérité n'importe pas, qu'elle ne soit pas un critère fondamental, sinon *le* critère, guidant et contraignant les décideurs, qu'on doive défendre notre pays à tout prix, qu'il agisse bien ou mal⁴²⁴. En notre époque de mensonge et de désinformation, où la démocratie est souvent mal menée et malmenée, nous serions bien avisés d'écouter les avertissements de Zola, de le lire comme un phare, une boussole face à nos problèmes actuels.

⁴²⁴ Cette mentalité est résumée et critiquée à travers la phrase « *My country, right or wrong* ».

BIBLIOGRAPHIE

1) Corpus

Suwala, Halina. « Les conférences de la rue de la Paix », *Les Cahiers naturalistes*, n° 37, 1969, p. 1-19 ; n° 38, 1969, p. 128-145.

Zola, Émile. *La République en marche. Chroniques parlementaires, 13 février 1871-1^{er} mai 1872*⁴²⁵ (2 tomes), Jacques Kayser, éd., Paris, Fasquelle, 1956.

Zola, Émile. *Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire* (5 tomes), Armand Lanoux et Henri Mitterand, éd., Paris, Gallimard, 1960-1967 (Coll. « Bibliothèque de la Pléiade »).

Zola, Émile. *Œuvres complètes* (15 tomes), Henri Mitterand, éd., Paris, Cercle du livre précieux, 1966-1969.

Zola, Émile. *Correspondance* (11 tomes), Bard H. Bakker, éd., Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal / Paris, Éditions du CNRS, 1978-2010.

Zola, Émile. *Le Docteur Pascal*, Henri Mitterand, éd., Paris, Gallimard, 1993 (Coll. « Folio classique »).

Zola, Émile. *L'Assommoir*, Jacques Dubois, éd., Paris, Le Livre de Poche, 1996 (Coll. « Classiques »).

Zola, Émile. *L'Argent*, Philippe Hamon et Marie-France Azéma, éd., Paris, Le Livre de Poche, 1998 (Coll. « Classiques »).

Zola, Émile. *Germinal*, Colette Becker, éd., Paris, Le Livre de Poche, 2000 (Coll. « Classiques »).

Zola, Émile. *Les manuscrits et les dessins de Zola*, Olivier Lumbroso et Henri Mitterand, éd., Paris, Textuel, 2002.

Zola, Émile. *Œuvres complètes* (21 tomes), Henri Mitterand, éd., Paris, Nouveau Monde, 2002-2010.

Zola, Émile. *La Fabrique des Rougon-Macquart. Édition des dossiers préparatoires*, Colette Becker, dir., Paris, Honoré Champion, 2003- (Coll. « Textes de Littérature Moderne et Contemporaine »).

Zola, Émile. *Zola journaliste. Articles et chroniques*, Adeline Wrona, éd., Paris, Flammarion, 2011.

⁴²⁵ Le tome II présente les chroniques parlementaires rédigées du 19 septembre 1871 au 1^{er} mai 1872, mais indique de façon erronée qu'il couvre la période s'étendant du 13 février au 16 septembre 1871, ce qui est plutôt la période couverte par le premier tome.

Zola, Émile. *Œuvres complètes*, Didier Alexandre, Philippe Hamon, Alain Pagès, Paolo Tortonese, éd., Paris, Classiques Garnier, 2012- (Coll. « Bibliothèque du XIX^e siècle »).

2) Ouvrages et articles sur Émile Zola

2.1) Ouvrages généraux

Becker, Colette. « Émile Zola : 1862-1867. Élaboration d'une esthétique "moderne" », *Romantisme*, n° 21-22, 1978/3-4, p. 117-123.

Becker, Colette. *Les apprentissages de Zola du poète romantique au romancier naturaliste 1840-1867*, Paris, Presses universitaires de France, 1993 (Coll. « Écrivains »).

de Lattre, Alain. *Le réalisme selon Zola. Archéologie d'une intelligence*, Paris, Presses universitaires de France, 1975 (Coll. « Littératures modernes »).

Lumbroso, Olivier. *Zola autodidacte. Genèse des œuvres et apprentissage de l'écrivain en régime naturaliste*, Paris, Droz, 2013.

Mitterand, Henri. *Zola, Tome I. Sous le regard d'Olympia 1840-1871*, Paris, Fayard, 1999 (Coll. « Histoire »).

Mitterand, Henri. *Zola, Tome II. L'homme de Germinal 1871-1893*, Paris, Fayard, 2001 (Coll. « Histoire »).

Mitterand, Henri. *Zola, Tome III. L'honneur 1893-1902*, Paris, Fayard, 2002a (Coll. « Histoire »).

Mitterand, Henri. *Zola, la mort du père*, Paris, Imago, 2021 (Coll. « Essais Littéraires »).

2.2) Zola et la politique

Baguley, David. « L'anti-intellectualisme de Zola », *Les Cahiers naturalistes*, n° 42, 1971, p. 119-129.

Becker, Colette. « Républicain sous l'Empire », *Les Cahiers naturalistes*, n° 54, 1980, p. 7-16.

Cogny, Pierre. « Zola républicain », dans Jacques Viard, dir., *L'Esprit républicain : Colloque d'Orléans, 4 et 5 septembre 1970*, Paris, Klincksieck, 1972, p. 353-358.

Cogny, Pierre. « Le discours de Zola sur la Commune : étude d'un problème de réception », *Les Cahiers naturalistes*, n° 54, 1980, p. 17-24.

Colin, René-Pierre. *Zola, renégats et alliés. La République naturaliste*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1988 (Coll. « Littérature et idéologies »).

Gaillard, Jeanne. « Zola et l'Ordre moral », *Les Cahiers naturalistes*, n° 54, 1980, p. 25-32.

Girard, Marcel. « Positions politiques d'Émile Zola jusqu'à l'affaire Dreyfus », *Revue française de science politique*, vol. 5, n° 3, 1955, p. 503-528.

McNeil Arteau, Guillaume. « Zola politique : parlementarisme, représentation, médiation », *Romantisme*, n° 171, 2016/1, p. 129-144.

Mitterand, Henri. « Zola devant la Commune », *Les Lettres françaises*, n° 732, 3-9 juillet 1958, p. 1, 5.

Mitterand, Henri. « La parole et l'histoire : *J'Accuse* », dans *Zola. L'histoire et la fiction*, Paris, Presses universitaires de France, 1990, p. 239-249.

Mitterand, Henri. « Zola et l'internationalisme : un dernier rêve ? », dans Auguste Dezalay, dir., *Zola sans frontière*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1996, p. 11-22.

Mitterand, Henri. « Face aux pouvoirs », dans *Zola, tel qu'en lui-même*, Paris, Presses universitaires de France, 2009, p. 155-170.

Mollier, Jean-Yves. « Zola et la politique », *Les Cahiers naturalistes*, n° 71, 1997, p. 339-347.

Pagès, Alain. *Émile Zola, un intellectuel dans l'affaire Dreyfus. Histoire de J'accuse*, Paris, Séguier, 1991.

Ripoll, Roger. « Zola et les Communards », *Europe*, vol. 46, n° 468-469, avril-mai 1968, p. 16-26.

Scharf, Fabian. *Émile Zola : De l'utopisme à l'utopie (1898-1903)*, Paris, Honoré Champion, 2011 (Coll. « Romantisme et Modernités »).

Seillan, Jean-Marie. « Colonialisme et natalisme : Zola au Soudan », dans *Aux sources du roman colonial (1863-1914). L'Afrique à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Karthala, 2006 (Coll. « Lettres du Sud »), p. 357-378.

Suwala, Halina. « Fonction de la littérature et mission de l'écrivain selon Zola », *Les Cahiers naturalistes*, n° 54, 1980, p. 33-40.

2.3) Zola et l'histoire

Charle, Christophe. « Zola et l'Histoire », dans Michèle Sacquin, dir., *Zola et les historiens*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2004, p. 12-21.

Guermès, Sophie. *La Fable documentaire. Zola historien*, Paris, Honoré Champion, 2017 (Coll. « Romantisme et Modernités »).

Laville, Béatrice. « Les reflets de l'histoire selon Zola », dans Zbigniew Prychodniak et Gisèle Séginger, dir., *Fiction et histoire*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2012, p. 95-103.

2.4) Zola et l'économie

Becker, Colette. « Zola et l'argent », *Les Cahiers naturalistes*, n° 78, 2004, p. 27-40.

Bell, David F. *Models of Power. Politics and Economics in Zola's Rougon-Macquart*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1988.

Cnockaert, Véronique, « “L'économie du bonheur” dans *Au Bonheur des Dames* », dans Céline Grenaud-Tostain et Olivier Lumbroso, dir., *Naturalisme.- Vous avez dit naturalismeS ?*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2016, p. 155-166.

Gallois, William. *Zola : The History of Capitalism*, Oxford, Peter Lang, 2000 (Coll. « French Studies of the Eighteenth and Nineteenth Centuries »).

Mourad, François-Marie. « Zola, l'argent et la littérature... », *Les Cahiers naturalistes*, n° 92, 2018, p. 212-228.

Niess, Robert J. « Zola et le capitalisme : le darwinisme social », *Les Cahiers naturalistes*, n° 54, 1980, p. 54-67.

Reffait, Christophe. « Libéralisme et naturalisme : Remarques sur la pensée économique de Zola à partir de *Germinal* », *Romanic Review*, vol. 102, n° 3-4, mai-novembre 2011, p. 427-448.

Reffait, Christophe. *Les Lois de l'économie selon les romanciers du XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2020 (Coll. « Études romantiques et dix-neuviémistes »).

2.5) Zola et la religion

Guermès, Sophie. *La Religion de Zola. Naturalisme et déchristianisation*, Paris, Honoré Champion, 2006 (Coll. « Champion Classiques »).

Laville, Béatrice. « Zola et la laïcité », *Romantisme*, n° 162, 2013/4, p. 73-83.

2.6) Zola et le journalisme

Mitterand, Henri. *Zola journaliste de l'affaire Manet à l'affaire Dreyfus*, Paris, Armand Colin, 1962.

Mourad, François-Marie. *Zola critique littéraire*, Paris, Honoré Champion, 2003 (Coll. « Romantisme et Modernités »).

Mourad, François-Marie. « Zola critique littéraire, entre Sainte-Beuve et Taine », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, vol. 107, n° 1, janvier-mars 2007, p. 83-103.

Reverzy, Éléonore. « Zola et le journalisme entre “haine” et “banquisme” », *Romantisme*, n° 121, 2003a/3, p. 23-31.

Ripoll, Roger. « Littérature et politique dans les écrits de Zola (1879-1881) », *Les Cahiers naturalistes*, n° 54, 1980, p. 41-53.

Sabatier, Claude. « Les chroniques parisiennes et politiques de Zola (1865-1872), au confluent de l'histoire, du journalisme et de la littérature », *Carnets*, Deuxième série - 2, 2014, p. 118-138.

Saminadayar-Perrin, Corinne. « “Lettres de Bordeaux” : l’Histoire au jour le jour », *Les Cahiers naturalistes*, n° 83, 2009, p. 111-133.

Saminadayar-Perrin, Corinne. « Zola journaliste : politique, histoire, fiction », *Les Cahiers naturalistes*, n° 87, 2013, p. 5-28.

Wrona, Adeline. « Zola chroniqueur politique, ou les expériences du temps », *Les Cahiers naturalistes*, n° 87, 2013, p. 119-133.

3) Études littéraires

3.1) Études zoliennes

Anfray, Clélia. « Le livre et ses lecteurs dans *les Rougon-Macquart* : Ambiguïtés idéologiques d’Émile Zola », *Revue d’histoire littéraire de la France*, vol. 110, n° 1, janvier-mars 2010, p. 65-81.

Becker, Colette. *Émile Zola. Germinal*, Paris, Presses universitaires de France, 1984 (Coll. « Études littéraires »).

Belgrand, Anne. « Le couple Silvère-Miette dans *La Fortune des Rougon* », *Romantisme*, n° 62, 1988/4, p. 51-59.

Bertrand-Jennings, Chantal. « Le conquérant zolien : de l’arriviste au héros mythique », *Romantisme*, n° 23, 1979/1, p. 43-53.

Bertrand-Jennings, Chantal. *Espaces romanesques : Zola*, Sherbrooke Naaman, 1987.

Baguley, David. « Du récit polémique au discours utopique : l’Évangile républicain de Zola », *Les Cahiers naturalistes*, n° 54, 1980, p. 106-121.

Baguley, David. « Genèse d’un roman, genèse d’une série : à propos de *Au bonheur des dames* », dans Jean-Pierre Leduc-Adine, dir., *Zola, genèse de l’œuvre*, Paris, CNRS Éditions, 2002a, p. 187-197.

Baguley, David, « Le burlesque et la politique dans *La Fortune des Rougon* », dans Colette Becker, Anne-Simone Dufief et Jean-Louis Cabanès, dir., *Ironies et inventions naturalistes*, Université Paris X, 2002b, p. 53-62.

Bastin-Hélary, Fleur. *Zola et le roman viril*, Paris, Honoré Champion, 2007 (Coll. « Romantisme et Modernités »).

Charles, David. « *La Fortune des Rougon*, roman de la Commune », *Romantisme*, n° 131, 2006/1, p. 99-114.

Charles, David. « *La Fortune des Rougon* et l’insurrection de la Commune de Paris », dans Pierre Glaudes et Alain Pagès, dir., *Relire La Fortune des Rougon : hommage à David Baguley*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 285-298 (Coll. « Rencontres »).

Charles, David. *Émile Zola et la Commune de Paris. Aux origines des Rougon-Macquart*, Paris, Classiques Garnier, 2017.

Cnockaert, Véronique. *Émile Zola. Les inachevés. Une politique de l'adolescence*, Montréal, XYZ éditeur, 2003.

Cnockaert, Véronique. *Édition commentée d'Au Bonheur des Dames*, Paris, Gallimard, 2007 (Coll. « Foliothèque »).

Cnockaert, Véronique. « L'Empire au miroir. Renée Saccard ou la Vieille de la mi-carême », dans Véronique Cnockaert, Jean-Marie Privat et Marie Scarpa, dir., *L'ethnocritique de la littérature*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2011, p. 75-88.

Cnockaert, Véronique. « Politique du décolleté. Décolleté politique. *Les épaules de la marquise et La Curée de Zola* », dans Alain Montandon, dir., *Tissus et vêtements chez les écrivains aux XIX^e siècle. Sociopoétique du textile*, Paris, Honoré Champion, 2015a, p. 391-402 (Coll. « Romantisme et Modernités »).

Cnockaert, Véronique. « Silvère ou le corps déserté », dans Émilie Piton-Foucault et Henri Mitterand, dir., *Lectures de Zola. La Fortune des Rougon*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015b, p. 105-116.

Dubois, Jacques. *L'Assommoir de Zola : société, discours, idéologie*, Paris, Larousse, 1973.

Duchet, Claude. « Le trou des bouches noires – Parole, société, révolution dans *Germinal* », *Littérature*, n° 24, 1976, p. 11-39.

Ebguy, Jacques-David. « “Comprendre” le social. Portrait de *La Fortune des Rougon* en roman sociologique », *Romantisme*, n° 175, 2017/1, p. 59-70.

Glaudes, Pierre. « Le naturel et le social dans *La Fortune des Rougon* », dans Pierre Glaudes et Alain Pagès, dir., *Relire La Fortune des Rougon : hommage à David Baguley*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 219-256 (Coll. « Rencontres »).

Guedj, Aimé. « Les révolutionnaires de Zola », *Les Cahiers naturalistes*, n° 36, 1968, p. 123-137.

Guillemin, Henri. *Présentation des Rougon-Macquart*, Paris, Gallimard, 1964.

Hamon, Philippe. « Pour un statut sémiologique du personnage », *Littérature*, n° 6, mai 1972, p. 86-110.

Hamon, Philippe. *Le Personnel du roman. Le Système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, Paris, Geneviève Droz, 1983.

Jennings, Chantal. « Zola féministe », *Les Cahiers naturalistes*, n° 44, 1972, p. 172-188 ; n° 45, 1973, p. 1-22.

Jullien, Dominique. « Cendrillon au grand magasin. *Au Bonheur des Dames et Le Rêve* », *Les Cahiers naturalistes*, 1993, n° 67, p. 97-105.

Kaempfer, Jean. *Émile Zola. D'un naturalisme pervers*, Paris, Corti, 1989 (Coll. « Les Essais »).

Laville, Béatrice. « L'écriture de l'utopie », dans Gisèle Séginger, dir., *Zola à l'œuvre. Hommage à Auguste Dezalay*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2003, p. 233-244.

Laville, Béatrice. « Ces voix qui se sont tuées : Zola », dans Corinne Grenouillet et Éléonore Reverzy, dir., *Les voix du peuple dans la littérature des XIX^e et XX^e siècles : actes du colloque de Strasbourg, 12, 13 et 14 mai 2005*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2006, p. 125-134.

Leduc-Adine, Jean-Pierre. *Édition commentée de L'Assommoir*, Paris, Gallimard, 1997 (Coll. « Foliothèque »).

Lethbridge, Robert. « Reflections in the Margin : Politics in Zola's *L'Assommoir* », *Australian Journal of French Studies*, vol. 30, n° 72, 1993, p. 222-232.

Lethbridge, Robert. « Zola et la fiction du pouvoir : *Son Excellence Eugène Rougon* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 72, 1998, p. 291-304.

Lumbroso, Olivier. « “Système des masses et grands ensembles” : poétique des foules dans *Les Rougon-Macquart* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 86, 2012, p. 9-26.

Lumbroso, Olivier. *La Bête humaine : chaos et création*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2021 (coll. « Un auteur, une œuvre »).

Mbarga, Christian. « Adélaïde Fouque ou le pouvoir méconnu de tante Dide », *Les Cahiers naturalistes*, n° 74, 2000, p. 127-143.

Mitterand, Henri. « *Germinal* et les idéologies », *Les Cahiers naturalistes*, n° 42, 1971, p. 141-152.

Mitterand, Henri. *Le discours du roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1986 [1980].

Mitterand, Henri. « Modèles et contre-modèles. Naissance de l'ouvrier romanesque : *L'Assommoir* », dans *Le Regard et le signe*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, p. 209-229.

Mitterand, Henri. « “La vision rouge de la Révolution...” De *Germinal* à *Thermidor* », *Romantisme*, n. 82, 1993/4, p. 3-16.

Mitterand, Henri. *Zola et le naturalisme*, Paris, Presses universitaires de France, 2002b (Coll. « Que sais-je ? »).

Niel, Sébastien. *Zola et l'inconscient*, thèse de Ph.D., Paris 8, 2011.

Noiray, Jacques. « L'imaginaire politique dans *Paris* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 74, 2000, p. 203-221.

Noiray, Jacques. « “J’en suis et j’en enrage” : Zola romantique ? », *Revue d’Histoire littéraire de la France*, vol. 116, n° 1, janvier-mars 2016, p. 137-150.

Ouvrard, Pierre. *Zola et le prêtre*, Paris, Beauchesne, 1986.

Petrey, Sandy. « La République de *La Débâcle* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 54, 1980, p. 87-95.

Petrey, Sandy. *Realism and Revolution. Balzac, Stendhal, Zola and the Performances of History*, Ithaca, Cornell University Press, 1988.

Pierre-Gnassounou, Chantal. *Zola, les fortunes de la fiction*, Paris, Nathan, 1999 (Coll. « Le texte à l’œuvre »).

Pierre-Gnassounou, Chantal. « Fragments d’enfance : les temps perdus du roman zolien », dans Véronique Cnockaert, dir., *Émile Zola. Mémoire et sensations*, Montréal, XYZ éditeur, 2008, p. 99-116. (Coll. « Documents »).

Reverzy, Éléonore. « À l’exemple des Bonaparte : *La Fortune des Rougon* », dans Gisèle Séginger, dir., *Zola à l’œuvre. Hommage à Auguste Dezalay*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2003b, p. 109-119.

Reverzy, Éléonore. *La Chair de l’idée. Poétique de l’allégorie dans Les Rougon-Macquart*, Genève Droz, 2007.

Reverzy, Éléonore. *Édition commentée de Nana*, Paris, Gallimard, 2008 (Coll. « Foliothèque »).

Reverzy, Éléonore. « L’écriture du politique dans *Son Excellence Eugène Rougon* », dans Corinne Grenouillet et Éléonore Reverzy, dir., *Les formes du politique*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2010, p. 57-72.

Reverzy, Éléonore et Nicolas Bourguinat. « Zola et la “fiction du parlementarisme” », *Les Cahiers naturalistes*, n° 87, 2013, p. 135-149.

Reverzy, Éléonore et Florence Pellegrini. *Émile Zola. La Fortune des Rougon*, Paris, Atlande, 2015 (Coll. « Clefs concours »).

Reverzy, Éléonore. « La scène de bataille », dans Pierre Glaudes et Alain Pagès, dir., *Relire La Fortune des Rougon : hommage à David Baguley*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 257-270 (Coll. « Rencontres »).

Reverzy, Éléonore. « Le discours de l’histoire. Quelques remarques sur les dates dans *La Fortune des Rougon* », dans Olivier Lumbroso, Jean-Sébastien Macke et Jean-Michel Pottier, dir., *Émile Zola et le naturalisme, en tous genres. Mélanges offerts à Alain Pagès*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2016, p. 131-140.

Saminadayar-Perrin, Corinne. « Fictions de la Bourse », *Cahiers naturalistes*, n. 78, 2004, p. 41-62.

Scarpa, Marie. *Le Carnaval des Halles. Une ethnocritique du Ventre de Paris de Zola*, Paris, CNRS Éditions, 2000 (Coll. « Littérature »).

Scarpa, Marie. « Le vert paradis des amours enfantines », dans Émilie Piton-Foucault et Henri Mitterand, dir., *Lectures de Zola. La Fortune des Rougon*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 117-128.

Schor, Naomi. « Mythe des origines, origine des mythes : *La Fortune des Rougon* », *Les Cahiers naturalistes*, 1978, n° 52, p. 124-34.

Thorel, Sylvie. *Les Origines. Une lecture de La Fortune des Rougon*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2015.

Verret, Arnaud. « L'image des républicains dans *La Fortune des Rougon* », dans Pierre Glaudes et Alain Pagès, dir., *Relire La Fortune des Rougon : hommage à David Baguley*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 271-284 (Coll. « Rencontres »).

3.2) Autres études littéraires

Barbou, Alfred. *Victor Hugo et son temps*, Paris, Charpentier, 1881.

Dobek, Rafal. « La représentation de la Commune de Paris dans la littérature française du 19^e et 20^e siècle », dans Zbigniew Prychodniak et Gisèle Séginger, dir., *Fiction et histoire*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2012, p. 265-280.

Dufour, Philippe. *Le réalisme pense la démocratie*, Genève, La Baconnière, 2021 (Coll. « Langages »).

Greimas, Algirdas Julien. *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Presses universitaires de France, 2002 [1966] (Coll. « Formes sémiotiques »).

Guay, Emmanuel. « L'art et la politique : une réflexion sur l'œuvre de Jacques Rancière », *Nouveaux Cahiers du socialisme*, n° 16, hiver 2016, p. 61-66.

Hamon, Philippe. *Texte et idéologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1997 [1984] (Coll. « Quadriges »).

Leroy, Géraldi. *Batailles d'écrivains. Littérature et politique, 1870-1914*, Paris, Armand Colin, 2003.

Pagès, Alain. *Le naturalisme*, Paris, Presses universitaires de France, 2001 [1989] (Coll. « Que sais-je ? »).

Palmiéri, Christine. « Jacques Rancière : “Le partage du sensible” », *ETC*, n° 59, septembre-octobre-novembre 2002, p. 34-40.

Petitier, Paule. *Littérature et idées politiques au XIX^e siècle. 1800-1870*, Paris, Armand Colin, 2005 [1996].

Rancière, Jacques. « Le concept d'anachronisme et la vérité de l'historien », *L'Inactuel*, n° 6, automne 1996, p. 53-68.

Rancière, Jacques. *La Chair des mots. Politique de l'écriture*, Paris, Galilée, 1998.

Rancière, Jacques. *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, Les Belles Lettres, 2000.

Rancière, Jacques. *Aux bords du politique*, Paris, Gallimard, 2004 [1990] (Coll. « Folio essais »).

Rancière, Jacques. *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007 (Coll. « La philosophie en effet »).

Reggiani, Christelle. *Éloquence du roman. Rhétorique, littérature et politique au XIX^e et XX^e siècles*, Genève, Droz, 2008.

Séginger, Gisèle. *Flaubert, une poétique de l'histoire*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2000.

Suleiman, Susan Rubin. *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Classiques Garnier, 2018 [1983] (Coll. « Théorie de la littérature »).

Thélot, Jérôme. « La littérature comme légende du politique », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, vol. 105, n° 2, avril-juin 2005, p. 313-327.

White, Claire. *Work and Leisure in Late Nineteenth-Century French Literature and Visual Culture. Time, Politics and Class*, Londres, Palgrave Macmillan, 2014 (Coll. « Palgrave Studies in Modern European Literature »).

Winock, Michel. *Les Voix de la liberté. Les écrivains engagés au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2010 (Coll. « Histoire »).

Wolf, Nelly. *Le Roman de la démocratie*, Vincennes, Presses universitaires de Vincennes, 2003.

Wolf, Nelly. « Le roman comme démocratie », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, vol. 105, n° 2, janvier-mars 2005, p. 343-352.

4) Études historiques et historiographiques

Agulhon, Maurice. *Nouvelle histoire de la France contemporaine. 8. 1848 ou l'apprentissage de la République, 1848-1852*, Paris, Seuil, 1973 (Coll. « Histoire »).

Agulhon, Maurice. « Un usage de la femme au XIX^e siècle : l'allégorie de la République », *Romantisme*, n° 13-14, 1976/3-4, p. 143-152.

Agulhon, Maurice. *Marianne au combat. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880*, Paris, Flammarion, 1979 (Coll. « Bibliothèque d'ethnologie historique »).

Agulhon, Maurice. *Marianne au pouvoir. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1880 à 1914*, Paris, Flammarion, 1989.

Agulhon, Maurice et Pierre Bonte. *Marianne. Les visages de la République*, Paris, Gallimard, 1992 (Coll. « Découvertes Gallimard 146 »).

Berstein, Serge et Michel Winock. *Histoire de la France politique 3. L'Invention de la démocratie, 1789-1914*, Paris, Seuil, 2008 [2002].

Charle, Christophe. *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2015 (Coll. « Histoire »).

De Francesco, Antonino. *La guerre de deux cents ans. Une histoire des histoires de la Révolution française*, Paris, Perrin, 2018.

Duclert, Vincent. *La République imaginée. 1870-1914*, Paris, Belin, 2010 (Coll. « Histoire de France »).

Duclert, Vincent. *1870-1914. La République imaginée*, Paris, Gallimard, 2021 (Coll. « Folio Histoire »).

Houte, Arnaud-Dominique. *La France contemporaine. 4. Le triomphe de la République, 1871-1914*, Paris, Seuil, 2018 [2014] (Coll. « Histoire »).

Knibiehler, Yvonne. « Une révolution “nécessaire” : Thiers, Mignet et l'école fataliste », *Romantisme*, n° 28-29, 1980/2-3, p. 279-288.

Mayeur, Jean-Marie. *La vie politique sous la Troisième République (1870-1940)*, Paris, Seuil, 1984.

Mayeur, Jean-Marie. *Nouvelle histoire de la France contemporaine. 10. Les Débuts de la III^e République, 1871-1898*, Paris, Seuil, 1973 (Coll. « Histoire »).

Miller, Michael B. *The Bon Marche. Bourgeois Culture and the Department Store, 1869-1920*, Princeton, Princeton University Press, 1981 (Coll. « Princeton Legacy Library »).

Nicolet, Claude. *L'idée républicaine en France (1789-1924). Essai d'histoire critique*, Paris, Gallimard, 1994 [1982].

Plessis, Alain. *Nouvelle histoire de la France contemporaine. 9. De la fête impériale au mur des fédérés, 1852-1871*, Paris, Seuil, 1979 [1973] (Coll. « Histoire »).

Rebérioux, Madeleine. *Nouvelle histoire de la France contemporaine. 11. La République radicale ? (1898-1914)*, Paris, Seuil, 1975 (Coll. « Histoire »).

Vovelle, Michel. « L'Historiographie de la Révolution Française a la veille du bicentenaire », *Estudos Avançados*, vol. 1, n° 1, septembre-décembre 1987, p. 61-72.

Warner, Marina. *Monuments and Maidens. The Allegory of the Female Form*, New York, Atheneum, 1985.

Wilhelm, Fabrice. *L'envie, une passion démocratique au XIX^e siècle*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2013.

5) Études économiques

Lamanthe, Annie. *Les métamorphoses du paternalisme. Histoire, dynamiques et actualités*, Paris, CNRS Éditions, 2011 (Coll. « CNRS Alpha »).

Marx, Karl. *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Éditions sociales, 1972.

6) Études politiques

Arendt, Hannah. *The Origins of Totalitarianism*, New York, Meridian Books, 1958.

Lefort, Claude. *Essais sur le politique. XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Points, 1986 (Coll. « Esprit »).

Tocqueville, Alexis de. *De la démocratie en Amérique*, Paris, Robert Laffont, 1986 (Coll. « Bouquins »).

7) Autres études

Bromberger, Christian. *Trichologiques. Une anthropologie des cheveux et des poils*, Paris, Bayard, 2010.

Charle, Christophe. *Naissance des « intellectuels » (1880-1900)*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990 (« Coll. Le sens commun »).

Jaquet, Chantal. *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014.

Sapiro, Gisèle. « The Writers' Responsibility in France: From Flaubert to Sartre », *French Politics, Culture and Society*, vol. 25, n° 1, printemps 2007, p. 1-29.

Sapiro, Gisèle. *Les écrivains et la politique en France. De l'affaire Dreyfus à la guerre d'Algérie*, Paris, Seuil, 2018.

7) Sociocritique

Duchet, Claude. « Pour une sociocritique, ou variations sur un incipit », *Littérature*, n° 1, février 1971, p. 5-14.

Duchet, Claude, dir. *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979 (Coll. « Nathan-Université »).

Pelletier, Jacques, Jean-François Chassay et Lucie Robert, dir., *Littérature et société*, Montréal, VLB éditeur, 1994 (Coll. « Études critiques »).

Popovic, Pierre. « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques*, n° 151-152, décembre 2011, p. 7-38.

8) Analyse du discours

Maingueneau, Dominique. « Projet ethnocritique et analyse du discours », dans Jean-Marie Privat et Marie Scarpa, dir., *Horizons ethnocritiques*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2010, p. 97-108.

Maingueneau, Dominique. *Discours et analyse du discours*, Paris, Armand Colin, 2021 [2014] (Coll. « U »).

9) Génétique des textes

Biasi, Pierre-Marc de. *Génétique des textes*, Paris, CNRS Éditions, 2011 (Coll. « Biblis »).

10) Ouvrages du XIX^e siècle

10.1) Sources utilisées par Zola

Maquan, Hippolyte. *Insurrection de Décembre 1851 dans le Var. - Trois Jours au pouvoir des Insurgés*, deuxième édition. - *Pensées d'un prisonnier*, Draguignan, H. Bernard, 1853.

Poulot, Denis, *Le Sublime ou Le travailleur comme il est en 1870 et ce qu'il peut être*, Paris, Lacroix et Verboeckhoven, 1870.

Ténot, Eugène. *La province en décembre 1851. Étude historique*, Paris, 1865.

10.2) Influences directes et indirectes

Michelet, Jules. *Du prêtre, de la femme, de la famille*, Paris, Hachette / Paulin, 1845.

Simon, Jules. *L'Ouvrière*, Paris, Hachette, 1861.

Taine, Hippolyte. *Essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1866a [1858].

Taine, Hippolyte. *Histoire de la littérature anglaise* (5 tomes), Paris, Hachette, 1866b [1864].

Taine, Hippolyte. *Du suffrage universel et de la manière de voter*, Paris, Hachette, 1872.

Taine, Hippolyte. *Les Origines de la France contemporaine* (11 tomes), Paris, Hachette, 1902-1904 [1875-1893].

10.3) Littérature

Balzac, Honoré de. *La Comédie humaine* (26 tomes), Paris, Classiques Garnier, 2008-2009.

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, Paris, Gallimard, 2000 (Coll. « Folio classique »).

10.4) Autres

Desprez, Louis. *Lettres inédites de Louis Desprez à Émile Zola*, Guy Robert, éd., Paris, Les Belles Lettres, 1952.

Titre en français: Les visages de la République dans l'œuvre d'Émile Zola

Résumé en français: La République telle que pensée par Zola est un objet étonnamment difficile à saisir. Étonnamment, car il a beaucoup écrit sur la politique tout au long de sa carrière ; sa défense du capitaine Dreyfus, qu'il voit comme une lutte contre les adversaires de la République telle qu'elle devrait exister, n'est pas un acte isolé. Par exemple, il a souvent et durement critiqué le personnel politique de la Troisième République et décrit la République « naturaliste » ou « scientifique » qu'il aurait voulu voir instaurée en France. Pourtant, l'œuvre critique est insuffisante ; la République naturaliste n'est définie que de façon floue, voire tautologique : le républicain scientifique est celui qui traite de façon scientifique les questions politiques, qui applique en politique la méthode littéraire des écrivains naturalistes. L'idée est intéressante, mais elle a peu de suite ; c'est à peine si Zola nomme un homme politique capable d'incarner cet idéal. Il faut creuser plus loin. Nous postulons donc qu'il est nécessaire, pour faire le tour de la question, de chercher la notion de République au sein de l'œuvre romanesque. Zola, après tout, est romancier bien avant d'être philosophe. Ce qui ne signifie pas que cette œuvre ne soit pas intéressante à analyser dans sa dimension politique, au contraire : c'est notamment dans l'imaginaire que se cache un discours républicain. Une lecture croisée des textes fictifs et non fictifs s'avère ainsi nécessaire pour saisir la question dans toute sa complexité. L'objectif principal de cette recherche est donc de comprendre ce que représente la République pour Zola et comment il la représente, ce qui n'est pas forcément la même chose.

Mots clés : Émile Zola, République, littérature, personnages, discours.

Titre en anglais: The Faces of the Republic in the Works of Émile Zola

Résumé en anglais: The Republic as conceived by Zola is a surprisingly difficult object to grasp. Surprisingly, as he wrote extensively on politics throughout his career: his defense of Captain Dreyfus, which he saw as a struggle against the adversaries of the Republic as it should exist, was not an isolated act. For example, he often and harshly criticized the political personnel of the Third Republic and described the "naturalistic" or "scientific" Republic he wanted established in France. However, his critical work is insufficient; the naturalist Republic is defined only in a vague, even tautological way: the scientific republican is the one who treats political questions in a scientific way, who applies in politics the literary method of naturalist writers. The idea is interesting, but it has little follow-up; Zola barely even goes far as to name a politician capable of embodying this ideal. We have to dig deeper. We therefore postulate that it is necessary, to get a full understanding of the question, to look for the Republic within Zola's novels. He was after all a novelist and not a philosopher. This does not mean these novels are not interesting to analyze in their political dimension, on the contrary: it is in particular in the imaginary that they convey that a republican discourse can be found. A cross-reading of fiction and nonfiction is therefore necessary to grasp the question in all its complexity. The main objective of this research is therefore to understand what the Republic represents for Zola and how he represents it, which is not necessarily the same thing.

Mots-clés en anglais: Émile Zola, Republic, literature, character, discourse.